



**Histoire du  
consulat et de  
l'empire,  
faisant suite à  
l'Histoire de la**

Adolphe Thiers

[LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

**Histoire du consulat et  
de l'empire, faisant  
suite à l'Histoire de la  
révolution française**

Adolphe Thiers

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

# PARIS PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

- 60, RUB MCBIUBU 18S5

i-:arvar;j

UNIVERSITYI LIBRARY

AVERTISSEMENT DE L'ADTEUR.

Je viens d'achever après quinze années d'un travail assidu V Histoire du Consulat et de FEmpire, que j'avais commencée en 1840. De ces quinze années , je n'en ai pas laissé écouler une seule, excepté toutefois celle que les événements politiques m'ont obligé à passer hors de France , sans consacrer tout mon temps à l'œuvre difficile que j'avais entreprise. On pourrait, j'en conviens, travailler plus vite, mais j'ai pour la mission de l'histoire un tel respect, que la crainte d'alléguer un fait inexact me remplit d'une sorte de confusion. Je n'ai alors aucun repos que je n'aie découvert la preuve du fait objet de mes doutes ; je la cherche partout où elle peut être, et je ne m'arrête que lorsque je l'ai trouvée, ou que j'ai acquis la certitude qu'elle

Il AVERTISSEMENT

n'existe pas. Dans ce cas, rMuit à prononcer comme im juré , je parle d'après ma conviction intime , mais toujours avec une extrême appréhension de me tromper, car j'estime qu'il n'y a rien de plus condamnable, lorsqu'on s'est donné spontanément la mission de dire aux hommes la vérité fmr les grands événements de l'histoire, que de la déguiser par faiblesse, de l'altérer par pas-

sion, de la supposer par paresse , et de mentir , sciemment ou non , à son siècle et aux siècles à venir.

C'est sous l'empire de ces scrupules que j'ai lu , relu, et annoté de ma main les innombrables pièces contenues dans les archives de l'État, les trente mille lettres composant la correspondance personnelle de Napoléon, les lettres non moins nombreuses de ses ministres, de ses généraux, de ses aides de camp, et même des agents de sa police, enfin la plupart des mémoires manuscrits conservés dans le sein des familles. Tai rencontré , je dois le dire , sous tous les gouvernements (car j'en ai déjà vu se succéder trois depuis que mon œuvre est commencée), la même facilité, la même prodigalité à me fournir les documents dont j'avais besoin , et sous le neveu de Napoléon, on ne m'a pas plus refusé les secrets de la politique impériale que sous la république, ou sous la royauté constitutionnelle. C'est ainsi que je crois être parvenu à saisir et à reproduire non cette

#### DE L'AUTEUR. m

Térité de convention , que les générations coatem-> poraines se créent souvent ,. et transmettent aux. génération» âUures connuifte la vérité auUienticpe ^ mais cette vérité des faits euxH-mêmes, cpi'oni ne trouve (fOB dans les documents d'Etat, et surtout dan» la corre^pondaïice des grands personnages. J'ai de la sorte employé quelquefois une année à préparer un^ volume que deux mois me suffisaient à écrire, et j'ai finiit attendre le public, cpii avait bien voulu attacher quelque pvix au résultat de mes k'avaux\*

le dois ajouter qu'au scrupule s'est jpini chez nuH le goût d'étudier à fond cœnmeni, à l'une des époques les plu» agitées de

l'humanié , on s'y était pris pour renier tant d'hommes,, d'argent et de maitières. Les- secrets de l'administration ,. de la finance, de la gnerre, de la diplomatie m.'ont attiré, retenu;^ captivé,, et j'ai pensé que cette partie toute technique de l'histoire méritait de la part des esprits sérieux autant d'attention au moins qje la porée dramatique. A mon avis, la louange, le blâme pour les grandes opérations ne sont que de vaines déclamations, si elles ne reposent sur l'exposé raisouié^ positif et clair de la manière dont ces opérations se sont accomplies.. S'extasier, par exemple, devant le passage des Alpes, et, pour foire partager son enthousiasme aux autres, accu-

## **IV AVERTISSEMENT**

muler les mots , prodiguer ici les rochers , et là les neiges, n'est à mes yeux qu'un jeu puéril et même fastidieux pour le lecteur. Il n'y a de sérieux, d'intéressant, de propre à exciter une véritable admiration, que l'exposé exact et complet des choses comme elles se sont passées. Combien de lieues à parcourir à travers monts, combien de canons, de munitions, de vivres à transporter sans routes frayées, à des hauteurs prodigieuses, au milieu d'affreux précipices, où les animaux ne servent plus, où l'homme seul conserve encore ses forces et sa volonté, le tout dit simplement, avec le détail nécessaire, sans les particularités inutiles, voilà, selon moi, la \Taie manière de retracer une entreprise telle que le passage du Saint-Bernard par exemple. Qu'après un exposé précis et complet des faits , une exclamation s'échappe de la bouche du narrateur, elle va droit à l'âme du lecteur, parce que déjà elle

s'était produite en lui, et n'a fait que répondre au cri de sa propre admiration.

Telles sont les causes de la lenteur que j'ai mise à composer cette histoire , et de l'étendue aussi de mes récits. Ceci me conduit à dire sur l'histoire , et sur la manière de l'écrire , quelques mots inspirés par une longue pratique de cet art, et par un profond respect de sa haute dignité.

Je ne sais rien, dans les œuvres de l'esprit hu-

DE L'AUTEUR. v

main , au-dessus de la grande poésie. Mais on m'accordera qu'il y a des époques plus propres à la goûter qu'à la produire. Je ne crois pas que jamais Homère et Dante , par exemple , aient été plus vivement sentis que dans notre époque à la fois profondément énervée et profondément émue. Pourtant, bien que nous ayons eu des poètes et des peintres remarquables , notre temps n'a pas produit cette poésie naïve et énergique de la Florence du treizième siècle, ou de la Grèce primitive. Les sociétés ont leur âge comme les individus, et chaque âge a ses occupations particulières. J'ai toujours considéré l'histoire comme l'occupation qui convenait non pas exclusivement, mais plus spécialement à notre temps. Nous n'avons pas perdu la sensibilité aux grandes choses, et en tout cas notre siècle aurait suffi pour nous la rendre , et nous avons acquis cette expérience qui permet de les apprécier et de les juger. Je me suis donc avec confiance livré aux travaux historiques dès ma jeunesse, certain que je faisais ce que mon siècle était particulièrement propre à faire. J'ai consacré à écrire l'histoire trente années de ma vie, et je dirai que, même en vivant au milieu des affaires publiques, je ne me séparais pas de mon art

pour ainsi dire. Lorsqu'en présence de trônes chancelants, au sein d'assemblées ébranlées par l'accent de tribuns puissants, ou menacées par la multitude, il me restait

## Ti AVERTISSEMENT

nn iuBiant pour la réflexion, je voyais moins 4el on tel individu passer portant im nom de «notre (l'jpoque , qne les éternelles figures de tous les temps et de tous les lieux, qui à Athènes, à Rome, à Florence, avaient agi autrefois comme celle que je voyais se mouvoir sous mes yeux. J'étais :à ila fois moins irrité et moins troublé, parce que j'étais moins surpris, parce que j'assistais non à une scène d'un jour^ mais à la scène éternelle que Dieu a dressée en mettant l'homme en société avec ses passions grandes ou petites, basses ou généreuses, l'homme toujours semblable à lui-même , toujours agité et toujours conduit par des lois profondes autant qu'invariables. Ma vie , j'ose le dire , a donc été une longue étude historique, et si on en excepte ces moments violents où Faction voras étourdit, où le torrent des choses vous emporte au point de ne pas vous laisser discerner ses bords, j'ai presque toujours observé ce qui repassait autour de moi , en le rapportant à ce qui s'était passé ailleurs, pour y chercher ce qu'il y avait de différent ou de semblable. Cette longue comparaison est, je le crois, la vraie préparation de l'esprit à l'exécution de cette épopée d'histoire^ qui n'est pas condamnée à être décolorée parce qu'elle est exacte et positive, car l'homme réel qui s'appelle tantôt Alexandre, tantôt Annibal, César^ Charlemagne, Napoléon, a sa poésie^ bien que dif-

férentOvComme riomiue fictif qui s!appeUe AchUh^^ Énée^  
Roland y ou Renaud!

L'observation assidue des hommes et des évéoameiits, ou, comme disent les peintres , Tobsservation de la nature y ne suffit pas, il faut un certain dan pour bien écrire l'histoire. Quel est-il? Est-ce l'esprit, l'imagination, la critique, l'art de composer, le talent de peindre? Je répondrai qu'il serait bien désirable d'avoir de tous ces dons à la fois, et gve toute histoire où se montre une seule de^ces qualités rares est une oeuvre appréciable, et.haut^nept appréciée des générations futures. Je dirai qu'il y a noB pas une, mais vingt manières d'écrire Thistoire, qu'on peut l'écrire comme Thucydide, Xénophou, Polybe, Tite-Iive, âalluste, César, Tacite, Ommûnas, Gui\* Chardin, Machiavel, Saint-Simon, Frédéric leGcand, Napoléon, et qu'elle est ainsi sup^îteurement écrite, quoique très-diversement. Je ne demanderais au eiel que d'avoir fait comme le moins éminent de ces hîs\* toriens, pour être assuré d'avoir bien fiait, et de laisser après moi un souvenir de mon éphémère esdstence. Giacun d'eux a sa qualité particulière et saillante : tel narre avec une abondance qui en^ traîne, tel autre narre sans suite, va par saillies et par bonds, mais, en passant, trace en quelques traits des figures qui ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes ; tel autre enfin, nuwsaboo\*

## VIII AVERTISSEMENT

dant ou moins habile à peindre, mais plus calme, plus discret, pé-nètre d'un œil auquel rien n'échappe dans la profondeur des événements humains, et les éclaire d'une étemelle clarté. De quelque



manière qu'ils fassent, je le répète, ils ont bien fait. Et pour^ tant n'y a-t-il pas une qualité essentielle, préférable à toutes les autres, qui doit distinguer l'historien, et qui constitue sa véritable supériorité ? Je le crois, et je dis tout de suite que, dans mon opinion, cette qualité c'est l'intelligence.

Je prends ici ce mot dans son acception vulgaire, et l'appliquant seulement aux sujets les plus divers, je vais tâcher de me faire entendre. On remarque souvent chez un enfant , un ouvrier, im homme d'État, quelque chose qu'on ne qualifie pas d'abord du nom d'esprit, parce que le brillant y manque, mais qu'on appelle l'intelligence , parce que celui qui en paraît doué saisit sur-le-champ ce qu'on lui dit, voit, entend à demi-mot , comprend s'il est enfant ce qu'on lui enseigne, s'il est ouvrier l'œuvre qu'on lui donne à exécuter, s'il est homme d'État les événements, leurs causes, leurs conséquences, devine les caractères, leurs penchants, la conduite qu'il faut en attendre, et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qui s'appelle l'intelligence, et bientôt, à la pratique, cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus

#### DE LAUTEUR. ix

grande utilité dans la vie que tous les dons de l'esprit, le génie excepté, parce qu'il n'est, après tout, que l'intelligence elle-même, avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude.

C'est cette qualité, appliquée aux grands objets de l'histoire, qui à mon avis est la qualité essentielle du narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres , pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. En effet, avec ce que je nomme l'intelligence , on démêle bien le

vrai du faux , on ne se laisse pas tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire , on a de la critique ; on saisit bien le caractère des hommes et des temps, on n'exagère rien, on ne fait rien trop grand ou trop petit, on donne à chaque personnage ses traits véritables, on écarte le fard, de tous les ornements le plus malséant en histoire, on peint juste; on entre dans les secrets ressorts des choses , on comprend et on fait comprendre comment elles se sont accomplies; diplomatie, administration, guerre, marine, on met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous; et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter.

## **X AVERTISSEMENT**

on le trouve dans renchaînement même des événements^ car celui qui a su ^isir le lien mystérieux qui les imit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres , a découvert Tordre de narration le plus beau , parce que c'est le plus naturel; et si, de filus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il môle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité^ il laisse au fleuve du temps sa fluidité , sa puissance , sa grâce même , en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions comme la connaissance profonde des hommes. Je ne dirai pas qu'elle fait tomber toute sévérité, car ce serait un malheur, mais quand on connaît l'humanité et ses fai-

blesses, quand on sait ce qui la domine et l'en traîne, sans haïr moins le mal, sans aimer moins le bien, on a plus d'indulgence pour l'homme qui s'est laissé aller au mal par les mille entraînements de l'âme humaine, et on n'adore pas moins celui qui, malgré toutes les basses attractions, a su tenir son cœur au niveau du bon, du beau et du grand.

L'intelligence est donc, selon moi, la faculté heureuse qui, en histoire, enseigne à démêler le vrai du faux, à peindre les hommes avec justesse, à

DE L'AUTEUR. xi

éclaircir les secrets de la politique et de la lierre, à naer avec  
wi ordre lufinBeuK, à être équitable ouBaj en un mot à être uq  
véritéLe nairrateuc\* L'oaerai-je dire? presque sans art, Tesprit  
otoÎFvoyant que j'imagine n'a qu'à céder à cetbeeoîn de conter  
qui r^ouvent s'empare de nous et nous «entcakie à rapporter sxa.  
«autres le& événemeeOfts qui BOUS ont touché et il pocnra en-  
fanter des duefsd'œuvre. An milieu de mille exemples cfue je  
iponrrais citer qu'on me permette d'en •QJ]M)i6ir «deitx^ Gui-  
chardin et le grand Frédéric.

-Guichardin n'avait jamais songé à écrire., et n'en avait fiait  
aucun apprentissage. Toute sa vie il a^^ak agi comme dqpimate  
, ^dminiatureur et une iim ou deux comme militaire ; mais  
c'était l!undes«e6\* prêts iies.ph» iclairvoyante qui aient jamais  
esÀaàé^ mnrtait en affaires politiques. U avait l'âme un pan  
triste par inature et ^par satiété de la vie. Ne sachant à quoi s'oc-  
cuper daii& sa retraite, il écrivit les annales ée son temps, doni  
une partie s'était mxxmiplie sous ses yeux, et .il leiiU avec une  
am\* plenr de nwratton, nne vigueur de pinceau^ >une profon-

deur de jugement, qui .rangent «on histoire parmi les beaux moaiuments de l'esprit humain. Sa phrase est longue, embarrassée^ quelquefoû on pen lourde, et pourtant elle mardic comme un homme vif marche vite , même avec de mauvaiseB

## **XII . AVERTISSEMENT**

jambes. Il connaissait profondément la nature humaine , et il trace de tous les personnages de son siècle des portraits étemels, parce qu'ils sont vrais, simples et vigoureux. A tous ces mérites il ajoute le ton chagrin et morose d'un homme fatigué des innombrables misères auxquelles il a assisté, trop morose , selon moi , car l'histoire doit rester calme et sereine, mais point choquant, parce qu'on y sent, comme dans la sévérité sombre de Tacite, la tristesse de l'honnête homme.

Le grand Frédéric , qui ne fut jamais triste , aimait passionnément les lettres, et c'est assurément l'un des traits les plus nobles de son caractère, que cet amour des lettres qui le soutint dans les moments désespérés, où plus d'une fois sa fortune sembla près de s'abimer. Le soir de batailles perdues, il se consolait en écrivant de mauvais vers, mauvais non par la pensée, car on y rencontre à chaque instant des idées profondes, ingénieuses ou piquantes, mais mauvais par la forme, car les vers ne sauraient se passer de correction, d'harmonie et de grâce. La pensée sans l'art n'est rien en poésie. Ce n'est pas encore là tout ce qui manquait au grand Frédéric pour composer des livres : n'ayant jamais fait de la pratique des lettres son art, n'en faisant que son délassement, il n'avait jamais étendu ses œu-

vres au delà d'une pièce de vers, d'un pamphlet ou d'une épltre, et l'art de construire un livre lui était aussi étranger que celui d'écrire correctement. Et pourtant ce même homme, dans l'histoire qu'il nous a laissée de sa famille et de son propre règne, exposant les trames subtiles de sa diplomatie, les profondes combinaisons de son génie militaire, retraçant les vicissitudes d'une carrière de près de cinquante ans, les indicibles va-et-vient de la politique dans un siècle où les femmes gouvernaient les États pendant que les philosophes gouvernaient les esprits, enfin les alternatives continuelles d'une guerre où, aussi souvent vaincu que victorieux, mais toujours couvert de gloire, il se voyait à chaque instant à la veille de périr sous la haine de trois femmes et le poids de trois grands États, cet homme singulier a donné en mauvais français et en style bizarre un tableau simple, animé, et presque complètement vrai de cette curieuse époque, grande par lui seul et par quelques écrivains français. Ce mauvais écrivain écrit suffisamment bien, compose non pas savamment, mais simplement, avec ordre et intérêt, trace les caractères de main de maître, et serait un juge supérieur, s'il avait d'un juge l'équité et la dignité. Mais à la licence de son temps ajoutant la licence de son esprit, méprisant tous les rois qu'il avait humiliés, leurs généraux qu'il avait

#### X«v AVERTISSEMENT

vanicuB, leurs ministres» qu'il avait trompés ne se placent que dans la société des gens de lettres qui cependant par leur vanité lui prêtaient souvent à riw, aimant; à\* foire pires qu'ils n'étaient lui- et les anlires> intempérant, cynique, il a donné à Thisimte le ton de la< médisance, mais a- iaunortalisé celle

qu'il- a laissée en' la marquant du caractère, de la phis- profonde intelligence et du plus rare bon sens- qui Aissent jamais.

fe' ne dis rien de César, parce qu'il était Tùn des^ écrivains les plus exercés de son siècle, ni de .Napoléon, parce qu'il Tétait devenu. Mais les deux exemples que je viens- de citer suffisent poup rendre ma pensée^ et pour prouver que\* qniconcpie a» Tin^ telligence des hommes et des choses a le vrai génie de^Khistoire\*

Mais, m'objectera-tt-on , Fart n'est donc rie», l'intelligeDce à elle seule suffit donc à tout! Le premier venu, doué seulement de cette compré\* hension , saura composer, peindre , narrer enfin , avec toutes les conditions de la véritable histoire ! Je répondrais volontiers que oui, s'il ne convenait cependant; de mettre cpipelque restriction à cette assertion trop absolue. Comprendre est; presque tout, et: pourtant n'est pas tout; il faut encore un certain arttde composer, de pemdre, de ménager les cour leurs, de distribuer la lumière, un certain talent

#### DE LIOTEUR. xv

d'écrire aoissi, car c'est de la langue qu'il faut se senîr, qu'elle soit greecpie^ latine ^ itelieniie ou française 9 pour r^u^onter les vicissitudes du monde. El^ j'en conviens y il £aut à l'intelligence joindre Fexpérfence^^ le cateul, e'estè\*-dirc Fart.

Âinsi rhomme est un être finr^ et il feut prescpie faire entrer Tinfim dafBS & m esprit. Les événements que vous avez à lui exposer se passent souveol? en mille endroits y non-seulement en France, si le théib- Ire (te votre histrâre est en France j- msâs en Allemagne^ en< Rjssaie, en Espace, en Amérique et dans Ftede;. et eependimt , vous qui lui contea ces événe^ iKnts^ loi qui les

Ut,, ne pouvez être que sur un point à kl 9ok^ Le grand Frédéric se bat en Bohême , mai» an se bot en Tburinge ^ en Wesiphalie ^ eo^ Pologne. Sur le champ do bataille où il dirige tout, il se bat à l'aile gauche , mais mi se bat aussi à l'aile droite, an centre, et partout. Même quand on a saisi avec intelligence la chaîne générale qui lie les événe\* menis entre eux , il faut un certain art pour pas\* ser d'un lieu à un autre lieu , pour aller ressaisir les îdits secondaires qu'on a dû négliger pour le fait le phis important; il faut sans cesse courir à droite, à gauche, en arrière, sans perdre de vue la scène principale, sans laisser languir l'action, et sans rien omettre non plus,^ car tout fait omis constitue une fnte, non-seulement contre l'exactitude maté-

## **XVI AVERTISSEMENT**

rielle, mais contre la vérité morale, parce qu'il est rare qu'un fait négligé, quelque petit qu'il soit, ne manque à la contexture générale , comme cause ou comme [effet. Et pourtant on est tenu de ménager cet être fini, qui vous écoute et qui aspire toujours à l'infini, cet être curieux qui veut tout savoir, et qui n'a pas la patience de tout apprendre. Que je sache tout, et qu'il ne m'en coûte aucun effort d'attention, voilà le lecteur, voilà l'homme 1 nous voilà tous !

Il faut donc un certain art de mise en scène qui e^ge de l'expérience, du calcul, la science et l'habitude des proportions. Mais ce n'est pas tout encore : il faut savoir peindre , il faut savoir décrire; il faut savoir saisir dans un caractère le trait saillant qui constitue sa physionomie , dans une scène la circonstance princi-

pale qui fait image ; il faut savoir distribuer la couleur avec mesure , avec une juste gradation, ne pas la prodiguer, au point qu'il n'en reste plus pour les parties qui ont besoin d'être fortement colorées. Enfin, comme l'instrument avec lequel tout cela se fait c'est la langue, il faut savoir écrire avec la dignité élégante et grave qui convient aux grandes choses comme aux petites, qui réussit à dire les unes avec hauteur, les autres avec aisance, précision et clarté. Tout cela est de l'art, je l'avoue, et souvent même du plus raffiné. Il est donc nécessaire d'unir à la parfaite intelligence

DE L'AUTEUR. xvn

des choses, une certaine habitude de les manier, de les disposer, de les rendre dans leurs moindres détails avec une ordonnance savante et facile, noble et simple, en pénétrant partout, en se traînant tantôt dans le sang des champs de bataille, tantôt dans les cabinets de la diplomatie , où quelquefois on est forcé d'aller jusqu'au boudoir pour trouver le secret des États, tantôt enfin dans les rues fangeuses où s'agite une démagogie furieuse et folle.

Mais en avouant que l'art doit s'ajouter à l'intelligence , je vais dire pourquoi l'intelligence , telle que je l'ai définie, arrivera plus qu'aucune autre faculté à cet art si compliqué. De toutes les productions de l'esprit, la plus pure, la plus chaste, la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire. Cette Muse fière, clairvoyante et modeste, a besoin surtout d'être vêtue sans apprêt.

Il lui faut de l'art sans doute , et s'il y en a trop , si on le découvre, toute dignité, toute vérité disparaissent, car cette simple



et noble créature a voulu vous tromper, et dès lors toute confiance en elle est perdue. Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique j que dans Tépopée, l'ode, l'idylle, on grandisse ou embellisse les personnages , qu'on fasse les héros toujours intrépides, les bei^ères toujours jolies, qu'en un mot on

### jtv m AVERTISSEMENT

trompe un peu dans ces arts , qui tous s'appellent l\*art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé , car tout le monde est averti ; et encore je conseillerais aux auteurs déductions do rester vrais, quoique dispensés d'être exacts. Mais l'histoire, mentir dans le fond, dans la forme, dans la couleur, c'est chose intolérable 1 '^L'histoire ne dit pas : Je suis la fiction; elle dit : Je suis la vérité. Ima\* ginez un père sage, grave, aimé et respecté de ses enfants , qui , les voulant instruire , les rassemble et leur dit : Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes ac-ticms, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin, pour vous éclairer, vous instruire et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. Tous les enfants sont réunis, ils écoutent avec un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, les altérant sciemment, et donnant à ces enfants qui lui sont si chers une fausse idée des affaires, des peines, des plaisirs de la vie ?

L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants. Après une telle définition, la comprenez-vous préientieuse, exagérée, fardée ou déclamatoire? Je Mpporta tout, je l'avoue, de tous les arts; mais la

moindre prétention de la part de Thistoire nie ré\* Yolte. Dans la composition , dans le drame , dans les portraits, dans le style, l'histoire doit être Traie, simple et sobre. Or quel est, entre tous les genres d'esprit, celui qui lui conservera le pins ces qusdités essentielles ? Évidemment l'esprit profondéflaent intelligent, qui voit les dioses telles qu'elles sont, les voit juste, et les veut rendre comme il les a vues.

L'intelligence complète des choses en fait sentir la beauté naturelle , et les fait aimer au point de n'y vouloir rien ajouter, rien retrancher, et de chercher exclusivement la perfection de l'art dans leur exacte reproduction. Qu'on me permette une comparaison pour me foire entendre.

Raf^aël a créé des tableaux d'invention, des sah»tes Familles notamment, et des portraits. Les juges les phis délicats se demandent toujours les^ quels valent mieux de ces saintes Familles ou de ces portraits , et ils sont embarrassés. Je ne dirai pas qu'avec le temps ils arrivent à préférer les por^ traits , car bien hardi serait celui qui oserait prononcer entre ces œuvres divines. Mais avec le temps ils arrivent à n'admettre aucune infériorité entre elles, et les Vierges les plus admirées de Raphaël ne sont pas placées au-dessus de ses simples portraits; la poésie des unes n'efface pas la noble réalité des autres. Mais comment Raphaël est-il parvenu

## XX AVERTISSEMENT

à produire , par exemple j ce surprenant portrait de Léon X, Tune des œuvres les plus parfaites qui soient sorties de la main des hommes ' ? Voulait-il peindre une Vierge, ce beau génie cherchait dans les trésors de son imagination les traits les plus purs qu'il eût rencontrés, les épurait encore , y ajoutait sa grâce propre, qu'il puisait dans son âme, et créait Tune de ces têtes ravissantes qu'on n'oublie plus quand on les a vues. Au contraire voulait-il peindre un portrait, il renonçait à combiner, à épurer, à inventer enûn. Dans la figure d'un vieux prince de l'Eglise au nez rouge et boursoufflé, au visage sensuel, aux yeux petits mais perçants, il n'apercevait rien de laid ou de repoussant, cherchait la nature, l'admirait dans sa réalité, se gardait d'y rien changer, et n'y mettait du sien que la correction du dessm, la vérité de la couleur, l'entente de la lumière, et c^s mérites il les trouvait dans la nature bien observée, car dans la laideur même elle est toujours correcte de dessin, belle de ^couleur, saisissante de lumière.

L'histoire c'est le portrait, comme les Vierges de Raphaël sont la poésie. Mais de même que l'on parvient au portrait de Raphaël en s' éprenant de la nature et des beautés de la réalité, en s'attachant à les rendre telles quelles, on parviendra

> Celai qui est au palais Pitti à Florence.

DE L'AUTEUR. xxi

à la grande histoire en obser\^ant les faits, en les contemplant, comme un peintre contemple la nature, l'admire même devant un laid visage, et cherche l'effet dans la vérité seule de la reproduction.

L'histoire a son pittoresque de même que la peinture, et le pittoresque est dans les hommes, dans les événements exactement et profondément observés. Par exemple, ouvrez notre histoire, prenez Henri IV, Louis Xni, Louis XIV, Louis XV, prenez leurs ministres, leurs maltresses et leurs confesseurs, Richelieu, Mazarin, Louvois, Colbert, Choiseul, mesdames de Montespan, de Maintenon, de Pompadour, Letellier, Fleury, Dubois; de ces êtres pm'ssants, gracieux, faibles ou laids, allez aux héros, au fougueux Condé, au sage Turenne, à l'heureux Villars, ainsi que la postérité les appelle; de ces héros gouvernés, allez à ces héros gouvernants, Frédéric et Napoléon : contemplez ces figures comme des portraits suspendus dans le Lou\Te de l'histoire, observez -les comme ils sont, avec leur grandeur et leur misère, leur séduction et leur déplaisance I est-ce que vous n'éprouvez pas une sorte de tressaillement à voir ces figures telles que Dieu les a faites , comme lorsque vous rencontrez un portrait de Raphaël, de Tien ou de Velasquez? Sentez-vous combien, sous

#### JMM AVERTISSEMENT

leurs traits vrais, quelquefois sublimes, quelquefois bizarres, quelquefois grossiers, il y a la beauté pittoresque de la nature? Est-ce que Henri IV, avec sa profondeur d'esprit, son courage chevaleresque et calculé, sa grâce, sa bonté, sa ruse, ses appétits sensuels; Louis XIU, avec sa timidité gauche, son courage, sa soumissioa, sa révolte ccMutre le puissant ministre auquel il doit la ^oire de son règne; Louis XIV, avec sa vanité, son bon sens, sa grandeur; Louis XV avec son égoïsme, qui s'étourdit sans s'aveugler; est-ce que Richelieu avec son impitoyable géiie , Mazarin avec sa patience et sa profondeur, Goadé avec sa fougue que l'ia-tell^ence illumine, Turenne avec sa prudence qui s'enhardit, Vil-

lars avec son talent de saisir l'occasion, Frédéric avec son arrogant génie, Napoléon avec ce génie de Titan qui veut escalader le ciel, n'ont pas une beauté historique à laquelle ce serait crime de toucher, crime d'ajouter ou d'ôter un trait? Pour les rendre que l'on peut-tu? Les comprendre. Dès qu'on les a compris, en effet, on n'a plus qu'une tâche, c'est de les bien étudier pour les reproduire tels qu'ils sont, et après les avoir bien étudiés de les étudier encore, pour s'assurer qu'on n'a pas négligé telle ligne du malheur, du temps ou (tes passions, qui doit achever la vérité du portrait.

#### DE L'AUTEUR. xum

C'est la profonde inintelligence des choses qui conduit à cet amour idolâtre du vrai, que les peintres et les sculpteurs appellent l'imitation de la nature. Alors où n'y veut rien changer, parce qu'on ne juge rien au-dessus d'elle\*. En poésie on choisit, on ne change pas la nature; en histoire on n'a pas même le droit de choisir, on n'a que le droit d'ordonner. Si dans la poésie il faut être vrai, bien plus vrai encore il faut être en histoire\*. Vous prétendez être intéressant, dramatique, profond, tracer de fiers portraits qui se détachent de votre récit comme d'une toile, et se gravent dans la mémoire, ou des scènes qui émeuvent; eh bien, tenez pour certain que vous ne serez rien de tout ce que vous prétendez être, que vos récits seront forcés, vos scènes exagérées, et vos portraits de pures académies. Savez-vous pourquoi? Parce que vous n'êtes pas préoccupé du soin d'être intéressant, dramatique, ou peintre. Au contraire, n'ayez qu'un souci, celui d'être exact; étudiez bien un temps, les personnages qui le remplissent, leurs qualités, leurs vices, leurs altercations, les causes qui les divisent, et puis appliquez-vous à les rendre simplement. Quelqu'un un personnage passe, peignez-le de manière à faire soigner son rôle de

son caractère, mais sans ^om y arrêter avec complaisance ; les personnages ont entre eux de violents démêlés, rapportez-en ce qu'il faut pour

## **XXIV AVERTISSEMENT**

faire comprendre les motifs de leurs différends , le sens de leurs divisions , les inconvénients de leurs caractères , et ne vous arrêtez pas pour composer des tragédies; allez, allez toujours comme le monde ; s'il y a des détails techniques , donnez-les , car il y a le matériel des choses humaines qu'on ne peut omettre, car dans la réalité tout n'est pas drame , grands éclats de passion , grands coups d'épée; il y a les longs tiraillements qui précèdent les fortes crises; il y a la réunion des hommes, de l'argent , du matériel , qui précède les sanglantes rencontres de la guerre; il faut que tout cela ait sa place et son temps, que têtutcela se succède dans vos récits comme dans la réalité elle-même ; et si vous n'avez songé qu'à être simplement vrai, vous aurez été ce que sont les choses elles-mêmes, intéressant, dra\* matique, varié, instructif, mais vous ne serez rien de plus qu'elles-mêmes, vous ne serez rien que par elles, comme elles, autant qu'elles. Et n'ayez aucune inquiétude sur votre sujet quel qu'il soit. N'en craignez ni les difficultés, ni l'aridité, ni l'obscurité. Dieu a fait le spectacle du monde et l'esprit de l'homme l'un pour l'autre. Dès qu'on montre le monde à l'homme, ses yeux s'y attachent; il ne fout pour cela qu'une condition , c'est de n'y pas mettre les obscurités de son esprit en les imputant aux choses. Prenez quelque histoire ou partie d'histoire

## DE L'AUTEUR. xxt

copie ce soit, retracez-en les faits avec exactitude, avec leur suite naturelle , sans faux ornement , et vous serez satisfait, j'ajouterai pittoresque. Si pour systématiser vos récits vous n'avez pas cherché à les grouper arbitrairement, si vous avez bien saisi leur enchaînement naturel , ils auront un entrainement irrésistible, celui d'un fleuve qui coule à travers les campagnes. Il y a sans doute de grands et petits fleuves, des bords tristes ou riants, mesquins ou grandioses. Et pourtant regardez à toutes les heures du jour, et dites si tout fleuve, rivière ou ruisseau, ne coule pas avec une certaine grâce naturelle, si à tel moment, en rencontrant tel coteau, en s'enfonçant à l'horizon derrière tel bouquet de bois, il n'a pas son effet heureux et saisissant? Ainsi vous serez, quel que soit votre sujet, si après une chose vous en faites venir une autre, avec le mouvement facile , et tour à tour paisible ou précipité de la nature.

Maintenant , après une telle profession de foi, ai-je besoin de dire quelles sont en histoire les conditions du style? J'énonce tout de suite la condition essentielle , c'est de n'être jamais ni aperçu ni senti. On vient tout récemment d'exposer aux yeux émerveillés du public , parmi les chefs-d'œuvre de l'industrie du siècle, des glaces d'une dimension et d'une pureté extraordinaires, devant lesquelles

## XXVI AVERTISSEMENT

des Yénitiens du quinzième siècle resteraient confondus y et à travers lesquelles on aperçoit ^ sans la moindre atténuation de

contour ou de couleur, les innombrables objets que renferme le palais de TExr position universelle. J'ai entendu des curieux stupéfaits n'apercevant que le cadre qui entoure ces glaces^ se demander ce que faisait là ce cadre magnifique 9 car ils n'avaient pas aperçu le verre. A peine avertis de leur erreur, ils admiraient le prodige de cette glace si pure. Si, en effet, oa voit une glace , c'est qu'elle a un défaut, car son mérite c'est la transparence absolue. Ainsi est le style en histoire. Du moment que vous le sentez, hù qui n'a d'autre objet que de montrer les chose», c'est qu'il est défectueux. Mais est-ce sans travail qu'on arrive à cette transparence si parfaite? Certainement non. Si le style est vulgaire ou kwiÀ\* tieux, s'il choque par une consonnance malheureuse, car en histoire les noms d'hommes, de lieux, de batailles sont donnés par les langues nationales, et on ne peut pas leur trouver d'équivalent, si le style choque en quelque chose, c'est la glace qui a un défauts Simfde, clair, précis, aisé, élevé quelquefois quand les grands intérêts de l'humanité sont en question, voilà ce qu'il fatut qu'il soit, et je suis convaincu que les ph» beaux vers,. les plus travaillés ne coûtent pas plus de pdne

## DE L'AUTEUR

qu'une modeste phrase de récit per laquelle il faut rendre un détail teeknique sans être ni ynlgair ni cfaoquant. Mais qoi aura tant de patience^ de soin^ de dévouement, unkpiement potir se foire oublier? Qoi? L'intelligeDce, car elle seule comprend son vrai rôle, qni est de tout montrer en ifê se montrant jamais.



J'ai annoncé déjà qu'elle seule aussi saurait être juste. On me permettra de dire encore quelques mots sur cet important sujet.

Si j'éprouve une sorte de honte à la seule idée d'alléguer mi fait inexact, je n'en éproue pas moins à la seule idée d'une injustice envers les hommes. Quand on a été jugé soi-même, souvent par le premier venu, qui ne connaissait ni les personnages, ni les événements, ni les questions sur lesquels il prétendait en maître, on ressent autant de honte que de dégoût à devenir un juge pareil\* Lorsque de» hommes ont versé leur sang pour un pays souvent bien ingrat, quand d'autres pour ce même pays ont consacré leur vie dans les anxiétés dévorantes de la politique, l'ambition fût-elle l'un de leurs moitiés, prononcer d'un ton de plume sur le mérite <le leur sang ou de leurs veilles, sans connaissance des choses, sans souci du vrai, est une sorte d'impie L'injustice pendant la vie, soit ! les flatteurs sont là pour faire la contre-partie des détracteurs^

#### xxviii AVERTISSEMENT

bien que pour les nobles cœurs les inanités de la flatterie ne contre-balaient pas les amertumes de la calomnie; mais après la mort, la justice au moins la justice sans adulation ni dénigrement, la justice, sinon pour celui qui l'attendait sans l'obtenir, au moins pour ses enfants! Mais qui peut se flatter en histoire de tenir les balances de la justice d'une main tout à fait sûre? Hélas! personne, car ce sont les balances de Dieu dans la main des hommes! Que de problèmes, en effet, que de complications dans ces problèmes, que de nuances pour être complètement équitable ! Tel homme a exécuté de grandes choses, mais a-t-il tout fait lui-même ? N'a-t-il pas eu des collaborateurs pour l'aider, ou des prédécesseurs pour lui frayer les voies? Alexandre a eu derrière

lui son père Philippe , dont l'éloge le remplissait de courroux. Le grand Frédéric a eu son père et le prince d'Anhalt-Dessau qui lui avaient préparé l'armée prussienne. Napoléon avait reçu de la révolution française une armée incomparable. Tel homme a causé beaucoup de mal ; mais ce mal appartient-il à lui ou à son temps? N'a-t-il pas été entraîné? Les passions auxquelles il a cédé n'étaient-elles pas celles de ses contemporains autant que les siennes ? Et puis , s'il a été assez malheureux pour verser le sang humain , ne faut-il pas lui tenir compte des temps où il eut ce

#### DE L'AUTEUR. xxix

malheur? Une seule goutte de sang dans notre siècle, où l'on sait le prix de la vie des hommes , ne doit-elle pas peser dans la balance de la justice presque autant qu'un flot de sang au treizième siècle? Que d'autres problèmes encore! Voilà un général d'un courage éprouvé, d'une intelligence prompte et sûre, qui un jour se trouble, s'égare, et perd une armée 1 Voilà un personnage toujours sage, qui un jour, distrait- ou affaibli, s'est laissé grossièrement tromper 1 Gomment apprécier tant d'accidents divers? Et combien de jugements plus difficiles encore à porter, si on approche de notre histoire !

VcHci un jeune homme extraordinaire , qui , après dix ans d'une horrible anarchie, se présente couvert de gloire à ses contemporains I Sur les lois de son pays foulées aux pieds, lois, il est vrai, qui n'inspiraient guère le respect, lois enfin, il arrive au pouvoir suprême. Il devient par sa sagesse, sa prudence^ ses bienfaits, ses miracles, les délices de son pays et l'admiration du monde. Mais bientôt l'ivresse du succès monte à sa tête , il se jette sur l'Europe, l'accable, la soumet, l'opprime, la révolte, l'attire sur lui, et tombe, entouré d'une gloire sans pareille, dans un

abtme où la France est précipitée avec lui! Comment juger cette prodigieuse vie? Eut-il raison, eut-il tort en se saisis-

## XXKX AVERTISSEMENT

saot d'un sceptre que tout le monde le conviait è prendre? Quel homme eût résisté à une telle invitation? Sa faute ne consiste-t-elle pas plutôt dans l'usage qu'il fit de Tautorité suprême? Mais si on absout l'usurpation dv pouvoir pour n'en blâmer que l'usa^, n'oublie\*t<m pas que dans la manière aIoleote de le prendre il y avait en germe la manière violente de l'employer? Et puis , cet abus de la victoire qui révolta le monde, la feute en est-elle tout à fait à lui, ou au monde contre lequel il lut-ta? 1^ tort de cette horrible lutte, qui a fait couler plus de sang qu'il n'en coula jamais dans aucun siècle, est-il ou tout à lui, ou tout au monde, ou par moitié à l'un et à l'autre? Est^^ie à l'insatiable orgueil du vainqueur ou à l'implacable ressentiment du vaincu qu'il faut s'en prendre?

Ainsi dans une seule vie , bien grande , il est vrai , que de problèmes profonds comme l'âme humaine! Comment arriver à les résoudre ?

La première condition c'est d'éteindre toute pasâon dans son âme. Mais comment, demandera4-on, opérer un tel miracle? Autant dire qu'on vous placera devant le plus vaste des théâtres, le plus vaste assiu\*ément, car c'est l'univers tui-même, et cju'assis devant ce théâtre où passeront les plus illustres acteurs connus^ avec leurs grandeurs et leurs misères, leurs traits terribles ou risibles, vous ne serez jamais

DE L'AUTEUR. xxxi

éfiliu, VOUS n'éprouverez ni indigoation , ni amour, ni haine, ni sentiment du ridicule! Glacer ainsi rame humaine est certainement impossible, et n'est pas dérâtable. Mais n'est-il pas possible de détruire la passion sans détruire le Bcntiment? Il me semble qu'on le peut, et qu'on y arrivera en élevant son e^l par l'étude assidue de l'histoire. Placez-vous, en effet, devant le spectacle des choses humaines; méditez sans cesse ; parvenez à le comprendre , à le pénétrer; vivez avec les hommes dans le passé et le présent, rendez- vous compte de leurs faiblesse, pour les mieux comprendre songez aux vôtres, et, par la connaissance des hommes, vous deviendrez sinon impassible , du moins équitable et fêSte. T(mte amertume à coup sAr sortira de votre coeur. Suivant vos goAts, vous aurez une préférence pour Turenne ou pour Condé , pour Richelieu ou pour l^Iazarin; mais votre raison, indépendante de vos instincts, planera au-dessus de vos sensations, et rendra le» arrêts que la faible humanité peut rendre, en attendant cibux de Dieu. Si par caractère TOUS êtes indulgent ou sévère, il en parai ti^ quelque chose, non dans le fond, mais dans la forme ée Vo6 jugements. Vous pouitez être triste comme Oui-chardin, ou comme Tacite, mais, comme eux, tous aurez cette justice qui tient à la hauteur de la raison. Ainsi j'en reviens à ma proposition pre-

### xxxii AVERTISSEMENT

mière : ayez rintelligence des choses humaines, et vous aurez ce qu'il faut pour les retracer avec clarté, variété, profondeur, ordre et justice.

Pour moi, j'ai passé vingtrcinq ans dans la vie publique , et plus de trente dans l'étude de l'histoire. Je me suis particulièrement attaché aux annales de mon temps , de celui du moins qui

finissait quand ma jeunesse commençait. Après avoir écrit l'histoire de la Révolution française , j'ai essayé d'écrire celle du Consulat et de l'Empire. L'histoire de la Révolution française est connue, et je puis dire, au moins par le nombre des exemplaires répandus , que mon siècle l'a lue. J'ai publié une grande partie de celle de l'Empire, je vais en publier la fin. Celle-ci reste à connaître et à juger. Je ne sais ce qu'en pensera le public. Il y a cependant un jugement qu'il en portera, si je ne m'abuse, c'est qu'elle est empreinte du sentiment profond de la justice et de la vérité. Je l'ai commencée en 1840, sous un roi que j'ai servi et aimé, tout en lui résistant sur quelques points ; je l'ai continuée sous la république , et je l'achève sous l'empire rétabli par le neveu du grand homme dont j'ai retracé les actions. • Il y a une espérance dont je me bferce , c'est que personne n'apercevra dans mes écrits une trace de CCS diverses époques , non-seulement dans le fond de mes jugements, mais dans les nuances mêmes

#### DE L'AUTEUR. xxxin

de mon langage. Quand on est en présence de choses d'une dimension prodigieuse, de prospérités ou d'adversités extraordinaires, qui ont eu pour le monde des conséquences immenses, qui ont leurs beautés et leurs horreurs éternelles , songer à soi dans le moment où on les contemple, atteste ou une faiblesse de caractère. Ou une faiblesse d'esprit, dont je me flatte de n'avoir jamais été atteint. J'espère donc qu'on ne s'apercevra pas que tel jour je fus en possession du pouvoir, tel jour proscrit, tel autre paisiblement heureux dans ma retraite, et que ma raison, tranquille^ bienveillante, et juste au moins d'intention, apparaîtra seule dans mes récits. Je ne dis pas qu'on' n'y retrouvera point mes opinions personnelles : ah ! je serais bien honteux qu'on ne

les retrouvât point, mais on les verra dans le dernier volume telles qu'elles ont paru dans le premier.

J'ai toujours aimé la vraie grandeur , celle qui repose sur le possible , et la vraie liberté , celle qui est compatible avec l'infirmité des sociétés humaines. Ces sentiments je les avais en naissant, je le» aurai encore en mourant, et je ne m'en suis point dépouillé pour écrire l'histoire de Napoléon; mai& je ne crois pas qu'ils aient nui à la rectitude den jugements que j'ai portés sur lui, je crois plutôt qu'ils auront contribué à les éclairer. Aucun mor^

## XXXIV AVERTISSEMENT

tel dans l'histoire ne m'a paru réunir des facultés plus puissantes et plus diverses, et après avoir médité sur la fin de sa carrière , je ne change pas de sentiment. Mais lorsque je commençai son histoire je pei^sais , comme je pense en finissant, que l'abus de ces facultés prodigieuses le précipita vers sa chute, et je pensais, comme je pense aujourd'hui, que l'impétuosité de son génie , jointe au défaut de frein , fut la cause de ses malheurs et des nôtres. En l'admirant profondément , en éprouvant pour sa nature grande , vive , ardente , un attrait puissant , j'ai toujours regretté que l'immodération naturelle de son caractère , et la Uber-té qui lui fut laissée de s'y livTer, l'aient précipité dans un abime. Sous le rapport poétique il n'est pas moins saisissant, il l'est peut-être davantage. Du point de vue de la politique et du patriotisme , il mérite un jugement juste et sévère. Mais à toutes les époques de sa carrière je me suis attaché à le rendre tel qu'il était, et on le

verra tel , j'en ai la conviction , dans mes derniers récits , poussant en 1811 et en 1812 l'aveuglement du succès jusqu'au délire , jusqu'à s'enfoncer dans les profondeurs de la Russie; apportant dans cette fatale expédition une force de conception extraordinaire^ mais iSublissant dans l'exécution, atterré même pendant la retraite sous le coup imprévu qui l'a frappé, se réveillant au J K>fd de la Bérésina, et à partir de

DE L'AUTEUR. xxxv

ce jour se relevant tout à fait sous l'aiguillon du malheur 9 déployant en 4813 pour ressaisir la fortune des facultés prodigieuses, mais se trompant encore sur Tétat du monde ^ insensé cette année même dans sa politique, admirable à la guerre, admirable dans les journées les plus malheureuses , jusqu'ici mal jugées , parce qu'elles sont tout à fait inconnues; se relevant avec plus de grandeur encore en 4 81 4 , alors ne se trompant plus ni sur l'Europe , . ni sur la France , ni sur lui-même , sachant qu'il est seul , seul contre tous , ayant pour la première fois raison dans sa politique contre ses conseillers les plus sages , aimant mieux succomber que d'accepter la France moindre qu'il ne l'avait reçue ^ comprenant avec autant de profondeur que de noblesse d'esprit que la France vaincue sera plus digne sous le sceptre des Bourbons que sous le sien, luttant donc, luttant seul, et quoique n'ayant plus d'illusions conservant un dernier genre de confiance, la confiance dans son art, la conservant immense comme son génie, et la justifiant si bien, que quoique ayant tort contre le monde, n'ayant plus la France avec lui, ne conser\`ant à ses côtés que quelques soldats qui ont noblement juré de mourir sous le drapeau, il pèse un moment dans la balance de la desti-

née, autant que la raison, la justice et la vérité ! Devant un tel spectacle , un tel homme , de

## XXXVI AVERTISSEMENT

tels événements, éprouver je ne sais quel désir de rapetisser ou de grossir telle ou telle chose pour satisfaire un sentiment personnel , serait la plus insigne des puérités. J'ai la certitude que mon caractère n'en admet pas de pareille.

Le génie de Napoléon devant l'histoire est donc hors de cause\* Mais, à mon avis, ce qui ne l'est pas, c'est la liberté qui lui fut laissée de tout vouloir et de tout faire. Ma conviction à cet égard date, non pas de 1 855 ou de 1 852 , mais du jour même où j'ai commencé à penser. Pouvoir tout ce qu'on est capable de vouloir est, à mon avis, le plus grand des malheurs. Les juges qui voient dans Napoléon un homme de génie, n'y voient pas tout : il faut y reconnaître l'un des esprits les plus sensés qui aient existé, et pourtant il aboutit à la plus folle des politiques. Le despotisme peut tout sur les hommes, puisqu'il a pu pervertir le bon sens de Napoléon. On verra donc dans mon récit la trace constante de cette conviction; mais qu'y puis-je faire? Il y a quarante ans que j'ai commencé à réfléchir, et j'ai toujours pensé de la sorte. Je sais bien qu'on me dira que c'est un préjugé de ma vie , je le veux bien ; mais je répondrai que c'est un préjugé de toute ma vie. Je ne demande aux yeux de certains esprits que ce genre d'excuse. Je sais tous les dangers de la liberté, et, ce qui est pis, ses misères. Et qui les saurait, si ceux



qui oDt essayé de la fonder, et y ont édioué j ne les connaissaient pas? Mais il y a quelqne chose de pis encore , c'est la faculté de tout foire laissée même au meilleur, même au plus sage des hommes. On répète souvent que la liberté empédie de feire ceci ou cela, d'élever tel monument, ou d'exercer telle action sur le monde\* Yoîci à quoi une longue réflexion m'a conduit : c'est à penser que si quelquefois les gouvernements ont besoin d'être stimulés, plus habituellement ils ont besoin d'être contenus; que si quelquefois ils sont portée à l'inaction, plus habituellement ils sont portés, en fait de politique, de guerre, de dépense, à trop entreprendre, et qu'un peu de gêne ne saurait jamais être un malheur. On ajoute, il est vrai : Mais cette liberté destinée à contenir le pouvoir d'un seul, qui la contiendra elle-même ? Je réponds sans hésiter : Tous. Je sais bien qu'un pays peut parfois s'égarer, et je l'ai vu, mais il s'égare moins souvent , moins complètement qu'un seul honune.

Je m'aperçois que je m'oublie, et je me hâte d'affirmer que je ne veux persuader personne. J'ai voulu seulement expliquer la raison d'une opinion dont on trouvera la trace dans cette histoire, opinion que l'âge et l'expérience n'ont point aflaiblie, et dont, j'ose l'affirmer, l'intérêt personnel n'a point été chez moi le soutien. Si, en effet, j'osais

## **XXXVIII AVERTISSEMENT**

parler de ma personne , je dirais que jamais je ne fus plus heureux, que depuis que, rentré dans le repos^ j'ai pu reprendre ma profession première, celle de l'étude assklue et impartiale des

choses humaines. Certains esprits pourront ne pas me croire, et ils en auront le droit, comme j'aurai celui de ne pas les croire à mon tour, quand ils affirmeront que c'est avec désintéressement qu'ils professent l'excellence du pouvoir absolu.

Je demande pardon d'avoir quitté les hautes régions de l'histoire, pour entrer un moment dans la région des controverses contemporaines. J'ai voulu, je le répète, en avouant l'opinion qui percera seule dans ce livre, invoquer une excuse pour ma persistance dans des convictions qui remontent aux premières années de ma vie. On reconnaîtra, j'en suis sûr, dans ces derniers volumes, un historien admirateur ardent de Napoléon, ami plus ardent de la France, déplorant que cet homme extraordinaire ait pu tout faire, tout, jusqu'à se perdre, mais lui ^chant un gré immense de nous avoir laissé, en nous laissant la gloire, la semence des héros, semence précieuse qui vient de lever encore dans notre pays, et de nous donner les vainqueurs de Sébastopol. Oui, même sans lui, nos soldats, ses élèves, ont été aussi grands, aussi heureux qu'ils le furent jadis avec lui! Puissent-ils l'être toujours, et puissent

DE L'AUTEUR. xxxix

nos armées, quel que soit le gouvernement qui les dirige, être toujours triomphantes! Le plus grand dédommagement de n'être rien dans son pays, c'est de voir ce pays être dans le monde tout ce qu'il doit être.

Paris, 10 octobre 1855.

## LIVRE TRENTE-HUITIÈME

Situation de l'Empire après le mariage qui unit les cours de France et d'Autriche. — Napoléon veut profiter de la paix pour apaiser les esprits en Europe, et pour terminer en même temps la guerre avec l'Espagne et avec l'Angleterre. — Il se hâte de distribuer à ses alliés les territoires qui lui restent entre le Rhin et la Vistule, afin d'évacuer prochainement l'Allemagne. — Répartition des armées françaises en Prusse, en Italie, en Westphalie, en Hollande, en Normandie, en Bretagne, dans le triple intérêt du blocus continental, de la guerre d'Espagne, et de l'économie. — Difficultés financières. — Napoléon veut faire supporter à l'Espagne une partie des dépenses dont elle est l'occasion. — Le projet de Napoléon est de forcer les Anglais à la paix par un grand revers dans la Péninsule et par le blocus continental. — État de la question maritime, et rôle difficile des Américains entre l'Angleterre et la France. — Loi américaine de Vembargo, et arrestation de tous les navigateurs de l'Union dans les ports de l'Empire. — Mesures de Napoléon pour fermer à l'Angleterre les rivages du continent. — Ses exigences à l'égard de la Hollande, des villes anseatiques, du Danemark, de la Suède, de la Russie. — Résistance de la Hollande. — Tout en se livrant à ces divers travaux, Napoléon s'occupe de mettre fin aux querelles religieuses. — Faute de quelques cardinaux à l'occasion de son mariage, et rigueurs qui en sont la suite. — Situation du clergé et du TOH. XII. 4

Le LIVRE XXXVIil.

pape. — Efforts pour créer une administration provisoire des églises, et résistance du clergé à cette administration. — Caractère et conduite du cardinal Fesch, du cardinal Maury, et de MM.

Dufoisin et JÊiaery. — Établissent que Napoléon destine à la papauté au sein du nouvel empire d'Occident. — Envoi de deux cardinaux à Savane l'ur aégooier avec Ffe TII, et, en cas de trop grandes diffléalté, projet d'un concile. — Suite des affaires avec la Hollande. — Napoléon veut que la Hollande ferme tout accès au commerce britannique, et qu'elle lui prête plus efficacement le secours de ses forces navales.

— Le roi Louis se refuse à tous les moyens qui pourraient assurer ce double résultat. — Ce prince songe un moment à se mettre en révolte contre son frère, et à se jeter dans les bras des Anglais. — Mieux conseillé, il y renonce, et se rend à Paris pour négocier. — Vaines tentatives d'accommodement. — Napoléon n'espérant plus rien ni de la Hollande ni de son frère, est disposé à la réunir à l'Empire, et s'en explique franchement. — Cependant arrêté par le chagrin de son frère, il imagine un plan de négociation secrète avec le cabinet britannique, consistant à proposer à ce dernier de respecter l'indépendance de la Hollande s'il consent à traiter de la paix.

— M. Fouché intervient dans ces diverses affaires, et indique M. de Laboulaye comme l'intermédiaire le plus propre à remplir une mission à Londres. — Voyage de M. de Laboulaye en Angleterre. — Le cabinet britannique ne veut point agiter l'opinion publique par l'ouverture d'une négociation qui ne serait pas sérieuse, et renvoie M. de Labouchère avec la déclaration formulée que toute proposition équivoque restera sans réponse. — La négociation, à demi abandonnée, est reprise secrètement par M. Fouché sans la participation de Napoléon. — Le roi Louis se soumet aux volontés de son frère, et signe un traité en vertu duquel la Hollande cède à la France le Brabant septentrional jusqu'au Wa-

hal , consent à laisser occuper ses côtes par nos troupes , abandonne le jugement des prises à l'autorité française, et s'ente à réunir une flotte au Texel pour le 1<sup>er</sup> juillet. — Retour du roi Louis en Hollande. — Voyage de Napoléon avec l'impératrice en Flandre, en Picardie et en Nonnandie.

— Grands travaux d'Anvers. — Napoléon découvre en route que la négociation avec l'Angleterre a été reprise en secret et à son insu par M. Fouché. — Disgrâce et destitution de ce ministre. — Conduite du roi Louis après son retour en Hollande. — Au lieu de chercher à calmer les Hollandais , il les excite par l'expression publique des sentiments les plus exagérés. — Son opposition patente à la livraison des cargaisons américaines , à l'établissement des douanes françaises, à l'occupation de la Nord-Hollande, et à la formation d'une flotte au Texel. — Fâcheux incident d'une insulte faite à l'ambassade française par le peuple d'Amsterdam. — Napoléon , irrité , ordonne au maréchal Oudinot d'entrer à Amsterdam enseignes déployées. — Le roi Louis , après avoir fait de vains efforts pour empêcher l'entrée des troupes françaises dans sa capitale, abdique la couronne en fa-

veur de son fils , et place ce jeune prince sous la régence de la reine Hortense. — A cette nouvelle Napoléon décrète la réunion de la Hol-

lande à l'Empire, et convertit ce royaume en sept départements

français. — Ses efforts pour rétablir les finances et la marine de Avril 1810. 1810. — Vain «légalloppement<lt système administratif à la suite de la réunion de la Hollande. — Nouveau régime imaginé pour la circulation des denrées coloniales , et permission de les faire circuler accordée à tous les détenteurs moyennant un

dMt de M) pour 10#« — Perquisitions ordonnées pour les soumettre à ce droit. — InviUtion aux États du continent d'herer au nouveau système. — Tous y adhèrent, excepté la Roiâe. — Immeowis saisies m Eq^agM, mt Italie, en Suisse, en Allemagne. — Terreur inspirée à tous les correspondants de PAngleterre. — Rétablissement des relations avec l'Amérique à condition que celle-ci interrompra set relatioBf avec TAngleterre. — Situation du commerce général à cette époque. — Efficacité et pérH des mesures conçues par Napoléon.

Napoléon, vainqueur à Wagram de TÂutridie et Éciat des derniers soulèvements de F Allemagne, enriciri ^^1^^ de nouvelles dépouilles territoriales en Gallicie, en fraîçaisaprè»

\*. le mariage

Ba\ière , en Ulyne , prodiguant à ses alliés polonais, de Napoléon allemands, italiens, les provinces enlevées à ses enMari^uise. nemis, ayant poussé encore plus loin vers Torient son empire déjà si étendu au nord, à Touest et au nûdi, époux sans en être le ravisseur d'une archi\* duchesse, semblait replacé à ce faite des grandeurs humaines, duquel ses ennemis avaient espéré, et ses amis avaient craint un moment de le voir de^ ceiKlre. Le monde qui juge des choses par le dehors était encore une fois ébloui , et avait motif de Têtre , car excepté la Russie où d'ailleurs on témoignait à Napoléon b^aucoup de déférence , excepté l'Espagne où une vaste insurrection populaire lui disputait les extrémités de la Péninsule, le continent entier se montrait profondément soumis, et Thumilité des peuples comme celle des rois paraissait sans bornes. L'Angleterre seule, protégée par TOcéan, continuait d'échapper à cette prodigieuse domination; et si en France on était fatigué de la guerre maritime, on

ivril 4810.

n'en était ni surpris, ni effrayé, et on se flattait que la mer ne serait pas toujours invincible pour la terre. Frappé de ce spectacle, le parti royaliste et religieux, de tous le plus lent à s'éclairer et à se soumettre, sentait ses forces défaillir. Il tendait à se rattacher à la dynastie impériale, et beaucoup de ses membres jusqu'ici les plus dédaigneux, les plus médisants, venaient d'accepter des places de cour. Ils répandaient même, soit qu'ils y crussent, soit qu'ils voulussent y chercher une excuse à leur faiblesse, les bruits les plus étranges. Napoléon, suivant eux, allié de Marie-Antoinette depuis son mariage avec MarierLouise, allait revenir aux errements du passé, réhabiliter glorieusement la mémoire de Louis XVI , écarter les régicides du gouvernement, peut-être même du territoire, et s'entourer enfin de l'an- «ienne cour. On ajoutait à ces bruits une- nouvelle plus singulière, c'est que Moreau , qui était fort populaire parmi les amis dos Bourbops, allait être rappelé de l'exil, et élevé à la dignité de maréchal avec le titre de duc^e Hohenlinden \* . Quant aux républicains, il eût été difficile de recueillir quelque chose de leur bouche , car ils semblaient ne plus exister. Quelques-uns d'entre eux survivaient à peine , cachant leurs erreurs et leurs excès dans l'ombre et l'oubli. Mais à leur place surgissait une certaine disposition à l'examen et au blâme, qui présageait dans un temps assez prochain un tout autre état des esprits que celui qui se manifestait alors. Toutefois ces commencements d'indépendance étaient à peine

^ Les rapports de la police furent pendant plus d'un mois remplis de ces bruits.

sensibles, et le prestige qui avait longtemps entouré Napoléon paraissait entièrement rétabli.

Pourtant sous des apparences encore éblouissantes, les esprits réfléchis entrevoyaient certaines réalités fâcheuses. Napoléon en épousant une princesse autrichienne avait beaucoup ôté de sa vraisemblance au projet supposé de détrôner les vieilles dynasties, et quelque peu amorti la haine violente qu'il inspirait à l'Autriche; mais il ne l'avait pas dédommée des pertes qu'elle avait essuyées depuis quinze ans; il n'avait pas consolé la Prusse de ses revers, ni distrait l'Allemagne de sa profonde humiliation. Il avait blessé irrémédiablement la Russie par ses procédés à l'occasion de son mariage, et par le refus loyal mais altier de la convention relative à la Pologne; il lui avait préparé une source de défiances en s'alliant avec l'Autriche; il avait blessé l'Italie en s'appropriant successivement la Toscane, les Légations et Rome; il avait dans la guerre d'Espagne une plaie toujours saignante, dans la haine de l'Anglais une cause d'hostilités dont on ne voyait pas le terme. De plus, pour parer à ces difficultés de tant d'espèces il fallait entretenir au nord, à l'est ^ au midi, des armées innombrables, dont la paix du continent allait faire peser l'entretien sur la France seule, et dont le recrutement était devenu pour les familles éplorées une source incessante de douleurs. Napoléon avait enfin dans les querelles avec le pape non pas encore un schisme, mais un enchaînement de contestations presque inextricable. Toutes ces choses aperçues par les ennemis, qui découvrent le mal parce qu'ils le souhaitent, méconnues par les

Avril 1840.

Dangers cachés sous

de



brillantes

apparences.

— : « misj qui se le cachent parce qu'ils en sont importunés, presque entièrement dévoilées aux esprits sages toujours si rares et si peu écoutés, souvent très-bien discernées par Napoléon lui-même , ne constituaient pas sans doute des dangers insunncm tables pour lui, si une modération étrangère à son caractère altier et passioniié, si une application patiente et soutenue à terminer certains desseins avant d'en entreprendre de nouveaux, venaient Taider à résoudre les nombreuses difficultés dans lesquelles il s'était engagé. Si, par exemple, il s'appliquait à tirer de sa récente union les avantages qu'elle pouvait offrir, eti rassurant peu à peu l'Autriche , en lui faisant espérer \* et en lui restituant, pour prix d'une alliance sincère,

les provinces illyriennes dont il n'avait que fôïire; s'il apaisait l'Allemagne, en l'évacuant entièrement; s'il restre^ait au lieu de les étendre les adjonctions continues au territoire de l'Empire; si en s\*appliquant à rendre le Moeus continental plus rigoureux il n'en faisait pas un prétexte pour de nouveaux envahissements; s'il portait en Espagne une masse accaMante de forces, et la plus grande de toutes les Ibrces, sa personne elle-même; s'il renonçait à toute guerre avant d'avoir fini ceHe-là; s'il préparait dans la Péninsule de tels échecs à TAngleterre qu'elle ffft contrainte à la paix; s'il savait ménager les croyances religieuses qu'il avait tant flattées à ses débnfs, en amenant Pie Tll à un arrangement que ce pontife déssreït au fond du cœur; si en assurant ainsi au dehors l'établissement de l'Empire par la paix générale, il savait au dedans accorder quelque liberté aux esprits prêts à se réveiller, il était possible de

prévefilir me grande catastrophe ^ ou du moras de prokniger  
 Pexisteice du trop vaste édifice qu'il avait élevé, nous disons pro-  
 longer, car, pour Vêtemiser, il eût fallu renoncer courageusement  
 à des acquisitions que la nature des choses condamnait, il eût  
 folln renoncer à avoir des préfets à Rome, à Florence, à Laybadi ,  
 il eût fallu se restreindre aux Alpes, au Rhin, aux Pyrénées, que  
 l'Europe alors ne s(»geait» plus à nous disputer : et quel magni-  
 fique empire que celui qui, même renfermé dans ces limites, au-  
 rait compris Gènes, le mont Cenis, le Simplon, Genève, Himii^e,  
 Mayence, Wesel, Anvers, Flesângue!

On dirait qu'avant de perdre les hommes, la Providence , en  
 mère indulgente, les avertisse plusieurs fois , et les invite en  
 quelque sorte à réfléchir afin de s'ameaderl A Eylau, à Baylen, à  
 Essling, la Providence avait clairement indiqué à Napoléon les  
 bornes qu'il ne devait pas essayer de franchir, et en lui accordant  
 la victoire de Wagram après la diflScile campagne d'Autriche, en  
 lui donnant une épouse du samg des Césars pour servir de mère à  
 Théritier du nonvet empire, elle semblait lui accorder un délai  
 pour revenir sur ses pas et pour se sauver \ Lui-même, avec sa  
 rare pénétration , en fut frappé , y pensa , voulut en profiter, et  
 depuis son retour à Paris se montra tout occupé du soin de rassu-  
 rer l'Europe, d'apaiser l'AUemagne, de finir la guerre d'Espagne,  
 de désarmer on de vaincre l'Angleterre , de ménager les finances  
 de la France, de terminer les querelles religieuses , et de rendre  
 enfin le repos au monde épuisé de fétigue. Malheureusement il  
 mit à résou^

Avril 484 >.

AvriH840.

Politique

pacifique

de Napoléon

après son mariage avec Marie- Louise.

dre ces difficultés le caractère qu'il avait mis à les créer : au lieu d'en dénouer le nœud il voulut le briser, et dès lors, toujours vaste, son génie ne fut plus heureux, et sembla moins habile.

L'un de ses premiers actes après son mariage fut d'adresser une circulaire aux agents diplomatiques de l'Empire, pour qu'ils en tirassent la matière de leurs entretiens : « Cette circulaire, écrivait Napoléon au ministre des affaires étrangères chargé de la rédiger, ne sera point imprimée, mais elle servira de langage à mes agents. Vous y direz qu'un des principaux moyens dont se servent les Anglais pour rallumer la guerre du continent, c'est de supposer qu'il est dans mon intention de détruire les dynasties. Les circonstances m'ayant mis dans le cas de choisir une épouse, j'ai voulu leur ôter le prétexte funeste d'agiter les nations et de semer les discordes qui ont ensanglanté l'Europe. Rien ne m'a paru plus propre à calmer les inquiétudes que de demander en mariage une archiduchesse d'Autriche. Les brillantes et éminentes qualités de l'archiduchesse Marie-Louise, dont il m'avait été particulièrement rendu compte, m'ont mis à même d'agir conformément à ma politique. La demande en ayant été faite et sentie par l'empereur d'Autriche, le prince de Neufchâtel est parti, etc. J'ai été bien aise de cette circonstance pour réunir deux grandes nations, et donner une preuve de mon estime pour la nation autrichienne et les habitants de la ville de Vienne. Vous ajouterez

que je désire que leur » langage soit conforme aux liens de parenté qui

» m'unissent à la maison d'Autriche , sans cepen- » dant rien dire qui puisse altérer mon intime al- » liance avec l'empereur de Russie '. »

Toute la politique de Napoléon en ce moment se trouvait contenue dans ces lignes. S'attacher l'Autriche à laquelle l'unissaient des liens de parenté, sans s'aliéner la Russie sur laquelle il n'avait pas cessé de fonder son système d'alliance, fut pour quelque temps sa principale étude. Il hâta en effet l'évacuation des États autrichiens, il se montra facile dans le paiement des contributions de guerre, il consentit à un emprunt que l'Autriche voulait ouvrir à Amsterdam, et le favorisa même par une intervention directe; il écouta complaisamment quelques paroles vagues sur la destination définitive des provinces illyriennes , récemment données à la France , et dont la restitution eût été un beau présent de noces pour la cour de Vienne. Il fit le meilleur accueil à M. de Mettemich, que l'empereur François avait envoyé à Paris pour y établir les relations toutes nouvelles qui devaient être la suite du mariage.

M. de Mettemich en entrant dans le cabinet autrichien, où il est demeuré près de quarante années , inaugurait une politique très-différente de celle de ses prédécesseurs, celle de la bonne entente avec la France. Afin de la préparer il voulut venir à Paris, d'abord pour guider les premiers pas de la jeune Impératrice dans une cour dont il connaissait tous les détours ; secondement pour s'assurer si le conquérant allait contracter des habitudes plus pacifiques dans

' Lettre de Napoléon au duc de Cadore, existant au dépôt de la  
secrétairerie d'État.

Avril 1840.

Relations

avec l'Autriche ,

et motifs du voyage

de M. de Metternich

à Paris.

AYnl4840.

10 LIVRE xxxvnr.

les douceurs d'une brillante imioB , ou bien s'en faire on point  
de départ pour de nouvelles et plus vastes entreprises. Quelques  
semaines consacrées à ce dou- We objet n'étaient point un temps  
perdu , et l'empereur François avait consenti à ce qi» son futur  
ministre, avant d'entrer en fonctions, allât remplir à Paris cette  
dernière et utile mission.

Napoléon , qui avait eu longtemps M. de Metternich auprès de  
lui, l'accueillit avec empressement, et s'appliqua fort à lui plaire.  
Il voulait surtout k\* rendre témoin du bonheur de la jeune Impé-  
ratrice, afin qu'il pût tranquilliser l'empereur François SOT le  
sort de sa fille\* Un jour, en effet, M. de Metternich ayant demandé  
à voir l'Empereur pendant que celui-ci était chez l'Impé-  
ratrice, en introduisit immédiatement le ministre autrichien dans  
l'intérieur du palais. Napoléon, le conduisant dans la chambre  
mémorée de Marie-Louise, lui dit : Venez voir de vos yeux combien

votre jeune archiduchesse est malheureuse , et surtoit dans quel effroi continuel elle passe sa vie. Puis le quittant après quelques instants, il ajouta : Je vous laisse avec madame, vous aurez ses confidences, vous entendrez ses plaintes, et vous pourrez les rapporter à l'en\*\* pereur François ! — M. de Mettemich surpris, presque embarrassé de tant d'abandon, resta cependant auprès de Marie -Louise, qui parut parfaitement heureuse de son nouvel état, et lui dit avec plus d'esprit qu'elle n'en montrait ordinairement : Pro\* bablement on croit à Vienne que j'ai grand'peur de mon redoutable époux. Eh bien! dites à mes anciens compatriotes qu'il a plus peur de moi, que je

AvrillSIO.

BLOËDS CONTINENTAL. 41

ft\*ai peur de hii. — En effet, quand Marie-Louise c<>DiDettait quelque inadvertance fort excusable au Bûlien d'hommes et de choses qui lui étaient étrangers. Napoléon osait à peine l'en avvertir, et lui fidsait parvenir par M^ de Meneval (m par TarchichanceKer, les avis qu'il hésitait à lui adresser directement\*

La conversation de M. de Mettemich avec Marie- Louise avait duré près d'une heure, lorsqu'il entendit frapper à la porte, et vit entrer Napoléon, qui lui dit avec la même gaieté : Eh bien ! madame vous a-t-elle tout raconté ? vous a-t-elle ouvert son cœur? Y a-t-il grand regret à avoir de ce mariage pour le bonheur de la femme qu'on m'a confiée? Écrivez tout ce que vous avez appris à l'empereur François sans ménagement et sans réticence. — Il emmena ensuite M. de Metternich pour l'entretenir des graves sujets qui naturellement devaient remplir les entretiens de Napoléon et d'un personnage destiné à devenir bientôt le premier mi-

nistre de la cour de Vienne. Malheureusement au milieu de tout ce déploiement de grâces, Napoléon, lorsqu'on arrivait aux affaires sérieuses, lorsqu'il parlait de telle puissance ou de telle autre, de l'avenir et de ses projets, laissait échapper des saillies d'audace, de rancune, d'orgueil, d'ambition, qui épouvantaient celui que pourtant il voulait rassurer. Ainsi ce lion un roineut en» dormi sous la main qui le flattait, se réveillait tout à coup en frémissant, si quelque image inattendue avait excité ses instincts redoutables.

Les relations étaient plus difficiles avec la Russie, ^^^f^^^je, qui était blessée de la précipitation que Napoléon et premiers

AvriHSiO.

symptômos

de refroidiss(?-

ment

à l'égard

de cette

puissance.

avait mise à rompre le mariage un moment projeté avec la grande-duchesse Anne, qui de plus était inquiète de la manière dont il se comporterait envers elle lorsqu'il croirait pouvoir compter sur l'Autriche, et troublée du refus qu'il avait fait de signer la convention relative à la Pologne. Quant au mariage presque aussitôt rompu que proposé, Napoléon avait chargé M. de Caulaincourt de dire à Saint-Pétersbourg, que les hésitations de la cour de Russie, mais surtout l'extrême jeunesse de la prin-

cesse russe l'avaient contraint d'accepter l'archiduchesse d'Autriche, qui réunissait toutes les conditions d'âge, de santé, de naissance, de bonne éducation désirables, qu'il en était résulté déjà, et qu'il en résulterait encore des rapports plus affectueux entre les cours de Vienne et de Paris , mais aucun changement dans le système des alliances politiques, que ce système restait le même, qu'il reposait toujours fondé sur l'intime union des deux empires d'Orient et d'Occident; que Napoléon souhaitait les succès des Russes sur les Turcs, et la conclusion de la paix qui devait assurer à l'empereur Alexandre la rive gauche du Danube , c'est-à-dire la Moldavie et la Valachre, conformément aux stipulations secrètes de Tilsit; que, relativement à la Pologne, il était toujours prêt à signer l'engagement de ne favoriser aucune tentative qui tendrait au rétablissement de l'ancien royaume de Pologne, se contentant à cet égard du grand-duché de Varsovie récemment agrandi,, mais qu'il ne pouvait prendre l'engagement général, absolu, et trop présomptueux, de ne jamais rétablir la Pologne. — Ceci,

Avril 1840.

disait Napoléon, ne dépend ni de Tempereur Alexandre ni de moi, quelque puissants que nous soyons, mais de Dieu, plus puissant que nous deux. Je puis m'engager à ne pas provoquer, à ne pas seconder les dessdns de Dieu, je ne puis promettre de les enchaîner ! — Modestie rare , qui lui venait fort en aide cette fois, et dont il usait habilement pour combattre les raisonnements de ses adversaires! Mais comme s'il n'avait jamais pu s'empêcher de faire sentir la pointe de son épée au milieu même des démonstrations les plus amicales, il ajoutait que, tout en désirant beaucoup la continuation de son intimité avec la Russie, il verrait cepen-



dant avec peine qu'elle voulût outre-passer la ligne du Danube et demander aux Turcs tout ou partie de la Bulgarie, qu'en retour des concessions faites au czar, en retour de la Finlande récemment adjointe à son territoire, de la Moldavie et de la Valachie qui devaient lui échoir prochainement, il espérait et voulait une persévérante continuation de rigueurs à l'égard de l'Angleterre, la clôture absolue des ports -rosses, en un mot le fidèle concours qu'on lui avait promis une première fois à Tilsit, une seconde fois à Eriurt, et qu'il avait payé des plus grands sacrifices. Tout cela était dit avec un mélange de courtoisie, d'amitié, de hauteur, qui n'aurait point blessé sans doute une puissance entièrement satisfaite, mais qui ne suffisait pas pour ranimer l'amitié d'un allié déjà sensiblement refroidi.

M. de Romanzof à Saint-Pétersbourg, M. de Kourakin à Paris, écoutèrent ces explications avec de l'empereur

' Alexandre

une apparence de grande satisfaction, car Alexandre à cacher

ÀVD14840.

44 LIVRE XXXVIII

dre, avec im oieil très -bien entendu, s'il ressentait des déplaisirs ne les voulait pas manifester l'altération moment, de peur qu'on ne les attribuât au sentiment du dépit d'un mariage manqué, mariage du reste qu'il Napoléon avait peu désiré, et dont il n'avait écouté la proposition que pour être plus sûr d'acquiescer la rive gauche du Danube. Aussi pour mieux remplir ses intentions M. de Kourakin, atteint de la goutte le jour de la cérémonie nuptiale, s'était-il fait porter tout couvert d'or, de pierre-

ries et de dentelles, à la chapelle du Louvre, montrant au milieu de douleurs aiguës une joie risible, ne tarissant pas de louanges sur le maintien et la beauté de la nouvelle Impératrice, jusqu'à embarrasser M. de Mettemich lui-même, qui ne sachant plus que répondre aux compliments réitérés du diplomate russe, lui dit : Oui, elle est bien belle, mais elle n'est pas jolie ^.

Toujours ardent à la besogne. Napoléon s'occupa ensuite de terminer les diverses affaires qu'il avait avec l'Allemagne, dans l'intention fort sage de Distributions l'évacueT. Par le dernier traité de paix il avait conen Aiiem^ej scrvé Ics dcux Tyrol, l'allemand et l'italien, qu'on rintenu'on de ^^^\* achcvé dc soumettre pendant les négociations 1 évacuer. d'Altcebourg; il avait acquis Salzbourg et quelques districts sur la droite de l'Inn. 11 lui restait de ses conquêtes antérieures la principauté de Bayreuth dans le haut Palatinat, Hanau et Fulde en Franconie, Erfurt et plusieurs autres enclaves en Saxe, Magdebourg en Westphalie, enfin le Hanovre dans le nord de l'Allemagne\* Il résolut de distribuer sur-le-champ ces divers territoires, et, après avoir exigé

\* Bapport du duc de Royigo à r£mperefar.

BLOCUS COKTINE>TAL. 15

utte partie de leur Valeur en argeat ou en dolalioiia

au profit de ses généraux, de retirer sncoes^veinent ses tFOii]eSy sauf celles qui seraieiàt nécessaires pcMu\* garder le iMMiveau royaume de We^phalie. Quoiqu'il fût regrettable de demeurer e^ Westpha^e, en présence défi haines aHemandes, et des inquiétudes européennes qu'il aurait fallu s'attacher à calmer le plus tôt possii>le, c'était déjà c^>eBda&t un utile changement, après avoir disposé 4e tous les territoires qm restaieiàt à don-

ner d^ ramener cent ou deux cent mille hommes en deçà du Rhin, et de ne laisser de trois françaises qu'après d'une royauté française ou sur le littoral des villes anseatiques, que celles-ci n'étaient ni capables ni empressées de fermer au commerce britannique\*

Napoléon, comme il était naturel, transmit à la Bavière tout ce qu'il avait acquis sur l'Allemagne et dans la Haute Autriche. Il n'en pouvait faire un usage plus profitable. Il lui abandonna le Palatinat de Rhénanie, le Tyrol allemand, et une partie du Tyrol italien. Mais il réserva au royaume d'Italie la partie du Tyrol italien qui était nécessaire à la bonne délimitation de ce royaume\*. Il accorda en outre à la Bavière la principauté de Ratisbonne, qu'il enleva au prince primat (lequel devait, ainsi qu'on va le voir, être doté automatiquement), enfin la principauté de Bavière, jadis conquise sur la Prusse. Il y avait là de quoi dédommager largement la Bavière de ses efforts et de ses dépenses pendant la dernière guerre. Napoléon pouvait même, sans diminuer beaucoup la valeur de ce dédommagement, lui demander encore d'abandonner 150,000 âmes de

Avril 1840.

population au Wurtemberg, qui en céderait 25,000 à Baden et 15,000 à Darmstadt. Moyennant ces divers échanges, les territoires de ces alliés devaient être suffisamment agrandis et plus convenablement limités. Ulm devait échoir au Wurtemberg, tandis que Ratisbonne et Bayreuth seraient transférés à la Bavière.

Napoléon exigea, bien entendu, que pour prix de ces concessions de territoire on ne lui demandât rien pour les consommations.

tions de ses armées pendant leur séjour dans les pays de la Bavière, du Wurtemberg, de Baden. C'était le maréchal Davout, dont l'esprit d'ordre et la probité offraient toutes garanties, qui était chargé de diriger l'évacuation. Ce maréchal avait fait successivement passer les troupes françaises de Vienne à Salzbourg, de Salzbourg à Ulm, d'Ulm en Westphalie, et ce qu'elles avaient consommé pendant cette marche rétrograde de plusieurs mois, se trouvait acquitté. Napoléon exigea de la Bavière qu'elle ratifiât les donations accordées aux officiers français de tous grades, dans les provinces cédées, à moins qu'elle ne préférât les racheter à des taux déterminés. Il voulut en outre qu'elle versât une somme de 30 millions, payable en bons à longue échéance, afin de dédommager le trésor extraordinaire des charges que cette campagne avait fait peser sur lui. Même à ces conditions le lot de la Bavière était fort beau, et de beaucoup supérieur à ses sacrifices. Napoléon recommanda à la Bavière, en lui assurant e nouveau le Tyrol, de donner à ce pays une constitution qui pût le satisfaire, de même qu'en cédant à Baden

diverses parties du Palatinat, il exigea des traite- —

, , .. AvriHSIO.

ments convenables pour les catholiques, car li est remarquable que chez lui, lorsque les passions n'égarèrent plus le conquérant, l'homme d'État sage et humain reparaissait sur-le-champ.

Nos alliés de l'Allemagne méridionale étant satis- Nouvelle faits et leurs territoires évacués, Napoléon s'occupa a<^2îS^tu du centre et du nord de cette contrée. Il fallait fixer princeprimat,

et

le sort du prince primat, ancien électeur et arche-évêque de Mayence, devenu chancelier et président de la Confédération du Rhin, et dont la dotation reposait partie sur la principauté de Ratisbonne qui avait été récemment accordée à la Bavière, partie sur l'octroi de navigation du Rhin qui offrait un revenu variable pour le présent, et sujet à bien des vicissitudes pour l'avenir. Napoléon qui voulait bien traiter ce prince dévoué à ses volontés, disposa en sa faveur des principautés de Fulde et de Hanau restées entre ses mains, à condition qu'il céderait quelques portions de territoire aux duchés de Hanau et de Hesse-Darmstadt, Ratisbonne à la Bavière, et l'octroi du Rhin au trésor extraordinaire. Cet octroi devait concourir à former la dotation des principautés d'Essling, de Wagram, d'Eckmühl, attribuées aux maréchaux Masséna, Berthier, Davout, en récompense de leurs services dans la dernière guerre. Napoléon trouva dans cette disposition un nouvel avantage, ce fut celui d'assurer l'avenir du prince Eugène, resté sans dotation princière par suite du mariage avec Marie-Louise. Il n'y avait plus en effet d'espérance d'adoption en faveur du vice-roi depuis que tout faisait présager que Napoléon au-

TOU. XII. t

Avnl 4«4Û.

vmt ée^ e&fants. De plus la séparation du ri^amae d'Italie d'avec l'Empire français n'entraîne pas dans les vues de Napoléon, et tout au plus admettait-il que l'héritier direct de l'Empire soit le vice-roi d'Italie, sous la suzeraineté de l'Empereur pendant qu'il ne serait qu'héritier présomptif. Dans toutes ces suppositions le prince Eugène, doté pour sa part de la vice-royauté d'Italie, n'avait rien à transmettre à sa descendance.

Ce prince doux et soumis tout en cédant, mettant des foutes à Sa-cile, avait cependant acquis de véritables titres militaires pendant la dernière campagne; il était cher à Napoléon, qui voulait d'autant moins le maltraiter qu'il venait déjà de lui causer une vive peine en réprouvant sa mère l'impératrice Joséphine. La princesse Auguste de Bavière, devenue épouse du vice-roi, princesse digne de son rang et douée d'une remarquable force de caractère, aborda résolument Napoléon, lui rappela les devoirs qu'il avait contractés envers elle en allant la chercher sur l'un des plus vieux trônes de l'Europe, pour la donner à un époux sans naissance princière et sans patrimoine, et lui fit sentir combien il lui devait de ne pas la lui laisser, au milieu de ce perpétuel remaniement des couronnes, sans dotation pour ses enfants. Napoléon, touché des remontrances de la princesse, du chagrin secret du prince Eugène, leur accorda la réversibilité de la nouvelle dotation qu'il venait de créer en faveur du prince primat, sous le titre de principauté de Francfort. A cette belle dotation se trouvait jointe une charge importante, celle de président de la Confédération du Rhin, à la condition!

John Mf.

BLOCUS CONTINENTAL. 4\$

hien éfiteadu, que tout cet édifice durât, stpottioB qu'il faut toujours admettre quand on rap[porte] les faits de cette époque pour apprécier les choses à leur juste valeur. Du reste la bête sautée du prince primat Be devait pas condamner la fumée du prince Eugène à une longue attente.

Du was le désir qu'il était de hâter la distribution et l'évacuation des territoires allemands à Napoléon et fi-

nanciers l'éloa s'occupa ensuite de régler avec le roi Jérôme ^jé^""^ diverses contestations tenitM\*iales et financi^s en^ core pendantes, ei fort désagréables pour ies deux frères. Le r<H Jérôme n'avait pcént satis&it Napoléon pendant la guerre qui vaiadt de finir, non pas qwe lorsqu'il avait paru au feu il s'y fût montré faible, loin de là; mais il était entré tard en campagne, il avait dans son admimstration plus accordé aux dépenses de luxe qu'aux dépenses d'utilité ; il ne gouvernait pas son royaume de manière à plaire aux Allemands, et il avait laissé susciter aux d<mataires français qui avaient reçu des dotations territoriales en Westphalie, des contrariétés que, dans son zèle pour le sort de ses soldats. Napoléon n'entendait pas souffrir. Pourtant ne voyant parmi ses frères que le roi Jérôme qui fût vraiment militaire, l'ayant toujours trouvé soumis et dévoué, il continuait à être indulgent à son égard ^ tout en le traitant quelquefois, comme les autres membres de sa fiamille, a\ec une extrême dureté.

U résolut de lui céder définitivemrat Magdebonrg, et de plus le Hanovre , qui formait en Allemagne un vaste et beau territoire resté en suspens. Ce n'était pas ajouter beaucoup à la difficulté de la paix avec

AvriM840.

l'Angleterre, car si depuis plusieurs années cette puissance s'était habituée à considérer les îles Ioniennes, Malte, le Cap, et plusieurs autres conquêtes ^ comme des propriétés anglaises, bien qu'aucun traité général ne les lui eût définitivement attribuées, elle semblait avoir contracté aussi une sorte d'habitude d'esprit à l'égard du Hanovre , et ne plus le regarder comme anglais. La famille royale , il est vrai, y tenait toujours comme à son

patrimoine personnel ; mais on eût dit que la nation envisageait cette perte comme un soulagement. Pour prix de cette cession, le roi Jérôme dut prendre pour toute la durée de la guerre l'engagement de solder une armée de 18,500 hommes de troupes françaises, destinées à résider en Westphalie. Il dut en outre payer en bons portant intérêt, et remboursables en quelques années, les contributions extraordinaires de guerre non acquittées par le Hanovre, et reconnaître toutes les donations faites sur ce pays aux militaires français, lesquelles montaient à près de onze millions de revenu. Moyennant ces conditions, le roi Jérôme fut déclaré souverain de la Hesse, de la Westphalie, du Hanovre, eut Cassel pour capitale, Magdebourg pour citadelle , et devint après le roi de Prusse le premier des souverains germaniques.

Ces arrangements terminés , il ne restait en notre possession que la ville d'Erfurt avec quelques enclaves destinées au roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, après quoi l'état de l'Allemagne devait être définitivement constitué pour une durée de temps qui serait celle de l'Empire français lui-même. Mesures Daus Ics arrangements qui précèdent l'entretien

À\TiM840.

d\*un corps de troupes françaises formait, comme on vient de le voir, le prix assigné à la cession du Hanovre. Cette condition n'était pas d'accord avec «n-^tés

\* pour

la pensée que Napoléon avait conçue d'évacuer obliger l'Allemagne , pour y apaiser les haines nationales , à soldera mais deux motifs l'empêchaient en ce moment ^Jf^r^^ de persister entièrement dans ce sage dessein : c'étaient l'état de la Prusse



d'abord, et ensuite l'exécution des décrets de Berlin et de Milan , qui constituaient ce qu'on appelle le blocus continental. La Prusse s'était conduite en puissance à la fois malheureuse et inconséquente, car rien ne rend plus inconséquent que l'agitation du malheur. Tout en protestant de sa soumission aux dures conditions souscrites à Tilsit , tout en affectant une grande résignation, tout en montrant un extrême empressement à réprimer la révolte du partisan Schill , elle avait au fond du cœur (omplètement partagé les sentiments du patriotique insurgé qu'elle faisait poursuivre , et un moment nourri et laissé voir l'espérance d'être délivrée du joug qui pesait sur l'Allemagne. Rien n'était plus naturel, et, ajoutons, plus légitime, car il faut savoir approuver partout la haine de l'étranger, même quand on est cet étranger détesté. Malheureusement pour elle, la Prusse avait joint à ces sentiments bien naturels d'assez graves imprudences. Elle avait recruté ses régiments, acheté des chevaux, opéré certains rassemblements de troupes, sous prétexte de préparer le contingent promis à la France. Un pareil prétexte ne pouvait tromper un esprit aussi pénétrant que celui de Napoléon , et de plus il en avait coûté beaucoup aux finances

lvnl48IO.

n LIVRE XXXVIII.

pmssieimés. il était résulté de cette conduite de U Prusse, outre de fâcheux symptâmee de ses di^oeitions secrètes, un grand retard dans racquittement des contributions qu'elle nous devait encore, car, à peine la guerre de 1809 commencée, elle avait laissé protester ii^ millions de lettres de change souscrites au profit du trésor extraordinaire. Napoléon n'avait rien témoigné d'abord, wàk après la paix de Vienne il avait réclamé avec la

vigueur qui lui était ordinaire , et avec un ton tellement péremptoire , qu'il était devenu impossible de désobéir. Bien que la cour de Prusse s'obstinât à demeurer à Königsberg par tristesse et par calcul, elle n'en était pas moins sous la main de Napoléon, et «i elle ne payait pas tout, il fallait au moins qu'elle payât quelque chose. — Vous avez encore manqué l'occasion, lui disait Napoléon , de vous relever, en montrant à propos votre bonne foi à la France. Si vous aviez su prévoir que la dernière levée de boucliers de l'Autriche ne lui servait la conduire qu'à des défaites, et à de nouvelles pertes de territoire, vous auriez dû, sans augmenter vos troupes, sans accroître vos dépenses, vous unir à moi, me donner le contingent de quinze mille hommes que vous étiez engagée à me fournir, faire honneur à votre signature, payer vos 22 millions de lettres de change, et me prouver que vous reveniez franchement à la politique qui aurait toujours dû être la vôtre , celle de l'alliance française. Probablement alors je vous aurais tenue quitte du reste de vos contributions, et je vous aurais relevée , agrandie , replacée bien près du degré de grandeur d'où vous êtes descendue.

## BLOCUS CONTINENTAL. U

FraîcheurMagdebourg peut-être de Hanovre au fait réoccupé ce retour à de leurs frontières. Mais au lieu de me seconder vous m'avez trompé, au lieu de dépenser pour me payer, vous avez seulement pensé pour armer contre moi ; je suis victorieux, il faut expier vos fautes, non par de nouvelles pertes de territoire, mais par l'acquiescement au moins à vos engagements. Vous m'obligez en différant de vous acquitter, à laisser des garnisons dans les frontières de Prusse et pour soutenir ces garnisons de faire tenir des troupes sur le Rhin. Ce me coûte

enpation m'expose à des dépenses^ et, ce cpsa je regrette bien plus, à des démonstraliûns militaires an ^eîn de rAUemagne, qui contrarient mes vnej politiques. Vous empêchez donc le calme de r^Miltre dans les esprits, et vous me causez ainsi autant de dommage moral que de dommage maténel. U âmt que cet état de clioses fuisse^ fininflo 4'ici à nn an, ou je me payerai de mes maâns, îe frendrai une de vos provinces, lei Silésie peulrélre^ et je la donnerai t qui me payera. —

Tel était le langage teofu sérieinement à ia liasse, at que Napoléon accompagna de comptes détaillés dont il demandait l'acquittement. La Prusse, même depuis la réduction de sa dette , était restée débitrioie de S6 millions\* Nsqpoléon ^^xigea qu'elle les Smryài k saison de 4 millions par mois, ce. qui, en un aa^ ^ait im)duire 48 millions. Restaient 38 imUions^ dont Napoléon ent^idait être payé au moyen d'un emprunt de pareille somme qui devait ^tre contracté en Hollande. Il se chargeait pour la Prusse de faire pcanplir oet eaiprunt par les Hollandais, en em^

AféIISM.

Avril 4840.

Occupation militaire

des places

de Glogau, Gustrin,

Stettin, Dtn-

tûg, et motifs

de cette

occupation.

ployant divers moyens à sa disposition. La Prusse épouvantée avait promis tout ce qu'il avait voulu, mais toujours avec l'arrière-pensée d'éluder l'exécution de ses engagements.

Napoléon sentant bien que s'il abandonnait les places de l'Oder, Glogau, Gustrin, Stettin, retenues à titre de gages, sa créance ne lui serait point payée, résolut de continuer à les occuper par des garnisons composées de troupes françaises et polonaises. Les troupes polonaises aguerries à notre école étaient devenues excellentes, et elles avaient toujours été dévouées. Quoique appartenant nominalelement au roi de Saxe , grand-duc de Varsovie , elles se trouvaient \*en réalité à la disposition de la France. Les places de Glogau, Gustrin, Stettin reçurent chacune un régiment saxon-polonais. L'artillerie et le génie de ces places furent composés avec des troupes françaises, et comme ces armes ne formaient pas le cinquième de l'effectif, les garnisons ne semblaient pas être françaises. Napoléon fit davantage pour Stettin , qui avait plus d'importance, et qui touchait à la mer Baltique; il y ajouta un régiment d'infanterie emprunté au corps du maréchal Davout. Dantzig était devenue une sorte de ville anséatique, dotée d'une indépendance fictive, et destinée par les traités, quand la guerre maritime Texigerait, à recevoir garnison française. Sous le prétexte, très-spécieux, et assez fondé, que les Anglais pourraient être tentés d'occuper une ville précieuse par son port, par éa situation sur la Vistule, par son étendue, il y établit une garnison semblable à celles de l'Oder, mais plus forte. Outre le général Rapp qui en fut nommé gouverneur, Na-

poléon y plaça deux régiments polonais, deux régiments français, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, plus les troupes d'artillerie et de génie qui furent également françaises comme à Stettin, Custrin et Glogau. Ce fût donc en réalité une force française, qui, sous une apparence polonaise, occupa ces places importantes, au moyen desquelles Napoléon était maître en pleine paix de l'Oder et de la Yistule.

Ces occupations militaires étaient sans doute en contradiction avec le système d'apaisement, qui constituait pour le moment la politique de Napoléon; mais elles étaient un moyen de contenir la Prusse, d'en exiger le payement de ce qu'elle nous devait, et elles préparaient une base d'opération formidable contre la Russie , si jamais la guerre recommençait avec cette puissance , de manière que , tout en projetant la paix. Napoléon ne pouvait s'empêcher de prévoir et de préparer la guerre. Au surplus les dettes de la Prusse, la présence menaçante des Anglais dans la Baltique, la nécessité d'occuper le littoral de cette mer pour veiller à l'exécution des lois du blocus, expliquaient suffisamment la présence des troupes françaises, et empêchaient que le bien produit par l'évacuation du reste de l'Allemagne, ne fût entièrement perdu.

Il fallait d'ailleurs, non-seulement appuyer les garnisons laissées sur la Vistule et sur l'Oder, mais obliger les villes anseatiques à renoncer au commerce britannique, et y contraindre la Hollande elle-même, qui ne se prêtait pas plus au blocus continental que si elle avait été régie par un prince allemand,' ou par un prince anglais. Lors même que les gouverne-

Avril 4810.

Âyrû^MO.

## H LIVRE XXXVHL

ments étaient de bonne foi les peuples n'en ayant pas facilement dans les vues qui avaient inspiré l'idée du blocus continental, se livraient à une contrebande qu'on avait la plus grande peine à empêcher, tout en y apportant une extrême rigueur. Ce qui se passait en Hollande, devenue une monarchie française, et où cependant le commerce anglais était fort peu gêné, prouvait assez la difficulté de rendre prise. Napoléon était décidé à mettre la main à l'exécution du blocus continental, maintenant bien sûr tout qu'il avait du loisir et des troupes disponibles, et à faire en personne ce genre de guerre, certainement l'un des plus efficaces qu'il put employer contre l'Angleterre. Toutes les puissances liées par traité à cette partie de sa politique, ne pouvaient donc pas raisonnablement s'opposer à ce qu'il eût des troupes à Hambourg, Brême, Embden, comme il en avait déjà à Stettin et à Dantzig. Habile La plus large part possible ayant été faite à la

des troupes polonaises d'évacuation, Napoléon distribua ses troupes (il leur fit faire par une profonde habileté, dans les diverses directions, pour soulager l'Allemagne, d'appuyer ses garnisons du blocus de la Vistule et de l'Oder, d'occuper les côtes de la Baltique, de la mer du Nord et de la Hollande, de l'Espagne, recommencer les rassemblements du camp de Boulogne, d'expédier des renforts considérables en Espagne, et en d'obtenir les économies dont ses finances avaient un urgent besoin. Il avait renvoyé à Laybach l'armée de Dalmatie, qui était venue de Zara à Vienne sous la conduite du maréchal Marmont et il décida qu'elle serait entretenue par les provinces illyriennes, qui devaient produire annuellement «e»\*

viron 420 13 millions, sans compter une somme de 6 à 7 millions en domaines aliénables. Napoléon avait renvoyé l'armée d'Italie dans les plaines du Frioul, de la Vénétie et de la Lombardie, où elle avait toujours été entretenue par le trésor français, moyennant une somme de 30 millions fournis par l'Italie, portés tous les ans en recettes au budget de l'Empire, et ne représentant du reste qu'une partie de la dépense. Il avait successivement fait refluer vers l'Espagne tous les renforts qui avaient été d'abord dirigés sur le Danube, pendant les négociations qui devaient mettre fin à la guerre d'Autriche. Il restait les trois corps des maréchaux Bouchard, Masséna, Oudinot, qui constituaient la force de la grande armée à Bitzbonne, Essling et Wagram. Bataillonnés successivement de la basse Autriche en Bavière en Souabe ils avaient veillé pendant le trajet sur les provinces destinées aux monarchies alliées, où leur écot se trouvait payé d'avance en beaux territoires cédés à ces monarchies. Napoléon adopta définitivement la division suivante. Le corps du maréchal Oudinot qui se composait d'une division de vieux régiments, sous le brave général Saint-Hilaire tué à Essling, et de deux divisions de quatrième bataillons, fut dissous et réparti sur les côtes de France. Les régiments de la division Saint-Hilaire furent partagés entre Cherbourg, Saint-Malo, Brest, afin de menacer l'Angleterre. Les deux divisions de quatrième bataillons, qui appartenaient à des régiments faisant la guerre en Espagne, furent placés sur les côtes de Rochefort à Bordeaux pour se porter sur les Pyrénées, si le supplément de cent mille hommes qu'on ve-

Ayr^AêêêL

Avril 1810.

nait d'y envoyer ne suffisait pas. Le corps du maréchal Masséna , composé des vieilles divisions Molitor, Legrand, Boudet, Carra Saint-Cyr, plus vaillantes que nombreuses, passa de Souabe en Franconie, et descendit le Rhin pour occuper le camp de Boulogne, le Brabant et les frontières de la Hollande. De ces quatre divisions la principale fut placée à Embden, pour former liaison avec les villes anséatiques. Rôle assigné C'était le corps du maréchal Davout, le plus beau, du ^in^é^hai '^ P\*^^ solide, le plus fortement organisé , qui devait Davout, dans fournir les trouDes d'occupatiou pour le nord de

l'exécution \* \* \*

des lois l'Allemagne. Napoléon avait eu plusieurs raisons continS. pour se déterminer à ce choix. Il voulait en faisant toujours vivre ce corps dans les contrées septentrionales, lui conserver son tempérament vigoureux, ses mœurs guerrières , et lui inspirer presque l'oubli du sol natal. De plus, les troupes dont il se composait, sages et probes comme leur chef, convenaient à un genre de service qui exposait ceux qui en étaient chargés à une dangereuse corruption, car les contrebandiers pour violer le blocus ne ménageaient pas les sacrifices. Enfin s'il devenait indispensable un jour de donner encore un coup de béliet au grand empire du Nord, l'invincible troisième corps serait la tête du béliet, car, il faut malheureusement le répéter. Napoléon au milieu de projets de paix sincères, nourrissait cependant, par prévoyance soit de lui-même soit des autres, des pensées de guerre qui devaient faire avorter tôt ou tard ses résolutions les plus pacifiques.

Les trois divisions Morand, Priant, Gudin, bien que leur organisation fût à peu près parfaite, subi-



Avril 4810.

rent encore quelques remaniements. On les compléta avec un des régiments de la division Saint-Hilaire, et on les porta toutes à cinq régiments d'infanterie de quatre bataillons chacun , sans compter les troupes d'artillerie qui servaient plus de quatre-vingts bouches à feu. Il leur fut adjoint la division de cuirassiers du général Bruyère, la division de cavalerie légère du général Jacquinot, et un vaste parc de siège. La dépense de ce superbe corps d'armée fut répartie entre le royaume de Westphalie^ les villes anséatiques et les places retenues en gage. Le général Gudin dut garder le Hanovre , le général Morand les villes anséatiques, le général Friant Magdebourg et l'Elbe. Le maréchal Davout, résidant à Hambourg, devait, pendant que ses collègues iraient jouir du repos de la paix, s'occuper sous le rude climat du Nord de l'éducation des troupes, et de la rigoureuse application des lois du blocus.

Les divisions de grosse cavalerie qui avaient habituellement servi auprès du maréchal Davout, rentrèrent en France, à l'exception de la division Bruyère, laissée dans le Nord. Les cuirassiers Espagne, devenus cuirassiers de Padoue, furent mis sur le pied de paix, et cantonnés en Normandie , où abondaient les fourrages. Les carabiniers et les cuirassiers, anciennement SaintGermain , furent répandus en Lorraine, en Alsace. Les hommes hors de service rentrèrent dans leurs foyers avec des pour diminuer

la dépense

récompenses. Les jeunes soldats, dont l'éducation des

était à peine achevée, furent reconduits au dépôt, °°fiou^\*

pour être bientôt dirigés dans des cadres de marche  
^^g^rd^^ vers la Péninsule. Les régiments de cavalerie furent  
«''' p\*^^-

Mesures

▲ vsillSiO.

aîasi rameiiés de Teffectif moyen de 4 ^9^o cavaliers, auquel Napoléon avait voulu les porter, à celui d'enr Ywotk 6M. On suspendit les marchés pour les re\* mostes, et ceux que des engagements pris ne permettaient pas de rompre, servirent à fournir des chevaux à TEspagne. Les chevaux d'artillerie, toujours si coûteux à nourrir, furent envoyés ,. pmrtie en lUyrie où ils vivaient aux dépens d'une province conquiûae, partie en Akace e( Lorraine où l'on avait le projet de les confier aux paysans (essai que Nae» poléon, en quête d'écommiies, venait d'imaginer), partie en Espagne où il fallait traîner de vastes parcs de siège afin de prendre les places» Enfin les états\* majors inutiles fiu\*ent dissous, et on ne conserva entier que celui du corps de Davout, seul maintenu, coimne (m vient de le dire, sur le pied de guerre»

Napolécm, pour procurer un peu de repos à la population de l'Empire^ et lut faire sentir les douceurs de la paix, avait résolu de ne pas lever de conscription en i 840. Il comptait y trouver une double économie, par la réduction de l'effectif, et par la suppression pour cette année des dépenses de prenûer équipement. Il avait projeté , indépendamment de la garde qu'il voulait diriger tout entière vers les Pyrénées, d'envoyer en Espagne un renfort de cent mille hommes, suivi bientôt d'une réserve de Renforts trente mille. Les levées de l'année précédente et de ris^ilagne. l'année actuelle pouvaient suffire à ce double efi\oi. On a vu que

les demi-brigades provisoires, formées de quatrièmes et de cinquièmes bataillons, acheminées d'abord vers la Sonabe, la Franconie et la Flandre^ et reportées ensuite vers L'Espagne^ avaient

### BLOCUS CÔRTINII^TAL. 3\*

Hé ^fingéM déftmtiveiDemt sur les Pyrénées. Napoléon tes lemplit de tout ce qui était disponible dans tes dép6l»r a&rk (pie les csAves arrivassent bien coflEir pbBts daaë la Pénnsnle. Il prit dans la grosse cavalerie le» bcMËines qui n'avaient pas fait campagne pour aeerottre le 43\* de coirassiers qui servait en AsngC-Niu II prit en outre tous ceux qui étaient disponibles dan^ las dépôts de In cavalerie légère pour nenaer les donze régiments de chasseurs et de hussard» resté» en Espagne. Il avait penckiU; la campagne d'Antriehe distraait des vingt-quatre régiments composant l'arme des dragons, tes troisièmes et qna« Irièmes escadrons^ a&i de tes conduire en forma\* tiens provisoires sur te Daimbe. La paâ conclue, il tes renvoya vers les Pyrénées, en versMft dans leurs cadres tons tes conscrits des dernières levées qui élalient propres à servir dans cette arme. De cette sawère to» les dragons forent rendus à rEs-\*

P^ees divers nM)yen8, dans l'emploi desquels il exeetfoif , Napoléon, tout en consentant au nord un fert noyau d'armée, en enveloppant les villes anséatiques et la Bblbnde d'un réseau de troupes d'observaïon, avavi sriléé autant que possible la dépense de ses armements, et acheminé sur la Péninsule toutes ses forces disponibles. C'était, selon lui, à l'Espagne à payer la guerre dmit elle était le théâtre et te canse. Napoléon avait conçu de cette guerre, de tout ce qn'eifo Ini eoétait, itne humeur qui retombait non^ senienentsor te p«ys, mais sur son frère luirmême.

Joseph, toujours humilié de l'état de sujétion dans lequel il vivait, mécontent des généraux français.

Avril 1808.

Avril 1808.

de leur arrogance envers lui, de leurs excès envers les Espagnols, affectant de croire, ou croyant même que si on le laissait conduire à son gré la pacification de l'Espagne, il ferait plus par la persuasion que Napoléon par la force brutale, avait fini par devenir suspect à celui-ci, et par s'attirer de vertes réprimandes. Napoléon, irrité de dépenses immenses qui n'empêchaient pas nos armées de manquer de tout, écrivit à Joseph et lui fit écrire par ses ministres les lettres les plus dures et les plus péremptoires. — a A l'impossible, disait-il, nul n'est tenu. Le revenu entier de la France ne suffirait pas aux dépenses de l'armée d'Espagne si je n'y mettais un terme. Mon empire s'épuise d'hommes et d'argent, et il y a urgence à m'arrêter. La dernière guerre d'Autriche m'a coûté plus qu'elle ne m'a rapporté; l'expédition de Walcheren a fait sortir de mon trésor des sommes considérables, et si je persiste mes finances auront bientôt succombé. Il faut donc qu'en Espagne la guerre nourrisse la guerre, et que le roi fournisse aux principales dépenses du génie, de l'artillerie, des remontes, des hôpitaux et de la nourriture des troupes. Tout ce que je puis faire, c'est d'envoyer pour la solde un supplément de deux millions par mois. Je ne puis rien au delà. L'Espagne est très-riche et peut payer les dépenses qu'elle coûte. Le roi trouve bien à doter à Madrid des favoris auxquels il ne doit rien, qu'il songe à nourrir mes soldats auxquels il doit sa couronne. S'il ne le peut pas, je m'emparerai de l'administration des provinces es-

pagnoles, je les ferai administrer par mes généraux, et je saurai bien en tirer les ressources nécessaires,

comme j'ai su le faire dans tous les pays conquis où

mes troupes ont séjourné. Qu'on se conduise d'après ces données, car ma volonté, ajoutait-il, est irrévocable, et elle est irrévocable, parce qu'elle est fondée sur des nécessités invincibles \*. »

Napoléon avait raison de s'inquiéter de ses finances, car pour conserver bien organisées et bien entretenues les armées nombreuses qui lui servaient à contenir l'Europe de la Vistule au Tage, du détroit de Calais aux bords de la Save, il lui fallait autant d'argent qu'il lui fallait d'hommes, et en persévérant dans sa marche actuelle, il s'exposait à épuiser son trésor autant que sa population. En effet, d'après le produit des impôts existants, qu'on ne pouvait augmenter sans les rendre onéreux, il était obligé de se renfermer dans un chiffre de 740 millions de dépenses, lequel avec 40 millions consacrés au service départemental et 120 de frais de perception, composait approximativement un total de 900 millions, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois. Tous les ans il dépassait ce total de 30 à 40 millions quand il ne faisait pas la guerre-, de 30 ou 100 quand il la faisait. La dernière campagne d'Autriche avait même coûté fort au delà de cette somme, et c'était toujours le trésor de l'armée (qualifié désormais du titre de trésor extraordinaire) qui avait dû y suffire. Or, quoique considérable, ce trésor se trouvait déjà fort amoindri, car il était la caisse où Napoléon puisait tantôt pour récompenser ses soldats, tantôt pour achever les grands monuments de la capitale et les canaux,

< Je ne fais ici qu'analyser une suite de lettres, dont le langage est beaucoup plus énergique que celui que j'emploie pour les résumer. .

IVDiS^O.

tantàt pour secourir les villes obérées ou les populations souffittes^ Ce trésor, comme il a été dit précédemment, était réduit à 292 millions, au ukh ment de la guerre d'Autriche. Cette guerre l'avait accru de 470 millions ^, la vente des laines d'Espagne de 40 autres millions, ime cession du trésor sur le mont Napoléon de iO encore, ce qui l'avait reporté à 482 millions. Napoléon lui avait emprunté 84 millions pour la guerre d'Autriche, 28 pour le Louvre et divers monuments, 12 pour dotations, 4 pour quelques dépenses extraordinaires de la couronne, ce qui le ramenait à 354 millions.

Il faut ajouter que cette somme n'était pas entièrement liquide, car elle comprenait beaucoup de créances sur les États vaincus, notanunent une créance de 86 millions sur la Prusse, que Napoléon, aiifôï qu'on l'a vu, avait beaucoup de peine à se faire payer. Les 84 millions empruntés à ce trésor pour la campagne d'Autriche ne représentaient pas tout l'excédant de dépense qiie cette guerre avait coûté, il s'en fallait, car sur les lieux mêmes les troupes avaient fait des consommations considérables non portées en compte, et le budget de l'État, dans lequel 350 millions étaient consacrés aux frais ordinaires de la guerre, avait dû fournir en outre un excédant de 46 millions, ce qui composait un total de 480 millions pour la campagne , sans les consommations locales.

I) fallait donc ménager ce trésor extraordinaire qui avait reçu des cinq guerres dont il était le pro-

' Partie en oostriInitioM levées ma k pi^, pnriie em oae ooitribiition de guerre stipulée per le traité de psii.

diiit 805 milUons, et qui était dé}à réduit à 354 par les dépenses de ces mêmes guerres. Aussi Napoléon avait-il la résolution bien prise de ne pas y pubor tous les ans. En 1 81 0 coomie en 1 809^ il avait pressente au Corps législatif, assemblé fort obscurément, un budget limité provisoirement à 740 millions do dépenses générales, à 40 millions de dépenses départementales mentionnées pour mémoire, à 4 SO millions connus, mais non mentionnés, de firais de perception, filmant le total de 900 millions de dépenses prévues, et toujours dépassées, même sous un mat\* tre absolu et fort ordonné dms ses comptes. Napo\* léon savait lûen qu'avec les années qu'il entretenait en IUyrie, en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Espagne, quoiqu'une partie de ces armées vécvessent aux dépens des pays occupés , la somme de 350 millions, accordée aux deux ministères de la guerre, serait certainement insuffisante. Il se doutait qu'un excédant de 30 ou 40 millions, peut-être 50, vien^ drait troubler l'équilibre fictif de ses revenus et de ses dépenses de paix, et il avait préparé plus d'une ressource pour y faire face, sans toucher au trésor extraordinaire. Ces ressources se composaient d'» bord des biens des grandes fiamilles espagnoles pour suivies comme coupables de haute trahison, et poa^ sédant près de 200 millions de patrimoine , et ensuite des nombreuses saisies qu'il exécutait ou sollicitait conti^ les faux neutres qui s'étaient introduits dans tous les ports soit de l'Empire, soit des pays alliés. Ces saisies pouvai^ftt également s'élever à plusieurs centaines de millions. Napoléon se

flattait donc, en (d)servant un ordre sévère dans ses dépenses^  
de

AwillSia.

AvriH84o.

Napoléon ,

pour

contraindre

r Angleterre

à la paix,

veut diriger

en personne

la guerre

d'Espagne

et amener

le blocus

continental

au dernier

degré de rigueur.

Moyens

de rendre



efficace

le blocus

continental.

pouvoir suffire aux vastes armements que la situation de l'Europe pacifiée mais non résignée, que la guerre d'Espagne mieux conduite mais non terminée, l'obligeaient à maintenir.

On peut, d'après ce qui précède, se former déjà une idée des projets que Napoléon avait conçus -pour achever enfin sa longue \\xiUa avec l'Europe. Tandis que ses troupes, tout en évacuant l'Allemagne, tenaient cependant le nord du continent en respect, et en gardaient les côtes contre le commerce britannique, il voulait porter vers la Péninsule les jeunes recrues que la guerre d'Autriche ne réclamait ^lus, et qui, versées dans les vieux cadres de l'armée d'Espagne, devaient les compléter et les rajeunir. Il venait d'y joindre sa propre garde qu'il avait mise en route dès le printemps de 4810, après lui avoir donné quelques mois de repos , et il se proposait de se transporter lui-même au sein de la Péninsule, d'y réunir 1 00 mille hommes dans sa main , d'y pousser les Anglais à la mer, et en leur faisant essuyer un grand désastre, de faire pencher la balance dans le parlement britannique en faveur du parti qui voulait la paix.

A ce moyen énergique d'un grand échec infligé à l'armée anglaise. Napoléon, pour obtenir la paix, projetait d'en ajouter un autre non moins efficace, c'était de rendre sérieux enfin le blocus continental, qui n'avait été exécuté avec rigueur que dans les ports de la vieille France, qui ne l'avait presque pas été dans ceux de la France nouvelle, comme la Belgique, et nullement dans les

États parents ou alliés comme la Hollande, le Hanovre, les villes anséatiques, le

AvnH840

Danemark. Son ardeur pour ce genre de guerre n'était pas moindre que pour celui qu'il faisait si bien sur les champs de bataille. Ce n'étaient pas seulement les tissus de coton ou les divers produits de la métallurgie qu'il s'agissait d'évoquer du continent, si on voulait porter un grand préjudice aux Anglais, c'étaient surtout leurs marchandises coloniales, telles que le sucre, le café, le coton, les teintures, les bois, etc., qui constituaient la monnaie dont on payait dans les Indes occidentales et orientales les produits manufacturés de Manchester et de Birmingham. Non-seulement leurs colonies, mais les colonies françaises et hollandaises qu'ils avaient successivement conquises, mais les colonies espagnoles qu'ils avaient réussi à s'ouvrir depuis la guerre d'Espagne, ne les payaient qu'en denrées coloniales, qu'ils étaient réduits à vendre ensuite en Europe pour réaliser le prix de leurs opérations industrielles et commerciales. Ils avaient imaginé pour Ruses parvenir à introduire ces denrées sur le continent, par divers moyens fort ingénieux. Ainsi, outre le grand . po"»\* dépôt de Londres, où tous les neutres étaient obligés leurs produits de venir toucher pour prendre une partie de leur cargaison, ils avaient établi d'autres dépôts aux Açores, à Malte, à Hélioland, où se trouvaient accumulées des masses énormes de marchandises, et où les contrebandiers allaient puiser la matière de leur trafic clandestin. A Hélioland, par exemple, ils avaient créé un établissement singulier, et qui prouve où en était venu, dans ce temps de violences commer-

ciales, l'art du commerce interlope. Hélioland est un îlot>tué dans la mer du Nord, vis-à-vis l'embou-

churederElbe, divisé en partie basse, OÙ les navires

pouvaient aborder , et en partie hante , avec laquelle on ne pouvait communiquer que par un escalier en bois de deux cents marches, qu'il était facile de rompre en quelques instants. Six cents Anglais, pourvus d'une nombreuse artill<sup>e</sup> , défendaient cette partie haute, ainsi que les vastes magasins qu'on y avait construits , et qui contenaient pour trois ou quatre cents millions de marchandises. Une flottille anglaise circMsant sans cesse autour de la partie basse en défendait les approches. C'est là que les contrebandiers venaient puiser les marchandises qu'ils parvenaient à introduire sur le continent malgré les lois de Napoléon. Les fermiers qui cultivaient les terres le long des côtes , étaient les premiers entrepositaires de ces marchandises; c'était chez eux qu'on allait les prendre pendant la nuit pour les répandre ensuite en tous lieux, et ce genre de fraude était établi non-seulement dans les villes anséatiques, mais encore dans toute la Hollande , malgré ses liens avec la France. La population de ces divers pays secondait avec empressement les contrebandiers, et se joignait à eux pour assaillir les douaniers, les désarmer, les égorger ou les séduire.

Indépendamment de ces contrebandiers clandestins, il y avait les faux neutres pratiquant l'interlope presque ouvertement , et introduisant en abondance les produits interdits dans les ports français ou alliés. Rôle des faux Pour Comprendre le rôle de ces faux neutres, il ceoTé<sup>e</sup>, ^^^ ^ rappeler les décrets anglais et français, a ^ ,^ souvent cités dans cette histoire, et composant alors

leur manière ,,,. . . ^ a , .

de faire la législation tantuné. Les Anglais par un premier

acte de violence avaient, en 1806 , déclaré bloqués tous les ports de France , depuis Brest jusqu'aux bouches de l'Elbe, bien qu'ils n'eussent pas, conformément aux règles du droit des gens, une force effective pour en fermer l'entrée. Napoléon en vertu de ses décrets de Berlin, avait immédiatement répondu à ce blocus fictif par le blocus général des Iles Britanniques, avait défendu de communiquer avec elles par lettres ou par bâtiments, et interdit l'accès de ses ports à tout navire non-seulement anglais, mais ayant touché au sol et aux colonies de l'Angleterre. A ce décret, l'Angleterre avait répliqué par ses fâcheux ordres du conseil de 1807, d'après lesquels aucun bâtiment neutre ne pouvait circuler sur les mers, quelles que fussent son origine et sa destination, s'il ne valait toucher à Londres, à Malte ou dans certains lieux de la domination britannique, pour y faire vérifier sa cargaison, payer des droits énormes, et prendre licence de naviguer. C'est à cet acte extraordinaire de souveraineté sur les mers que Napoléon «avait répondu en novembre 1807, par son décret de Milan, qui déclarait dénationalisés et de bonne prise , partout où l'on pourrait les atteindre , les bâtiments qui se seraient soumis à cette odieuse législation.

C'est entre ces deux tyrannies que se débattaient les malheureux navigateurs neutres, obligés d'aller prendre à Londres la licence de naviguer, et exposés pour l'avoir prise à être capturés par les Français, On ne peut rien dire pour la justification de ces deux tyrannies, tout au plus peut-on alléguer pour excuser la seconde qu'elle avait été provoquée

ATriH640.

la contrebande.

iunéricaiiie

de V embargo.

AvriH840.

40 LIVRE XXXVIII.

par la première. Les Anglais poussaient l'exigence à ce point que tout le monde dans la Méditerranée devait passer à Malte, et dans l'Océan à Londres, pour payer la licence sans laquelle on ne pouvait naviguer, ou pour charger des marchandises anglaises\* Par exemple, les Hollandais qui, pour leurs salaisons, venaient chercher du sel sur les côtes de France, étaient obligés d'aller payer à Londres la permission d'emporter cette matière première de leur principale hidustrie.

Les Américains révoltés de cette double violation du droit des neutres, qu'ils imputaient surtout aux Anglais comme provocateurs, avaient rendu un acte, dit loi d'embargo^ par lequel ils avaient défendu à leurs bâtiments de naviguer entre la France et l'Angleterre, de venir même en Europe. Us leur avaient prescrit de se consacrer exclusivement au trafic des rivages américains , et avaient même résolu d'employer leur propre coton en devenant eux-mêmes manufacturiers. En retour, ils avaient déclaré saisissable tout bâtiment anglais ou français qui oserait toucher aux côtes d'Amérique, après l'abstention des rivages anglais et français qu'ils avaient eu le courage de s'imposer à eux-mêmes.

vioiaUon Cependant les armateurs américains, moins fiers  
AiSricaîn» ^^^ 1^^^ gouvernement, avaient pour la plupart en-  
freint ces lois plus honorables que bien calculées. Ainsi, comme  
l'embargo n'atteignait que ceux qui étaient rentrés dans les ports,  
la plupart étaient restés en aventuriers sur les mers , pensant  
bien que de telles mesures ne dureraient pas plus d'une ou deux  
années, et vivaient en allant de ports en ports

de leur acte d'fmbmtgo.

AvriUS^O.

BLOCUS CONTINENTAL. il

pour le compte des maisons qui les avaient expédiés. Presque  
tous se rendaient en Angleterre, y char^ geaient les^ denrées co-  
loniales dont regorgeaient les magasins de Londres , les ttanspor-  
taient quelquefois pour leur compte, plus souvent pour le compte  
des négociants anglais, hollandais, anséates, danois ou russes,  
prenaient des licences, se faisaient de plus convoier par les  
flottes britanniques, entraient à Cronstadt, Riga, Dantzig, Copen-  
hague, Hamboui^, Amsterdam, s'introduisaient même à Anvers,  
au Havre, è. Bordeaux, se présentaient dans tous ces ports  
comme neutres puisqu'ils étaient Américains, affirmaient n'avoir  
pas communiqué avec l'Angleterre, étaient crus facilement en  
Russie, en Prusse, à Hambourg, en Hollande, où l'on ne deman-  
dait qu'à être trompé , un peu plus difficilement à Anvers, au  
Havre, à Bordeaux, mais là même trouvaient souvent le moyen  
de mettre en défaut la vigilance de l'administration impériale,  
presque toujours impuissante , après les plus minutieuses re-  
cherches, à constater les communications avec l'Angleterre et les  
actes de soumission à ses lois.

Dans la Méditerranée les Grecs, qui alors commençaient leur fortune commerciale sous le pavillon ottoman, allaient chercher à Malte des sucres, des cafés, des cotons anglais, et les portaient à Trieste, à Venise, à Naples, à Livourne, à Gênes, à Marseille, en se donnant pour neutres, puisqu'ils étaient Ottomans, et il y avait à leur égard aussi bien qu'à l'égard des Américains grande peine à démontrer la fraude<sup>^</sup>

La France avait un intérêt capital à empêcher ce Grand Commerce

<sup>^</sup>. «. , 41. de là France

vaste commerce interlope. Si en effet les Anglais ne à empêcher

Airril 1840.

a LIVRE XXXVIII.

pouvaient plus vendre en Europe ces denrées coloniales, qui étaient ou le produit de leurs nombreuses Colonies, ou le prix dont on avait payé leurs produits faux neutres, manufacturés dans les colonies des autres nations, leur immense négoce était arrêté tout court. L'énorme quantité de papier fondée sur ces valeurs, et déposée à la banque d'Angleterre par la voie de l'escompte, était protestée en plus ou moins grande partie; le crédit de la banque se trouvait atteint, et ses billets, qui formaient (depuis la suppression des paiements en argent) l'unique ou la principale monnaie de l'Angleterre, étaient frappés d'un discrédit immédiat. Déjà ils perdaient 20 pour cent par rapport à l'argent; le change anglais qui était fort bas, car la livre sterling qui vaut ordinairement 25 francs ne vendait à peine 17 francs sur le continent, devait baisser davantage, et il pouvait arriver bientôt

que le billet de banque perdant 30 pour cent, la livre sterling tombât à 15 et 14 francs sur le continent, et que dans ce cas toutes les affaires de l'État et des particuliers devinssent presque impossibles. Comment faire alors pour se procurer au dehors tant de produits dont le luxe anglais ne voulait pas se passer même en temps de guerre? comment surtout payer l'entretien des armées anglaises dans la Péninsule, lesquelles ne pouvaient obtenir chez leurs alliés le pain, la viande, le vin que contre de l'or ou de l'argent? Si on songe en outre qu'en Angleterre deux partis politiques, dont les forces ordinairement inégales se balançaient pourtant quelquefois dans certaines questions, voulaient l'un la guerre, l'autre la paix, on comprendra qu'ajouter à de grands échecs mili-

taires Mme Bouyelle déprécierait des valeurs com-

merciales, c'était donner des armes au parti de la paix, et rapprocher du terme on la mer et le continent étant pactes à la fois, l'œuvre de Napoléon serait enfin accomplie.

Quelque violents que fussent les moyens que Napoléon était réduit à employer, l'importance du but à attendre était si grande, qu'on ne peut s'empêcher d'excuser ce qu'il fit pour arriver à ses fins. On se convaincra même que son principal tort fut bientôt de n'avoir pas été assez persévérant dans ses vues. Sentant tout d'abord la difficulté de discerner » les prétendus neutres avaient, oui ou non, consenti à subir les lois anglaises, il prit une décision radicale qui coupait court à la difficulté. Il ne voulut plus qu'on reçût Napoléon ni Ottomans, ni Américains dans les ports français ou leurs alliés, et se fonda pour en agir ainsi sur des raisons Jescrecseties



' \* ^ ^ AméncauiS)

Irès-soutenables. Pour les Ottomans, peu surveil- quisesom  
lés par leur gouvernement, et surtout ne touchant ^^mé^ires

qu'aux ports français ou presque français, comme t'ri^JJJî!^  
ceux de Marseille, de Gènes, de Livoume, de Naples, de Venise,  
de Trieste, il décida qu'on les recevrait provisoirement, que leurs  
papiers seraient Céivoyés à Paris, vus par le directeur des  
douanes et par lui-même, et qu'on ne les exempterait de la  
confiscation (peine infligée à toute fraude) qu'après cet examen  
rigoureux\*, ^inconvenient de maltraiter ces Grecs prétendus Ot-  
tomans n'était pas grand, car la Porte s'intéressait peu à eux, et  
de plus on ne se souciait pas beaucoup d'elle.

Quant aux Américains, la difficulté d'en agir ri- j^ ^ ^ \* " \* ^ gou-  
reusement avec eux était plus grave. Ils venaient pour ouenir

AvriMB40.

44 LIVRE XXXYIli.

non-seulement en France, mais en Hollande /en Allemagne ,  
en Prusse , en Russie , pays où il ne suffisait

KtatsTiiiés P\*^ P^^^ ^^^^ ^^^^ d'intimer un ordre , mais  
où il fal- )a saisie des |ait présenter des raisons plausibles, ap-  
puyées sur

Américains. i . i, ^ î / • •

une grande muuence. Ces Américams appartenaient de plus à  
un gouvernement puissant, qu'il importait de ménager, car il y  
avait chance en le ménageant de l'amener prochainement à dé-  
clarer la guerre à la Grande-Bretagne. Napoléon défendit de rece-

voir les Américains dans les ports français ou quasi français, et insista pour qu'on refusât de les recevoir en Prusse et en Russie, en alléguant la raison très-fondée qu'ils ne pouvaient être que de faux Américains. Certains d'entre eux en effet usurpaient la qualité qu'ils prenaient ; les autres étaient des expatriés qui , ayant renoncé à leur pays pour plus ou moins longtemps , et ayant adopté pour unique patrie les entrepôts britanniques, n'avaient plus droit à l'appui de leur gouvernement. On pouvait donc leur contester la protection du pavillon américain, et se dire qu'en les arrêtant on arrêtaient le commerce anglais lui-même, et qu'on le réduisait à la contrebande nocturne qui se faisait en détail le long des côtes mal surveillées. Napoléon alla même plus loin à leur égard , et ne se bornant pas à leur fermer l'entrée des ports du continent, il ordonna leur saisie dans les ports fran\* çais ou dépendants de la France , et la réclama énergiquement en Prusse , en Danemark , en Russie. Pour exécuter cette mesure chez lui il alléguait une raison dont il se montrait plus touché qu'il ne l'était véritablement, c'était la saisie ordonnée en Amérique contre les bâtiments français qui avaient violé en

touchant aux ports de l'Union la loi du Tembargo. Il y en avait en effet trois ou quatre , qui , ayant eu la hardiesse de s'aventurer sur l'Océan Atlantique, avaient violé , sciemment ou non , la loi américaine , et avaient été saisis; il y en avait trois ou quatre, disons-nous , contre des centaines de vaisseaux américains entrés dans les ports de France , et frappés de séquestre. — C'est bien du dommage, disait le ministre américain chargé de défendre à Paris ses compatriotes, et avouant du reste leurs torts, c'est bien du dommage pour un imperceptible dommage causé aux Français. — L'étendue du dommage n'est rien, répondait Napoléon, l'honneur du pavillon est tout. Vous avez mis la main sur

des bâtiments français, couverts de mes couleurs, et un seul at-  
teint sttffirmt pour que j'arrêtassee toute la marine américaine, si  
je la tenais. — C'était là une raison d'apparat, et Napoléon n'était  
pas si courroucé qu'il affectait de l'être. Il cherchait un prétexte  
spécieux pour saisir en Hollande, en France, en Italie, la masse  
des bâtiments américains qui faisaient la fraude pour les Anglais,  
et qui se trouvaient à sa portée. Il en avait effectivement séques-  
tré un nombre considérable, et il y avait dans leurs riches cargai-  
sons de quoi fournir à son trésor des ressources près\* que égales  
à celles que lui procuraient les contributions de guerre imposées  
aux vaincus. Du reste, sentant parfaitement l'intérêt qu'il avait à  
se rapprocher des Américains pour les brouiller avec les Anglais,  
il ouvrit une négociation avec le général Armstrong, représentant  
à Paris le gouvernement de l'Union, et n'hésita pas à reconnaître  
en termes

AvriH840.

AviiliMae

46 LIVRE XXXVIII

formels que ses décrets de Berlin et de Milan étaient une vio-  
lence, mais une violence appelée par la violence. Il soutint qu'il  
n'avait pas eu d'autre moyen de répondre à l'insolente prétention  
britannique de lever un octroi sur les mers y et déclara qu'il était  
prêt cependant à renoncer à ses décrets en faveur des Améri-  
cains, à une condition, c'est que ceux-ci résisteraient à la tyrannie  
britannique , et qu'ils obligeraient le cabinet anglais à rapporter  
les fameux ordres du conseil , ou bien lui déclareraient la guerre.  
A cette condition, disait-il , il était tout prêt à restituer aux Amé-  
ricains le droit entier des neutres.

Cette saisie des Américains n'était pas difficile à exécuter en France; elle ne l'était pas même dans les villes anseatiques, aux bouches de l'Elbe et du Weser, où les troupes françaises se trouvaient campées; mais elle l'était en Hollande, où le roi Louis résistait aux volontés de son frère, et où l'on avait vu s'abattre un grand nombre de navires fraudeurs; elle l'était dans le Danemark qui servait volontiers d'entrepôt aux marchandises prohibées, et les répandait sur le continent par la frontière du Holstein, dans les ports de la Prusse, qui n'avait pas grand intérêt ni grand goût à tourmenter ses populations pour assurer le triomphe de Napoléon sur l'Angleterre, et enfin dans les ports de la Russie, qui, ayant un extrême besoin du commerce britannique pour vendre ses produits agricoles, unique fortune de ses grands seigneurs, se dédommageait de la clôture des mers en faisant sous le pavillon américain une partie du trafic dont elle avait pronô à Tilstt et à Brfurt de se priver complètement\*

#### BLOeUS CONTINENTAL. 47

Qu'ii essayai des résîBtances en DaBamark, em Prusse, en Rus«e^ Napoléon Tadiuettait, avec dépét, il esl vrai, a?ec colère même, et en se plaignant de ces résistances avec une vivacité peu conforne à sa politique actuellement conciliatrice : mais qu'en ExAlande, pays conquis par les armes de ia. France, domié en royaume à Tun. de ses frères, il trouvât une mauvaise volonté pins prononcée qu'en aucune partie du littoral européen, il ne pouvait le soppor\* ter, et à chaque instant il menaçait d'un coup de foudre les téméraires qui osaient ainsi le braver\* On devine au simple énoncé de ses griefs, le motif qui, dans la néc^aXe distribution de ses troupes, l'avait porté à placer une partie des anciennes divisions Masséna autour des frontières de Hollande.

Yoyemt qu'il ne pouvait parvenir à empêcher les Hollandais de se livrer la contrebande, il avait d'abord r^idu un décret pour interdire toute communication commerciale avec eux. C'était les frapper de mort , car à moitié séparés de l'Angleterre par l'état de guerre, s'ils étaient encore séparés du continent par nos lois, ils allaient être condamnés à mourir de fedin. Le roi Louis s'était alors jeté aux pieds de son frère ^ et, en promettant de changer de conduite, avait ol>tenu que le décret fût rapporté. Bientôt ses pro\* mess^ étaient devenues vaines, et les Américains, malgré nos réclamations, avaient été admis dans tous les ports de la Hollande. A ce nouvel acte de désobéissance Napoléon , ne se contentant plus, avait rétabli le décret de séparation , et annoncé tout haut le projet de réunir la Hollande à la France.

Depuis quelque temps en effet cette peœée corn-

Résistances

que NapoléoB

rencontre

en Hollande,

relativement à la saisie des

Américains.

Menaces de Napoléon

contre

la Hollande,

et voyage

du roi Louis  
à Paris,  
pour aplanir  
les difficultés  
survenues.

A\TiN810.

48 LIVRE XXXVJII.

mençait à le préoccuper. S'apercevant qu'il ne pouvait tirer de la Hollande ^ même sous la royauté d'un frère , ni un concours efficace de forces ilavales , ni un concours sincère de restrictions commerciales, il se préparait, quoiqu'on pût en penser, à la réunir à l'Empire. Le langage triste et amer du roi Louis n'était pas de nature à le faire changer d'avis. Pourtant sa famille, un reste d'affection, l'Europe l'arrêtaient encore. Un personnage dont il avait fort remarqué le mérite, qui lui en était très-reconnaissant sans être moins attaché à sa patrie, l'amiral Verhuel, &efforçait de prévenir un éclat fâcheux et pressait les deux frères de se voir. Napoléon n'en avait guère le désir, craignant de se laisser fléchir quand il se trouverait en présence de son frère; et le roi Louis ne s'en souciait pas davantage , craignant de tomber à Paris sous une main trop puissante , craignant aussi de rencontrer la reine Hortense, son épouse, de laquelle il vivais éloigné. Toutefois sur les instances de l'amiral Verhuel , qui avait fait pour chacun des deux frères les pas que l'autre ne voulait pas faire , le roi Louis avait quitté la Haye , et venait d'arriver à Paris afin d'y régler un différend d'où pouvaient sortir les plus graves événements de l'époque. On était en pourparlers au moment

dont nous traçons le tableau, et pour premier acte de soumission le roi Louis avait consenti à laisser arrêter les Américains qui s'étaient introduits dans les ports de Hollande.

Napoléon s'était occupé ensuite de l'exécution de ses décrets dans les autres États du Nord. Admettre les faux neutres pour les séquestrer ensuite, plaisait fort à son esprit rusé, et peu scrupuleux dans U»

choix des moyens, surtout à l'égard de fraudeurs — :

effrontés, qui violaient à la fois les lois de leur pays

et celles des pays qui consentaient à les admettre.

Il les avait fait saisir par ses propres agents dans les Difficultés

viles anséatiques, et conseillait au Danemark ainsi  
^ ^ ' ^ ^ ' ^ HT\* ^

qu'à la Prusse de les laisser entrer, pour les arrêter ^ ^  
Danemark.

... 1 » relativement

ensuite, certain qu'on serait de n'arrêter que des a la saisie des Anglais sous le faux nom d'Américains. Le Danemark, la Prusse se défendaient timidement, en alléguant que si beaucoup d'Américains étaient des fraudeurs, d'autres pouvaient ne pas l'être, et qu'on surveillait très-activement leurs papiers pour s'assurer s'ils avaient touché aux ports britanniques. Mais Napoléon niait qu'on pût établir une distinction entre eux, car le moins coupable n'avait pu naviguer sans violer au moins la loi américaine qui défendait de venir en Europe. On balbutiait d'assez mauvaises raisons en réponse ; on promettait d'obtempérer à ses lois, sauf à

s'en écarter beaucoup dans l'exécution, et à frauder soi-même pour protéger les fraudeurs. Le Danemark était peu excusable, car l'Angleterre l'avait traité en ennemie implacable, et la France au contraire en amie sûre et fidèle; en outre, il s'agissait de ses droits les plus précieux, car aucun État n'était aussi intéressé à résister au régime que les Anglais voulaient établir sur les mers. Mais la Prusse qui était vaincue et opprimée, qui n'avait pas d'intérêt dans les questions maritimes, était fort excusable de ne pas se prêter volontiers au triomphe des combinaisons politiques de son vainqueur, et de ne pas aimer à y contribuer par de cruels sacrifices. Néanmoins elle ne refusait pas ab- TOM. xn. 4

bO LiVRE xxxvin.

■ — - solineit de se conformer aux désirs de Napoléon, mais elle éludait les explications^ et en fait elle admettait les Américains sans les arrêter. Napoléon, qui lisait hii\*même la correspondance de ses consuls, et soutenait la querelle en personne, avait proposé à la Prusse une combinaison digne des fraudeurs auxquels il faisait la guerre. On annonçait dans k^ moment de nombreux convois qui, sous le pavillon meilleur des Américains, devaient entrer dans les ports de la vieille Prusse, notamment à Golbe^, où iiQUfi n'avions pas un soldat. — Laissez-les entrer, avait dit Napoléon, arrêtez-les après; vous me livrez les cai^aî-Bons, et je les prendrai en déduction de la dette prussienne. — Il était sur le point de réussir dans cette étrange négociation.

De tout ce littoral du Nord, il ne restait d'ouvert aux prétendus Américains que la Poméranie suédoise, que Napoléon venait de rendre à la Suède, à la suite d'une révolution soudaine, mais facile à prévoir sous un roi dont les extravagances continuelles compromettaient à la fois la dignité et la sûreté de son pays.



Révolution On a vu la folle direction que Gustave IV avait et avènement donné à SCS foTCcs pendant la triste guerre de Fin-  
'\*r'SÎ, auquT ^^^^ Acharné contre te Danemaric au lieu de s'oc-  
Napoléon ac- cuocr de la Russic, à laquelle il aurait pu disputer

corde la paix , \* ' ^ r r

à condition longtemps la Finlande, il avait porté une partie bo-  
secondé d'Tns taWc de SCS forcés vers la Norvège pour l'envahir,  
'maritimr ^^ vers le Suud pour menacer Ck)penhague. Les Sué-  
dois, exaspérés de se voir enlever la Finlande par un emploi mal-  
heureux de leurs braves troupes, s'étaient révoltés contre un roi  
en démente. C'est dans

Avnll84a.

l'armée de Norvège cpi'aTait éclaté la révolte. Conduite par UB  
officier remuant et hardi , cette armée s'était portée sar Stock-  
holm. De fidèles serviteurs du Toi Gustave IV s'efforçant dé  
l'éclairer, l'avaient snjqilié vainement de faire à la nation juste-  
ment soulevée des sacrifices nécessaires. Il était alors tombé dans  
une sorte de frénésie , s'était jeté sur l'épée d'un aide de camp, on  
ne sait dans quel but, avait été enfin désarmé, et gardé à vue  
comme un malade atteint de folie furieuse. Dans cette extrémité  
les États assemblés extraordinairement l'avaient déclaré inca-  
pable de régner, et avaient appelé au trône son onde, le duc de  
Sudermanie, prince doux et sage, cpïi pendant la minorité du roi  
détrôné avait déjà gouverné te royaume avec beaucoup de pru-  
dence. C'est pour prévenir de plus grands malheurs que le nou-  
veau n^oanque venait de conclure la paix avec la Rusae et la  
France.

La paix avec la Russie avait coûté à la Suède la Difficultés Finlande; la paix avec la France lui avait valu au lenj^f^eau contraire la restitution de la Poméranie et du port gouvernement suédois

de Stralsund, pris par les Français en 1807, et oc- comme avec cupé par eux jusqu'en 1810. Mais Napoléon avait reiat^emeitu accordé cette restitution à la condition d'une inter- fiûx^neutr^. diction absolue des ports suédois aux Anglais, sur-tout de celnide Stralsund, le plus important de tous, puisqu'il était placé sur le continent allemand, et pouvait à lui seul rendre nul le vaste appareil du blocus coitina!ital. Malheureusement, après la perte de la Finlande, il n'y avait pas de plus dur sacrée pour les Suédois que celui du commerce britafinique. A cette époque presque tous les peuples de

AvriH840.

la Baltique, riches en produits agricoles, en matières navales , telles que fers , bois , chanvres , goudrons, ne pouvaient se passer ou de l'Angleterre ou de la France,. et jamais de toutes les deux à la fois. Être brouillés avec la France leur laissait l'accès de l'Angleterre, et de plus les rendait les instruments d'une profitable contrebande. Mais être brouillés avec l'Angleterre leur fermait les ports britanniques sans leur ouvrir les ports de France qui étaient étroitement bloqués, de manière que la brouille avec l'Angleterre équivalait à la rupture avec les deux puissances. Les Suédois, après avoir promis à Napoléon de rompre avec les Anglais, leur avaient effectivement fermé le grand entrepôt de Gothembourg, si commodément situé pour la contrebande. Mais ils leur avaient immédiatement permis de transférer cet entrepôt dans les îles

voisines de Gothenbourg, et à l'exemple de tous les petits riverains de la Baltique ils se tiraient d'embarras à l'égard de la France avec force promesses toujours violées.

Napoléon, exactement informé par ses consuls, fut très-mécontent d'apprendre qu'on le trompait en Suède comme ailleurs, rappela les motifs qui lui avaient fait déclarer la guerre à Gustave IV et conclure la paix avec le duc de Sudermanie, et annonça qu'il allait réoccuper la Poméranie suédoise, recommencer même la guerre contre la Suède, quoi qu'on pût en penser dans les cabinets du Nord, si les prescriptions à l'égard du commerce britannique n'étaient pas rigoureusement observées.

Démêlés Parmi ces cabinets du Nord un seul, celui de laRussie, Russie, avouait à moitié sa résistance. Ce cabinet,

AvriH840.

dissimulant le déplaisir qu'il avait ressenti des procédés de Napoléon dans la question du mariage , et du refus que celui-ci avait fait de se lier à Tégard ,""^?, de la Pologne , dissimulant aussi les ombrages que des vaisseaux

. ,... « , •••^11-n américains.

pouvait lui inspirer la récente intimité de la France avec r Autriche, avait une raison de tout supporter dans le moment, c'était le désir de terminer la guerre avec les Turcs, afin de leur arracher la Moldavie et la Valachie. Un tel motif valait bien en effet qu'on souffrit sans se plaindre beaucoup de désagréments- D'ailleurs l'idée d'une nouvelle guerre avec la France ne souriait alors à aucun homme sensé en Russie. Néanmoins quoique résolu à beau-

coup endurer, Alexandre conservait outre sa fierté personnelle, la fierté d'un grand empire.

Offensé de la domination que Napoléon prétendait ^o^»^\*

1 Al i^T t 1 . A que fait valoir

exercer sur toutes les cotes du Nord, depuis Am- la Russie pour sterdam, Brème, Hambourg jusqu'à Riga, et même "indistincte-^ jusqu'à Saint-Petersbourg, Alexandre s'y résignait leTbàtim^u toutefois, en considération du but qu'il poursuivait américains. en Orient; mais il voulait que dans ses propres États Napoléon y mît quelque réserve; il le voulait par un sentiment de dignité qui était fort avouable, et par un intérêt agricole et commercial qui l'était un peu moins. En conséquence il opposa au cabinet français la raison alléguée en ce moment par tous les autres États, raison qui ne valait rien tant qu'existait la loi américaine de l'embargo, c'est que les Américains n'étaient pas tous des fraudeurs, que parmi eux il y en avait de sincères pratiquant un commerce légitime, qu'il n'admettrait que ceux-là, qu'il arrêterait avec soin tous les autres, et que, privé de com-

jbTnI4810.

5i LIVRE XXXVIII.

roerce avec V Angleterre, il voulait absolument conserver celui de rAmérique, L'argumentation était mauvaise, car la loi de l'embargo constituait en état de fraude tout Américain naviguant en Europe, et de plus on savait avec certitude que les Anglais ne laissaient pas passer un seul navire sans <|u'il payât leur octroi de navigation, ou chargeât des marchandises anglaises.

Origine Malheureusement Napoléon , par le désir immo-

et ar<sup>^</sup>^i<sup>u</sup> déré de cumuler tous les avantages à la fois, venait, rs<sup>^</sup>ei<sup>^</sup>à<sup>^</sup>tous <sup>TM</sup> permettant par les licences certaines communiceux qui <sup>^</sup>jong avec la Grande-Bretagne, de fournir contre lui ne veulent pas <sup>^</sup>

se soumettre des arguments très-plausibles a tous ceux que frois-

continentai. Sait le blocus Continental. Voici comment il avait été amené à ces exceptioûs à son propre système , qui le plaçaient dans un état de contradiction avec lui-même extrêmement embarrassant.

Les Anglais avaient eu bes<rin de Wé vers la fin de 1809 , et à toutes les époques des matières navales du Nord. Ils avaient donc permis à tous les bâtiments, même ennemis, de leur apporter des Wés, des bois, des chanvres, des goudrons, se gardant de leur Ésure payer un octroi qui serait retombé sur eux-m<sup>^</sup>es, puisqu'il aurait fait renchérir les ■Mttières dont ils voulaient se pourvoir. Par suite de cette tolérance intéressée on avait vu sur les quais de la Tamise des bâtiments belges, iKdlandais, anséates, danois, russes, tous en état de guerre avec la Grande-Bretagne. Napoléon s'apercevait du besoin que les Anglais éprouvaient des matières qu'ils kdasaient introduire d'une manière si exceptionnelle, avait imaginé d'<sup>^</sup>n profiter pour leur foire aocepler

de» produits frds<sup>^</sup>»<sup>^</sup> et avait accordé le libre pad\* sage aux bâtiments qui en portant du bois, du chanvre, des blés, formeraient en même temps une partie de leur cargaison avec des soieries, des draps, de» vins, des eaux-de-vie, des fromages, etc. B

permettait d'apporter en retour certaines matières déterminées^ non pas des tissus de Manchester ou des quincailleries de Birmingham , non pas des cafés ou des sucres, mais quelques objets dont nos manufactures manquaient, tels que des indigos, des cochenilles, des huiles de poisson, du bois des Iles, des cuirs, etc. De même qu'on avait vu de» vaisseaux français en Angleterre, on avait vu en revanche des vaisseaux anglais en France, naviguant les uns et les autres avec des passe-ports appelés Uccences, mentant dans les deux pays sur leur origine, et servant singulièrement à propager la fraude, les Français en effet obligés de porter avec du blé des soieries, les confiaient à l'entrée de la Tamise à des contrebandiers qui se chargeaient de leur introduction clandestine. Les Anglais à leur tour,, obligés pour sortir librement de chez eux d'exporter des tissus de coton non admis en France , les livraient près de nos côtes aux contrebandiers qui se chargeaient de les introduire, et ne se présentaient dans nos ports qu'avec les matières permises. C'était un trafic qui corrompait le commerce en l'habituant au mensonge et même au crime de faux, car il y avait à Londres des fabricateurs de papiers^de bord falsifiés, exerçant leur industrie publiquement. C'étaient du reste de grands inconvénients pour de médiocres avantages, car en France le commerce par licences

Avril 1840.

— \ ne s'était pas élevé à plus de 20 millions, exportations et importations comprises, de l'année 1809 à l'année 1810. Mais le plus grand danger de ce commerce, c'était de placer la France dans un état de contradiction avec elle-même vraiment insoutenable, surtout devant ceux auxquels elle demandait l'observation rigoureuse des lois du blocus continental.

Argumenta- — YovLs exigez, lui disait la Russie, que j'inter-  
^eTcm^ dise à mes sujets toute communication avec FAngle-

le blocus con- terre, que je les prive de vendre leurs céréales et  
tinentale tirée . . . ,

des licences. Icurs matières navales dont ils ne peuvent trou-  
ver l'emploi qu'auprès des négociants anglais, que je les  
condamne à ne pas recevoir en échange des sucres, des cafés, des  
tissus, dont ils ont indispensablement besoin, et vous, vous n'hé-  
sitez pas à porter vos soieries, vos draps, vos vins en Angleterre,  
et à en rapporter les sucres, les cafés, si sévèrement exclus Dire  
P^^ VOS lois de tout le reste du continent. Ne soyez

de la Russie. Jq^^ p^^g gj ngoureux pour les autres en étant  
si faciles pour vous-mêmes, surtout lorsque les autres n'ont  
qu'un intérêt presque nul , et que vous avez au contraire un inté-  
rêt immense à ce que le système de rigueur soit universellement  
admis et pratiqué ! — Cet argument avait une valeur que Napo-  
léon s'efforçait en vain de méconnaître, et il le repoussait avec  
courroux, ne pouvant pas le combattre avec de Dire bons rai-  
sons. — Tout ce qu'on dit de mes licences est faux, répondait-il à  
la Russie; je n'introduis pas moi-même des sucres et des cafés en  
France , mais les Anglais ayant besoin de nos blés , j'en profite  
pour les obliger à recevoir quelques soieries, quelques

de la France.

draps, quelques vins, et je me paye avec des matières indis-  
pensables à l'industrie française, surtout avec des guinées qui  
sortent de la Tamise par les smogleurs, et dont la sortie contribue  
à ruiner le change de l'Angleterre. —

Cette réponse ne manquait pas de vérité, mais ce qu'elle en contenait suffisait pour prouver combien était insignifiant ce commerce par licences, à la fois corrupteur et inconséquent, produisant peu de bénéfices, beaucoup d'immoralités, et fournissant d'embarrassantes raisons aux adversaires nombreux du blocus continental.

Toutefois, Napoléon en persistant dans son système, en sun cillant lui-même les côtes de France et des pays alliés, en lisant chaque jour les états d'entrée et de sortie des navires, en exigeant l'introduction des douanes et des troupes françaises en Hollande, en chargeant le maréchal Davout du soin de garder Brème, Hambourg et Lubeck, en se préparant à réoccuper la Poméranie suédoise, en forçant la Prusse à fermer Colberg et Königsberg, en pressant la Russie, sans toutefois la pousser à bout, de fermer Riga et Saint-Pétersbourg, était près d'obtenir de grands résultats. Sans doute il pouvait rester quelques issues à demi ouvertes aux produits de l'industrie britannique; mais ces produits, obligés de remonter aux extrémités du nord sur des vaisseaux, pour redescendre ensuite au midi sur des chariots russes, devaient arriver aux lieux de consommation, chaînés de tels frais, que le débit en serait impossible. I^ blocus continental , ainsi pratiqué, s'il était maintenu avec persévérance, mais

AvriHWO.

Résultats

obtenus

du blocus

continental ,



malgré  
quelques  
infractions  
inévitables.

58 LIVRE XXX Vin.

— 7 aussi sans provoquer une guerre avec le Nord, me  
pouvait maïKiuary ainsi qu'on le verra bientôt, dV  
mener la Grande-Bretagne à un état de détresse m^  
soutenable.

Attention Tandis qu'il cherchait à contraindre le» Anglais  
aux aflaires à la pftîx par iiu grand revers dans la Péninsule, et  
\*^^!^^ par un système mineux de gènes commerciales ^  
tu milieu Napoléon s'occupait en même temps et avec une  
des autres r r r

soins dont activité égale des aflEaires intérieures de l'Empire.  
chargé. Il s'était enfin emparé de la grande affaire des cul\* tes,  
qui n'était pas la moindre de celles que lui avait attirées la fougue  
impétueuse de son caractère.

Le Pape transporté à Savone y était prisonnier, et se reftisait  
obstinément à remplir les fonction de fer chaire apostolique. Il  
n'y avait pas schisme, coumie dans les derniers temps de la révo-  
lution , où le clergé divisé, divisant les fidèles, se vengeait en

troublant l'État des persécutions qu'on lui avait fait essuyer. État  
• Le clergé à cette époque était uni, tranquille, souh

en f<sup>l</sup> mis, célébrait partout le culte de la même manière , ignorait ou feignait d'ignorer la bulle d'excommunication temcée contre Napoléon, blâmait assez généralement le Pape d'avoir recouru à cette extrémité, et de s'être ainsi exposé, ou à révéler la faiblesse de ses armes spirituelles, ou à ébranler un gouvernement que, malgré ses fautes, on regardait comme nécessaire encore au salut de tous. Cependant, ceux mêmes qui pensaient de la sorte désapprouvaient fortement l'enlèvement du Pape, déplo- raient sa prison, désiraient la fin d'un état de choses affligeant pour les bons catholiques, et pouvant tôt ou tard dégénérer en schisme. On souhaitait presque unanime-

en 4 840.

AvrU4â4«w

meftt que le Pape s'entendit avec l'Empereur, qu'il en obtint un établissement convenable pour le chef de l'Élise, sans espérer, sans désirer même qu'il pût obtenir le rétablissement de la puis- sance temporelle^ r^ardée alors comme irrévocablement dé- truite. Chose sin^lière! sous la pression d'un gouverne^ ment tout-puissant, l'Eglise, oubliant en ce momait à quel point la puissance temporelle des pontifes était nécessaire à l'indépen- dance de leur puissance spirituelle, l'Église, depuis si exigeante, pendiait à admettre que le Pape devait renoncer à ses Etats, et se contenter d'un établissement considérable, cferî, quelque magni- fique qu'on l'imaginât, ne pouvait être, après tout, que celui des anciens patriarches résidant auprès des empereurs de Conslaxitinople.

Tel était l'avis de la grande majorité du clergé, opinions

, . (le la minorité

Mais une mmonté ardente, celle qui avait repoussé du clergé. le concordat, partageant toutes les haines des aur ciens royalistes, traçait de désolantes peintures des âoufiOrances du Pape, répandait activement la bulle d'excommunication, et provoquait ouvertement au schisone. Elle soutenait cfuc prendre le domaine de saint Pierre c'était attaquer la foi, que le Pape prisonnier devait se refuser à tout acte pontifical ^ que le clergé catholique privé de communication avec mm chef devait bientôt se refuser lui-même à administrer les sacrements. En un mot, de même qu'autrefois les parlements pour vaincre la royauté prétendaient arrêter le cours de la justice, ces prêtres pour embarrasser Napoléon voulaient aller jusqu'à suspendre l'exercice du culte.

Le j<Mir même de son mariage, Napoléon venait

AvriH840.

d'avoir un exemple des obstacles que pouvaient lui créer des prêtres mécontents ligüés avec les anciens royalistes. Il avait, comme nous Tavons dit ailleurs, appelé à Paris la plupart des dignitaires du gouvernement pontifical , et il avait déjà réuni auprès de lui vingt-huit cardinaux de toutes nations, qui assistaient presque tous les dimanches à la messe de sa chapelle, bien qu'il fût excommunié. Le jour de Imprudente sou mariage , treize cardinaux sur vingt-huit mande treize quercut à la cérémonie. Le motif qu'on n'osait pas èTweSi donner, mais qu'on désirait faire comprendre au dr\*Nr"f(^n P^lic j c'^st que sans le Pape , Napoléon n'avait pas pu divorcer, et que dès lors le premier mariage subsistant, le second n'était pas régulier. Le motif était sans fon-

dement, puisqu'il n'y avait pas eu divorce (lequel en effet étant repoussé par l'Église n'aurait pu être prononcé que par le Pape), mais annulation du mariage avec Joséphine , prononcée par la juridiction de l'ordinaire , après que tous les degrés de la juridiction ecclésiastique avaient été épuisés. Quoique faux, le motif, indiqué plutôt qu'allégué, ne tendait à rien moins qu'à faire passer pour une concubine la princesse auguste que la cour d'Autriche avait donnée en mariage à Napoléon , en croyant la donner d'une manière régulière , et pour un enfant adultérin l'héritier de l'Empire, que la France alors attendait avec impatience !

Peines Napoléou , dont l'œil saisissait tout • s'était aperçu

infligées à ces \* . . \*

cardinaux, pendant la cérémonie nuptiale que les robes rouges^ comme il les appelait, n'étaient pas toutes présentes. — Comptez-les, avait-il dit à un prélat de sa chapelle; et ayant obtenu la certitude que treize

Avril 1840,

manquaient sur vingt-huit, il s'était écrié à demivoix, avec une violence dont il n'était pas maître : — Les sots ! ils sont toujours les mêmes ! ostensiblement soumis, secrètement factieux!... mais ils vont voir ce qu'il en coûte de jouer avec ma puissance!... — A peine sorti de la cérémonie, il avait mandé auprès de lui le ministre de la police, et avait ordonné d'arrêter les treize cardinaux, de les dépouiller de la pourpre (d'où ils furent depuis désignés sous le nom de cardinaux noirs), de les disperser dans différentes provinces, de les y garder à vue, et de séquestrer non-seulement leurs revenus ecclésiastiques, mais leurs biens personnels.

On ne pouvait répondre par plus de violence à une plus imprudente et plus condamnable opposition. Dans le nombre des treize cardinaux se trouvait le cardinal Oppizoni, que Napoléon, malgré beaucoup de nuages répandus sur la vie privée de ce prince de l'Église, avait nommé archevêque de Bologne, cardinal, et sénateur. Il le fit appeler chez le vice-roi d'Italie, et menacer des plus sévères châtimens s'il ne donnait immédiatement sa démission de toutes ses dignités ecclésiastiques. Le prélat ingrat, frappé de terreur, avait remis la démission demandée en versant des torrents de larmes, et avait sur-le-champ quitté Paris pour la retraite, moitié exil, moitié prison, qui lui était assignée.

Le lendemain de ces déplorables violences, les chagrins secrets mystificateurs qui les avaient provoquées se à l'aspect réjoiaissaient fort de l'accusation d'adultère lancée d'adw contre un mariage d'où devait naître l'héritier de l'Empire, des excès de pouvoir dont cette accusa- du châtimen

#### 6S JLIVRE XXXVIII.

ticm avait été la cause, c4 s'applaudissaieil de »e-

mer am» une innmté de maux sur les pas d'qo qui en est ^uveTiieiBeBt déiesté, doBt floalheureuseflieit la sagesse n'égalait plus la gloire. Le cler^y que l'esprit de parti n'aveuglait point, déplorait à la fois la faute et le châtimen, et appeail de tous ses vobux la fin d'un état de choses qui pouvait entraîner les conséquences les plus graves. Mais il était difficile d'amener TËmpeur à se modérer, le Pape à se résigner, seul moy^i pourtant de négocier mi accord entre les deux puissances spirituelle et temporelle!

Inertie Lc Pape à Savone, quoique entouré d'une ex-

d<sup>ap</sup>Tpe'à trême surveillance, cachée sous de grands égards, ^^^^ communiquai! avec la portion r<sup>nu</sup>ante des catholiques, et comprenant aussi bien qu'eux la tactique du moment, se refusait avec constance à tous les actes du pontificat. Il ne voulait ni instituer les nouveaux i<sup>v</sup>éques nommés par Napoléon, ce qui laissait déjà vingt-sept sièges vacants, ni eiHitimier aux évêques la faculté de distribuer certaines dispenses, notamment pour les mariages. Il interrompait ainsi autant qu'il était en lui l'exercice du culte en France, ce qui pouvait tourner ou contre le culte lui-même, ou contre le gonvemement, suivant que les populations prendraient parti pour le Pape ou pour l'Empereur. Pic VII, vivant dans le palais épiscopal de Savone, y disant tous les jours la messe, et y donnant la bénédiction à des fidèles souvent venus de loin ponr la recevoir, accueillait les autorités poliment nais avec tristesse, et répondait, quand on lui demandait de se prêter aux fonctions les plus indispensa-

#### BLOCUS €OKTIKEM'AL. 43

Ue& du pontificat, qu'il n'était {Mis libre, snrtoat — ;

«pi'il n'avait pas de conseils, pakepie les cardinaux étalât on prisonniers, ou réunis à'Paris automr du trône impérial^ et que dans cet isolement il ne pourmi £adre aîocun acte qui fût valable^ qui fât néaie exenpt d'errmr, n'ayant auprès de lui aucune des hunères de l'Élise.

Napoléon, informé de ce que faisait et disait le Pape par les rapports d'ailleurs bienveillants et condliateurs du préfet de Montenotte, M. de Chabrol, ne restait pas en arrière de finesse, et disait que lui non plus n'était pas pressé, qu'en attendant que le Pape devint raisonnable, il continuerait à administaer l'Ég^ par

certaines moyens, provisoires il est vrai, mais si Bonté pour un temps même assez long. « U avait donc (M<sup>e</sup> écrit le silence sur les affaires ec- Napoléon dévotionnelles, et s'était abst<sup>u</sup> depuis une année de '^'^firer tfe'^' prendre un parti, non pas seulement par calcul, '^H'^"!^^ Biais aussi par impossibilité de suffire à tout, car Im »«"» ^^ ^^ assurances se multipliaient incessamment sous sa main, aux affaires même depuis que la guerre d'Autriche était finie, ^t qu'^^ Cependant, il désirait mettre un terme à la querelle avec le Pape, voulant étendre à l'Eglise la paix qu'il venait de donner à l'Europe.

Le Pape, qui, tout en priant avec ferveur sentait le Pape le poids de ses fers, qui voyait tous les jours se ré- "^^^d^re \* soudre une foule d'importantes questions, se succé\* p«tieDce

\* ^ et a demander

der des traités, ^ des divorces, des mariages, et qui lui-même ne trouvait jamais dans la bouche du préfet, avec sVcupe de grands respects, que des conseils sans espérance drrl^Tiso' d'arrangement, finissait par s'impatienter, presque par s'emporter. — On songe à tout, disait-il, ex-

ATrill840.

cepté à Dieu! On s'occupe de toutes les affaires, excepté de celles de l'Eglise. Elles ont pourtant leur importance même temporelle, et on le sentira si jamais la chaîne des prospérités vient à s'interrompre. On veut me pousser à bout! eh bien, j'userai de nouvelles armes, je ferai un nouvel éclat, j'aurai recours aux moyens que Dieu a mis en mes mains pour sauver son Eglise!... — Et sans s'expliquer davantage l'infortuné pontife, passant comme les caractères doux et vifs de la patience à l'exaltation,

donnait à entendre, en termes menaçants, qu'il provoquerait un schisme par un appel solennel aux consciences, et replacerait le gouvernement impérial dans les embarras où s'étaient trouvés les gouvernements révolutionnaires, car le schisme est toujours bien voisin de la guerre civile. Après ces menaces il retombait dans son abattement et sa douceur, se répandait en longs entretiens avec le préfet, et lui demandait sans cesse comment il se faisait c[ue ce général Bonaparte, qu'il avait tant aimé, dont il avait tant favorisé l'élévation, pour lequel il avait bravé tant d'opposition afin de venir le sacrer à Paris, pouvait le payer de tant d'ingratitude, et opprimer, abaisser, ébranler l'Église, après l'avoir si habilement, si courageusement rétablie par Tacte glorieux du concordat?... Et il se montrait confondu d'étonnement, de douleur, à l'aspect de si étranges contradictions. — M. de Chabrol le consolait, le calmait, et lui faisait espérer que tout s'arrangerait, sans lui dire précisément à quelle condition, mais en lui laissant deviner que ce serait au prix de sa puissance temporelle. A cela le Pape ne répondait

AvriH840.

rien, affectant de n'être soucieux que des intérêts de la puissance spirituelle.

Il fallait pourtant en finir, et arriver à un arran- Napoléon gement quelconque. Napoléon le sentait bien, car ^Te parti les moyens provisoires employés pour gouverner TÉ- ^r^? glise sans la participation de son chef, étaient fort «"\* difficulté» insuffisants, fort contestés, fort contrariés, surtout lesaint-siège. dans leur application. Vingt-sept sièges étaient devenus vacants dans l'Empire, depuis la querelle avec Rome : or chacun sait que sans son évêque ou un représentant de son évêque tout diocèse



est arrêté dans sa marche, que le clergé n'est plus gouverné , que certains actes de la vie civile sont suspendus, parce que chez les catholiques la vie civile s'accomplit sous les yeux , avec la consécration de la religion. Ce qui est plus grave peut-être que la Embarras privation d'un évêque , c'est l'existence d'un évê- ^^ \*^^J^^ que non accepté des fidèles , parce qu'il veut com- ce panf. mander et n'est pas obéi , et qu'au lieu d'être en attente l'Église est en révolte. Et c'était là en effet le péril dans les vingt-sept diocèses vacants, car Napoléon , qui n'était pas homme à laisser chômer sa prérogative, avait eu hâte de les pourvoir de nouveaux titulaires. Il avait proposé au Pape de conférer aux prélats nommés l'institution canoni- ^e vtn^"-^pt que, en consentant que dans les bulles d'institution ç^^dtfficuue le pontife ne fit pas mention du souverain temporel ^y organiser dont il confirmait les actes. Napoléon pouvait avoir tration cette modestie sans danger pour son autorité; mais p"^^\*^^" il ne voulait pas, et avec raison, qu'on employât une forme dont le Pape fait usage pour les sièges à regard desquels il réunit le double pouvoir de nom- Ton, xu. s

AyriHSIO.

66 LIVRE XXXVIII.

mer et d'instituer ^ forme qualifiée de proprio moi. C'était justement celle que le Pape avait employée, notamment pour M. de Pradt, transféré du siège de Poitiers à celui de Malines. Napoléon avait rejeté ces bulles qui étaient non pas Tomission, mais la négation de son autorité , et avait voulu que les vingts sept prélats nommés par lui, quoique non institués, s'emparassent du gouvernement de leurs diocèses. Pour leur en fournir le moyen il avait eu recours à un expédient indiqué par les anciens usages de

rÉglise, et il leur avait fait attribuer la qualité de vicaires capitulaires.

Lorsque en effet un siège devient vacant par la mort de son pasteur, le chapitre du diocèse élit sous le titre de vicaire capitulaire un administrateur provisoire du siège , qui remplit les fonctions de l'épiscopat jusqu'à l'installation du nouveau titulaire, mais qui se borne toutefois à remplir les fonctions indispensables et ne jouit d'aucun des honneurs de l'épiscopat. Jadis les évêques nommés étaient quelquefois élus vicaires capitulaires, et entraient ainsi en possession immédiate de leurs sièges. Napoléon ne pouvant pas obtenir l'envoi des bulles telles qu'il les désirait, avait voulu que les sujets nommés par lui fussent investis de la qualité de vicaires capitulaires, mais il avait rencontré presque partout les plus vives résistances. Les chapitres avaient en général élu leur ad\*' ministrateur provisoire avant la nomination par l'Empereur des nouveaux évéqties» Ils alléguaient donc l'élection déjà faite pour n'en pas faire une seconde, ou bien quand ils étaient plu§ hardis, ils osaient soutenir que cette façon de procéder n'était qu'une

Avnl1840«

manière détournée d'annuler l'institution canonique appartenant au Pape^ et niaient que les règles de l'Église permissent de déférer aux évêques nommés la qualité de vicaires capitulaires.

Vraie ou non, la doctrine leur convenait, car ils s'étaient bien-tôt aperçus qu'en se prêtant à l'admis nistration provisoire des églises , ils étaient au Pape le moyen le plus sûr d'arrêter Napoléon dans sa marche. Mais le moyen était dangereux , car arrêter un homme comme Napoléon n'était pas facile, et, pour y parve-

nir, interrompre le culte lui-même n'était pas très-pieux. Vainement quelques prêtres éclairés se rappelant que Henri VIII avait pu, pour des motifs honteux, faire sortir de l'Église catholique l'une des plus grandes nations du globe, se disaient que Napoléon , bien autrement puissant que Henri VIII , appuyé sur des motifs bien autrement avouables, pourrait causer à la foi de plus grands maux que le monarque anglais, surtout dans un siècle indifférent, beaucoup plus à craindre qu'un siècle hostile. Mais les instigateurs de l'opposition cléricale, aveuglés par leurs passions, s'inquiétaient peu du danger de la religion , et avaient porté à Paris même le théâtre de cette guerre périlleuse. Ce qui s'était passé dans ce siège important offrait le tableau le plus frappant de l'état de l'Église française à cette époque, et des rapports de Napoléon avec elle.

L'archevêché de Paris étant devenu vacant, Napoléon y avait nommé le cardinal Fesch , son oncle. Celui-ci à peine nommé se conduisant au sein du clergé comme les frères de Napoléon dans leurs royaumes, avait songé non pas à payer sa dette de

— \ reconnaissance mais à se populariser. Le cardinal

Fesch , ainsi que nous l'avons dit ailleurs , de fournisseur d'armée devenu tout à coup catholique fervent, prélat austère, avait voulu se rendre l'idole du clergé, comme Louis des Hollandais, Joseph des Espagnols, Murât des Napolitains, et, se montrant soumis en présence de son terrible neveu, ne manquait jamais hors de sa présence de gémir hypocritement sur les maux de l'Église, jurait de braver le martyre plutôt que de se soumettre à la tyrannie , et affectait de dédaigner une parenté dont il était plus orgueilleux et dont le clergé faisait plus de cas que de ses

équivo- Le cardinal fl^^^ vertus, Napoléon, iudigué de tant d'orgueil et l'abbé Émé d'ingratitude, le traitait durement, surtout quand il M. Duvoisin. venait étaler devant lui un savoir théologique de fraîche date , et lui demandait où il avait appris ce qu'il savait, si c'était en spéculant sur le pain des soldats! — Amenez-moi, lui disait-il, l'abbé Émery ou bien M. Duvoisin; ceux-là savent ce qu'ils disent, et valent la peine d'être écoutés. — L'abbé Émery, savant prêtre, plein d'une ferveur qui n'excluait pas les lumières, ayant refusé tous les diocèses pour demeurer supérieur du séminaire de Saint-Stilpice , était le chef adoré d'un établissement qui avait fourni des prêtres et des prélats à presque toute la France. Il était royaliste secret, et ennemi de Napoléon , qui le savait sans trop s'en émouvoir. M. Duvoisin , évêque de Nantes , était un prélat fidèle à ses devoirs, profondément instruit, et doué d'une grande sagesse. Il croyait qu'au lieu de miner le pouvoir du grand Empereur, on devait au contraire le modérer, le diriger et le ramener à l'Église. Na-

poléon voulait entendre M. Émery, mais ne déférait qu'à l'avis de M. Duvoisin, et quant à son oncle, n'écoutait pas plus ses discours qu'il ne suivait ses conseils.

Après avoir nommé archevêque de Paris le cardinal Fesch , déjà archevêque de Lyon , il avait voulu que son oncle se saisît du siège , et le gouvernât comme titulaire définitif. Le cardinal avait résisté , d'abord pour ne point déplaire au clergé-, secondement pour rester en même temps archevêque de Lyon et archevêque de Paris, c'est-à-dire pourvu des deux plus grands sièges de l'Empire. Ce cumul de deux sièges n'était pas sans exemple, mais le Pape consulté s'y était refusé comme à un abus emprunté mal à propos aux temps anciens, avait exigé que le cardinal optât entre

Lyon et Paris , et du reste ne voulait pas plus l'instituer que les autres nouveaux titulaires.

Le cardinal tenant à conserver le siège de Lyon , dont il était à la fois titulaire nommé et institué^ persistait à s'appeler cardinal archevêque de Lyon , simple administrateur du diocèse de Paris. Pour rendre plus visible la situation qu'il avait prise , il n'habitait point l'archevêché de Paris, mais un hôtel qu'il possédait rue du Mont-Blanc. Napoléon avait d'abord supporté cette conduite équivoque pendant qu'il laissait languir les affaires de l'Église. Mais arrivé au moment de s'en occuper sérieusement, et s'étant par hasard transporté à Notre-Dame pour faire on ne sait quelle visite des lieux, il n'y avait point rencontré le cardinal Fesch. Cette circonstance lui avait fait sentir vivement Tin-

Avril4840.

Le cardinal

Fesch, déjà titulaire

de

Tarchevêché

de Lyon,

est nommé

archevêque

de Paris.

Ses efTorts

pour

conserver

les

deux sièges.

70 LIVRB XXXVIII.

— convenance de la position prise par son oncle, et

AvnM84o. .^ ^^^.^ ^.^ ^^^ lorsqu'il honorait de sa visite le

clergé de la métropole, il voulait trouver l'arche\*

vôque de Paris au pied des tours de Notre-Dame.

Forcé (T opter, -^ Après cette apostrophe, transmise par le minis-

F^h^'w p"iL ^^^ ^^^ cultes, il lui avait fait demander son op\*

nonce pour {jon immédiate entre les deux sièges. Obligé de

r archevêché . ,

de Lyon, choisir, le cardinal oncle avait jugé plus sur, plus à l'archevêché conforme à sa politique ordinaire, de se prononcer de Paris. ^^^ j^ clergé orthodoxe, et avait opté pour Lyon, siège dont il était canoniquement investi. Aussitôt un cri s'était élevé dans toutes les sacristies de France en faveur du prélat si désintéressé , si fidèle à l'Église, qui faisait pour elle de si nobles sacrifices, et on avait partout exalté son courage et son Nomination abouégation. Napoléon avait répliqué par un choix ^".Mauî^"\*\*\* éclatant, et qui devait exciter au plus haut degré la ^^deParis\*\*\*^

jalousie de son oncle, il avait nommé le cardinal Maury archevêque de Paris.

Cet illustre défenseur de l'Église , qui dans l'Assemblée constituante avait déployé tant d'éloquence, d'esprit et de courage, qui, par ses saillies, son sang-froid, avait défendu le clergé comme un gentilhomme formé à l'école de Voltaire aurait pu défendre l'aristocratie, retiré depuis à Rome où il avait vécu quinze années dans l'exil et la consolation des beaux livres, avait enfin accepté avec empressement l'occasion de rentrer dans sa patrie , et parce qu'il s'était montré reconnaissant envers Napoléon auquel il devait son retour, il avait perdu en un jour le fruit de la plus glorieuse lutte, et d'idole du clergé et des royalistes était devenu l'objet de leur

dédain, presque de leur haine. Ce personnage avait quelques-uns des défauts qui suivent parfois le talent, même la piété, il aimait la table, les propos flimiliers, ne s'était pas corrigé de ces défauts en Italie, et fournissait ainsi aux hypocrites médiocrités de l'Église des prétextes pour le dénigrer. Aussi malgré son esprit et sa gloire n'avait-il pas grande influence sur le clergé. Le cardinal Fesch en parti\*\* culier nourrissait contre lui la plus ardente jalousie, et Napoléon, qui n'avait pas été fâché de causer à son oncle le double chagrin de nommer au siège de Paris, et d'y nommer un personnage célèbre, n'avait guère réussi à lui opposer un coDtre\*poids, car tous les talents du cardinal Maury ne pouvaient lutter d'influence avec l'hypocrisie, le pédantisme, l'ingratitude, et la parenté elle-même du cardinal Fesch. Cette nomination à peine signée, Napoléon avait exigé que le cardinal Maury fût investi de l'administration du diocèse , ce que le chapitre n'avait pas osé reAiser, mais ce qui était devenu l'occasion de tra-

casseries continues, et vraiment dégradantes pour le cardinal, pour son clergé, pour l'autorité impériale. On laissait bien le cardinal Maury administrer le diocèse, et présider aux cérémonies ordinaires, mais si, dans certaines solennités, il faisait, suivant un privilège de sa dignité, porter la croix devant lui, une partie du chapitre s'enfuyait de l'autel, laissant là les clercs inférieurs et les fidèles stupéfaits. Le soir on se réjouissait dans les cercles dévots et royalistes des échecs essuyés par l'ancien défenseur de l'Église et de l'aristocratie, devenu l'élus de la faveur impériale.

Après.

Difficultés qu'on suscite au cardinal

Maury dans l'administration du diocèse de Paris.

Le cardinal Maury s'était hâté d'écrire au Pape

pour faire appel à son ancien attachement, et en obtenir, à défaut de bulles, l'entrée en possession provisoire du diocèse de Paris. On attendait la réponse du pontife, sans espérer qu'elle fût favorable.

Napoléon Ou voit que ces difficultés de tout genre suscitait

\*ga!!?l^r^p^aT ^ctte administration provisoire des diocèses, mais dTdé^reis Napoléon ne s'en inquiétait guère, dans la croyance

le nouvel éta- qu'il était de conclure un arrangement prochain

blissement • t\* l n i % • i / i •

pontifical, afin avec le Pape. Afin de le vaincre par des résolutions



^^auPapT\*^ déjà prises, sur lesquelles personne ne pût se flat-

Tc'SLÎr ^^ ^^ revenir, il s'était hâté de convertir en statut dans oraanique la réunion des États romains. Déjà ii un prochain . .1111

concordat, avait prouocé la réunion des duchés de Parme et de Plaisance sous le titre de département du Taro , et celle de la Toscane sous les titres de départements de l'Amo, de l'Ombrone et de la Méditerranée. Cette fois il réunit la province romaine sous les titres de départements de Trasimène et du Ti- Rome bre. Dans le sénatus-consulte , l'un des plus célè-

déclarée , , , , ,

seconde ville brcs du temps et des plus remarqués, il déclara

"VhérTuêr' ^^^^ 1^ seconde ville de l'Empire; il statua que

q^iifi^roi ^héritier du trône, dont on annonçait la naissance

de Rome; les commc si OU avait eu le secret de la nature , porterait

Papes appelle'5 1 ... j • 1 t» •

à résider tour ic titre Qc roi de Home, et serait sacré successive- %^ris^rà' n^eût à Notre-Dame et à Saint-Pierre. Il décida en Avignon, q^j-^ qu'.uu priuce du sang tiendrait toujours une cour à Rome, que les Papes résideraient auprès des empereurs, siègeraient alternativement à Rome et à Paris, jouiraient d'une riche dotation, prêteraient serment à l'Empire , et auraient autour d'eux les tri-

bunâux de la pénitencerie, de la daterie, le sacré collège, tous les établissements en un mot de la chancellerie romaine, lesquels devaient être transportés à Paris et devenir dépenses impériales. A la suite de ces décisions, Napoléon ordonna immédiatement des travaux à Tarchevéché de Paris, au Panthéon, à Saint-Denis, pour y recevoir le gouvernement pontifical et le pontife lui-même. Il projeta également des travaux à Avignon, pour que le Pape, vivant habituellement à Paris auprès de lui, pût néanmoins se montrer aussi dans les diverses et antiques résidences de la papauté.

On se croit placé sous l'illusion d'un songe lorsqu'on entend raconter ces choses, que l'Église elle-même était loin alors de considérer comme impossibles! Mais Napoléon pensait qu'après quelques jours d'étonnement on s'habituerait à cet état nouveau, que le Pape résidant auprès de lui deviendrait plus traitable, que les cardinaux vivant en France prendraient un peu d'esprit français, et qu'enfin devant ce prodigieux spectacle, qui rappelait d'une manière si frappante l'ancien empire d'Occident, les contemporains ébahis laisseraient échapper de leur bouche vaincue le titre si envié d'Empereur d'Occident, titre auquel Napoléon a tout sacrifié, tout, jusqu'à son empire même !

Dans la persuasion où il s'entretenait complaisamment, Napoléon n'avait qu'un souci, c'était de se hâter, pour que l'arrangement avec le Pape, qu'il regardait comme prochain, embrassât tout ce qui pouvait toucher au régime de l'Église. 11 s'occupa en effet de régler sur-le-champ l'établissement ecclé-

Avril4840.

AtHMSIO.

Nouvelle organisation

du clergé dans les anciens États pontificaux , et aliénation

des biens de l'Église

romaine.

siastique qu'il faudrait laisser à Rome, de disloquer Tancien, de reconstituer le nouveau , de manière que le Pape trouvant tout consommé quand on arriverait à des pourparlers, fût obligé d'accepter comme irrévocablement accomplis les changements qui lui déplairaient le plus.

Il existait dans la province romaine trente diocèses pour une population de 800 mille habitants, dont plusieurs sous le nom de sièges suburbicaires fournissaient des titres et des dotations aux principaux membres du sacré collège. Il existait en outre une innombrable quantité de couvents et de cures richement pourvus, et absorbant le revenu de biens considérables. Sans hésiter Napoléon abolit tous les sièges de l'État romain, à l'exception de trois qui furent dotés chacun de 30 mille francs de revenu, supprima les couvents d'hommes et de femmes, en allouant des pensions viagères aux membres des ordres supprimés, fit demander le serment à tous les curés, ordonna l'exil en Corse de ceux qui le refuseraient, et arrêta une nouvelle circonscription des cures, moins divisée et plus économique. Il ordonna également la suppression des ordres religieux en Toscane, dans Parme et Plaisance, ne laissa subsister que quelques couvents de femmes et quelques ordres voués à la bienfaisance , fit séquestrer tous les biens ecclésiastiques montant à Rome à 250 millions, en consacra 100 à la dette romaine, aux hospices, aux nouveaux sièges,

aux cures conservées, et disposa des 1 30 restants au profit du domaine de l'État, auquel il les déclara réunis.

Ces décrets, rendus avec une incroyable promp-

titude , furent immédiatement expédiés à Rome pour être mis tout de suite à exécution. Trois colonnes d'infanterie furent dirigées d'Ancône^ de Bologne , de Pérouse, sur Rome, pour apporter au général Bliouvis un renfort de neuf à dix mille hommes, en cas qu'il en eût besoin contre une population fort influencée par les moines. Ce général reçut Tordre , au premier mouvement , de ne pas traiter les Ro\* mains avec plus de ménagements que des Espagnols. — Gràce a la paix, écrivait Napoléon , j'ai du temps, j'ai des troupes disponibles, et il faut en profiter pour terminer toutes les affaires en suspens. D'ailleurs dans deux mois je traiterai avec le Pape, et il faudra bien, ou qu'il résiste, ce qui lui est impossible, ou qu'il s'arrange, ce qui le forcera d'accepter comme accomplis les changements que j'ai apportés à l'État de l'Église. —

Le projet de Napoléon était d'envoyer à Savone quelques cardinaux et quelques évêques, pour faire sentir au Pape qu'il était temps de p' entendre , car les intérêts les plus sacrés souffraient de ces longues dissensions ; pour lui dire qu'après tout on ne touchait en rien aux dogmes de la religion, qu'on ne s'en prenait qu'à l'État temporel du Pape, et qu'un Pape vraiment attaché à la foi ne pouvait en compromettre le sort pour des intérêts purement temporels; que la France et l'Europe voyaient clairement ce dont il s'agissait; que l'on ne pouvait méconnaître dans Napoléon l'homme providentiel qui après avoir relevé l'Église, ne cessait de la protéger tous les jours, et d'étendre son action soit par la créa-

tion de nouvelles cures, soit par l'établissement de l'influence religieuse dans l'é\*»

Avril 4 «4».

Députation de cardinaux et d'évêques à Savone, pour faire accepter

au Pape les nouveaux arrangements décrétés par

Napoléon.

-- -- duction; que dans sa lutte avec le Pape, on voyait

non une querelle de religion mais une querelle d'É-

qu'e^d^fvent \*\*\*> ^^^ Napoléon voulait constituer l'Italie, avait

tenir au Pape comme tous les omoneurs rencontrés les Papes pour

les députés ^ .

qu'on adversaires, et qu'en politique prévoyant il avait un envoi. y^|^j^ jg^jjg ^^ personne de Pie VII, se débarrasser non du pontife mais du souverain temporel; que ce n'était pas en France apparemment que son ambition rencontrerait des improbateurs, que là même où elle pourrait en trouver, le Pape serait blâmé de sacrifier la loi à sa souveraineté princière; qu'il ferait donc mieux, avant que Napoléon fût amené peut-être à jouer le rôle de Henri VIII, d'accepter d'être le chef de l'Église, aux mêmes conditions que ses prédécesseurs l'avaient été sous les empereurs d'Occident, de sacrifier sa puissance temporelle désormais perdue à sa puissance spirituelle qui n'était pas menacée, et de ne pas s'expo-

ser par une obstination folle à voir retrancher les deux tiers au moins du territoire européen de la communion romaine. — Telles étaient les raisons que Napoléon voulait faire parvenir au Saint-Père, et elles paraissaient d'autant plus plausibles, que la plus grande partie du clergé européen, placé comme tous les hommes sous l'impression du présent, qui agit sur les esprits avec la puissance des effets physiques, les jugeait soutenables et même concluantes. Napoléon choisit les cardinaux Spina et Gaselli, qu'on supposait agréables au Pape, pour aller le visiter, l'entretenir, et lui faire une première ouverture s'ils le trouvaient bien disposé. Si le Pape Projet fut contraire se montrait inabordable. Napoléon sond un concile, g^^^jj ^^ ^^ moyen fort ordinaire dans l'ancien

empire d'Occident, c'était de convoquer un concile, et d'y réunir l'Église chrétienne, dont il avait la presque totalité sous son autorité ou sous son influence, et qu'il se flattait de diriger à son gré. Il donnerait ainsi la paix à l'Église, comme il l'avait donnée à l'Europe, en traçant les conditions de cette paix avec la pointe de son épée.

Tels étaient en ce moment les efforts de Napoléon pour imprimer une plus grande activité à la guerre d'Espagne et au blocus continental, pour obtenir au moyen de l'une et de l'autre la paix maritime, complément si désiré de la paix continentale, pour apaiser les querelles religieuses, pour terminer sous tous les rapports l'organisation de son vaste empire, et s'asseoir enfin, la couronne de Charlemagne en tête, sur le trône de l'Occident pacifié.

Au milieu de ces travaux si divers son frère Louis était arrivé à Paris, et la grave question de la Hollande, laquelle fut bientôt

pour l'Europe la goutte d'eau qui fait déborder le vase, commença à s'agiter. Le roi Louis arrivait en France avec des dispositions fâcheuses, que rien de ce qu'il allait y trouver n'était propre à dissiper. Ce prince singulier, doué d'un esprit distingué mais plus actif que juste , aimant le bien mais s'en faisant une fausse idée , libéral par rêverie, despote par tempérament, brave mais point militaire, simple et en même temps dévoré du désir de régner, se défiant de lui-même et plein pourtant de l'amour-propre le plus irritable, renfermant dans son âme l'ardeur naturelle des Bonaparte, et employant cette ardeur à se tourmenter sans cesse, se croyant voué au malheur, se plaisant à supposer

AvriH840.

Suite des affaires

de Hollande.

Arrivée

du roi Louis

à Paris.

Caractère personnel

du roi Louis.

78 LIVHE XXXVIII.

— que sa famille entière était conjurée contre lui, confirmé dans ces idées désolantes par une santé des plus mauvaises, appelé enfin à régner sur un pays qui , par son ciel et sa prospérité présente , n'était pas fait pour le distraire, devait tôt ou tard être amené à un éclat, et devenir pour l'Empire l'occasion des plus fa-

tales résolutions. Du reste, le pays dont il était roi se trouvait dans une situation aussi triste que lui-même. Mais les malheurs de la Hollande étaient antérieurs à la révolution française, à l'Empire et au blocus continental.

Situation Les HoUaudais, placés aux confins de la mer et de la HolLdp, la terre, sur quelques plages de sable dont ils avaient ^McIeineT\* ^l^igné Ics caux avec un art admirable, et sur lesquels l'avaient leg ils avaicut fait naître de gras pâturages, étaient

amenée à son ^ , . ■

eut présent, devenus tour a tour pêcheurs , cultivateurs , éleveurs de bétail , et commerçants. Faisant saler le poisson qu'ils péchaient sur leurs côtes, le laitage qu'ils recueillaient de leur bétail, allant offrir en tous lieux ces précieux aliments au moyen de leurs vaisseaux, ils s'étaient mis en rapport avec les contrées les plus diverses, et bientôt s'étaient constitués les commissionnaires de toutes les nations, transmettant aux uns les produits des autres, allant chercher au Nord les bois, les fers, les blés, les chanvres, pour les fournir au Midi, d'où ils rapportaient les vins, les huiles, les soies, les draps, et enfin depuis que la navigation avait embrassé toutes les mers, allant verser dans les Indes les industries de l'Europe, et reverser en Europe les épices de l'Inde. Ils étaient devenus ainsi les premiers navigateurs, et en même temps les plus adroits, les plus riches négociants du globe\* Braves

et sachant défendre leur prospérité sur terre et sur mer, républicains, libres, divisés, éloquents, mais capables de contenir leurs passions, aimant les arts, les pratiquant avec une originalité



due à leur sol et à leurs mœurs, ils avaient donné tous les spectacles, ceux de la guerre, de la liberté, de la civilisation; et après avoir secoué le joug de l'Espagne , empêché la domination de la France de s'étendre sur l'Europe, lutté d'influence avec Louis XIV qui les avait humiliés, et qu'ils avaient humilié à leur tour, ils avaient fini par donner pour rois à l'Angleterre des princes dont ils n'avaient daigné faire chez eux que des stathouders.

Mais tout passe, la jeunesse, la gloire, la fortune, la puissance, chez les peuples comme chez les individus. Les poissons salés, les fromages , première origine de l'immense négoce des Hollandais, ne pouvaient en être un fondement durable. La plus grande de leurs industries c'était de porter aux uns l'industrie des autres, et Cromwell, qui s'en était aperçu, leur avait causé un dommage mortel, en introduisant dans le monde, par son acte de navigation, le principe qu'on ne doit porter chez autrui que ce qu'on a produit soi-même\* Le principe ayant bientôt été adopté partout, les Hollandais , qui ne se présentaient dans les ports du globe qu'avec des produits étrangers, avaient vu décliner rapidement leur prospérité commerciale. Tandis que l'Angleterre leur était ainsi fermée, la cherté des commissions dans leurs ports faisait passer aux villes de Brème, de Hambourg, moins exigeantes et heureusement situées sur le Weser et l'Elbe, le négoce de l'Allemagne\*

AvH)4840.

Avril 4810.

gne. Enfin les guerres du dix-huitième siècle se passant entre le grand Frédéric et ses puissants voisins sans que la HoUaude eût aucun rôle à y jouer, son importance en avait été fort dimi-

nuée, et elle avait vu déchoir ainsi sa puissance politique après sa puissance commerciale.

Mais si tout passe, rien ne passe vite. Il était resté aux Hollandais , comme à ces anciens riches dont la fortune ne décroît pas sans les laisser encore fort opulents, d'abondantes sources de prospérité. Ils conservaient de nombreuses colonies, un grand commerce de denrées coloniales, et d'immenses capitaux, fruit de l'économie. Ils faisaient, par exemple, un commerce tout particulier sur les sucres et les cafés. Quiconque avait à en vendre , et ne pouvait s'en procurer le débit immédiat, était assuré de trouver dans les vastes entrepôt de Rotterdam et d'Amsterdam un marché où on les payait comptant, et où l'on savait attendre le jour du renchérissement pour les revendre avec avantage. Les Hollandais étaient ainsi devenus les plus grands spéculateurs de denrées coloniales du monde entier. Ils s'étaient mis de plus à manipuler les matières qu'ils avaient en si grande quantité sous la main, et ils s'étaient faits raffineurs de sucre et préparateurs de tabac trèshabiles. Enfin regorgeant de capitaux lentement économisés et supérieurs aux besoins de leur commerce, ils prêtaient à tous les gouvernements, et les emprunts avaient fini par être la principale de leurs industries.

Par ces divers moyens ils avaient réussi à se maintenir dans une grande opulence , jusqu'à l'é-

AyriH840

poque de la révolution française, qui les avait trouvés partagés entre une haute bourgeoisie, toute dévouée au stathoudérat et aux Anglais dont elle avait les mœurs, pleine aussi contre la France de préjugés qui remontaient au temps de Louis XIV, et

une bourgeoisie inférieure qui détestait les statbouders, aimait peu les Anglais, et penchait pour les Français, surtout depuis que ceux-ci avaient échappé en 1789 au double joug de la royauté et de rÉglise.

Mais la faveur' dont les Français jouissaient au- État près de la démocratie hollandaise avait été de courte ^tlque ^\* durée, et elle s'était totalement évanouie quand on les ^® \*î Honandr

depuis

avait vus passer si vite d'une liberté sanguinaire au sa soumis-  
sioi despotisme d'un soldat, et surtout quand la Hollande était devenue leur sujette. Toutes les industries du pays avaient presque succombé à la fois. La navigation s'était trouvée à peu près interdite par la guerre maritime. Les immenses magasins d'Amsterdam et de Rotterdam ne pouvant s'approvisionner que par les Anglais, et les communications avec les Anglais n'étant possibles que par la contrebande, les spéculations sur les denrées coloniales et la raffinerie avaient été frappées du même coup. Le trafic des tabacs avait éprouvé un dommage non moins grand par l'établissement de la régie française, qui s'attribuait la fabrication et la vente exclusives des tabacs. La pêche, déjà ruinée par les Anglais, avait manqué de sel pour la salaison de ses produits, depuis que le sel était obligé d'aller payer à Londres un octroi dç navigation. Et si, malgré tant d'entraves, quelques bâtiments neutres, ou soi-disant neutres, TOM. xu. 6

AvrU4840.

8Î LIVRE XXXVIU.

apportaient en Hollande les produits des colonies hollandaises, les corsaires français embusqués à Feutrée des passes de l'Escaut, de la Meuse et du Zuyderzée, les arrêtaient, et privaient le peuple aSamé d'Amsterdam ou de Rotterdam de gagner un reste de salaire sur le déchargement, le transport et la manipulation des rares marchandises échappées au blocus britannique. Enfin l'industrie des emprunts avait également souffert par suite de la détresse universelle. L'Espagne avait fait banqueroute. L'Autriche ne servait qu'avec beaucoup de peine les intérêts de sa dette; l'Angleterre y suffisait avec un papier déprécié. La Prusse payait difficilement; la Russie exactement, mais non sans dommage pour ses créanciers. Il n'y avait pas un Hollandais qui ne perdît 50 pour 100 des capitaux placés sur les gouvernements étrangers.

Les finances de l'État, non moins obérées que celles des particuliers, et obérées pour le service de la France, présentaient 140 millions de ressources par rapport à 155 millions de dépenses, dans lesquelles la dette seule figurait pour 80. Afin de se procurer ces 110 millions de ressources, pourtant si insuffisantes, il avait fallu recourir aux impôts les plus durs et les plus vexatoires. Aussi les travaux des chantiers étaient-ils abandonnés, les ouvriers et les matelots en fuite vers l'Angleterre, les officiers de marine dans l'indigence. En présence d'un tel état de choses, on conçoit comment avaient pu se réveiller tout à coup ces vieilles haines, qui, depuis Louis XIV, représentaient les Français comme politiques inconséquents et légers, catholiques intolérants,

sa

rants, mariis malheureux, dont l'alliance ne pouvait exposer qu'à des défaites, des voies incommodées, aussi envahissants sur terre

que les Anglais sur mer, et méritant une défiance au moins égale.

A peine arrivé en Hollande, le roi Lorois avait fait comme tous les frères de Napoléon récemment élévés au trône, il avait voulu régner pour lui et pour ses peuples, et non pour la France et pour Napoléon ; il s'était affiqué à donner le moins possible de soldats et de vakseaux, et surtout à supporter le moins possible aussi de restrictions commerciales. C'était naturel, et Murât à Naples, Jérôme à GâHU<sup>I</sup>, Joseph à Madrid, Louis à Amsterdam, d'tôaient avec un certain fondement à Napoléon : Si vous nous avez faits rois, c'est sans doute pour que nous vous fas\* sions honneur, pour que nous rendions nos peuples heureux, pour que nous fondions des dynasties durables, car autrement vous seriez engagé, afin de nous soutenir, dans des guerres ruineuses et sans terme. — Sans doute, répondait Napoléon, dans des lettres dont nous reproduisons le sens mais mm l'amertume, je vous ai faits rois pour que vous ré\* gniez dans l'intérêt de vos peuples, mais aussi po»r que vous compreniez l'intérêt de ces peuples coifimê il doit être compris, pour qu'élevés par le saag de mes soldats, non par vos services, vous soyez les alKés fidèles de la France et non ses ennemis. — Tout par la France et pour la France^ leur répétaitil ssms cesse. Vous avez toi» un intérêt suprême à vaincre la domination anglaise, car vous perdriez, vous Murât la ^île, vous Joseph l'Amérique, vous Louis les Indes, si la France ne Teropor-

AvriH840.

Prétentions du roi Louis en montant sur le trône de Hollande.

Contestation

de Napoléon

avec tous

ses frères.

AvriH840.

tait pas sur TAngleterre dans cette lutte décisive. Vous y perdriez en outre la liberté de naviguer et rhonneur de votre pavillon ! Il faut donc entendre l'intérêt de vos peuples dans le sens de ma politique, le leur faire entendre de même, vous populariser non par votre condescendance à leurs faiblesses, mais par votre économie, votre sobriété, votre application au travail, votre courage à la guerre, par vos vertus enfin, et aussi par vos ménagements pour le parti français, qui en tout pays est le parti de la démocratie, et qu'il faudrait partout chercher à s'attacher. Mais pressés de vous entourer de grands seigneurs qui détestent la France, les Bonaparte, et moi surtout, vous avez éloigné le parti qui seul pouvait nous aimer, et qui, grâce à vos maladresses, nous hait maintenant à l'égal de tous les autres ! Aussi n'y a-t-il pas un de vous qui se soutiendrait un jour, une heure, si je perdais une bataille ! —

Napoléon aurait eu raison sans doute, s'il n'avait exigé des peuples alliés, confiés à ses frères, que des sacrifices modérés, proportionnés à leur force, et calculés exclusivement dans l'intérêt évident de la politique commune; mais quand, pour une ambition de monarchie universelle, il les condamnait à une guerre éternelle, à la privation indéfinie de tout commerce, à une conscription de terre et de mer dont ils n'avaient pas l'habitude et qu'ils auraient difficilement supportée pour eux-mêmes, à des dépenses écrasantes, il demandait l'impossible, et ayant raison contre les faiblesses de ses frères, il leur donnait raison contre sa

politique. Il n'est déjà que trop difficile en tout temps, en tous lieux, d'obtenir

de peuples alliés les efforts nécessaires à la cause qui leur est commune! Mais défigurer cette cause par une ambition sans frein , imposer des sacrifices sans bornes, charger des royautes étrangères, désagréables au moins quand elles ne sont pas odieuses, d'exiger ces sacrifices, c'était aggraver au delà de toute mesure la difficulté ordinaire des alliances, c'était convertir les amitiés nationales les plus naturelles en haines ardentes, c'était enfin se préparer de cruels mécomptes, dont on allait avoir le triste prélude dans les querelles de Napoléon et de son frère Louis, à l'occasion de la Hollande.

Les griefs de Napoléon contre son frère Louis étaient les suivants. Il se plaignait de ce que la Hollande ne lui était d'aucune utilité ni pour la guerre maritime, ni pour la répression de la contrebande; qu'elle lui rendait beaucoup moins de services sous la royauté de son frère que sous la république et sous le grand pensionnaire Schimmelpenninck. Il rappelait qu'à cette dernière époque elle entretenait à Boulogne une flottille de 50 chaloupes canonnières et de ISO bateaux canonniers, une escadre de ligne au Texel , et une armée sur les côtes; tandis qu'aujourd'hui n'ayant point de flotte au Texel , elle avait à peine 70 bateaux canonniers dans l'Escaut oriental, et tout au plus quelques mille soldats insuffisants pour garder son propre littoral. Il se plaignait de ce que la Hollande était pour le commerce anglais un vaste port, ouvert comme en pleine paix; de ce que les Américains étaient reçus malgré ses ordres formels , sous le prétexte mensonger d'être des neutres; de ce qu'il régnait dans toutes

Grieb de Napoléon

contre

la Hollande

et oeotre son

frère Louis.

Avril 4 840.

86 LIVRE XXXVTII.

les classes un esprit hostile à la France aussi peu dissimulé qu'à Londres même; de ce qu'on avait développé imprudemment cet esprit en favorisant le parti aristocratique , en éloignant de soi le parti libéral, en rétablissant l'ancienne noblesse, en y ajoutant la nouvelle, en chargeant le trésor de dépenses onéreuses pour la formation d'une garde royale, inutile en Hollande, pour une création de maréchaux tout aussi inutile, pour l'institution de dotations sans motifs dans un pays où personne n'avait remporté de victoire.

Réparations S'appuyant sur CCS griefs. Napoléon dissimulait ^exige^ de ia P^^ ^^ disposition OÙ il était de réunir la Hollande ^w^e ^ TEmpire, à moins qu'on ne lui donnât pleine sasi elle refuse, tisfactiou. Or U déclarait ne pouvoir être satisfait

de reunoQ \*■

àiaFrsDee. qu'à la couditiou qu'on entretint, outre une flottille considérable dans les deux Escaut, une escadre de ligne au Texel, et 25 mille hommes de troupes de terre sur le littoral ; qu'on supprimât la garde royale, les maréchaux, les dotations nobiliaires,



et qu'à ces éooaomies on en ajoutât une qu'il regardait comme indispensable, la réduction de la dette au tiers du capital existant, car cette dette étant de 80 millions sur un budget de 450, rendait tout service public impossible. Mais ce n'était pas tout : il demandait eùCùre qu'on admit un système de répression énergique contre la contrebande, que pour assurer l'actkm des corsaires français on déférât le jugement dm prises à son propre tribunal, qu'on lui livrât ' enfin pour en disposer à son profit tous les vaisseaux, américains entrés dans les port» de la Hollande. Sans s'expliquer clairement, Napoléon ajou-

taît que la récente expédition des Anglais dans l'tle — \

de Walcheren révélait dans le tracé des frontières de la FraïK^e et de la Hollande des défauts qui exigeraient certaines rectificatimis vers les deux Escaut, et peut-être vers le Rhin lui-^néme.

Le roi Louis répondait aux griefs de son frère, Réponse

, . ^ . 1 . . \* . \_ , du roi Louis

compléten^nt sur quelques pcMnts, tres-inoompié- aux griefs tement sur quelques autres. Il soutenait que sa flot-^^^op^\*\*\*\*"tille n'était pas moindre qu'au temps dont Napoléon rappelait le souvenir; que la pliK grande partie de cette flottille gardait FEscaut oriental, qu'il était indispensable de surveiller si on ne voulait pas que les troupes françaises stationnées dans l'Escaut occidental fussent tournées, et que le reste occupait les nombreux golfes de la Hollande. Il ne faisait aucune réponse satisfaisante relativement au désarmement de la flotte du Texel. Quant à l'armée de ligne, il prétendait avoir plus que le chifflre exigé de 25,000 hommes, car outre 3 mille envoyés en Espagne,

outre plusieurs mille enfermés dans les places fortes, et plusieurs autres mille atteints des fièvres de Walcheren, il lui en restait environ <5 mille employés à garder l'immense ligne de côtes qui s'étend des bouches de l'Escaut à celles de l'Ems. Il n'allégua rien qui fût même spécieux pour justifier la dépense d'une garde royale, d'une nomination de maréchaux, et de quelques autres créations du même genre. Quant au rétablissement de l'ancienne noblesse, et à la création de la nouvelle, il répondait que toute l'ancienne aristocratie s'étant rattachée à son gouvernement, il avait dû la récompenser en lui rendant B&i litres, qu'il avait imaginé la nouvelle po<r

AyriM84 o.

## 88 LIVRE XXXVIH.

se ménager quelques créatures qui lui fussent personnellement dévouées, que les dotations accordées entraînaient une trop faible aliénation du domaine public pour en tenir compte; que s'il s'était éloigné de ce qu'on appelait le parti français, et rapproché du parti prétendu anglais, c'était simplement parce qu'il avait cherché à rallier à lui tout ce qu'il y avait de plus considérable dans le pays.

Le roi Louis aurait pu ajouter qu'il n'avait pas agi autrement que ses frères à Cassel, à Naples, à Madrid, et son oncle le cardinal Fesch dans le clergé, pas autrement que Napoléon lui-même en France. Mais de ces contestations il ressortait évidemment que ce que Napoléon voulait faire lui-même, il n'entendait pas le laisser faire à ses frères, parce qu'à la vérité il le faisait mieux, plus grandement, à sa manière enfin, parce que après tout il s'appelait lion, voulait et pouvait être le maître.

Que les raisons de l'un ou l'autre frère fussent bonnes ou mauvaises, peu importait : il s'agissait de savoir si l'on obéirait, oui ou non, aux volontés forconcessions mcllement exprimées du plus fort des deux. Le roi Lwds ^t'iprét Lonis se résignait bien à concéder, ou du moins à à faire. promettre, outre le maintien de la flottille, l'équipement d'une escadre de ligne au Texel, la répression rigoureuse de la contrebande, l'exclusion des Américains des ports hollandais, un retour de faveur pour les démocrates bataves, sauf à tenir ces promesses Concessions comme il pourrait. Mais réduire la dette au tiers, ^se dédde^f rapporter des décrets déjà exécutés relativement à la consentir, noblcsc , retirer des titres conférés, révoquer des maréchaux déjà nommés, abandonner les droits de

Avrill840.

la souveraineté hollandaise jusqu'à renvoyer le jugement des prises à Paris, livrer enfin au séquestre les Américains entrés dans ses ports sous la foi de son autorité, lui semblait une suite d'humiliations pires que la mort, et il faut reconnaître qu'il avait raison. Pourtant Napoléon insistait avec de grandes menaces, et l'infortuné roi de Hollande, déjà porté aux pensées sombres, s'exaltait peu à peu jusqu'au point de ne voir dans son frère qu'un tyran, dans tous ses proches que des parents égoïstes agenouillés devant le chef de leur famille, et dans sa femme qu'une épouse infidèle complice de tous les maux qu'on lui faisait essuyer. Les éloges des Hollandais qui connaissaient sa résistance, l'excitaient encore, et il roulait dans sa tête fiévreuse les projets les plus extrêmes. Quelquefois il ne songeait à rien moins qu'à lever l'étendard de la révolte contre son propre frère \*, à plonger la Hollande sous les eaux en rompant les digues, et à se jeter en un mot dans

les bras des Anglais, sans le secours desquels toute résistance à Napoléon eût été évidemment impossible. Il était même , en quittant son royaume , convenu secrètement avec le ministre de la guerre , M. de Krayenhof, de préparer les moyens de résister à la France, si on voulait lui forcer la main à Paris, et il avait donné l'ordre aux commandants des places frontières du Brabant, telles que Bois-le-Duc, Breda, Bergop-Zoom, d'en refuser l'entrée aux troupes françaises, si elles se présentaient pour les occuper. En arrivant à Paris le roi Louis n'avait voulu rési-

» C'est lui-même qui le raconte dans le tome m » p. 156 et 157 de ses Documents historiques sur le gouvernement de la Hollande.

## 90 LIVRE XXXVIII.

der ni chez la reine sa femme, ni aux Tuileries, ni

même chez aucun des membres de sa famille, et il avait manifesté l'intention de descendre simplement Premiers à l'hôtel de la légation hollandaise. Cependant comme \*^ u j ^ s \* ^ \* on lui démontra que cette conduite ajouterait fort à Paris, à l'irritation de Napoléon, il consentit à recevoir l'hospitalité chez sa mère , qui occupait un vaste hôtel du faubourg Saint-Germain. A peine arrivé, son premier acte fut de demander sa séparation d'avec sa femme, et de réclamer un conseil de famille pour en décider. On lui fit entendre raison à cet égard, et il fut convenu que les deux époux vivraient éloignés l'un de l'autre, sans l'éclat fâcheux d'une séparation. Ces questions de famille écartées, on s'entretint des graves affaires de la Hollande.

Soit La famille du roi Louis, sa mère et ses sœurs sur-

à empêcher tout, occupées les unes et les autres de calmer sa discorde sombre défiance, et de le rapprocher de Napoléon, directes entre veillaient à ce que les questions difficiles qui l'appelaient son frère lui fussent pas traitées directement entre les deux frères. Louis était triste, agité, opiniâtre; Napoléon vif, impérieux par caractère, et devenu tellement absolu par habitude de commander, qu'on n'osait déjà plus lui résister. Un violent éclat était donc à craindre si on les mettait tous deux en présence. Aussi avait-on disposé les choses de manière que Napoléon vît son frère en famille, lui parlât peu d'affaires, et que tout se traitât entre M. Roell, ministre des affaires étrangères de Hollande, homme éclairé, excellent patriote quoique orangiste, et le duc de Cadore (M. de Champagny), ministre des af-

Louis.

affaires étrangères de France, homme aussi doux que sage.

Un personnage considérable dont ces événements indiscrets allaient interrompre la carrière, et dont l'habileté, nous l'avons dit, était sans cesse compromise par la manie de se mêler de tout, M. Fouché, ministre de la police, rencontrant ici une occasion de s'immiscer dans les démêlés intérieurs de la famille impériale, et dans les plus graves affaires d'État, fréquenta beaucoup la demeure de l'impératrice mère pour y voir le roi Louis, et pour devenir son intermédiaire auprès de Napoléon. Mais il n'avait pas grande chance de se faire accepter comme tel, car le roi Louis se défiant même des hommes les plus dignes de confiance, n'inclinait guère à s'ouvrir à M. Fouché, et Napoléon, quoique au-dessus de la défiance, encourageait peu

l'activité officieuse d'un ministre qu'on voyait à tout instant intervenir dans les affaires où on ne l'appelait pas.

Toutefois le roi Louis par besoin d'av(Mr un appui, et Napoléon par une sorte de laisser aller que le dédain amène presque aussi souvent que l'estime, avaient fini par accepter ce négociateur si obstiné à s'offHr. M. Fouché devint avec M. de Champaign l'intermédiaire quotidien de cette longue négociation, traitée tantôt de vive voix, tantôt par lettres, l»en que les personnages qui s'y trouvaient mêlés fussent tous à Paris '•

Napoléon fut comme de coutume très-net dans

' Ces leUres sont nombreuses, surtout celles du roi Louis et de lfa^léon. EHes ont été conserrées, et c'est d'après leur infoilKble té- BM>i9Mi«e que je trace ce léait.

AvriUSIO.

9t LIVRE XXXVIII.

rexpression de ses volontés, et manifesta tout de suite la résolution d'exiger de la Hollande trois choses surtout : la répression énergique de la contrebande , la coopération sérieuse à la guerre maritime, et la réduction de la dette. Il ajouta, ce qui devenait alarmant, que d'après sa conviction jamais il n'obtiendrait ni ces trois choses, ni d'autres fort importantes, de son frère; que celui-ci n'oserait jamais se brouiller avec le commerce hollandais, seul moyen d'empêcher la contrebande, ni se brouiller avec les capitalistes, seul moyen de réduire la dette et de faire face aux dépenses de la flotte; qu'il promettrait tout, puis rentré en Hollande recommencerait comme par le passé; qu'il faudrait alors reprendre ces pénibles explications, pour aboutir tôt ou tard au même ré-

sultat; que Napoléon, mieux Vaudrait en finir sur-le-champ, et réunir la Hollande à la France; que, puisque son frère par-

pose de réunir , , , , . '

la Hollande de choisir dès à présent cette retraite que l'empereur a France. Français était assez puissant, assez riche pour lui procurer belle , opulente et douce ; que relativement au sort de la Hollande il pouvait être tranquille, que Napoléon se chargerait bien de la faire revivre en l'administrant, de la tirer tout armée et toute pavoiée de ses eaux aujourd'hui languissantes, de lui donner une existence entièrement nouvelle en l'affiliant à la France, et de lui assurer ainsi un rôle glorieux pendant la guerre, immensément prospère pendant la paix ; que par toutes ces raisons, il vaudrait mieux traiter tout de

suite de la réunion elle-même, seule solution qui fût simple, sérieuse, et non exposée à de pénibles retours.

L'expression ferme et tranquille de ces volontés, transmise au roi Louis, le plongea dans une véritable consternation. Bien qu'il répétât sans cesse que le trône le fatiguait, et qu'il n'aspirait qu'à en descendre honorablement, il avait le désir ardent d'y rester. Il y tenait non-seulement par l'ambition fort naturelle de régner, mais par un sentiment d'amour-propre fort naturel aussi, c'était de n'en pas descendre comme un préfet destitué, après épreuve faite de son incapacité ou de son infidélité envers la France. Se regardant toujours comme un être sacrifié , comme seul malheureux au sein de la plus heureuse famille de l'univers, il voyait dans ce projet de le détrôner un affreux complément de destinée;

il y voyait surtout une condamnation flétrissante prononcée par son frère, juge que le monde devait croire aussi juste que bien informé. Cette humiliation lui était insupportable, et il n'était point d'extrémité qu'il ne fût prêt à braver plutôt que de la subir.

Aussi dans le premier moment, déplorant d'être venu à Paris s'y engager dans une sorte de guetapens, il voulait repartir soudainement pour la Hollande, et y déclarer la guerre à son frère en appelant les Anglais à son secours. Mais il se croyait fort surveillé, beaucoup plus qu'il ne l'était véritablement, et désespérait de pouvoir arriver aux frontières de l'Empire sans tomber dans les mains d'un frère irrité, que sa fuite aurait éclairé sur ses

AvriH810.

Désespoir du roi Louig en apprenant que son frère pourrait bien en arriver à le détrôner.

Après un premier

accès

de désespoir .

le roi Louis

se décide à

se soumettre à

son frère, et à

faire ce qu'on

exigera

de lui.



AyrilfSIO.

projets de résistance. Il revint donc à d'autres idées, et, se jetant en quelque sorte aux pieds de Napo\* léon, il se déclara prêt à faire tout ce que celui-ci exigerait, à céder sur tous les points contestés , pourvu qu'on lui laissât son trône, promettant, si son frère consentait à le mettre à une nouvelle épreuve, de lui donner toute espèce de satisfactions.

Napoléon répondait que Louis ne tiendrait pas sa parole, qu'après avoir fait les plus belles promesses et les plus sincères, il retomberait, une fois rentré à Amsterdam, dans les jnains des fraudeurs et des capitalistes hollandais, et n'aurait la force de remplir aucun de ses engagements. Ému néanmoins en voyant son frère si malheureux, sensible aux prières de sa mère et de ses soeurs qui toutes sollicitaient pour Louis, rendant justice à l'honnêteté de celui-ci, malgré quelques pensées coupables qu'il discernait bien. Napoléon se relâcha de ses vues absolues, et se montra disposé, moyennant des conditions qui remettraient tout le pouvoir en ses mains et rendraient la royauté de Louis presque nominale au moins pendant la guerre, à le renvoyer à Amsterdam pour y régner quelque temps encore.

Un certain rapprochement étant résulté des dernières explications, les relations devinrent un peu

Entrevue de Napoléon et de Louis à

durap^îSdie- ^^^^ indirectes entre les deux frères, et ils se vi- "o'^\*^ rent. Napoléon reçut Louis aux Tuileries, hii expH-opéré.

qua ses desseins, lui répéta que le premier de ses vœux, parce que c'était le premier de ses besoins, c'était d'arracher la paix à l'Angleterre; que sans cette paix il n'avait rien fait, que son établissement

et celui de sa famille restaient en suspens , et la gran\*

.j , ^ , .. ^ Avril4Wo.

denr de la France en question ; mais que pour arra\* cher la paix à T Angleterre il n'y avait pas d'allié phis utile, plus iiéces-  
saire que la Hollande; qu'il se reprochait tous les jours d'avoir cette contrée à sa disposition et de ne pas savoir s'en servir; que ne voulant plus mériter ce reproche il était résolu à en tirer toutes les res&cmrces qu'elle contenait^ ou par les mains de son frère ou directement par les siennes, que ce motif seul le portait quelquefois à la pensée de la réunion, mais que l'ambition d'agrandir un empire déjà trop vaste n'y entraînait pour rien. Déve-  
lop- Napoléon pant ce thème avec sa vigueur d'esprit accoutu-  
mée, de'frer et même avec l^'nne fw, car dans le moment il était ^^e"^^^® Wen plus occupé à vaincre l'Angleterre qu'à s'agran-  
^ \*« Hoiitnde

,,,,,, , ' y w ' «ne occasion

dir, il dit dans un de ses enU\*etiens a Louis : de négocier

Tenez, j'attache tant d'importance à la paix mari- lAngî^rre

time et si peu à la Hollande, que si les Anglais ®" proposant

voulaient ouvrir une négociation, et traiter sérieu- "«pas  
opérer

. ^ . cette réunion

sèment avec moi, je ne songerais ni à réunir votre si r Angleterre territwre, ni à vous imposer des gènes dont je re- TrS\* connais la dureté; je laisserais la Hollande tranquille, indépendante et intacte. — Puis, comme entrahié par son sujet, Napoléon ajouta : Ce sont les Anglais qui m'ont obligé à m'agrandir sans cesse. Sans eux, je n'aurais pas réuni Naples, l'Espagne, le Portugal à mon empire. Mais j'ai voulu lutter et étendre mes côtes pour accroître mes moyens. S'ils continuent, ils m'obligeront à joindre la Hollande à mes rivages, puis les villes anséatiques ellesH-Bièmes, enfin la Poméranie et peut-être même Dantzig. Yoilà ce qu'il £srat qu'ils sachent bien , et

Avril 1810.

Plan

voilà ce que vous devriez vous attacher à leur faire comprendre. Vous en avez la possibilité, car vous avez à Amsterdam des négociants qui sont associés des maisons anglaises : eh bien , profitez-en pour apprendre aux Anglais de quoi ils sont menacés; informez-les qu'il ne s'agit de rien moins que de la réunion de la Hollande, ce qui pour l'Angleterre sera un immense dommage, et ajoutez que s'ils veulent ouvrir une négociation et faire la paix, ils sauveront votre indépendance et s'épargneront un grave danger. — Là-dessus Napoléon imagina , séance tenante, d'ouvrir une négociation avec l'Angleterre, fondée sur l'imminence même de la réunion de la Hollande. Le continent était pacifié, de la nouvelle devaient dire les Hollandais; Napoléon venait de

négociation. i r» •

prendre définitivement place parmi les princes légitimes en épousant une archiduchesse d'Autriche; il avait couvert de ses

troupes tous les rivages du Nord; il allait reformer le camp de Boulogne, porter en Espagne une masse de forces écrasante, probablement jeter les Anglais à la mer, resserrer le blocus continental jusqu'à le rendre impénétrable, peut-être conquérir la Sicile, et par une suite naturelle de son plan occuper la Hollande, la réunir même à l'Empire français, pour s'emparer plus complètement des ressources qu'elle contenait. Avertis de ces périls par la franche déclaration qu'il leur en avait faite, les Hollandais avaient demandé quelques jours pour aller à Londres s'en ouvrir avec le cabinet britannique, et le supplier de mettre fin à une lutte qui désolait le monde, de mettre surtout par la paix des bornes à une puissance qui grandis-

sait w proportion même des efforts qu'on faisait "rTTTT"

pour la restreindre. — Après avoir conçu l'idée de ce discours, Napoléon forma le projet de renvoyer sur-le-champ M. Roëll à Amsterdam, d'y convoquer les ministres , de leur adjoindre quelques membres du Corps législatif hollandais, de les faire délibérer tous ensemble sur la situation , et puis d'expédier en leur nom un homme sûr à Londres pour avertir de ce qui se passait le cabinet britannique, et le supplier d'épauler à l'Europe le malheur de la réunion de la Hollande à la France.

Louis, ébloui par le projet de son frère, voulut le mettre à exécution sans aucune perte de temps. Il n'était pas possible de tenir ces détails cachés au Empresseduc d'Otrante, devenu par son obstination à s'y deM. Fouché mêler le confident de toute l'affaire hollandaise, et \* 'd'^^\*^^ on fut obligé de les lui confier. Aussitôt l'esprit de '\* ^^f'' ce ministre prenant feu comme celui de Napoléon, il imagina de contribuer lui aussi à la paix, en y travaillant pour son propre compte, et en y forçant même un peu Napoléon s'il le fallait. Tout fier de l'initiative récente qu'il avait prise en armant les gardes nationales lors de l'expédition de Walcheren, flatté des bruits qui avaient couru à cette époque et qui le représentaient comme un génie audacieux, dont la puissance personnelle s'était maintenue même à côté de Napoléon , il croyait qu'il ajouterait beaucoup à son importance si, la paix générale survenant, on pouvait lui attribuer une part de cet immense bienfait, objet des vœux du monde entier.

Depuis quelque temps M. Fouché s'était fait le protecteur de M. Ouvrard, lui avait permis de sortir TOM. xn. 7

## 96 LIVRE XXXVIII

de ^mcennes pour arrange ses affaires financière»,

et avait la faiblesse de l écouter sur tous les sujets. Ses reia-UoM H écoutait non-seulement M. Ouvrard , mais certains M.ouvrardet écriyfiôns royalistes, qui alors lui adressaient des ""Tcrivai^^ pl«w \* j en offirant de se dévouer au grand homme ap-

IdéM^^ii P^^ V^ '\* Providence à changer la face de Funiven.

puise dans \\ £ftUaii, disaieu^ils, profiter de l'occasion du ma-

ces relations; . i»» . » • ■ • .

influence nage avec Marie-Louise pour conclure une paix qui  
^^onfs^^^ emlmisserait la lyar et la terre, le nouveau monde  
sa conduite. ^^ TâBcien^ quî, en laissant la dynastie napoléo-  
nienne sur les trônes qu'elle occupait, ferait la part de la maison  
de Bourbon elle-même, de la branche qui avait régné en Espagne  
comme de celle qui avait régné ea France, pacifierait ainsi les na-  
tions, les dynasties, les partis, et permettrait aux habiles inven-  
teurs de cette combinaiscm de se rattacher au pottvrâr répara-  
teur qui aurait donné satisfaction à tous les intérêts, même à  
ceux des Bourbons.

Pour arriver à ces merveilles il Mlait partager la Péninsule j en  
laisser la plus grande partie à Jose|di, rendre le reste à Ferdinand  
VII , qu'on aurait soin de marier à une princesse Boiiaparte; il fal-  
lait en outre consentir à la séparatiect déjà opérée des colonies es-  
pagnoles , leur accorder définitivement l'indépendance qu'elles  
allaient conquérir elles-mênies si QB la leur rejfusait, m^ la leur  
accwder sous {bme monarchique, en leur donnant pour roi (le  
croirait-<m?) Loub XYUI , alors héritier légitime de k cûnroi-  
mede France aux yeux des royalistes, et bien heureox, on n'en  
doutait pas^ de sortir de sa

^ Ces plans existent , et f en ai yu It manuscrit dans les  
Archtres secrtte d« la iecBéteicerie àTÈAsi.

TeUaitepoariBOBter SOT le trône du Doiiyeaii monde.

Voilà quelles étaient les inventions des financiers et des écrivains oisifs que M. Fouché écoutait. Nous ne citerions pas ces puérités si elles n'avaient eu d'assez graves conséquences.

Tout plein de ces inspirations et impatient de contribuer à la paix, M. Fouché avait déjà envoyé un agent secret à Londres pour sonder le cabinet britannique, et l'avait envoyé sans en rien dire à Napoléon. Dès qu'il eut entendu parler du nouveau projet, il se hâta d'y mettre la main, et chercha lui-même l'intermédiaire de la négociation secrète qu'il s'agissait d'ouvrir. M. de Labouchère, chef de la première maison de banque de Londres, adonné de «société et gendre de M. Baring • qui était de son côté Labouchère

\*^ . , A pour l'envoyer

chef de la première maison de banque d'Angleterre, à Londres, se trouvait alors à Paris pour affaires de finance. M. Onvrard, qui lui avait vendu des piastres lors de ses grandes spéculations avec l'Espagne, et s'était même servi de son entremise pour en réaliser quelques millions en Amérique, l'avait mis en rapport avec le duc d'Otrante, et celui-ci l'avait accueilli avec les égards dus à un banquier riche, habile et probe. A peine eut-on parlé de la négociation à entamer avec l'Angleterre que M. Fouché pensa à M. de Labouchère et le proposa. M. de Labouchère fut accepté comme parfaitement digne, et comme très-prévu à une communication de ce genre, car il fallait un agent non officiel qui n'attirât pas l'attention, et qui eût cependant assez de poids pour être accueilli et écouté avec attention. On fit donc partir M. Roell et M. de Labouchère

— pQur Amsterdam, et en attendant on suspendit toutes

les résolutions dont la Hollande pouvait être l'objet. Louis aurait désiré profiter de roccasion pour retourner dans son royaume ; mais Napoléon , qui ne voulait pas le laisser partir tant qu'il n'y aurait rien de convenu sur les afiaires de Hollande, le retint à Paris, et l'obligea d'y attendre les premières réponses de M. de Labouchère,

On avait eu quelques difficultés à s'entendre sur les formes à suivre dans cette négociation, sur l'autorité au nom de laquelle on se présenterait à Londres, et sur l'étendue qu'on donnerait aux ouvertures pacifiques qu'on allait essayer. Après de plus mûres réflexions il avait paru difficile de réunir les ministres hollandais et les membres du Ctorps législatif sans ébruiter toute l'affaire, et peu convenable aussi de présenter les principaux membres du gouvernement hollandais parlant de la suppression de leur patrie comme d'une mesure inévitable et presque naturelle, si l'Angleterre ne se hâtait de la pré- Au nom vcuir par des sacrifices. On avait donc jugé plus lutTité\*' expédient d'envoyer M. de Labouchère, non pas au et dans quelle nom du roi Louis, qui ne pouvait guère entrer en M. de LaixMi- rappofts dircts avec les Anglais, mais au nom de s^^prés^ter ^^ ^^ ou trois des principaux ministres, tels que au cabinet Mji^ R^n Vander Heim, MoUerus, qui se disaient

britannique. ''' ^

initiés par leur roi à tous les secrets du cabinet français. Il était impossible qu'un homme tel que M. de Labouchère ne fût pas écouté, quand il viendrait de leur part déclarer que le mariage de



Napoléon changeant sa position, on pouvait obtenir de lui la paix, si on la désirait sincèrement, et empêcher ainsi

de nouveaux envahissements, malheureux pour l'Europe, et très-regrettables pour l'Angleterre elle-même. M. de Labouchère, sans articuler aucune condition, était autorisé à déclarer que si l'Angleterre se montrait disposée à quelques sacrifices, la France de son côté se hâterait d'en accorder qui seraient de nature à satisfaire la dignité et l'intérêt des deux pays.

Tout ayant été définitivement convenu, M. de Labouchère s'embarqua clandestinement à Brielle, en usant des moyens dont se servaient les Anglais et les Hollandais pour communiquer entre eux, arriva bientôt à Yarmouth, et se rendit immédiatement à Londres. Nous venons de dire que M. de Labouchère était tout à la fois associé et gendre de M. Baring; il faut ajouter que M. Baring, le plus influent des membres de la Compagnie des Indes, s'était lié d'une étroite amitié avec le marquis de Wellesley, ancien gouverneur des Indes et frère de sir Arthur Wellesley qui commandait les armées anglaises en Espagne. M. de Labouchère n'avait donc qu'à se montrer pour être accueilli, écouté et cru. Quant au fond de la mission elle-même, le succès dépendait et de la nature des offres qu'il serait chargé de faire, et de la situation dans laquelle se trouvait alors le cabinet britannique. Cette situation était en ce moment assez difficile.

Après la retraite des lords Grenville et Grey, continuateurs de l'alliance opérée entre M. Fox et M. Pitt, retraite qui avait eu pour cause la question des catholiques, les exagérateurs de la politique de M. Pitt leur avaient succédé, sous la présidence du

ATriMWO.

Départ de M. de Labouchère , et son arrivée en Angleterre.

Composition et situation du cabinet britannique au moment  
des ouvertures pacifiques

\ot LIVRE XXXVIII.

— ; vieux duc de PorUand, et tout en se maintenant ils  
avaient suHh de nombreux échecs. D'abord lord

1 H ?r"d Castlereagh et M. Canning, le premier ferme, aploc-  
cation. pUqué, habile, mais point éloquent, le second au  
contraire ayant en talents oratoires toute la supériorité qu'avait le  
premier dans le maniement des affaires, s'étaient jaloués, des-  
servis, offensés, et retirés du cabinet pour se battre en duel. Ils  
n'y étaient pas rentrés. Depuis, lord Chatham avait succombé à la  
suite de l'expédition de Walcheren, et le duc de Portland était  
mort. Deux personnages avaient hérité de l'influence dans le ca-  
binet, M. de Perceval et le marquis de Wellesley. M. de Perceval  
M. de était un avocat habile, doué d'une certaine élo-

Perceval '

et le marquis quucc, d'uu caractère inflexible, et imbu des  
plus Wellesley. avcuglcs préjugés du parti tory. Le marquis de  
Wellesley, au contraire, appelé à remplacier M. Canning au Fo-  
reign-Office, joignait à l'esprit le plus éclairé, le plus libre de pré-  
jugés, un rare talent de s'exprimer simplement et élégamment. Il  
avait moins d'empire sur le parti tory que M. de Perceval parce  
qu'il avait moins.de passion, mais il jouissait d'une considération  
immense que la gknre de son frère augmentait chaque jour.

La position des ministres anglais, bien que la majorité leur fût acquise dans le parlement, n'était pas parfaitement solide. Ils avaient éprouvé une alternative de succès et de revers. Quoique la victoire de Talavera fût une victoire douteuse et qu'elle eût été suivie d'une retraite en Estrémadure, elle avait eu néanmoins pour les Anglais deux avantages, d'abord celui de tenir l'armée française éloignée du

Portugal , et secondement celui de leur permettre de — ;

se maintenir dans la Péninsule en face de toute la puissance de Napoléon. C'était en revanche un grand revers pour eux que d'avoir, avec quarante mille soldats, échoué devant Anvers, en y sacrifiant quinze mille hommes, les uns morts, les autres atteints de fièvres presque incurables. Aussi la situation des ministres restait-elle incertaine, comme le jugement du pays sur leur politique. L'opposition, elle-même ayant à sa tête deux personnages éminents, lord Castlereagh et lord Grenville et lord Grey, plus la faveur très-avouée du prince de Galles, que la santé chancelante du roi pouvait à tout moment porter au trône ou à la régence, soutenait que la guerre était continuée au delà de toute raison, que chaque année de prolongation avait fait grandir le colosse dont on poursuivait la destruction, qu'on y avait perdu sinon le Portugal, du moins l'Espagne et Naples, qu'en continuant on y perdrait tous les rivages du Nord jusqu'aux bouches de l'Oder, que la guerre de la Péninsule en particulier était bien dangereuse, car si Napoléon allait avec cent mille hommes se jeter sur l'armée anglaise, il ne reviendrait pas un soldat de cette armée, que la seule force capable de défendre le territoire serait ainsi détruite; que tous les jours on perdait quelque nouvel allié , que récemment on avait perdu la Suède, et qu'on était menacé

bientôt de perdre l'Amérique; que les finances se chaînaient d'un fardeau énorme, que le papiermonnaie s'avalissait chaque jour davantage, que le change suivait le sort du papier; qu'on approchait du moment où les relations avec le dehors seraient

lvriH840.

La guerre

devenue

chez

tes Anglais une sorte

U' habitude.

ruineuses, que persister, uniquement pour n'en avoir pas le démenti, dans une pareille politique, n'était ni sage, ni prudent. — Telle était la substance des discours quotidiens des lords Grenville et Grey, et il faut reconnaître que pour tous ceux qui ne prévoyaient pas alors les égarements auxquels Napoléon serait bientôt entraîné, il y avait bien des raisons d'incliner vers la paix. Pourtant, sauf les millions qu'il en coûtait tous les ans pour soutenir cette longue lutte, sauf les hommes en petit nombre qui périssaient dans l'armée de lord Wellington, laquelle n'était pas très-considérable et se recrutait par des volontaires, la population britannique sentait peu l'état de guerre, et s'y était pour ainsi dire habituée. Elle ne souffrait pas beaucoup encore dans son commerce, car si elle avait perdu des débouchés sur le continent, elle en avait trouvé de considérables dans les colonies espagnoles qui venaient de s'ouvrir à ses produits. Elle n'était menacée de sérieux dommages que dans le cas où Napoléon parviendrait à fermer rigoureusement aux denrées coloniales les livrées du

continent. Jusque-là, malgré le désavantage du change , elle entretenait au dehors d'immenses relations; ses manufactures avaient reçu un développement prodigieux; le peuple espagnol lui était devenu cher; elle commençait à n'avoir plus d'incapacité pour ses troupes en les voyant se maintenir si bien dans la Péninsule, et enfin, sauf quelques plaintes poussées de temps en temps plutôt contre les gênes que contre l'élévation de l'impôt elle approuvait de son silence la politique du gouvernement, sans trouver néanmoins que l'opposi-

tion eût tort de demander la paix. Le moindre événement pouvait ainsi la faire pencher dans un sens ou dans un autre.

Il en était autrement des ministres , et parmi eux Le marquis notamment M. de Perceval s'était opiniâtre à poursuivre la guerre avec Taveugle fureur d'un tory, Le marquis de Wellesley, au contraire « plein de désir d'agiter l'opinion publique

lumières et de modération, n'apportait aucun élément dans la politique du cabinet, et bien que ce fût la continuation de la guerre procurât beaucoup de gloire à sa famille, elle lui faisait courir tant de dangers et en faisait tant courir aussi à l'Angleterre, qu'il ne cessait d'en avoir grand souci. Il aurait donc incliné à la paix, si on lui eût apporté une offre sérieuse de négocier, et surtout un arrangement acceptable relativement à l'Espagne. Mais agiter l'opinion publique pour des discours insignifiants, détourner les esprits du courant qu'ils suivaient paisiblement pour les jeter dans un courant opposé sans être certain d'atteindre un résultat utile\*, les détour-

ner de la guerre pour les pousser vers la paix sans être assuré de la leur donner, lui semblait une grave imprudence qu'il était décidé à ne pas commettre. Il s'était déjà conduit conformément à ces idées envers l'agent secret récemment envoyé par M. Fouché, et lui avait fait une réponse évasive comme la mission dont cet agent était chargé. Ancien officier dans l'armée de Condé, ayant quelques relations en Angleterre, l'envoyé du duc d'Otrante s'était fait présenter par lord Yarmouth, qu'il connaissait. Le marquis de Welleslev l'avait reçu poliment, et lui avait répondu que l'An-

ATrU4840.

gleterre, sans avoir le parti pris d'une guerre éternelle ^ écouterait des paroles de paix quand elles seraient portées par des agents ostensibles, suffisamment accrédités y et chargés de propositions conciliables avec l'honneur des deux nations. M. Baring ayant annoncé l'arrivée de M. de La-

à M<sup>u</sup> bouchère comme porteur de communications im<sup>i</sup>ré<sup>se</sup> po<sup>''</sup>ûtes, lord Wellesley se hâta de le recevoir, insignifiante à l'égard de l'agent, et l'écouta avec

ses communi- \*

cations, grande attention. Mais après l'avoir entendu il v<sup>^^</sup> r<sup>^</sup> montra une extrême réserve, et se renferma dans i<sup>s</sup> exa<sup>Sr</sup> ^es assurances générales et vagues de dispositions sérieusement, pacifiques, répétant que si la France inclinait sincèrement à la paix, l'Angleterre de son côté s'y prêterait volontiers. Mais il exprima les plus grands doutes sur les sentiments véritables du cabinet français, et donna pour raison de ses doutes l'obscurité même de cette mission, entièrement secrète dans sa forme, extrêmement

vague dans ses propositions, et laissant toutes choses dans une profonde incertitude. Il ne dissimula point qu'il avait déjà reçu une ouverture de la même nature , apportée il est vrai par un personnage beaucoup moins respectable que M. de Labouchère, mais exactement pareille pour le fond et la forme, car elle n'énonçait que des dispositions pacifiques sans en offrir aucune preuve tant soit peu significative. Le marquis de Wellesley répéta que toute mission clandestine , toute proposition incertaine , qui ne donnerait pas l'espoir fondé d'arriver à un arrangement honorable pour l'Angleterre, n'obtiendrait aucun accueil. Quant à la Hollande et au danger de la voir bientôt

Avril 4«0.

réunie à la France , le marquis de Wellesley s'en montra médiocrement affecté. Tandis que Napoléon titmait la Hollande irop anglaise, le ministre britannique la trouvait ttx^ française, lui en vôiuiatt d'avoir si peu secondé les Anglais pendant l'expédition de Walcheren, et semblait croire qu'entre son état actuel et la réunion à la France la différence n'était pas grande. Quant aux gênes commerciales dont ea menaçait l'Angleterre j il ne s'en &isait pas une idée bien claire, n'en prévoyait pas l'étendue, et, en tout cas, répétait qu'on s'attendait depu» longtemps à tous les actes de tjTannie imaginables le Icmg du littoral européen, et qu'on s'y était réâgné d'avance.

Ces explications, incertaines comme les ouvertures dont M. de Labouchère était chargé, étaient accompagnées de témoigniages affectueux pour lui et de l'assurance réitérée pour le gouvernement français, que si un personnage quelconque porteur de pouvoirs ostensibles et de propositions acceptaUes se {M-ésentaità Londres ^ il serait sâr d'être accudlli et admis à négocier.

Le marquis de Wellesley, si discret avec M. de Labouchère , s'<Mivrit davantage avec M. Baring, et boà dit la vérité presque tout entière. Lui et ses eollègaes , affirmait-il , ne s'étaient pi^ fait de la guerre étemelle un système; ils se souciaient peu de rétablir les Bourbons de France sur le trône de Louis XIV, et ils étaient prêts à traiter avec Napoléon, mais ils se déiaient de la sincérité de ce dernier; ils croyaient à un piège de sa part, au désir d'agiter l'opinion p«iblique en Angleterre par une négociation simu-

lée , «t ils étaient décidés à ne pas se prêter à ce

calcul. Par tous ces motifs ils ne voulaient admettre qu'une négociation officielle et solennelle. Résolus en outre à ne pas abandonner TEspagne à Joseph , la Sicile à Murât, et à ne jamais se dessaisir de Malte, ils voulaient préalablement que tout négociateur fût muni de pouvoirs tels qu'on pût sur ces points essentiels espérer un accord.

coiyectures Devinant ce qu'ou ne lui avouait pas , M. Baring, tes conditions qui était fort sagace, fit part de ses observations ia\*^^eûté personnelles à M. de Labouchère, et lui dit que possible. TAngleterre s'était résignée à la guerre , qu'elle s'y était même habituée, qu'elle n'en souffrait pas encore assez pour céder; qu'avec une grande inquiétude sur le sort de son armée elle avait pourtant fini par se rassurer en voyant cette armée se maintenir au milieu de la Péninsule, qu'il faudrait pour la décider à la payer i;in revers, actuellement peu probable; que, pour le mc-mient, elle ne consentirait point à céder l'Espagne à un prince de la maison Bonaparte; qu'il fallait être bien fixé à cet égard et ne nourrir aucune illusion. Parlant en toute liberté et cherchant les diverses ccHnbinaisons imaginables, M. Baring présenta comme possible, non comme certain, et uniquement comme émanant de



lui seul, un arrangement qui, en laissant Malte à l'Angleterre, attribuerait Naples à Murât, la Sicile aux Bourbons de Naples, et rendrait l'Espagne à Ferdinand, sauf l'abandon à la France, pour frais de la guerre, des provinces de la Péninsule jusqu'à l'Èbre.

Bien convaincu qu'un plus long séjour à Londres

ne lui procurerait aucune lumière nouvelle , M. de — \

Labouchère repartit pour la Hollande^ y arriva par les voies qu'il avait déjà suivies, et fit parvenir au roi Louis à Paris le résultat de sa démarche , restée absolument secrète pour tout le monde. Il devenait l'Espagne évident après ces communications que l'Espagne i^J,J^l2J^ était le véritable obstacle à \m rapprochement, et atout rapproqu'ayant déjà obscurci la gloire de Napoléon , ayant fort épuisé ses finances et ses armées, elle serait dans toute négociation ultérieure un empêchement insurmontable à la paix, à moins qu'on ne parvint à obtenir sur les Anglais un triomphe décisif dans la Péninsule.

Malheureusement Napoléon s'était habitué à la guerre d'Espagne, comme l'Angleterre à la guerre maritime qu'elle soutenait contre tout l'univers. Il s'y résignait comme à l'un de ces maux graves qu'on supporte grâce à une forte constitution, dont on souffre dans certains moments, dont on se distrait dans d'autres, et avec lesquels on vit, en cherchant à se faire illusion sur leur gravité. Dès qu'il eut la réponse de M. de Labouchère , il cessa de croire qu'on pût ébranler les résolutions de l'Angleterre en la menaçant de réunir la Hollande à la France, et il prit le parti de traiter à part, et de terminer tout de suite l'affaire de ses démêlés avec son frère. Cependant, ne voulant pas laisser tomber en- Napoléon, tièrement les relations indirectes commencées par çant

pour M. de Labouchère , il dicta une note à remettre , dont ^i?  
^"\* \* le sens était le suivant : — Si l'Angleterre, disaitl, "^^S?^^\*  
était habituée à la guerre et en souffrait peu, la entièrement

■■■ les reèttions

France y était habituée tout autant, et en souffrait  
commencée»

ATrill84e.

440 LIVRE XXXVm.

nooins encore. La France était victorieuse, riche, prospère ,  
condamnée , il est vrai , à payer cher le par M. de sucre et le café ,  
mais non pas condamnée à s'en pas-

etfait^dres^ser scr. En cfiet cIlc était fort dédommagée par les  
nou- 422[l2J^ veaux sucres que la chimie moderne avait  
inventés.

^ifidfareetes^^ La cfaerté des produits manufacturés avait  
procuré wttttfey. à ses fabriques un essor immense , et une souf-  
france passagère était ainsi devenue le gage assuré d'un progrès  
inouï. Naples, l'Espagne, le Levant, hri apportaient pour ses ma-  
nufactures des cotons en suffisante quantité, et si la mer était fer-  
mée à ses vaisseaux, le continent entier offrait un vaste débouché  
à ses soieries, à ses draps, à ses mousselines, à ses toiles peintes.  
Elle pouvait par conséquent supporter longtemps encore une pa-  
reille situation. Quanta l'Espagne , la guerre y avait duré deux  
ans et demi, parce que Napoléon, obligé de marcher encore une  
fois à Vienne, n'avait pas pu s'en occuper suffisamment. Mais il  
en avait fini avec l'Autriche , et il préparait aux EspG^[no)s, aux  
Portugais et aux Anglais de cruelles surprises. A considérer les

choses dans leur ensemble, il n'était donc pas fâché d'une interruption de relations maritimes qui développait les manufactures françaises, et de la continuation d'une guerre qui, en attirant les Anglais sur le continent, allait lui fournir l'occasion ardemment désirée

oi saeriiàt aocmi\* Jamais il ne dé trierait ses frères losej^, Mn-raty Louis, lér^e. Mais le sort du Portugal et de la Skile était en suspens : ces deux pays, le Ibmoire, lesyflles anséatîques, les oo-lonies espagnoles, pooaient offrir la matière de laides compen-satkms. D'ailleurs s'il était difficile de s'entendre sur ces divers points, il était au moins possible d'im\* primer tout de suite un caractère plus humain à la gœrre. Les Anglais ayaient rendn tes ordres du conseil, mixqaeis Napoléon avait répondu par les décrets de Berlin et de Milan , et on avait ainsi converti la mer en mi théfttre de violences. L'Angleterre plus que la France avait intérêt à mettre un terme à cet état de choses, car la guerre arec l'Amérique pouvait eh résulter pour elle. Si elle pensait ainsi, elle n'avait qu'à se désister de ses lois de blocus; la France, de son c^té, se désisterait des nennes; la Irlande, les villes anséatîques resteraient alors indépendantes et libres; les mers seraient ro-wertes aux neutres, la guerre perdrait son caractère acerbe, et il était possible que ce premier retour à des procédés plus modérés ftkk suivi bientM d'un entier np^ probement entre les deux nations dont la lutte divisait, agitait, toormentait le monde. —

Telles étaient les considérations que M. de Labouchère fot ehai^ de présenter à M. Baring, M. Baring au marquis de Wellesley, en suivant, pour les fme parvenir, les voies que l'un el l'autre jugeraient convenables. M. de Labouehère était autorisé ou à cor-

respondre, ou, s'il le croyait nécessaire, à faire à Lomires un non-rean voyage.

Il fallait en revenir à la Hollande, et prendre nn

ATnl4Mo.

— ^ parti à son égard, car la négociation dont elle avait

suggéré ridée, remise indéfiniment, ne pouvait pas fournir le moyen de résoudre par la paix les difflTé- Napoléon , reuds qui étaient survenus. Napoléon voulait une sotTaiter"avec lutiou immédiate pour opérer sur-le-champ la clôture ^r^Mk!î[de^ ^lû-plète des rivages de la mer du Nord, et, bien la Hollande, qu'il persistât à regarder la réunion de la Hollande à terminer à la France comme le moyen le plus sûr d'arriver à av\*c\*t^cditîS. ce résultat, cependant en voyant le chagrin de son frère y en écoutant les instances de sa mère et de ses sœurs , il était disposé à se désister d'une partie de ses exigences. Il avait déjà, par affection pour la reine Hortense et pour l'impératrice Joséphine, assuré le sort du fils atné de Louis, et transféré à cet enfant le beau duché de Berg, devenu vacant par Tavénement de Murât au trône de Naples. Louis, loin d'y voir une preuve d'affection , s'était persuadé au contrfi^ire qu'on avait voulu l'offenser en lui ôtant l'éducation de son fils, qui, devenu souverain mi\* neur d'une principauté dépendante de l'Empire, passait sous la tutelle du chef commun de la famille impériale, c'est-à-dire de Napoléon lui-même. Malgré ces folles interprétations. Napoléon, touché de l'état de son frère, consentit à entendre parler d'un arrangement autre que la réunion, arrangement qui, en changeant la frontière , en attribuant à l'autorité française la garde des côtes de la Hollande , en obligeant celle-ci à certains armements, pût produire

quelques-uns des grands résultats qu'il avait en vue. Conditions Jusqu'ici la France ayant eu la Belgique sans la qim Napoléon Hollaudc, la frontière avait quitté les bords du Rhin en^fui laissant au-dcssous de Wcscl , passé la Meuse entre Grave et

YenloOy laissé en dehors le Brabant septentrional, et rejoint TEscout au-dessous d'Anvers, en attribuant par conséquent à la Hollande non-seulement le Wahal, mais la Meuse et TEscout oriental luimême, cpïi lui avaient toujours appartenu. Napoléon voulait, tout en laissant la Hollande à son frère, rectifier la frontière, prendre le Wahal pour ligne de séparation (on sait que c'est le nom du bras principal du Rhin une fois que ce fleuve est entré en Hollande); adopter ensuite le Hollands Diep et le Krammer pour limite extrême, ce qui faisait passer sous la souveraineté de la France la Zélande , les îles de Tholen et de Schouwen , le Brabant septentrional , une partie de la Gueldre , Tlle de Bommel , les importantes places de Berg-op-Zoom , Breda , Gertruidenberg, Bois-le-Duc, Gorcum, Nimègue, c'est-à-dire un cinquième de la population de la Hollande, à peu près 400 mille âmes sur 2 millions, et des positions plus importantes encore que les peuples qu'on faisait sujets de l'Empire.

Indépendamment de ce changement de frontières, Naj^léon voulait que jusqu'à la fin de la guerre maritime le commerce hollandais se fit avec des licences délivrées par lui , que toutes les embouchures de la Hollande fussent gardées par une armée de dix-huit mille hommes , dont six mille Français et douze mille Hollandais commandés par un général français, que toute prise fût jugée à Paris, qu'une escadre de 9 vaisseaux et 6 frégates se trouvât sous voiles au Texel le 1<sup>er</sup> juillet de l'année courante

(1810), que toutes les cargaisons américaines introduites en Hollande fussent livrées au fisc français,

Avril 4 840.

le trône de Hollande.

Ui LIVRE XXXVIII

que les mesures imprudentes dépeintes à Tégard de

la noblesse fussent immédiatement rapportées, qu'il n'y eût plus de maréchaux, et que l'armée de terre « eût jamais au-dessous de vingt-cinq mille hommes présents sous les armes.

Parmi ces conditions, au moins aussi douloureuses que la privation du trône, il y en avait plusieurs qui affectaient plus particulièrement l'infortuné frère de Napoléon, bien puni aujourd'hui d'être devenu roi pour quelques années : c'était d'abord la perte des territoires à la gauche du Wahal, qui allait désoler le patriotisme des Hollandais, et fort appauvrir leurs finances déjà si obérées; c'était la juridiction des prises attribuée à l'autorité française, qui entraînait une sorte de déplacement de souveraineté, et enfin le commandement de l'armée hollandaise délégué à un général français, qui était à la fois un déplacement de souveraineté, et une cruelle humiliation.

Les conditions Louis priait, suppliait qu'on ne lui rendit pas son dû à des conditions si dures, et, dans son chagrin,

lui paraissent avenant à l'idée d'une résistance désespérée, il

81 dures, \* '

qu'il revint avait convoqué sous main aux ministres Krayenhoff et <sup>et</sup> <sup>TnX</sup> MoUerus l'avis de torti&er Amsterdam et les parties

de résister. <sup>^ j^</sup> HoUaudc Ics plus susceptibles d'être défendues. Il avait renouvelé aussi l'ordre de refuser aux Français l'entrée des places fortes hollandaises.

Mais pendant les agitations de ce malheureux prince , les troupes de l'ancien corps de Masséna , commandées par le maréchal Oudinot, avaient descendu le Rhin y et <sup>^vahi</sup> le Brabant sous prétexte de garder le pays contre les Anglais. Le général Maison s'étant présenté aux portes de Berg-op-Zoom

ATriU84d.

les avait trouvées fermées , et, ayant insisté pour qu'on les lui ouvrît, avait amené le gouverneur à lui montrer la lettre du roi qui prescrivait d'en refuser l'entrée aux Français. Craignant d'outre-passer les intentions du gouvernement en allant jusqu'à une collision, le général Maison s'était airété sous le canon de la place pour attendre de nouveaux ordres. En même temps des avis Tenus d' Amsterdam annonçaient qu'on remuait de la terre autour de cette ville , qu'on y construisait des redoutes, et qu'on les armait d'artillerie.

Ces Faits, dès qu'il les connut, remplirent Napoléon de colère. Il ravoya coup sur coup le duc d'Otrante et le duc de Feltre chez son frère, pour demander qu'on lui ouvrît toutes les portes de la Hollande, déclarant que si on hésitait à le teire il allait les fidrcer. Il rendit Louis <sup>^</sup> ses ministres responsables du sang qui coulerait, et exigea même qu'on lui livrât les ministres qui avaient donné de tels ordres'.

\* Nous citons ici une dépêche de Napoléon qui prouve son état d'exaspération, mais il ne faut pas prendre toutes les expressions au pied de la lettre, car dans ses colères^ sineères à un certain degré et au delà calculées, il menaçait de punir de mal qu'il n'en voulait faire.

« Au ministre de la Guerre,

à Paris, le 3 mars 1810.

» Je vous prie de lire cette lettre (lettre de Jf. de Larocque^ oueauld commencement d'indesha^ tants d'Amsterdam^ défendre^ ie\$ rv-ançais) et de vous rendre diez le roi de Hollande, auquel vous en donnerez connaissance. Ce prince est-il devenu tout à fait fou? SHI n^ ant que la lettre de M. Laroche-foucauld^ jVn rirais, et je me contenterais de troquer la chose absurde; mais je n'en puis dire autant après la réponse du ministre hollandais. Vous lui direz qu'il a voulu perdre son royaume, <ft que je ne ferai jamais d'vraiments qui feraient croire à ces gens-là qu'ils m'ont imposé. Vous lui demanderez si c'est par son

Les ducs d'Otrante et de Feltre (ce dernier inspi-

rait une assez grande confiance à Louis) peignirent en de tels traits l'irritation de Napoléon, que le malheureux roi de Hollande épouvanté céda sur tous les points, donna l'ordre de recevoir les troupes françaises dans ses places, et ex^nsentit à la destitution des deux ministres accusés de pousser à la résistance. « Sire, écrivit-il à son frère, j'expé- » dit cette nuit un courrier portant la destitution » du ministre Mûler et du ministre de la guerre » de Krâyenhoff; ce sont les seuls qui ont été cause » des préparatifs et de la note dont Votre Majesté a » parlé. Si elle veut la desti-



tution de quelque autre , » je suis prêt à obéir à sa volonté dès que je la » connaîtrai. »

Soumission Brisé par le chagrin et la souffrance, le roi Louis roi Louis, adressa encore à son frère la lettre suivante , qui révèle bien quelle était la situation des choses à cette époque. « Il n'y a point eu, écrivait-il, d'empire » d'Occident jusqu'ici... 11 va y en avoir un bientôt » vraisemblablement... Alors, sire, Votre Majesté » sera bien sûre que je ne pourrai plus me tromper » et l'indisposer. » (Louis^ faisait ici allusion à l'état de vassalité bien définie qui en résulterait, et qui rendrait à chacun l'obéissance facile.) « Veuillez C(hi-

ordre que ses ministres ont agi , ou si c'est de leur chef, et tous loi déclarerez que si c'est de leur chef, je les ferai arrêter et leur ferai couper la tête à tous. S'ils ont agi par ordre du roi , que dois-j® penser de œ prince? et comment après cela peut-il you-loir commander mes troupes, puisqu'il pajure ses serments? Vous appellerez MM. Roëll et Verhnel, afin qu'ils soient présents à ce que tous direz au roi. Vous aurez soin de ne pas tous dessaisir de ces pièces , et de tous rendre chez moi à Vugm de cette conférence. »

BLOCUS CONTINENTAL. m

» sidérer que j'étais sans expérience , dans un pays — ;

» dimcile , vivant au jour le jour. Permettez-moi , » puisque je suis au moment de perdre tout à fait » votre amitié et votre soutien , de vous conjurer » de tout oublier. Je vous promets de suivre fidèle- » ment tous les engagements que vous m'impose- » rez. Je vous donne ma parole d'honneur de les » suivre fidèlement et loyalement dès que je m'y » serai engagé... »

La soumission de Louis étant complète, il ne Traité pouvait plus y avoir de difficulté sur l'arrangement NaJÎSSn des affaires de Hollande. Ligne du Wahal jusqu'au le^i^t Krammer, c'est-à-dire ligne du Rhin dans sa plus septentrional

..,? . , 4 à la Hollande,

grande extension possible; occupation des côtes exige deie  
par une armée partie hollandaise, partie française, armei^u,  
commandée par un général français; jugement des  
goy^n^g^iQ^

prises transporté à Paris; saisie et abandon à la complète

\*\_ 11, A- /... \*^ nouveau

France de tous les bâtiments américains; armement régime  
comd'une flotte de 9 vaisseaux et 6 fré^tes au V' juillet; abolition  
de la dignité de maréchal et de certaines institutions nobiliaires;  
enfin éloignement des ministres qui avaient encouragé le roi  
dans la politique antifranaçaise , tout fut admis et renfermé dans  
un traité, par lequel Napoléon s'engagea, de son côté, à maintenir  
l'intégrité de la Hollande, du moins l'intégrité de ce qui en restait.  
On n'avait épargné au roi Louis que la réduction de la dette pu-  
blique au tiers. Seulement, pour le ménager aux yeux des Hollan-  
dais, on eut soin de consigner dans un procès-verbal diploma-  
tique, destiné à rester secret, ce qui était relatif au commande-  
ment de l'armée par un général français, à la saisie des bâti-

A?ril4840.

Lettre

de Napoléon à son frère Louis sur le dernier  
arrangement des chaires  
de Hollande.

inents américains , à l'abolition de certaines dignités, au renvoi de certains ministres. Il fut ajouté à ce procès-verbal une condition singulière, c'est que le roi Louis n'aurait plus d'ambassadeurs ni à Vienne ni à Saint-Petersbourg. Napoléon , se défiant des relations que ses frères pourraient nouer dans ces capitales, au fond ennemies, avait imposé la même condition à Murât sous prétexte d'économie.

Ces sacrifices une fois consentis, Napoléon écrivit à Louis une lettre qui indique parfaitement sa vraie pensée.

## U ROI DE HOLLANDE

« Paris, le 43 mars 1840.

« Toutes les raisons politiques voulaient que je réunisse la Hollande à la France; la mauvaise conduite des hommes qui appartiennent à l'administration m'en faisait une loi ; mais je vois que cela vous fait tant de peine , que , pour la première fois, je fais plier ma politique au désir de vous être agréable. Toutefois, partez bien de l'idée qu'il faut que les principes de votre administration (ion changent, et qu'au premier sujet de plainte que vous me donnerez, je ferai ce que je ne fais pas aujourd'hui. Ces plaintes sont de deux natures, et ont pour objet, ou la continuation des relations de la Hollande avec l'Angle-

terre, ou des discours » et édits réacteurs , contraires à ce que je dois 3> attendre de vous. Il faut à l'avenir que toute » votre conduite tende à inculquer dans l'esprit des x> Hollandais l'amitié de la France, et non à leur x> présenter des tableaux propres à exciter leur inimitié, et à fomenter leur haine nationale. Je

ATnH84fr.

» ik\*anrais pas même pris le BrabsBt , et yanraïs » augmenté la Hollande de f^usieursimtKoMd'babf- » tsmte^ si vous aviez l'air de la vouloir que j'av^ » droit d'attendre de mon frère et d'un prince français » çais. Mais le pays est sans remède. Quoique ce qui » est arrivé vous serre pour l'avenir. Ne croyez pas que mon nom me trompe, et n'en roulez pas sur moi-même toutes les pièces, et j'espère que vous supposez que je connais la force des idées et » des phrases.

» VoBS m'avez écrit pour l'île de Java. C'est une » question bien prématurée, et dans l'état de paix - » sance où sont les Anglais sur mer, il faut, avant d> de se livrer à des entreprises, augmenter ses » forces. Je compte que vous pourrez bientôt m'aider, et que votre escadre pourra concourir avec » les nôtres\* >»

Après l'accord dont nous venons d'exposer les conditions il y eut entre les deux frères une sorte de rapprochement. Napoléon aimait Louis dont il avait soigné la jeunesse, et en était aimé quand de sombres visions ne troublaient pas l'esprit défiant de son frère. Ils passèrent ensemble tout le temps des fêtes du mariage - Betoar nage , puis Louis partit en avril pour aller expliquer aux Hollandais les derniers arrangements, et leur faire comprendre qu'il avait été placé entre les sacrifices auxquels il

s'était résigné et la perte totale de l'indépendance nationale , que dès lors il n'avait pas de hésiter» Pour rax, autant etfrus que pour lui, il avait bien fait, car tant qu'il restait à la Hollande le principe de son existence^ elle pouvait conserver Tespoir d'être dédonniagée un jour de ses pertes ac-

AYiiU84o.

Ordres pour l'entrée en possession des provinces hollandaises  
cédées à la France ,

et pour

r occupation

militaire

des côtes

batares.

tuelles. D'ailleurs, la plupart des conditions stipulées, sauf celles qui concernaient les frontières, ne devaient avoir de durée que jusqu'à la paix. Relativementaux pertes territoriales, Louis avait supplié son frère. de le dédommager en Allemagne, et Napoléon n'avait pas refusé , laissant toujours entrevdr que la Hollande serait récompensée selon sa conduite. Pour que l'apparebce de la réconciliation fût plus complète. Napoléon exigea que la reine Hortense conduisit son fils aîné, le grand-duc de Berg, en Hollande, et y passât quelque temps auprès de son mari. Sa présence, quoique momentanée, devait tendre à persuader au public que toutes les difficultés étaient aplanies. Plus tard, quand elle s'éloignerait de nouveau, ce qui ne tarda pas en eSet, sa santé fort afihible serait l'explication de son absence.

Louis partit donc de Paris pour la Haye, ainsi qu'il en avait le vif désir. Napoléon, de son côté, se hâta de donner les ordres que comportait le nouvel arrangement. 11 prescrivit au maréchal Oudinot d'occuper le Brabant septentrional, et la Zélande jusqu'au Walial, de prendre possession définitive de ces provinces, et d'y enlever sur-le-champ, avec l'aide d'un détachement de douaniers, toutes les marchandises anglaises et les denrées coloniales qu'il serait possible de saisir. La Hollande en étant devenue l'entrepôt, et les provinces frontières surtout qu'on venait d'acquérir servant à les introduire en France, il y avait chance d'en trouver une grande quantité.

Napoléon ordonna ensuite au maréchal Oudinot de passer le Wahal et de pénétrer avec trois régi-

ÂYrU484a.

ments d'infanterie et deux régiments de cavalerie dans le nord de la Hollande laissé à Louis, tandis que le général Molitor , concentrant sa division vers rOst-Frise, serait prêt à y entrer par l'est, si les événements l'exigeaient. Le maréchal Oudinot devait avoir son quartier général à Utrecht, être rejoint par une légion de douaniers français, et occuper sur-le^amp les passes navigables. U lui était recommandé de requérir la livraison des cargaisons américaines, et de les acheminer par les eaux intérieures sur Anvers, où allaient être établis l'entrepôt et le marché des marchandises saisies. Outre V effet que Napoléon par ces mesures espérait produire en Angleterre sur le crédit, et par le crédit sur l'opinion publique , il comptait obtenir une lai^e addition au domaine extraordinaire, et joindre ainsi les avantages financiers aux avantages politiques.

Au milieu de ces occupations diverses, Napoléon Malgré avait atteint la fin d'avril (1810), époque la plus favorable pour les opérations militaires en Espagne, et c'était le moment pour lui de partir, s'il persistait à le faire

. Pour divers

à diriger en personne la campagne décisive qu'il motifs, voulait faire cette année dans la Péninsule. Malgré de le faire le désir qu'il en avait, désir tellement réel qu'il avait même envoyé au delà des Pyrénées presque toute sa garde, années. une foule de raisons le retenaient au sein de l'Empire pire. Marié le 2 avril, il n'était pas convenable qu'il quittât sitôt sa jeune épouse pour aller commander des armées. Le blocus continental, dont il se promettait de grands résultats s'il réussissait à le rendre rigoureux, ne pouvait le devenir qu'à la

Avril 1810.

Année LIVRE XXXVIII.

coordonner d'y relier lui-même. Les démêlés avec son frère Louis, provisoirement terminés, exigeaient une vigilance et une fermeté soutenues, pour empêcher que les eaux de la Hollande ne fussent bientôt rouvertes au commerce britannique. Le système commercial, très-compliqué depuis les licences, réclamait nécessairement de nouveaux règlements dont Napoléon était fort occupé, et dont il n'eût confié la rédaction à personne, car c'était par le commerce autant que par les armes qu'il se flattait de vaincre l'Angleterre. Enfin, bien qu'il espérât peu de la négociation confiée à M. de Laboulière, pourtant il n'en désespérait pas assez pour l'abandonner entièrement en s'éloignant de Paris. On venait, en effet, de voir arriver à Morlaix un commissaire britan-

nique pour l'échange des prisonniers, et ce commissaire apportait des instructions qui révélaient un notable changement de disposition dans le cabinet de Londres. On pouvait croire que les dernières ouvertures n'avaient pas dû être étranges à ce changement.

C'étaient là bien des raisons pour retenir Napoléon à Paris, sans compter que cette funeste guerre d'Espagne, qu'il voulait seul, malgré tous, il voulait que tous la fissent, excepté lui; non pas qu'il craignit un coup de poignard ou de fusil, comme l'en menaçaient beaucoup de rapports de police, mais parce qu'il ne voyait pas dans la Péninsule, ainsi qu'en Prusse, en Pologne, en Autriche, le moyen de tout terminer par une savante manœuvre ou par une grande bataille, parce qu'il y apercevait au contraire une série interminable de petits combats

livrés à la suite d'un ennemi insaisissable, des succès

plutôt que des batailles, une guerre méthodique comportant plus de patience que de génie, et faite à diriger de loin aussi bien que de près. Les Anglais seuls pouvaient offrir l'occasion d'opérations importantes; mais parmi les maréchaux il y en avait un qui, joignant à une rare énergie les hautes lumières d'un général expérimenté, et s'étant couvert

d'une nouvelle gloire dans la dernière campagne, lui semblait propre à une pareille tâche, c'était le maréchal Masséna. Napoléon fixa son choix sur lui pour l'opposer aux Anglais. D'ailleurs, cette campagne allait s'ouvrir par le siège des places qui séparent l'Espagne du Portugal, et plusieurs mois devaient s'écouler avant le commencement des opérations offensives. Napoléon serait donc toujours le maître de se porter plus tard sur



les lieux, s'il le jugeait nécessaire. Il offrit au vieux guerrier, fatigué, souffrant, mais reconnaissant des magnifiques récompenses qui venaient de lui être prodiguées, de partir pour le Portugal, afin d'aller diriger les opérations contre l'armée anglaise. Il lui composa le meilleur état-major qu'on pût alors réunir, mit sous ses ordres le savant Reynier, le brave Junot, l'impétueux Ney; il lui donna pour commander sa cavalerie le premier officier de cette arme alors vivant, le général Montbrun. Outre ces brillants lieutenants, il lui promit quatre-vingt mille hommes, et le fit partir à peine remis de ses fatigues, en le couvrant de caresses, en le suivant de ses vœux et de ses plus légitimes espérances. Qui pouvait supposer, en effet, que Masséna, le premier de

m LIVRE XXXVIII.

— ; nos généraux après Napoléon, avec une superbe

armée, ne viendrait pas à bout d'une poignée d'Anglais, inférieurs en nombre à nos soldats, inférieurs même en qualités militaires, quoique égaux en bravoure? On verra bientôt ce qu'en décida la destinée.

Projet Après avoir arrêté ces dispositions , Napoléon ima-

per la nouvelle printemps, qui était fort beau cette année , pour montrer la Belgique, traverser sa jeune femme aux populations impatientes de la Picardie et avoir, pour agir par sa présence sur les Belges, qu'il fallait .. importait de rattacher à l'Empire français en les

Normandie. \*^ ' ^

flattant, pour aller reconnaître de ses yeux le théâtre de la dernière expédition anglaise, pour ordonner des ouvrages qui rendissent impossible une expédition du même genre , pour revoir les grands travaux d'Anvers, pour inspecter la flotte de l'Escaut, pour observer de plus près la nouvelle marche de son frère, et se rapprocher plutôt que s'éloigner de la négociation avec l'Angleterre. On ordonna les apprêts de ce voyage de manière à y consacrer la fin d'avril et toute la durée du mois de mai. continuauon La uéffociatiou avcc l'Angleterre venait de pren-

parM.Fouché , " ^ , A ' , ' - rx /> i

de dre en ce moment une direction singulière, et a la- ^LKhèreT fl ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ® refuserait à croire, si des documents de y ^ " \* iéo ^ Incontestables n'en fournissaient la preuve authentique \

' Je raconte ces afEedres si compliquées de la Hollande , de la négociation avec PAngleterre, de Pintenrention de M. Fouché dans cette négociation, diaprés des documents authentiques, qui me permettront. Je Pespère, d ^ édairoir des événements restés jusqu ^ ld fort olMcurs. Ces documents sont les lettres de Napoléon, du roi Louis, du ministre Cliampagny, de M. de Labouchère , de M. Fouché , et enfin les intenoga-

Napoléon avait indiqué avec beaucoup de réserve le sens dans lequel M. de Labouchère était autorisé à continuer les ouvertures commencées auprès du cabinet britannique. Il avait montré combien de temps la France pouvait encore soutenir la guerre sans en souffrir, signalé fortement les points sur lesquels elle ne transigerait pas, et laissé entrevoir sur quels points elle serait disposée à des sacrifices. Dans l'état des esprits en Angleterre, ces indica-

tions ne fournissaient pas de grands moyens de continuer la négociation, encore moins de la faire réussir. M. Fouché, avec raison, le pensait ainsi; il avait le bon sens de vouloir la paix, et de la trouver fort acceptable aux conditions qu'on jugeait admissibles à Londres. Mais au bon sens de la désirer, il joignait la folie de vouloir la faire lui-même, sinon malgré Napoléon, du moins à son insu, se promettant, après l'avoir secrètement préparée, de venir la lui offrir toute faite, et de l'entraîner par le prestige de ce grand résultat à peu près obtenu. C'était une entreprise insensée sous tout gouvernement, plus insensée encore sous un maître aussi absolu, aussi vigilant que Napoléon, et qui n'est explicable de la part d'un homme habile comme M. Fouché que par cette passion de se mêler de tout, accrue chez lui avec rage, avec l'importance acquise, et, il faut le dire aussi pour son excuse, avec l'évidence des périls de l'Empire. M. Fouché était secondé ou poussé dans cette voie par les auteurs de projets

foires qu'on fit subir depuis à tous les personnages compromis dans la négociation. J'ai lu et relu tous ces originaux, et je n'avance pas un mot sans en avoir eu sous les yeux la preuve matérielle.

Avril 4 1840.

▲ «nlqilO.

dont il s'était entouré, et dont nous avons déjà connu d'autres quelques idées, comme de restituer une portion de la Péninsule aux Bourbons d'Espagne, comme d'attribuer les colonies espagnoles aux Bourbons de France, etc». A ces idées ils en avaient ajouté quelques autres. Si par exemple Napoléon ne voulait pas dépouiller son frère Joseph, et rendre l'Espagne même morcelée à Ferdinand, ils avaient imaginé de donner à Ferdinand les colo-

nies espagnoles, sauf à réserver aux Bourbons de France un dédommagement certes bien étrange, car ce dédommagement n'était pas moins que l'Amérique du Nord, les États-Unis eux-mêmes ! Or voici l'origine de cette conception fabuleuse. Les États-Unis, par leur loi d'embargo, s'étaient impliqués tout à la fois avec la France et avec l'Angleterre; c'étaient des républicains ingrats envers la France et odieux à l'Angleterre, que Louis XVI avait eu le tort d'affranchir, et que Napoléon, réparateur de toutes les fautes de la révolution, devait replacer sous une autorité monarchique et européenne. Il n'était pas possible que l'Angleterre ne tressaillît pas de joie en voyant les États-Unis restreints dans leur territoire, contenus dans leur essor, punis de leur révolte !

M. Foudié avait trop de bon sens pour croire à de pareilles chimères, mais il trouvait Napoléon beaucoup trop absolu dans ses conditions, et pensait qu'il fallait donner à M. de Labouchère des instructions toutes différentes de celles qu'on lui avait adressées jusqu'ici, sans quoi la négociation allait être rompue dès le début, et la paix rester impossible.

À lui.

Pressé par M. Ouvrard, qu'il avait eu le tort d'initier à une affaire aussi grave, il consentit à le laisser partir pour Amsterdam, afin de voir M. de Labouchère, et de diriger la correspondance de ce dernier avec Londres, de manière à continuer la négociation, non de manière à la rompre. M. Fouché était persuadé qu'à la longue, en insistant avec douceur et patience, et la guerre d'Espagne n'effaçant pas de meilleurs résultats, on amènerait Napoléon à faire le sacrifice de la royauté de Joseph dont il était fort désenchanté, peut-être de la royauté de Louis dont il était plus

désenchanté encore, et que si on avait eu soin, en même temps, de ménager les Anglais de façon à ne pas rompre, <m finirait par rencontrer le point où un rapprochement avec eux serait possible, où la paix deviendrait négociable, mais tout cela, selon lui, il fallait le préparer sans Napoléon^ quoiqu'on ne pût pas, bien entendu, le conclure sans lui.

AL Ouvrard partit donc, tout plein non-seulement des idées de M. Fouché, mais, ce qui était bien^i j^, 4es années, tout enchanté d'être mêlé à une si grande affaire, et se flattant d^ recouvrer par un service s^nalé la faveur de Napoléon depuis longtemps perdue. A peine arrivé à Amsterdam, il parla communica au nom de M^ Fouché dont il avait en main pin- ^»<>n»^^^»»«8 sieurs lettres, fut consid^^ par M. de Laboulière l'^gîtejre

' \*^ ^ par suite de la

comme le représentant direct et .accrédité de ce ministère

. 1 ^ ^ X j Tl.T clandestine

nistre, et par suite comme le représentant de Na- entreprise par Napoléon lui-même. Dès lors M. de Labouchère se ^^'''^^^ trouva encouragé par ce qu'il entendit et par ce qu'il lut, à envoyer à Londres de nouvelles commur

Avril 4 840.

nications d'une nature beaucoup plus satisfaisante pour la politique britannique que celles qu'on avait adressées jusque-là. M. Ouvrard en effet lui avait dit que sur la Sicile, l'Espagne, les colonies espagnoles, le Portugal, la Hollande, Napoléon ne serait point absolu dans ses volontés, qu'il ne fallait point le dépeindre

ainsi à Londres, qu'il voulait la paix, la voulait sincèrement, qu'on se trompait en Angleterre sur ses dispositions, qu'il y avait d'ailleurs en ce moment un point commun entre lui et le cabinet britannique , et que c'était le désir de punir les Américains de leur conduite. M. Ouvrard toucha à tous ces sujets d'une manière plus ou moins précise, écrivit plusieurs notes, pressant sans cesse M. de Labouchère de les transmettre à Londres. M. Touché, ayant l'imprudence de seconder cette extravagante négociation, eut recours à un moyen étrange, et tel que la police peut les imaginer, pour donner crédit à M. de Labouchère auprès du gouvernement britannique. Un inconnu, qui se faisait appeler baron de Kolli , et qui paraissait appartenir à la police anglaise , s'était présenté à Valençay pour ménager au prince Ferdinand des moyens d'évasion. On l'avait arrêté , et on avait cru faire ainsi une capture importante , qui devait contrarier fort le cabinet britannique, dont les menées allaient être publiquement dévoilées. M. Fouché autorisa M. de Labouchère à écrire au marquis de Wellesley que, s'il le désirait, ce personnage lui serait rendu. Ce devait être à la fois une preuve de bonne volonté envers le cabinet britannique, et une manière d'accréditer puissamment M. de Labouchère.

AvriH840.

Les communications étaient alors rares et difficiles avec l'Angleterre, non-seulement à cause de l'imperfection des routes, mais à cause de la guerre. Il fallait douze et quinze jours pour envoyer une lettre d'Amsterdam à Londres et avoir la réponse , en sorte que cette singulière négociation pouvait durer encore assez longtemps sans qu'on fût amené à des éclaircissements décisifs. En attendant, M. Ouvrard écrivait à M. Fouché lui peignait la négociation comme faisant des progrès qu'elle ne faisait pas , et M.

Fouché , trompant à son tour M. Ouvrard , lui représentait Napoléon comme instruit et satisfait de ces pourparlers, ce qui était absolument faux, car M. Fouché différant tant qu'il pouvait un aveu difficile, se réservait d'informer Napoléon lorsque l'œuvre serait assez avancée pour être avouée.

Pendant ce temps , l'Empereur était parti de Paris Départ avec une cour brillante, composée de l'Impératrice, \* ^ " du roi et de la reine de Westphalie, de la reine de e^briffie Naples , du prince Eugène , du grand-duc de Wurtz- ^ l'accombourg oncle de Marie-Louise, du prince de Schwarzenberg ambassadeur de la cour d'Autriche, de M. de Mettemich premier ministre de cette cour, et de la plupart des ministres français. Napoléon se proposait de visiter Anvers , Flessingue , la Zélande , le Brabant, provinces nouvellement cédées à l'Empire, puis de revenir en Picardie, et de rentrer par la Normandie à Paris.

Les peuples, ennuyés de la monotonie de leur vie, s'empres- sent toujours d'accourir au-devant des princes qui passent, quels qu'ils soient, et souvent les applaudissent à la veille même d'une cata-

Avril4840.

430 LIVRE XXXVIII.

Strophe. Quand Napoléon paraissait quelque part, le senti- ment de la curiosité, celui de l'admiration, suffisaient pour attirer la foule, et, dans un moment où il venait de compléter sa prodi- gieuse destinée par son mariage avec une archiduchesse, Tem- preBsement et l'enthousiasme devaient être plus grands. Partout, en effet, où il parut, les transports furent vifs et unanimes: D'ailleurs sa présence annonçait toujours la continuation ou le

commencement d'im\* menses travaux, et on applaudissait en lui non-seulement le grand homme , mais le bienfaiteur. Napoléon Parti de Gompiegne le 27 avril, il arriva dans la Quentin, journée à Saint^Quentiu. Cette ville lui devait, outre le rétablissement de l'industrie des linons, les beaux travaux du canal de Saint-Quentin , repris et achevés depuis le Consulat. On avait illuminé le souterrain qui réunit les eaux de la Seine à celles de l'Escaut, et Napoléon le traversa avec toute sa cour dans des barques élégamment décorées, et pour ainsi dire en plein jour. Il accorda, chemin faisant^ à M. Gayant, l'ingénieur qui avait dirigé ces beaux travaux, une forte pension avec un grade dans la Légion d'honneur, et partit ensuite pour Cambrai et le château de Laeken. Il ne devait visiter Bruxelles qu'au retour.

Le 30 avril il s'embarqua sur le vaste canal qui de Bruxelles va rejoindre le Ruppel, et par le Ruppel l'Escaut lui-même. Tous les canots de la grande flotte de l'Escaut, pavoises de mille couleurs, manœuvres par les équipages des vaisseaux, étaient venus le chercher, et le transportèrent sur les eaux soumises de la Belgique avec la vitesse des vente.

Mu4M«.

Le mnistre de te mriiie Decrès, l'amiral Missiessy, celtti qui avait montré tant de sang-froid pendant TexpédiCion de Walcbereu, commandaiMt te flottille impériale. Bientôt on arriva en vue de l'escadre d'Anvers, créée par Napoléon , et récainment soustraite à te torchor des Anglais. Tous les vaisseaux, foégates, corvettes, chaloupes canonnières, bordaient la haie : Marie-Louise passa sous le feu inoffensif de mille pièces de canon , qui portaient à tons ses sens émus le témoignage de te puissance de son époux.



La cour impériale fit son aitrée à ^vers au milieu Napoléon des poputetions belges aocouroes à sa rencontre , et oubliant leurs sentimente Imstiles en présence d'un si grand spectacle. Napoléon avait beaucoup à teire à Anvers, et il s'y arrêta plusiairs jours. La paix ^'»î^ continentale hii permettait de se livrer à ses projets maritimes pour te marine de l'Empire et des États alliés : il allait disposer cette année d'une quarantaine de vaisseaux, dont 9 au Texel, prcmiis au 4\*^ juillet^ 40 actuellement sous voiles à Anvers, 2 à Cherboui^, 3 à Lorient, 47 à Toulon, i à Venise, total 42. Il comptait en avoir 74 en 4844, 400 ou 440 en 4848, capaUes, en y ajoutant te quantité de frégates et de corvettes nécessaire, d'embarquer au besoin 450 mille hommes pour toutes les destinations.

Afin d'atteindre à ce nombre, il lui tellait en avoir neuf de plus à Anvers, dans l'espace d'une année. Il était indispensable pour cela d'augmenter les Grand bassins , et d'attirer les bois et les ouvriers dans ce port de prédilection. Napoléon donna les ordres qui convenaient , et fit lancer en sa présence un vaisseau

établissement d'Anvers.

de 80, qui entra majestueusement dans TEscut sous

Mai4840. , , , , . . . . , ,

les yeux de llmpératnce , et au milieu des bénédictions du clei^é de Malines, convié à cette fête navale. Napoléon avait auprès de lui le prince Eugène, auquel il désirait montrer tout ce qu'il faisait dans les lagunes de la Flandre , pour Texciter à en faire autant dans les lagunes de TAdriatique. — Quand on a la terre , on peut avoir la mer, répétait-il volontiers , pourvu qu'on le veuille et qu'on y mette le temps. — Le temps!... justement ce

qu'on se procure par la sagesse seule, et ce dont Napoléon devait bientôt se priver lui-même !

Son frère Louis était venu le voir, et, quoique  
moins agité , paraissait toujours profondément triste,  
triste de sa propre tristesse et de celle de son peuple.

Entrevue quG tant d'afflictious avaient frappé à la fois. Napo-  
avec^SÎÎ'frère '^^^ ^^ ^^ ^^ '® ranimer en lui montrant ce  
qu'il

i^"! avait exécuté à Anvers, ce qu'il se proposait d'y exé-  
aux frontières ' ^ r j

de cuter encore, lui recommanda instamment d'avoir " o " \* ^'  
sa flotte prête au Texel au 1<sup>er</sup> juillet, lui développa ses vastes pro-  
jets maritimes, lui annonça que ses troupes allaient être amenées  
sur les côtes, que sous peu de temps il y aurait aux bouches de  
l'Escaut, à Brest, à Toulon, de vastes expéditions prêtes à porter  
des armées entières , que Masséna marcherait sur Lisbonne avec  
80 mille hommes, que dans deux mois on presserait vivement les  
Anglais sur tous les points, et que cette guerre, dont ils sem-  
blaient s'être fait une habitude , on la leur rendrait bientôt insup-  
portable , surtout si par le blocus rigoureusement observé on les  
atteignait fortement dans leurs intérêts mercantiles.

BLOCLS CONTINENTAL. 433

A ce sujet, Napoléon entretint son frère Louis de — ;

la négociation Labouchère. Par un singulier hasard, il venait  
de rencontrer et d'apercevoir en route M. Ouvrard, qui se rendait

en toute hâte d'Amsterdam à Paris , pour la suite des étranges communications engagées entre la Hollande et l'Angleterre. Napo- soupçons

., . . . , 1, . . de Napoléon

léon, avec son ordinaire promptitude d esprit, avait au 8<sup>e</sup> jet de u entrevu que M. Ouvrard, jouissant de la faveur de <sup>^</sup>hère, M. leduc d'Otrante, fort lié d'affairesavecM. de La- «<sup>^</sup> demande

' au roi Louis

bouchère, était venu se mêler de ce qui ne le regar- de lui en en-

- . 1 1 % 1 1 1 Toyer toutes

daitpas, chercher a surprendre quelque secret de les pièces. la négociation , peut-être donner des conseils dont on n'avait pas besoin, peut-être aussi asseoir quelque spéculation sur des probabilités de paix. Plein de singuliers pressentiments, il fit défendre à M. de Labouchère toute relation avec M. Ouvrard, lui fit même demander toutes les lettres échangées entre Amsterdam et Londres, et ajouta l'ordre de les lui envoyer pendant son voyage partout où il se trouverait. Louis repartit pour Amsterdam sans avoir voulu assister à aucune fête, surtout dans un moment où Napoléon allait entrer sur le territoire récemment enlevé à la Hollande.

Napoléon, après avoir employé cinq jours à prescrire les travaux nécessaires, et surtout les nouvelles défenses qui devaient rendre Anvers imprenable, ordonna à la flotte de descendre sur Flessingue, et pour lui en laisser le temps il alla visiter les nou-

veaux territoires acquis entre la Meuse et le Wahal, . ainsi que les places de Bei^op-Zoom, Breda , Boisle-Duc et Gertruidenbere.

. ^ \_ .. , . , . , Napoléon

A Breda 9 il reçut, avec les autorités civiles et àBred.

Mai 48l#.

Violente

réprimande

au clergé

catholique

du Brabant.

militaires y le dergé prolestant et catifiolique. Dans ces terri-  
toires nouvellement acqm» à l'Empire, les catholiques se trou-  
vaient affranchis de la dominalion protestante, et cependant ils  
étaient loin de se montrer satisfaits. Tandis que le principal mi-  
nistre protestant était venu avec le grand costuHie de son état, le  
vicaire apostolique, au contraire, s'était présenté en simple habit  
ndr, comme s'il eèt craint, en pareille occasion , de revêtir des ha-  
bits de fête. Na^ pdéon, à la simple attitude des assistants, avait  
deviné Ions lenrs sentiments, et, prenant chaque jour davantage  
la fâcheuse habitude de ne plus se contenir, il se livra à un mou-  
vement de colère, en partie sincère, en partie calculé. Feignant  
d'abord de ne point apercevoir le vicaire apostolique, il écouta  
avec bienveillance le ministre protestant, qui, le hara»goant avec  
beaucoup de simplicité et de modestie, lui adressa quelques pa-  
roles de .résignation, les seiries convenables dans la bouche de  
citoyens qui venaient d'être arrachés à leur ancienne patrie pour

être attachés à une nouvelle patrie, grande mais étrangère. « Sire, dit le représentant du clergé protestant, vcms voyez en nous les ministres d'une communion chrétieitne , qui a pour coutume invariable d'adorer dans tout ce qui se passe la main de la Providence, et de rendre à César ce qui esl à César. —

Vous avez raâson , répondit sur-le-champ Napoléon, et vous vous en trouverez bien, car je vewx IMTotéger tous les cultes. Mais pourquoi, monsîeirr, êtes-vous revêtu du grand costume de votre laÎMa tère? — Sire, cela est dans l'ordre. — Cesl donc l'usage du pays? reprit Napoléon. — Se retournant

alws vers le clergé catholique : Et vous, messieurs, leur dit-il , pourquoi n'êtes- vous pas ici en habits sacerdotaux? Êtes-vous des procureurs, des notaires, ou des médecins? Et vous , monsieur, s'adressant au représentant de TÉglise romaine, quelle est votre qualité? — Sire, vicaire apostolique. — Qui vous a nommé ? — Le pape. — Il n'en a pas le droit. Moi seul, dans mon empire, je désigne les évêques chargés d'administrer TÉglise. Rendez à César ce qui est à César. Ce n'est pas le pape qui est César, c'est moi. Ce n'est pas au pape que Dieu a remis le scepUre et l'épée , c'est à moi. Vous catholiques, longtemps placés sous la domination des protestants , vous avez été affranchis par mon frère , qui a rendu tous les cultes égaux; vous allez me devoir une égalité plus complète encore , et vous commencez par me manquer de respect! Vous vous plaigniez d'être opprimés par les protestants ! il paraît par votre conduite que vous l'aviez mérité, et qu'il fallait faire peser sur vous une autorité forte. Cette autorité ne vous manquera pas, soyez-en sûrs. J'ai ici la preuve en main que vous ne voulez pas obéir à l'autorité civile, que vous refusez de prier pour le souverain. J'ai déjà fait arrêter deux prêtres indociles, et ils resteront

en prison. Imitez les protestants, qui, tout en étant fidèles à leur foi, sont citoyens soumis aux lois et sujets fidèles. Ah! vous ne voulez pas prier pour moi, reprit Napoléon avec un accent de colère croissant. Est-ce parce qu'un prêtre romain m'a excommunié ? Mais qui lui en avait donné le droit? Qui peut id-bas délier les sujets de leur serment d'obéissance au souverain institué par les lois ? Personne, vous devez

Mai 4840.

#### 436 LIVRE XXXVIII

— : — — le savoir, si vous connaissez votre religion. Ignorez-

VOUS que ce sont vos coupables prétentions qui ont poussé Luther et Calvin à séparer de Rome une partie du monde catholique ?• S'il eût été nécessaire , et si je n'avais pas trouvé dans la religion de Bossuet les moyens d'assurer l'indépendance du pouvoir civil, j'aurais, moi aussi, affranchi la France de l'autorité romaine, et quarante millions d'hommes m'auraient suivi. Je ne l'ai pas voulu , parce que j'ai cru les vrais principes du culte catholique conciliables avec les principes de l'autorité civile. Mais renoncez à me mettre dans un couvent, à me raser la tête , comme à Louis le Débonnaire , et soumettez- vous , car je suis César! sinon je vous bannirai de mon empire, et je vous disperserai comme les juifs sur la surface de la terre... — En prononçant ces dernières paroles, la voix de Napoléon était retentissante , et son regard étincelant. Les malheureux prêtres qui avaient provoqué cet éclat étaient tremblants. — Vous êtes, ajouta-t-il, du diocèse de Malines; allez vous présenter à votre évêque ; prêtez serment entre ses mains, obéissez au concordat, et je verrai alors ce que j'aurai à ordonner de vous. —

Cette scène calculée pour faire effet, en fit beaucoup. Les parodies de Napoléon, recueillies à l'instant même, et répétées avec la permission de la police dans la plupart des journaux du pays produisirent une grande impression.

Napoléon Embrassait tout dans son activité, Napoléon \*\*du-waha[. passa rapidement à d'autres objets. Il visita Bergop-Zoom, Breda, Gertruidenberg, Bois-le-Duc, prit partout des résolutions utiles, et dictées par sa con-

MailStO.

naissance profonde de la guerre et de l'administration. En voyant ces contrées si fertiles en Un et en chanvre, il décréta qu'un million serait accordé k rinventeur de la machine à filer le lin. Il trouva aussi dans ces provinces des manufactures où Ton produisait à très-bas prix du drap commun , très-bon pour les troupes, et il décida qu'il en serait fait un emploi considérable. Arrivé au bord du Wahal, qui présente une si puissante frontière et un si beau moyen de communication intérieure y il sentit se rallumer en lui toutes les ardeurs de son ambition pour la France , et il imagina un règlement pour assurer Règlements exclusivement aux bateliers français la navigation aux Français du Rhin. Il décida que tout bâtiment non français \*\*^^£.^ entrant dans le Rhin devrait rompre chaîne à Nimègue s'il venait de Hollande, à Mayence s'il venait de l'Allemagne par le Mein, pour livrer sa cai^aison à des bâtiments français, lesquels pourraient seuls naviguer sur ce grand fleuve. Napoléon traitait ainsi les eaux fluviales coënme les Anglais traitaient les eaux de l'Océan. Jaloux d'avoir des bois de construction pour Anvers, il ordonna que tout bois de cette espèce naviguant ou flottant sur le Rhin, serait obligé de venir en Belgique, au lieu d'aller en Hollande, où les Hol-

landais, grâce à leurs vastes capitaux, avaient coutume de les attirer. Il rendit en même temps divers règlements pour faire venir de Brest où Ton construisait peu, faute de bois, les ouvriers oisifs, et les employer à Anvers.

Après avoir visité les places de la frontière et s'être Napoléon

^ ^ à Flessingue\*

transporté successivement dans les tlesde Tholen, de Schouwen, de Sud et Nord-Beveland, de Wal-

iltU.

cberen enfin , il décida , à cause des fdnestes fièvres de ces contrées, qu'on n'y garderait que les postes indispensables, en ayant soin de les bien choisir et de leur procurer toute la force défensive dont ils seraient susceptibles. Il prescrivit à Flessingoe d'immenses travaux pour mettre la garnison à l'abri du feu des vaisseaux, et accabler de projectiles destructeurs l'escadre ennemie qui voudrait franchir la grande passe. A la vue des ruines de Flessingue, il se montra plus juste envers le malheureux général Monnet, qui avait récemment succombé en défendant la place, et donna les ordres les mieux entendus pour que rien de ce qui s'était passé ne pût se renoover à l'avenir. D'après l'observation souvent faite que les hommes d'âge mûr et acclimatés prenaient moins la fièvre que les hommes jeunes et nouvellement arrivés, il décréta une organisation en vertu de laquelle la garde de ces îles devait être réservée aux bataillons de vétérans et aux bataillons coloniaux. Il voulut qu'une nombreuse flottille de chaloupes canonnières fût toujours jointe à la flotte , et que les bassins de Flessingue fussent disposés pour recevoir vingt grands vaisseaux de ligne. Tandis qu'il prescrivait ces choses , sa cour donnait et



recevait des filtes, et s'occupait de la partie frivole du voyage, dont il se réservait la partie utile. Retour à Paris SoD séjour s'étant prolongé jusqu'au 42 mai dans ^J^l^' ces parages, il remonta l'Escaut, ne fit cette fois que traverser Anvers , vint montrer son épouse à Bruxelles, redescendit ensuite à Gand et à Bruges , pour arrêter les travaux nécessaires sur la gauche de l'Escaut, et de là se rendit à Ostende, d'où une

etleflATre.

armée an\$^se aurait pu en débarqimBt marcher droit sur Anvers. Napoléon y décida les ouvragée qui pouvaient assurer à cette place une force sufisante, puis partit pour Dunkerque, où il prescrivit quelques réparations, cbbàtia la paresse de quelques (^Kciers du génie trouvés en faute, visita le camp de Boulogne, théâtre abandonné de ses premiers projets, y passa des revues pour inspirer de l'inquiétude aux Anglais, accorda deux, jours à Lille , et enfin se traifôporta au Havre, où il s'occupa attentivement de la défense de ce port considérable. Le i""\* jam au soir il était de retour à SaintrCloud,. satis&it de ce qu'il avait vu et ordonné, de l'accueil fait partout à l'Impératrice, et des errances que la nation se»blait placer smr la tête de cette jeune souveraine.

Pourtant malgré les nombreux sujets de satsiKtion que lui avait procurés ce voyage, il revenait avec une pn^nde irritation , et c'était le duc d'Otnmfce qui en était principaksient l'objet\* Le roi Louis, en efel, comme le lui avait prescrit Napoléon, avait demandé à M\* de LaboiKhère tous les papiers relatifs aux communications avec l'Angletanre, et celui-ci croyant de bonne foi qu'en continuant à rin^igation de M. Ouvrard les ouvertures commençées , il agissait d'après les ordres du duc d'Oirante, et par ccmsé-

quent de l'Empereur loimême, avait livré sans dissimulation tout ce qu'il avait écrit à Londres, et tout ce qu'on lui avait ré^ pondu. Napoléon, lisant en route ces papiers transmis par son frère, y acquit la certitude qu'on avait oontiMiié à négocier à son insu, et sur des bases qui étaient kàa de lui convenir. Ces papiers n'appre-

Découverte

pendant

le voyage

de Belgique

de

la négociatioo

clandestine

entreprise par

M. Fouché avec l'Angleterre.

- . ' naient pas tout ce qui s'était passé, car il y manquait la correspondance de M. Ouvrard avec M. Fouché, mais tels quels , ils suffisaient pour prouver à Napoléon qu'on avait négocié sans son ordre, et d'après d'autres indications que les siennes. Il se doutait, sans en être bien assuré, que M. Fouché avait pris une grande part à ces singulières menées, et il voulut s'en éclaircir sur-le-champ. Violentes Lc lendemain même de son arrivée, c'est-à-dire

""iSresi^ le 2 juin, il convoqua les ministres à Saint-Cloud.

\* ^'^'^^ M. Fouché était présent. Sans aucun préambule ,  
Naun conseil poléou lui demanda compte des allées et venues de  
des ministres. i\_, ^ ^

M. Ouvrard en Hollande , des pourparlers avec r Angleterre  
continués, à ce qu'il paraissait, en dehors de l'action du gouver-  
nement. Il lui demanda en outre, et coup sur coup, s'il savait  
quelque chose de cet étrange mystère , s'il avait ou non envoyé  
M. Ouvrard à Amsterdam , s'il était ou non complice de ces ma-  
nœuvres inqualifiables... M. Fouché, qui s'était réservé de parler  
plus tard à l'Empereur de ce qu'il avait osé tenter, surpris par  
cette soudaine révélation à laquelle il ne s'attendait pas, pressé à  
brûlepourpoint de questions embarrassantes, balbutia quelques  
excuses pour M. Ouvrard, et dit que c'était un intrigant qui se  
mêlait de tout , et aux démarches duquel il fallait ne pas prendre  
garde. Napoléon ne se paya point de ces raisons. — Ce ne sont  
pas là, dit-il, des intrigues insignifiantes qu'il faille mépriser;  
c'est la plus inouïe des forfaitures que de se permettre de négocier  
avec un pays ennemi ^ à l'insu de son propre souverain, à  
des conditions que ce souverain ignore, et que probablement il

Juin 4840.

ii\*admettrait pas. C'est une forfaiture que sous le plus faible  
des gouvernements on ne devrait pas tolérer. — Napoléon ajouta  
qu'il regardait ce qui venait de se passer comme tellement grave ,  
qu'il voulait qu'on arrêtât M". Ouvrard sur-le-champ. M. Fouché,  
craignant qu'une telle arrestation ne fit tout découvrir, essaya en  
vain de calmer la colère de Napoléon , mais ne réussit qu'à l'ac-  
croître en aggravant ses soupçons, et en les attirant sur sa propre  
Arrestation tête. Napoléon, qui avait résolu d'avance l'arresta-

M. Ouvrard, tion de M. Ouvrard, se garda bien d'en chaîner  
 M. Fouché , de peur que celui-ci ne le fît évader, et,  
 sortant du conseil à l'instant même, il donna cette mission à son  
 aide de camp Savary, devenu duc de Rovigo, et investi de toute sa  
 confiance. Le duc de Rovigo lui avait servi souvent, comme on  
 peut s'en souvenir, pour des expéditions de ce genre. En deux ou  
 trois heures M. Ouvrard fut adroitement arrêté, et tous ses pa-  
 piers furent saisis. Au premier examen on reconnut qu'en effet la  
 négociation avait été poussée encore plus loin qu'on ne l'avait cru  
 d'abord , et que M. Fouché avait été au moins pour moitié dans la  
 singulière intrigue qu'on venait de découvrir.

Napoléon avait été fort mécontent de l'esprit re- Découverte  
 muant de ce ministre, qui déjà, dans diverses occa-  
 si-  
 ons, avait pris une initiative déplaisante ou dé-  
 passé pa-  
 sé entre le but assigné, ainsi qu'on avait pu le remar-  
 quer M. Ouvrard et dans la première tentative de divorce , dans  
 l'exten-  
 sion excessive donnée à l'armement des gardes  
 na-  
 tionales , et enfin dans cette récente négociation  
 avec ,  
 l'Angleterre.

l'Angleterre.

Napoléon y voyait à la fois un esprit d'entreprise  
 des plus téméraires, et une ambition de

Jum 4«4#.

se faire valoir qui, dans certaines occasioiis, pouvait devenir  
 infiniment dan-  
 reuse. Il apercevait notamment dMis cette impa-  
 tience de conclure la paix presque malgré lui, une censure indi-  
 recte de sa poli-  
 tique , et le désir d'acquérir des m-  
 tes à ses dé-  
 pens. II faut ajouter qu'il commençait à concevoir un vague mé-

contentement contre tous ses anciens coopérateurs, car tous, et surtout les plus distingués, se dressaient, chacun à leur manière, improuver manifestement ce qu'il faisait. M. de Talleyrand par ses « ruses », le sage Cambacérès par son silence, M. Fouché par le mouvement qu'il se donnait pour amener la paix, étaient comme autant de désapprobateurs, plus ou moins avoués, de la politique ambitieuse et indéfiniment guerroyante de l'Empire. Napoléon avait plus d'une fois fait tomber le poids de son humeur sur M. de Talleyrand. Au silence de l'archichancelier Cambacérès, il répondait par un silence quelquefois sévère, et fâcheux surtout pour lui-même, car il se privait ainsi de conseils précieux. Quant à M. Fouché, qu'une grande considération ne protégeait pas, et qu'une fiante récente lui livrait sans défense, il était décidé cette fois à ne pas le ménager. La correspondance trouvée chez M. Ouvrard ne laissait plus de doute sur la part que le duc d'Ortrante avait prise à la seconde négociation Labouchère. Le lendemain, 3 juin, était un dimanche. Tous les grands dignitaires étaient venus entendre la messe à Sainte Cloud, et assister au lever de l'Empereur. Après la messe, Napoléon fit appeler dans son cabinet les grands dignitaires et les ministres, excepté M. Fouché, et s'adressant à eux : Que penseriez-vous, leur

dit-il, d'un ministre qui, abusant de sa position, — ;

aurait à l'insu du souverain ouvert des communications avec l'étranger, et entamé des négociations diplomatiques sur des bases imaginées par lui seul, et compromis ainsi la politique de l'État ? Quelle peine y a-t-il dans nos codes pour une pareille forfaiture ?

- .« — En achevant ces paroles. Napoléon, regardant attentivement chacun des assistants, semblait provoquer une réponse qui lui facilitât le sacrifice du duc d'Otrante, car, même au milieu de sa

toutepuissance, c'était quelque chose que de frapper ce personnage\* Les complaisants, cherchant dans ses yeux la réponse qui pouvait lui convenir, se récriaient que c'était là un crime abominable. M. de Talleyrand, qui cette fois n'était pas l'objet de la colère impériale, souriait nonchalamment; l'archichancelier, devant qu'il s'agissait de M. Fouché, et persistant dans son rôle ordinaire de conciliateur, même envers un ennemi déclaré, répondit que la faute était fort grave sans doute, et mériterait en effet un sévère châtement, à moins cependant que l'auteur de cette foute n'eût été égaré par un excès de zèle. — Excès de zèle, reprit Napoléon, bien étrange et bien dangereux, que celui qui conduit à prendre une telle initiative!... Et il raconta alors avec véhémence tout ce qu'il savait de la conduite de M. Fouché. Il finit en annonçant la résolution irrévocable de le destituer. Puis il demanda DMtitntk« aux assistants de le conseiller dans le choix d'un ^®^ - ^'«\*\*successeur.

Ici commença pour tous un grand embarras. D'abord le choix était difilcile a faire, tant le ministère

de la police avait acquis d'importance par suite de

Juin 4840. . n r r

rimmense arbitraire dévolu alors au pouvoir, tant aussi M. Fouché avait su accroître cette importance et se la rendre propre! Tout le monde en outre craignait de ne pas rencontrer le choix qui était dans la pensée de Napoléon, et de contribuer même indirectement à la destitution d'un ministre qu'on redoutait jusque dans sa disgrâce. Aussi chacun répétait-il à l'envi qu'il fallait bien y penser avant de trouver le remplaçant d'un homme tel que M. Fouché. M. de Talleyrand seul, qui assistait à cette scène en si-

lence, et avec une légère expression d'ironie sur son impassible visage , M. de Talleyrand , se penchant vers son voisin , dit assez haut pour être entendu : Sans doute, M. Fouché a eu grand tort, et moi je lui donnerais un remplaçant, mais un seul , c'est M. Fouché lui-même. — Importuné de cette réunion qui ne lui procurait pas de grandes lumières, et qui lui avait valu une sorte de raillerie de la part de l'un des assistants. Napoléon sortit brusquement, emmenant avec lui l'archichancelier. Belle ressource, lui dit-il , que de consulter ces messieurs! Vous voyez quels utiles avis on en peut tirer... Mais vous n'allez pas croire apparemment Nonination 4^6 j'aie songé à les consulter sans avoir pris mon de Rovigo au V^^^^' Mou choîx est fait, et le duc de Rovigo sera département ministre de la police. — Napoléon avait déjà, soit la police, à l'armée, soit dans l'intérieur, éprouvé la dextérité et l'audace du duc de Rovigo , connaissait son dévouement , savait bien qu'il n'imiterait pas M. Fouché, et que par exemple il ne s'attribuerait pas exclusivement les actes de douceur, en rejetant sur le

chef du gouvernement les actes de rigueur. Do plus , le duc de Rovigo devait inspirer une grande frayeur, et Napoléon n'en était pas Caché. Pourtant ce choix inquiéta rarcliichancelier. Tout en rendant justice au duc de Rovigo , tout en reconnaissant que chez lui la réalité valait mieux que l'apparence , il objecta l'effet qu'aurait produire cette police militaire, et indiqua, sans l'oser dire ouvertement, que l'opinion publique commençant à s'éloigner, ce n'était pas avec un ministre de la police en uniforme et en bottes qu'on pourrait la ramener. — A ces observations, Napoléon répondit : Tant mieux! le duc da Rovigo est fin, résolu, et pas méchant. On en aura peur, et par cela même il lui serd plus facile d'être doux qu'à un autre. — Il n'y avait pas à répliquer, et il faut reconnaître que parmi les choix que Napoléon fit à cetto époque

pour remplacer successivement les personnages considérables des premiers temps de l'Empire, celui dont il s'agit, tout effrayant qu'il paraissait, fut de beaucoup le meilleur, car le duc de Rovigo était intelligent, délié, hardi, peu scrupuleux il est vrai, mais dénué de méchanceté, et au moins par dévouement capable de dire la vérité à son maître. Il ne manqua pas en effet de la lui dire quelquefois avec une sorte de familiarité soldatesque. Malheureusement la vérité, quelque forme qu'on emploie pour la faire arriver aux oreilles des souverains, quand leur esprit s'y refuse est un bruit inutile et importun fait à une porte qui ne veut pas s'ouvrir.

Le mouvement des choses venait donc d'emporter en moins de trois ans les deux ministres les plus importants dans la politique, celui des affaires TOM. xn. 40

imix 4810.

Juin 1840.

étrangères et celui de la police, M. de Talleyrand et

M. Fouché. La place de ministre des affaires étran\*

gères, bien que remplie avec modestie, prudence,

discretion, par M. de Gadore, semblait vacante de-

Efforts puis que M. de Talleyrand avait quittée. Un per-

M. de Bismarck ^^^^S^ P^W ^^ d'extérieur avantageux, M. de Bas-

perano, dévoué à l'Empereur, désirant le bien servir,

faire arriver . i i \* />



au ministère mais Cherchant à gagner sa confiance en étant sur lui-même toutes choses de son avis plus qu'à lui-même, et

"d'Arvigo! tandis que M. de Talleyrand donnait quelquefois à sa maison le ton de la raillerie, donnant à la sienne celui de l'enthousiasme, aspirait au ministère des affaires étrangères, et pour s'en ménager les voies aurait voulu porter au ministère de la Justice un ami tout personnel. Cet ami était M. de Sémonville, esprit cynique, hardi dans le propos, souple dans la conduite, ayant d'un ministre de la police les doctrines peu scrupuleuses, mais non la sûreté de jugement, le tact, la vigilance et le courage. M. de Bassano avait contribué à la chute de M. Fouché en se faisant l'écho de plus d'un bruit fâcheux, et il préparait l'avènement de M. de Sémonville en vantant outre mesure quelques services secondaires rendus par ce personnage dans la négociation du mariage. Mais s'il y avait auprès de Napoléon, comme auprès de tous les hommes supérieurs, quelques accès ouverts à la médiocrité

M. de Sémonville à Saint-Aloud, le tenant tout prêt — ^

en cas que Napoléon se laissât gagner, on entendit appeler plusieurs fois et avec précipitation le duc d'Arvigo pour qu'il se rendit dans le cabinet de l'Empereur. Les antichambres étaient remplies de curieux venus à Saint-Goud avec l'espoir d'assister à quelque révolution dans les hauts emplois. Le duc d'Arvigo, attendu quelques instants, arriva enfin, et fut fort surpris de ce que lui annonça Napoléon. — Allons, lui dit-il sans préparation, vous êtes ministre de la police, prêtez serment, et courez vous mettre

, „X . . , « . , Installation

a 1 oeuvre. — Lé nouveau mmistre balbutia quel- du duc ques excuses modestes que Napoléon n'écouta p(»nt, ^^ "^^^ pre- ta serment, et traversa ensuite les appartements impériaux, re- tentissants du bruit que M. le duc de Rovigo était nommé mi- nistre de la police, et M. le duc d'Otrante disgracié. Cette nouvelle produisit un effet fâcheux, tant à cause de celui qui sortait du mi- nistère, que de celui qui venait d'y entrer. M. Fouché, après avoir été fort utile jadis, par sa connaissance des hommes , par son in- dulgences pour les partis, par son adresse à les calmer et à les cor- rompre, avait sans doute beaucoup diminué le mérite de ses ser- vices par son indiscrete activité , mais instinctivement le public regrettait en lui l'un des hommes qui avaient conseillé Napoléon dans ses belles années. Le public ressentait pour M. Fouché les regrets qu'il avait éprouvés pour M. de Talleyrand et pour José- phine elle-même; il regrettait en eux les témoins, les acteurs d'un temps qui avait été excellent, et qu'on pouvait craindre de ne pas voir égalé par les temps qui allaient suivre.

Juin 4840,

Napoléon , tout en disgraciant M. Fouché , voiJut cependant lui donner un dédommagement, et il le N^^déon ^^^^"^^ gou- verneur des États romains, où son tact, h M. Fouché son expé- rience des révolutions pouvaient en eflFet

à l'occasion . \_ , ïi n . ^ ^ i

de la disgrâce ôtTC employés avec avantage. Il nt précéder cette

deceiui-ci. Jfcég^l^iQJ^ ^Q jgyx lettres, l'une publique et plein^^

de témoignages consolants, l'autre secrète et plus  
sévère. Voici la seconde, que nous citons parce  
qu'elle est plus conforme à la vérité des choses.

« Saint-doud, le 3 juin 4840.

» Monsieur le duc d'Otrante, j'ai reçu votre let- » tre du 2 juin.  
Je connais tous les services que vous » m'avez rendus, et je crois  
à votre attachement à » ma personne et à votre zèle pour mon  
service. » Cependant il m'est impossible , sans me manquer » à  
moi-même , de vous laisser le portefeuille. La » place de ministre  
de la police exige une entière et » absolue confiance , et cette  
confiance ne peut plus » exister, puisque déjà dans des circons-  
tances im- » portantes vous avez compromis ma tranquillité et »  
celle de l'Etat, ce que n'excuse pas, à mes yeux, » même la légiti-  
mité des motifs.

» Une négociation a été ouverte avec l'Angleterre, » des confé-  
rences ont eu lieu avec lord Wellesley. » Ce ministre a su que  
c'était de votre part qu'on D parlait, il a dû croire que c'était de la  
mienne; » de là un bouleversement total dans toutes mes » rela-  
tions politiques , et, si je le souffrais, une ta\* » che pour mon ca-  
ractère que je ne puis ni ne veux » souffrir.

» La singulière manière que vous avez de consi-

»^ déranger les devoirs du minisire de la police ne cadre » pas  
avec le bien de l'État. Quoique je ne me défie » pas de votre atta-  
chement et de votre fidélité, je » suis cependant obligé à une sur-

veillance perpé- » tuelle qui me fatigue, et à laquelle je ne puis pas » être tenu. Cette surveillance est nécessitée par » nombre de choses que vous faites de votre chef » sans savoir si elles cadrent avec ma volonté, avec » mes projets, et si elles ne contrarient pas ma po- » li tique générale. #

» J'ai voulu vous faire connaître moi-même ce » qui me portait à vous ôter le portefeuille de la » police. Je ne puis pas espérer que vous changiez » de manière de faire, puisque depuis plusieurs an- » nées des exemples éclatants et des témoignages » réitérés de mon mécontentement ne vous ont pas » changé, et que, satisfait de la pureté de vos in- 3» tentions , vous n'avez pas voulu comprendre qu'on » pouvait faire beaucoup de mal en ayant l'inten- » tion de faire beaucoup de bien.

» Du reste , ma confiance dans vos talents et dans » votre fidélité est entière , et je désire trouver des » occasions de vous le prouver, et de les utiliser pour » mon service. »

M. Fouché , en quittant le ministère , eut soin d'en brûler tous les papiers, et mit une véritable malice à ne livrer à son successeur aucun des nombreux fils composant la trame assez subtile de la police. Le duc de Rovigo, introduit tout à coup dans ce département sans en connaître les détours , sans en connaître surtout les agents secrets, que M. Fouché ne lui avait pas indiqués, fut d'abord surpris, et

Juin 1810.

Juin 1840.

150 ' LIVRE XXXVIII.

presque épouvanté de sa nouvelle situation. Il ne tarda pas à se calmer et à discerner ce qui au premier aspect lui avait paru confus et inextricable. Il vit peu à peu revenir auprès de lui ces agents mystérieux dont un ministre de la police a besoin pour être informé, moins utiles qu'on ne le suppose généralement, utiles pourtant, servant à proportion, non de leur esprit mais de l'esprit du ministre qui les emploie, espèce d'animaux timides et affamés, comme tous ceux qui vivent dans l'ombre, fuyant à la moindre épouvante, mais revenant bien vite, attirés par la faim, vers la main qui prend soin de les nourrir. En peu de temps ils mirent le duc de Itovigo au fait de toutes les menées secrètes, plus souvent puériles que dangereuses, sur lesquelles il faut veiller sans trop s'en préoccuper, et ce ministre parvint ainsi à se mettre assez vite au courant de ses fonctions. Il commença même à faire im peu moins peur, sans jamais toutefois acquérir l'autorité de M. Fouché, dont on croyait les yeux perçants toujours ouverts sur soi-même.

Recherches De toutes les traces dont le duc de Rovigo devait pour connaître

plus rechercher le secret, il n'y en avait aucune dont

l'Empereur Napoléon fût plus curieux de pénétrer le fond que clandestine, la négociation poursuivie à son insu. entreprise

en Angleterre Napoléon voulait absolument savoir quel rôle M. Fouché, M. Ouvrard, M. de Labouchère lui-même, avaient joué dans cette intrigue diplomatique. M. Ouvrard fut interrogé souvent, et tenu au secret le plus rigoureux. M. de Labou-

chère fut mandé à Paris avec ordre d'apporter les papiers qu'il pouvait avoir encore en sa possession. En comparant ces papiers, con-

Juin 4819.

formes du reste à ceux qui avaient été trouvés chez M. Ouvrard, en questionnant M. de Labouchère, on réussit bientôt à démêler la vérité telle que nous l'avons exposée; on reconnut que M. de Labouchère s'était conduit avec discrétion, convenance, sincé-<sup>\*</sup>rite, qu'il ne s'était mêlé de ces ouvertures que parce qu'il avait cru obéir aux volontés du gouvernement, que même , par une sorte de réserve qui lui était naturelle , il s'était toujours tenu en deçà de ce qu'on lui disait, et qu'il s'était borné le plus souvent à transmettre les notes envoyées par M. Ouvrard; que M. Ouvrard , pour rentrer en rapport avec le gouvern<sup>e</sup>nement, M. Fouché, pour amener la paix, avaient repris une négociation à demi abandonnée, et avaient de beaucoup dépassé les premières instructions de Napoléon , en le montrant comme disposé à sacrifier ce qu'il ne voulait abandonner à aucun prix. Ce qui blessait particulièrement Napoléon en tout ceci, c'était ridée peut-être inspirée à l'Angleterre qu'il voulait la tromper par de doubles menées, surtout qu'il était prêt à transiger sur les royaumes donnés à ses frères, et spécialement sur celui d'Espagne. Il faisait donc fouiller tous les replis de cette affaire, voulant savoir au juste l'étendue du mal. Une circon- Nouvelles stance nouvelle contribua notamment à l'alarmer «urilcônd<sup>e</sup>te beaucoup , et le décida à convertir la disgrâce à demi <sup>^^^fg<sup>n</sup>\*<sup>^</sup>!<sup>^</sup></sup> dissimulée de M. Fouché, en une disgrâce publique et éclatante. On avait découvert qu'indépendamment des communications qui avaient été établies par M. de Labouchère , il y en avait eu d'autres fort antérieures à ces

dernières , et qui supposaient une Uen plus grande audace , car il ne s'agissait pas

dans sa sénatorerie.

Juin 4840.

452 LIVRE XXXVIII.

d'une négociation reprise et continuée un peu au delà de son tCTme , mais d'une négociation spontanément entamée par M. Fouché, et sans l'entrainement d'une affaire déjà commencée. Dès le mois de novembre, en effet, M, Fouché avait fait choix, comme nous l'avons dit, d'un intermédiaire appelé Fagan , ancien officier dans un régiment irlandais , assez bien apparenté en Angleterre, et ami de lord Yarmouth, qui l'avait introduit auprès du marquis de Wellesley. On était fondé à croire qu'il y avait eu en cette occasion quelques communications écrites. Cette dernière circonstance frappa vivement Napoléon , mit son imagination en travail , et sur-le-champ il expédia l'ordre à M. Fouché de livrer tous les papiers existants dans ses mains , lui faisant entrevoir les plus graves conséquences s'il mettait la moindre réserve dans la production des pièces demandées.

L'envoyé dont il s'agit avait rapporté de Londres des papiers peu nombreux et peu importants ; M. Fouché les avait brûlés parce qu'ils n'offraient aucun intérêt, et que d'ailleurs la prudence conseillait de détruire les traces les plus insignifiantes d'une initiative aussi téméraire. M. Fouché, qu'on était allé chercher brusquement à son château de Ferrières , ayant déclaré qu'il avait eu peu de choses à brûler, et qu'en tout cas il avait tout brûlé, Napoléon s'abandonna aux plus violents emportements de colère, car il craignait qu'il n'y eût de redoutables mystères dans la

dissimulation obstinée de M. Fouché. Il lui retira le gouvernement de Rome , et l'exila dans sa sénatorerie, qui était celle d'Aix en Provence '.

\* n est pca de sujets sur lesquels les auteurs de mémoires aient débite

Du reste, il était facile d'éclaircir les doutes alarmants qu'on avait conçus. L'agent, cause de tant d'inquiétudes, se trouvait à Paris. On le fit venir : il répondit simplement, franchement sur tous les points, déclara avoir vu le marquis de Wellesley, et livra même la seule pièce qu'il en eût reçue. C'était une note de six lignes , répétant ce thème ordinaire des ministres anglais à la tribune, qu'ils étaient disposés à traiter quand on ouvrirait une négociation sincère , sérieuse , comprenant tous les alliés de l'Angleterre , et notamment l'Espagne.

Tout examiné , ce qui subsistait de cette grande affaire, c'était une étrange hardiesse de M. Fouché, mais rien de bien grave quant aux conséquences possibles et probables. Le danger n'était point, après tout, qu'on crût à Londres Napoléon trop accommodant; s'il y en avait un, c'était bien plutôt qu'on le

plaisait de fables que sur ce point-ci. On a prétendu notamment que M. Fouché fut disgracié pour avoir refusé de rendre les lettres de Napoléon , et des lettres fort compromettantes. 11 n'y a rien de vrai dans cette assertion. Les lettres de Napoléon à M. Fouché étaient peu nombreuses, et pas plus compromettantes que celles qu'il écrivait à tous ses agents, et dans lesquelles, se livrant à son impétuosité naturelle, il disait souvent : Je ferai couper la tête à tel ou tel, sans songer à le faire. Il se souciait d'ailleurs fort peu de ce qu'il avait écrit , et ne songeait guère à en rougir, étant déjà



si peu embarrassé de ce qu'il avait fait , même de la mort du duc d'Enghien. La vérité est qu'il s'était fort échauffé l'esprit sur l'envoi de M. Fagan à Londres, et qu'il croyait avoir été plus compromis qu'il ne l'était véritablement. Ses ordres et sa correspondance prouvent que la seconde et la plus éclatante disgrâce de M. Fouché Ux\ motivée par le refus de livrer des pièces que celui-ci n'avait plus, relativement à la mission de M. Fagan. Mais le public aimant les mystères , surtout les mystères sinistres, crut, et beaucoup d'écrivains aussi pué^ rfls que le public répétèrent, qu'il y avait là 'd'affreuses lettres, dont Napoléon voulait obtenir la restitution , et dont le reAis provoqua un Mouvel éclat de sa part, n n'en est rien, et il n'y a de vrai dans toutes ces suppositions que ce que nous venons de rapporter.

Juin 4840.

m LIVRB XXXVIII.

crût trop difficile, et qu'on abusât peut-être des

propositions puériles d agir en commun contre la» mérique , dans un moment où l'Amérique semblait flotter entre la France et l'Angleterre. Napoléon ne supposait pas alors que ce dernier résultat serait le seul un peu sérieux qu'il eût à redouter d'une intrigue plus ridicule que dangereuse. Éclairé bientôt sur cette bizarre aventure, et appréciant le mal à sa juste valeur, il se calma, sans revenir toutefois sur la disgrâce de M. Fouché, qui demeura privé de toute fonction , et condamné à l'exil dans sa sénatorerie. Craignant néanmoins d'être accusé de sacrifier légèrement ses anciens serviteurs, il fit réunir les pièces de cette affaire , et voulut qu'on les communiquât à quelques-uns des ministres et des grands dignitaires qui avaient été témoins des explosions de sa

colère contre le duc d'Otrante. Il faut qu'on voie, dit-il , que lorsque je sévis contre d'anciens serviteurs , ce n'est pas gratuitement et sans motif. — Il résulte De cette tentative de négociation il ressortait évidemment que sans le sacrifice de l'Espagne, que \*^ye\*irpa\*ir Napoléon ne voulait pas faire, la paix était impossible, et qu'il ne restait qu'à continuer la guerre avec de l'Espagne, vigueur, et à resserrer le plus possible le blocus comme reste qu'à l'essentiel. Dès lors la Hollande, dont le concours au même blocus était indispensable, méritait un redoublement d'attention.

la conduite

de la guerre. Si le roi Louis eût été un esprit sensé et maniable,

il eût pris son parti de ce qui venait de lui arriver, et

de plus puisqu'il s'était résigné , pour sauver l'indépendance

reintée sur de la Hollande , à sacrifier une partie de son terri-

la Hollande. . . ^ \* ^

toire, il eût tâché, après s'être résigné lui-même,

Juin 4 1810.

de faire entrer la résignation dans le cœur de ses sujets. Au fond les Hollandais les plus sages ne souhaitaient pas autre chose. Ils étaient convaincus que puisqu'on se trouvait sous la main de Napoléon , il fallait songer à le satisfaire , que Napoléon n'était pas, après tout, un ennemi pour eux , qu'il était un allié exigeant, leur imposant des conditions cruelles^ mais calculées dans l'intérêt de la cause commune. Malheureusement Louis

avait le cœur ulcéré. Adouci conduite un moment à Paris par les discours de sa famille, il Zr^i^s retrouva, revenu à Amsterdam, tous les sentiments gon re^ur en de défiance, d'irritation, qui remplissaient ordinairement son âme, sentiments encore accrus par les sacrifices qu'on lui avait arrachés. Il lui semblait, en rentrant dans sa capitale, lire sur le visage de tous ses sujets le reproche d'avoir abandonné les plus belles provinces du royaume, et pour n'être pas en arrière d'eux, il se hâta de paraître plus irrité qu'eux. Il arriva suivi de la reine, qui laissait voir autant de contrainte que lui, et ne montra à ses sujets attentifs, observant son visage avec une curiosité inquiète, qu'un front chargé d'ennui, ne tint que le langage d'un opprimé qui en pensait encore plus qu'il n'en disait. Ce n'était ni le moyen de plaire à Paris, ni le moyen de produire à Amsterdam la résignation qui seule aurait pu prévenir de plus grands éclats. Par malheur les actes du roi furent encore plus imprudents que son attitude et son langage.

n commença par écrire les lettres les plus affectueuses aux deux ministres dont à Paris il avait fait si facilement le sacrifice, MM. MoUerus et de Krayenhoff, par donner des titres nobiliaires aux

uin 4840.

4^6 LIVUE XXXVIII.

personnages qui venaient de perdre la qualité de maréchaux, dédommagement convenable peut-être, mais contraire à la politique qu'il avait promis de suivre, par destituer le bourgmestre Vander Poil, qui n'avait pas voulu se prêter à l'armement de la ville d'Amsterdam. A ces actes, il en ajouta enfin un beaucoup

plus grave. Ayant pris en aversion l'ambassadeur de France, M. de Larochefoucauld , qu'il regardait comme un surveillant incommode placé auprès de lui pour observer sa conduite, il voulut profiter de ce que cet ambassadeur était absent pour recevoir le corps diplomatique , et ne se trouver en présence que de M. Sérurier, simple chargé d'affaires. M. Sérurier était un homme prudent et réservé, se bornant à exécuter avec ponctualité, mais avec égard, les ordres de sa cour. Il méritait qu'on le traitât au moins avec politesse. Le roi passa devant lui sans lui adresser ni un mot, ni un regard, et à ses côtés même combla de prévenances le ministre de Russie. Cette scène avait été très-remarquée; elle produisit dans Amsterdam une extrême anxiété , et dut être rapportée à Paris par l'agent français , qui ne pouvait pas taire à son gouvernement des faits devenus l'objet de l'attention générale.

Difficultés A ces difficultés, naissant du caractère personnel ^^Mi^r^ du roi , se joignirent bientôt celles qui naissaient des du traité choses elles-mêmes. Le dernier traité imposait aux

récent fait ^

avec Hollandais les plus durs sacrifices. D'abord , il fallait livrer les cargaisons américaines introduites en Hollande sous le pavillon des États-Unis, et saisies à la demande du gouvernement français. Or, la plupart étaient, ou la propriété de maisons hollandaises qui

le roi Louis.

faisaient pour leur compte le commerce interlope, •

ou la propriété de maisons anglaises associées à des négociants hollandais. Toutes ces maisons résistaient, Bésistaoce allé-

quant, les unes que ces caïmans se composaient j<sup>h</sup> i<sup>h</sup> f<sup>h</sup>, de marchandises hollandaises venues sous pavillon «•«<sup>h</sup>•'<<sup>h</sup>n<» américain des colonies de la Hollande; les autres les maison» qu'elles ne comprenaient que des marchandises vrai- que ment tirées d'Amérique par l'intermédiaire des Amé- <sup>h</sup>liJé?^<sup>h</sup>!\*\*\*' ricains. En place de ces cargaisons, le roi essaya de livrer des prises faites par nos corsaires et leur appartenant. Or, la livraison des cargaisons américaines était l'un des articles du traité auxquels Napoléon tenait le plus, soit pour attaquer la source principale de la contrebande, soit pour enrichir son trésor extraordinaire aux dépens des fraudeurs. On échangea donc sur ce sujet les communications les plus vives et les plus aigres.

L'établissement des douanes françaises le long des Difficulté cotes de la Hollande n'était pas moins difficile. Il ment \*<sup>h</sup> était venu de Boulogne, Dunkerque, Anvers, Clè- <sup>h</sup>Si, <sup>h</sup>h<sup>h</sup>[i<sup>h</sup>\*<sup>h</sup> ves, Cologne, Mayence, des légions de douaniers <sup>h</sup><sup>h</sup><sup>h</sup><sup>h</sup>\*<sup>h</sup> <sup>h</sup>s français, ne parlant pas le hollandais, habitués à <sup>h</sup><sup>h</sup>

. r f., <sup>h</sup> UHoIIanth».

une rigueur de surveillance extrême, et apportant dans l'exercice de leurs fonctions une sorte de point d'honneur militaire qui les rendait brusques et peu corruptibles. C'est pour les gouvernements qui ont leurs frontières à déÇpndre la meilleure espèce de douaniers, mais la pire pour les commerçants. Il fallait que les Hollandais souffrissent sur leurs côtes et dans leurs ports la présence de ces agents étrangers, et subissent leur visite minutieuse, qui était insupportable pour un peuple presque exclusivement na-

Jain 1810.

vigateur, et habitué de toiit temps à» une grande liberté de commerce. Et encore s'il n'avait fallu les supporter qu'à la frontière extérieure , la gêne quoique grande eût été moins pénible. Mais la configuration de la Hollande rendait leur présence nécessaire au cœur même du pays. La Hollande , en effet, est non-seulement traversée dans tous les sens par une multitude de rivières et de canaux, mais elle est pénétrée en quelque sorte par une vaste mer qu'on appelle le Zuyderzée , et qui met en rapport toutes les parties du pays entre elles, au moyen d'une navigation intérieure des plus actives et des plus commodes. Si cette mer, dans laquelle on entre par les passes du Helder et par quelques autres plus élevées au nord , n'avait offert qu'une issue , on aurait pu , en gardant cette issue , laisser au dedans une liberté entière de communications fluviales et maritimes. Mais comme il n'en était pas ainsi , on avait été forcé de hérissier de douanes l'intérieur du Zuyderzée, et la Frise, l'Over-Yssel, la Gueldre, ne pouvaient porter leurs denrées à la Nort-Hollande, pour en rapporter les produits exotiques, qu'à travers une surveillance intolérable. Faire déchaîner par exemple jusqu'à des bateaux de tourbe, pour s'assurer qu'ils ne cachaient point de contrebande, était ou inexécutable ou révoltant. Ajoutez que pour donner aux mesures employées l' force d'une sanction pénale , il avait fallu former des commissions composées de douaniers et de militaires français, qui devaient juger sommairement et sur place les délits et les délinquants. A cet empiétement sur sa souveraineté , Louis n'y avait pas tenu , et avait ordonné

rélai<sup>^</sup>issement de tous les individus arrêtés pour — :

cause de contrebande.

Indépendamment de ces difficultés, l'occupation Résistance

.^ . . . , \* l'occupation

Biilitau\* e en présentait une plus grave que toutes les militaire. autres y et qui croissait à mesure que les postes frant\* çais s'approchaient d'Amsterdam. Le maréchal Oudinot couffliandant des force» combinées qui devaient garder les avenues de la Hollande , avait son quartier général à Utrecht. Il avait placé des postes d'Utredit aux bouches de la Meuse, et, en renRmtant les côtes de la Nort^Hollande , des bouches de la Meuse jusqu'à la hauteur de la Haye. Mais il fallait renaonter encore plus haut si on voulait fermer aux pavillons contrebandiers le Zuyderzée et l'entrée d' Amsterdam. Or, c'est ce que le roi Louis, inspiré ou par lui-même, ou par les partisans secrets d'une révolte, ne voulait pas souffrir. Que les troupes fhmçaises fussent à Utrecht, même à la Haye, il s'y résignait, parce qu'une défense désespérée était à bt ligueur possible, en inondant le reste du pays, et en appelant les flottes anglaises. II serait resté en effet cette pémnsule si riche de la Nort-Hollande, toute d(»ninée par les eaux, s'élevant depuis les écluses de Katwyck jusqu'au Texel, entre l'Océan du Nord d'un côté , la mer de Harlem et le Zuyderzée de l'autre, couverte de pâturages verdoyants, de jardins fleuris, de villes opulentes, telles que Leyde, Harlem, Amsterdam. En coupant cette vaste langue de terre à Leyde, en couvrant d'eaux ses abords, on s'y serait rendu invincible , et on aurait pu longtemps disputer à Napoléon l'indépendance batave, comme on l'avait deux siècles auparavant disputée

■ à Louis XIV. Mais il fallait, pour que la chose fi\t

Juin 1810. . , , . 7 r n

possible , ne pas laisser monter les troupes françaises au-dessus de Leyde.

Il y avait pour le roi Louis une autre raison d'en agir ainsi , c'était de ne pas subir au milieu de la capitale du royaume la présence de soldats étrangers , et de n'avoir pas l'apparence d'un roi préfet. Aussi ne cessa-t-il d'insister auprès du maréchal Oudinot pour que les troupes françaises ne s'élevassent pas plus haut que Leyde, alléguant pour s'y opposer que son honneur, sa dignité ne lui permettaient pas de supporter dans sa résidence royale des troupes qui, bien qu'amies, étaient pourtant étrangères. Enfin , une avant-garde s'étant présentée devant Harlem , l'entrée de cette ville fut fermée aux Français , et l'aigle impériale fut obligée de rétrograder.

Inexécution A tous CCS faits plus ou moins contraires au traité, l'engagement se joignait l'inexécution d'un article auquel , ..P" , . Napoléon tenait infiniment, c'était l'armement de la

n'entiveinent à \* '

l'armement flotte du Tcxcl. On avait réuni -quelques bâtiments

de la flotte

iii Texei. SOUS l'amiral de Winter, mais ils comptaient à peine 200 hommes d'équipage au lieu de 7 à 800, et cette condition, la plus facile à remplir, la plus propre à calmer Napoléon, la plus utile quelque parti que l'on prit, même celui de la résistance, cette condition, faute de moyens financiers, n'était pas exécutée. Tous ceux qui revenaient du Tcxcl rapportaient que les armements annoncés y étaient dérisoires.



Ces nombreuses contestations étaient naturellement connues du public, envenimées par ceux qui voulaient qu'on se jetât dans les bras des Anglais,

déplorées par Jes esprits sages qui en prévoyaient les conséquences prochaines, et considérées parles masses souârautes comme autant de preuves de la tjTannie insupportable qu'on prétendait exercer sur elles. Animé comme le dernier des ouvriers qui se réunissaient tous les jours sur les quais vides et déserts d'Amsterdam, Louis, au lieu de calmer les esprits, les excitait au contraire par son attitude et son langage, disait tout haut qu'il ne souffrirait pas l'occupation militaire de la capitale , et prenait ainsi des engagements d'amour-propre sur lesquels il lui serait bien difficile de revenir. Il désespérait même les Hollandais sages, qui craignaient de voir leur patrie disparaître au milieu de ce conflit.

Les choses en étaient arrivées à ce point que la moindre circonstance pouvait amener une explosion. Un jour de dimanche, en effet, l'un des domestiques de l'ambassade de France se trouvant sur une place publique en livrée, fut reconnu, maltraité en paroles, puis battu, et ne put être arraché qu'avec peine aux mains de la populace ameutée.

En tout autre temps un tel incident eût été de peu d'importance ; mais dans le moment il devait inévitablement amener une crise. Bien que les faits que nous venons d'exposer eussent été rapportés sans aucune exagération par le maréchal Oudinot et par M. Sérurier, Napoléon en les apprenant ne se contint plus. Son chargé d'affaires presque offensé , ses aigles repoussées de Harlem , la livrée de son ambassadeur outragée, lui semblaient

des affronts qu'il ne pouvait plus tolérer, surtout les conditions essentielles du traité étant mal exécutées, ou ne l'étant point du

Juin 4 840.

Un outrage fait à la li^^

de l'ambassade

française

amène la crise

depuis

longtemps

prévue

Ordre

d'entrer à

Amsterdam .

hÛB 4840.

tout. Il fit donner ses passe-ports à M. Veiiiuel qui était ambassadeur de Hollande à Paris, et quoiqu'il Faimât beaucoup, il le fit inviter à user de ces passe-ports sans délai. Il défendit à M. de Larochefoucauld de retourner à son poste , et à M. Sérurier de reparaître à la cour du roi Louis. Il demanda qu'on lui livrât sur-le-champ les coupables de Toffense faite à la livrée de l'ambassadeur; il voulut que le bourgmestre d'Amsterdam fût immédiatement réinstallé dans sa charge , qu'on ouvrît aux troupes françaises les por^ tes non-seulement de Harlem, mais d'Amsterdam, que le maréchal Oudinot entrât dans ces villes tambour bat-

tant, enseignes déployées, que les cargaisons américaines fussent livrées sans exception , que les douaniers français fussent reçus partout, et qu'on s'expliquât sur l'armement de la flotte promis pour le 1<sup>er</sup> juillet. Il annonça enfin que si une seule des conditions du traité restait inexécutée, il allait terminer ce qu'il appelait une comédie ridicule, et prendre possession de la Hollande, conwie il l'avait fait de la Toscane et des États romains. A la menace il ajouta des actes. Les troupes de la division Molitor qui étaient à Embden, reçurent ordre d'entrer en Hollande par le nord, celles qui étaient dans le Brabant d'y entrer par le sud; les unes et les autres durent aller renforcer le maréchal Oudinot.

Ces foudroyantes nouvelles, si faciles à prévoir, arrivèrent coup sur coup à Amsterdam, et y furent interprétées de la manière la plus alarmante par Tamirai Verhuel , qui avait quitté Paris sur l'injonction qu'il avait reçue, et qui connaissait parfaitement

les intentions de Napoléon. Il fit avertir à tous les — 1

hommes placés à la tête des affaires qu'il n'y avait plus à balancer, et qu'il fallait prendre ou le parti de la résistance, qui serait probablement désastreux, ou celui de la soumission absolue, qui pouvait en mettre fin au péril. Le roi Louis eut à se voir une grande consultation; il y appela non-seulement ses ministres présens, mais ses ministres passés, et en outre les principaux personnages de l'année et de la marine. Excepté quelques-uns intéressés à l'Angleterre par les plus tristes motifs, tous les hommes amis généralement de leur pays se prononcèrent dans le même sens. Tout aidant le joug de Napoléon , ils jugèrent que celui de l'Angle-

terre, pour lequel tts seraient forcés d'opter inévitablement, wrait bien plus re« dontable eiusore. Outre qu'il faudrait sur les mers se sacrifier pour la cause de l'Angleterre qui n'était pas celle de la Ijbllande, on ne pourrait disputer à Napoléon que la moindre partie du territoire; la plus grande hii serait forcément sJ)andonnée après d'a^ freux ravages ; la plus petite ne serait sauvée de ses mains qu'en la noyant , et en livrant aux Anglais les càantiers, les arsenaux et les flottes. Il n'y avait pas un homme ayant conservé quelque sens et quelque patriotisme qui pût se prononcer pour une teUe résolution, à l'exception de deux ou trds fanatiques é^airés par une haine aveugle. Les hommes sages, en presque totaUté, laissèrent voir par leur visage et par leurs discours qu'ils regardaient la résistance comme à la fois impossible et coupable, de manière que le roi Louis se trouva bientôt abandonné par

Juin 4840.

#### 464 LIVRE XXXVIII

ceux mêmes auxquels il avait cru se dévouer. D'ailleurs si le peuple qui nous attribuait sa misère , si quelques grandes familles liées d'intérêt et de sentiment à TÂngleterre ^ avaient contribué à former une opinion publique toute contraire aux Français , la bourgeoisie^ jadis portée vers eux par ses inclinations politiques, s'en étant détachée depuis par ses souffrances commerciales, commençait à s'apercevoir du danger qui menaçait la Hollande, voyait bien qu'il faudrait, si l'on continuait, la jeter ruinée et ravagée aux pieds de Taristocratie anglaise, et se prononçait à son tour contre les imprudences du gouvernement. Le roi Louis, engagé par ses déclarations publiques à ne pas soufib-ir les Français à Amsterdam, et en même temps délaissé par

les sujets mêmes dont il avait trop chaudement épousé les passions, ne savait à quel parti s'arrêter, et sentait son esprit se troubler et s'égarer.

Louis, Dans cette cruelle situation il eut encore la pen-

aba^d<S!ié" ^r ^éc, comme il l'avait: quelquefois, mais toujours \*^^"mw^' passagèrement, de se soumettre aux volontés de son offre frère, et de renoncer à une lutte évidemment im-

à M. Séruridr

de faire tout possible. Il manda auprès de lui le chargé d'affaires ^geïrSe kd7 ^^ France, M. Sérurier, qu'il avait si mal reçu quelqJ^TrTcL ^^ î^^ auparavant, lui fit cette fois le meilleur pes françaises accucU, rédama ses conseils en promettant de les

n entreront , ^ ■

point dans suivre tres-exactement , offrit de déférer aux tri- ^ bunaux les gens qui avaient insulté la livrée de l'ambassadeur, de réinstaller le bourgmestre d'Amsterdam, peu empressé du reste de reprendre ses foncti(His, de livrer les cargaisons américaines, de subir les douaniers français, de hâter l'armement de

la flotte, tout cela pourtant à une condition, c'est qu'on ne l'obligerait pas à recevoir les Français dans sa capitale. C'était pour lui, disait-il, une humiliation à laquelle il ne pouvait se résigner. Ce malheureux prince avait tant répété qu'il ne souffrirait pas qu'on mît des troupes étrangères dans sa résidence, qu'il ne croyait plus pouvoir revenir sur cet engagement sans se couvrir de honte. Il faut ajouter que, dans sa profonde et incurable défiance, il était persuadé que Napoléon avait résolu de le déposer, et qu'une fois les Français admis dans Amsterdam, il serait pro-

chainement détrôné sans avoir au moins le triste honneur d'abdiquer. Il insista donc pour obtenir un délai à l'entrée des troupes françaises.

Mais les ordres de Napoléon étaient si positifs ^ que ni le maréchal Oudinot, ni M. Sérurier, n'osèrent différer une mesure qu'il avait impérieusement prescrite. M. Sérurier conjura le roi de ne point s'alarmer de la présence des soldats français qui étaient ses compatriotes, qui l'avaient élevé au trône , qui respecteraient toujours en lui le frère de leur empereur, qui de plus avaient l'ordre de se comporter comme il convenait envers une royauté amie, alliée et proche parente. Mais il ne pouvait modifier les instructions militaires que le maréchal avait reçues, et il fut obligé de laisser approcher les troupes françaises, en se dépêchant de mander à Paris ce qui se passait à Amsterdam.

Placé entre les Hollandais qui ne voulaient pas d'une résistance ruineuse pour leur pays, et les soldats français qui s'avançaient toujours vers Amsterdam, ne voyant plus pour sauver sa dignité

Juin 1840.

L'entrée des troupefl françaises

dans Amaterdam n'ayant pu

d'autre ressource que de renoncer au trône , le roi

Juillet 1840. ^

résolus d'en descendre volontairement, seule ma-

^i^rof lZ's ' nière de le quitter qui lui parût n'être pas déshono-

abdiqua tout de suite. Il rassembla ses ministres, leur annonça en

fin d'avis

de son fils, grand secret sa détermination, leur dit qu'il allait abdiquer en faveur de son fils et confier la régence à la reine; qu'une femme, une mère, chère à Napoléon, résignée à faire tout ce qu'il exigerait, le désarmerait par sa faiblesse même, et pourrait céder à toutes ses volontés, sans être déshonorée. Ses ministres écoutèrent en silence ses déclarations, mais exprimèrent quelques regrets de se voir privés d'un roi si dévoué à la Hollande, mais n'insistèrent pas, comprenant bien qu'au point où en étaient arrivées les choses la royauté d'un enfant, sous la tutelle d'une femme, était la dernière forme sous laquelle on pût essayer de prolonger encore l'indépendance de la Hollande. Sur les vives instances du roi, on promit de garder le secret le plus absolu, afin qu'il eût le temps d'abdiquer, et de se retirer en liberté où il le désirerait. Cette précaution, inspirée par l'ordinaire défiance de Louis, était superflue, car ni M. Sérurier, ni le maréchal Oudinot, ne pouvant l'empêcher d'abdiquer, n'auraient songé à mettre la main sur sa personne.

Quarante-huit heures seulement furent consacrées aux préparatifs de cette abdication. Le chargé d'affaires

Juillet 1840.

nommés en conseil de régence gouverneraient au nom du jeune roi jusqu'au retour de la reine qui n'était restée que peu de jours en Hollande, et qu'on appellerait cette princesse à Amsterdam, pour la charger de la régence et de l'éducation de l'héritier du trône. Tous les actes furent signés dans la nuit du 2 au 3 juillet 1

810, et aussitôt après les avoir signés, Louis, montant en voiture, se mit en route, sans que ses ministres, qui savaient tout, eussent la retraite dans laquelle il avait le projet de se renfermer. Le 3 juillet au matin la ville d'Amsterdam, surprise et inquiète, l'ambassade française et l'armée française profondément étonnées, apprirent en même temps cette résolution extrême du frère de Napoléon.

Les ministres allèrent complimenter le jeune empereur devenu roi, et confié momentanément aux soins d'une gouvernante respectable. Ils se rendirent ensuite au Corps législatif pour lui faire part de l'événement qui s'était accompli. Dans le courant de l'après-midi, l'armée française, arrivée déjà aux portes d'Amsterdam, fut reçue par l'ancien bouillonnant Yander Poel, qui avait été réintégré, et par les autorités militaires hollandaises. L'accueil fut presque amical. Le bas peuple ne fit aucune tentative de résistance. La masse des habitants, regrettant le prince qui s'était dévoué sans beaucoup de prudence à ses intérêts, pensa qu'il fallait maintenant mettre tout son espoir en Napoléon, et chercher dans la réunion au plus vaste empire de l'univers le dédommagement de l'indépendance qu'on venait de perdre et des souffrances qui allaient résulter du système continental rigoureusement appliqué. On at-

tendit donc avec une sorte de calme et avec une

curiosité fort intéressée, les résolutions qui seraient arrêtées à

Paris,

M. Sérurier avait expédié sur-le-champ un employé de la légation française pour porter à Napoléon la nouvelle de l'étrange ab-



dication de Louis. Au moment Mais le jour même où cet employé arrivait à Paris, où l'abduction c'est-à-dire le 6 juillet, on avait déjà présenté à à Amsterdam ^apoléon, d'après ses ordres, un rapport destiné à la réunion ' motiver la réuniou de la Hollande à l'Empire \ Son à rEmpiîL ^ parti était donc pris même avant l'abdication de son ^^^^Vatul" ^ frère. Cependant, tout décidé qu'il était. Napoléon sentit, au moment de passer du simple projet à Texécution, la gravité de l'acte qu'il était sur le point de commettre. En effet, le lendemain du traité de Vienne et du mariage avec Marie-Louise, il avait dirigé toutes ses pensées vers la paix, et avait distribué ses forces de manière à évacuer l'Allemagne et à rassurer les puissances continentales : quelle manière de rendre la sécurité à l'Europe alarmée, que de se saisir en trois mois , d'abord du Brabant et de la Zélande, puis de toute la Hollande, d'ad-

< Ce rapport existe aux archives des affaires étrangères , avec la date du 6 juillet, jour même où M. de Caraman , porteur de la nouTelle de Pabdication , arrivait à Paria. H avait donc été ordonné , et avait dû être rédigé avant que Ton connût ^abdication de Louis. Une phrase de ce rapport, d^ailleurs, prouve quM est antérieur à la connaissance de l'abdication; elle dit que S. M. I. est résolue à rappeler auprès d\*EUe le prince auguste qu\*£lle avait pris dans sa famille pour le donner à la Hollande. Il est donc certain que, décidé par ce qui se passait, Napoléon allait réunir la Hollande à la France, lorsque son trért prit la résolutimi d'abdiquer. Le foit n'a pas grande importaafie, assuré ment ; il faut cependant le constater dans l'intéi-èt de la vérité , qu'on doit chercher avant tout en histoire, bidépendaminent de toutes les conclui qu'on peut en tirer.

joindre ainsi deux millions d'âmes à l'Empire, de — '• —

porter ses fipontières de TEscout au Wahal, du Wahal ^\*"  
 ^^^^ à TE^s! Cet esprit incessant de conquête , tant reproché à  
 la France , n'allait-il pas de nouveau éclater de la manière la plus  
 alarmante? Et l'Angleterre, qui tenait en ses mains la dernière, la  
 plus désirable paix, celle des mers, n'allait-elle pas devenir plus  
 irréconciliable que jamais, lorsqu'il faudrait lui faire supporter,  
 outre l'annexion d'Anvers et de Flessingue à la France, celle  
 d'Helwoet-Sluis, de Rotterdam, d'Amsterdam et du Helder? Na-  
 poléon sentait bien ces difficultés, mais, tressaillant de plaisir à  
 ridée d'adjoindre de pareils territoires, de pareils golfes, de pa-  
 reils ports à la France, de fermer surtout au commerce britan-  
 nique d'aussi larges issues, se regardant d'ailleurs comme absous  
 d'une telle Décret usurpation par la situation forcée dans laquelle  
 le ^^^^ plaçait l'abdication de son frère, il passa outre, et deia-  
 HoUtn dc prononça la réunion à l'Empire. Averti le 6 au soir, il ne  
 prit que deux jours pour régler les conditions de cette réunion , et  
 la décréta le 9 juillet i 81 o.

Le motif donné au public français et européen, n^,, ^^^^^  
 c'est que la Hollande se trouvant sans roi , la néces- i';"pi!"^®

" ' et à 1 Europe

site de la soustraire aux Anglais obligeait Napoléon pour

% « i. . 1 . •! . - • 1 expliquer

a la faire passer sous la vigilante et vigoureuse ad- cette  
 réunion. ministration de l'Empire; que réunie la Hollande procu-  
 rerait à la cause commune des forces navales importantes, et ime

vaste prolongation de côtes rigoureusement interdites au commerce britannique. Le motif donné aux Hollandais en particulier, c'est que placés actuellement entre la mer fermée par les Anglais, et le continent fermé par les Français, ils

• Juillet 1740.

««raient été bientôt exposés à mourir de mis<sup>e</sup>, et condamnés en tout cas à rimpissance sous le poids d'une dette énorme; car réunis au contraire au plus grand empire du monde ils auraient au moins le commerce ouvert pendant la guerre, et pendant la paix la mer et la terre ouvertes à la fois; que leur commerce serait plus étendu qu'il ne l'avait été à l'époque de leur plus brillante prospérité ; que leur marine, maintenant anéantie, adjointe désormais à celle de la France, verrait renaître les jours glorieux où dirigée par Tromp et Ruyter elle disputait la domination des mers à la Grande-Bretagne; que ses citoyens, devenus égaux à ceux de la France, assis à titre égal dans ses conseils, retrouveraient dans une nouvelle et puissante patrie le dédommagement de la patrie perdue. D'après ces motifs, qui étaient spécieux, et que le temps aurait rendus vrais en partie, si cet état de choses avait duré. Napoléon décréta, avec une audace de langage surprenante, que la République était réunie à la France. Il décida en outre qu'Amsterdam serait la troisième ville de l'Empire. Borne venait quatre mois auparavant d'être déclarée la seconde. Il établit qu'à l'avenir la Hollande aurait six membres au sénat de l'Empire, six députés au conseil d'État, vingt-cinq au Corps législatif, deux conseillers à la cour de cassation. C'était un puissant appât offert à toutes les ambitions. Il confirma les obligations de terre et de mer dans le traité, adjoint la garde royale hollandaise à la garde impériale française, et ordonna que les régiments de ligne hol-

landais prendraient rang dans l'armée française à la suite des régiments de ligne déjà existants, et par

iii»el 4M(K

BLOCUS CONTINENTAL. m

ordre de BiuDéFOS. Rien ne pouvait plus flatter Tar\* mée hollandaise qu'une telle affiliation!

Le territoire fut partagé en neuf départements , paruge deux pour la partie déjà réunie, sous le titre de \*\*®' \* ^ " \* " ^ ^ départemente des Bouches-de-FEscant et des Bou- départements. ches-du-Rhin, et sept pour la Hollande elle-même, aoiifô le titre de départements du Zuyderzée, des Bottches-de-la-Meuse, de l'Yssel - Supérieur, dos Bottches-de-rYssel, de la Frise, de TEms occidental et de l'Ems oriental. Les taxes actuellement perçues forent Buûntenues jusqu'au 1 ^ janvier 4 81 1 . A cette ^oque, les impôts français, beaucoup moins onéreux que les impôts hollandais, devaient être établis dans le territoire des neuf nouveaux départements.

Ldè finances étaient, avec le commerce, ce qui aottffirait le plus de rHK)lem^it dans lequel avait vécu la Hollande. Il fallait évidemment prendre un parti à l'égard de la dette. Dans un budget de 4 55 Baillions environ de dépenses, et de 4 4 0 millions de revenus, la dette seule, comme nous l'avons dit, était inscrite pour une somme de 80 millions. Il y avait impossibilité de continuer un tel état de choses, et ce qui le prouvait, c'est qu'en fait les intérêts de la dette n'avaient pu être payés ni en 1 809, ni en 4 808. Les divers services piû>licâ ne s'exécutaient qu'au moyen de lettres de change du trésor, qui s'escomptaient avec une perte considérable, et qui étaient une anticipation sur les revenus. €'est

ainsi qu'on avait été amené à laisser tomber la marine hollandaise , et q  e trois mille matelots, pour vi  Te, s'étaient décidés à émigrer en Angleterre.

Napoléon, pensant que ce premier moment de R  anoUm

JoUlet 4840.

perturbation était le plus convenable pour une opération douloureuse, et assimilant la situation de la de la dette Hollaude    Celle de la France après la révolution,

bolltndaise. ^ '

prononça par l'acte même de la réunion la réduction de la dette publique au tiers. Mais il ordonna l'acquittement immédiat de l'arriéré des années 1 809 et i 808 , mesure qui , pour beaucoup de petits rentiers très-souffrants, était un précieux soulagement, et les dédommageait un peu d'une réduction de titre déjà fort prévue. Napoléon espérait qu'en rayant du grand-livre hollandais les créances appartenant à divers princes étrangers, ennemis de la France, tels que les princes de Hesse et d'Orange , une somme de 20 millions assurerait le service annuel de la dette après sa réduction au tiers; que par la suppression de beaucoup de services désormais inutiles , comme ceux des affaires étrangères, de la liste civile, etc., une somme de 1 4 millions suffirait pour les diverses administrations, qu'on pourrait alors consacrer 20 millions à l'armée, 26 à la marine, ce qui composerait un total de 80 millions de dépenses, et serait pour la Hollande accablée d'impôts un important dégrèvement. La marine avait toujours été pour les Hollandais un objet de prédilection. Napoléon , en se ménageant les moyens de la rétablir, et en ordonnant sur-le-champ des travaux dans les chantiers, se flattait de réveiller dans

les ports une activité qui réjouirait les esprits, et leur ferait concevoir un heureux augure de la réunion.

Mesures Restait à s'occuper du commerce hollandais. ^«"P? f";f.» L'abolition de la ligne de douanes entre la Hollande

pour 1 établis- , t^ , .

et la France devait être pour ce commerce un grand

Juillet 4840.

bienfait. Néanmoins il était impossible de la prononcer avant que les douanes françaises eussent pris possession du littoral si découpé , si accidenté de la en Hollande Hollande. Napoléon décida que la ligne des douanes françaises. subsisterait jusqu'au V janvier 184 1 , époque fixée pour la fusion complète des intérêts des deux pays. 11 y avait toutefois une satisfaction immédiate à donner au commerce hollandais^ qui devait en même temps plaire beaucoup aux consommateurs français, c'était de laisser écouler dans l'intérieur de l'Empire la quantité considérable de sucres, cafés, cotons, indigos, qui s'était successivement amassée à Amsterdam et à Rotterdam. La dispersion de ces immenses accumulatk>ns, en procurant un important avantage au commerce hollandais, devait rendre à l'avenir la surveillance plus aisée. Cependant en Hollande, à cause de la facilité des introductions, le prix des denrées coloniales ne s'élevait pas au quart de ce qu'il était en France. Autoriser l'introduction de ces denrées sans rien payer, c'eût été procurer aux négociants hollandais un bénéfice exorbitant, sur lequel ils n'avaient jamais dû compter, et causer un grave dommage aux négociants français , qui avaient fait leurs approvisionnements à des prix fort supérieurs. Nfi^léon y pourvut en permettant la libre introduction des denrées coloniales de

Hollande en France moyennant un droit de 50 pour cent, qui laissait encore des bénéfices inespérés aux Hollandais, rendait l'inégalité de prix moins dangereuse pour les commerçants français, et devait assurer au trésor une abondante recette. A cette mesure, il ajouta diverses dispositions pour rétablissement des

àoU%94^.

douanes sur les côtes, depuis Flesfloigae jusqu'au Texel, ordonna la saisie tant de fois demaudée des cargaisons américaines séquestrées, ainsi que leur translation à Anvers, promit enfin d'accorder aux Hollandais, par de larges concessions, un commerce aussi étendu que pouvait le comporter l'état du monde.

L'architré- Telles furent les mesures générales qui accompa\*  
 "chaîS ™" 8^ ^ ^ ^ '® ^ ^ ^ ^ ^ ^ juillet. 11 y en eut quelques

d'aller tenir autres eucre destinées à diminuer pour les £M-  
une cour \*

à Amsterdam, laudais les désagréments inévitables de la réunion.

de^vern ur Afin qu' Amsterdam ne fût pas immédiatement  
prig n rai. ^ d'u e cour. Napoléon voulut cpie dans cette ville,  
comme à Turin,   Florence,   B me, rési« d t un personnage  
considérable, chaig  de d pkxyer une grande représentation, et  
d'exercer l'autimt  impériale avec une sorte d'éclat. N'ayant au-  
cun prince de sa &mille sous la main,, aucun d'eux d'ailleurs ne  
pouvant ranplacer décemment le roi Louis, et suffire aux détails  
financiers et adminis^ tratife de la réunion , Napoléon dioisit  
pomr l'envoyer à Amsterdam l'architrésorier Lebrun^ esprit  
doax^ conciliant, très-expert en matières de finances, sa^chant

quelquefois insinuer la vérité à son maître sous la forme d'une plaisanterie aimable et fine. Napoléon ne pouvait pas faire d'office d'un représentant mieux adapté au caractère hollandais. L'ordonnateur répugnait fort à se charger de cette difficile mission; mais Napoléon sans tenir compte de ses répugnances l'expédia sur-le-champ en lui attribuant des émoluments considérables et des pouvoirs étendus. Il lui adjoignit M. Daru pour prendre possession des propriétés du domaine des arsenaux et

Août 1848.

des magasins. M. de Hanterive pour se saisir des archives des affaires étrangères, M. de Las Cases pour recueillir les cartes et plans dont il avait besoin afin d'arrêter ses projets maritimes, et l'habile ingénieur M. de Ponthon pour inspecter les rades, golfes et ports, depuis Fiesingue jusqu'à Embden. Il espérait en quinze jours avoir reçu tous les rapports demandés, et pouvoir donner les ordres nécessaires, tant pour l'établissement rigoureux du blocus continental que pour la défense du nouveau territoire d'Alsace à l'Empire, et pour le rétablissement de la marine hollandaise. Enfin il fit partir tout de suite avec lui le général Lauriston, son aide de camp, afin de s'emparer du prince royal et de l'amener à Paris. Il n'imaginait pas qu'on osât lui résister en opposant au prince un empereur de royauté hollandaise à son décret de réunion. En tout cas il allait y pourvoir en se saisissant du prince, et en le rendant à sa mère qui était chargée de le garder et de l'élever. Ce jeune prince devait porter le titre de grand-duc de Berg en dédommagement de la couronne de Hollande qui venait de lui être ravie.



Le général Launston , parti en hâte pour Amsterdam, y arriva le 43 juillet, trouva tout le monde attentif, curieux, et résigné d'avance à une réunion trop prévue pour causer une grande émotion. On lui remit le prince royal , qui avait été gardé avec respect, mais avec la conviction qu'il ne régnerait point. L'architrésorier Lebna arriva le lendemain, 44 juillet, et fut accueilli avec beaucoup de convenance. On avait convoqué la garde royale, la garde nationale, et les autorités civiles pour le recevoir

royal.

A06t4840.

476 LIVRE XXXVIII

aux portes de la ville. La garde royale , satisfaite de devenir garde impériale , poussa quelques cris de Vive l'Empereur! La foule demeura paisible. Les fonctionnaires aspirant à conserver leurs emplois , saluèrent le nouveau maître comme ils font en tout temps et en tout pays. Le lendemain ils prêtèrent serment, et ce fut Tun des nouveaux ministres hollandais qui rappela au prince Lebrun j toujours un peu distrait, qu'il avait oublié d'ordonner des prières dans les églises pour l'Empereur. Le spirituel architrésorier l'avoua lui-même à Napoléon, en lui faisant remarquer avec malice qu'il n'était pas en Hollande le plus empressé de ses sujets.

Effet Les Hollandais sont calmes, solides, réservés, et

envisageant à leur droit véritable mêlent beaucoup de fi- "o réunifT\* ucssc et de calcul. En général, ils ne voulaient pas se brouiller avec le maître inévitable que la destinée venait de donner à la Hollande comme à beaucoup d'autres pays, et en outre ils

sentaient que la réunion pouvait avoir ses avantages. L'existence isolée, agitée, qu'ils avaient eue sous le roi Louis, plus Hollandais que les Hollandais eux-mêmes, n'était plus possible. Placés entre les Anglais et les Français, condamnés à être tyrannisés par les uns ou par les autres, ils se résignaient à appartenir aux Français par l'espérance de devenir au retour de la paix les commissionnaires du plus vaste empire du monde. C'est là surtout ce que se disaient les hommes sensés. Leur cœur souffrait, mais leur raison n'était pas révoltée. Les porteurs de rentes étaient, il est vrai, affligés de la perte des deux tiers de leur revenu; mais en général on s'intéresse peu à ces pe-

tits capitalistes, point assez riches pour attirer les -

. AoM4840

regards 9 point assez peuple pour intéresser la multitude. Le gros commerce plus influent était satisfait de l'écoulement accordé aux denrées coloniales. Le peuple d'Amsterdam et de Rotterdam ^ habitué à dominer, à se faire craindre, avait été favorablement disposé par l'ouverture immédiate des chan^ tiers. L'amiral de Winter, voulant épargner à son pays de nouvelles fautes, et fort aimé des gens de mer, s'était attaché à leur inspirer confiance dans les intentions de Napoléon, et à leur promettre la prochaine restauration de la marine hollandaise. Toutes les classes trouvaient donc dans ce qui s'était passé certains motifs de consolation. Restait à savoir comment on prendrait plus tard les logements de troupes, la conscription, l'inscription maritime, la clôture prolongée des mers, les incommodités enfin d'une domination étrangère, qui donnait ses ordres de loin, et dans une autre langue que la langue nationale I

A peine en possession des premiers rapports en- Travaux  
voyés par ses agents. Napoléon arrêta ses projets pt^r^îTréu^ re-  
lativement à la marine. Rotterdam et Amsterdam wissement

de la manne

étaient les deux grands ports de la Hollande, les hollandaise.  
deux grands centres de population ouvrière : mais c'étaient des  
ports de construction et non d'armement. Les bâtiments  
construits à Rotterdam allaient par des canaux intérieurs à Hel  
woet-Sluis ; ceux qui se construisaient à Amsterdam se rendaient  
par le Zuyderzée au Helder, exactement comme ceux qui sor-  
taient des chantiers d'Anvers descendaient à Flessingue, pour y  
être armés et y prendre leur position

TOH. XII, 42

AottlMé.

militaire^ Napoléon décida qu'il aurait trois flottes vers les  
embouchures des Pays-Bas, celle de Flessinguc construite à An-  
vers, celle d'Helwoet-Sluis à Rotterdam , celle du Helder à Am-  
sterdam. Il ordonna qu'on mtt sur-le-champ des vaisseaux et des  
frégates en construction, soit à Rotterdam, soit à Amsterdam ,  
qu'on radoubât les bâtiments qui pouvaient encore tenir la mer,  
et qu'on eût tout de suite 5 vaisseaux sous voile à Helwoet-Sluis,  
8 au Helder, avec un nombre proportionné de frégates et de cor-  
vettes. L'année suivante les constructions et les mises à la mer  
devaient être doublées. Napoléon fit lever des matelots, et bien  
qu'il y en eût un certain nombre d'expatriés en Angleterre, il put  
espérer, en payant bien , d'en avoir assez pour les armements  
projetés. Les matières navales ne manquaient pas, et celles qui  
n'étaient pas en Hollande même se trouvaient en Suisse; elles y

consistaient en bois coupés et non expédiés faute d'argent. Les fonds ne pouvaient pas plus manquer que les matières , puisque le droit de 50 pour cent sur les marchandises à introduire, et la vente des cargaisons américaines allaient remplir les caisses des départements hollandais. En attendant ces rentrées , Napoléon avait à sa disposition les billets de la caisse d'amortissement qui avaient cours partout, et qui étaient acceptés comme de très-bonnes valeurs. Il en fit prêter pour une somme de 20 millions au trésor de Hollande, et en revanche il abandonna à la caisse d'amortissement un magasin de girofles qui valait 10 millions, plus 10 millions de biens-fonds choisis parmi les meilleures domaines nationaux des nouveaux départe-

## AMIS

meilleure. Ces vingt millions de bois de la caisse d'amortissement pris volontiers par les capitalistes hollandais qui en connaissaient le mérite , firent office d'argent comptant, et permirent de tout mettre en mouvement dans les ports et les chantiers de la Hollande\*

La réunion s'opéra donc avec plus de facilité qu'on ne l'aurait d'abord supposé, et l'action du génie continental put s'étendre sans obstacle Jusqu'aux bouches de l'Esch\* Quant au roi Louis ^ qui s'était pour ainsi dire enfui après avoir abdiqué ^ «on apprit qu'il était arrivé aux bains de Teplitz\* Napoléon fit ordonner à ses agents diplomatiques de le traiter avec les plus grands égards, d'attribuer d'abord leur langage tout ce qui s'était passé à sa mauvaise santé, et de mettre à sa disposition les fonds dont il

aurait besoin. Ainsi pour le moment toutes les difficultés de cette réunion s'aplanissaient, mais que de pas faits en six mois ! Napoléon, après la paix, après son mariage, ne songeait qu'à apaiser l'Europe, à calmer les inquiétudes des cabinets, à évacuer l'Allemagne, à rentrer chez lui, à renfermer ses entrées dans la guerre vigoureuse qu'il voulait diriger contre les Anglais militairement et commercialement; et déjà, par le désir de fermer ses vœux plus exactement, de mieux tracer sa frontière, d'y comprendre tantôt renouement des fleuves qu'il disait français, tantôt les golfes qui semblaient propres à recevoir ses nombreuses flottes, il s'était laissé entraîner à étendre son territoire de l'Escaut au Wahal, du Wahal à la Meuse, de la Meuse au Helder, du Helder à l'Éms ! Où s'arrêter dans cette voie ? eût

Août 1840.

que dire aux puissances européennes pour justifier

à leurs yeux de si dangereux envahissements?

Insignifiance Napoléon, à la vérité, ne s'inquiétait guère des explications explicatives qu'il aurait à leur fournir. Avec une modestie

auxXt^i^s ^^'^^^ d'esprit qui tenait à la vivacité même de ses

courtes sensations, il avait presque oublié son désir récent

de l'Europe x\ i, ,

pour justifier de rassurer l'Europe, à force de se préoccuper du delà l'Europe continentale et de la réorganisation de la grande Europe européenne. Aussi c'est à peine s'il daigna présen-

ter quelques considérations insignifiantes aux divers cabinets pour leur expliquer cette vaste addition au territoire de l'Empire. Il fit dire par M. de Caulaincourt à la Russie , avec une sorte de négligence , que la Hollande , par suite de la réunion , n'avait pas réellement changé de maître , car elle appartenait à la France sous le roi Louis tout autant qu'aujourd'hui ; qu'au surplus il n'avait pas pu agir autrement, son frère ayant par l'effet de sa mauvaise santé pris Je parti d'abdiquer le trône; qu'il n'y avait en Hollande que des lagimes, des ports, des chantiers, étrangers au continent, ne pouvant nuire qu'à l'Angleterre, et n'offrant de points offensifs que contre elle seule; que le blocus continental ne commencerait véritablement epi'à partir de la réunion , que les forces navales des alliés en seraient augmentées, et que la paix générale, objet des vœux de tous, en serait plus promptement obtenue.

Napoléon ne fit pas de discours aussi longs à l'Autriche , et n'adressa presque pas un mot aux autres États. Les cabinets auxquels il daigna parler ne répondirent rien , car il n'y avait plus rien à dire : ils obser>'aient, pensaient, et se taisaient, attendant en

#### BLOCUS CONTINENTAL. m

silence révéneement imprévu qui leur permettrait de

manifester les sentiments intérieurs dont ils avaient le cœur plein. Il faut remarquer toutefois que FAutriche, fort sensible du côté de Trieste, était indifférente du côté d'Amsterdam, et que la Russie ne trouvait pas que le Helder fût encore assez près de Riga pour prendre fait et cause en faveur de la Hollande.

M. de Metternich quitta Paris à cette époque pour Retour aller définitivement se mettre à la tête du cabinet autrichien. Comme on peut s'en rappeler, il était venu en France après le mariage de Marie-Louise, avec lequel il emporta

6n quittant

une mission secrète de l'empereur François. Sous Pans sur prétexte de servir de guide à la jeune impératrice et à son fils dans les premiers instants de son établissement à Paris, il devait observer Napoléon de près pour voir si le mariage calmerait le conquérant, ou s'il n'amènerait qu'un ajournement momentané de ses projets sur l'Europe, si en un mot on pouvait compter sur un repos durable ou seulement sur une trêve passagère. M. de Metternich, en se mettant en route, écrivit à son empereur que tout bien examiné c'était à la seconde de ces suppositions qu'il fallait croire. En attendant les conséquences de sa politique envahissante qu'il aimait à se dissimuler, Napoléon, exclusivement dévoué en ce moment à l'œuvre importante du blocus continental, ne songeait qu'à profiter des territoires nouvellement acquis, pour, rendre ce blocus tout à fait efficace. Malgré la surveillance Nouvelle

, , , , , \ forme donnée

la plus onéreuse, malgré les pèges sévères posés au biocu» noncées contre quiconque exerçait la contrebande, une certaine quantité de denrées coloniales ou de

iôAt4Mt>.

4SÎ LITRE XXÎVin.

produits manufacturés anglais pénétrait toujours sur le continent. Moyennant 40 ou 50 pour cent payés aux contrebandiers on réussissait encore, quoique moins souvent, à introduire des marchandises prohibées. Mais l'introduction s'opérant à ce prix, la perte pour le négociant anglais restait considérable; Taxis des valeurs accumulées dans les entrepôts britanniques devait faire des progrès rapides, et les manufacturiers du continent qui cherchaient à filer, à tisser le coton, à extraire le sucre du raisin ou de la betterave, la soude du sel marin, ou les teintures de diverses combinaisons chimiques, devaient trouver dans une différence de prix, qui était souvent de 50, 60 et même 80 pour cent, un encouragement suffisant pour leurs efforts. Aussi les manufactures du continent, surtout celles de la France, étaient-elles en grande activité. Il est vrai que le consommateur supportait la cherté de leur fabrication; mais il y était résigné comme à une condition de la guerre, et on atteignait par ce moyen un double but, celui de créer l'industrie française, et celui de déprécier les valeurs sur lesquelles reposait le crédit de l'Angleterre.

Pourtant, outre le déplaisir de supporter une prime de 50 ou 60 pour cent au profit des fraudeurs de toutes les nations, il y avait à cet état de choses l'inconvénient grave de faire payer les produits aux consommateurs français plus cher qu'à tous les autres. Ainsi, à mesure que l'on s'éloignait de Paris, le sucre, le café, le coton, l'indigo baissaient de prix. Ces marchandises étaient moins chères à Anvers qu'à Paris, à Amsterdam qu'à Anvers, à Ham-

bourg qu'à Amsterdam. La cause de ce phénomène commercial tenait tout simplement à ce qu'en s'éloignant du centre de



L'administration française la vigilance devenait moindre, ou moins efficace. Sans doute l'occupation de la Hollande, la présence du maréchal Davout avec ses troupes sur le littoral de la mer du Nord, allaient diminuer beaucoup cette différence, en rendant la surveillance plus égale ; mais on ne pouvait pas se flatter d'arriver à niveler les prix.

Ce double inconvénient de payer une prime énorme aux contrebandiers, et de la payer plus grande en France qu'ailleurs, de manière que les Français souffraient d'avoir une administration plus parfaite, mettait l'esprit de Napoléon à une sorte de torture. Le spectacle de ce qui venait de se passer en Hollande lui suggéra tout à coup une solution propre à le satisfaire. N'ayant pas voulu que les Hollandais fussent privés du bienfait de la réunion, il avait permis que les marchandises coloniales par eux accumulées pénétrassent en France , mais à la condition d'un droit de 50 pour cent, afin de ne pas trop récompenser leur longue insubordination, et de ne pas trop nuire au commerce français déjà approvisionné à des prix fort élevés des denrées qu'il s'agissait d'introduire. Cette combinaison avait contenté les Hollandais et procuré d'importants bénéfices au trésor.

Napoléon , en parcourant les états de douanes qui révélaient ces faits, fut saisi comme d'un trait de lumière. Il tenait jusqu'à deux conseils de commerce par semaine, et dans ces conseils on l'impor-

AoCMt 4S40.

184 LIVRE XXXVIII.

tunait sans cesse de cette objection , qu'après tout la

contrebande forçait ses frontières quoi qu'il fit, et qu'elle percevait sûr les marchandises frauduleusement introduites une prime très-forte, et plus forte sur les consommateurs français que sur tous les autres. — Eh bien ! dit-il un jour, j'ai trouvé une combinaison au moyen de laquelle je déjouerai les calculs des Anglais et des fraudeurs. Je vais permettre l'introduction des denrées coloniales à un droit trèsconsidérable, celui de 50 pour cent, par exemple; je conserverai ainsi entre les entrepôts de Londres et les marchés du continent l'obstacle qui maintient ces denrées à si bas prix sur la place de Londres, et à un prix si élevé sur les places de Hambourg, d'Amsterdam et de Paris, obstacle dont une différence de 50 pour cent exprime toute l'importance. Loin de me relâcher de ma surveillance, je la rendrai toujours plus rigoureuse, et je ne permettrai les importations que moyennant l'acquiescement de ce droit, de manière que les Anglais, tout en vendant leurs denrées coloniales comme ils parviennent encore à le faire aujourd'hui, ne pourront pas les vendre plus cher, puisque les conditions resteront égales, puisqu'ils seront obligés de supporter les mêmes frais de transport, les mêmes commissions, la même prime d'introduction. La seule différence qu'il y aura, c'est qu'ils payeront cette prime d'introduction à mes douaniers au lieu de la payer aux contrebandiers:

en une taxe ^ \*\*

de et en perpétuant pour eux l'avilissement de leurs

50 pour cent i ^ • • / . ^ • i

de leur denrées, je conserverai pour mes manufacturiers les

valeur. hauts prix qui leur servent d'encouragement. Enfin  
mon trésor percevra tous les profits de la contre-  
bande, et j'obligerai ainsi les Anglais à supporter les frais du  
rétablissement de ma marine. —

Napoléon se fit apporter des renseignements recueillis dans les diverses places de l'Europe, et, après de nombreuses comparaisons, il reconnut en effet que le droit de 50 pour cent maintiendrait à Londres les prix avilis qui ruinaient les Anglais, sur le continent les prix élevés qui protégeaient les manufactures françaises, et de plus que la cherté qu'il continuerait d'imposer aux consommateurs du continent, à raison de l'état de guerre, serait égale pour ceux de Paris, d'Amsterdam, de Hambourg, de Suisse, en un mot que les filateurs de Mulhouse ne payeraient pas le coton plus cher que ceux de Zurich. Enfin il espérait de ce nouveau tarif des recettes dont ses finances appauvries devaient retirer un profit important. Cette dernière considération le touchait dans le moment autant que toutes les autres.

Résolu de frapper sur toutes les denrées coloniales le droit que nous venons d'indiquer, mais ne voulant pas donner par cette combinaison un démenti à son système de blocus continental, Napoléon maintint dans toute sa rigueur théorique la défense de communiquer avec les Anglais, de recevoir soit leurs produits manufacturés, soit leurs denrées coloniales, et il décida, comme par le passé, que toute marchandise de ces deux espèces rencontrée avec preuve de son origine, serait immédiatement saisie et confisquée. Mais il y avait pour les denrées coloniales d'autres origines qu'alors on appelait origines permises j'en étais, par

exemple, les ventes provenant des prises de nos corsaires ou des cor-

Août 484 o.

186 LIVRE XXXVin.

saïres alliés, les cargaisons apportées par des bâti-

ments à licences, ou par des neutres vraiment neutres. Napoléon décréta que les denrées coloniales provenant de ces diverses sources circuleraient librement avec des certificats d'origine, et en payant 50 pour cent. Toutefois elles n'auraient pas suffi à l'approvisionnement du continent, ni fourni d'abondantes perceptions au trésor, mais il fut entendu qu'on ne serait pas rigoureux sur la recherche des provenances \*, qu'on tiendrait pour valables les certificats d'origine fabriqués à Londres, ou délivrés par des consuls corrompus (et malheureusement il y en avait alors plus d'un de cette espèce) ; qu'on laisserait introduire et circuler toutes les denrées coloniales moyennant le droit de 50 pour cent, qui serait exigé soit à leur entrée sur le continent, soit à tout passage de frontière. La perception d'un droit si élevé devant être difficile avant la vente des denrées, il fut convenu qu'on pourrait payer ou en argent, ou en lettres de change, ou en nature, c'est-à-dire, en livrant dans ce dernier cas la moitié en poids de la denrée elle-même.

Visites Ce principe une fois posé, toute denrée coloniale

qui devait avoir payé le droit dans quelque endroit des denrées qu'elle la rencontrât, et si elle ne pouvait pas prouver et saisir qu'elle l'avait acquitté, elle était déclarée introduite et n'ont pu être fipaupe et confisquée. En conséquence Napoléon

l'empereur Napoléon ajouta à son système cette disposition, qu'on exécuterait simultanément dans tous les lieux où il aurait

\* Cette tolérance, dans laquelle consistait toute la combinaison, fut formellement autorisée par la correspondance des douanes, laquelle existe encore aujourd'hui dans les archives de cette administration.

## BLOCUS CONTINENTAL. II

l'empereur Napoléon des visites domiciliaires

constater l'existence des denrées nationales, pour leur faire payer le droit si elles étaient sincèrement déclarées, ou les confisquer si leur existence était dissimulée. De la sorte on espérait les saisir presque partout en même temps, et en prendre pour le trésor de Napoléon, on pour celui des Etats alliés > la moitié en cas de déclaration, le tout en cas de dissimulation. On comprend ce que pouvait produire une telle mesure appliquée à presque tout le continent à la fois, et ce qu'elle devait causer de terreur aux nombreux complices du commerce britannique. Ce n'était pas seulement en Hollande que se trouvaient de vastes entrepôts de denrées coloniales provenant des importations du commerce interlope, c'était à Brême, à Hambourg, dans le Holstein, en Poméranie, en Prusse, à Dantzig, dans les grandes villes commerciales d'Allemagne telles que Leipzig, Francfort, Augsbourg, dans la Suisse devenue une sorte de frontière anglaise, enfin dans toute l'Italie, à Venise, à Gènes, à Livourne, à Naples. Des visites dans ces nombreux réceptacles de la contrebande ne pouvaient manquer de soumettre au droit ou à la confiscation des valeurs considérables.

Pourtant, si Napoléon consentait à laisser introduire les denrées coloniales appartenant à l'Angleterre, telles que sucre, café, cacao, coton, indigo, cochenille, bois de teinture, tabac, cuirs, à des conditions aussi onéreuses pour le commerce britannique qu'avantageuses pour le trésor de France, il voulait faire essayer autre chose qu'un avilissement de prix aux produits manufacturés qui venaient ,

Août 1840.

non du commerce des Anglais, mais de leurs fabriques. Il voulait, par exemple, faire aux toiles de coton de Manchester, à la quincaillerie de Birmingham , une guerre de destruction , et il décida que les produits manufacturés anglais, faciles à reconnaître, seraient, quel que fût le lieu où on les découvrirait, quel qu'en fût le propriétaire, confisqués et brûlés publiquement.

Le nouveau Cc Système fut établi par un décret du 5 août, et de ce décret rendu. Napoléon expédia des courriers dans tous les États de la Confédération du

dans le décret \*

du Rhin, pour l'Italie, la Suisse, l'Autriche, le Danemark , la Suède , la Prusse et la Russie elle-même. Napoléon, par ses pressantes recommandations, imposait ce système aux uns , le préconisait auprès des envoyés autres, l'un disait à tous qu'en forçant avec l'épée

dans toutes , ,

les cours pour des douaniers les dépôts de marchandises coloniales, l'on trouverait ou à frapper d'un droit de 50 pour cent à confisquer les immenses quantités de du 5

août, denrées coloniales frauduleusement introduites par les Anglais, à en prendre ainsi pour soi la moitié ou le tout, qu'on aurait de la sorte le triple avantage de s'enrichir aux dépens de l'ennemi, de porter un coup funeste à son commerce , et de rendre à l'avenir la fraude presque impossible par la dispersion de ces vastes amas intérieurs, qui auraient toujours été très-difficiles à surveiller.

Napoléon se hâta de prêcher d'exemple, et fit surle-champ procéder aux saisies. Mais ce n'était pas précisément dans l'intérieur de l'Empire qu'elles pouvaient être le plus fructueuses, car les douanes françaises n'avaient pas laissé entrer beaucoup de

denrées prohibées. Les dépôts clandestins étaient surtout venus s'établir sur la frontière. Napoléon eut Taudace de déclarer que tout dépôt établi à quatre journées des frontières françaises l'avait été dans l'intention évidente de nuire à la France , constituait dès lors un délit commis contre elle , et qu'il se considérait comme autorisé à le punir en y faisant des visites. En conséquence il ordonna aux généraux qui occupaient le nord de l'Espagne d\*\* exécuter des fouilles dans tous les lieux suspects. Il prescrivit au prince Eugène d'envoyer à l'improviste six mille Italiens dans le canton du Tessin, pour y saisir un dépôt qui versait des denrées dans toute l'Italie. Quant à la partie de la Suisse qui regardait la France , c'est-à-dire à Berne, à Zurich surtout, Napoléon ne voulut pas employer des troupes françaises; il se borna à y dépêcher un directeur de nos douanes chargé de diriger les troupes suisses dans leurs recherches. A Francfort il fit opérer la saisie par les soldats du maréchal Davout qui s'y trouvaient de passage. A Stuttgart , à Baden , à Munich , à Dresde, à Leipzig, on avait consenti à l'adoption du décret du 5 août, et on le mit

immédiatement à exécution. A Brème, à Hambourg, à Lubeck, Napoléon, sans tenir compte des autorités de ces villes, découvrit des dépôts immenses et s'en empara. Il agit de même à Stettin, à Custrin, villes prussiennes, à Dantzig, ville polonaise, toutes contenant, comme on doit s'en souvenir, des garnisons françaises. Il fit annoncer à la Prusse, qui du reste avait consenti au décret du 5 août, que les marchandises saisies sur son territoire seraient vendues, et comptées en réduction de sa dette.

Août 1840.

Immenses saisies

exécutées

en France et dans tous

les pays placés sous

l'influence de Napoléon.

À M<sup>i</sup> Q,

Le Danemark, qui, bien que fidèle à la cause des neutres, avait cependant laissé introduire beaucoup de contrebande dans le Holstein, sous le prétexte d'y vendre les prises de ses corsaires, avait adhéré au décret du 5 août. Mais Napoléon, se défiant un peu de l'exécution de ses lois là où il ne commandait pas directement, imagina une combinaison digne de la fiscalité la plus subtile. Outre qu'il était rempli de denrées coloniales, le Holstein, qui bordait le territoire des villes hanséatiques, avait une frontière difficile à garder. Napoléon aima mieux vider sur cet amas de contrebande, en lui donnant pour deux mois la faculté d'écouler en Allemagne tout ce qu'il contenait, à la condi-



tion de payer le droit si avantageux de 50 pour cent. Le dépit se trouva ainsi supprimé , et la perception du droit assurée sur des quantités considérables.

Napoléon réitéra à la Suède la déclaration menaçante et sérieuse , on n'en pouvait douter, de rompre la paix récemment conclue, et d'occuper encore une fois la Poméranie suédoise, si on laissait à Stralsund se former un nouvel entrepôt de marchandises prohibées.

Résistance Tous les États, comme on le voit, la Russie exceptée , se soumirent au décret du 5 août. La Russie cependant ne s'opposa point à ce qui se faisait presque partout; elle se contenta de dire que le nouveau tarif, bon peut-être ailleurs, ne convenait pas chez elle; qu'elle ne l'adoptait donc point, mais qu'elle était fidèle à l'alliance et engagée d'ailleurs dans la guerre contre la Grande-Bretagne elle ne céderait pas d'opposition au commerce britannique les obstacles»

du 5 août.

des qu'elle avait elle-même intérêt à multiplier. Elle

même temps elle exprima une certaine inquiétude de voir les troupes françaises s'étendre successivement le long des mers du Nord, jusqu'à porter une tête de colonne à Dantzig. Du reste , elle ne présenta ces remarques qu'avec une extrême mesure , et avec les ménagements d'une puissance qui était en état d'observation, et non d'hostilité. Ainsi, excepté la Russie qui fit ces timides réserves, excepté l'Autriche qui n'avait plus de ports, tous les gouvernements, la Prusse comprise, adhérèrent au système violent mais lucratif de Napoléon; et si tous n'exécutaient pas le décret du 5 août comme lui, car tous n'avaient pas son intérêt à le faire ,

sa volonté, ses douaniers exacts et probes, ils trouvèrent et saisirent néanmoins des masses énormes de marchandises. Nos douaniers parvinrent à opérer de nombreuses captures dans le nord de l'Espagne, en Italie, à Livourne, à Gênes, à Venise, et particulièrement dans le Tessin. Les Suisses, troublés dans leur fraude, élevèrent quelques réclamations, mais Napoléon leur répondit qu'il ne souffrirait pas qu'un pays pacifié par lui, rendu par lui au repos et à l'in\* dépendance, devint le complice de ses ennemis et recueil de sa puissance. A Francfort, à Brème, à Hambourg, à Stettin, à Dantzig, les quantités imposées ou confisquées furent considérables. On avait accordé aux douaniers et aux soldats le cinquième des prises et c'était assez pour leur inspirer autant de joie que de zèle.

Le trésor, indépendamment de ses recettes en Recettes aidant, qu'on évaluait à près de cent cinquante millions considérables.

Août 4 810.

saisies.

19<sup>e</sup> LIVRE XXXVIII.

lions pour cette année, ressource alors très-importante, le trésor se trouva tout à coup propriétaire de quantités immenses de marchandises, qui provenaient ou des acquittements du droit en nature, ou des confiscations. Celles qui provenaient de la Hollande furent expédiées par les canaux sur Anvers; celles qui avaient été saisies dans le nord de l'Allemagne furent emmagasinées sous des tentes, dans les ventes des bastions de Magdebourg. Napoléon destinait les

TaTp\*îtfi? voitures d'artillerie rentrant en France à porter ces du trésor marchandises à Strasboui^, à Mayence, à Cologne.

marchandises Une vcute aux cuchèrcs, OÙ accoururent tous les marchands de denrées coloniales de TEmpire, fut commencée à Anvers, et continuée pendant plusieurs semaines aux prix les plus avantageux. On devait en exécuter de semblables à Mayence, à Strasbourg, à Milan, à Venise. Tandis qu'on saisissait ainsi sur le continent tout entier les sucres, les cafés, les cotons, les indigos, et que le trésor français, devenu le principal détenteur de ces précieuses marchandises, les vendait aux enchères, on brûlait publiquement les tissus anglais partout où on les découvrait. La quantité de ces tissus était considérable, particulièrement en Allemagne , et leur destruction par le feu causa au commerce interlope une véritable terreur. Aussi le contre-coup de ces mesures fut-il grand en Angleterre. Une circonstance accidentelle contribua même à le rendre plus rude encore. Les vents contraires avaient longtemps retenu des multitudes de bâtiments anglais à l'entrée de la Baltique. Il s'en était accumulé en vue de la Suède et du Danemark plus de six ou sept cents qui

mouillaient où ils pouvaient, sous la protection des flottes britanniques. La nouvelle de ces rigueurs venant les surprendre au même instant , ils essayèrent de rebrousser chemin presque tous à la fois, bien que Napoléon , pour les attirer, eût diminué la surveillance à l'entrée des ports, et les uns tombèrent dans les mains de nos corsaires, les autres vinrent augmenter la masse de marchandises invendues qui tourmentait TAngleterre , et lui faisait éprouver ïa misère au milieu de l'abondance. Voulant réduire le commerce britannique aux dernières extrémités. Napoléon prépara très en secret aux embouchures de l'Elbe et du Weser une

petite expédition navale , qui devait prendre deux ou trois mille hommes à bord , se porter rapidement à Hélioland , et enlever ce repaire de contrebandiers rempli en ce moment de richesses.

Insatiable de succès pour l'industrie de la France connue pour ses armées, et en administration comme en guerre ne gardant aucune mesure dans l'emploi des moyens, Napoléon s'attacha à combattre d'autres rivaux encore que les Anglais. Les Suisses lui avaient déplu, parce qu'ils étaient grands contrebandiers, et parce qu'après les Anglais ils étaient les plus redoutables concurrents de nos manufactures. Ils filaient et tissaient le coton moins bien que les Français, mais plus économiquement, par suite du bas prix de la main<sup>^</sup>œuvre dans leurs montagnes, et des combinaisons frauduleuses par lesquelles ils se procuraient la matière première à très -bon marché. Aussi vendaient-ils leurs tissus comme anglais en Allemagne et en Italie. Napoléon

Août 4840.

Ao«Ai810.

♦94 LIVRB XXXVIII.

défendit au prince Eugène de recevoir ces tissus <sup>^</sup> lui écrivant que l'Italie pouvait bien faire quelques sacrifices pour la France, qui en avait tant fait pour elle, et qu'il ne la ménagerait pas plus que la Hollande, si elle se conduisait de même. Il lui imposa une autre gêne. L'Italie exportait une quantité considérable de soies brutes <sup>^</sup> qui se rendaient par le nord de l'Allemagne en Angleterre, où on les fabriquait pour les expédier ensuite dans toutes les Amériques. Napoléon éleva d'un tiers le droit de sortie sur les soies brutes lorsqu'elles passaient par la Suisse et le Tyrol, afin de les enlever à l'Angleterre et de les attirer en France par

Chand<sup>^</sup>éry et Nice. Il voulait par ce moyen que Lyon devint le plus grand marché de soie de l'univers, et que les Lyonnais pussent joindre à leur habileté sans rivale le choix des plus belles matières premières.

Généralisa-t-on Dans son désir de tout régler à sa volonté, Napoléon<sup>s</sup> compléta son système de licences en le généralisant, et en l'appliquant au commerce tout entier. Il n'y avait eu dans l'origine que certains bâtiments qui naviguassent en vertu de licences. Désormais tout bâtiment qui naviguerait dans l'Océan ou la Méditerranée dut, pour n'être pas saisisable par les corsaires<sup>^</sup> prendre une licence stipulant le lieu d'où il partait, celui où il retournerait, et la nature de sa cargaison soit au départ<sup>^</sup> soit au retour. Il lui était permis, <sup>i</sup> de dissimuler sa nationalité, de se rendre même en Angleterre<sup>^</sup> malgré les décrets de Berlin et de Milan, pourvu qu'il emportât des produits nationaux, et ne rapportât que certaines marchandises déterminées. Les bâtiments expédiés de France

OU des pays alliés pouvaient charger à la sortie des grains, des toiles, des soieries, du drap, des objets du commerce parisien, des vins surtout et importer au retour des matières navales, des cotons d'Amérique<sup>^</sup> des indigos, des cochénilles, des bois de teinture, des riz, des tabacs. Les sucres et les cafés étaient soigneusement exclus. Dans la Méditerranée en particulier les bâtiments français pouvaient emporter des grains, des huiles, des vins, des draps, des verreries, des savons et autres produits français, et rapporter des marchandises d'une origine certaine, comme des cotons dits du Levant, des cafés de Moka, et diverses drogueries. L'ensemble du commerce se trouva ainsi déterminé par décret, c'est-à-dire rendu presque impossible. Tout l'art du

monde, en effet, ne pouvait pas faire qu'en ne voulant pas prendre les produits de l'Angleterre nous pussions l'obliger à prendre les nôtres. Toutefois le résultat que Napoléon avait réellement obtenu, c'était d'avoir par des moyens d'une singulière violence mais d'une grande efficacité, porté un grand coup au crédit britannique, en avilissant toutes les denrées qui servaient de nantissement au papier de la banque d'Angleterre. En persévérant dans cette voie sans se détourner du but, il était impossible de prévoir où s'arrêterait l'effet de ces redoutables mesures.

« C'est après avoir lu toute la correspondance des douanes, du ministre de l'intérieur, des ministres des finances et du trésor, enfin de nos consuls à l'étranger, que je suis parvenu à tracer ce tableau des combinaisons et des effets du blocus continental que voici donc pour vous la parfaite exactitude de tous les détails dans lesquels je suis entré, et qui m'ont semblé utiles à la connaissance des temps dont je raconte l'histoire.

Août 1804

Août 1810.

Tandis que Napoléon faisait au commerce anglais cette, guerre si active et si ruineuse, il lui préparait un autre danger, celui d'une rupture avec l'Amérique. Il ne faut pas que tout en saisissant les bâtiments américains sous une fausse prétexte que quelques navires français avaient été interceptés en Amérique en vertu de la loi d'embargo, l'Amérique n'ait pas cessé de correspondre avec le gouvernement de l'Union, et de lui déclarer qu'il était tout prêt à lever pour lui seul les décrets de Berlin et de Milan, si l'Amérique faisait respecter sa neutralité.

par l'Angleterre. Il avait en outre singulièrement flatté l'ambition de ce gouvernement en lui déclarant que la France ne s'opposerait pas à ce qu'il prit la Floride, que l'Espagne évidemment était incapable de conserver, et à ce que les colonies espagnoles devinssent libres. Conséquent avec ses déclarations, Napoléon annonça par un décret qu'au 1<sup>er</sup> novembre suivant (1810) les Américains ne seraient plus passibles des décrets de Berlin et de Milan, qu'ainsi ils pourraient entrer dans les ports de France, s'ils avaient, ou obtenu des Anglais la révocation des ordres du conseil, ou refusé de s'y soumettre, et pris des mesures pour s'y soustraire. Rien n'était mieux calculé qu'une telle politique, car les Américains, lorsque la France leur rendait le droit des neutres, ne pouvaient pas se dispenser de l'exiger de l'Angleterre, même au prix d'une

et Anglais d'entrer en Amérique, à moins d'y être forcé par la tempête. A cet acte, trop rigoureux pour eux-mêmes, et qui les punissait des fautes d'autrui, ils venaient de substituer une autre mesure, c'était d'interdire à leurs nationaux les relations avec la France et avec l'Angleterre seulement, et de déclarer en même temps qu'ils étaient décidés à lever cet interdit à l'égard de celle des deux puissances qui renoncerait à son système de violence contre les neutres. L'Angleterre cherchant, elle aussi, à caresser les Américains, venait de révoquer ses ordres du conseil par rapport à eux, et les avait dispensés d'acquiescer dans la Tamise pour y payer tribut; mais elle avait substitué à cet octroi de navigation son fameux système de blocus sur le papier, et déclaré que les neutres pourraient se rendre partout, excepté dans les ports de l'Empire français, qui restaient bloqués depuis Embden jusqu'en Espagne, depuis Marseille jusqu'à Orbitello, depuis Trieste et Venise jusqu'à Pesaro.

Les Américains disaient avec raison , qu'en cessant d'exiger d'eux la relâche dans la Tamise et le payement du tribut, on était loin de leur avoir concédé ce qu'on leur devait, qu'en principe on n'avait rien fait si on leur interdisait par un blocus fictif et général de toucher à de vastes contrées, qui ne pouvaient être ni assiégées , ni bloquées. En vain l'Angleterre leur répondait-elle que la révocation pour eux seuls des ordres du conseil était déjà une immense concession, que Napoléon leur faisait de belles promesses, mais qu'il n'en tiendrait aucune, qu'il avait au contraire manifesté récemment et se-

Août «840.

Août 4 840.

IW LIVRE XXXVIII.

crètement au cabinet de Londres les dispositions le» plus hostiles à leur égard (allusion aux ridicules propositions transmises sous le couvert du duc d'Otrante), les Américains n'écoutaient point ces réponses. Nanti du décret de Napoléon, qui déclarait les relations commerciales pleinement rétablies avec les Américains au 1<sup>er</sup> novembre, si ceux-ci faisaient respecter leur pavillon , le président de l'Union annonça , par une proclamation, que, si au 2 février suivant (1814 ) l'Angleterre n'avait pas révoqué toutes ses mesures, même celle du blocus fictif, l'interdit commercial serait levé pour la France, et maintenu contre l'Angleterre , avec toute la rigueur qu'il dépendrait des Américains d'y apporter\* De l'interdiction des relations commerciales avec l'Angleterre à la guerre contre cette puissance^ il n'y avait qu'un pas, car il était probable que les Anglais ne laisseraient pas entrer les vaisseaux américains dans les ports français , qu'ils les captureraient en



chemin, et que dès lors, quelque disposée que l'Amérique fût à la paix, elle ne pourrait pas souffrir que ses vaisseaux fussent détournés de leur route, et peut-être pris en pleine mer, sans venger son honneur outragé, sa sûreté compromise. Caractère Telfi fut l'un des moyens que Napoléon employa pendant le cours de l'année 1810 pour ruiner le commerce britannique, tandis que ses généraux étaient occupés dans la Péninsule à pousser les armées anglaises à la mer. Ces moyens, qui révélaient à la fois l'étendue de son génie, la profondeur de ses calculs, et l'emportement de ses passions, pouvaient mener au but, mais ils pouvaient aussi mener bien

au delà il fallait prendre garde, en effet, que, pour disputer à l'Angleterre l'accès du continent, ce qui avait conduit tantôt à s'emparer de la Hollande, tantôt à opprimer les États de la mer du Nord et de la Baltique, on ne lui procurât autant d'alliés secrets qu'on se donnait à soi de coopérateurs apparents du blocus; il fallait prendre garde que, pour soutenir cette guerre de douanes, on ne se mit bientôt sur les bras une guerre d'un tout autre genre, avec ceux qui refuseraient de se soumettre eux-mêmes à toutes les privations qu'on voulait imposer à l'Angleterre. Il importait donc de ne pas prolonger un état de gêne odieux à tout le monde, et dès lors de se vouer exclusivement à une seule guerre, celle d'Espagne, de lui consacrer tous ses moyens, afin de porter la Grande-Bretagne le coup décisif, qui, joint à ses souffrances commerciales, obligerait probablement à signer la paix, et à souscrire à la transformation de l'Europe. C'était par conséquent en Espagne qu'allait se décider, et que se décidait effectivement, comme on va le voir, le sort de l'Empire, car il fallait de ce côté frapper fortement et frapper vite, à moins qu'on ne voulait pas prolonger au delà de la patience de tous une situation

qui, avant d'être insupportable pour l'Angleterre, pourrait bien le devenir pour les alliés contraints de la France, peut-être pour ses amis les plus sincères, peut-être même pour elle !

TVa DU inUE niÊÎTE-HUITlÈBre.

Août 1840.

## LIVRE TRENTENEUVIEME

TORRÈS-VÉDRAS.

Vicissitudes de la guerre d'Espagne pendant la fin de l'année 1809. — Retraite des Anglais après la bataille de Talavera et leur longue inaction en Estrémadure. — Déconsidération de la junte centrale et réunion des cortès espagnoles résolue pour le commencement de 1810.

— Événements dans la Catalogne et l'Aragon. — Habiles manœuvres du général Saint-Cyr en Catalogne pour couvrir le siège de Gironne.

— Longue et héroïque défense de cette place par les Espagnols. — Disgrâce du général Saint-Cyr et son remplacement par le maréchal Augereau. — Conduite du général Suchet en Aragon depuis la prise de Saragosse. — Combats d'Alcaniz, de Maria , de Beldiite. — Occupation définitive de l'Aragon et habile administration du général Suchet dans cette province. — Développement inquiétant des bandes de guérillas dans toute l'Espagne, et particulièrement dans le nord.

— Au lieu de s'en tenir à ce genre de guerre , les Espagnols veulent recommencer les grandes opérations , malgré le conseil des Anglais , et s'avancent sur Madrid. — Bataille d'Ocana livrée le 19 novembre, et dispersion de la dernière armée espagnole. — Épouvante et désordre à Séville. — Projet de la junte de se retirer à Cadix. — Commencements de l'année 1810. — Plans des Français pour cette campagne. — Emploi des nombreux renforts envoyés par Napoléon. — Situation de Joseph à Madrid. — Sa cour. — Son système politique et militaire opposé à celui de Napoléon. — Joseph veut profiter de la victoire d'Ocana pour envahir l'Andalousie , dans l'espérance de trouver de grandes ressources dans cette province. — Malgré sa détermination de réunir toutes ses forces contre les Anglais, Napoléon consent à l'expédition d'Andalousie, dans la pensée de reporter ensuite ses troupes de l'Andalousie vers le Portugal. — Marche de Joseph sur la Sierra-Morena. — Entrée à Baylen , Cordoue , Séville , Grenade et Malaga. — La faute de ne s'être pas porté tout de suite sur Cadix, permet à la junte et aux troupes espagnoles de s'y retirer.

— Commencement du siège de Cadix. — Le 1<sup>er</sup> corps est destiné à ce siège ; le 5<sup>e</sup> corps est envoyé en Estrémadure , le 4<sup>e</sup> à Grenade. — Fâcheuse dissémination des troupes françaises. — Pendant l'expédition d'Andalousie, Napoléon convertit les provinces de l'Èbre en gouvernements militaires , avec l'intention de les réunir à l'Empire. — Désespoir de Joseph , et envoi à Paris de deux de ses ministres pour réclamer contre la réunion projetée. — Après de longs retards, on commence enfin les opérations de la campagne de 1810.

— Tandis que le général Suchet assiège les places de PARAGON ,  
«i

#### TORRÈS-YÉDKAS\* So4

que le maréchal SouH assiège Cadix et Bad^|oz , le maréchal Masséna

doit prendre Ciudad- Rodrigo et Alméida» et marcher ensuite sur Kov. 4809. Lishoime à la tête de 80 mille hommes. — Siège de Lerida. — Le maréchal Bfasséna , ayant accepté malgré lui le commandement de Parmée de Portugal , arrive de sa personne à Salamanque en mai iSiO. — Triste état dans lequel il trouve les troupes destinées à agir en Portugal. — Mauvais esprit de ses lieutenants. — yarroée , qui devait être de 80 mille hommes , se réduit tout au plus à 50 mille au moment de l'entrée en campagne. — Efforts du maréchal Masséna pour suppléer à tout ce qui lui manque. — Siège et prise de Ciudad-Rodiigo et d^Almèida en juillet 1810. — Après la conquête de ces deux forteresses y le maréchal Masséna se prépare à envahir le Portugal par la vallée du Mondego. — Difficultés qu'il rencontre pour se procurer des vivres y des munitions, des moyens de transport. — Passage de la frontière le 15 septembre. — Sir Arthur Wellesley devenu lord Wellington. — Ses vues politiques et militaires sur la Péninsule. — Choix d'une position inexpugnable en avant de Lisbonne , pour résister à toutes les forces que Napoléon peut envoyer en Espagne. — Loi'd Wellington se prépare à s'y retirer en détruisant toutes les ressources du pays sur les pas des Français. — Retraite de l'armée anglaise sur Coimbre. — Le maréchal Masséna poursuit les Anglais dans la vallée du Mondego. — Difficultés de sa maître. — Les Anglais s'arrêtent sur la Sierra^' Alcoba. — Bataille de Bosaco livrée le 26 septembre. — Les Français n'ayant pu for-

cer la position de Busaco parviennent à la tourner. — Retraite précipitée des Anglais sur Lisbonne. — Poursuite énergique de la part des Français. — Les Anglais entrent dans les lignes de Torrès-Védras les 9 et 10 octobre. — Description de ces lignes fameuses. — Le maréchal Masséna après en avoir fait une exacte reconnaissance désespère de les forcer. — Il se décide à les bloquer jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. — En attendant il prend une solide position sur le Tage , entre Santarem et Abrantes , et s'applique à construire un équipage de pont afin de manœuvrer sur les deux rives du fleuve , et de vivre aux dépens de la riche province d'Alentejo. — Envoi du général Foy à Paris pour faire connaître à Napoléon les événements de la campagne, et pour solliciter à la fois des instructions et des secours. — État de l'armée anglaise dans les lignes de Torrès-Védras. — Démêlés de lord Wellington avec le gouvernement portugais ; ses difficultés avec le cabinet britannique. — État des esprits en Angleterre. — Inquiétudes conçues sur le sort de l'armée anglaise , et tendances à la paix , surtout depuis les souffrances du blocus continental. — Avènement du prince de Galles à la régence. — Disposition de ce prince à l'égard des partis qui divisent le parlement. — Le plus léger incident peut faire pencher la balance en faveur de l'opposition, et amener la paix. — Voyage du général Foy à travers la Péninsule. — Son arrivée à Paris , et sa présentation à l'Empereur.

Après la bataille de Talavera et la perte du pont situés

\* des années

de Tarzabispo , les Anglais et les Espagnols s'étaient anglaise et

espagnole

après

la bataille

de Talavera.

Nécessité

pour elles

de se retirer

en Estréma-

dure.

repliés précipitamment du Tage sur la Ouadiana. Bien qu'indécise, cette bataille avait amené la réunion des forces françaises aidées de Madrid, avait pour eux les effets d'une bataille perdue, car elle ne leur laissait d'autre ressource que de s'enfoncer en toute hâte dans le midi de la Péninsule, en abandonnant leurs blessés, leurs malades, et même une partie de leur matériel. Les Espagnols s'étaient réfugiés en Andalousie derrière la Sierra-Morena. Sir Arthur Wellesley était venu prendre position au fond de l'Estrémadure, dans les environs de Badajoz. Là se plaignant y suivant son usage, de la faible coopération des Espagnols, surtout de leur négligence à lui procurer des vivres, comme s'ils avaient dû pourvoir à ses besoins de ses troupes quand ils ne savaient pas nourrir les leurs, établi du reste dans un pays fertile en céréales et riche en bétail, avec une retraite assurée en Portugal, résolu à ne plus s'aventurer légèrement dans l'intérieur de la Péninsule depuis qu'il appréciait le danger auquel il avait échappé miraculeusement, sir Arthur Wellesley alléguait pour motiver son inaction les chaleurs accablantes de cette année, et conseillait aux Es-

pagnols d'éviter les grandes batailles, de prendre une bonne position sur la Sierra-Morena, d'y bien défendre l'Andalousie, d'y attendre les effets du temps, toujours contraire à l'envahisseur sous un climat comme celui de l'Espagne, d'apprendre enfin à se gouverner, à s'administrer, à discipliner leurs aripées.

Ces conseils fort sensés , mais plus faciles à donner qu'à suivre, et exprimés dans im langage qui n'était

liiT.4M».

## **TORRES-VEDRAS. S**

pas propne à les faire accudllir^ we pouvaient ê4re d'une grande utilité aux: Espa^ois, jetés par amour pour la royauté dans une révolutîDn prescpie aussi yiotoute <pie celte dans laquelle l'amour de la liberté avak précipité les FraA^is vingt êxts auparavant, apportant à totit ce qu'ils faisaient l'ardeur naturelle aux peuples méxidionaux, et ayant à vaincre la dou- Ue difficulté de se gouverner et de se délendre ooaie une formidable invaâon. Des peuples moins passi(MU)és, jnoîns inexpérimentés que les Espagnols, auraient pu en pareille situation se montrer aus» malhabiles, et difficilement aussi feroies. Au gnrf^us, n'acceptani pas pour eux-mêmes les reproches offensants de sir Arthur WeOesley , ils les renyoyaîenl à la junte centrale qui avait remplacé la rég^iced'Aranjuez, et à laquelle c'était la c(mtume alors de s'en prendre de tout «ce qui arrivait , non pas de bien et de mid , mais de mal seulement.

Si les Anglais étaient mécontents, s'ils avaient la junte plus de besoins qu'on ne pouvait en satisfaire, s'ils étaient immédies par un effet du calcul ou des diaboliques leurs 9 si des troupes indisciplinées conduites par des espagnols. moines ne pouvaient tenir tête aux vieilles bandes de Napoléon, la faute en était, disait-on, au mauvais esprit, à l'incapacité de la junte centrale. Cette malheureuse junte avait pour lui donner des leçons, indépendamment de tous les partis qui posaient autrement ici-elle, les junte provinciales, jalouses

. 1 „ . . . r ^ • T o A Déchaînement

comme toi) < Hirs de 1 autonté supérieure. La Junt6 contre proraiciale de SéviUe, importunée de voir la junte ^ ^ S ^ è centrale gouverner chez elle, la junte provinciale j ^ ^ j ^ n ^ ^ ion de Valence, fière de sa prétendue iuAÎAcihilité, la des coitès.

Nov.4809.

junte provinciale de Badajoz se faisant l'écho d'Anglais retirés sur son territoire, lui prodiguaient les outrages de tout genre , et la sommaient chaque jour de convoquer les cortès, qui étaient le nouveau remède duquel on espérait dans le moment la guérison de tous les maux.

Rien n'eût été si facile que d'obéir à ce vœu , et là junte centrale, fatiguée de son triste et périlleux rôle , se serait hâtée de résigner son autorité entre les mains des cortès, si on eût été unanime sur l'opportunité de leur convocation. Mais il n'en était rien. Quoique l'Espagne n'eût pas commencé sa révolution comme la France en 1789 par une explosion de libéralisme, qu'elle l'eût commencée au contraire par une explosion de royalisme , elle en était bientôt arrivée au même point, et elle agitait



toutes les questions que les Français traitaient jadis dans l'Assemblée constituante. Il y avait un parti d'hommes éclairés qui voulaient qu'on profitât de l'absence de la royauté pour opérer les changements que le temps commandait, et lui rendre, quand elle reviendrait, l'Espagne réformée et rajeunie; qui croyaient en avoir, outre le droit naturel à toute nation , le droit acquis par leur dévouement à la dynastie , et qui , au point de vue de la défense nationale, regardaient comme habile en réformant eux-mêmes les abus, d'ôter à Napoléon le seul prétexte dont il avait pu colorer sa conduite , celui d'avoir envahi l'Espagne pour la régénérer. Ce n'était pas spécialement chez la bourgeoisie que se rencontrait cette manière de penser, c'était chez elle sans doute , mais aussi parmi beaucoup de membres de l'aristocratie espagnole ,

TORRÈS-VÉDRAS. ' 205

et parmi des hommes instruits dispersés dans toutes les classes, mais réunis par .les circonstances en un seul parti que les événements rendaient puissant. L'opinion opposée se trouvait répandue également dans diverses classes; elle se rencontrait dans la portion peu éclairée de la noblesse, dans le clergé, dans la magistrature, dans l'armée, dans une portion aussi de la bourgeoisie espagnole, et même chez quelques hommes instruits que la révolution française avait remplis d'épouvante. Tandis que les uns, penchant pour une réforme complète de la monarchie, demandaient qu'on rassemblât les cortès, seul instrument possible pour une révolution sociale les autres qui ne voulaient pas de révolution, demandaient que , loin de s'engager davantage dans le régime des assemblées, on en revint au plus vite à celui d'une régence royale, par lequel on avait commencé à Aranjuez, et que

l'on composerait de cinq ou six personnages considérables choisis parmi les généraux, les membres du haut clergé et les anciens ministres de la monarchie. A la tête de ce dernier parti figuraient les Palafox, défenseurs de Saragosse, le duc de l'Infantado, le général Gregorio de la Cuesta, un personnage singulier, le comte do Montijo, né le vivant au milieu du peuple dont il aimait à fomenter les passions, le marquis de La Romana, commandant les armées du nord de l'Espagne, enfin l'ancien ministre Florida-Bianca. A la tête du parti contraire se trouvaient le célèbre M. de Jovellanos, et beaucoup d'hommes tels que MM. de Toreno, Arguëlès et autres, moins connus à cette époque qu'ils ne le furent depuis, et s'essayant alors

Nov. 4809.

## NOT. 18W

10<sup>e</sup> LITRK XXXIX.

à donner à leur pays un gouvernement <sup>^^^</sup> d'une nation civilisée.

Après une longue lutte entre les deux partis contraires, une circonstance imprévue amena le dénouement. On avait découvert une sorte de complot des grands personnages, chefs du parti opposé à toute réduction, pour dissoudre la junte centrale, s'emparer du pouvoir, et gouverner monarchiquement, et sans réforme. Ils avaient voulu s'assurer l'appui des Anglais, et avaient fait une ouverture à Henri Wellesley, ambassadeur d'Angleterre et frère d'Arthur Wellesley, général de l'armée britannique. L'am-

bassadeur, quoique l'Angleterre ne fût pas favorable à la junte centrale et au système d'une réforme générale, avait loyalement averti les principaux membres de cette junte. Le complot fut ainsi déjoué, mais la

tiendrait à l'ordre

la junte Centrale sentant l'impossibilité de se maintenir à l'œuvre longtemps, voulut être remplacée par les vrais représentants de la nation, et décréta que les Cortès seraient convoquées pour le commencement de février 1809, se réservant de fixer plus tard le mode, le lieu et le moment précis de leur convocation, d'après les circonstances de la guerre. Reconnaissant en même temps le besoin d'une autorité jadis concentrée, elle institua une commission exécutive de six membres, à laquelle furent déléguées toutes les mesures de gouvernement, tandis qu'elle ne s'attribua à elle-même que les matières législatives. Au nombre des membres de cette commission exécutive se trouva le marquis de La Romana, personnage remuant, pendant longtemps le plus actif et le plus habile de l'Espagne, et n'ayant jamais accompli qu'une seule, celle de s'échapper du Danemark.

(le 4 840.

TORRÈS-VÉDRAS. WJ

avec sa division. Il avait été transféré de la Castille en Andalousie pour y réorganiser les troupes de cette partie de la Péninsule.

Les armées espagnoles étaient divisées à cette époque en année de guerre et d'apprentissage les troupes espagnoles

qpû diqptttairat la Yicille-CastiHe, le royaume de ^ ^ ^ Léon, les Asturies et la Galke au général KeUer- «lucentre et

, , , \_ S\ de droite.

mann , au général Bonaiei^ ait marédud Ney; en armée du centre , eomprenant les troupe» qui gardaient l'Estrémadure,. la Manche, T Andalousie y qui avaient perdu les batailles de Medel-lin, de Ciudad-Real^ d' Ahoonacid , et croyaient avoir gagné celle dje Ta\* lavera , parce que les Anglais avaient bien défesdu leur positiott; enfin en armée de droite , conqprenaatt les troupes qui, sous les généraux Reding et Btake, avaient essayé pendant toute Tannée 1 809 d'arracher la Catalogne au général l^ainl-Cyr, et TAragon au général Suchei.

Ln prétention de la nouvelle commnaBÎOfi exé- Efforu culive était de créer une vaste armée du centre, oLfes]^ ^^ posr revêtir sur la Manche , et reconquérir Madrid réoraSser snr le roi Joi^h, qui aysoit réuni sou» sa main les larmée corps des maréchaux Victor, Mortier, Sonlt,\* des et tente/ généraux Sébastiani et Des-soles, pouvait £adre agir ^i^^n^^ ensemble 80 mille honunesi des premières troupes j^^^JJ^t du monde. En vain sir Arthur Wellesley conseillait\* ^e Mtdnd. il de ne plus livrer de grandes batailles>, tant qu'on ne pourrait pas opposer aux Français des forces mieux ei^famaées, les nouv^mx chefs du gouvernement espagnol ne tenaient pas grand compte de ses avis ,. et se donnaient beaucoup de mouvement pour roi^anisation de cette nouvelle armée du centre. Ils

' avaient rassemblé pour la former les troupes oui

sous Gregorio de la Cuesta s\*étaient battues à Talavera, celles qui sous Vénégas avaient perdu la bataille d'Âlmonacid, et qui

constituaient en ce moment les armées de l'Estremadure et de la Manche. On y avait ajouté un détachement de Valenciens, et pour en composer le matériel on avait employé tout ce qu'on recevait journellement de la main des Anglais. On se flattait de former ainsi une armée de 50 à 60 mille hommes, pourvue d'une belle cavalerie, et d'une artillerie qui était la meilleure d'Espagne. L'orgueilleux Gregorio de la Cuesta devait d'abord commander cette armée ; mais la junte ne l'aimait guère, et, sur quelques offres de démission qu'il avait faites, suivant son usage de toujours menacer de sa retraite, on l'avait pris au mot, et on lui avait donné pour successeur le général Eguia, dont le seul mérite était de n'avoir pas perdu les dernières batailles. On se proposait, les chaleurs passées, d'agir offensivement contre les troupes que Joseph avait rassemblées autour de Madrid, et en attendant on pressait les armées de gauche et de droite d'agir sur les derrières des Français, pour amener ceux-ci à reporter leurs forces au nord, et à se dégarnir vers Madrid.

Événements Pendant ce temps, en effet, il se passait des événements assez graves en Catalogne et en Aragon

la fin de l'année d'un côté, et de l'autre. En Catalogne, le général Saint-Cyr avait lutté toute l'année 1809 contre les Catalans et contre les troupes du général Reding, qu'il avait fini par rejeter dans Tarragone. Il s'était ensuite reporté sur Barcelone, pour y mettre quelque ordre, y verser des vivres, et en

TORRÈS-VÉDRAS. 1809

extraire les prisonniers faits dans les quatre batailles

... le 1<sup>er</sup> / 10, Nov, 1809.

qu'il avait gagnées sur les années de Catalogne. Il avait conduit ces prisonniers jusqu'à la frontière, et commencé ensuite le siège de Gironne, que Napoléon lui avait assigné un peu légèrement, comme une tâche facile, et qui devait être le couronnement de ses glorieux services. Le général Verdier fut chaîné de diriger les travaux d'attaque, et le général Saint-Cyr se réserva la mission de les couvrir. On ne savait

#### •^ Siège

pas encore assez, même après la prise de Saragosse, de Gironne. que les sièges étaient en Espagne de grandes opérations de guerre, bien plus difficiles que les batailles, et que le plus habile chef, avec une parfaite unité de commandement, suffirait à peine pour triompher des forteresses espagnoles. Des sièges immortels et terribles devaient bientôt nous l'apprendre.

Le général Saint-Cyr laissant au général Verdier toutes les forces dont il put se priver, et n'emmenant avec lui que douze mille hommes, surprit adroitement la fertile plaine de Vich, s'y procura pour lui et le général Verdier des vivres assez considérables, puis s'établit dans une position où il était en mesure d'arrêter les armées qu'on ne pouvait pas manquer d'envoyer au secours de Gironne.

La grosse artillerie, longtemps attendue, étant enfin arrivée, le général Verdier commença les travaux d'approche. La ville de Gironne, située au bord du Ter, au pied de hauteurs fortifiées, entourée d'ouvrages réguliers, remplie d'une population fanatique, dans laquelle les femmes elles-mêmes jouaient un rôle actif sous le titre de compagnie de Sainte-Barbe, défendue par une garnison de sept

Xor. 4809.

fid LITRE XXXIX.

mille hommes et per un commandant héroïque ^ don Alvarez de Castro, ^'était promis de s'immortaliser par sa résistance, et on va voir qu'elle tint parole. D'ailleurs le long interv^alle de temps employé à préparer l'attaque , par suite de la difficulté des trans^ po»ts , lui avait permis de pourvoir complètement à sa défense.

Le général Sanson, officier habile, chargé de diriger les opérations du génie, ayant décidé qu'il fallait commencer par la conquête des hauteurs, on ouvrit l« tranchée devant le fort de MontjOuich , et apn^s de longs cheminements on par>int à faire iM-èche. l^iheureusement le siège n'étant pas conduit avoi\* la précision convenable, on laissa s'écouler plusieurs jours entre le moment où l'assaut était devenu possible et celui où il fut donné, de manière que l'en\* »emi put tout disposer pour une résistance énor- ^ue. Nos troupes, arrêtées par la yaillanc<; de»< assiégés , et surtout par les obstacles élevés derrière k brèche, furent repoussées, ce qui excita dans la population de la ville une exaltation extmordintîre.

AprNs cette épreuve , le point d'attaque contre lo fert de Mon^ouich paraissant mal choisi, on le changea , et des travaux d'approcho furent cntre^. pris contre un autre bastion. On devine ce que devaient coûter de temps, de sang, d'efforts inutiles, oen changements dans la direction du siège, fin présence de ce qui se passait le xèle de nos soldutx n'a\^St pas dû s'accroître , ni le fiattatisine des habitMts s'attiédier. Enfin k brèche étant de

nouvMii ptattcttM^, et les Espagnols sentant cette fois Vim^ possiMUTé de nous disputer le fort de Mon^<3Meh,

#### TORRÈS-VÉDRAS. 214

révacuèrcAt pendant la nuit. Ce fort devint ainsi notre conquête ^ mais après un nombre de jours qui égalait déjà la durée des plus grands sièges.

Fatigués du temps employé aux opérations préliminaires, nos soldats entreprirent l'attaque de la place elle-même , en descendant sur les bords du Ter, et en venant s'établir sous le feu plongeant des hauteurs restées au pouvoir de l'ennemi. Un nouveau siège fut entrepris contre l'enceinte de la ville , et la brèche étant devenue accessible , on résolut de livrer l'assaut. Dcm Alvarez de Castro, à Ja tête de sa garnison, ayant derrière lui tous les habitants, hommes et femmes, avait juré de mourir plutôt que de se rendre, et d'opposer aux Français, à défout des murailles renversées par leur canon, des mcHiceaux de cadavres. L'assaut, en effiot, fut donné avec la plus grande vigueur, repoussé et recommencé avec acharnement sous le feu de la place et des hauteurs, au bruit des cloches et des cris d'une population fanatique. Plusieurs fois nos bra« ves soldats parvinrent à gravir le sommet de la muraille, et toujours ils y trouvèrent une foule d'hommes furieux se pressant devant eux, et leur oppoeimt des masses impénétrables\* Des femmes, des prêtres, des enfants se montraient avec les sol'^ dats sur cette brèche inondée de sang, couverte de feux, et il fallut enfin céder au noble délire du patriotisme espagnol. C'était le second assaut qui ne nous avait pas réussi pendant ce siège« Jamais rien de pareil ne nous était arrivé <^[>uis Saint-Jeand'Acre, et ne devait nous arriver même àms les sièges d'Espagne. Nous dûmes renoncer aux atta-



Nov. 480<sup>^</sup>.

Assaut donné

à la place

de Girone,

et repoussé

par

les Espagnols.

Nov.4809.

Blocus de Girone, et combats

autour de la place

pour en empêcher le ravitaillement.

ques de vive force, et recourir au blocus, qui, du reste, semblait suffisant, car le typhus, la famine, dévoraient l'héroïque population de Girone et emportaient ses derniers défenseurs. Son gouverneur lui-même était atteint dès lors d'une maladie mortelle.

Empêcher le ravitaillement était dorénavant Tunique condition du succès, et ce soin regardait le général Saint-Cyr. Ce général venait de s'attirer une disgrâce, facile à prévoir, en relevant avec trop peu d'égards ce qu'il y avait d'irréflexion dans les ordres envoyés de Paris. Il avait été remplacé par l'un des vieux compagnons d'armes de Napoléon, par le maréchal Augereau, resté sans emploi depuis Eylau, et sollicitant vivement sa rentrée au service. Mais le maréchal , après avoir désiré ardemment cette

nomination, ne s'était guère pressé de remplir ses devoirs, et il avait fallu que le général Saint-Cyr continuât dans les conjonctures les plus difficiles de commander une armée qui avait cessé de lui appartenir, et qu'il n'avait plus sous ses ordres que pour quelques jours.

En ce moment le général Blake, sachant que Girone était menacée de succomber par la famine, avait réuni tous les débris des armées de Catalogne et d'Aragon, et s'était avancé avec un convoi de mille bêtes de somme pour ravitailler la place. Accouru au plus vite, le général Saint-Cyr se plaça sur la route de Barcelone pour tenir tête aux Catalans dans la partie la plus accessible et la plus menacée de la ligne du blocus. Le général Yerdier resta chargé de défendre les bords du Ter et les approches immé-

TORRÈS-VÉDRAS. t\Z

diates de l'enceinte. On demeura trois jours çn tiers

. NaY.4809.

les uns devant les autres , et plongés dans un brouillard épais, à travers lequel on entendait la voix des honunes sans les apercevoir. Mais tandis que le général Saint -Cyr contenait cet ennemi invisible, la division Lecchi , du corps de siège , se laissa surprendre, et le général espagnol put faire entrer dans Girone, outre le convoi de vivres, un renfort de quatre mille hommes, secours plus dangereux qu'utile, car les assiégés ne manquaient pas de bras mais de subsistances.

Le malheureux Alvarez de Castro , dont cette opération n'avait point augmenté les ressources, ayant fait parvenir au général Blake un avis secret pour réclamer de nouveaux secours, celui-ci

s'efforça encore une fois d'introduire un convoi dans la place, quel que pût être le péril , car la Catalogne entière demandait qu'on sauvât Girone à tout prix. Il s'approcha, en effet, avec d'immenses approvisionnements par des routes détournées et difficiles. Mais cette fois le général Saint-Cyr ne s'en fiant qu'à lui-même, prit les meilleures dispositions, et cacha ses forces de manière à laisser arriver le convoi et les troupes qui l'accompagnaient jusqu'aux portes mêmes de Girone. Tout à coup ses colonnes, adroitement cachées, arrêterent en tête, prirent en flanc et en queue le convoi ainsi que son escorte , enlevèrent plusieurs milliers de bêtes de somme richement chargées, et firent en outre quelques milliers de prisonniers. Les pauvres assiégés virent, du haut Reddition de leurs murs, passer au camp des assiégeants les ""^^ vivres dont ils avaient un urgent besoin , et bientôt,

Nov. 180».

Le général

Saint-Cyr

remplacé

en Catalogne

par le maréchal Augercau.

Événements

en Aragon

pendant la fin

de l'année

décimés par la fièvre, le typhus, la famine, privés de leur commandant qui était près d'expirer, ils furent obligés de se rendre le 11 décembre, après plus de six mois de siège, laissant dans l'histoire un souvenir immortel. Le général Saint-Yr, parti après avoir repoussé le corps de Blake, n'eut pas l'honneur de recevoir cette reddition, bien qu'il en eût tout le mérite. Il fut même mis aux arrêts pour être parti trop tôt, et le maréchal Augereau, qui n'était arrivé que pour assister à l'ouverture des portes, obtint de Napoléon les plus grandes félicitations. Ainsi le gouvernement impérial se comportait déjà comme ces gouvernements affaiblis et aveuglés, préférant les favoris qui les flattent aux bons serviteurs qui les importunent par l'indépendance de leurs avis.

Tels avaient été les événements en Catalogne pendant la fin de 1809. Cette grande province, désolée mais non soumise par la prise de Gironne, ne devait rien tenter d'important pendant l'hiver de 1809 à 1810. En Aragon, les événements avaient eu aussi leur gravité. Après la reddition de Saragosse, le 5<sup>e</sup> corps, sous le maréchal Mortier, s'était porté sur le Tage, et le 3<sup>e</sup>, épuisé par le terrible siège de Saragosse, était resté en Aragon. Heureusement ce corps venait de recevoir un chef sage, habile et ferme, c'était le général Suchet. Ce général, excellent à la fois dans la direction des opérations militaires et dans l'administration désarmées, double mérite assez rare chez les lieutenants de Napoléon, plus habitués à obéir qu'à commander, savait au même degré se faire aimer du soldat et estimer des peuples, malgré les souffrances inévitables d'une guerre affreuse. Son

j<sup>h</sup>ov.4»Oo.

TOBRÈS-VÉDRÀS. M6

eorpg était compoBé de trois vieux régiments d'ittAft^ terie, les 1 4\*, 44\* de ligne et S" léger, de quatre mottveaux, les 114% US", M6% >H 7\* de ligue , de trois régimeats d'infanterie polonaise, du 13\* de cuirai siert (seul ewps de cette arme qui se trouvât ^i Espagne), de quelque cavalerie légère, enfin d^une belle artillerie. Il s'empara fortement de ces troupes, et s'efforça de faire rentrer dans leur cœur le sentiment du devoir, ainsi que la résigMtion à une guerre <|ue le siège de Saragosse leur avait rendue odieuse. Après leur avoir procuré quelque repos, il les ramena droit à Tennemi. Le général Blake, cpsà, comme conbou on vient de le voir, commandait toutes les armées de i^r i« «Énécul droite (suivant la dénomination eepagnole), ayant poufe'SeNor formé le projet de profiter du départ du 5\* corps pour ^u'^énéral vse jeter sur l' Ai^agoii et reconquérir Saragosse , le gér suchet. néral Suchet ne voulut point attendre son attaque, et alla à sa rencontre vers Alcantz. Mais le général français put bientôt s'apercevoir que la feigtue, le dégoût, une organisation insuffisante avaient pro^ duit sur ses troupes des effets plus fâcheux qu'il ne le supposait d'abord, et, après une conduite assez molle de leur part, il fut obligé de les i^poiter en arrière, far bonheur le général Maice, ne profitant pas de ce prendre avantage , lui laissa le temps de concentrer ses forces à Saragosse, d'y recruter ses régiments avec quelques nouveaux soldats tirés de la Navarre, de les réorgsmiser, de les vêtir avec les ressources du pays, de les soulager de leurs souffrances, de les ranimer, de leur rendre enfin de l'asMmBce et 4e l'ardeur à combattre. Lors^ie le général Suchet les CRit am^i remplis d'un esprit tout

■ nouveau, il attendit à Maria Tannée de Biake, qui

arrivait confiante et renforcée, accepta la bataille dans une position défensive bien choisie, et puis après avoir laissé s'épuiser la première ardeur des Espagnols, passant de la défense à l'attaque, il les culbuta dans d'affreux ravins, et leur causa une perte considérable. Sûr désormais de ses troupes, il suivit l'armée espagnole à Belchite, la trouva de nouveau en bataille et disposée à résister, l'assailit vigoureusement, lui enleva toute son artillerie et plusieurs milliers de prisonniers.

Établissement A partir de ce jour le général Blake dut renoncer des Français à disputer les campagnes de l'Aragon au général en Aragon, qui, et celui-ci n'eut plus affaire qu'aux guérillas et aux places fortes. C'était à lui et au maréchal Augereau à prendre Lerida, Mequinenza, Tortose, Tarragone, avant de songer à pénétrer dans le royaume de Valence. Mais le siège de Gironne peut donner une idée de ce que devaient être des sièges dans ces contrées.

Habile Le général Suchet, maître de Saragosse et des

\*dS7énéraT" fertiles campagnes d'Aragon, s'était dès lors apesantiment P'^^'^ ^ calmer le pays, à y faire renaître un peu des esprits d'ordre, à en éloigner les guérillas, à en tirer les vices où il recourait nécessaires à l'armée avec le moindre commandement. ^jQ^^g^g^ possible pour les habitants, et à préparer enfin l'immense matériel de siège qui était indispensable pour la conquête des places. Sachant par de nombreuses expériences que dans un pays riche la charge d'une armée conquérante, lourde sans doute, ne saurait pourtant être ruineuse, si pour se procurer le nécessaire on emploie, au lieu de la

main dévastatrice du soldat, la main discrète d'une administration intelligente et probe, il convoqua les anciens membres du gouvernement de la province, et entre autres l'archevêque de Saragosse, leur exposa les besoins de son armée , le désir qu'il avait de ménager les habitants en la faisant vivre , la volonté bien arrêtée chez lui de les rendre heureux autant que possible, s'ils secondaient ses intentions Inenfaissantes. Ils reconnurent à son langage persuasif, à son visage doux et intelligent, l'homme honnête et habile, qui, chaîné de les soumettre, ne voulait pas les opprimer, et ils prirent la résolution de l'aider de tous leurs nioyens. Saragosse, par son héroïque résistance , croyait avoir payé sa dette à l'indépendance de l'Espagne, et l'avait payée en effet. D'ailleurs tous les caractères passionnés et implacables avaient été ou détruits, ou dispersés, et le reste de la population demandait un repos chèrement acheté. Ces dispositions vinrent à propos seconder les intentions du général Suchet, et en peu de mois Saragosse sembla renaître de ses cendres. Le général rétablit les anciens impôts, les anciens percepteurs, les anciennes autorités, ordonna, d'accord avec les membres de l'administration provinciale, que tous les revenus fussent versés dans la caisse de la province, en abandonna une grande partie pour les besoins du pays, et prit le surplus pour les besoins de son armée, en faisant la promesse, qu'il tint scrupuleusement, de respecter les personnes et les propriétés. Tout en ne laissant manquer ses soldats de rien , il eut l'art de faire à propos certaines dépenses de nature à flatter l'esprit du pays.

i\% LIVRE XXXIX.

Au lieu de vendre l'argenterie de l'église de Notre\*

Dame del Pilar, objet de la vénération générale, il la rendit; il consacra quelques fonds au rétablissement du canal d'Aragon, latéral à Tèbre, ainsi qu'à la réparation des édifices les plus endommagés par la guerre : pendant ce temps il faisait réunir, réparer la grosse artillerie, tant celle qu'on avait apportée que celle qu'on avait trouvée en Espagne, et préparait ainsi tous les moyens d'assiéger les importantes places de Lerida et de Mequinenza, qu'il fallait prendre nécessairement avant que l'armée de Catalogne put seulement s'approcher de Tortose et de Tarragone.

Dévioppe- Il n'y avait qu'un obstacle à la pacification com-

plète de l'Aragon, c'étaient les guérillas. Tandis que la guérilla, la junte centrale d'Espagne, dont tout à l'heure on a lu la triste histoire, s'efforçait, de Séville où elle résidait, d'organiser des armées régulières tous les jours vaincues, il se formait spontanément des troupes irrégulières, que personne n'avait créées, ne songeait à nourrir ni à diriger, qui, sorties pour ainsi dire du sol, conduites par l'instinct, agissant d'après les circonstances du moment, ne manquaient de rien parce qu'elles se nourrissaient elles-mêmes de leurs propres mains, réduisaient au contraire les Français à manquer de tout, paraissaient à l'improviste là où on les attendait le moins, se dispersaient si l'ennemi était en force, reparaissaient si elles le trouvaient disséminé pour la garde des postes ou l'escorte des convois, renonçaient à le vaincre en masse, mais le détruisaient homme à homme, et comme l'humanité n'était pas la qualité de la nation espagnole,

TORRÈSVÉDRAS. 119



ni le devoir d'un peuple perfidement envahi, ne se faisaient fante d'égorger jusqu'au dernier les bleasés les malades et leurs escortes. A la longue, un tel système d'hostilités, infatigablement soutenu, suffirait à détruire les plus nombreuses, les plus vaillantes armées, car elles ne sont pas toujours réunies en masses, elles ne le sont même que rarement, et une partie notable de leur effectif est constamment sur leur ligne d'opération employée à chercher des vivres, à escorter des munitions, à convoier des malades, des blessés, des recrues. Une armée dont on détruit les détachements est un arbre dont on coupe les racines, et qui est destiné, après avoir langui quelque temps, à lentement sécher et mourir.

Les guérillas, qui nous avaient déjà beaucoup incommodés, s'étaient multipliées à l'infini depuis la destruction des troupes régulières de l'Espagne, et on voyait venir le moment où bientôt il ne resterait plus dans le pays qu'une armée organisées, celle des Anglais, et des milliers de bandes impossibles à compter, à désigner même par des noms, sans qu'on pût dire qui contribuait le plus à la défense de la Péninsule, ou de l'armée anglaise qui livrait des batailles, ou de ces milliers de coureurs qui n'en livraient pas, mais qui nous enlevaient les fruits de la victoire et rendaient désastreux les résultats des défaites.

Tantôt un officier, resté sans service après la dispersion des armées, tantôt un moine incipiet, un curé voulant défendre son village, un fermier troublé dans ses terres, un étudiant quittant volontiers ses études ou un pasteur ses troupeaux pour embrasser une vie

## NOV.IM

NoT.4809.

Présence des guérillas

sur toute la frontière

d'Aragon.

%tO LIVRE XXX IX .

nouvelle, un contrebandier privé de son état, les uns poussés parle patriotisme, les autres par la religion, par Tesprit d'aventure , par la cupidité , recueillaient çà et là quelques paysans , surtout quelques déserteurs des armées battues, quelques prisonniers échappés des mains des Français, prenaient courage s'ils avaient du succès, ou allaient se réunir à d'autres qui avaient acquis du renom , s'établissaient à demeure dans certaines provinces, y dominaient les habitants par la communauté des sentiments ou par la terreur, obtenaient d'eux des renseignements sûrs, des vivres, des asiles, les empêchaient de se soumettre, faisaient des exemples terribles de quiconque passait pour ami des Français, se transportaient d'une province dans une autre s'ils étaient poursuivis ou s'ils avaient une opération à combiner, tourmentaient ainsi leurs vainqueurs, ne leur laissaient aucun repos, les rendaient ausd malheureux, aussi troublés, aussi dénués que les vaincus mêmes. Tandis que le centre de l'Aragon avait été soumis par les armes et la politique du général Suchet, tout le pourtour de cette belle province s'était couvert en quelques mois de bandes hardies et quelquefois nombreuses. Un oflScier sorti de Lerida, le nommé Renovalès, s'était établi dans la vallée de Jaca, au sud des Pyrénées, dans un couvent presque inabordable,

et très-vénéré de ces contrées, celui de Saint-Jean de la Pefia. Au sein de la Navarre, un jeune étudiant dont le nom devait bientôt devenir célèbre par ses œuvres et celles de son oncle. Mina, alors âgé de dixneuf ans, s'était mis à la tête de quelques centaines d'hommes et interceptait complètement la route de

TORRÈS-VÉDRAS. 2tl

Pampelune à Saragosse, qui était la grande route de •

l'armée d'Aragon. Au midi de la province, un ancien officier, Villacampa, ayant réuni autour de lui les débris des régiments de Soria et de la Princesse, avec un certain nombre de paysans fanatiques, dominait les environs de Calatayud. Il donnait la main au colonel Ramon-Gayan, lequel avec environ trois mille hommes était posté dans les montagnes de Montai<sup>^</sup> van, au couvent célèbre de Notre-Dame del Aguila. Tous deux étaient en relation avec un partisan non moins fameux, l'Empecinado, qui infestait la route de Saragosse à Madrid par Calatayud, Siguenza, Guadaluara. Enfin Garcia Navarro, à la tête de deux mille cinq cents insurgés, s'appuyant sur Tortose vers le bas Èbre, terminait en quelque sorte la ligne d'investissement tracée autour de la province d'Aragon, qui, fort paisible au centre, était troublée ainsi sur toute sa circonférence.

Le général Suchet, après avoir dispersé l'armée Guerre r<sup>^</sup>lière du général Blake et rétabli l'ordre dans que<sup>^</sup>éi<sup>^</sup>mi Tadministra-tion de la province, s'était mis à faire la suchet

\* . ' , 1 Tw . faitauxbandes

guerre aux bandes. Il avait confié au général Hanspe de guérillas. le soin de poursuivre Mina. Ce général, après une pour-

suite acharnée, avait fini par prendre le jeune guérillas, et, sans le fusiller, comme on lui en avait expédié l'ordre de Paris, l'avait envoyé en France où ce prisonnier devait être enfermé à Vincennes. Mais à peine Mina avait-il été pris, qu'un oncle de ce jeune homme, jaloux de la gloire de son neveu, avait recueilli les débris de sa bande, et commencé à se montrer en Navarre. Le général Suchet avait dirigé une expédition sur Jaca, et fait enlever à

Renvalès le couvent de Sakitzeai de la Peña. Sans puis tout à fait les Pyrénées, on était parvenu ainsi à dégager la grande route de la Navarre. Au nord de la province, le colonel Henriod avait battu et dispersé pour quelque temps la bande de Tintépide et infatigable Villacampa, et lui avait enlevé Oiguella. Un autre détachement français avait surpris le couvent de Notre-Dame del Aguila, et dispersé la bande de fiamon-Clayan. Pour ces heureux coups de main, les routes de Valence et de Madrid étaient devenues libres, et on pouvait se promettre que les places de Lerida, de Mequinenza une fois prises, et avec elles celles de Tortose et Tamgone, la province d'Aragon, peut-être celle de Catalogne, seraient pacifiées\*

Enfin ce progrès, dû autant à l'habileté administrative qu'à l'habileté militaire du général Suchet, on était loin de l'espérer dans la Biscaye, dans les deux Castilles et le royaume de Léon. Les généraux Thonvenot en Biscaye, Bonnet dans les Asturies, «S^Kellermain en Vieille-Gastille, s'épuisaient vainement à courir après les bandes et n'y savaient plus que tête. Il est vrai que le pays se prêtait beaucoup aux courses vagabondes des goérlitos, et que d'autres circonstances locales les favorisaient également. Ainsi, indépendamment de la nature des lieux, trèsdifficile en Biscaye, dans les Asturies, aux environs

de Burgos et de Swia, il y avait dans les souffrances seules du pays des causes incessantes de soulèvement. De Bayonne à Byrgos, de Burgos à Ségovie, ou de Bmqgos à Somo-Sierra, suivant qu'^m prenait la route de droite ou celle de gauche pour se rendre

Jittrmx

CiV«gOS

dans 1rs Asliirics.

TOBttÈS.VÉDRAS. tî3

à Madrid > la pasMge <x>Dtkiuel des années ruiiait Ja contrée, et l'aurait poussée à la révolte , même con\* tre un gouvernement qu'elle eût aimé. Outre qu'il fallait tâtisfeire à Tavidité des bandes, il fallait suffire aux contributions en vivres ou en argent exigées pour les troupe françaises en marche. Des gêné\* raux qui n'avaient pas la sagesse du général Sucfaot, et ne songaient qu'a nourrir à la hâte Jos troupes de passage^ rami^saient ou ils pouvaient de^ grains^ du bétail, du fourrage, souvent enlevaient les récoltes sur pied ou les donnaient à manger en herbe aux chevaux, ne s'inquiétant ni du lendemain, ni de l'égale répartition des charges, mais pre\* nant ce dont ils avaient besoin au premier enckoit venu, l'arraclwEit même à la misère de populations déjà ruinées.. Si par surcroît de malheur, au lieu d'un militaire humain , celui qui coBunandait était un officier endura par vii^t ans de guerre, aigri par la souffimnce, irrité par les crimes commis contre nos soldats, il fusillait des infortunés qui n^avaient feiit aucwn mal, qui tout an plus avaient cherdié à défendre le pain de leurs mfants, et les fusillait en représailles des assassinats commis par les guérillas. Puis, apri's nos détache-

ments, venaient les bandes qui pendaient à des arbres nos soldats ramassés sur les routes, et souvent à côté d'eux pendaient de pauvres Espagnols « accusés d'avoir favorisé les Français. On avait fréquemment trouvé à côté des victimes, des écriteaux expliquant par d'atroces raisons d'atroces assassinats » Aussi, dans ces malheureuses provinces, matraquées par les Espagnols autant que par les Français, régnait-il un sombre désespoir, et comme

7«ôv. 48tf.

IIOV.IS09.

en définitive c'était à notre présence qu'on attribuait tout le mal que l'on s'en prenait à nous seuls, et des excès de nos soldats, et des crimes des Espagnols.

Les bandes, dans ces contrées, étaient innombrables. El Pastor dans le Guipuscoa, Gampillo à Santander, Porlier dans les Asturies, Longa entre l'Aragon et la Castille, Merino autour de Burgos, le Capuchino et le curé Tapia dans les plaines de Castille, el Amor à la Rioja, Duran dans les montagnes de Soria, don Gamillo Gomez dans les environs d'Avila, don Julian Sanchez (brave militaire que la mort de son père, de sa mère et de sa sœur, avait arraché de ses champs et rempli de fureur), don Julian Sanchez aux environs de Salamanque, et une infinité d'autres qu'il serait trop long de nommer, couraient les montagnes à pied, les plaines à cheval, tantôt se réunissaient pour de grandes expéditions, tantôt se séparaient pour se soustraire à nos poursuites, ou quelquefois même, comme Porlier dans les Asturies, s'embarquaient à bord des vaisseaux anglais quand ils étaient serrés de trop près, pour aller descendre sur d'autres rivages. Leurs crimes étaient épouvantables, et leurs ravages désastreux. Dommages terribles.

Indépendamment des blessés, des malades^ àiw^\*par qu'ils égorgeaient sans pitié, des dépêches qu'ils les guérillas, enlevaient et qui révélaient nos plans aux Anglais, indépendamment de l'obscurité qu'ils entretenaient autour de nous, du retard souvent fetal qu'ils apportaient dans la transmission des ordres, indépendamment des sommes qu'ils enlevaient, de l'inquiétude continuelle dans laquelle ils faisfiâent vivre tant les agents français que les agents espagnols

Nov.4809.

TORRÈS-VÉDRAS. 225

entrés à notre service, ils empêchaient toute espèce d'approvisionnement en capturant les chevaux, les mulets, tes conducteurs, ils rendaient impossible enfin le recrutement de nos armées en obligeant les bataillons ou les escadrons de marche à s'arrêter dans le nord, et à s'y épuiser en courses stériles avant d'avoir pu rejoindre les régiments qu'ils étaient destinés à compléter.

Napoléon, suivant son usage, envoyait en bataillons ou en escadrons provisoires de marche les nouveaux soldats qui devaient recruter les corps. C'étaient des conscrits à peine adolescents, conduits par des officiers de rebut, incapables de s'occuper utilement de leurs hommes, surtout de les commander dans le danger, et ne mettant pas, d'ailleui\*s, grand intérêt à leur conservation. Ces détachements n'étaient pas plus tôt arrivés à Pampe-lune, Tolosa, Vittoria, Burgos, Valladolid, qu'on s'en emparait pour les besoins locaux. On employait à courir après d'infatigables guérillas ces conscrits , nullement rompus aux fatigues, peu formés aux combats, inférieurs individuellement aux bandits

qu'ils avaient à poursuivre, et on les condamnait ainsi à faire de cette guerre un apprentissage mortel. La plupart après quinze jours allaient pourrir dans des hôpitaux, qui n'étaient autre chose que des couvents ou de vastes églises, dépourvus de linge, de médicaments et même de lits, infectés de gales hideuses, de fièvres dévorantes, présentant, en un mot, le spectacle le plus révoltant. Aussi de tant d'hommes destinés aux armées agissantes, n'en parvenait-il pas le quart jusqu'à elles. La destruction des chevaux

TOM. xir. 45

u'étaH paa moindre que celle des hommes, et on

avait vu des Groupes de trois cents cavaliers réduites en quelques jours à quatre-vingts ou cent hommes montés. A peine arrivait-on à ces premières stations de Tannée d'Espagne, qu'on y respirait un air empesté, et qu'on y était atteint d'un profond découragement. Soldats et officiers s'y regardaient comme sacrifiés d'avance à une mort inutile et sans gloire. La certitude ou presque certitude de n'y être jamais sous les yeux de Napoléon n'ajoutait pas peu à ce sentiment de répulsion et de désespoir.

Pour détruire les bandes causes de tant de maux, les généraux commandant les diverses stations, livrés chacun à leur imagination, proposaient des moyens ou ridicules ou odieux, tels que d'abattre les bois à une certaine distance des routes, de couper les jarrets des mulets et des chevaux du pays afin d'en priver les guérillas, de brûler ou de décimer les villages qui avaient des jeunes gens dans les bandes. Le plus sensé d'entre eux, le général Kellermann, ne sachant plus à quel procédé recourir, adressait de Valladolid les réflexions suivantes au major général Bertmer :



Difficultés « La force dont je dispose est évidemment insuffi-  
^ momabîer » sante, puisqu, indépendamment des corps enne-  
"dEsp^r \* ^^ auxquels il faut feire fece, il faut aussi se » garder  
contre les essaims nombreux de brigands » et les fortes bandes  
organisées qui infestent le » pays, et qui, par leur mobilité, et sur-  
tout la fa^

' Je parle ici diaprés la correspondance authentique des géné-  
raux et du ministre de la gterre , et je n^ajoute rien aux tristes  
couleurs de ce tableau.

TORBÈS-YÉBRIS. trt

» veirr des tehitante, échappent à toulee tes pMr\* osQîtes, et  
revien^sit ckemèTe vous un q««rt » d'heure icrès votre passage.  
C'est te sysiæae 46 » diicane qm paPiÉt «voir été ad(^ par ks m-

» Pen)iettez\*iiioi^ prmce, de vons dédaror fra&^ « tJhement  
mon opinion^ Ce n'esl poial utte •aflMt^ » ordhïaire que la  
guerre d'Espagne ; on m'y a point ^ «sans doote, de revers^  
d'^cheoa désastreux à y> craindre^ buos cette natiott opmiâtre  
aaine l'ar^ » mée avec «a réstôtanœ de détml. C'est en vain »  
qu'on abat d^m côté les lètes de l'hydre, elles » renaissent de  
l'autre , et , sans une révolution datis )» les esprits, voas ne par-  
vievidrez de tottgtemps à » soumettre cette vaste péninsule ; elle  
absort^era a la population et les trésors de la France. Elle veiit »  
gagner du temps y et nous lasser par sa constaooe. » Nous n'ob-  
tiendrons sa soumission que par lassi-' » tnde et par  
fanéantiss^Hient de la moitié de la » population. Tel e^ l'esprit  
qui anime cette nation, ^ qu'on ne peut même s'y créer <pielques  
partisans. » Bn vtîn nse-l-on avec elle de modération , de jas» »  
ttoe, à peiïte cela vous vaut-il quelque considém- D tion,

quelques épîtbètes «oins dures; mais dans y> un moment difficile im gouverneur ou chef quel- » conque ne trouverait pas dix hommes qui osassent •n s'am^r pour sa défrise.

i> Il fout donc du monde : l'Empereur s'ennuie » peut-être d'en Mvoyer, mais il en faut pour en » finir, ou se contenta\* de s'aifermir dans une moitié » de rfi^gne pour laîre ensuite la conquête de » l'autre. Cependant les ressources diminuent, tes

vw.t9m.

«moyens de l'agriculture se détruisent, Taisent » s'épuise ou disparaît; l'on ne sait où donner de la » tête pour pourvoir à la solde , à l'entretien des » troupes, aux besoins des hôpitaux , enfin au détail » immense de ce qui est nécessaire à une armée à » qui il faut tout. La misère et les privations aug- » l'ïientent les maladies et affaiblissent continuelle- » ment l'armée, tandis que d'un autre côté les » bandes courent en tout sens , enlèvent chaque jour » de petits partis ou des hommes isolés qui se hasar- » dent en campagne avec une imprudence extrême, » malgré les défenses les plus positives et les plus » réitérées.

» Quand je m'enfonce dans ces réflexions, je m'y » perds, et j'en reviens à dire qu'il fout la tête et le » bras d'Hercule. Lui seul, par la force et l'adresse, » peut terminer cette grande affaire , si elle peut » être terminée. » {Lettre du général Kellermann au prince de Neufchâtel^ extraite du dépôt de la guerre.)

Cela signifiait qu'il fallait , outre des forces immenses, la présence même de Napoléon pour terminer cette odieuse guerre. Bien que le tableau tracé par le général Kellermann fût loin d'être exagéré, et que la haine de la nation espagnole pour nous fût aussi ardente qu'il la dépeignait, toutefois les difficultés n'étaient pas

également grandes dans toutes les provinces. Avec du temps, avec de la persévérance, en détruisant d'abord les armées régulières, en s'attachant surtout à expulser les Anglais, et après avoir ôté ainsi aux Espagnols toute espérance sérieuse de résistance, en s'appliquant à bien administrer le pays, en se résignant à des dépenses con-

Nov.1809.

TORRÈS-VÉDRAS. t^

sidérables pour lui alléger le fardeau de la guerre, ce qui supposait un énorme emploi d'hommes et d'argent, il était possible de réussir. La paix générale survenant ensuite, l'œuvre de Louis XIV pouvait se trouver une seconde fois accomplie, dans des circonstances au moins aussi difficiles que celles qu'avait rencontrées Philippe V, mais la première condition était d'appliquer exclusivement à cett^ œuvre toutes les ressources de la France et tout le génie de Napoléon.

Les provinces du nord , comme nous venons de le opéraUons  
des AiméGS

dire, étaient les plus difficiles à soumettre, par la na- régulière  
lières ture des lieux et par l'exaspération de la population.  
if^§^^|o». Outre les bandes, il y .avait une année régulière à vaincre, c'était celle du duc del Parque, dite armée de gauche , et que le marquis de La Romana avait c(Hnmandée. Cette armée se composait des troupes réunies de la Galice , des Asturies et de Léon , que le maréchal Soult avait négligées pour s'enfoncer en Portugal, que le maréchal Ney avait repoussées mais point détruites , et auxquelles il avait été forcé de livrer la Vieille-Castille

pour se porter sur le Tage, lorsqu'on lui avait ordonné de se joindre aux autres maréchaux sur les derrières de l'armée britannique. Le maréchal Ney, après la journée de Talavera, s'était rendu à Paris pour s'expliquer avec Napoléon sur tous les sujets de contestation qui l'avaient brouillé avec le maréchal Soult. Son corps (qui était le sixième), réduit par les fatigues, par les maladies de l'automne, à 9 mille combattants, était à la fin d'octobre 1809 en présence du duc del Parque, qui en avait près de 30 mille. Celui-ci, rece-

ilVBE XXXiX.

Ko. «809.

Combat de Tamamès

livré par le 6<sup>e</sup> corps à l'armée dite de gauche.

vant de ki junte l'avis réHéré qu'on aliaît ref»reiindre l'off&Bsive, marcher iwièfiie sur Madnd avec Tar-» nouée dit cennire réorganisée^ s'avança jusqu'à Tama\* mes, route de Ciudad^Bodrigo àSalamanq^e, pour essayer de eottcourir eu (pAelq!ii& chose aux vues ambitieuses du gouveraesient de Séville\* (Voir la carte n!'' 43.) Profitaul de l'exemple des Auglak, iJ se posta avec prudence et qu^qui» habileté sur u&e suite de roch^ers d'accès très^lificile , et du haut desquels une infanterie tirant bien pouvait arrêter les troupes les plus vaillantes, si eUes n'étaient pas conduites avec beaucoup de précautic»^. Le général Marduokd, tout plein de l'esprit audacieux de son cheC, habitué à ne^ pas compter les Espagnols, s'avança sur Tamamès le 18 octobre, et n'hésita pas à attaquer la position de l'enneniL II l'assaillit en toois colomies et au pas de charge. Quelques pièces de canon, couvertes par de la cavalerie, se trouvaient en avant des

hauteurs occupées par les Espagnols. Nos cavaliers en ua chn d'œit enlevèrent eette artillerie après avoir sabré les canomiiefs, tandis qu'un de nos bataillicais d'in&nteric porté en avant, recevait la cavalerie espagnole sur ses baïoonettes , et la dispersait à coups de fualL Mais^ «^rès ee facile succès il fallait forcer la position elle^^néme. Deux régiments à notre gauche, te 6\* léger et te 99\* de h^ie, ayant voulu gravir tes baoïteurs sous te feu de quinze mille hommes (|ue leur siftiatiien Baifêimiit, essayèrent en un instant une perte coœê- Aferabte, etfur^it raiftenés en arrière par le ^ttécal Marchand, qui craignait de perdre trop de monde dans cette attaque téméraire. Toute notre ligne sm-

Nov.48(».

TORRÊS-TÊDRAS. t3«

vit ce monvenient rétrograde, et l'intréçride 6\* corps pour la première fois s'arrêta devant les Espagnols. Le feu était tel que nous ne pûmes conserver l'artillerie conquise sur Tennemi, tous les chevaux qui la traînaient ayant été tués.

C'était là un échec inngntfiant, mais très-propre à exalter les Espagnols, et à les encourager dans leur projet de campagne offensive. Il ne pouvait du reste rien nous anîver de plus heureux que de les voir venir a nous en grandes masses, car minés par les combats de détail, nous n'avions que des succès dans les actions générales. Le gouvernement L'armée central résidant à SéviUe , déjà fort disposé , malgré re^e^d l'^fles conseils de sir Arthur WeHeslev, à porter en- fensivemaigré

◆^ '\* les conseils

core une fois l'armée du centre en avant, n'hésita \_de.ïord plus après le combat de Tamamès à ordonner la marche sur Madrid, que souhaitaient ardemment beaucoup de personnages confinés en Andalousie depuis leur sortie de la capitale. La junte centrale trouvant même le général Èguia trop timide, l'avait remplacé par don Juan de Areizaga , jeune oiBcier qui s'était distingué an combat d'Alcànitz contre les troupes du général Suchet. Ce nouveau chef, qui avait quelque activité et quelque énergie , attritmant aux officiers seuls les revers des armées espagnoles, en réforma quelques-uns, et leur substitua des sujets phis jeunes et plus halntués aux grands périls de la guenre actuelle. On applaudit fort à son esprit réformateur, et on se flatta de rentrer bientôt à Madrid malgré les méprisantes remontrances de snr Arthur W^llesley. Ctai dit qu'on se passerait bien des Anglais pukqu'ils ne voulaient point agir, et os

Wellington.

%n LIVRE XXXIX.

poussa la confiance jusqu'à discuter dans le sein du

Nov.4809. ^ . / iT

gouvernement central les mesures qu on prendrait une fois ar-rivé à Madrid.

Marche ^^^ ^^^^ de Arcizaga ayant réuni sur la Sierra-

de larmée Morcua Ics trouDCs de TEstrémadure. autrefois con-

du centre è \* , '

travers duites par Gregorio de la Cuesta , celles de la Manche pour se porter commaudées par Yénégasy plus un détachement de sur Madrid. VgQenciens, traversa la Manche dans le courant de novembre, et vint border le Tage au-dessus d'Aranjuez, aux environs de Tarancon. (Voir la carte n\*\* 43.) Il comptait sous ses ordres cinquante et quelques mille fantassins, un peu plus habitués que les autres soldats de TEspagne à se tenir en ligne, quatre-vingts bouches à feu bien servies, et sept à huit mille bons cavaliers. Du reste la confiance ordinaire aux Espagnols animait cette armée dite du centre. On apprit avec joie à Madrid que les Espagnols approchaient, et on s'apprêta à les bien recevoir.

Dispositions Le maréchal Soult, devenu major général de l'arsouir\*devenu ^^^ d'Espaguc dcpuis Ic départ du maréchal Jour-major général dau, chargé par conséquent de régler le mouvement pour recevoir des divers corps, cut d'abord quelque peine à déduwntre. mêler les intentions du général espagnol, qui étaient assez difficiles à discerner. L'ennemi pouvait venir par la route d'Estrémadure débouchant de Truxillo sur Almaraz et le pont de Tarzobispo, par la route de la Manche débouchant de Madrilejos sur Ocala et Aranjuez, enfiin par la route de Valence débouchant de Tarancon sur Fuenteduena et Villarejo. Le maréchal ayant une grande partie de ses troupes derrière le haut Tage, vers Aranjuez, était en mesure de faire face à l'ennemi dans toutes les directions, et

TORRÈS-VSDRAS. Î33

n'avait pas à se presser de prendre un parti. La disposition de ses forces était la suivante. Le & corps , sous le général Marchand, était retourné en Vieille\* Gastille, où, comme on vient de le voir, il avait eu afiEsdre au duc del Parque au combat de Tama-

mès. Le 2<sup>e</sup> (ju' avait commandé directement le maréchal Soult, et qui était maintenant sous les ordres du général Heudelet, se trouvait à Oropesa, derrière les ponts d'Almaraz et de Tarzobispo, observant la route d'Estrémadure. Le 5<sup>e</sup> sous le maréchal Mortier, était à Talavera prêt à appuyer le 2<sup>e</sup>. Le 4<sup>e</sup>, autrefois commandé par le maréchal Lefebvre, maintenant par le général Sébastiani, était réparti entre Tolède et Ocaña. Le 1<sup>er</sup> toujours commandé par le maréchal Victor, se trouvait en avant d'Aranjuez, au delà du Tage, gardant les plaines de la Manche jusqu'à Madridejos. La division Dessolles, la garde royale de Joseph, occupaient Madrid. Avec les 2<sup>e</sup> 5<sup>e</sup> 4<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> corps le maréchal Soult pouvait réunir au moins 60,000 hommes de troupes excellentes, et c'était deux fois plus qu'il n'en fallait pour disperser toutes les armées régulières de l'Espagne. Dans l'impossibilité de deviner les plans d'un ennemi qui n'en avait guère, le maréchal Soult fit des dispositions convenables pour parer à tous les cas possibles. Il reporta le 2<sup>e</sup> corps (général Heudelet) d'Oropesa à Talavera, avec ordre d'avoir l'œil toujours fixé sur la route d'Estrémadure, par où seraient venus les Anglais s'ils avaient dû venir. Il ramena concentrer le 6<sup>e</sup> (maréchal Mortier) de Talavera à Tolède, et français concentra le 4<sup>e</sup> (général Sébastiani) entre Aranjuez et Ocaña. Le 1<sup>er</sup>, qui était au delà d'Aranjuez au

Ktor.lm».

Ui LIYBI XXXI3L

mSiem. de la BlMiehe^ fut repley  sur le Tage. Dans cette situation on pouvait en deux marches réunir Irob corps sur quatre pour les f dre a^ vers le ■   me point. On était donc prêt pour tous les cas\*



Vers le 15 novembre Tennemi ayant tout à fait quitté la route de Séville pour celle de Yatence et parut se diriger contre notre gauche, le maréchal Soult porta le V corps vers Santar-Crua de la Saraa, et fit faire un premier mouvement au général Sébastiani dans le même sens. Pourtant don Juan de Aiezaga après quelques incertitudes craignit d'être coupé de la route de Séville et rejeté sur Yatenoe, ce qui eût découvert l'Andalousie; il changea donc de direction et marchant par sa gauche se reporta sur notre droite vers Ocaña et vis-à-vis Aranjuez. Le maréchal Soult, suivant avec attention les mouvements de l'ennemi, ramena le 4<sup>e</sup> (général Sébastiani) de gauche à droite, et lui ordonna de passer le Tage près d'Aranjuez, au pont dit de la Reyna. Il attira le 5<sup>e</sup> (maréchal Mortier) de Tolède sur Aranjuez. Voyant assurer l'unité du commandement, il plaça les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> corps sous l'autorité supérieure du maréchal Mortier et leur enjoignit de déboucher dans la journée sur Ocafia. Il prescrivit au maréchal Victor, avec le 4<sup>e</sup> corps, de passer le Tage entre Yillareja et Fuentedueña, sur la gauche des corps de Sébastiani et Mortier, mouvement un peu décousu, et qui pouvait rendre inutile le maréchal Victor, mais qui n'avait aucun danger devant un ennemi que l'un de nos corps d'armée, même réduit à lui seul, n'avait pas à craindre. Le maréchal Soult partit lui-même de Madrid avec le roi Joseph, la garde espagnole

PWJT. favV.

TORRÈS-YLDRAS. «35

de ce prince, et se resle à la division Dessolles, Le 48, dans la nuit même, le général Sébastiani »\*i>fNrocfaa da Tage avec les dragons de Milhaxid, dont nous régimentés seulement, les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, étaient actuellement sous sa main; les deux autres

avaient été envoyés en reconnaissance. Le général passa le fleuve au pont de la Reyna avec sa cavalerie, laissant derrière son infanterie, qui était encore en marche. Or, quand on quitta le bord du Tage en suivant la route de la Sfenche, on gravit par des pentes assez rapides le bord d'un vaste plateau, qui d'Ocaia s'étend presque sans interruption jusqu'à la Sierra Morena, et compose ce qu'on appelle le plateau de la Manche. Le général Sébastien!, parvenu au bord extrême de ce plateau, aperçut la cavalerie espagnole qui couvrait le gros de l'armée d'Arizaga en marche de Santa-Cruz sur Ocafia. Cette troupe présentait une masse d'environ 4,000 cavaliers, bien montés, bien équipés, et faisant bonne contenance. N'ayant pas plus de 8 à 900 dragons, le général Sébastien! se trouvait dans une disproportion de forces embarrassante. Heureusement que le maréchal Mortier, arrivé dans le moment à Aranjuez, s'était pressé de venir à son secours, et de lui envoyer le 40<sup>e</sup> de chasseurs avec les lanciers polonais. Le général Sébastien eut alors à sa disposition environ 1,500 chevaux.

Le général Périss, qui commandait le 40<sup>e</sup> de chasseurs et les lanciers polonais, déboucha immédiatement sur le plateau, et opéra par sa gauche un mouvement offensif sur la cavalerie espagnole, afin au soir de la prendre en flanc. Jusqu'à cette cavalerie

## NOY

avait montré de la fermeté, mais, en se voyant menacée sur sa droite, elle voulut replier une partie de sa ligne en arrière pour

faire face à cette attaque de flanc. Le général Milhaud, saisissant l'à-propos, la chargea de front avec ses dragons, tandis que le général Paris la chargeait en flanc avec le 1<sup>o</sup> de chasseurs et les Polonais. En un instant toute cette masse, d'abord si imposante, fut culbutée. Les lanciers polonais détruisirent un régiment presque tout entier. Quatre ou cinq cents cavaliers furent tués, blessés ou pris. Il nous resta environ cinq cents beaux chevaux pour remonter notre cavalerie. Malheureusement le général Paris reçut une blessure mortelle en chargeant de sa personne avec la plus grande bravoure. Ce brillant fait d'armes était d'un bon augure pour la journée du lendemain, dont on apercevait déjà les préparatifs. On distinguait, en effet, derrière le rideau actuellement déchiré de la cavalerie espagnole, le gros de l'armée d'Areizaga qui se portait de Santa-Cruz sur Ocafia pour y livrer bataille.

Le lendemain 19 novembre le maréchal Mortier, commandant en chef les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> corps actuellement réunis, fit ses dispositions pour la journée. Le général Sébastiani eut, comme la veille, la conduite de la cavalerie. Le général Levaï dut commander les Polonais et les Allemands du 4<sup>e</sup> corps, le général Girard la 1<sup>re</sup> division du 5<sup>e</sup> la seule en ligne; la seconde était encore à Tolède. Le général Dessoles dut avoir sous ses ordres, outre la partie de sa division qui était présente, les régiments français du 4<sup>e</sup> corps- La garde royale se tenait en réserve en arrière. Ces

TORRÈS-VÉDRAS. «3T

Nov. 4So9.

troupes offraient environ un total de 23 à 24 mille combattants, très-suffisant pour culbuter les 50 ou 55,000 hommes du général Areizaga.

La petite ville d'Ocaña, autour de laquelle s'était Position concentrée l'armée espagnole, est placée au bord «^«n» du plateau élevé, étendu et presque uni de la Manche. Un ravin qui de ce plateau vient tomber dans le Tage, court autour de la ville, et y présente une défense naturelle dont les Espagnols s'étaient couverts. Ce ravin commençait vers notre gauche en formant un pK de terrain presque insensible, puis courait devant notre centre, et allait vers notre droite finir dans le Tage, en formant une cavité successivement plus profonde et plus abrupte. C'était au delà de cet obstacle qu'il fallait qu'on allât chercher et vaincre l'armée espagnole. Le maréchal Mortier, avec beaucoup de jugement, pensa qu'il convenait d'aborder les Espagnols par notre gauche et par leur droite, là où le ravin à peine naissant était facile à franchir. Il confia la tête de l'attaque au général Leval, qui menait avec lui, comme on vient de le voir, les Polonais et les Allemands. Il le fit appuyer par les excellents régiments du général Girard. Il plaça le général Dessoles vers le centre, avec mission de tirer par-dessus le ravin, et d'occuper ainsi les Espagnols sur leur front. Toute la cavalerie dut suivre le mouvement de la gauche pour franchir le ravin à son origine, et fondre sur l'armée espagnole lorsque notre infanterie l'aurait rompue. La bataille, d'ailleurs, sous toutes les apparences, allait reproduire le combat de la veille, et on peut le dire, sous l'inspiration du terrain, qui dictait la même manœuvre.

ta»

uYii xxxii:.

BatdTle

d'Ocana,

livrée le 4 9

novembre.

Le maréchal Soult, arrivé avec le roi Joseph au moment où s'exécutait ce cas nouveau, m'en vint à confirmer les ordres émis par le maréchal l'ennemi.

A ces heures du jour le général Levtchov «dant bravement la droite de l'armée ennemie, traversa le ravin à sa naissance, et se présenta en colonne serrée par batteries. Le général Aréizaga, devant l'ennemi des Français, porta sa batterie avec ses meilleures troupes. Cette artillerie bien servie couvrit de projectiles les Allemands et les Polonais, qui n'en eurent point ébranlés. Puis tant l'artillerie espagnole s'étant approchée du pied de terrain qu'il fallait franchir, et faisant des feux bien nourris de mousqueterie, produisit un certain flottement dans les rangs de nos alliés. Le général Levtchov fut blessé gravement, deux de ses aides de camp furent tués; beaucoup de ses pièces furent démontées. Le général Mortier ordonna alors au général Gignard d'entrer immédiatement en action, en passant par les intervalles de notre première ligne. Ce dernier formant aussitôt en colonne les 31<sup>e</sup> M<sup>e</sup> et 64<sup>e</sup> régiments d'infanterie, pendant qu'il opposait le 88<sup>e</sup> à la cavalerie espagnole qui menaçait son flanc gauche, franchit le ravin, passa ensuite à travers les intervalles laissés entre les Polonais et les Allemands, opéra ce passage de lignes avec un aplomb remarquable, sous le feu de l'artillerie ennemie, et aborda les Espagnols résolument. Devant cette attaque, exécutée avec autant de précision que de vigueur, les Espagnols commencèrent à céder le terrain en retrogradant vers l'arrière. Les résultats du

o\* tm-pB, appuyés de cemu du i\* qui «'étaient ralliés À leur suite, pcmrsuivineBtleuraiteqite, et hienlét « vU se maaifisster quekpie désordre dans la Masse de Tarioée ennemie. Au même moment le général Dessoles , qui jusque^à s'ététtt oontenté de canonser par-dfessns le ravin, doit la profondeur en cette partie offrait un obstacle enbairassant, n'héôita fimsà le franchir dès que les Eapagnoès ^Merweat ébranlés. Il Y descendit, le renonta, et déboudia bnuMpie ment sur Ocana, dont il parvint à s'enparer. Sor ces entrefiites notre cavaferie, ptacéa à Taîle opposée, fondit an galop sor la cavalerie espagnole, qui couvrait les bagages vers la route de Sante-Gme à Ocafta, la cnlbufa, et se précipita ensuite aundllieu des «Msses rompues et fuyantes de Tinfuit^ rie. Ge ne fut bientôt qu'une horrible confiision. Les un|mtai«i Espagnols cette fois ayant essayé de tenir fera», pii- ^o^u'^ire rent être joints, enveloppés et pris. En qoelqiies instants, il en tomba quatre ou cinq nulle sous le sabre ou la baïonnette de nos soldats. Quaiante-fiix bouches à feu, 3S drapeaux, 45,000 priaonmers, restèrent en notre pouvoir. On ramassa, en outre, beaucoup de bagages, et au moins 2,500 ou ^000 chevaux de sdie et de trait.

Trois heures avaient suffi à cette action , conduite avec autant de sagesse que de vigueur. L'armée espagnole pouvait être considérée comme détruite, car elle avait perdu au moins 20 mille hommes sur 50 mille, et on n'était pas au terme des résulMs qu'on devait se promettre de cette journée. Le lendemain, en ef-fist, on poursuivit à outrance les débris de l'armée espagnole. Les paysans de la Man-

d'OoÉHu

Nov.1809.

che, qui étaient moins animés que d'autres contre nous 9 et qui n'avaient pas envie de voir la guerre s'établir chez eux, révélèrent eux-mêmes à notre cavalerie les routes suivies par les fuyards. On ramassa encore 5 à 6 mille prisonniers, ce qui porta à 55 ou 26 mille le nombre des soldats perdus par don Juan de Areizaga. En quelques jours tout fut dispersé, et il ne rentra dans la Sierra-Morena que des bandes désorganisées, presque sans artillerie et sans cavalerie. Outre l'effet moral, qui devait être grand, l'armée française avait acquis une quantité considérable de bagages, et plusieurs milliers d'excellents chevaux dont elle avait un extrême besoin. On fit défiler à travers Madrid environ 20,000 prisonniers, qu'on dirigea immédiatement sur la France. Il ne manquait à ce triomphe que d'avoir été remporté sur les Anglais.

L'agitation fut naturellement très-vive à Séville, où se manifesta un nouveau déchaînement contre la junte de Burgos. Le projet de lui substituer une régence d'Espagne ; roald se reproduisit en cette occasion plus hardi du go-aver. On ne put que jamais. Toutefois le marquis de La Rochedan? n'aurait pu, qui autrefois voulait détrôner la junte, en cette convocation maintenant qu'il avait reçu d'elle la principale des cor-tes part du pouvoir exécutif, se hâta de réprimer les

à Madrid pour les . . .

Ici se firent paraître les plus remuants de cette junte, et fit arrêter le comte de Montijo et Francisco Palafox. Par malheur les mauvaises nouvelles se succédaient de la manière la plus alarmante. On apprenait dans le moment que Gironne s'était rendue, que le général Kellermann, joint au général Marchand, avait vengé l'échec de Tamamès, et repoussé le duc

## TORRÈS-VÉDRAS.

del Parque au combat d'Alba de Tormès, que la paix avait été signée entre l'Autriche et la France, que Napoléon était revenu à Paris victorieux, et qu'il dirigeait à marches forcées des troupes nombreuses sur la Péninsule; que les Anglais enfin, blâmant plus que jamais l'imprudence de la dernière campagne, s'enfonçaient dans le Portugal pour y chercher leur sûreté dans la distance. Sous tant de coups répétés, la junte, ne voyant plus d'asile sûr qu'au fond même de la Péninsule, derrière les lagunes qui couvrent Cadix, décida qu'elle se réunirait dans rîle de Léon au commencement de 1810, afin d'y préparer la convocation et la réunion des cortès pour le V<sup>e</sup> mars.

Ainsi, malgré les immenses difficultés inhérentes à la guerre d'Espagne, malgré toutes les traverses de cette année 1809, pendant laquelle on avait fait un si triste emploi des admirables troupes accumulées dans la Péninsule, on peut dire que la campagne se terminait avantageusement et même avec éclat. 11 était donc permis d'espérer, si toutefois on savait tirer parti en 1810 des forces préparées par Napoléon, si lui-même surtout apportait aux affaires d'Espagne l'application suffisante, sans se laisser détourner de son but par d'autres entreprises, il était permis d'espérer, disons-nous, une fin heureuse, peut-être même assez prochaine, de cette longue et cruelle guerre.

Mais, comme il arrive ordinairement, et presque toujours, l'embarras, le chagrin, ne régnaient pas seulement chez les vaincus : il y avait aussi bien des misères, bien des ennuis, bien des angoisses à Maton. XII. 46

Dée. iBea.



Cûnsè({uence6

de

la campagne

de 1809,

ospérancps

pour 1840.

Situation

de Joseph à

Madrid.

La cour

m LIVIE XXXIK.

-"- drid, dans la cour du roi actuellement victwieux.

Dec. 4809. , , , , ^ , , ,

Joseph n avait pas en Espagne moins de s(hicis et de et la poli-  
tique gujets de contestatiou avec son puissant frère que

déco prince. \* \* \*

•^ Louis en Hollande, et s'il n'en était pas autant agite, c'eeit  
<|u'avec moins d'^ergie de sentiment, H avaif aussi plus de sens  
et de prudanoë. On a déjà vu qu'il n'était pas sans prétentions  
militaires, que de plus il se croyait habile à captiver les ceeurs,  
prudenf et sage dans l'art de gouverner, qu'il était persuadé, si on  
le laissait agir à son gré , de venir plus facilement à bout des Es-

pagnols avec des séductions que son frère avec la foudre ; que par un penchant commun à tous les rois devenus rois par la grâce de Napoléon , il avait épousé la cause de ses nouveaux sujets, surtout contre les armées françaises chargées de les lui soumettre; qu'il se plaignait sans cesse des mauvais traitements des Français contre les Espagnols, et que Napoléon, après s'être moqué de son génie militaire et de son art de séduire les peuples, considérant moins gaiement cette partie de sa politique, s'emportait vivement quand il voyait les Espagnols plus chers à Joseph que les soldats français qui versaient leur sang pour faire de lui un roi d'Espagne. Il se livrait à des éclats singuliers, qui rapportés sans ménagement à Madrid, produisaient entre les deux cours une irritation des plus fâcheuses, et surtout des moins décentes. Les Anglais avaient, en effet, recueilli de la main des guérillas plus d'une lettre interceptée sur des courriers français<sup>^</sup>, et ils ne manquaient pas dans leurs

' On possède en Angleterre une partie de la correspondance privée de Joseph, particulièrement avec la reine son épouse , qui était restée

TORRÈS-VÉDRAS. «43

journaux d'étaler le triste spectacle des divisions (de la famille impériale.

Naturellement, le roi Joseph avait voulu se créer une cour à Madrid , comme ses frères à Amsterdam , à Cassel, à Naples. Quelques Français complaisants, militaires ou administrateurs médiocres, quelques Espagnols partisans de la royauté nouvelle, mais rougissant aux yeux de leurs compatriotes d'un parti qu'ils avaient pourtant adopté de bonne foi, com- )K)saient cette cour,

à laquelle Joseph accordait toute sa confiance, montrait volentiers son esprit, distribuait les seules faveurs dont il disposait, et qui en retour admirait son sens supérieur, sa bonté rare, son art de traiter avec les hommes, le trouvait différent sans doute de son glorieux frère, mais quoique différent pas au<sup>^</sup> inférieur qu'on se plaisait à le dire en France. Ces flatteurs de Joseph aimaient bien à répéter que Napoléon était entouré de flatteurs qui exagéraient son mérite aux dépens de celui de ses frères; que, sans contredit, il avait un génie militaire qu'on ne pouvait méconnaître, mais aucune mesure, aucune prudence, qu'il ne

à Paris , et lui racontait avec le plus grand détail tout ce qui l'intéressait , en cherchant du reste à le calmer plutôt qu'à l'irriter. n existe aussi à DOS au<sup>^</sup>tes la correspondance autographe de Joseph avec JNa- IKléon, celle de l'ambassadeur\* de France M. de Laforest, celle d'un chef de la police française en Espagne , homme spirituel et modéré , M. de Laparde, celle de l'ami du général Bellard, gouverneur de Madrid, et c'est dans ces documents authentiques , souvent contradictoires , mais faciles à mettre d'accord quand on sait démêler la vérité à travers les passions contemporaines , que je puise les détails rapportés ici , et dont je garantis la rigoureuse exactitude. Saisant ma coutume , j'ajoute les couleurs pour être plus vrai , car les couleurs du temps sont toujours exagérées , et je ne veux fonder mes récits que sur la partie incontestable des documents que j'emploie.

Dec. 180Cf

Dec. 4809.

savait tout faire que par la force et avec une précipitation désordonnée; que peut-être un jour viendrait où il perdrait lui et

sa famille ; que Joseph au contraire, plus doux, plus politique, tout aussi agréable à la France quoique moins odieux à l'Europe , vaudrait peut-être mieux pour achever l'œuvre impériale. Quelques-uns de ces flatteurs de Madrid, si bons juges des flatteurs de Paris, avaient eu rimprudence, pendant la campagne de Wagram, de calculer les chances qui menaçaient la tête de Napoléon, et, en vantant même sa bravoure personnelle, de dire que sans doute ce serait tin bien douloureux accident que la mort d'un si grand homme, un deuil profond pour quiconque aimait le génie et la gloire , mais que ce malheur ne serait cependant pas pour l'Empire aussi grand qu'on rimaginait; que la paix en deviendrait aussi facile qu'elle était difficile aujourd'hui; que l'on pourrait rendre à l'Europe des pays témérairement réunis à la France, satisfaire l'Angleterre, laisser retourner le pape à Rome, soulager les populations épuisées de fatigue, remettre l'abondance dans les finances, rendre l'armée française meilleure qu'elle n'était en ne gardant que les hommes voués par habitude et par goût au métier des armes, renvoyer les autres à leurs foyers , replacer la famille impériale elle-même sous une autorité plus douce et plus conciliante que celle de Napoléon , donner enfin à la France, à l'Europe, un repos ardemment désiré, une stabilité qui manquait au bien-être de tout le monde. Ces choses, qui n'étaient pas sans vérité, les familiers de Joseph avaient l'imprudence de les dire

TOURÈS-VÉDRAS. 245

devant des généraux qui les répétaient à Napoléon

par haine de la cour d'Espagne, devant Tambassadeur de France qui les transmettait par devoir, devant une police qui les

rapportait par métier, et ou conçoit l'irritation qui devait en résulter à Paris.

Joseph, dans sa détresse, aurait bien voulu payer Extrême ses complaisants de leur admiration, mais il ne pouvait pas beaucoup en leur faveur. Il n'avait pour tout revenu que l'octroi de Madrid, car aucune des provinces occupées par nos troupes ne lui envoyait d'argent. La seule province bien administrée, l' Aragon, nourrissait à peine l'armée; mais la Catalogne, la Navarre, les Âsturies, la Vieille-Castille , affreusement ravagées, étaient dans l'impossibilité de suffire à d'autres charges que celle qu'on acquittait en nature, pour nourrir les troupes de passage. Joseph ne touchait guère, en comptant l'octroi de Madrid et quelques recettes de la province environnante, qu'un million par mois , tandis qu'il lui en aurait fallu au moins trois pour les plus indispensables besoins de sa maison, de sa garde, et des fonctionnaires qui recevaient ses ordres. Il ne lui était resté qu'une ressource , c'était une création de rescriptions sur les domaines nationaux, espèce d'assignats servant à acheter des biens qu'on avait saisis sur les moines et sur les familles proscrites. (Napoléon toutefois s'était réservé les biens des dix premières maisons d'Espagne.) Cette ressource, qui nominale- ment s'élevait à une centaine de millions , se réduisait à trente ou quarante, par suite de la dépréciation du papier. Joseph achevait de l'épuiser après avoir absorbé le

Dec. 1809.

216 LIVRE XXXIX.

prix des laines saisies à Burgos , dont une partie seulement lui était revenue. Il avait sur cette somme distribué quelques lar-

gesses à ses favoris, y avait ajouté quelques titres de noblesse , quelques décorations, et enfin quelques grades dans sa garde ^ car il avait lui aussi créé une garde, laquelle lui coûtait beaucoup, et était composée de prisonniers espagnols, qui acceptaient du service pour n'être pas conduits en France, et désertaient ensuite emportant les beaux habits qu'on leur avait faits.

Pour justifier ces actes , Joseph disait qu'il fallait bien qu'un roi eût quelque chose à donner, qu'il pût récompenser les Français attachés à son sort et l'ayant suivi de Paris à Naples, de Naples à Madrid, qu'il pût aussi dédommager les Espagnols qui s'étaient séparés de leurs compatriotes pour se vouer à lui ; qu'il était bien obligé encore de former un noyau d'armée espagnole, car l'Espagne ne pouvait pas toujours être gardée par des Français. Ce dire était fort soutenable.

Joseph avait cependant quelques autres faiblesses à se reprocher. Assez froidement accueilli par les troupes françaises qui ne voyaient en lui ni un ami ni un général , plus froidement encore par ses sujets de Madrid qui ne voyaient pas en lui leur prince légitime, il vivait au fond de son palais, ou au Pardo, maison royale dans laquelle il faisait beaucoup de dépense , pour avoir comme Philippe V son Saint-Ildephonse. Il passait là une grande partie de son temps entouré des amis comédais dont nous avons rapporté les discours, et il y avait rencontré aussi une princesse des Ursins, dans une personne belle et

TORRÈS-VÉDRAS. 517

spirituelle, qui était du très-petit nombre des dames

(espagnoles qui osaient se montrer à sa cour.

Il n'y avait donc pas fort à reprendre dans la con\* contestations duite de Joseph, sinon quelques faiblesses comiie il Joseph avec s'en trouve dans toute eour ancienne ou nouvelle; Napoléon. mais Napoléon , impitoyable pour des travers qu'il voulait bien se pardonner à lui-même, et non à ses frères, qui n'avaient pas comme lui la brillante excuse du génie et de la gloire. Napoléon, irrité par une multitude de rapports malveillants, par l'idée surtout que, dans tel membre de sa famille, des courtisans maladroits cherchaient peut-être un successeur à l'empire , ne ménageait pas plus la cour de Madrid qu'il n'avait ménagé celle d'Amsterdam , et même moins, car à tous les sujets d'humeur que nous venons de rapporter s'ajoutaient sans cesse les chagrii» poignants de la guerre d'Espagne. Il disait à la femme de Joseph, retenue à Paris pour raison de santé, au maréchal Jourdan rappelé en France, à tous les généraux qui allaient et venaient, à M\* Röederer (pii avait souvent servi de médiateur entre les deux frères, il disait que Joseph n'avait aucune idée de la guerre, qu'il n'en avait ni le génie ni le caractère, que sans les Français, au nombre non pas de trois cent mille, mais de quatre cent mille (nombre qui allait bientôt devenir nécessaire), Joseph ne resterait pas huit jours en Espagne; que les prétendues séductions de son caractère le ramèneraient sous peu de temps à Baj'omte comme en 1808 ; qu'en contrefaisant l'empereur dans un conseil d'État, au milieu de quelques médiocres personnages qui savaient peu d'administration et parlaient tant bien que mal de quelques

affaires administratives , on n'était pas un politique, pas plus qu'on n'était un général en suivant l'armée et en laissant faire un chef d'état-major, ou , ce qui était pis, en ne le laissant pas faire; que la douceur pouvait avoir son prix, mais après que la force aurait prévalu; que jusque-là il fallait se rendre redoutable , fusiller

sans pitié les bandits qui égorgeaient nos soldats, s'occuper de nourrir les Français avant de songer à ménager les Espagnols; que sans doute c'était là une manière de régner fort pénible , fort cruelle pour un caractère aussi doux que celui de Joseph, mais qu'après tout lui. Napoléon, no l'avait pas forcé à devenir roi d'Espagne , qu'il le lui avait offert mais pas imposé , et qu'après l'avoir acceptée il fallait bien porter cette couronne quelque pesante qu'elle fût; que quant aux embarras financiers, ils n'étaient imputables qu'à l'incapacité de Joseph et de ses ministres; que l'Espagne avait déjà coûté deux ou trois cents millions au trésor impérial, et qu'on ne pouvait pas pour elle ruiner la France; que l'Espagne était riche, qu'elle contenait d'immenses ressources, que si lui. Napoléon, pouvait y aller, il se chargerait bien d'y faire vivre ses armées, et d'y trouver encore le surplus nécessaire pour les services ci\ils; qu'il allait envoyer i 20 mille hommes de renfort pour finir cette fâcheuse guerre, mais qu'à la dépense de les équiper, de les armer, de les instruire , il ne pouvait pas ajouter celle de les nourrir; que tout au plus pourrait-il fournir deux millions par mois pour la solde (nous avons déjà rapporté et expliqué en la rapportant cette résolution de Napoléon), mais qu'au delà il ne ferait

TORRES-VÉDRAS. Î49

rien, car à l'impossible nul n'était tenu; que lorsqu'on était aussi gêné que son frère disait l'être, on ne devait pas avoir des favoris, des favorites, prodiguer à des complaisants sans utilité les ressources dont on avait si peu; que quant à une garde, c'était une création inutile et même dangereuse , qui absorberait en pure perte un argent nécessaire à d'autres usages, qu'elle déserterait tout entière à la première occasion; que prendre des prison-



niers d'Ocaâa, comme on l'avait fait, pour les convertir en gardes du roi, était un scandale et une duperie; que c'étaient des ennemis qu'on réchauffait dans son propre sein; qu'il fallait pour beaucoup d'années se contenter de soldats français; qu'on chercherait en vain dans la création d'une armée espagnole une indépendance de la France, impossible dans l'état présent des choses; que cette indépendance avec quatre cent mille Français en Espagne était le comble du ridicule ; qu'il fallait se résigner ou à n'être pas roi , ou à l'être par Napoléon , à son gré, d'après ses vues et ses volontés; qu'on serait bien heureux qu'il pût y aller passer quelque temps (la cour de Joseph le craignait, et laissait voir ses craintes à cet égard); que par sa présence il mettrait ordre à tout, et réparerait bien des fautes; mais qu'à défaut de sa présence il fallait y supporter sa volonté; que du reste si on ne voulait pas administrer et gouverner autrement qu'on le faisait, il aurait recours au moyen le plus simple , ce serait de convertir en gouvernements militaires les provinces occupées par les armées françaises , sauf à rendre ces provinces au roi à la paix, mais qu'alors même il

Dec. 4809.

faudrait peut-être que la France trouvât un dédom-

Dec. <»09. '^ , ^^

magement de ses efforts, de ses dépenses, dédon> niagement que la nature des choses indiquait assez clairement si jamais on y avait recours, et que ce seraient les provinces comprises entre les Pyrénées et rÈbrç.

Ces propos reportés a Joseph y et ceux-ci sati8 (exagération, car il était impossible d'exagérer les paroles de Napoléon, vu qu'il

allait toujours à l'extrémité de ses pensées, ces propos jetaient le malheureux roi dans la désolation. Il se trouvait déjà, disait-il, bien assez à plaindre, réduit qu'il était à endurer mille inconvenances de la part des g<sup>éné</sup>\* raux français, mais que s'il fallait encore avoir chez lui des gouvernements militaires, et de plus annoncer à son peuple le démembrement de la monarchie, alors ce serait non pas quatre cent mille homn<sup>^</sup>es mais un million qu'il faudrait pour contenir les Espagnols!... Ce million même n'y suffirait pas, et la France tout entière, passa t-eHe les Pyrénées, ne réussirait que lorsque chaque Français aurait tué un Espagnol pour prendre sa place dans la Péninsule. Lui destiner un tel rôle c'était vouloir le faire régner sur des cadavres, et mieux valait le détrôner tout de suite que le faire régner à ce prix. — LaquoroUo Qu pcut rmarquer que sous des formes difiEé-

de Napoléon n i x • -i<sup>^</sup>t t r

avec Joseph rcutcs la quercle de Louis avec Napoléon se repro-

q'uo ceiMTii duisait en Espagne, et que Napoléon ne gagnait pas

s'est attirée Jieaucoup à emolover des frères comme instruments

avec tous \*<sup>^</sup> r j

ses frères dc sa domination , car malgré eux ils devenaient las

♦Icvenus rois. , i . , \* , .. i . • i %

représentants des mtérêts qu il vouMût immoler a ses inflexibles desseins. Dans son frère Louis il avait

Janv. 1840.

TORRÈS-VÉDRAS. 2<sup>e</sup>

\-u se cabrer l'esprit mercantile et indépendant des Hollandais; dans Joseph il voyait se dresser une partie des soafirances de la malhenrense Espagne. Il était à craindre que dans Tun comme dans Tantre pays 9 la force des choses méconnue ne se soulevât bientôt avec une énei<sup>e</sup> vengeresse, dont les frères de Napoléon n'étaient, sans qu'ils s'en doutassent, sans qu'il s'en doutât lui-même, que les précurseurs fort adoucis.

Quoi qu'il en soit, Joseph en ce moment consolé Joseph

, . . . ,<sup>e</sup> <sup>e</sup> , 1 . 1 <sup>e</sup> » « et Napoléon

par la victoire d Ocana et par la prise de Girone des se consoi-  
ciit (îhagrins de cette année , recevant de ses émissaires  
<sup>e</sup> <sup>e</sup> <sup>j</sup> <sup>s</sup> <sup>e</sup> <sup>a</sup> <sup>e</sup> <sup>c</sup> <sup>J</sup> <sup>c</sup> <sup>U</sup> <sup>c</sup> <sup>T</sup> on Andalousie l'assurance que le midi de l'Es-  
paûne , p?'

\* ■ r o les espérances

fatigué de l'agitation des partis ne demandait qu'à le qu'ils ont  
convoir pour se donner à lui , se flattait de toucher au <sup>e</sup> % <sup>e</sup>  
terme de ses peines, et Napoléon, attendant un ré- <sup>e</sup> \* <sup>e</sup> <sup>e</sup> <sup>e</sup> sul-  
tat décisif des grands moyens réunis pour 4840, se flattait de son  
côté de toucher au terme de ses sacrifices. L'espérance tempérait  
le désespoir de l'un y l'impérieuse colère de l'autre, et ils ne son-  
geaient tous deux qu'à rendre aussi fructueuse que possible la  
campagne qui allait s'ouvrir.

Joseph voulait commencer cette campagne par Joseph vcui

commeiiccr

une expédition en Andalousie. Ses ministres, Espagne gnoles rattachés à la nouvelle dynastie, et gens de \*\*\*^e ^' quelque mérite, tels que MM. OTarill, d'Azanza, expédition en

\* ^ 7 ^ 7 7 Andalousie.

d'Urquijo , pensant comme lui qu'il valait mieux la douceur que la force, qu'on avait besoin en Espagne (le peu de Français et de beaucoup de millions, qu'il fallait y parler très-peu de Napoléon, beaucoup de Joseph, et jamais de démembrements de territoire, croyaient avoir trouvé dans iroe conquête de l'A»-

Janv. 484 o.

alousie une occasion de faire prévaloir leurs vues. Ecoutant des Espagnols établis à Séville qui leur peidoettTëx é- 8^\*^\*^o\* TAndalousie comme fatiguée du gouvernediton. ment de la junte, et prête à se rendre à la nouvelle royauté, ils se figuraient qu'on y arriverait sans résistance , que la force ayant peu de part à la conquête y conserverait peu d'empire , que Joseph par son art de gagner les cœurs serait le seul conquérant de cette belle province, qu'il en aurait la gloire et aussi le profit; que Grenade, Valence feraient bientôt comme Séville, et Cadix comme toutes trois; qu'il aurait ainsi presque tout le midi de l'Espagne sous son autorité directe; qu'il pourrait s'y procurer des ressources financières, que dans ces ressources et dans l'éloignement il trouverait une certaine indépendance de son frère; qu'en un mot il ne commencerait à être roi d'Espagne qu'en Andalousie, et que là serait le triomphe de son système, de sa personne, de sa royauté. Joseph, auquel il avait été aisé de persuader ces choses , demandait avec instance à Paris la permission de faire la conquête de l'Andalousie. Le maréchal Soult y voyant les mêmes facilités, surtout

depuis que les Anglais semblaient s'enfoncer en Portugal, dési-  
rant ce succès pour effacer le souvenir d'Oporto, appuyait auprès  
de Napoléon l'idée d'une expédition en Andalousie, et pour y en-  
courager davantage Joseph se conduisait à son égard en lieute-  
nant soumis et dévoué. Napoléon, Napoléou hésitait pourtant, ce  
qui n'était pas sa pré<sup>i</sup>^pé coutume lorsqu'il s'agissait de résolu-  
tions militaires. de la pensée jj ^i^[i sensible aux avantages de  
posséder sur-le-

de concentrer ^ \*^

toutes champ l'Andalousie, et peut-être par l'entraînement

Janv. 4 810.

TORRÈS-VÉDRAS. Î53

de l'exemple les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade,  
ce qui lui aurait soumis d'un seul coup tout le midi de la Pénin-  
sule. Mais son grand sens '^ ^^f^

\*^ diâponibles

militaire le portait à penser que le premier, le plus contre capi-  
tal ennemi en Espagne c'étaient les Anglais ; qu'il ^rés'iste\*^ '  
fallait avant toute autre chose s'attacher à les vaincre ^  
^dnfoli^" pour les forcer à se rembarquer; qu'eux expulsés  
d'Andalousie. de la Péninsule , il serait facile de se rabattre du  
Portugal où il aurait falhi les poursuivre, sur l'Andalousie où les  
Espagnols restés seuls seraient sans force, et même sans courage  
pour résister; que s'ils essayaient de se défendre quelques jours  
encore, cette défense ne serait pas de longue durée, car l'expul-  
sion des Anglais amènerait inévitablement la paix générale, et la  
paix générale conclue, les passions des Espagnols seraient un feu

sans aliment destiné bientôt à s'éteindre. Marcher tout de suite et avant tout aux Anglais, était donc, selon lui, le plan le plus politique et le plus militaire à la fois; et c'est, en effet, dans ces vues qu'il avait préparé une masse accablante de forces pour se jeter tout d'abord sur lord Wellington. Malheureusement il se laissa détourner Raisons de ce projet salutaire par l'assurance qu'on envahirait la Manche et l'Andalousie sans coup férir, que ce serait dès lors une marche sans obstacle qui procurerait les richesses de Grenade et de Séville, et en outre le port de Cadix, qui ôterait ainsi aux Anglais la ressource de s'établir dans ce grand port, car il y avait à craindre, si on les chassait du Portugal avant de posséder l'Andalousie, qu'ils ne s'embarquassent à Lisbonne pour revenir à Cadix, ce qui eût été un fâcheux incident. Il se laissa vaincre surtout par la

«iii LIVRE XXXIX.

Tfkisoa que les troupes qu'il acheminait vers la Pénin-

JâBY. «««O. , ^., .i.,w> . ,,,.

suie, et qui devaient envahir le Portugal, n y étaient pas rendues encore, qu'elles n'y seraient pas en état d'agir avant le mois d'avril ou de mai, qu'alors l'expédition d'Andalousie, pour laquelle on ne demandait que quinze jours, serait finie, et que les forces qu'on y aurait employées, ramenées du côté de Badajoz, se trouveraient toutes portées vers le Portugal, et pourraient seconder par la gauche du Tage celles Après qu'on y ferait descendre par la droite. Napoléon, ne prévoyant point alors combien serait grande la conconsentà sommatiou des hommes lorsqu'on s'étendrait dans

leipédition

d'Andalousie, cette courtoisie dévouée, et ne considérant l'expédition d'Andalousie que comme un emploi momentané des belles troupes qu'il avait autour de Madrid, emploi qui permettrait de les reporter immédiatement de Séville vers Lisbonne, consentit à l'expédition d'Andalousie, sans se douter des conséquences de cette fatale résolution. Ainsi qu'on l'a vu précédemment, il avait préparé environ 120 mille hommes de renfort pour l'Espagne, et il songeait à élever ce renfort à 150 mille. Ces 150 mille hommes, tous en marche, avaient été fournis de la manière suivante. D'abord on avait jeté dans les dépôts qui étaient

et composés de troupes le long des côtes de Bretagne et des Pyrénées

des renforts, ...

envoyés en Espagne, et dont les régiments appartenaient les uns à l'armée de Portugal, les autres aux armées d'Espagne, les 36 mille conscrits levés quelques jours avant la paix de Vienne pour les besoins de la Péninsule. Ces dépôts avaient pu fournir sur-le-champ en conscrits des précédentes classes déjà traités, 25 mille hommes d'infanterie, que les 36 mille con-

TORRÈS-VÉDRAS. 15;

scrits avait été remplacés immédiatement. Napoléon avait formé de ces 25 mille recrues de belles divisions, l'une sous le général Loison, un vieil officier plein de vigueur qui avait fait la campagne d'Oporto, l'autre sous le général Reynier, officier distingué de l'armée du Rhin, peu employé depuis les événements d'Égypte, et plu» savant qu'heureux à la guerre.

Ces deux divisions, envoyées en toute hâte, avaient «ervi d'abord à relever une foule de détachements retenus dans les provinces du Nord et enlevés ainsi aux corps qu'ils étaient destinés à recruter. L'une des deux, celle du général Reynier, avait été dissoute, et les bataillons dont elle était composée expédiés à leurs régiments. L'autre , toute formée de hataillmis du 6\* corps, avait été donnée à ce corps pour lui composer une troisième division , sous les ordres du générai Loison. Napolécm se proposait de porter le 6\* corps à 30 mille hommes et d'en faire, sous le maréchal Ney, un élément principal de la grande armée de Portugal, qu'il voulait opposer aux Anglais. Aussi, après avoir entendu le maréchal Ney, l'avait^l obligé à partir de Paris, lui disant qu'il n'avait pas de meilleur emploi à feire de son énergie qu^ de le renvoyer en Espagne pour y servir contre les Apglais. Le maréchal était en effet venu se remettre à la tête du 6' corps renforcé , el avait établi son quartier général à Salamanque.

A ee premier envoi exécuté d'urgence. Napoléon en avait ajoute un autre. Il avait antérieurement réuni en Souabe, sous les ordres du général Junot, un certain nombre de troisièmes et quatrièmes ba- . taillons des régiments servant en Espagne, afin de

Jam\*. 4840.

Janv. 1810.

composer une résene en vue de la guerre d'Autriche. Il venait depuis la paix de les acheminer de nouveau vers les Pyrénées après les avoir recrutés en route , les uns pour rejoindre en Espagne leurs régiments respectifs quand le voisinage des campements le permettrait, les autres pour former sous Junot un second corps de trente mille hommes , destiné à faire partie de Tar-



mée de Portugal. Il restait une troisième ressource dans les dépôts d'infanterie stationnés sur l'Elbe et sur le Rhin , et contenant une foule de jeunes gens déjà instruits et n'ayant plus d'emploi dans le Nord. Des cadres détachés de ces dépôts devaient les conduire en Espagne, et après les y avoir déposés revenir au Nord , leur séjour habituel. Ces diverses combinaisons pouvaient procurer environ 80 mille hommes d'infanterie. Les dragons, dont les troisièmes et quatrièmes escadrons, au nombre de quarante -huit, allaient retourner en Espagne d'où ils avaient été éloignés xm moment, devaient fournir 9 à 10 mille cavaliers. Les dépôts de douze régiments de cavalerie légère, consacrés à l'Espagne, devaient de leur côté en fournir 5 à 6 mille. Les troupes du train, du génie et de l'artillerie portaient à plus de 1 00 mille hommes le renfort total. Quinze à dix- huit mille hommes de la garde déjà partis, sept à huit mille tirés du Piémont, où résidaient les dépôts de l'armée de Catalogne, complétaient les 125 mille hommes dont la réunion était projetée. Restaient enfin deux belles divisions, celles qui, dans la dernière campagne d'Autriche , avaient servi sous le maréchal Oudinot , à côté de l'héroïque division

Janv. 1840.

TORRÈS-VÉDRAS. t57

Saint-Uilaire , et appris la guerre à Essling et à Wagram. Elles étaient composées de quatrièmes bataillons. Ceux qui appartenaient à des régiments stationnés dans le Nord , en avaient été détachés pour retourner à leurs corps. Ceux qui appartenaient à des régiments servant en Espagne , avaient été acheminés vers l'ouest de la France , où ils se reposaient sous le général Drouet (comte d'Erlon), prêts à former une nouvelle réserve à la suite de

1» grande armée de Portugal. C'est ainsi que Napoléon entendait se procurer le renfort de 150 mille hommes qu'il voulait envoyer dans la Péninsule en 1810, et qui complétait la masse de plus de 400 mille hommes dévoués à cette guerre dévorante.

Napoléon en permettant l'expédition d'Andalou- Pensée sie, que Joseph devait exécuter avec 70 mille vieux en^|iemetta"t soldats réunis sous Madrid, avait pensé que 30 mille j A^îS^îî^i^î". au moins de ces soldats pourraient se détacher, l'expédition terminée, et se porter vers l'Alentejo; que ces 30 mille hommes se dirigeant sur Lisbonne par la gauche du Tage, tandis que Masséna y marcherait par la droite avec les 60 mille hommes de Ney et de Junot , avec les 15 mille de la garde, avec les 10,000 cavaliers de Montbrun , sans parler de la réserve de Drouet , il serait impossible aux Anglais de résister à une masse aussi accablante de forces, et que leur embarquement devenu inévitable, la campagne de 1810 serait peut-être la dernière de la guerre d'Espagne. Avant d'avoir appris par une cruelle expérience ce que devenaient les armées sous le climat de la Péninsule, on pouvait concevoir ces espérances même avec la grande clairvoyance de Napoléon !

Janv. 4840.

En conséquence, sans se détourner de son objet essentiel y qui était toujours l'expulsion des Anglais, Napoléon permit l'expédition d'Andalousie, laquelle ne devait être à ses yeux que l'emploi utile des troupes concentrées autour de Madrid, pendant que se réuniraient en Gastille les éléments de la grande armée de Portugal destinée à marcher sur Lisbonne sous la conduite de l'illustre Masséna.

Instructions Eu coBseutant à l'expédition d'Andalousie, Na\* par^îs^oféon poléou pTCscrivit à Joseph les précautions à observer\* à Joseph pour y^Y dans cette opération. II lui ordonna de marcher

l expédition ^

d Aadiiiowie. avec trois corps, le 4\* sous le général Sébastian!, le 5\* sous le maréchal Mortier, le 1\*\* sous le maréchal Victor, la division Dessoles restant en réserve. Quant au 2\*, qui avait successivement passé des mains du maréchal Soult à celles du général Heudelet, et tout récemment à celles du général Reynier, il lui enjoignit de le laisser sur le Tage, vis-à-vis Alcantara, afin d'observer les Anglais, dont on ne pouvait guère discerner les projets d'après leur mouvement rétrograde en Portugal. Napoléon lui recommanda d'emmener du gros canon, afin de n'être pas arrêté devant Séville, comme le maréchal Moncey l'avait été devant Valence par le défaut d'artillerie de siège. Avec les trois corps qu'il emmenait, avec les anciennes divisions de dragons, Joseph allait avoir environ 60 mille hommes^ sans ccxnpter la réserve du général Dessoles qui devait garder ses derrières, sans compter le corps d'observation du général Reynier qui devait veiller sur sa droite, ce qui faisait un total de 80 mille hommes au moins. C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait dans l'état des Ibrce^ des Eqpa-

JaÉT. 4gl#.

TORRÈS-VÊDRAS. 259

gnois pour envahir TEstrémadiire , FÂndaloïisie , les Foyamnes de Grenade et de Murcîe. Garder ces pro\* vines était

une autre tæbe, à laquelle on ne pensait pas encore dans le moment.

Ces instructions expédiées, Napc^éott enjoignit au général Suchet d'employer à prendre Lerida et Me-^ quienza le temps que Joseph emploierait à eonqné-^ rir r Andalousie. Le général Suchet, aidé dans cette tâche par le maréchal Augereau, pourrait à son tour aider celui-ci à prendre Tortose et Tarragone^ et marcher ensuite sur Valence, où s'achèverait la conquête du midi commencée par Joseph. Le maré« chai Ney en Vieille-Castille devait pendant le même temps organiser son corps, donner la chasse amc insurgés de Léon, étendre la main vers le général Bonnet dans les Asturies, préparer les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Ahnéida par lesquels devait dé\* buter la campagne de Portugal, et attendre ainsi dans une sorte d'activité peu fatigante que tous lesr éléments de Famée de Portugal fussent complète\* ment réunis.

Quand Joseph eut reçu cette autorisation de faim Texpédition d'Andalousie il en éprouva une vérita\*\* ble joie , surtout devant agir hws de la présence de Napc^on, et avec le conseil seulement du maréchal Soult qui lui servait de majw général , et qui aloi« se montrait à son égard plein de la pif» grande dé« férence. Le maréchal n'était pas moins joyeux de marcher en Andalousie, oè, en l'absence des Anglais, l'on n'avait que des batailles d'Ocafia à crain^ dre, e'est-à-dire à espérer\*

Joseph fit des apprêts somptnrax, et fort sembla-

bles à ceux de Louis XIV marchant vers la Flandre

Janv. 4810. ». . . ,

avec sa cour. Il avait avec lui quatre ministres, •pparei! dans douzc conseillers d\*É(at, ses courtisans d'habitude,

lequel Joseph i . / » . i i • 401

sachemine et uu nomorc infini de domestiques. Afin de se pro-  
^Toisie. " ~ curer Taisent nécessaire à cette fastueuse représen-  
tation, il avait escompté à tout prix des rescriptions sur les do-  
maines nationaux, et des lettres de change sur Bordeaux, dont les  
laines et les denrées coloniales saisies en Espagne étaient le gage.  
Il partit en jan\ier et arriva le 1 5 de ce mois aux défilés de la  
Sierra- Dispositions Morcuca. (Voir la carte n\*\* 43.) Le maréchal  
Soult, qui drmiéd fai dirigeait les opérations, avait acheminé le  
4\* corps souu (général Sébastiani) par la route de Valence sur  
San-

pour forcer 1. \_\_., \_\_, . " / » , .

lesdifiiés Qemente et Villa-Maunque, afin de tourner par la  
'^Morf^fa.'^" gauche le défilé principal de Despeia-Perros abou-  
tissant à Baylen. Il avait fait marcher le 5\* corps (maréchal Mor-  
tier) par la grande route de Séville sur le défilé même de Despe-  
na-Perros, et le i \*' (maréchal Victor) par Almaden, afin de tour-  
ner ce défilé par la droite, en descendant sur le Guadalquivir  
entre Baylen et Cordoue. Il planait une sorte de terreur supersti-  
tieuse sur ces défilés de la Sierra-Morena , depuis les malheurs  
du général Dupont. Les Espagnols ne pouvaient pas s'empêcher  
de s'y fier, et les Français de les craindre. Cependant les mines  
qu'on disait y avoir été préparées par les Espagnols, les débris de  
l'armée battue à Ocana qu'on y avait réunis confusément,  
n'étaient pas capables de tenir une heure devant les admirables  
ti-oupes qui accompagnaient Joseph.

Ordres Bicu que Tautorité de Joseph fût fort incertaine

que Joseph . . . , . . . , i .

lait donner sur Ics corps qui u étaient pas placés  
immédiatement

Janv. 4840.

TORRÈS-VÉDRAS. «64

auprès de lui, le maréchal Soult, se servant de son nom, écrivit  
au général Suchet pour lui faire abandonner ridée du siège de Le-  
rida, et pour l'engager au général à marcher sur Valence afin de  
couvrir la gauche de et au maréchal Tannée d'Andalousie. Adres-  
sant un ordre du même pour «monder ffenre au maréchal Nev, il  
lui recommanda de com- i.?''^^?''^^

^ \* ^ ^ d Andalousie.

mencer tout de suite le siège de Ciudad-Rodrigo, pour attirer  
les Anglais vers le nord du Portugal, et dégager la droite de cette  
armée d'Andalousie, qu'on protégeait de toutes les manières  
comme si elle avait couru aux plus graves dangers\*

Ces précautions prises, on s'avança sur la Sierra- Préparatifs  
Morena avec l'intention d'attaquer le 19 ou le 20 jan- "^^ ^T"  
vier 1810. Le général Areizaga commandait tou- J^ia^g\*^^^  
jours l'armée espagnole à moitié détruite à Ocafla -Morena. et  
dispersée dans les nombreux replis de la Sierra- Morena. Le gé-  
néral de La Romana chaîné de réorganiser cette armée avait  
beaucoup promis et presque rien fait. Elle était à peine de 25  
mille hommes, démoralisés, dépourvus de tout, et rangés en trois  
divisions à peu près en face des trois passages d'Almaden, de

Despeña-Perros et de Villa-Maurique. Une division détachée de la Vieille-Castille sous le duc d'Albuquerque, avait passé le Tage aux environs d'Alcantara, et se portait sur Séville pour couvrir cette capitale.

Le 18 janvier le maréchal Victor marcha d'Almaden sur la Sierra-Morena par une route peu propre à l'artillerie, et s'avança le 20 à travers les montagnes, de manière à déboucher sur Cordoue, et à tourner ainsi le défilé de Despena-Perros. Il ne trouva devant lui que des troupes en fuite, courant

imkv. 484«.

«62 LIVRE XXXIX.

précipitamment sur Gordoue et ne tenant sur aucun point. Le 20, le maréchal Mortier aborda de front FaMaga le principal défilé, celui de Despeña-Perros, qui dé-

saut difficile, . . . , ^ .. « i .. , .

du défilé bouchait sur la Caroline et Baj-en, lieux témoins ^fw^ de si funestes événements. A peine fut-il aperçu que les Espagnols, ISSisant sauter quelques mines qui ne rendirent la route impraticable mille part, s'enfuirent de hauteurs en hauteurs, tirant de loin et sans effet. On arriva en les suivant sur la Caroline et Bay-Im, où l'on entra après avoir ramassé quelques pièces de canon et un millier de prisonniers. Au même moment le général Sébastiani, déboudant de Villa-Maurique sur le col de San-Estevan, y rencontra un peu plus de résistance, mais grâce à cette même résistance put obtenir des résultats plus importants, car il prit 3 mille hommes, des drapeaux et du caenn. Le 1^ janvier au soir toute l'armée française se trouvait réunie sur le Guadalqui-

vir, de Baeza à Andujar, d'Andujar à Cordoue, et ces redoutables défilés, entourés d'un si affreux, prestige, n'étaient plus qu'un fantôme évanoui.

Après Les troupes qui sous le général Areizaga avaient

Îm défilée ^ «^®' défendu les défilés de San-Estevan et de De8- ^^MoreM"^^" pcfta-^MTOS, s'étaient reth^es en toute hâte sur i armée fiin- Jaen, powT c<Mivrir Grenade. Les autres, celles qui

çaise marche

•ursé\iiie. d'Almadcn s'étaient repliées sur Cordoue, avaient <>péré leur retraite non pas vers Séville, de laquelle les Espagnols attendaient peu de résistance, mais Ters Cadix, où ils espéraient trouver un asile assuré, derrière les lagunes de l'tle de Léon et sous le cason des flottes anglaises. L'armée française suivit en partie cette douWe direction. Le 4\* corps, for-

TORRÈS-VÉDRAS. t%S

jnant notre gauche sous le général Sébastiani^ poursuivit vers Jaen les deux diviskms qui se retiraient dans le royaume de Grenade, afin de leur enlever ce royaume et le port de Malaga« Le S"\* corps (maréchal Mortier) formant notre centre, arrivé sur le Guadalquivir tourna à droite, et vint rejoindre le 4^ corps, qui, sous le maréchal Victor, était descendu sur Gordoue. (Yœr la carte n"" 43.) De Cordoue ils se dirigk'ent sur Séville, d'où partaient une foule d'avis, qui tous appelaient Tannée française avec prcHuesse d'une reddition immédiate. On marcha sur Carmona et on s'arrêta dans cette petite cité, peu distante de Séville. Joseph, qui ne tenait pas à prendre des villes d'assaut, voulut sé-



journer à Carmona afin d'attendre l'effet des relations secrètes que MM. O'Farill, d'Ázanza et Urquijo avaient essayé de nouer avec l'intérieur de Séville.

Pendant qu'on attendait ce résultat pacifique, il y aurait eu mieux à faire que de rester inactifs à Carmona, c'eût été de laisser Séville à droite, et de courir directement sur Cadix, pour intercepter les troupes, le matériel , et surtout les membres du gouvernement qui allaient s'y réfugier. La possession de Cadix, en elle-même, importait bien plus que celle de Séville, car on était toujours sûr de renverser les murs de Séville avec du canon, mais on ne l'était pas de franchir les lagunes qui séparent Cadix de la côte ferme d'Espagne, et il n'y avait qu'une surprise, qu'une apparition soudaine de nos troupes, qui pût nous livrer cette ville importante, si toutefois il y avait chance quelconque d'en brusquer la conquête.

Jmt. 4840.

Janv. 4810.

Joseph proposa de diriger un détachement sur Cadix afin d'intercepter tout ce qui s'y rendait, et de Question marcher avec le V corps seulement sur Séville. Il

de savoir si on . \*

doit se porter eût mieux valu assurément se porter en masse sur Cadix, que se diviser, et arriver divisés devant les Le maréchal deux points principaux de la province, mais telle ^, eue quelle cette proposition était préférable à celle de ne l'adresser rien envoyer à Cadix. Elle fut appuyée par plusieurs généraux, et combattue par le maréchal Soult. La crainte de trouver comme à

Valence des portes bien fermées, ou comme à Saragosse un siège formidable, le préoccupait tellement qu'il s'opposa de toutes ses forces à la proposition de Joseph \*. Il objecta qu'on s'était déjà affaibli par l'envoi du général Sébastiani devant Grenade, qu'il ne fallait pas s'affaiblir encore en envoyant un détachement sur Cadix, que Séville prise, Cadix tomberait de lui-même (ce que le résultat ne devait pas justifier), et il dit à Joseph : Répondez-moi de Séville, et je vous réponds de Cadix. — L'autorité du maréchal détourna Joseph de sa première idée, et au lieu de tendre un bras vers Cadix, afin d'intercepter au moins tout ce qui s'y rendait, et d'étendre l'autre sur Séville pour s'emparer de la capitale, on ne songea qu'à Séville seule, et on y marcha de suite avec les corps réunis des maréchaux Mortier et Victor. On va voir qu'il ne fallait pas quarante mille hommes pour y entrer. La réserve sous le général Dessoles fut laissée aux

1 Je rapporte ici le récit du maréchal Jourdan dans ses mémoires manuscrits. Le maréchal s'appuie sur le témoignage de plusieurs généraux qui étaient présents, et sur une lettre fort précise du roi Joseph, qui expose lui-même avec détail les circonstances du conseil de guerre tenu à Carmona.

Janv. 1810.

défilés de Despefta-Perros, entre le Val de Peñas, la Caroline et Baylen.

L'approche des Français avait fait éclater dans Séville une agitation extraordinaire. La junte centrale prévoyant ce qui allait arriver, avait décidé par décret de se transporter à Cadix, et laissé à la commission exécutive le soin de défendre Séville, soin qui regardait exclusivement cette commission. En voyant partir Tun

après l'autre les membres de l'État la junte centrale , on prétendit qu'ils abandonnaient "l'io^e^ au moment du péril la nouvelle capitale de la mo- ^ ^\* Français

\*^ \*^ paraissent

narchie, on outragea et maltraita plusieurs d'entre sousscs-murs. eux, puis on fit ce qu'on avait annoncé plusieurs fois, et ce qui était fort dans les mœurs du pays, on s'insurgea, en proclamant la junte de Séville junte de défense , et en tirant de prison le comte de Montijo et don Francisco Palafox, pour disputer aux Français la capitale de l'Andalousie. On adjoignit les généraux La Romana et Eguia à la junte provinciale, et en déchaînant un peuple furieux dans les rues, en sonnant le tocsin, en traînant tumultueusement des canons sur une sorte d'épaulement en terre qu'on avait élevé autour de Séville, on crut faire beaucoup pour sa défense. Il faut dire pour l'excuse de ceux qui agissaient de la sorte qu'on n'avait guère le moyen de faire davantage. L'esprit de la population n'était pas celui de Saragosse, lorsque cette ville héroïque jura de périr, et périt en effet presque tout entière pour résister aux Français. L'énergie de Séville s'était épuisée en dissensions intestines. Tous les partis avaient successivement dégoûté la population d'eux-mêmes, et

Itl«.

t66 LIVRE XXXIX.

inspiré presque le désir de voir arriver le roi Jo\* seph, dont on représentait le caractère comme doux et bienveillant. Une portion assez notable du peuple était à la vérité en grande effervescence y et demandait à tout prix la tête de ceux qu'elle appelait les traîtres , nom que la multitude donne volontiers aux liommes

qu'elle n'aime pas, et sur qui elle veut se venger de sa peur; mais nul ne s'offrait pour la diriger, et le clergé intimidé, craignant que les Français ne punissent sur ses biens, même sur la personne de plusieurs de ses membres, la résistance qu'ils rencontreraient, ne poussait nullement à une défense telle que celle de Saragosse ou de Girone.

Pendant ces stériles agitations, les Français s'étaient avancés jusqu'aux portes de Séville, par la route de Carmona. Le duc d'Albuquerque, arrivé avec une division assez considérable de l'armée de la Vieille-Castille, avait tourné autour de Séville sans y entrer, ne voyant pas d'avantage à s'y enfermer, et avait gagné la route de Cadix par Utrera, à l'exemple des troupes qui s'étaient rotirées de Gordoue devant le corps du maréchal Victor. Les unes et les autres se hâtaient d'atteindre le bas Guadalquivir pour chercher asile dans l'île de Léon. Le 29, le corps du maréchal Victor parut en vue de Séville. Toutes les cloches sonnaient; le peuple accumulé sur les remparts, sur les toits des maisons, poussait des cris furieux; un certain nombre de pièces de canon étaient braquées derrière l'épaulement en terre qu'on avait élevé autour de la ville. Mais ce n'était pas avec de pareils moyens qu'on pouvait arrêter les Français. Le maréchal Victor fit sommer la place, et annonça que

TORftÈg-TKDRÀS. H7

« oniiie foi en <iirr>it pas les poriet, H «Itait attaquer sur\*leHDfaamp, et passer au fil de Tépée tout ce qui réfiMienuit. Ca» menaces, jointes aux oorespondances secrètes avec rintérieur de la ville, amenè- Mot des pourpnrien pendant lesquels la plupart des prineqponx pmonMigas, le marquis de La Romana entête, s'écèappèrmt de SévîUe. La junte alors (celle de la pror-

me), consentit à livrer la capitale de l'Andalusie, et le 4<sup>e</sup> février les portes en furent ouvertes à Tannéa de Joseph, qui fit son entrée tambour battant, enseignes déployées\*

La ville était presqu'entièrement déserte. Les classes élevées «raient été ou à Cadix, ou dans les provinces voisines, en Espagne ou en Portugal. Les moines avaient également cherché à se soustraire au vainqueur, et le peuple, dans un premier mouvement d'effroi, s'était répandu dans les campagnes environnantes. Mais les Français ne commirent aucun désordre, et, se bornant à prendre des vivres pour leurs besoins, respectèrent les personnes et les propriétés. Joseph, se hâtant de faire installation de son système, promit un pardon absolu à tous ceux qui rentreraient, caressa le clergé fort épuisé à revenir, et en quelques jours ramena le peuple, dont la colère avait passé avec la peur, et qui s'en était mis à supporter la faim et le froid dans les champs voisins. On trouva à Séville des vivres, des munitions, de l'artillerie, et surtout des valeurs assez considérables, soit en tabac, soit en produits des mines d'Almadén. C'étaient tout autant de ressources dont on avait grand besoin, et dont on se hâta de faire usage.

Maintenant restait à savoir si, comme Tannéa af-

Février. <<<•.

Entrée

des Français

dans

Séville.

Efforts

heureux

de Joseph

pour ramener

le peuple

de Séville

dans

Fév. 1810.

o)H}rntioiis

des

«livcrs corps

ilarméo.

Marche

du 5« corps

sur Badajoz,

t't résistance

«li^ celte place.

Paisible occupation lie Grenade

par le 4' corps.

firme le maréchal Soult, la conquête de Séville serait le gage infailible de la reddition de Cadix. Le mouvement de nos divers corps d'armée allait bientôt nous rapprendre.

Le 5<sup>e</sup> corps, dirigé sur T<sup>e</sup>strémadure, avait dispersé en route quelques détachements conduits par le marquis de La Romana, et fait des prises d'une certaine importance, en bagages ou en argent, sur les nombreux fuyards qui allaient chercher un abri derrière les fortes murailles de Badajoz. Arrivé aux portes de Badajoz il avait sommé la place, dont les fortifications considérables et bien entretenues étaient occupées par une puissante garnison, dont les approvisionnements étaient abondants et faciles à renouveler, dont la population accrue des nombreux Espagnols qui s'étaient réfugiés dans ses murs avec ce qu'ils possédaient de plus précieux, demandait à n'être pas livrée aux Français. Le gouverneur avait répondu au nom du marquis de La Romana que la place entendait se défendre, et qu'elle opposerait la résistance qu'on devait attendre de sa force naturelle et de l'énergie de ceux qui y commandaient. Le maréchal Mortier, n'ayant rien de ce qui était nécessaire pour un siège, avait pris une forte position sur la Guadiana, et s'était mis en rapport avec le 1<sup>er</sup> corps (général Reynier), posté d'abord sur le Tage, et avancé maintenant jusqu'à Truxillo.

De son côté, le général Sébastiani avec le 4<sup>e</sup> corps, chassant devant lui les débris d'Àreizaga, était successivement entré dans Jaen , dans Grenade , et avait ensuite paru devant Malaga, où le peuple en furie annonçait une violente résistance. Mais une avant-

TORRÈS-VÉDRAS. 169

garde de cavalerie et d'infanterie légères ayant brusquement assailli Malaga , avait comprimé les fureurs de la populace, et amené la prompte reddition de cet important port de mer. Le 4<sup>e</sup>

corps pouvait se promettre de faire dans le royaume de Grenade un établissement assez paisible.

Malheureusement, sur le point le plus important, celui de Cadix, les choses étaient loin de prendre une tournure aussi favorable. Les ministres du roi Joseph avaient écrit à plusieurs membres du gouvernement et à divers généraux, qui à Séville même avaient paru disposés à se rendre, fatigués qu'ils étaient d'une guerre dévastatrice et de dissensions civiles interminables. Mais ces derniers, contenus maintenant par tout ce qui les entourait, ne répondaient que d'une manière vague et peu satisfaisante. Quant aux habitants de Cadix, fort confiants dans la force naturelle de leur ville et dans l'appui des troupes anglaises qui leur était assuré, ils pouvaient désormais donner carrière à leurs passions, opposer aux sommations des Français des bravades outrageantes, s'agiter, se diviser, s'égorger entre eux, et tout cela presque impunément.

Une junte locale insurrectionnelle s'y était formée et s'était emparée de la défense de la place. Flattée de voir Cadix devenir le siège du gouvernement, cette junte n'avait pas aussi maltraité la junte centrale que l'avaient fait les habitants de Séville. Elle lui avait fourni ce qui était nécessaire pour siéger, et avait très-tôt accueilli tous les grands personnages civils et militaires qui avaient cherché un refuge dans ses murs. A ces nombreux et importants réfugiés po-

Fév. 1840.

Arrivw

(lu 4 " corps



devant

Cadiv.

Réunion dans cette ville du gouvernement espagnol , et dos têtes les plus exaltées de l'Espagne.

17# LIVBB XXXIX\*

— litiques s'étaient joints le duc d'Al]MNiieit|i^

division, et les troupes qvâ d'AlmiMie& s'étaient re^

tirées snr Gordoae, et dd Gordocié sur l'fle deLéoi.

Forces Sans lÎTrw le grand arsenal de la Carakfiê aux An\*

i^(^^ gisàsy sans méaie Ofovrîr la ra^ intérieure à leur

^\*de\éi)n'."^ flotte, la junte de Cadix leur avwt wvert ta rade

extérieiure, et avait cottaenti à recevoir dans Ten\*

ceinte de la place quatre mille de leurs soldats.

Ayant déjà dbc4iuit mille Espagnols en armes soH

dans la ville, soit dans File de Léon, de plus le gcnh

vemement et les cortès dont la réunion devait être

prochaine, elle ne craignait pas d'être exposée h

une domination tncontmode de ta part des Anglais ,

m surtout à vonr passer dans leurs nMms les richesses

de la marine espagnole.

Gé n'était pas avec de telles ressources que Ga\* dix pouvait songer à se rendre. Les passions les plus violentes y fermentaient, et tout le flottement politique qui avait été interrompu à Séville par l'arrivée des Français, allait se continuer à Cadix avec une violence plus grande, et à Tabrica d'obstacles naturels et militaires presque opposés à vaincre. Résolution ^ premier résultat de ce mouvement, continué dévotement et accéléré, devait être et fut la dissolution de la

référer convoquer.

les cortès. junte centrale, qui, persuadée elle-même de l'impossibilité de conserver plus longtemps le pouvoir,

Formosa se hâta de le résigner. Aux applaudissements unanimes d'une régence versée des habitants et des réfugiés de Cadix elle convoqua immédiatement les cortès, arrêta la forme de cette convocation, et nomma une régence royale chargée d'exercer le pouvoir exécutif. Cette régence fut composée de cinq membres, Évêque d'Orense,

Mr. «Mila

TORRES-VÉDRAS. 171

esprit médiocre et fanatique/ le général Castaños», personnage adroit et sage, mais plus habile à éluder les difficultés qu'à les résoudre, le conseiller d'Etat Saavedra, ancien fonctionnaire fort expert en l'administration espagnole, un marin de renom don Alonzo Escaño, et un Écossais des colonies d'Amérique, don Miguel de Lardizabal, appelé à représenter dans le gouvernement les provinces transatlantiques. Après ces deux actes la junte se sépara, et, ne lui sachant aucun gré de son désin-

ress<sup>ent</sup> , les furieux qui la poursuivaient accablèrent ses m<sup>nbres</sup> des plus mauvais trait<sup>oent</sup> On alla jusqu'à en arrêter plusieurs pour visiter leurs bagages et voir s'ils n'emportaient pas les fonds de l'État, outrage fort inmérité, car ils passaient généralement pour de très-honnêtes gens.

A peine la nouvelle régence avait<sup>é</sup> été instituée, qu'elle s'empara du pouvoir, fit tant bien que mal, avec la junte de Cadix, le départ entre les attributions locales et les attributions gouvernementales, et laissa voir assez clairement le désir de retarder la convocation des cortès\* Mais le peuple de Cadix voulait la réunion prochaine de cette assemblée, les réfugiés la désiraient aussi», et afin de la rendre plus certaine, on établit que, pour les provinces empêchées par les armées françaises, les élections se feraient à Cadix même, par l'intervention des réfugiés. Les certes si désirées devaient être revues au mois de mars.

C'est dans cette situation que le 4<sup>e</sup> corps, sous la commandement conduite du maréchal Victor, arriva devant le canal \*<sup>^</sup>J<sup>^</sup>E<sup>^</sup> de Santi-Petri, trois ou quatre jours après l'entrée autrement<sup>p</sup>»

## 27<sup>e</sup> LIVRE XXXIX.

— ; des Français à Séville. S'il eût paru devant Cadix

avec des forces imposantes<sup>^</sup> quand le gouvernement, par un grand ses armées, les esprits les plus ardents se trouvaient

siège. .

encore à Séville , peut-être il eût réussi à surprendre la place et à en décider la reddition. Mais depuis que les membres de tous les pouvoirs, depuis que des troupes nombreuses et les têtes les plus exaltées de l'Espagne avaient eu le temps de se rassembler à

Cadix, depuis que les Anglais étaient accourus, il y aurait eu folie à espérer la reddition. Aussi malgré quelques menées secrètes, les réponses publiques furent-elles hautaines et même outrageantes, et il fallut se décider à faire les préparatifs d'un siège long et difficile.

Description Tout Ici moude counatt le site de cette grandes ette place maritime, centre de Fan tique puissance nadcLeon. ^j^ deTEspagne, et assise aux bouches du Guadalquivir comme Venise Test aux bouches du Pô et de la Brenta. (Voir la carte n° 52.) Une espèce de rocher peu élevé, dominant la mer de quelques centaines de pieds, terminé en plateau dans tous les sens, couvert de nombreuses et riches habitations , forme la ville même de Cadix, et puis par une langue de terre plate et sablonneuse se rattache aux vastes lagunes qui bordent la côte méridionale d'Espagne. L'espace de mer compris entre Cadix et ces lagunes forme la rade intérieure. Au milieu do ces lagunes, les unes cultivées, les autres couvertes de salines, s'élève le célèbre arsenal de la Caraque, communiquant avec la rade par plusieurs grandes passes. Tout autour de ces lagunes un canal large, profond, aussi difficile à franchir qu'une rivière,

### TORBÈS-VÉDRAS. 273

s' étendant de Puerto-Real au fort de Santi-Petri,

sépare de la terre ferme cet ensemble d'établissements, excepté le corps même de la Garaque, et trace la limite derrière laquelle se trouve ce qu'on appelle File de Léon. Or pour enlever cette île et la Difficulté» ville de Cadix elle-même, il fallait passer de vive aidfx. force le cai]^ de Santi-Petri, devant une armée ennemie et malgré les nombreuses flottilles des Espagnols et

des Anglais, puis s'avancer à travers les lagunes en franchissant une multitude de fossés tous faciles à défendre, conquérir Tun après l'autre les bâtiments de la Caraque situés au delà du canal , et enfin cheminer sur la langue de terre qui conduit au rocher de Cadix, en prenant au moyen d'une attaque régulière les fortifications dont elle est couverte.

Il est vrai que de quelques points saillants du rivage, comme celui du Trocadéro situé à droite et en dehors du canal de Santi-Petri, on pouvait envoyer des projectiles incendiaires sur Cadix, et peut-être s'épargner une attaque directe et régulière. Mais c'était une opération très-difficile, très-douteuse, et qui en exigeait préalablement bien d'autres. Ainsi il fallait d'abord s'emparer du Trocadéro pour rétablir le fort de Matagorda , d'où il était possible de tirer sur Cadix, puis établir le long du canal de Santi-Petri une suite de petits camps retranchés, afin de former l'invasion de l'île de Léon. L'artillerie nécessaire pour armer ces divers ouvrages, il fallait la faire venir de Séville, et même la fondre en partie dans l'arsenal de cette ville, parce que celle qui s'y trouvait n'était pas d'un assez fort calibre. Les mortiers à grande por-

Fér. 4840.

174 LIVRE XXXIX.

tée n'existaient pas à Séville, et on était réduit à les créer. Enân on ne pourrait se dispenser de construire une flottille, soit pour franchir le canal de Santi-Petri, soit pour traverser la mer intérieure au moment de l'attaque, soit aussi pour maintenir à distance les flottilles ennemies qui ne pourraient pas de venir contrarier les travaux des assiégés et de canonner leurs ouvrages. On avait à Puerto-Real, à Puerto-Santa-Blaria, à

la Caraque elle-même (dans la partie en deçà du canal), les éléments d'une flottille, bien que les Espagnols à notre affec-  
 tement fait passer tous leurs bâtiments de la rade intérieure  
 que nous pouvions atteindre avec nos projectiles, dans la rade  
 extérieure qui échappait entièrement à nos feux. Indépendamment  
 du matériel de cette flottille, nous avions dans les marins  
 de la garde un personnel tout organisé pour la manoeuvrer. Mais  
 il fallait bien du temps «e i armée pour réunir CCS moyens d'atta-  
 que si divers, et une

française •\* \*

entre considération frappait tous les esprits, maintenant  
 qu'on était répandu dans cette immense contrée qui  
 de Malte s'étend à Grenade, de Grenade à Cadix, de Ca-  
 dix à Séville, de Séville à Badajoz, c'est que notre belle armée,  
 deux fois plus considérable au moins qu'il ne fallait pour envahir le  
 midi de l'Espagne, suffirait difficilement pour le garder. Le  
 général Victor avec 10 000 hommes avait à peine de quoi former  
 l'investissement de Léon et de quoi contenir la garnison  
 de cette Hérakle, plus nombreuse mais heureusement moins vaillante  
 que le 1<sup>er</sup> corps; et 8<sup>e</sup> il avait assez de troupes pour prévenir le  
 siège, il n'en pouvait pas avoir assez pour

Dissémination

TORRÈS-VÉDRAS. t m

l'exécuter. Le 5<sup>e</sup> corps, sous le maréchal Mortier, obligé de  
 former une garnison à Séville et un corps d'observation devant  
 Badajoz, devait rencontrer de grandes difficultés dans l'accompli-  
 ssement de cette double tâche. Le général Sébastiani avec le 4<sup>e</sup>  
 corps, obligé de tenir Malaga, d'occuper Grenade, de faire face

aux insurgés de Murcie qui s'appuyaient sur les Valenciens, n'avait pas un soldat de trop. La division Dessoles, qu'on avait postée aux gorges de la Sierra-Morena, afin de protéger la ligne de communication, y devait être employée tout entière, car elle avait à garder, outre les défilés de la Sierra-Morena, Jaen qui commande la route de Grenade, et les plaines de la Manche qu'il faut traverser pour se rendre à Madrid. Mais il fallait aussi à Madrid, où l'on n'avait laissé que quelques Espagnols et des malades, une garnison française. La division Dessoles, chaînée de la fournir, allait donc se trouver partagée entre ces deux tâches, en restant probablement insuffisante pour les remplir toutes deux. Enfin le 1<sup>er</sup> corps, sous le général Reynier, établi sur le Tage, entre Almaraz, Truxillo, Alcantara, ne pouvait sans imprudence être retiré de ce poste, car c'est par là que les Anglais avaient passé l'année précédente pour se rendre d'Abrantès à Talavera. Tout au plus pourrait-on, en laissant ce corps sur le Tage, le porter plus avant en Portugal, si l'année française s'aventurait sur l'Idome, et le joindre même à elle; mais alors le cours entier du Tage, de Madrid à Alcantara, resterait livré aux innombrables coureurs de Salamanque, d'Avila, de Plasencia, de l'Estrémadure. Voilà donc cette nombreuse et belle armée, qui

Fév. 1810.

576 LIVRE XXX IX.

lante de toutes celles de l'Empire, n'est-ce pas de rivaliser que le corps du maréchal Davout en Hanovre, qui, au nombre de 80 mille hommes environ, était déjà dispersée entre les provinces de Grenade, de l'Andalousie, de l'Estrémadure, au point de n'être en force nulle part, et de ne pouvoir certainement prêter aucun secours à l'armée qui en Portugal allait agir contre les Anglais! L'es-

pérance d'en pouvoir reporter une partie vers Lisbonne, qui avait décidé Napoléon à consentir à l'expédition d'Andalousie, devait par conséquent s'évanouir bientôt, et faire place à la crainte de la voir même insuffisante pour la garde de l'Andalousie.

Déjà en effet la garnison de Cadix s'agitait, et montrait des têtes de colonnes au point de faire craindre de subites apparitions sur la terre ferme. Les populations à moitié sauvages des montagnes de Ronda, accrues des contrebandiers de Gibraltar, parcouraient et ravageaient la campagne. Les corps réfugiés dans Badajoz, réunis à un fort détachement anglais, prouvaient par leurs mouvements que nulle part les Espagnols ne voulaient rester oisifs.

La nouvelle régence gouvernant l'insurrection du milieu des lagunes de Cadix, avait chargé le marquis de La Romana de prendre le commandement des troupes de l'Éstrémadure campées autour de Badajoz. Cette même régence avait appelé le général Blake de la Catalogne, où elle l'avait remplacé par le général O'Donnell, et l'avait mis à la tête de l'armée du centre, dont les débris s'étaient réfugiés dans le royaume de Murcie à la suite du général ^\reizaga. Blake devait les rallier, et, de concert avec

Mars < 840.

TORRÈS-VÉDRAS. ^77

la garnison de Cadix, diriger des expéditions sur Grenade, sur Séville, partout enfin où il pourrait, afin de soutenir les guérillas de Ronda. Il faut ajouter que la double diversion ordonnée sur nos ailes, et consistant à pousser le maréchal Ney sur Ciudad-Rodrigo, le général Suchet sur Valence, n'avait point réussi.



L'ordre irréfléchi donné au maréchal Ney, d'aller vaines attaquer l'importante place de Ciudad-Rodrigo sans dl^mTréThaï . artillerie de siège, et dans le voisinage des Anglais ^^rig^ qui s'étaient reportés vers le nord du Portugal , n'a- ®^ du général avait pu amener qu'une vaine bravade. Le maréchal Valence. Ney avait dû se borner à envoyer contre les murs de la place quelques boulets avec son artillerie de campagne, et à sommer ensuite le gouverneur, qui avait faut à sa sommation la réponse que méritait une pareille tentative. Il était revenu à Salamanque. Le général Suchet, croyant que l'ordre de marcher sur Valence était concerté avec Napoléon , et devait prévaloir sur celui d'assiéger Lerida, Mequinenza, Tortose, s'était avancé en deux colonnes, l'une le long de la mer, l'autre par les montagnes de Teruel , et après leur jonction opérée à Murviedro , s'était montré devant Valence. Il s'était même emparé du faubourg du Grao, et avait lancé des boulets dans la ville, que plus d'un avis présentait comme disposée à se rendre. Mais les Valenciens, pour toute réponse, avaient arrêté, persécuté les habitants supposés douteux, ou portés à la paix, notamment l'archevêque de Valence, et avaient opposé une résistance que, sans grosse artillerie, on ne pouvait vaincre. Le général Suchet avait di\ se retirer en toute hâte

Mtn4840.

Voyage de Joseph en Andalousie.

Ses illusions tnr son éta- 'blissement dans celte province.

vers FAragon. C'était la seconde armée française (en comptant celle du maréchal Moncey), qui, après s'être montrée devant Valence , était obligée de ré- Uogcadev sans avoir pu forcer les

portes de cette orgueilleuse ville. L'exaltation des Valenciens en devait être singulièrement augmentée^

Toutefois on n'avait rien à craindre en Andalousie, avec l'armée qu'on y avait réunie, et le mal , bien grand il est vrai, se réduisait à paralyser 80 mille vi^ix soldats. Pour le moment on dominait tout à fait de Murcie à Grenade, de Grenade à Cordoue, de G)rdoue à Séville. Ces importantes cités étaient soumises et payaient l'impôt. Joseph se pro-> menait en roi de l'une à l'autre, et, la curiosité attirant autour de lui une certaine affluence, la fatigue de la guerre lui procurant quelques adhésions, il faisait un voyage que ses courtisans disaient triomphal, que les hommes sensés considéraient comme peu significatif. Il faut reconnaître cependant que la mobile et inconséquente populace des villes, tout en détestant les Français, applaudissait ce roi français de manière à lui faire illusion. Aussi ses flatteurs ne manquaient-ils pas de répéter qu'on avait bien raison de penser qu'il obtiendrait plus avec sa grâce personnelle et sa bonté que Napoléon avec ses terribles soldats , et que si on le laissait faire il aurait bientôt subjugué l'Espagne, oubliant, lorsqu'ils parlaient ainsi, qu'ils avaient autour d'eux 80 mille de ces terribles soldats pour les protéger, et pour ménager au roi Joseph le moyen d'essayer ses charmes sur le peuple de l'Andalousie. Joseph était donc satisfait, et le maréchal Soult se flattait d'avoir beaucoup

TQltRÊ8\*yt»BAS.

ajouté à la «omme des titres dont il croyait avoir besoin devant le sévère tribunal de Napoléon.

Mais tandis ({u'ils s'applaudissaient Tun et l'autre d'avoir exécuté cette expédition d'Andalousie , un cwp de foudre parti de

Paria venait changer les joies de Joseph en uoères tristesses. Uexpéditioa d'Andalousie avait rempli en Espagne les premiers mois de 4840, et c'était le moment mène des plus graves démêlés avec la Hollande. Napoléon n'avait pas seulement des contestatii- Mis avec le roi Louis , il en avait avec le roi Jérôme pour le Hanoovre, et pour l'exécution des conditions financières attachées à la cession de ce pays. Fatigué de r^M^ontrer auprès de ses frères des difficultés incessantes, ne sachant pas reconnaître qu'ils n'étaient en réalité que les agents passifs de la résistance deis choses, il se livrait à leur égard fiux plus vives colères , et s'en prenait à eux non -seulement de leurs fautes mai^ des sien« nés, car, après tout, les obstacles contre lesquels il se heurtait à chaque pas, qui les avait créés, sinon lui , en voukoit partout tenter l'impossible? Dans ces dispositions irritables, recevant une multitude de rapports sur la cour de Joseph , sur le langage qu'on y tenait, sur le système qu'on cherchait à y faire prévaloir, sur quelques largesses accordées à eet^ tains favoris, il prit des mesures fort dures ^ et qui n'étaient pas de nature à faciliter la tâche de Joseph en Espagne. D'abord il trouva très-mauvais qu'on eïit détourné le général Suchet du siège de Lerida^ pour le porter sans grosse artillerie sur Valence, ce qui avait exposé l'armée française à paraître d^ix fois en vain dotant les murs de cette ville. Il MÀmm

Mlirt4840.

Nouvelles imprévues

qui viennent surprendre

Joseph en Andalousie.

MarsISIO.

Joseph 9 il blâma le général lui-même, et lui défendit dorénavant d'obéir à aucune autre autorité qu'à celle de Paris. Il désapprouva également l'imprudente pointe ordonnée au maréchal Ney sur Gíudad-Rodrigo, et cette fois encore attribua la faute à l'étatmajor de Madrid qui avait prescrit ce mouvement. Mais c'était là le moins fâcheux.

Voir donner de l'aident, quelque peu que ce f&t, à des favoris y quand les ressources manquaient partout, lui avait déplu au delà de toute expression. Puisqu'on trouve, disait-il, de quoi donner à des oisifs, à des intrigants, on doit pouvoir nourrir les soldats qui prodiguent leur sang au roi Joseph; et puisqu'on ne veut pas pourvoir à leurs besoins, je Napoléon vais y pourvoir moi-même. — Cela dit, il convertit

en gouverne- cu gouvememeuts militaires la Catalogne, l'Âragon, miHtokes ^ Navarrc , la Biscaye , qui comprenaient les quatre

dei Èb'reav^ P^vinces à la gauche de l'Èbre. Il établit que, dans la pensée CCS gouvememeuts, les généraux conmiandants exer-

piustardà ceraient l'autorité, tant civile que militaire, qu'ils percevraient tous les revenus pour le compte de la caisse de l'armée, et n'auraient avec l'autorité de Madrid que des relations de déférence apparente, mais aucune relation d'obéissance ou de comptabilité. C'était à lui seul que les chefs de corps , Augereau , Suchet, Reille, Thouvenot, devaient rendre compte de leurs actes , et de lui seul qu'ils devaient recevoir leurs instructions. Après avoir ainsi pris possession militaire des territoires situés à la gauche de l'Èbre, Napoléon écrivit en secret à chacun des géné-

raux pour leur communiquer sa véritable pensée, qui était de réunir la rive gauche de l'Ébre à la France, afin

la France.

TORRÈS-VÉDRAS. «8<

de s'indemniser des sacrifices qu'il faisait pour assurer la couronne d'Espagne sur la tête de son frère. Toutefois ne voulant pas annoncer encore ce projet, il leur recommanda la plus grande discrétion ; mais, dans le cas où on leur enverrait de Madrid des ordres contraires à ceux de Paris , il les autorisa à déclarer qu'ils avaient reçu défense d'obéir au gouvernement espagnol, et injonction de n'obéir qu'au gouvernement français. Une pareille résolution était fort grave, non-seulement pour l'Espagne, mais pour l'Europe. Il semblait, en effet, que Napoléon , insatiable dans la paix comme dans la guerre , quand il ne conquérait point par son épée, voulait conquérir par ses décrets. Il venait de réunir à l'Empire la Toscane, les États romains, la Hollande. Il songeait en ce moment, sans en parler, à faire de même pour le Valais et les villes anséatiques. Ajouter encore à ces acquisitions le revers des Pyrénées jusqu'à l'Èbre, c'était dire au monde que rien ne pouvait échapper à son avidité , et que toute terre sur laquelle se portait son terrible regard était une terre perdue pour son possesseur, ce possesseur fût-il même un frère ! Prétendre que la rive gauche de l'Èbre devait devenir l'indemnité des dépenses de la France en Espagne , était une étrange dérision 1 Sans doute , si Napoléon avait laissé Ferdinand sur le trône, qu'il l'eût aidé par exemple à conquérir le Portugal sur les Anglais, et qu'il lui eût demandé la rive gauche de l'Èbre en dédommagement, on aurait pu le concevoir, sauf les justes ombrages de l'Espagne et de l'Eu-

rope ! mais imposer à l'Espagne une dynastie malgré elle, forcer presque cette dynastie à régner

Mare 4 840.

m LIVEB XXXIX.

(car Joseph n'était guère nioiiis contraint que les Espagnols), et puis demander à Tune et à l'autre de payer ce bienfait d'un démembrement de territoire, était une véritable folie d'ambition 1 c'était sgouter aux causes nombreuses qui excitaient la haine des Espagnols contre nous une cause plus puissante que toutes les autres, celle de voir cette péninsule si chère à leur coeur, envahie , morcelée par un ambitieux voisin, qui, après les avoir privés de leur dynastie, les privait en outre d'une partie de leur territoire. C'était enfin réduire au désespoir et rejeter à jamais dans les rangs de l'insurrection tous ceux que l'espérance d'un meilleur régime, le besoin vivement senti d'une régénération politique, avaient rattachés un moment à la nouvelle dynastie.

Le secret ordonné aux généraux relativement à la réunion des quatre provinces n'était pas longtemps possible. L'établissement des gouvernements militaires dans ces provinces aurait suffi seul , ~ à défaut de toute indiscretion , pour révéler la véritable pensée de Napoléon, et personne, en effet, ne s'y trompa, comme on le verra bientôt. Du reste. Napoléon ne s'en tint pas à cette mesure. Il en prit d'autres qui limitèrent aux portes mêmes de Madrid l'autorité royale de Joseph. En dehors des commandements ci-dessus mentionnés , il divisa les armées agissantes en trois, une du midi, une du centre, une du Portugal. Il plaça à la tête de l'armée du midi le maréchal Soult, dont, après réflexion, il avait renoncé à rechercher la conduite à Oporto, et lui confia les 4% V et

5\* corps, qui occupaient Grenade, l'Andalousie, l'Éstrémadure. Il composa Tar-

### TORRÈS-VÉDRAS.

mée du centre de la s<sup>e</sup>ueledivisioQ Dessoles, y ajouta les dépêches générales. At était à Madrid, et là confia à lord. Enfin celle du Portugal dut se résoudre, ainsi qu'on Ta vu, de toutes les troupes réunies ou à réunir d'après le plan, par le maréchal OT sur Lisbonne, sous les ordres du maréchal Masséna. Chacun des généraux commandant ces armées agissantes, ayant l'autorité qui appartient à tout chef d'une force armée sur le terrain où il opère, ne devait obéir qu'au ministre français, c'est-à-dire à Napoléon lui-même qui avait déjà pris le titre de commandant en chef des armées d'Espagne et avait nommé le prince Berthier son major général. Ainsi Joseph n'avait rien à donner aux gouverneurs généraux des provinces de l'Èbre, rien aux chefs des trois armées agissantes; seulement, comme chef de l'armée du centre, il avait à l'égard de celle-ci le droit de donner des ordres; mais elle était la moins nombreuse, n'avait qu'une tâche insignifiante, et se composait de 20 à 23 mille hommes, sains ou malades, dont 12 mille au plus en état d'agir. On ne pouvait rendre son autorité ni plus restreinte, ni plus nominale, et ce n'était pas assurément une manière de le relever aux yeux des Espagnols. De plus, les prescriptions relatives aux finances furent aussi sévères que les prescriptions relatives à la hiérarchie militaire. Les revenus recueillis dans les provinces de l'Èbre furent alloués aux armées qui les occupaient. Les armées agissantes durent se nourrir sur le pays où elles faisaient la guerre, et comme il était possible qu'elles ne trouvassent pas assez de numéraire pour

KmlSItL

de fusée ûaca&n.

Mai^fSIO.

m LIVRE XXXĪX.

leur solde, Napoléon consentit à envoyer en Espagne deux millions par mois seulement. Dès lors Joseph^ déjà réduit sous le rapport du commandement aux troupes stationnées autour de Madrid , allait être ré\* duit pour les revenus à ce qui se percevait à Madrid même , c'est-à-dire à Toctroi de cette capitale , et la haine que lui portaient les Espagnols, non à cause de lui , mais de l'invasion étrangère dont il était le représentant, allait se convertir en un sentiment plus redoutable encore, celui du mépris.

Joseph reçut ces nouvelles à Séville, et en fut accablé. Que dire, en présence de t^ls actes, à ses sujets tant soumis que rebelles, tant ralliés cpie tendant à se rallier? Indépendamment de son autorité rabaissée et exposée à Tarrogance des généraux, le démembrement du territoire devait inspirer à tous les Espagnols sincères un vrai désespoir. Déjà ils voyaient les colonies leur échapper, mais à cette perte ajouter celle des Pyrénées et des provinces à la gauche de l'Èbre, c'était subir toutes les calamités à la fois. D'ailleurs le prétendu secret avait percé dans les provinces insultées comme dans les provinces soumises; les ennemis triomphaient de ce démembrement prochain qui justifiait leur haine, et les amis en étaient consternés, car il ôtait toute excuse à leur soumission. La régénération de la monarchie, se fût-elle réalisée, n'était rien au prix du démembrement du territoire; et d'ailleurs cette régénération, tant promise, se bornait jusqu'à présent au ravage du pays, et à l'eflusion du sang. MM. OTarill, Urquijo,



d'Azanza, d'Almenara, qui avaient accompagné Joseph à Séville, étaient en

ÂTril4840.

TORRfeS-VÉDRAS- 3«5

proie à un profond chagrin. Ainsi, comme on le voit, Joseph n'était pas beaucoup plus heureux que Char<sup>^</sup> les IV confiné à Marseille, que Ferdinand VU prisonnier à Valençay , que tant d'autres rois vaincus et détrônés, les uns privés d'une partie, les autres de la totalité de leurs États<sup>^</sup>

Frappé d'un coup si rude, Joseph n'avait plus au- josepb quiuc cun goût de demeurer à Séville, car sa présence, rA<sup>^</sup>wJle, lorsqu'elle était précédée ou suivie de pareils actes, \*<sup>^</sup>"p<sup>^</sup><sup>^</sup>"\*<sup>^</sup> ne pouvait plus avoir sur ses nouveaux sujets Tefifet de Ptru, et qu'il en avait attendu. Il se trouvait en outre sans uégocier avec autorité en Andalousie , le maréchal Soult étant de- <sup>^</sup> <sup>^</sup> venu général en chef de l'armée du midi, et il lui fallait aussi se rapprocher de la France, afin de traiter avec son frère , et de lui exposer les conséquences probables des dernières mesures prises à Paris. Il partit donc avec ses ministres, laissant le maréchal Soult mattre absolu de l'Andalousie , et charmé d'être débarrassé d'une royauté nominale qui ne pouvait plus que gêner sa royauté réelle. Ainsi quatre-vmgt mille hommes, les meilleurs qu'il y eût en Espagne , venaient d'être paralysés pour foire non pas Joseph, mais le maréchal Soult, roi de l'Andalousie 1

Joseph parcourut rapidement et saos éclat cette Andalousie où il faisait naguère des promenades triomphales, et en traversant les défilés de la Sierra<sup>^</sup> Morena où était cantonnée la division Dessoles, la seule force active qui lui restât, il la rapprocha de

Madrid, car avec les blessés, les malades, les dépôts, avec les soldats des équipages et du parc général, avec les Espagnols qu'il avait eu l'imprudence de

AttâLM\*.

JM LIVRE XXXIX.

recruter parmi les prisonniers d'Ocafia, il avait a peine de quoi garder la capitale et ses environs les moins éloignés. Il laissa quelque infanterie aux défilés de la Sierra-Morena, un ou deux régiments de draffms pour battre la Manche ^ et concentra autour de Madrid le peu de forces sur lesquelles il pût compter. Aussitôt rentré dans sa capitale, oà, quoique vainqueur de FAndalousie, il apportait le chagrin le plus amer, il reçwt de Séville les plus étranges communications. Le maréchal Soult, ne se jugeant pas assez riche en troupes avec les trois corps qu'on lui avait confiés, et qui comprenaient ce qu'il y avait de meilleur en Espagne, prétendait que tout ce qui se trouvait dans l'arrondissement du midi relevait de lui, et en conséquence il enjoignait à la brigade qui était entre la Manche et l'Andalousie de se rapprocher de lui pour recevoir ses ordres. Le général Laiioussaye, à qui ces injonctions étaient adressées, répcmdit qu'il dépendait de l'état-major de Madrid , et qu'il ne pouvait sans Pautorisation de celui-ci quitter le poste qu'il occupait. Le maréchal Sonlt répliqua on accompagnant ses ordres de menaces sévères s'il n^était pas obéi. Joseph maintmt ce qu'il avait ordonné, et défendit au général Lahoussaye d'obéir an marédial Soult. Tandis qu'il avait une pareille querelle avec le maréchal Soult, il essuj^a «n nouveau désagrément non moins pénible que tous les autres. Les généraux qui stationnaient dans le royaume de Léon et dans la Yieille-Castine, où n'étaient pas encore établis des gouvernements mili-

taires, mettaient en pratique le principe posé par Napoléon, que chaque armée devait vivre sur la

TORKÈS-VÉDRAS. t87

province qu'elle occupait , et levaient des oontribu-

tions sans employer rintermédiaire des agents financiers de Joseph, sans même tenir aucun compte de son autorité. Ces coups répétés humilièrent Joseph au dernier point. Ayant déjà songé à quitter Madrid pour retourner à Naples, il ^rft prêt à abdiquer, même sans compensation, la lourde couronne d'Espagne. Soutenu toutefois par ses misais- En^oi à Paris très et par quelques hommes de sa confiance, qui ^^ d^Lanza n'auraient pas voulu voir disparaître le roi auquel etdHervas. ils s'étaient attachés, il chaîna sa femme qui était à Paris, et deux de ses ministres, MM. d'Azanza et dTlervas qui allaient s'y rendre, de négocier avec son frère, pour hri faire comprendre que la perte des provinces de TÈbre l'exposait à la haine des Espagnols, la réduction de son autorité à leur mépris, qu'il valait mieux dès lors le retirer de la Péninsule que de l'y laisser à de telles conditions.

Napoléon reçut sans dureté mais avec un peu de Réponse dédain les ministres espagnols, qualifia de la ma- .il^^^î. nière la plus méprisante la politicpie de Joseph , qui ^1^^\ s'inu^nait, disait-il, qu'avec de l'argent sans sddats on réduirait une nation implacable, à laquelle on ne pouvait songer à tendre la main qu'après l'avoir terrassée. Il se montra inflexible sur l'article des finances; il déclara quMl lui était impossible de suffire aux charges de la gueire , que si on ne payait pas les troupes il serait obligé de les rappeler, que Joseph ne sachant ou ne voulant pas tirer de l'Espagne Tar- ^nt qui s'y trouvait, il fallait bien qu'il le

fit lui-même par la main de ses généraux ; que d'ailleurs il les surveillerai» de près, et les obligerait à verser

Avril 4 840.

2SS LIVRB XXXIX,

dans les caisses de Joseph tout ce qui dépasserait les besoins de leurs années; qu'au surplus il restait à Joseph, pour y percevoir des contributions, la Nouvelle-Castille, la Manche, Tolède, provinces à peu près soumises; qu'en fait de subsides envoyés de France, il ne pouvait rien ajouter aux deux millions qu'il avait promis pour fournir la portion de la solde payable en argent; que tout au plus consentirait-il à ce que l'armée du centre, confiée à Joseph, prit sa part de ces deux millions; que quant aux divers commandements, il ne pouvait en changer la distribution; qu'il fallait deux grandes armées, celle du midi et celle du Portugal, pour concourir à l'expulsion des Anglais, que lui seul était capable de les diriger, et que laissant entre deux une armée au centre , il avait concédé tout ce qui était possible en la confiant à Joseph, qui en disposerait comme il l'entendrait; qu'en définitive les généraux commandant les armées actives n'avaient d'autorité qu'en ce qui concernait les opérations militaires et l'entretien de leurs armées , que pour tout le reste ils étaient simplement les hôtes du roi d'Espagne, et lui devaient respect comme roi et comme frère de l'Empereur; qu'il allait réprimander vertement ceux qui lui avaient manqué (le maréchal Soult notamment), mais que le commandement militaire devait demeurer absolu et non partagé.

Relativement aux provinces de l'Èbre où il avait

institué des gouvernements, Napoléon ne dissimula

. pas son projet de les réunir plus tard à la France, afin  
de s'indemniser de ses dépenses; toutefois il ^outa  
qu'il ne les réunirait pas sans compensation^ que le  
TORRÈS-VÉDRAS.

ATrUI8IO.

Portugal adjoint un jour à l'Espagne pouvait en fournir une fort belle, mais qu'avant de le donner il fallait le conquérir, que pour cela il fallait en chasser les Anglais, et après les avoir chassés leur arracher la paix, ce qui n'était pas aisé. Pour le présent il reconnut la difficulté de rien statuer, le danger d'annoncer quelque chose, et la convenance de l'ajournement et du silence. Après avoir répété ces discours en plus d'une occasion. Napoléon retmt auprès de lui les ministres de son frère, et parut vouloir remettre sa décision sur les points difficiles jusqu'après les événements de la campagne de i 81 0, qui peut-être, en terminant la guerre dans l'année, ferait cesser les perplexités de Joseph, et trancherait heureusement les questions soulevées. Les ministres espagnols restèrent donc à Paris afin de négocier et de saisir toutes les occasions d'agir sur l'inflexible volonté de Napoléon.

Pour le moment Napoléon leur promit d'ajouter quelques troupes à l'armée du centre, réprimanda le maréchal Soult sur sa manière de traiter le roi, repoussa la prétention de ce maréchal d'attirer à lui la brigade de la Manche, et s'occupa de décider définitivement la marche des opérations pour 1810. C'était un vrai malheur de ne s'être pas jeté tout de suite sur les Anglais, dès le mois de février ou de mars, avec ce qu'on avait de forces, car dans le midi de l'Espagne la saison des opérations militaires pouvait

commencer de très-bonne heure. Sans attendre en effet les troupes du général Junot, seulement avec les divisions Revnier et Loison , dont \*«np» per\*»

•' pour

l'une avait servi à recruter les anciens corps, dont rexpéditkm  
Plan de campagne pour 4810.

Le

TOM. XU.

AYriH840.

l'autre avait été employée à compléter le 6\* (maréchal Ney), avec ce qui était amvé de la garde, et d'Andalousie |^ gQ mille vieux soldats que Ton avait réunis sur

ayant

empêché le Tage après la bataille de Talavera, il eût été

VÉT.on^ei possiWe avaut les chaleurs de marcher contre les

'•\*^^J!Jj^°® Anglais, et de les pousser vivement sur  
Lisbonne.

é 1 automne, ^^[^ j^s 80 mille vieux soldats campés autour  
de

et Napoléon , \*

se décide à Madrid ayant été dispersés entre Baylen, Grenade, Tpmidre'^ Séville, Cadix, Badajoz, il follait, pour que Tarméo to»  
places, j^ Portugal devint suffisante, attendre que toutes les

troupes en marche vers les Pyrénées y fussent arrivées. Dès lors ce n'était plus une campagne de printemps mais d'automne qu'on pouvait faire contre les Anglais, car pendant l'été, surtout dans le midi de la Péninsule, les chaleurs rendaient les opérations presque impossibles. Restait donc à employer fructueusement les mois de mai, juin, juillet, août. Napoléon se voyant réduit, par la faute commise en Andalousie, à une guerre plus lente, imagina de la rendre méthodique, en assiégeant les places avant de commencer une nouvelle invasion du Portugal. Déjà il était convenu que le général Suchet assiégerait Lerida et Mequinen<sup>^</sup>, que le maréchal Augereau assiégerait Tortose et Tarragone, avant de marcher de nouveau sur Valence. Napoléon décida que le maréchal Soult, tout en essayant de prendre Cadix, essaierait aussi d'enlever Badajoz, sur la frontière d'<sup>i</sup> Portugal ; que le maréchal Masséna de son côté, pendant que son armée achèverait de se former, exécuterait les sièges de Ciudad<sup>\*</sup>Rodrigo et d'Alméida, qui étaient les clefs du Portugal du côté de la Castillo, et que ces points d'appui une fois assurés, oiv

TORRÈS-YÈDRAS. n4

prradnit l<sup>\*</sup>û&Bsive dans le œurant du mois de sep- — \ -

teffibre, en sMiduait tous ensemble sur LisiM)mBie, <sup>^ ^ \* ^ ^</sup> le maréchal Masséua par la droite du Tage, le maréchal Soult par la gauche. D'après ce nouveau plan, tout Tété devait <sup>^</sup>re consacré à faire des sièges. Les ordres furent donnés pour qu'on l'employât de la sorte, et avec la plus grande activité possible.

Le général Suchet avait en effet, dès le mois d'à- Le générai vrily entrepris la tâche qui lui était assignée. Ayant se<sup>^</sup>rtfsur promptement réparé la faute qu'on hû avait fait poui<sup>^</sup>en<sup>\*\*</sup>faire

commettre en l'attirant sur Valence, il s'était porté ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ devant Lerida pour en commencer le siège. Le 10 avril il avait ét«^i son quartier général à Monzon, sur la Qnca, point où il avait réuni à l'avance le matériel de siège, tel que grosse artillerie, fascines, gabions, outils de toute sorte. Son corps, complété à l'efEectif de trente et quelques mille b^mmes par l'arrivée des derniers renforts, ne pouvait pas fournir plus de S13 à 24 mille combattants. Il en avait Uiissé environ dix mille à la garde de l'Aragon, et avec 13 ou 14 mille il s'était ach^niné sur Lerida , dont il avait formé l'investissement sur les deux rives de la Sègre. Ces forces suffisaient à la rigueur pour l'attaque de la place, mais on avait lieu de caraindre qu'elles ne fussent insuffisantes s'il fallait couvrir le siège conire les tentatives très-vraisemblables du dehors. A la vérité Napoléon avait ordonné aux deux armées de Catalogne et d'Aragon, commandées par le maréchal Augereau et le général Suchet, de profiter de leur voisinage pour se secourir mutuellement. Le maréchal Augereau devait couvrir \q^ sièges de Lerida et de Mequinenza pendant que Ji>

Avril 4810.

général Suchet les exécuterait, et le général Sucbet à son tour devait couvrir ceux de Tortose et de Tarragone, pendant que le maréchal Augereau y consacrerait ses forces. Malheureusement Tannée de Catalogne, partagée entre mille soins divers, tantôt occupée de couvrir la frontière française que les bandes venaient insulter chaque jour, tantôt obligée de courir à Barcelone pour protéger cette ville ou la nourrir, tantôt enfin appelée à Hostalrich dont l'investissement était entrepris, ne réussissait souvent qu'à manquer ces buts divers., pour les vouloir tous atteindre. Il eût fiallu Tesprit à la fois le plus ingé\* nieux et le plus actif pour



satisfaire à tant de devoirs, et le vieil Augereau, successeur du général Saint^yr, n'était pas cet esprit rare. Dans le moment il se trouvait devant Hostalrich et non aux environs de Lerida. Le général Suchet arriva donc seul devant cette dernière place, et ne s'en émut point, car en sachant se partager à propos entre les opérations du siège et l'expulsion de l'armée qui viendrait le troubler, il se flattait de venir à bout de la double tâche qui lui était confiée.

Description La place de Lerida est célèbre dans l'histoire, et depuis César jusqu'au grand Condé elle a joué un rôle important dans les guerres de tous les siècles. Le grand Condé, comme chacun le sait, ne réussit point à la prendre; le duc d'Orléans y réussit dans la guerre de la Succession, et on pouvait échouer dans cette entreprise sans qu'il y eût rien d'extraordinaire. La place est sur la droite de la Sègre, rivière qui court perpendiculairement vers l'Èbre, et lui porte les eaux d'une moitié au moins de la

de Lerida.

Avril 1809.

TORRÈS-VÉDRAS. 193

chaîne des Pyrénées. (Voir la carte n° 52.) La ville, située au pied d'un rocher que surmonte un château fort, bâtie entre ce rocher et la Sègre, est protégée par les eaux de cette rivière sur une partie de son front, et de tous les côtés par les feux plongeants du château. Le rocher qui porte ce château taillé presque à pic de toute part n'est abordable que vers le sud-ouest, par une pente adoucie qui se continue au delà de la ville; mais vers son extrémité cette pente se relève brusquement, et présente divers saillants sur lesquels ont été construits le fort de Garden, et les redoutes

de San Fernando et du Pilar, en sorte que le côté accessible du château est lui-même déjà fendu par de bons ouvrages. Il fallait donc prendre la ville sous les feux du château, et après la ville le château lui-même, en forçant les ouvrages qui en défendaient l'approche, à moins toutefois que par une attaque bien entendue on ne dirigeât le siège de manière à entraîner la chute de la ville et du château à peu près en même temps. Une bonne conduite des opérations pouvait-il est vrai amener ce double résultat presque le même jour <sup>1</sup>. La ville renfermait <sup>18</sup> mille âmes d'une population fanatique, plus une garnison de 7 à 8 mille hommes commandée par un chef jeune et énergique, Garcia Conde, qui s'était distingué au siège de Girone. Elle ne manquait ni de vivres ni de munitions, même pour un long siège.

L'habile officier du génie Haxo résolut de commencer par attaquer la ville, en l'abordant par le <sup>\*</sup>^ul^ nord-est, c'est-à-dire entre la rivière et le château, ^^ ^^"^^ et par son côté le plus peuplé, de façon à mettre le et adopté

t9i LIVRE XXXIX.

•^Z courage des habitants à une rude épreuve. Il est vrai

Awil 1840. ,^., - -^

qu'on était ainsi exposé à tous les feux du château, ^""suchti^\*^\*\* mais la nature du terrain y rendait le travail des tranchées facile, et en s'approchant rapidement ces feux devaient devenir si plongeants qu'on aurait beaucoup moins à les craindre. De plus on avait l'avantage, en attaquant de ce côté, de n'avoir pas derrière soi le fort de Garden, qui est placé sur le revers exposé. Pendant qu'on se disposait à ouvrir la tranchée, reçut une lettre interceptée apprit au général Suchet que l'o'Don

le général espagnol O'Donnell arrivait avec les troupes pour lever le siège de Lerida. Le général Suchet ne se hâta pas d'aller à sa rencontre, ne voulant s'éloigner de Lerida ni trop tôt ni à trop grande distance; mais il avait des ponts sur la Sègre, et il pouvait en quelques heures passer la rivière, et porter la masse de ses forces au-devant de l'ennemi, en laissant devant la place une arrièregarde suffisante pour contenir la garnison.

Le 22 avril en effet on sut que le général O'Donnell s'approchait, et n'était plus qu'à une marche. Il venait de Catalogne par la gauche de la Sègre, pendant que la ville et les troupes assiégées se trouvaient sur la droite. Le général Suchet fit ses dispositions de manière à tenir tête à l'ennemi du dehors et à celui du dedans. Le général Harispe demeura au pont de la ville sur la Sègre, par lequel la garnison aurait pu communiquer avec l'armée de secours. Il devait contenir à la fois la garnison et le corps d'O'Donnell. Le général Musnier, placé un peu plus haut sur la Sègre, à Alcoletge, était en mesure de passer la rivière sur-le-champ, et de tomber dans le

Avril 4 su.

TORRÈS-VÉDRAS. t»

flanc de l'ennemi qui se précipiterait devant le pont gardé par le général Harispe.

Le 31<sup>er</sup> avril, à la pointe du jour, le général O'Donnell parut à l'extrémité de la plaine de Margalef, qui s'étend à la gauche de la Sègre, et entra tout de suite en action. Il était précédé d'une avantgarde d'infanterie et de cavalerie légères, et marchait en deux colonnes, fortes ensemble de 9 à 40 mille hommes.

Tune à droite, Tautre à gauche de la route. C'étaient les meillaires troupes de la Catalogne et de TAragon. A peine le général Harispe fut-il éveillé par le feu des avant{K>stes qu'il monta à cheval avec le 4\* de hussards, se fit suivre par deux compagnies légères des 11 5^ et 1 1 7^ de ligne, et n'hésitant pas à la vue de l'avant-garde ennemie, la chai^ea à toute bride, et la culbuta au loin dans la plaine. Ce premier avantage hii donnait le tempâ de revenir vers la ville pour ccntenir la garnison, qui, réunie tout entière , commençait à déboucher par le pont de laSègre, et au milieu des cris de joie des habitants. Le général Harispe avec le 1 17\* et son brave chef, le colonel Robert, aborda cette garnison à la baïonnette, la refoula sur le pont et la contraignit de rentrer dans la place.

Ces deux actions rapides avaient donné à la division Musnier le temps de passer la S^e à Alcoletge, qui est, avons-nous dit, un peu au-defôus de Lerida, et de se transporter sur le champ de bataille. Le général Musnier, au lieu de descendre le long de la S^e, afin de rejoindre le général Ha\*> rispe, et de faire front avec lui sur la grande route que suivait l'ennemi, tomba diagonatement et par

AtHIISIO.

«9è LIVRE XXXIX.

la ligne la plus courte dans le flanc des d«ux divisions espagnoles y à travei^ la plaine de Margalef. Son infanterie était précédée par le i 3\* de cuirassiers, seul régiment de grosse cavalerie servant en Espagne, fort de douze cents chevaux, et commandé par un excellent officier, le colonel d'Aigremont. A peine arrivés à portée de l'ennemi, les cuirassiers se mirent en bataille, ayant du

canon sur leurs ailes et menaçant le flam\*. de Tannée espagnole. Après un feu d'artillerie assez vif, la cavalerie ennemie se portant en avant pour couvrir son infanterie, les cuirassiers la chargèrent au galop et la culbutèrent. Les gardes wallones se formèrent aussitôt en carré pour protéger à leur tour leur cavalerie. Mais les cuirassiers continuant la charge, les enfoncèrent, et renversèrent ensuite tout ce qui voulut imiter l'exemple des gardes wallones. En quelques instants ils firent mettre bas les armes à près de six mille hommes. Le reste se précipita à toutes jambes vers les routes de la Catalogne. On prit en grande quantité du canon, des drapeaux, des bagages.

Après ce brillant succès on n'avait plus à craindre que le siège fût troublé. Le général Suchet voulant savoir si ce combat qui devait priver la garnison de tout secours, l'aurait ébranlée, étala ses prisonniers dans la plaine, en offrant au gouverneur d'envoyer un officier pour en faire le dénombrement, et le somma de se rendre. Le gouverneur répondit fièrement que la garnison n'avait jamais compté pour se défendre sur un secours étranger. Il fallut donc entreprendre le siège.

ouYcrturc On ouvrit la tranchée le 29 avril. Les travaux en

TORRÈS-VÉMAS. fhI

furent difficiles, non à cause de la dureté du sol, '

.. j 1 ^v . . 1 . , ' Mm 1840.

mais des eaux de la Sègre qui se répandaient dans les environs, du printemps qui était pluvieux, et ^^"Jj^rida de l'artillerie du château qui était fort incommode, le 89 avril On pratiqua des barrages dans certains canaux , pour détourner les eaux de nos

tranchées, et on se défila le mieux qu'on put des feux du château. Tandis qu'on cbeîûinait, le colonel Haxo, estimant qu'il serait d'un grand avantage de prendre le fort de Garden , qui était la vraie clef du château , fit attacpier les deux redoutes de San-Femando et du Pilar. On réussit dans l'attaque de l'une et on échoua dans celle de l'autre, ce qui obligea de renoncer aux deux, du moins pour le moment.

Pendant ce temps on avait continué les travaux Travaux d'approche en se dirigeant sur deux bastions, ceux <sup>^^^</sup> \*\* du Carmen et de la Madeleine , et on avait repoussé une forte sortie de la garnison. Les 6 et ? mai, toutes les batteries étant construites et armées, les unes pour écréter les parapets et faire taire l'artillerie de la place, les autres pour envoyer des feux courbes sur le château, on conunença la canonnade. Notre artillerie la soutint d'abord très-vivement, mais elle eut beaucoup à souffrir de celle du château : elle eut plusieurs pièces démontées, et fut obligée de suspendre son feu pour disposer des batteries nouvelles et modifier la direction des anciennes. On en établit nne sur la gauche de la Sègre, afin de battre le pont de la ville, et de tirer à ricochet sur les bastions attaqués. Ces nouveaux travaux absorbèrent du 8 au 42 mai. Le i 2 on recommença le feu , cette fois avec un snccès complet; on éteignit celui de la place;

. quant à celui du château , on ra\ ait rendu moins

dangereux en se rapprochant davantage. Enfin on put battre en brèche et pratiquer une large ouverture dans Tenceinte, de façon à rendre Tassant praticable. Jusqu'ici la pensée du général Suchet et du colonel Haxo avait été de faire tomber ensemble la ville et le château, en dirigeant le siège de manière à re» fouler la population tout entière dans le château, où elle ne pourrait vivre

plus de quelques jours. Pour assurer ce résultat, il fallait être en possession du fort de Garden, ou au moins des ouvrages extérieurs dans lesquels la population aurait pu trouver un asile.

conquHe Le 1 Si mai au soir le général Sachet fit attaquer les

«leà ouvrages •, r^ r\* i • • »

extérieurs redoutes du Pilar et de San-Fernando ainsi qu'un ouvrage à cornes qui les reliait au Garden, par trois colonnes d'élite, à la tête desquelles étaient les généraux Vergés et Buget, et l'officier du génie Plagniol. La redoute du Pilar fut enlevée\* L'ouvrage à cornes fut enlevé aussi, partie par escalade, partie par une attaque directe sur Tune des entrées, dont le sergent Maury ouvrit la barrière à coups de hache. La redoute de San-Fernando fut également emportée à Tescalade. Nous perdîmes dans ces diverses actions une centaine d'hommes, et l'ennemi en perdit trois ou quatre cents. Quoique le fort même du Garden ne fût pas en notre pouvoir, le but était atteint, car les terrains environnants ne pouvaient plus servir de refuge à la population de la ville.

Cette prévoyante disposition ayant ainsi obtenu un plein succès, le général en chef et le colonel Haxo voulurent donner Tassant au corps de la place le jour même du 4 3 mai. Les brèches étaient tout à

Mai 1844.

TORRÈS-VÉDRAS. 1899

fait praticables aux bastions du Carmen et de la Madeleine y et il n'y avait plus qu'à les enlever. Deux colonnes étaient destinées à monter simultanément à Tassant : Tune, à gauche, le long de la rivière, devait assaillir le bastion du Carmen, tandis que le

général Harispe forçant le pont de la S<sup>e</sup> essaye<sup>t</sup>ait de prendre à revers les défenseurs de ce bas<sup>t</sup>ion; l'autre, à droite, devait assaillir le bastion de la Madeleine, tandis qu'une c<sup>o</sup>mpagnie de mineurs irait abattre à coups de hache une porte située dans le voîsmage, afin d'y introduire l'année\*. Le général en chef et le colonel Haxo, à la tête des réserves, se tenaient dans les tranchées, prêts à se porter où besoin serait. Le général Habert et le colonel Rouelle, de service ce jour-là aux tranchées, commandaient les colonnes d'assaut.

À la chute du jour quatre bombes ayant donné Assaut le signal, les deux colonnes fondirent des tranchées de Verida. -sur les brèches, et les gravirent malgré un feu épouvantable de front et de flanc. Arrivées sur le rempart, elles furent un moment ébranlées; mais le général Habert les ramena en avant Tépée à la main, et elles entrèrent dans la ville, qu'elles trouvèrent barricadée en arrière des bastions qu'on venait d'emporter. Les attaques secondaires étaient destinées à pourvoir à cette difficulté. Le lieutenant de mineurs Romphleur, après un combat corps à corps, fit ouvrir la porte située près du bastion de la Madeleine, et introduisit les colonnes qui attendaient en dehors. Ces colonnes s'avancèrent dans la grande me, qui était barrée; le capitaine du génie Yallentin, avec le sergent de sapeurs Baptiste, sauta malgré un feu

des plus vifs sur la principale barricade et rabattit.

Mai 4840. ' r r<sup>e</sup>

On fit ainsi tomber Tun après l'autre les obstacles élevés en arrière du bastion de la Madeleine. Du côté du bastion du Carmen, le succès fut égal. Le général Harispe enleva le pont de la Sègre, et de toutes parts nos colonnes pénétrant alors dans la ville,



poussèrent péle-mêle la garnison avec la population vers les rampes qui conduisaient au château. Bientôt cette population épouvantée se précipita à la suite de la garnison dans le château même, et chercha refuge jusque dans ses fossés. Toute la nuit le général Suchet fit accabler d'obus, de bombes, de grenades, cette étroite enceinte remplie d'hommes, de femmes, d'enfants, qui poussaient des cris affreux, scène terrible qu'il était impossible d'éviter, car la fin immédiate du siège dépendait du désespoir auquel on réduirait ces malheureux habitants accumulés dans le château.

Quelque dévoués en effet que fussent le commandant et la garnison, il leur était impossible d'abriter,, de nourrir cette population , et de la laisser mourir sous leurs yeux au milieu des éclats des bombes et des obus. Le 14 mai à midi , le gouverneur Garcia Conde arbora le drapeau blanc et rendit sa garnison prisonnière de guerre, après avoir fait toute la résistance qu'il lui était possible d'opposer aux Français. Résultat Ce beau siège, qui nous avait coûté un mois d'in-

de^Lerida. vestissement , quinze jours de tranchée ouverte, et 700 morts ou blessés, nous procura, outre la place la plus importante de l' Aragon, 7 mille prisonniers, 133 bouches à feu, un million de cartouches, une grande quantité de poudre et de fusils, et des maga-

TORRÈS-VÉDRAS. 904

siifê très-bien approvisionnés. L'ennemi avait perdu

environ 1,200 hommes. Cette conquête produisit \*\*\* ^^• une vive sensation dans cette partie de l'Espagne, et diminua

beaucoup la confiance que les habitants avaient prise dans leurs murailles depuis la résistance de Girone.

Napoléon, bientôt mécontent du maréchal Auge<sup>e</sup> reeu, venait de le remplacer par le maréchal Macdonald, qui était très-solide sur un champ de bataille, mais peu propre à une guerre de chicanes, où il fallait être jeune, actifs fertile en expédients. Voulant laisser au général Suchet la conduite de cette Napoléon guerre de sièges, dans laquelle il paraissait excel-<sup>e</sup> ^nénaScheT 1er, Napoléon lui adjoi<sup>e</sup>it une moitié de l'armée de \*\* "Vj\*\*

CteS S16S68

Catalogne, avec une moitié du territoire de cette de r Aragon et de U

province longue et étroite, et lui donna la mission Catalogne. difficile, quand il aurait achevé de prendre les places de l'Aragon , de conquérir aussi celles de la Catalogne, notamment Tarragone et Tortose , situées l'une sur le rivage de la mer, l'autre aux bouches de l'Èbre. (Voir la carte n° 43.) Le maréchal Maçdonald devait concentrer son action entre Barcelone, Hostalrich, Girone et la frontière, en se portant toutefois sur les points où il pourrait seconder les grands sièges dont le général Suchet était désormais chargé.

Pendant que ces événements se passaient en Ara- Départ gon. Napoléon avait enfin obligé le maréchal Mas- M<sup>e</sup>éna ^ séna de quitter Paris pour se rendre à Salamanque. Nous avons déjà fait connaître les motifs qui, en de l'armée

"• A \* A de Portugal.

l'empêchant de venir se placer lui-même à la tête de ses armées d'Espagne, l'avaient décidé à déférer le principal commandement au maréchal Masséna»

pour se mettre à la tête

zwt

«ai 4 840.

Le maréchal Soult, essayé deux fois contre les Anglais, dans la Bataille de la Gorogne et en Portugal, n'avait pas le jugement de Napoléon y montré assez de vigueur pour leur être opposé de nouveau. Le maréchal Ney possédait, au contraire, l'énergie d'action nécessaire pour lutter contre de tels ennemis, mais il n'avait jamais commandé en chef, et devant un capitaine aussi avisé que lord Wellington, il fallait un général consommé, joignant à une grande énergie de caractère cette habitude du commandement qui élargit l'esprit, et forme l'âme à toutes les anxiétés d'une responsabilité supérieure. Dans tout l'Empire, il n'y avait que le maréchal Masséna qui était avec son esprit naturel et prompt, son coup d'oeil maintenu; excré, Soult à la fin, fût propre à un tel rôle.

6(Torts

(Le Napoléon Le maréchal Masséna, avec Ney et Junot pour lieutenants, si Ney voulait consentir à être le second, et si Junot oubliait qu'il avait commandé en chef en Portugal, devait surmonter tous les obstacles. Malheureusement le maréchal Masséna, éprouvé par vingt années de guerres, se ressentait déjà de ses longues fatigues. Doué d'un sens politique égal à ses talents militaires, il n'avait pas besoin de la sanglante et glorieuse

leçon d'Essling pour apercevoir que la limite de la prudence était partout dépassée sous le règne actuel , et qu'on marchait à grands pas vers une catastrophe. Ayant fait tous les genres de guerre, en Galabre, en Italie, en Allemagne et en Pologne, il n'aurait rien de bon de celle qu'on s'obstinait à soutenir en Espagne, et il n'éprouvait nullement le désir d'aller compromettre sa haute renommée sur un théâtre où semblaient se rencontrer à la fois

TORRÈS-VÈDRAS. 803

toutes les difficultés que Napoléon avait suscitées contre sa fortune. Aussi montra-t-il une grande répugnance à se charger de la campagne de Portugal, et, obligé de donner ses motifs à Napoléon, il alléguait, outre les difficultés de l'opération, outre l'insuffisance de moyens qu'il soupçonnait sans la connaître encore, sa santé déjà fort ébranlée, son moral peut-être affaibli avec sa santé, et l'inconvénient de commander à des lieutenants qui se regardaient comme ses égaux, et n'avaient l'habitude d'obéir qu'à Napoléon seul. Les démêlés entre le maréchal Ney et le maréchal Soult, dont le bruit était venu jusqu'à Paris, l'avaient peu encouragé à accepter le commandement qui lui était offert. Napoléon avec cette familiarité séduisante et dominatrice qu'il savait prendre à l'égard de ses anciens compagnons d'armes, avait caressé le jeune soldat, lui avait rappelé sa gloire, sa vigueur proverbiale, lui avait dit ce qu'on aime à entendre répéter même sans le croire, qu'il ne s'était jamais montré plus jeune, plus vigoureux que dans la dernière campagne, que l'armée était pleine de son nom , que personne n'aurait assez peu d'esprit parmi ses lieutenants pour s'estimer son égal ; que si avec d'autres que lui ils avaient marchandé l'avance, aucun d'eux n'oserait la refuser à sa supériorité, à son âge, à la confiance impériale dont il serait

manifestement investi; que s'ils étaient maréchaux et ducs, il était prince, il était Masséna; qu'au surplus on saurait y pourvoir, et soumettre les mauvaises volontés en les brisant; que quant à sa santé le climat du Portugal était le plus salubre qu'il pût désirer pour la remettre;

1844.

1845.

que du repos il en avait pris et en prendrait encore^ car on avait trois ou quatre mois à employer à des sièges avant de commencer les opérations offensives; que quant aux moyens on les lui fournirait en abondance, qu'il n'aurait pas moins de 80 mille hommes sous ses ordres, avec un immense matériel ; que c'était bien plus qu'il ne fallait contre 30 mille Anglais, si bien secondés qu'ils fussent par le climat et par l'insurrection portugaise; que c'était un dernier coup de collier à donner, et qu'en lui confiant cette opération, on lui réservait la dernière gloire qui restât peut-être à conquérir, car la paix s'ensuivrait probablement, et le nom de Masséna prononcé l'un des premiers au début des guerres du siècle, serait encore le dernier qui retentirait aux oreilles de la génération présente; qu'il serait à la fois le plus glorieux des soldats de la France et le plus populaire, en allant conquérir cette paix maritime, la seule désirée, parce qu'elle était la seule qu'on n'eût pas encore obtenue. — Toutes ces réflexions accompagnées de mille propos familiers et caressants, avaient entraîné sans le persuader le vieux Masséna, qui d'ailleurs nommé prince d'Essling depuis quelques mois, comblé d'honneurs et de richesses, ne pouvait rien refuser au plus généreux des maîtres» Il s'était donc soumis avec la tristesse d'un esprit pénétrant qui, par gratitude, par obéissance, pouvait se rendre, mais non se faire illusion.

Arrivée Masséna ayant accepté de gré ou de force le combat  
<^jJJ^"^^\* mandement de l'armée de Portugal, s'était rendu à  
à Salamanque , où son arrivée avait été accueillie

dans lequel « • • i • / n i

il trouve avec elfroi par les msui^és, avec confiance par leg

Mai 1849.

l'armée qui lui es

TORRÈS-VÉDRAS. 305

soldats, avec quelque déplaisir par ses deux principaux lieutenants, Junot et Ney. Junot avait été général en chef en Portugal , presque roi , et y rentrer en lieutenant coûtait beaucoup à son orgueil. Le mal- destinée. réchal Ney qui avait servi malgré lui sous le maréchal Soult auquel il se croyait supérieur, servait avec moins de dépit sous le maréchal Masséna, réputé le premier homme de l'armée française; mais il avait espéré Thonneur d'être opposé seul aux Anglais, et il éprouvait une pénible déception en se voyant appelé à commander en second. Toutefois, il ne témoignait pas tout le déplaisir qu'il ressentait, soit respect d'un grand nom, soit aussi crainte des sévérités de Napoléon qu'il avait failli encourir l'année précédente. Mais les sentiments dissimulés ne tardent pas à reparaitre , surtout chez les âmes ardentes que les terribles secousses de la guerre excitent fortement. Ney et Junot devaient en fournir bientôt la preuve. Par surcroît de malheur, Masséna, s'il avait la vigueur du commandement, n'en avait pas la dignité. Simple, dépourvu d'extérieur, ne cherchant pas à montrer son esprit qui était pourtant remarquable, négligent même lorsqu'il avait encore toute l'activité de la jeunesse, déjà très-dé-

goûté de la guerre, sacrifiant beaucoup à ses plaisirs, il n'avait pas cette hauteur d'attitude, naturelle ou étudiée, qui impose aux hommes, qui est l'un des talents du commandement', que Napoléon lui-même négligeait quelquefois de se donner, mais qui était suppléée chez lui par le prestige d'un génie prodigieux, d'une gloire éblouissante, d'une fortune sans égale. Masséna arrivant à son quartier général avec trop peu d'appareil, TOM. xu. %o

Mai 1810.

accueillant ses lieutenants déjà mécontents avec une simplicité amicale mais peu empressée, suivi d'un entourage fâcheux, et notamment d'une courtisane, se plaignant indiscretement de sa fatigue, ne captiva ni TaSection, ni le respect de ceux qui devaient le seconder. Masséna a vieilli, fut le propos qu'on entendit répéter tout de suite autour du maréchal Ney à Salamanque, autour du général Junot à Zamora. Soit qu'en effet Ney et Junot eussent jugé Masséna vieilli, soit que leurs flatteurs (car les états-majors n'en contiennent pas moins que les cours) eussent deviné que le dire était une manière de leur plaire, ce propos désobligeant se trouva presque aussitôt dans toutes les bouches. Ney et Junot affichèrent de plus, à cause de leur importance personnelle, la prétention de n'être pas des lieutenants ordinaires, et de n'être pas astreints à la commune obéissance. Mauvais A Ics cntcndre, Masséna devait se borner à diriger tje Masséna l'cnssemble des opérations, et laisser à chacun d'eux reçoit de ses (Jang gQ^ cQ^pg \q ^ôie de général en chef. Ces discours et ces prétentions ne pouvaient pas rester ignorés du maréchal Masséna» car s'il y a des flatteurs qui inventent des propos, il y en a d'autres qui les rapportent. — Ils trouvent que je suis vieilU ! s'écria-t-il avec humeur; je leur ferai voir que ma volonté du

moins n'a. pas vieilli, et que je sais me faire obéir par ceux qui sont placés sous mes ordres. — C'était commencer une campagne difficile sous de fâcheux auspices, et c'était de la part des futurs lieutenants de Masséna une conduite condamnable, surtout de la part du général Junot, qui n'avait ni le mérite ni le grade du maréchal Ney,

#### TORRÈS-VÉDRAS. 9<sup>^</sup>

dont Ton<sup>^</sup>eil par conséquent était inexcusable<sup>^</sup> et qui, tout jeune Mcore, ayant été [<sup>^</sup>cé sous les ordres du maréchal Masséna, devait être habitué à lui obéir. Un tro<sup>^</sup>uèiDe It<sup>^</sup>eu-teiiatt<sup>^</sup> le général tiey\* nier<sup>^</sup> dont le corps devait r<sup>^</sup>otredre Tan<sup>^</sup>née de Poi<sup>^</sup> tngal, se conduisit mieux du moins dans le co<sup>^</sup>»<sup>^</sup> commencement. Élevé à l'armée du Rhin, habitué à la discipline, peu gâté par la fortune, il accueillit Tar<sup>^</sup>rivée de son général en chef avec le respect d'un offi<sup>^</sup>Seier modeste et grave, et le lui témoigna par une correspondance pleine d'exactitude et de déférence\*.

Ces di<sup>^</sup>Siculiés de personnes n'étaient ni les n<sup>^</sup>Kmdres ni les plus sérieuses parmi celles que l<sup>^</sup>sséna allait rencontrer. Napoléon avait bien préparé plusieurs corps dont la réunion pouvait présenter une force imposante, mais ils n'étaient pas encore organisés en armée. Il n'y avait ni état-maj<sup>^</sup>w général,

\* On est souvent exposé, lorsqu<sup>^</sup>on veut entrer dans de pareilles par<sup>^</sup> icl<sup>^</sup>arités, à ne donner que des détails imaginaires. Heureusement on peut ici rendre avec exacti<sup>^</sup>tiide les teènes q<sup>^</sup>i se toat passées entre le (S<sup>^</sup>éméni ea cbef d ses Ijantf<sup>^</sup>mtt! , pane <sup>^</sup>in-dépendamment de la correspondance de plusieurs officiers, il y a celle de Pintendant général <le la police de Portugal, dont j'ai déjà parlé, lequel était un tiorome sp<sup>^</sup>Mtoel, MearoiQant, étran-



ger à tout les partis qui d'Israël trèt-intéressé au succès de répédUioBy n^ voulant qu'à ceux qui le compromettaient , et mettant un prix infini à dh« la vérité à Napoléon, tous les yeux duquel sa correspondance était placée ^rectement par le duc de Bovig>. Cette correspondance tuètnléHllée peint toutes les phases de la campagne avec une vérité A^appante, et une sincérité qui saisit à la première lecture. Grâce à cette correspondance , j'ai pu reproduire certaines particularités présumées, sans prêter à PMr-tout des coulanrs de tetaisîey coassae on est exposé à en eaa-employer lorsqu'on veut faire agir ou parler avec trop de détail des personnages qui ne sont plus , et qui ont emporté dans la tombe le souvenir de ce qui s'est fait <w ^t en leur présence.

IfailMO.

— ni intendance militaire, ni hôpitaux, ni moyens de transport, ni parc général d'artillerie, ni surtout ar- Mauvais tillerio de siège. Pour réunir le matériel nécessaire

état du maté- \*^

riei. on aurait eu besoin d'argent comptant, parce que si en prenant impitoyablement sur les lieux le bien des habitants, on trouve du blé, du vin, du bétail, on n'y trouve pas des canons, des mortiers, des affûts, des outils, des caissons; mais, comme on l'a vu, Napoléon ne voulait plus envoyer de fonds en Espagne, afin d'obliger ses généraux à s'en procurer. Fatigué en outre de cette guerre qui consumait secrètement les forces de son empire et commençait à rebuter son esprit, il n'y donnait plus l'attention suffisante. Il faisait lire la correspondance par le major général Berthier, répondait par l'intermédiaire de ce confident laborieux, et sa volonté, qui, exprimée de sa bouche sur les lieux mêmes,

avec la véhémence qui nait de la vue des choses, aurait à peine suffi pour vaincre les difficultés propres à l'Espagne, sa volonté formée sur des analyses de correspondance , transmise par des intermédiaires, n'était plus qu'un son répercuté, et affaibli par de lointains échos. Aussi ne s'exécutait-elle que rarement, et en très-faible partie. Indiscipline C'est le triste résultat de cet état de choses que imi^tue Masséna trouva partout en arrivant à Salamanque. On avait bien reçu quelques portions de matériel envoyées de France depuis la paix avec l'Autriche, quelques mulets, quelques chevaux, quelques caissons , mais chaque corps s'en emparait s'il pouvait les saisir au passage , et les usait pour ses besoins journaliers avant l'entrée en campagne. De plus, le temps avait été affreux dans les Castilles encore plus

dans les corps.

TORRÈS-VÉDRAS. 809

qu'en Aragon, et de Salamanque à Qudad-Rodrigo, douze chevaux attelés à une pièce de vingt-quatre lui faisaient à peine parcourir deux lieues par jour. Qu'on joigne à ces difficultés la présence de bandes plus nombreuses et plus audacieuses que jamais, interceptant les convois s'ils n'étaient pas gardés par des forces considérables, et l'on sera encore loin d'avoir une idée exacte des obstacles que le mare\* chai Masséna avait à surmonter. L'urgence des besoins de l'armée y avait fait naître des abus que les chefs, par fatigue ou complicité, avaient fini par ne plus réprimer. Les soldats et quelquefois les officiers prenaient le bétail ou le blé du paysan , non pour s'en nourrir, ce qui est toujours une excuse chez l'homme de guerre, mais pour le revendre et se procurer un peu d'argent. Ils se livraient aussi à la contrebande des denrées coloniales, en laissant passer des troupes de

mulets chargés de ces denrées, moyennant un tribut, et ils allaient même jusqu'à vendre aux prisonniers espagnols leur liberté, en les laissant s'échapper au prix d'argent. Bien que peu sévère, Masséna fut profondément affligé de voir abaissée à ce point la discipline de l'armée française, dans cette contrée si funeste pour elle. Il n'y a qu'une chose qu'il retrouva sans altération sur le visage basané de ses vieux compagnons d'armes, c'était une assurance martiale que jamais le malheur n'avait ébranlée, et que l'Europe entière réunie un jour sous les murs de Paris ne devait point faire fléchir,

Indépendamment de cette situation générale de l'armée, chaque corps avait ses misères particulières.

Mai 1848a«

34« LIVRE XXXIX.

— : res. n n'y avait en Vieille-Castille, pouvant agir ainsi»

siégeaient que le 6<sup>e</sup> corps (maréchal Ney) et le 8<sup>e</sup> s'étendrait jusqu'à Léon, c'est-à-dire à une distance de trente ou quarante lieues. Le 5<sup>e</sup> (général Reynier) était demeuré sur le Tage, de l'autre côté des montagnes du Guadarrama, et ne devait se joindre à l'armée de Portugal qu'après les sièges que cette armée allait exécuter. Or la force de ces corps n'était

ce que Napoléon avait espéré et promis. Le corps du maréchal Ney qui aurait dû être de 30 mille

avait promis à la jonction de la division Loison»

Le maréchal .

Le maréchal, le CD Comptait quo 55 ou 26 mille, tant la seule en\* trée en Espagne réduisait l'effectif des troupes. A la vérité il était composé , sauf les nouveaux venus amenés par le général Loison, de soldats admirables, rompus aux fatigues, ayant figuré à El-chingen^ à Léna, à Friedland, ainsi qu'à toutes les grandes journées de la guerre d'Espagne, prêts à tout entreprendre , enthousiastes de leur chef, mais n'obéissant volontiers qu'à lui. Le 8% qui avait dû être d'abord de 40 mille hommes, puis de 30, après bien des détachements envoyés aux autres corps, ne s'en^ levait guère à plus de 20 ou 21 mille hommes. Tout récemment on l'avait diminué d'une division pour veiller aux communications, mesure qui avait beaucoup aidé (Mité au dépit du général Junot. Quant à ce corps, il était entièrement formé de conscrits, ce qui était une grande cause de faiblesse non pour le combat , mais pour la résistance aux fatigues. Les troisièmes et quatrièmes escadrons de dragons, arrivés en partie, et réunis après un to^avail d'assemblage a

TORRÈS-VÉDRAS. 341

Leurs premiers et seconds escadrons , fournissaient au général Montbrun une réserve de 4,000 cavaliers excellents y ce corps portait à 51 ou 52 mille hommes. L'année du maréchal Masséna immédiatement disponible. Elle devait s'augmenter, il est vrai, du 2<sup>e</sup> corps destiné à rejoindre plus tard. Après tout ce qu'il avait souffert en Portugal sous le n^réchal Soult, et plus récemment sur le Tage, le 2<sup>e</sup> corps comptait au plus 45 mille hommes, privés de solde depuis plusieurs mois, presque nus, mais aussi solides, aussi aguerris que ceux du maréchal Ney, et prêts, quoique mécontents, à tout ce qu'il y avait de plus difficile en fait d'opéra-

tions de guerre. En appelant le général Reynier auprès de lui le général en chef pouvait donc réunir tout au plus 66,000 hommes, mais les maladies de l'été, les sièges qu'on allait entreprendre^ les garnisons qu'on serait obligé de laisser dans 1^ places conquises, devaient réduire ce nombre de 15 ou 16 mille hommes, et ramener l'armée de Portugal à une force totale de 50 mille combattants. La garde impériale était tnen arrivée à Burgos, mais Napoléon voulant se la réserver pour le cas où il viendrait lui-même en Espagne, avait défendu de la déplacer, à moins d'un besoin pressant. Restait le corps du général Drouet, composé des deux anciennes divisions Oudinot, évalué d'abord à 18 mille hommes, en comprenant seulement 15 mille, et occupé encore à se refaire sur les côtes de Bretagne. Masiïéna ne pouvait donc compter que sur les corps de Ney et de Junot pour le moment, sur celui de Reynier quand il franchirait la frontière du Portugal, mais dans aucun cas ne devait réunir au delà de

Hai f 8fo.

Mai 4840.

Efforts de Masséna

nr créer latéricl de son armée.

50 mille hommes, puisque l'arrivée des troupes de Reynier ne serait que la compensation à peine suffisante des pertes résultant des sièges, des garnisons et de la saison. A l'aspect de tout ce qu'il venait de découvrir sur les lieux mêmes, infériorité de nombre, défaut de matériel, mauvais esprit des chefs, destruction de la discipline, Masséna entrevit de grands malheurs, et écrivit à Napoléon des lettres tristes mais profondément sensées, telles enfin qu'il appartenait de les écrire à l'un des hommes de guerre les

plus clairvoyants et les plus expérimentés de ce siècle. Il dit la vérité sans l'affaiblir ni l'exagérer, et réclama tout ce qui lui manquait, n'affirmant pas même le succès si on lui envoyait ce qu'il demandait, tant il regardait comme difficile de faire la guerre , non pas contre les Portugais et les Anglais réunis, mais contre le sol, le climat, la stérilité du Portugal. Vieux, fatigué, dépourvu d'illusions, il se mit cependant à l'œuvre avec plus d'application qu'il n'en avait montré à aucune époque de sa vie.

On lui avait donné un intendant de son choix, l'ordonnateur en chef Lambert, un officier d'artillerie accompli, le général Éblé, un bon officier du génie, le général Lazowski, et enfin un chef d'étatmajor qui lui était dévoué, et qui avait du sens, de l'exactitude, du courage, le général Fririon. Aidé de ces collaborateurs et du général Thiébault, gouverneur de Salamanque , il s'appliqua à créer ce qui n'existait pas, à réparer ce qui était délabré. Pour y parvenir il commença par faire verser dans la caisse centrale de l'armée les contributions que chaque corps avait frappées pour son usage sur les

### TORRÈS-VÉDRAS. 313

provinces qu'il occupait. Les chefs de corps ne cédèrent pas sans résistance, mais Masséna l'exigea et Tobtint: Il pressa l'arrivée de quelques fonds de Paris, afin d'acquitter la solde arriérée, puis avec les ressources qu'il s'était procurées il entreprit de créer à Salamanque des magasins généraux. Il attira vers lui les mulets achetés dans le midi de la France pour les besoins de l'armée de Portugal; il fit monter sur affûts de siège toute la grosse artillerie qu'il parvint à réunir, en accéléra le transport vers Ciudad-Rodrigo, et y adjoignit les outils, les munitions dont il put charger les routes. Ciudad-Rodrigo, placé à trois ou quatre marches de Sala-

manque, était situé dans une vaste plaine, aride, déserte, l'air de vingt ou trente lieues, et où il fallait tout porter avec soi. On y trouvait à peine du vert pour les chevaux. Masséna y envoya ce qu'il put pour faire subsister les troupes qui allaient s'y rassembler. Ces troupes étaient celles du maréchal Ney. Masséna leur ordonna de s'approcher de la place et d'y construire des fours, des baraques pour les vivres et les munitions, d'y former en un mot l'établissement nécessaire à un siège. Comme il se pouvait que les Anglais, qui, depuis notre entrée en Andalousie, avaient quitté l'Estrémadure espagnole pour se rendre dans le nord du Portugal, fussent tentés d'interrompre nos opérations, il enjoignit au général Junot de quitter Léon et Benavente, et de se porter entre Ledesma et Zamora, afin de pouvoir se concentrer sur la droite du maréchal Ney, s'il en était besoin. Grâce à ces ordres, dont il suivait l'exécution avec une vigilance qui ne lui était

Mai 1808.

Mai 1808.

314 LIVRE XXXIX.

pas ordinaire, Masséna commença à réunir à Salamanque le matériel d'une armée considérable et à concentrer autour de Ciudad-Rodrigo une partie de ce qu'exigeait un grand siège. Malheureusement la route entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo, défoncée par des charrois nombreux, était en outre infestée par les guérillas, qui osaient s'y montrer malgré la présence incessante de nos troupes, et parvenaient souvent à y produire des troubles fâcheux. Aussi le maréchal Masséna ne manqua-t-il pas d'écrire à Paris pour demander la prompte arrivée du corps du général Drouot, affirmant qu'après son départ pour le Portugal toutes ses

communications seraient interceptées, si des forces nombreuses n'étaient chargées de les couvrir.

Question Taudis qu'ou allait ainsi commencer par le siège

ixC Masséna à Gudad-Rodrigo la nouvelle campagne de Por-  
tu- TantrauTuiet B»' j ^^^ première question s'éleva entre le ma-  
rédu plan chai Masséud et ses lieutenants. Les Anglais étaient

do campagne. .^

campés à Viseu, à trois marches de la frontière. On variait  
beaucoup sur leur nombre, qu'on portait depuis 20 jusqu'à 40  
mille hommes, parce qu'on confondait les Anglais avec les Portu-  
gais, mais personne n'attribuait aux Anglais eux-mêmes plus de  
voudîlif au ^ TM'^® hommes. Ce voisinage faisait fermentei\* lieu  
de faire Tardent courage de Ney. Il trouvait bien long, bien on  
aiiÂt Éftstidieux d'exécuter deux sièges comme ceux de  
les^A^gWs à CSudad-Rodrigo et d'Alméida, d'épuiser ainsi  
contre viseu. ^^ murailles la noble ardeur de ses soldats, pour un  
résultat d'ailleurs assez médiocre, celui de prendre des places qui  
seraient, il est vrai, une incommodité de moins sur la route de  
Portugal , mais qui

TOMÈS-VÉDRAS. 345

ne sersttent pas d'un grand ^secoors dans la guerre

Mai IW^

de partisans dont on était menacé sur les derrières\* Il pen-  
sait^ au contraire, qu'en se portant directement ccmtre les  
Am^hûSj en allant les assaillir à Timpro- Yiste avec le 6\* et le 8"  
corps, avec la <>valerie de Montbnm , c'est-à-dire avec 50 mille



hommes ennemis, on avait grande chance de les battre, et, les  
Ân<sup>ais</sup> battus <sup>^</sup> de voir probablement toutes les places tomber  
d'elles-m<sup>es</sup>. On arriva ainsi dès les premiers moments presque  
atteint le but de la guerre. Le maréchal Ney proposa cette ma-  
nière d'opérer au général en chef, la soutint avec la chaleur qui lui  
était naturelle, et en même temps écrivit au général Junot pour la  
lui su<sup>é</sup>rer, et pour que, réunis dans le même avis<sup>^</sup> ils fissent à  
eux deux une sorte de victoire à Masséna. Les lettres de Ney à  
Junot étaient Masséna si instantes, contenant des propositions  
tellement <sup>î</sup><sup>^</sup>fifj<sup>^</sup><sup>^</sup>opposées à la soumission d'un lieutenant,  
que l'on p<sup>^</sup>»<sup>^</sup> par suite

<sup>^</sup> <sup>^</sup> des ordres

pouvait considérer la violation<sup>(^</sup> de la discipline de campagne déjà  
flagrante. Il n'y manquait que le scan- <sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>dale, car heureu-  
sement ces lettres étaient secrètes. Le fougueux Junot joignit ses  
instances à celles de Ney, dont il partageait l'impatience; mais il  
n'obtint rien de la fermeté du général en chef. Celui-ci, par une  
singularité de situation<sup><</sup>Hi, était réduit à ré- »gler à ses Lieute-  
nants, en partageant leur avis, car il aimait mieux les batailles  
que les sièges, ayant le génie des uns et très-peu la patience des  
autres. Mais les ordres de Napoléon étaient formels. Ils lui ei<sup>oi</sup>-  
gimient, avant toute opération offensive, de conquérir les places  
de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, autrefois construites l'une  
contre l'autre, aujourd'hui

Mai 4 1810.

dirigées toutes deux contre nous; de ne pas s'avancer en Por-  
tugal avant la fin des grandes chaleurs, et la réunion d'un convoi  
de vivres qui pût nourrir l'armée pendant quinze ou vingt jours.

Devant des instructions si précises, il n'y avait pas à hésiter, quelque opinion qu'on eût conçue, et il fallait suivre la volonté d'un maître dont le pouvoir était absolu, et les lumières sans égales. Masséna répondit à ses lieutenants en leur communiquant les instructions reçues de Paris, et ceux-ci, loin d'avoir la bonne foi d'attribuer à Napoléon le plan qui allait prévaloir, répandirent dans les deux corps d'armée que c'était Masséna qui au lieu d'une campagne active et décisive préférait des sièges ennuyeux et meurtriers, qu'évidemment il avait vieilli, et n'était plus le même homme. Ces propos colportés de toutes parts furent un premier scandale que Masséna dédaigna, mais ne put apprendre sans un vif ressentiment. Les desseins. Pourtant les uns et les autres avaient tort de

^a^ghïis n'exécuter les ordres de Napoléon que contraints la ^slip^ériojité ^^ forcés. Sans doute si le général anglais «vait été

du plan disposé à lcs attendre a Yiseu, ils n'auraient pas dû ordonné par '^ ^ ^ \*

Napoléon, hésiter à aller l'y chercher, car c'était un immense résultat que de le battre dès l'ouverture de la campagne. D'ailleurs quelques jours de vivres sur le dos des soldats auraient suffi pour une opération à si petite distance. Mais le général anglais n'était pas homme à se conduire au gré de ses adversaires. Il ne les aurait pas attendus à Yiseu ; il se serait retiré à notre approche, comme il le fit bientôt, se s^it foit suivre par nos braves soldats haletants de soif et mourants de faim, et puis se serait, ou jeté derrière

les ouvrages de Lisbonne , ou arrêté sur un terrain bien choisi sur lequel il nous eût été impossible de le battre , et d'où il nous aurait fallu revenir sans un morceau de pain , en trouvant deux places ennemies sur nos derrières. Le plan de différer jusqu'à ce que tout le matériel fût réuni , jusqu'à ce qu'on pût avec des vivres suivre l'ennemi partout où il irait, d'attendre ainsi la fin des grandes chaleurs, et de se débarrasser dans l'intervalle de deux places fort dangereuses à laisser derrière soi, était évidemment le phis sage, le mieux calculé, le plus digne, en tout point, de la haute sagacité de Napoléon. Bien que dans cette guerre il se trompât quelquefois, faute de voir les choses d'assez près, il avait ici pleinement raison contre ses lieutenants.

Les desseins du général anglais étaient au surplus la plus complète justification de ses vues. Sir Arthur Wellesley avait acquis sur le gouvernement, et même sur le public britanniques, un grand crédit par ses dernières opérations. Depuis la retraite précipitée , et qui aurait pu être si désastreuse , du gé- . néral Moore , les Anglais frémissaient sans cesse à l'idée de voir leurs soldats précipités dans la mer, et ne les laissaient qu'en tremblant sur le sol de la Péninsule. Cependant en voyant leur nouveau général Arthur Wellesley, loin d'être expulsé de la Péninsule, expulser au contraire le maréchal Soult du Portugal, puis oser venir par le Tage jusqu'à Talavera pour livrer bataille aux portes de Madrid , se retirer ensuite assez paisiblement en Estrémadure devant les armées françaises réunies, ils avaient commencé à prendre confiance, et avaient accumulé sur la tête

Mai 4840.

Sir Arthur Wellealey devenu lord Wellington.

Sa situation par rapport

au gouvernement britannique.

— ; d'Arthur Wellesley ces honneurs inouïs, qui dans notre siècle ont autant honoré ce général que la nation qui lui témoignait une si juste reconnaissance. Ils venaient de lui décerner le titre de lord Wellington, des récompenses pécuniaires considérables, et pour lui rendre tout plus facile, d'envoyer son frère, Henry Wellesley, auprès de la junte centrale de Séville en qualité d'ambassadeur de la Grande-Bretagne. Son autre frère, le marquis de Wellesley, était, comme on l'a vu, secrétaire d'État des affaires étrangères. On ne pouvait donc être ni plus considéré ni plus fortement appuyé qu'il ne l'était en Angleterre. Pourtant les services déjà rendus à son pays, la grande réputation qu'il commençait à acquérir, ne le garantissaient ni des attaques de l'opposition qui voulait la paix, ni des objections du gouvernement qui ne cessait de craindre une défaite. Aussi le gouvernement britannique entretenait-il des bouches du Tage, et à grands frais, une à l'égard immense flotte de transport, afin d'être toujours en mesure de recueillir l'armée si elle était battue. La paix de la France avec l'Autriche redoublait ses ap-

le Napoléon.

préhensions, car il se disait qu'il n'était pas possible que Napoléon ne dirigeât pas bientôt vers la Péninsule sa meilleure armée et son meilleur général, c'est-à-dire lui-même, et à cette idée l'Angleterre tout entière frémissait d'effroi pour lord Wellington et pour l'armée qu'il commandait.

Dans ce redoublement d'inquiétudes produit par la paix avec l'Autriche, le public anglais tourmentait le cabinet, et le cabinet tourmentait lord Wellington par l'expression de terreurs continuel-

TORRÈS-VÉDRAS. 349

les. On le suppliait d'être prudent, et loin de lui

j- 1 ^- j« j Mai «840.

prodiguer les moyens en proportKm du danger, on

les lui fournissait avec une certaine parcimonie, de

peur de le brop encourager à rester dans la Pénin-

^le. Lord Wellington sentait vivement ces contra- Lord

riétés , car les âmes faites pour surmonter les grands ^"s"

périls n'ont souvent de Tinsensibilité que les de- \*^^,  
Napoléon

r ^ n enverra

hors: elles se dominant sans éprouver moins que j«nMwen  
es»

pagne les

d'autres les angoisses des situations difficiles. L'in- force» né-  
cestrépide général souffrait, mais n'était pas encore Tex^ui^\*^  
assez puissant pour oser témoigner ce qu'il sentait, j^ pé^nsuie  
soit au cabinet, soit au Parlement britanniques. Il et qu'on

- . - . pourra, en se

endurait ses ennuis, et répondait avec ménagement conduisant

à ses chefs, quand il eût été souvent tenté d'en prudence,

agir autrement. Avec une rare pénétration, il avait toujours jugé la marche des choses dans la Péninsule mieux raisonnée

pour l'Empire

que Napoléon lui-même, non qu'il eut un esprit français. égal, il s'en fallait, mais parce qu'il se trouvait sur les lieux, et qu'il n'était égaré par aucune des illusions que Napoléon, engagé dans une mauvaise voie, prenait plaisir à se faire à lui-même. Il avait apprécié la force de résistance que les haines nationales, le climat et les distances opposaient aux Français, l'épuisement de leurs forces quand ils arrivaient au fond de la Péninsule, le décousu de leurs opérations sous la direction de généraux divisés, l'invraisemblance de l'arrivée de Napoléon sur un théâtre de guerre aussi lointain, enfin le désaccord de celui-ci avec Joseph, désaccord qui prouvait que le système excessif de Napoléon commençait à dépasser même le zèle de ses propres frères, et il se disait, avec une conviction que rien

Mai 1810.

Lord

Wellington

fait choix

d'une position

inexpugnable

pour le cas  
d'une retraite  
obligée^ et  
commence à  
faire élever  
près  
de Lisbonne  
les lignes  
de Torrès-  
Védras.

n'avait pu ébranler, que ce vaste échafaudage de grandeur était miné de toutes parts, que sans doute Napoléon pourrait s'emparer de la plus grande partie de la Péninsule, mais qu'il n'en pourrait pas conquérir certains points extrêmes , tels que Gibraltar, Cadix, Lisbonne, protégés par l'éloignement et par la mer, que si l'Angleterre de ces points extrêmes continuait à exciter et à soutenir par des ser cours la haine des Portugais et des Espagnols, on verrait renaître sans cesse cette lutte qui épuisait les forces de l'Empire , que l'Europe tôt ou tard se révolterait contre le joug de Napoléon, et que celui-ci n'aurait plus à lui opposer que des armées à moitié détruites par une guerre interminable et atroce. Cette opinion , qui honore au plus haut point le jugement militaire et politique de lord Wellington, était devenue chez lui une idée invariable, et il y persévérait avec une sûreté d'esprit et une opiniâtreté de caractère dignes d'être admirées '.

Mais dans ce plan de conduite tout dépendait de la résistance qu'on pourrait opposer aux Français, lorsqu'on aurait été acculé, comme il fallait s'y attendre, aux extrémités de la Péninsule , et lord Wellington avait cherché avec une grande attention, et discerné avec une rare justesse de coup d'œil, une position presque inexpugnable, d'où il se flattait de braver tous les efforts des armées françaises. Cette position, qu'il a rendue immortelle,, était celle de

< La pensée du duc de Wellington à Pégard de la guerre de la Péninsule est parfaitement connue depuis la publication de sa coiTespoudance. On la trouve consignée à toutes les pages de cette correspondance , et elle fait le plus grand honneur à sa sagacité et à la sûreté de son esprit.

#### TORRÈSVÊDRAS. 321

Torrès-Védras près de Lisbonne. (Voir la carte n° 53.) \^^^  
^^^ Il avait remarqué en effet, entre le Tage et la mer, une péninsule large de six à sept lieues, longue de A(mze ou quinze , fertile à intercepter par une ligne de travaux presque invincible , et derrière laquelle Lisbonne, la grande rade de cette capitale, la flotte d'embarquement, les vivres et les munitions de Tarmée seraient hors de toute atteinte. Une fois cette position choisie, il avait tracé lui-même à ses ingénieurs, en leur laissant le soin des détails, rensem-<sup>\*</sup> ble des ouvrages qu'il voulait faire élever. N'ayant découvert son plan à personne, n'ayant point à craindre la publicité des journaux de Lisbonne, alors absolument nulle, il avait, sans qu'on le sût en Europe, réuni plusieurs milliers de paysans portugais, qui gagnaient leur vie en construisant sous la direction des ingénieurs anglais les célèbres lignes de Torrès- Védras. A peine le savait-on dans l'armée anglaise, et on y confon-



de ces travaux avec quelques ouvrages défensifs qu'il était naturel d'exécuter autour de Lisbonne. Plus de six cents bouches à feu soit portugaises, soit anglaises, se préparaient pour armer les nombreuses redoutes qui s'élevaient en travers de la péninsule du Tage.

Lord Wellington avait ensuite tâché de proportionner ses forces à ce plan si profondément combiné. En 1810, l'armée anglaise servant directement sous ses ordres était d'environ trente mille hommes; il y avait en outre quelques mille soldats anglais tenant garnison, les uns à Gibraltar, les autres à Cadix. Les trente mille placés directement sous la , ^?, ^ ^,

\* de l'armée

main de lord Wellington étaient presque tous pré-anglais.

TOM. XII. t\

Mail\$40.

3it LIVRE XXXIX.

sents sous les armes, grâce à leur arrivée par mer, à la lenteur de leurs mouvements, à l'indolence (Umt ils jouissaient, et enfin à la maturité de leur âge, car la plupart étaient de vieux soldats ayant fait la guerre en Flandre, en Egypte, en Danemark, Organisation en Espagne\* Mais le général anglais avait singulièrement parti\* remment ajouté à l'étendue de ses forces par l'organisation de l'année portugaise. C'est le maréchal Bérèsford qui avait été chargé de cette organisation. On lui avait donné d'abord beaucoup d'officiers anglais, plus un matériel considérable, et des fonds pour la solde que l'Angleterre acquittait sous forme d'un subside au Portugal. Le soldat portugais, plein de haine contre

les Français, sobre, agile, brave, et de plus équipé, nourri, instruit comme les Anglais eux-mêmes, les égalait presque lorsqu'il se battait à leurs côtés, et valait dans tous les cas beaucoup plus que le soldat espagnol, non qu'il lui fût supérieur par nature, mais parce qu'il avait une discipline qui manquait à ce dernier. L'armée portugaise payée pour fournir 30 mille hommes, en fournissait en réalité 20 mille. On y avait ajouté une milice assez bien équipée, et en état de rendre de bons services, parce qu'on avait introduit dans ses rangs tous les officiers portugais dont les Anglais avaient pris la place dans l'armée de ligne. Elle ne présentait pas moins de 30 mille hommes. Enfin une sorte de levée en masse, convoquée par les hidalgos dans les provinces envahies, animée de passions furieuses, était une dernière ressource dont on pouvait tirer parti en la jetant sur les derrières des Français. Lord Wellington avait donc à sa disposition, sans compter

TORBSfi-VtdHÀB. m

la levée en masse environ 80 mille hommes, A»\*

Les Portugais, soldats réguliers ou miliciens, étaient au nombre de 40 mille, dont 10 mille au moins très capables de « combattre en ligne » et trente mille très propres à employer dans une position défensive. Sept ou huit mille mulets espagnols, bien payés, portaient à sa suite tout ce dont il avait besoin. Ces forces coûtaient à l'Angleterre au moins cent cinquante millions de francs par an, qu'on peut bien évaluer à trois cents de notre époque.

Le gouvernement portugais, composé d'un régent réfugié au Brésil et d'une assemblée collective résidant à Lisbonne, subventionné par l'Angleterre, ne vivant qu'en partie par sa protection, commandait lord Wellington, mais se soumettait bien vite dès que le

général anglais agitait son redoutable sourcil. Lord Wellington était donc le maître de cette partie de la Péninsule, et y pouvait diriger la guerre comme il l'entendait. Il donnait aux Espagnols des conseils qu'ils ne suivaient pas, mais il ne les comp\* tait guère que comme l'un des obstacles natundls opposés aux Français par le sol de la Péninsule, et dirig^t ses opérations indépendamment de tout concours de leur part.

Dès que les Français avaient envahi l'Andaloutte, pian de lord Içnl Wellington s'était hâté de quitter l'Estréma- ^"Jj^^" dure, ne voulant plus être compromis dans des opé\* ^^ campagne rations cmnmunes avec les Espagnols, et il s'était cotte i retiré en Portugal d^ms le désir de se consacrer exclusivement à la défense de ce pays, ce qui le rejriaçait dans le texte précis de ses instructions, et suffisait pcMir l'accomplissement de ses vues, car peu

importait que les Anglais fussent en Espagne ou en

Portugal , c'était assez de leur présence sur un point quelconque de la Péninsule , pour y soutenir Tespérance des insurgés et y perpétuer la guerre. Dans cette pensée de se borner actuellement à la défense du Portugal , il avait pris la position la mieux appropriée à l'objet qu'il se proposait.

Les Français pouvaient envahir le Portugal , ou par le nord, en débouchant de la Galice sur Oporto, ou par Test, en se portant de Salamanque sur Goimbre , ou par le midi , en se dirigeant de Badajoz sur Elvas, afin de pénétrer par TAlentejo. (Voir la carte n\*\* 43.) Leurs rassem)lements autour de Salamanque, tout près de Ciudad-Rodrigo , indiquaient que Ciudad-Rodrigo allait devenir leur base d'opération, que dès lors ils allaient agir par Test. Les

troupes du maréchal Mortier réunies autour de Badajoz auraient pu faire naître des doutes, si elles avaient été plus nombreuses et plus actives. Mais la force des corps réunis à Salamanque , et l'activité déployée devant Ciudad-Rodrigo, ne laissent aucun doute sur la direction véritable des Français, et prouvent qu'ils allaient marcher par la route de Salamanque à Goimbre, en suivant la vallée du Mondego, route sur laquelle les Espagnols avaient construit Ciudad-Rodrigo , et les Portugais Âlméida pour se résister les uns aux autres.

Répartition En conséquence lord Wellington avec le gros de des forces ^ ., • \* , . « \* »

anglo-Biscaya SCS forces, c'est-à-dire avec 20 mille Anglais et 15 ''\*Eiir '^ mille Portugais, s'était établi à Viseu, à l'entrée de la vallée du Mondego. Ne comptant pas entièrement sur l'inactivité des Français du côté du midi, entre MaHSIO.

TORRÈS-VÉDRAS. ÎÎS

Badajoz et Elvas, il y avait placé son meilleur lieutenant, le général Hill, avec 6 mille Anglais et 10 mille Portugais. Entre deux, sur le double versant de Testrella (voir la carte n° 53) , qui est la continuation de la chaîne du Guadarrama, et qui, se prolongeant de Testa Touest, sépare les grandes vallées du Douro et du Tage, il avait dispersé quelques milices pour servir de liaison entre ses deux corps principaux. Une route intérieure dont il avait exigé impérieusement la construction de la part des Portugais, et qui allait du nord au midi, dans la direction de Coimbra à

Abrantès, lui permettait de se concentrer rapidement lorsqu'il rétrograderait sur Lisbonne. Ne supposant pas que le commencement des opérations actives dût être prochain, il avait laissé sa cavalerie sur le Tage. Son projet était de surveiller de sa position de Viseu les mouvements des Français, de ne pas les attendre s'ils venaient lui livrer bataille, de rétrograder devant eux jusqu'à ce qu'il eût rencontré une forte position, et que par la longueur du trajet il les eût épuisés de fatigue, de les combattre alors après avoir mis toutes les chances de son côté, mais jusque-là de ne rien hasarder pour sauver les places espagnoles ou portugaises, ou pour épargner aux provinces de ses alliés les ravages de l'ennemi. Tout subordonner au succès de la guerre, était sa résolution inébranlable. Il avait même rendu des ordonnances cruelles, enjoignant aux Portugais sous peine de mort de le suivre quand il se retirerait, de tout détruire en se retirant, et annonçant qu'il brûlerait lui-même tout ce qu'ils n'auraient pas détruit. La régence portugaise ayant

Jwi li84l#.

ai UTll XXXIX.

élevé «pieiqMS otijectidis c<m tre ce système de guerre m  
ïvme\33L pour le Portugal, il avait répondu qu'il feUaît choisir  
entre Fobéissaiioe à se» wdres ou le départ de sonarmée, que si  
ou ne faisait pas ce qu'il voulait 9 il se rembarquerait, et ahmidoi-  
merait le fêtys aux France, qui ne le traiteraient pas mieux <|tte  
lui. La régeuee s'était tue en maudissant cet allié presque autant  
qu'un ennemi.

Le plan qui consistait pour les Fnmçais à prendre Qudad-Rodrigo, puis Alméida, à y créer de grands mfi^tsin&, à n'en partir

qu'avec des vivres portés à dos de mulet, était donc le seul praticable, puisque de son côté Wellington était résolu à ne pas accepter la bataille qu'on voulait lui livrer, et à se GommeDce-retirer en nous laissant mourir de faim à sa suite. Ce deso^ratioDs q^i eût même rendu ce plan plus sage encore, c'eût dJj^FÎaScais. ^^ ^^ u' entreprendre le siège de CiudadRodrigo qu'après avoir réuni tous les moyens nécessaires, nous «eulement en vivres, mais en outils, en grosse artillerie, en munitions. Cependant il était difficile de retarder le siège plus longtemps, sans se mettre dans l'impossibilité de commencer la campagne offensive à la fin de l'été; par ce motif le maréchal Sbsseña vers les premiers jours de juin autorisa le maréchal Ney à investir la place, et rapprocha de lui le corps de Jtmot pour le cas où les Anglais se seraient tentés de troubler nos opérations, Illeis avec son tact exercé, le maréchal Ms^séna avait parbâtemrat discerné le système desmifdescm adverse, et, justement parée que nous devons le désirer, pensait bien que kird Welington ne viendrait pas nous livrer bataille sur notre propre terrain à la même

### TORRÈS-YÉDIÀS. 37

Où nous «YôiiB Je moyen de vivre. Âas», bien qu'il prît ses précautions contre l'apparition des Anglais, il n'y croyait guère, et pendant que le maréchal Ney allait entreprendre le siège de Ciudad-Rodrigo, il resta de sa personne à Salamanque pour préparer les magasins de l'armée, et envoyer aux troupes assiégées l'artillerie, les munitions, les outils dont elles avaient indubitablement besoin.

Vers le commencement de juin, le maréchal Ney investit Ciudad-Rodrigo. Cette place est située sur l'Agueda, petite rivière qui descend de la Sierra de Gata (laquelle était partie de la Sieria

de rEstrella) pour se jeter dans le Douro. (Voir la carte n° 62.) Cette petite rivière était alors très-grossie parla pluie. La ville est construite sur une hauteur taillée presque à pic du côté de Tagueda qui la baigne au sud, et suffisamment défendue de ce côté par l'escarpement du lit de la rivière. A l'est et au nord elle domine également le terrain environnant, mais s'y rattache par «ne pente assez douce, ce qui la rend naturellement accessible vers ces deux côtés. Aussi était-ce à l'est et au nord que l'art avait jadis multiplié les défenses. A une ancienne enceinte du moyen âge, consistant en un gros mur flanqué de tours carrées, on avait joint dans les temps modernes une enceinte bastionnée, à fronts inégaux, avec terrassement et fossé revêtu des deux côtés. Au sud-est se trouvait «n Cauboirg, celui de San-Francisco, flanqué de grès couverts qu'on avait retranchés en les liant par des ouvrages. Au nord-ouest se rencontrât un autre gros couvent, celui de Santa-Crus, faiblement défendu, et pouvant résister au canon. La place

Uân 1840

Investissement de Ciudad- Rodrigo par les troupes du maréchal Ney.

Description de Ciudad- Rodrigo

Juin 1840.

388 LIVRE XXXIX.

avait un excellent gouverneur, vieux mais plein de savoir et d'expérience, le général Herrasti. Averti par les préparatifs des Français, il avait pris toutes ses précautions de longue main. Il avait mis à couvert sous des blindages, les vivres, les munitions dont la place était abondamment pourvue, et revêtu de terre plusieurs

édifices afin de les garantir de la bombe. Il comptait 4,000 hommes de garnison, plus une population fanatique de six mille âmes, accrue des riches propriétaires du pays, qui, ayant cherché asile dans la place pour eux et pour leurs biens transportables, avaient fourni un beau bataillon de milice de 800 hommes. Son artillerie était nombreuse et bien servie , et le brave partisan don Julian s'était réuni à lui avec quelques centaines d'hommes à cheval, dans l'intention de le seconder de son mieux. Tout était donc disposé à Ciudad-Rodrigo pour une longue et vigoureuse résistance. Le général Lazowski, commandant du génie, n'attendait point l'ennemi arrivé , et le général de l'artillerie Éblé étant retenu à Salamanque afin de préparer le gros matériel , le maréchal Ney se servit des officiers du génie et d'artillerie de son corps , pour commencer le siège. Après s'être consulté avec eux, il discerna très-bien le vrai point d'attaque , et choisit le côté nord pour commencer les travaux, c'est-à-dire le côté où il n'y avait que des défenses artificielles qu'on pouvait abattre avec du canon. Au midi la place, comme nous venons de le dire, était inabordable à cause de l'escarpement de l'Agueda; mais il y avait de ce côté un pont de pierre sur la rivière, et un faubourg non défendu , qu'on appelait

Plan

Juin 1810.

TOURÈS-VÉDRAS. 319

le faubourg de Puente. Ney jeta sur l'Agueda, un peu au-dessus de la ville, deux ponts de chevalets pour le service de l'artillerie, porta sur l'autre rive, outre sa cavalerie, une brigade d'infanterie, et fit enlever le faubourg de Puente et le pont de pierre, de ma-



nière à rendre l'investissement complet, et les communications avec les Anglais impossibles.

Après ces opérations préliminaires , le maréchal fit commencer les travaux d'approche. Au nord de la place se trouvait un large plateau, nommé le Teso, à bonne portée de canon. (Voir la carte n° 52.) De ce terrain élevé on pouvait voir les deux enceintes, la nouvelle qui était bastionnée, et l'ancienne qui était flanquée par de grosses tours, et il était possible de faire brèche dans l'une et l'autre, même à une assez grande distance. On espérait ainsi abrégé beaucoup les travaux du siège, et, la brèche devenue praticable, emporter la place par une de ces attaques audacieuses dont les soldats de Ney étaient plus que tous autres capables de donner l'exemple.

Les assiégeants attaquant par le nord, sur le terrain élevé du Teso, avaient la droite au couvent la tranchée, de Santa Cruz , la gauche au couvent de San-Francisco, et au faubourg de ce nom. Dans la nuit du 4 5 au 16 juin, sans s'inquiéter du clair de lune, on ouvrit la tranchée à 500 mètres de la place , sur un développement de 1,300. Le maréchal Ney, pour détourner l'attention de l'ennemi , avait ordonné une fausse attaque vers le pont de pierre de l'Agueda, et au couvent de San-Francisco. Grâce à cette double diversion, le clair de lune nous fut peu nuisible, et l'ennemi ne s'aperçut des travaux que lorsque

nos soldats eurent assez creusé la terre pour se mettre à couvert. Pourtant nous eûmes 40 hommes hors de combat dont 40 morts et 70 blessés. Les jours suivants on continua les cheminement avec activité étendant la tranchée à droite vers le couvent de Santa-Cruz, et à gauche vers le couvent et le faubourg de San-Francisco. L'ennemi chercha à interrompre nos travaux par des

sorties répétées, mais ces sorties n'avaient pas grand succès contre les soldats du 6<sup>e</sup> corps. Toutes les fois qu'il parut devant nos tranchées il fut repoussé à la baïonnette, et rejeté avec grande perte dans la place.

La pluie qui avait duré tout le mois de mai, et qui se renouvela encore dans la première quinzaine du mois de juin, nous causa plus de dommage que les sorties de l'ennemi. Même sur le sol élevé du Teso elle rendit quelquefois nos tranchées inhabitables, et il fallut, sous le feu des Espagnols, creuser des canaux pour les dessécher. L'état des routes ayant ralenti l'arrivée du gros canon, nos soldats étaient exposés à travailler sans la protection de l'artillerie. Le maréchal Ney y suppléa en formant pour la durée du siège six compagnies des meilleurs tireurs de son armée, et en les distribuant en avant des tranchées dans de gros trous qu'on avait creusés pour les mettre à l'abri. Ces trous avaient été disposés de manière à pouvoir contenir trois hommes avec des vivres et des cartouches pour vingt-quatre heures. De cet abri nos tirailleurs disaient un tel feu sur les canonniers ennemis, qu'ils chahinèrent beaucoup pour nous l'inconvenance de travailler devant une artillerie qui n'était pas contrebalancée.

#### TORME-VÉBRAS.

Les tranchées de tranchée ayant été poussées assez loin, les placements pour les batteries étant prêts, on commença à y placer l'artillerie, dont une partie était arrivée, c'était celle de 12 et de 46; quant à celle de 24 elle se trouvait encore en arrière. Pourtant à ce point d'avancement des travaux, le maréchal Ney et les officiers du génie attachés au 6<sup>e</sup> corps furent d'avis d'enlever le couvent de Santa-Cruz, qui par sa position gênait beaucoup la conduite de notre attaque. En conséquence, dans la nuit du 24 au 22

juin, trois cents grenadiers, formés en deux colonnes, furent lancés sur le couvent. L'une, dirigée par le capitaine du génie Maltzen , et vingt sapeurs armés de sacs à poudre, devait essayer de pénétrer par une porte de derrière, tandis qu'avec l'autre le capitaine d'infanterie François attaquerait de front. A la nuit, ces deux colonnes s'avancèrent hardiment. Le capitaine Maltz^i fit sauter une première porte, puis une seconde, au moyen des sacs à poudre, et vint donner la main au capitaine FVançois, qui avait abordé le couvent directement. Tous deux ayant franchi les murs extérieurs, poursuivirent les Espagnols, qui, voyant les portes forcées , s'étaient enfuis dans les parties les plus reculées et les plus élevées du bâtiment. Marchant à la tête de leurs soldats sous un feu meurtrier, le capitaine Malt^sen et le capitaine François reçurent l'un et l'autre des blessures mortelles. Mais leurs soldats, loin de se rebuter, continuèrent à disputer ce couvent, un bâtiment aptes Tautre, aux Espagnols furieux. Le capitaine dii génie Treussart vint lui-même, sous une grêle de balles,, placer au pied de l'un des murs xm

Jka imo.

Attaque

du couvent

de Santa-

Cniz.

Après

des efforts

héroïques^

on ne peut  
en conquérir  
que la moitié.

### 332 LIVRE XXXIX.

baril de poudre , qui produisit une horrible explo-

sion sans ouvrir de brèche. N ayant plus d autre ressource, le brave capitaine Treussart tenta de mettre le feu. Une scène épouvantable s'ensuivit. Une partie des Espagnols périrent au milieu des flammes. Les autres éteignirent l'incendie, et se maintinrent sur quelques points de ces décombres fumants. Nous avions ainsi une moitié du couvent, les Espagnols une autre moitié. Mais il était évident que la constance de nos soldats ne pouvait pas contre de gros murs suppléer au canon. On ajourna donc Fâcheusement de cette conquête jusqu'au moment où Ton serait en mesure de faire brèche.

Arrivée Sur CCS entrefaites, le général en chef était arrivé

(le Masséna . . . ^ i . . \* ^

(loquant au camp des assiégeants le 24 juin au soir. Après drôgo. ^ avoir vu et approuvé les travaux, il pressa vivement rétablissement des batteries, afin cpi'on put sur-lechamp essayer d'ouvrir la brèche. Le lendemain, 26, on commença la canonade. Quarante-six bouches à feu , les unes tirant de droite et de gauche pour ricocher les défenses de la place, les autres tirant de front pour abattre le mur d'enceinte, causèrent d'assez grands dégâts aux ouvTages de l'ennemi. On vit sauter plusieurs dépôts de munitions, l'incendie éclater dans quelques maisons, et la

crête des deux enceintes s'abattre dans les fossés. Néanmoins l'artillerie de la place répondit à la nôtre, et nous causa même quelque dommage. Nous eûmes plusieurs pièces démontées, et bon nombre d'artilleurs hors de combat. Le feu fut continué le 26, et ce même jour on voulut se débarrasser du couvent de Santa-Gruz, qui, bien que conquis en partie, incommodait tou-

### TORRÈS-VÉDRAS. 333

jours la droite de nos tranchées. On essaya donc de Tenlever définitivement. Trois cents grenadiers s'y jetèrent par une ouverture qu'avaient pratiquée nos sapeurs du génie, et en expulsèrent les Espagnols, qui furent forcés enfin de se retirer dans l'enceinte de la ville. A gauche on chercha à en faire autant au couvent de San-Francisco, mais ce couvent, lié au faubourg du même nom, composait un ensemble d'ouvrages qui ne permettait pas qu'on en brusquât l'attaque. Il fallut y renoncer.

Pendant ce temps notre feu n'avait pas cessé : le maréchal Masséna ne le trouvant pas assez nourri, et se plaignant des officiers du 6<sup>e</sup> corps, ordonna impérieusement au général Éblé de prendre le commandement direct de l'artillerie. Ce fut un nouveau déplaisir pour le maréchal Ney, qui prenait grand soin à compter tons ceux qu'il endurait , inévitables ou non. Le général Éblé apporta quelques changements à la disposition des batteries, réussit à rendre notre feu plus destructeur, et le 28 , grâce à ses efforts, les deux enceintes qu'on avait pu battre de loin, par suite de la position dominante du Teso, ne présenterait plus que des décombres qui remplissaient le fossé. A en juger du point où l'on se trouvait, les deux brèches étaient praticables. Le maréchal Masséna voulut immédiatement donner l'assaut, car l'encombrement des troupes sur ce terrain ingrat les exposait à des mala-

dies, et les Anglais, malgré l'invraisemblance d'une opération offensive de leur part, avaient passé la Coa, petite rivière parallèle à l'Agueda, et menaçaient de s'approcher. On somma le général Herrasti, en lui disant qu'il avait

Juin 1840.

Conquête

définitive

du couvent

de Santa-

Cruz.

La brèche se faisait praticable.

— : assez fait pour son honneur (pi'il ne pouvait avoir

^ \* la prétention d'arrêter sur une brèche de bravoure l'armée de Portugal, et que s'il persistait il exposerait sa garnison à être passée au fil de l'épée Bodrifs». Les Mures de la garnison commençaient en effet à se décourager, mais les moines continuaient à exciter le peuple et les réfugiés du pays, qui avaient apporté dans la ville ce qu'ils possédaient de plus précieux, ne voulaient pas qu'on se rendit. Une circonstance favorisait leur intention de résister. La brèche ayant été ouverte de loin, avant que les Français eussent conduit leurs travaux d'approche jusqu'au bord du fossé, la contrescarpe (on appelle ainsi le mur du fossé opposé à la place) était intacte. Dès lors la brèche, praticable du côté de la ville, ne l'était pas du côté de la campagne, car on ne pouvait se jeter dans le fossé pour aller à l'assaut qu'en se précipitant de la hauteur d'un mur.

La défense pouvait résilia donc, d'après les règles de l'art, se prolonger en- ^de TsTéliiT ^^^- Le général Herrasti qui tenait, non par ûma\* parce que tisme mais par honneur militaire, à remplir son de-

les Français \*■ ' \*

n'ont pas voir daus toute son étendue, fil valoir cette raison

encore détruit , ^ . , ^ i i -a» r

la contres- pour repousser la sommation du maréchid Masséna, ^^ et expédia à lord Wellintem un émissaire pour le supplier de venir à son secours.

Cette résistance inattendue causa au maréchal ^lasséna le plus vif déplaisir. Oa assembla l'état\* major du maréchal Ney et celui du maréchal Masséna, on disputa comme d'usage sur la cause du mal , on le rejeta les ims sur les autres. Les officiers du 6\* corps dirent pour s'excuser qu'on avait voulu aller trop vite , et qu'ayant essayé de faire brèche

ToRRÈ5-VÊDRÀS.

3dS

Hàn I8ie.

Masséna

coofte

la direction

du génie

au colonel

Valazé.

avant d'avoir abattu la contrescarpe, on se trouvait n'avoir pas gagné beaucoup de temps. Ils avaient raison, mais il n'en était pas moins vrai qu'il fallait reprendre les travaux d'approche, et les diriger du Teso sur la crête du glacier et sur le bord du fossé.

Le général en chef, impatienté, donna dans le 8<sup>e</sup> corps un officier de grand mérite, le colonel Valazé, qui s'était déjà distingué au siège d'Astorga, et le chargea de diriger la suite des travaux, afin d'arriver le plus tôt possible à ce bord si désiré du fossé. On parlait de douze jours; le maréchal Masséna demandait avec instance qu'on tâchât d'en finir en sept ou huit, car les vivres manquaient, et le 6<sup>e</sup> corps avait été mis à la disposition.

A peu près à cette époque du siège on eut une fausse alerte, qui retarda la concentration du 8<sup>e</sup> corps sur la droite du 6<sup>e</sup>. La concentration que le voisinage des Anglais rendait chaque jour plus désirable. On était venu dire qu'un détachement de troupes anglaises débarqué à la Corogne attaquait Astorga, et le général Junot s'était vu obligé d'allonger sa droite afin de secourir cette place, qui fermait les avenues du royaume de Léon aux insurgés de la Galice. Heureusement cette nouvelle se trouva fort exagérée. C'étaient les Galiciens, dont quelques-uns portaient des habits rouges fournis par les Anglais, qui menaçaient Astorga. On les eut bientôt reconnus et repoussés, et le 8<sup>e</sup> corps enfin put se porter sur la droite du 6<sup>e</sup> à San-Felices el Chico.

Du reste cette concentration, dictée par la prudence, était moins urgente qu'elle n'avait paru l'être. Lord Wellington s'était bien avancé jusqu'aux Torres Vedras,

Juillet 1810.



malgré la résistance

des Espagnols ,

refuse

de secourir

Giudad-

Rodrigo.

bords de la Goa, mais il ne voulait pas combattre. Vainement les émissaires du général Herrasti étaient\* ils venus le presser de secourir Ciudad-Rodrigo, vainement le marquis de La Romana était-il venu de Badajoz pour le supplier d'interrompre les opérations des Français, il avait répondu qu'on ne pouvait sauver la forteresse espagnole sans livrer bataille, et qu'il était bien résolu à ne pas risquer le sort de l'armée anglaise pour conserver une place à peu près perdue. Cette dure réponse, quoique appuyée sur des motifs très-sensés, désespéra les Espagnols, et les remplit de colère contre ce qu'ils appelaient le froid égoïsme des Anglais.

Les nouveaux travaux ordonnés par le maréchal Masséna étaient presque achevés j mais ils avaient coûté les dix ou douze jours d'abord demandés, et malgré tous les efforts du colonel Yalazé on n'avait pas pu parvenir avant le 5 ou le 6 juillet sur le bord du fossé. Quoique le général Simon eût enlevé à la baïonnette, et avec mie rare bravoure, le faubourg et le couvent de San-Francisco, pour dégager la gauche de nos tranchées, la place n'en avait point paru ébranlée, et il avait fallu arriver par des zigzags continus , et sous un feu qui ne se ralentissait pas, jusqu'à la contrescarpe. Enfin, dans la nuit du 6 au 7 juillet on entra en galerie couverte pour aller joindre la contrescarpe. Le 8 on y appliqua une

mine de 400 kilogrammes de poudre, et on renversa la maçonnerie dans le fossé. Malheureusement le colonel Yalazé , atteint d'une grenade à la tête pendant qu'il dirigeait les travaux, fut réputé mort quelques heures. Mais le travail n'en souffrit

Juillet 48t«.

TOBRÈS-VÉDRAS. 337

point, et bientôt la brèche se trouva praticable des deux côtés du fossé , c'est-à-dire à la descente et à la montée.

Le 9 juillet au matin , le général en chef disposa tout pour Tasant. Il avait ordonné que Tai tillerie se préparât à une dernière journée de feu, afin d'aplanir encore les brèches et de bouleverser l'artillerie de la place. Dès quatre heures du matin nos batteries, PrèptriUAi qu'on avait portées au nombre de douze, vomirent ^i»\*\*^ sur la malheureuse ville de Ciudad-Rodrigo une grêle de boulets , de bombes et d'obus. L'ennemi répondit d'abord avec quelque vivacité, mais bientôt son artillerie, battue pai- des feux de front et de ricochet, fut obligée de se taire. Les deux brèches, labourées en tous sens par nos projectiles, ne présentèrent plus que des talus de décombres accessibles à l'agilité de nos soldats. Entre trois et quatre heures de laprèsmidi, le génie ayant déclaré les brèches parfaitement praticables , Masséna ordonna l'assaut. Le maréchal Ney forma deux colonnes d'élite, sous les généraux Simon et Loison, et les plaça, musique en tête, dans les tranchées, prêtes à déboucher au premier signal. Suivant l'usage, il demanda quelques hommes de bonne volonté pour aller sous le feu de l'ennemi, et en Éace des deux armées , faire l'épreuve des brèches. Dans ces moments solennels , surtout parmi les troupes chez lesquelles le sentiment de l'honneur est vif, le courage est

porté a son comble. Il fallait trois hommes, il s'en offrit une centaine. Ney envoya sur la brèche les nommés Thirion, caporal de grenadiers, Bombois, carabinier, Billeret, chasseur. Ces trois braves gens gravirent au pas de course la

TOM. XII. %t

brèche de la première enceinte « pais celle de la

Jailtet I8I#. , '^ . , \ ^

seconde^ et , amyés an sommet, firent feu ara en de vive l'Empereur ! Ils revinrent, sans avoir été at- Au moment teints, an milieu des acclamations de Tannée. Ney coIot'^s donna alors le signal. Les deux colmmes s'élance- "\* h>7a ^'^^ ^^"\* jusqu'au pied de la première brèche , et tandi» mière brèche, qu'cIlles s'appTÔtaient a la franchir, le drapeau blanc, arboii^W'^dro- indicc de la reddition, pamt sur l« seconde. Un erfaû^red- vieillard en cheveux blancs, le général Hem^ti, se dition présenta pour traiter. Il s'aboucha avec le maré« chai Ney sur les ruines mêmes de ses murailles, et y discuta avec lui les conditions de la capitulation. Entrée Noy lui serrra la main comme à un brave homme . dt^^ciudad- h" accorda les honneurs dus i une belle défense, Rodrigo, cj décida que les officiers espagnols garderaient leur épée , et les soldats leur sac. Ces conditions arré\* téés, nos troupes entrèrent dans la place. Le général Loison, avec ses colonnes d'assaut ^ y pénétra par la brèche. Le reste du 6\* corps fut introduit par les portes de la ville livrées immédiatement à nos troupes.

Résultats II était temps que cette longue résistance fût vain- " \*'^^^ eue , car nos soldats commençaient à manquer du nécessaire. On trouva dans Ciudad-Rodrigo bien moins de ressources qu'on ne l'avait espéré. Pourtant on y recneillil des farines, du

biscuit, des viandes salées, des liquides, en un mot de quoi nourrir l'armée pendant plusieurs jours. On y prit cent et quelques bouches à feu, beaucoup de cartouches, de poudre et de fusils anglais. On y fit 3,500 prisonniers. La garnison avait perdu près de 600 hommes. Le siège ne nous en avait pas coûté moins de

101 231-232 > «AS. 139 i 200, dont 100 morts et 100 blessés, quelques-

... \_ Juillet ♦WO.

uns très-gnèvement, corame le sont presque tous les jours» les faibles atteints dans les sièges. Malheureusement les chaleurs ayant immédiatement succédé aux pluies, nous avaient vain un grand nombre de malades. On en comptait déjà trois à quatre mille.

Ce premier acte de la campagne de Portugal s'était bien passé. Les troupes, malgré l'esprit indocile des chefs, malgré l'indiscipline produite par la misère, avaient montré leur vigueur accoutumée. On pouvait tout attendre d'elles en présence de l'ennemi. Le colonel Valazé avait réparé les premières fentes commises dans la direction des travaux, et si l'on n'avait pas refusé tôt surmonté la résistance des Espagnols, c'était justement pour avoir voulu la surmonter trop tôt, car l'histoire de la guerre d'Espagne prouve que tout travail qu'on veut s'épargner, s'il est nécessaire, reste à exécuter plus tard avec une plus grande perte de temps et d'hommes.

Ciudad Rodrigo pris, il fallait attaquer Almeida. Massé\* Mais cette fois le maréchal Masséna était décidé à ne décevoir rien brusquer, et à ne pas perdre du temps à force d'aimer de vouloir en économiser. Ciudad-Rodrigo était afin de se donner-

'-' nerletempti

tombé le 9 juillet; on ne pouvait pas commencer les de préparer opérations offensives avant la fin des chaleurs, c'est-à-dire du siège. à-dire avant le mois de septembre. On avait donc les mois de juillet et d'août pour assiéger Alméida , et il résolut de retourner de sa personne à Salamanque, afin d'achever la formation de ses magasins, la réunion de ses moyens de transport, et la création d'un parc de grosse artillerie plus complet que celui

Juillet 1810.

dont on s'était servi contre Ciudad-Rodrigo. On disait Alméida encore mieux fortifié et mieux armé que Ciudad-Rodrigo, et il ne voulait en entreprendre le siège qu'après avoir réuni tous les moyens de le conduire rapidement.

Avant de quitter Ciudad-Rodrigo il ordonna la réparation des brèches et la mise en état de défense de la place. La ville contenait les habitants les plus riches de la contrée réfugiés dans ses murs. Masséna frappa sur eux une contribution de 500 mille francs, dont il avait un urgent besoin pour payer les dépenses de l'artillerie et du génie, et immédiatement après il retourna à Salamanque, où, en son absence, les choses les plus pressantes avaient fait peu de progrès, non pas que ses agents eussent manqué d'activité , mais parce qu'ils avaient manqué d'autorité pour lever les obstacles. Ses troupes , par suite de la concentration autour de Ciudad-Rodrigo, ayant été remplacées à Léon par celles du général Kellermann, et à Valladolid par celles de la garde, on ne voulait pas lui livrer le produit des contributions perçues au nom de l'armée de Portugal. Il fallut faire acte d'autorité si on voulait assurer la rentrée des fonds qui appartenaient à cette ar-

mée , et le maréchal Masséna se vit contraint de forcer la caisse des payeurs pour en tirer les fonds qu'on y avait déposés indûment. Le maréchal Masséna avait de la répugnance à se compromettre dans des affaires de ce genre, depuis les rudes leçons que Napoléon lui avait données en Italie, et cette violation obligée des caisses du payeur fut pour lui une nouvelle cause de dégoût. Il s'y résigna cependant, et grâce à ce qu'il

TORRÈS-VÉDRAS. 344

obtint par ce moyen, grâce à un envoi de fonds de ~ — ~ ~ Paris, il fit acquitter quelques mois de la solde arriérée, sans pouvoir néanmoins l'acquitter en entier. Le 2<sup>e</sup> corps resta encore créancier de trois mois de solde, le 6<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> de deux. Masséna parvint ensuite à rassembler des grains, des bœufs, des mulets, surtout des ânes, et put espérer d'entrer en Portugal avec vingt jours de vivres, dont moitié sur le dos des soldats, moitié sur des bêtes de somme, en laissant les places de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida approvisionnées pour plusieurs mois. Il réunit en outre une soixantaine de pièces de grosse artillerie, et les achemina de Ciudad-Rodrigo sur Alméida. Les blés étant mûrs, il se procura des faucilles dans le pays, et fit foire la moisson par les 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps. Ce genre d'occupation ne déplaisait pas au soldat, et devait lui valoir quelque abondance , car cette année la moisson était en Espagne de la plus grande beauté. Malheureusement il y avait moitié des terres, ou demeurée sans semence , ou dévastée d'avance par la pâture en vert à laquelle on avait eu recours afin de nourrir les chevaux. Cependant ce qui restait devait fournir outre l'alimentation présente, un utile complément pour les magasins.

Pendant ce temps le général en chef avait ordonné qu'on procédât à l'investissement d'Alméida. Étant prêt, Le maréchal Ney s'était avancé avec le 6<sup>e</sup> corps, suivi du 8<sup>e</sup>, pour refouler les Anglais sur la Coa, petite rivière qui, comme l'Agueda, coule de la Sierra de Gâta (ou Estrella) dans le Douro, en passant à une portée de canon d'Alméida. (Voir la carte n° 53.) Alméida est sur la droite de la Coa, et par

jQilM 1840.

conséquent se trouvait de notre côté. Lord Wellington persistant dans son imobilité malgré les cris de malédiction des Espagnols qui étaient irrités au point de ne plus communiquer avec lui, était campé à Alverca, sur le penchant des hauteurs qui forment l'enceinte de la vallée du Mondego, et de là observait froidement ce qui se passait, il avait seulement une avant-garde de troupes légères sur la droite de la Coa. Cette avant-garde, forte de six mille hommes d'infanterie et d'un millier de chevaux, était sous les ordres du général Crauford. Le général en chef enjoignit au maréchal Ney d'éloigner cette avant-garde, et de le prévenir à l'instant même si les Anglais paraissaient disposés à tenir, ce qui n'aurait guère concordé avec leur attitude actuelle. Voyant approcher le moment des opérations offensives, il avait prescrit à Reynier de passer le Tage avec le 2<sup>e</sup> corps, et de venir prendre position sur le revers de la grande chaîne, qui, comme nous l'avons dit, s'appelle Guadarrama entre Ségovie et Madrid, Sierra de Gâta entre Ciudad-Rodrigo et Alcantara, et Sierra de l'Estrella quand elle a pénétré en Portugal. Il lui ordonna d'avoir ses avant-postes vers Alfayates et Sabugal au débouché des montagnes, tout en restant encore à Coria pour observer la vallée du Tage.

Les chaleurs, les travaux du dernier siège avaient fatigué le 6<sup>me</sup> corps, et mis beaucoup de ses soldats à l'hôpital. Par ce motif le maréchal Ney aurait voulu aller chercher la fraîcheur dans la partie montagnueuse de la contrée, y attendre en repos la 6<sup>e</sup> des divisions, pour agir ensuite vers l'automne contre

Juillet 1810.

TOULOUSE VEDBÂS. 343

Almeida et Almeida pris, contre l'armée anglaise» Le général en chef, après avoir accordé un repos de quinze ou vingt jours en juillet, voulait qu'Almeida tombât en août pour prendre l'offensive en septembre. Il ordonna donc l'investissement d'Almeida.

Le maréchal Ney exécuta les ordres qu'il avait reçus, et avec une rare énergie comme on va le voir. Il obligea les arrières-gardes anglaises à se replier précipitamment, et les chassa devant lui jusqu'à un fort dit de la Gemception, ouvrage régulier établi sur la route de Ciudad-Rodrigo à Almeida, et au sommet d'un plateau qui commandait cette route. Les Anglais avaient miné ce fort, ne voulant ni se priver d'une garnison pour le défendre, ni le livrer à nos troupes. Mais notre cavalerie s'avança si vite qu'ils ne purent faire sauter que deux bastions. L'ouvrage pouvait être facilement réparé; on s'en garda bien, car on ne se souciait pas plus que les Anglais d'y laisser une garnison. Le maréchal Ney combattit avec la cavalerie de Montbrun, et l'infanterie de la 4<sup>e</sup> division Loison, arriva le 24 juillet devant Almeida, le maréchal s'apprêtant de très-près le général Crawford, qui était, comme nous dit, en avant de la Coa avec cinq à six mille fantassins et un millier de chevaux. Ce général se retirait en une ligne brisée, dont la droite s'appuyait à



la Coa, et la gauche à Alméida<sup>^</sup> sous la protection des feux de la place. Le maréchal Ney, dont l'ardeur bouillonnait à la vue des Anglais, se proposait de couper d'abord les An<sup>^</sup>aïs d'Alméida, et puis de les précipiter dans le ravin profond de la Coa. Il les fit charger sur leur gauche, vers Al<sup><^</sup>

Rarde dos Anglais.

loitlt 4810.

mc<sup>^</sup>ida<sup>^</sup> par Monfbrun avec la cavalerie légère, avec un n<sup>»</sup>giment de dragons et les compagnies de tirailleurs formées pendant le dernier siège. H fit en même temps aborder vivement leur centre et leur droite par l'infanterie du général Loison. Quoique les Anglais ne fussent pas de grands marcheurs, ils pouvaient néanmoins forcer le pas pendant quelques heures, et ils ne perdirent pas de temps pour se rapprocher de la Coa , en tâchant de se tenir à portée des feux de la place qui les couvrait, et du pont de la Coa qu'ils avaient à franchir. Le mare\* chai Ney les poursuivit aussi vite qu'ils se retiraient. Montbrun avec sa cavalerie et ses tirailleurs les chargea sous le feu même des canons d'Alméida, et les obligea à s'en éloigner, tandis que Loison , enfonçant leur infanterie, les rejetait sur le pont. S'ils avaient eu moins d'avance , il ne se serait pas échappé un seul homme de ce corps. Néanmoins on leur tua ou prit 7 à 800 soldats, perte très-sensible pour les Anglais qui étaient en petit nombre, et qui avaient la prétention de ne se laisser jamais entamer. Après ce brillant coup de main on investit Alméida , et on commença les établissements nécessaires pour le 6\*\* corps, qui allait être cJiar<sup>^</sup> de ce siège comme il l'avait été du précédent. Le général Junot aurait voulu que cet honneur appartint au 8\* corps, mais il eût fallu changer

l'ordre de bataille pour qu'il en fût ainsi , et le général en chef s'y refusa.

Le maréchal Ney, sachant qu'on aurait à passer deux mois dans ces cantonnements, y fit construire des baraques pour ses troupes, et puis envoya les

Août 1840.

TORRÈS-VÉDRAS. 345

soldats à la moisson. Le blé était si superbe, le bétail ne manquait pas, et Tannée put séjourner en cet endroit sans essayer aucune privation. En même temps elle s'étendit au loin, afin de couper les fascines dont on allait avoir grand besoin pour les travaux du siège, surtout à cause de la nature du sol.

Âlméida était un pentagone régulier, parfaitement investi fortifié, complètement armé, pourvu d'une garnison de 5,000 Portugais, et établi sur un sol de roc, dans lequel il était très-difficile d'ouvrir la tranchée. Il fallait donc, pour se couvrir, beaucoup de sacs à terre, beaucoup de fascines et de gabions. On employa la première quinzaine d'août à moissonner, à se procurer le matériel indispensable, et à attendre la grosse artillerie. Le 15, jour de la Saint-Éloi, Napoléon, on ouvrit la tranchée. Masséna s'était le 5 août transporté sur les lieux, et on avait choisi pour point d'attaque le front du sud, ainsi que le bastion de San-Pedro, qui semblait moins défendu que les autres. La nature pierreuse du sol ne permit pas d'abord de s'y enfoncer profondément, et il fallut se couvrir avec des sacs à terre. Les jours suivants on approfondit la tranchée, on la prolongea à droite et à gauche, afin d'occuper des positions d'où il était possible d'établir des feux de ricochet sur le bastion attaqué. Ces travaux coûtèrent

des hommes et du temps, car on était mal abrité, et on avait résolu de n'employer l'artillerie que lorsqu'on pourrait déployer tous ses feux à la fois. Afin d'y suppléer on plaça dans des trous, comme à Ciudad-Rodrigo, des tirailleurs qui étaient chargés de tirer

3W LIVBB XXXIX-

^^' sur les caïKHUiers ennemis. Cependant on clieim-

Août 1810. . , ^ . . .

naît lentement, car a toui moment on trouvait la roche vive, et il fallait recourir à la mine pour creuser les tranchées. A peine la première parallèle était-elle ouverte sur toute soa étendue , qu'on dé\* boucha en zigzag pour procéder à Touverture de la seconde, et on la conduisit très-près du bastion de San-Pedro sans avoir lire un coup de canon.

Tandis qu'on exécutait les travaux d'approche ^ on avait construit onze batteries , et on les avait ar\* mées de 64 pièces de gros calibre, amenées de Ciudad-Rodrigo et de Salamanque. Le 26 août au matin, rartillerie étant prête, le maréchal Masséna ordonna d'ouvrir le feu. Les projectiles tombant dans tous les sens sur une petite place , qui , quoi\* que bien fortifiée, pouvait être presque enveloppée par les batteries des assiégeants, y causèrent de grands dommages. L'ennemi répondit avec vigueur, mais sans pouvoir tenir tête à notre artillerie, qui était servie avec autant de précision que de vivacité. Plusieurs édifices se trouvaient en flammes. Efircjui lo Vers la nuit une i>ombe heureusement dirigée, tomamène baut sur Ic magasin à poudre qui était au centre

la reddition , , , " ^ ^ ^ , /

d Aimiida. même de la vule, et dans le cliateau, y determma une explosion effroyable. Une partie des maisons furent renver-sées, et près de 300 hommes périreiU, soldats ou habitants. Il y eut même des pièces de canon précipitées dans les fossés, et des portions de jemparts entr'ouvertes\* Nos tranchées avaient été rempUes de terre, de cailloux, de débris de tout ^enre, au point d'exiger d'assez grands travaux ^KMir les déblayer.

^«KâlSie.

TORBÈS'VÉDRAS. U7

Ce fut surtout le lendemain S?, qiund il fit jour, que le désastre de la ville parut d'ass toute son hor\* reur. Les habitants conste-raés deataudaient qu'on ne les exposai pas davantage à ces ra-vages de U foudre. Les troupes de la garnison, indignées ecmam les défenseurs de €&idad-Rodrigo de Timinobilié persévérante des Anglais, disaient qu'on ne devait pas les sacrifier phis long-temps à Té^isme d'ua al\*lié impitoyable, et parlaient aussi de se rendre. Masséna, jugeant trè&4)iea du désordre qui devait régner dans la place , la fit sommer dans la journée du 27, en écrivant au gouverneur qu'après uh accident comme celui qui venait de le frapper, il était impossible qu'il pemssât pins loin la résistance. Le gouverneur se mit à parlementer et à disputer sur les condi-tions\* Pendant ce temps , un général portugais, le marquis d'Alo-ma, qu'on menait avec soi, ainsi que plusieurs autres officiers de la même nation, afin d'essayer de leur influence sur l'armée poiv tugaise, se montra sur le rempart, s'abœicha avec quelques offi-ciers de la garnison, et fut accueilli trèsamicalement. Tout prou-vait qcey cette garnison ne voulait plus se défendre. Pourtant le gouverneur ayant encore disputé toute la journée, Masséna fit re-commencer le £ea , mais n'eut que quelques coups de canon à ti-

rer, car à (mze heures du soir la capitulation fut acceptée aux conditions que nous avions jetées.

Le lendemain 28 août le 6<sup>e</sup> corps, qui avait eu la Résultats gloire de ce second siège comme du premier, entra ,r Aiméida! dans AJméida, et conmaença ainsi par deiux faits d'«a^ mes glo-riéHK l'invasion du POrtugai. On trouva près

Sept. 4810.

de 5 mille hommes dans la place, d'assez grands approvisionnements en vivres, et une belle artillerie. Les 5 mille prisonniers de la garnison se composaient du 24<sup>e</sup> riment de ligne portugais et de miliciens. Masséna était assez embarrassé de ces prisonniers, particulièrement des derniers. Les Anglais avaient cherché à persuader aux habitants du Portugal que les Français avaient la coutume de tuer tout ce qu'ils prenaient. Il pensa que c'était im démenti utile à donner à ces bruits que de renvoyer ces miliciens, paysans pour la plupart, en les chargeant de dire à leurs compatriotes que ceux qui ne se défendraient pas seraient traités avec la même indulgence. Quant au 24<sup>e</sup> portugais, sur l'avis du marquis d'Aloma , Masséna lui proposa d'entrer au service de France, à l'exemple d'autres Portugais déjà enrôlés dans l'armée française, et le trouva disposé a accueillir cette proposition. Tous, soldats et officiers, acceptèrent, les uns pour désertier bientôt, les autres par ressentiment contre les Anglais, qui les laissaient battre sans les secourir. Masséna fit ensuite réparer Alméida pour le remettre en état de défense.

La première partie du plan de campagne, celle qui consistait dans la conquête des forteresses de la frontière, était donc heureusement accomplie. On avait une bonne base d'opérations,

bonne toutefois si on pouvait approvisionner les places conquises^ y créer des hôpitaux, des magasins, et y mettre des forces suffisantes pour couvrir les communications. Seulement on avait trop de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, car c'étaient deux garnisons au lieu

TORHÈS-VÉDRAS. 34§

d'une à laisser en arrière, c'était double provi- •

sionnement à se procurer, double soin de défense ^ pour im même objet, car les deux places étaient si voisines, que Tune servait au même usage que Tau- Ire. Aussi Masséna voulaitpil détruire Alméida, ce Masséna qui eût été fort heureux; mais, ignorant que Napo- J^roireAi^ léon à Paris pensait comme lui à cet égard , et ne <sup>TM\*</sup>!\*> <sup>TM</sup>«'» •'

^ \*-^ ' ne I ose pas,

rayant su que plus tard, il décida la réparation et dansiignola mise en état de défense de ce poste, et il com- i^Tntenlions mença enfin ses dernières dispositions pour l'entrée ^®^\*p<^\*^"en Portugal.

On était en septembre , et il se proposait de franchir la frontière du 4 0 au 1 5. Napoléon après l'avoir beaucoup félicité de la prise de Ciudad-Rodrigo et de celle d'Âlméida, l'avait vivement pressé d'entrer enfin en action, et, une fois en marche, de se jeter à corps perdu sur les Anglais. — Ils ne sont pas plus de 25 mille, lui écrivait-il; vos soldats doivent, même après les sièges et les maladies de l'été, s'élever au nombre d'environ 60 mille ; et comment vingt-cinq mille Anglais pourraient-ils résister à soixante mille Français commandés par vous ? Hésiter serait un

scandale de faiblesse qui n'est pas à craindre d'un général tel que le duc de Rivoli et le prince d'Essling. — Masséna n'avait pas besoin qu'on le pressât d'aborder franchement les Anglais quand il les rencontrerait sur ses pas, mais il voyait avec douleur les illusions que se faisait Napoléon sur la force des deux armées, et avait le vague pressentiment qu'il serait, lui, la première victime de ces illusions, en attendant que Napoléon le devint à son tour, ce que personne ne prévoyait alors, excepté

916 LITRE XXXIX,

peut-être le général britannique; «eul Wen placé en

Ëurc^ pour en juger saineiiient.

y^^^^ Masséna n'ayaU maHhenreusemeBt pas tout ce que

"^d^^iord^^ supposait Napoléon, et te» Ânglais étaient antreweiiirtgu» et ment forts que celui-ci ne Timaginait. Les trois corps

du maréchal ~i g r

Uàmém, réunis de Reynier^ Ney et Junot, qui ne comptaient \*ie8 to^ P^ 80,000 hommes\*, comme on te croyait à Paris, iwcriui^i. B9aig66,000, pouvaient tout auplw en réunir 50,000 en entrant on Portugal. En effet, les sièges aratent coûté au moins 2 milte hommes an corps du maréchal Ney, La saison ayant rapidement passé de phiies continuelles à des chaleurs étoufikntes, avait entevé au corps de Ney, et surtout à celui de Junot qui était composé de jeunes gens, au noins 7 à 8 mille liommes. 11 fallait laisser dans tes places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo des garnisons qui ne pouvaient pas être moindres de i ,300 hommes dans Tune, de 1,800 dans l'autre, ce qui faisait 3 mille. Il fallait enfin

quelques troupes <sup>^</sup>lides sur les derrières, et le général en chef, malgré son désir de ne pas <sup>^</sup>disséminer ses forces, avait résolu, indépendamment des gamàoms d'Âhooéida et de Ciudad-Jlodrigo, de laisser au général Gardasine une colonne de trois mille hommes, composée d'un millier de dragons et de deux nùUe soldats d'infanterie, pour rendre tes routes praticables entre les diverses places qui fornuâent notre base d'opé\* ration , pour achever tes vastes magasins qu'il im<portait d'avoir sur nos derrières, pour reaieillir enfin les hommes sortant des hôpitaux. Par ces divers motifs, Masséna, dans le momei <sup>^^</sup> ne pouvait imrtif qu'avec 50 mille honraes tout au plus:

#### TORRÈS-VtDRAS. 35C

Cétùt bien peu contre lord Wellkigtoii, qui venait de ramener le général Hill snr Abrantè», dès qu'il avait aperça \e moiïyement du général Reynier yers la Sierra de Gata<sup>^</sup> et qui, avec les %o imlle Anglais, les 15 mille Portugais qu'il avait déjà, possédaïf ainsi un total de 50 mille hommes d'excellente qua\* lité. Contre les positions défensives, qui en Portugal se rencontraient à chaque pas, et que k<sup>^</sup>d Wellington savait si bien choisir et défendre, il nous aurait fialhi au moins nn tiers de plus pour lutter avec un avantage égaL En se retirant, lord Wellington al-» lait voir son armée augmenter encore par le rallie\* ment dos Portugais, par la jonction des Espagnols de Badajoz, par l'arrivée à Lisbonne des renftnrts de Cadix. Il devait donc avoir sons les murs de Lisbonne, indépendamment des lignes de Torrès-Védras dont Texistence était ignorée des Français, une force d'environ ftO mille hommes. Arrivés devant ces lignes, à qud nombre seraient réduits les 50 mille hommes de Masséna , obligés de tont portw avec eux, ayant eu beaucoup de combats à soutenir, et probiAile-



ment même quelque grande bataille à livrer? Ce n'était pas faire une supposition bien exagérée que de les croire réduits à 40 mille, mourants de faim devant les 80 mille Anglais, Espagnols, Portugais, de lord Wellington, qui seraient eux bien pourvus de tout, et retranchés dans quelque forte position défensive, avec la mer et les escadres britanniques pour appui. Ce n'est pas tout encore. Masséna devait arriver par la gauche du Tage, qui entre Abrantès et Lissabonne est un vaste fleuve, et se trouve sans moyen de passage en présence des Anglais,

Sept. 1840.

que leur matériel maritime mettrait en possession des

deux rives. Il aurait donc fallu que 20 ou 30 mille Français, partant de l'Andalousie avec un équipage de pont qu'on aurait pu faire descendre d'Alcantara, tinssent donner la main à Masséna sous Abrantès, que Masséna lui-même eût 70 mille combattants au lieu de 50, et alors, en déduisant les pertes, il y aurait eu chance de succès contre lord Wellington, sauf toujours la difficulté de vivre, laquelle eût été fort diminuée toutefois par l'occupation des deux rives du Tage, car l'Alentejo présentait des ressources dont les Français venus de Badajoz pouvaient s'emparer avant que les Anglais eussent le temps de les détruire.

Le maréchal Masséna, tout en se résignant à obéir, Masséna écrit (écrivit donc) à Napoléon pour lui dire que ses

de nouveau \*\* ^

à l'Empereur forces étaient insuffisantes par rapport à celles des Anglais, que les routes étaient épouvantables, qu'il

les difficultés ^^ trouverait rien pour vivre, qu'à peine parti toutes ^^.. ses communications seraient interceptées, que c'est r expédition \* ' »

at> Portugal, a peine s'il serait possible de communiquer de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, qu'il ne pourrait rien recevoir, que c'était donc un grand problème de savoir comment il parviendrait à subsister devant les Anglais pourvus de tout, fort accrus en nombre, tandis que lui serait fort réduit, et qu'il n'avait aucune chance de succès si on ne faisait pas arriver promptement sur ses derrières un corps considérable, qui apporterait non-seulement un secours d'hommes, mais des vivres, des munitions de guerre et des chevaux pour les traîner. Ce que Masséna découvrait dans sa prévoyance, ses lieutenants le découvriraient comme

Sept. 4840.

TORKÈS-VÉDRAS. 153

lui, Ney, lunot^ Reynier, sur qui ne pesait pas, il est vrai , la chaîne difficile de contredire l'Empereur, déclaraient chaque jour que Fentreprise n'était pas sage avec les moyens dont on disposait , qu'il était facile de rédiger des plans à Paris, et de donner loin de la réalité des choses des ordres qui sur les lieux étaient in-exécutables, qu'il fallait oser faire de sérieuses représentations à l'Empereur, et refuser de marcher tant qu'il n'aurait pas envoyé ce qui était nécessaire pour réussir. Malheureusement Masséna , qui, nous l'avons déjà dit, venait d'être comblé de faveurs, et qui craignait de passer pour timide aux yeux d'un maître très-exigeant en fait d'ènei^ie, Masséna eut un tort, le seul grave de cette campagne, tort que partagent souvent même les caractères les plus indépendants sous des maîtres non contredits, celui d'accep-

ter une mission déraisonnable, et il se décida à marcher en avant. D'ailleurs il comptait sur la prochaine arrivée du général Drouet avec 20 mille hommes, sur celle du général Gardanne avec 8 ou 9 mille, et même sur le concours probable des troupes d'Andalousie; il comptait sur cette fortune qui depuis vingt ans ne l'avait jamais trahi, et enfin, tout fatigué qu'il était, il sentait dans le fond de son âme la confiance que, s'il pouvait joindre l'ennemi quelque part, il lui ferait éprouver un tel échec, que la guerre serait peut-être terminée en une bataille, et qu'il n'aurait plus que des débris à poursuivre jusqu'aux bords de l'Océan.

Quant à Napoléon, malgré les lettres qu'il reçut, Maigre il persista, s'étant accoutumé depuis longtemps à '^j^^j^^J, ""',\* entendre les généraux exagérer les ressources de Momna,

Sept. 4840.

Napoléon

persiste

à ordonner

r expédition

de Portugal.

rennemi et diminuer les leurs, ne tenant compte dans l'armée anglaise que des Anglais, qu'il évaluait sur de faux rapports à 95 mille hommes tout au plus, considérant comme rien les Espagnols et les Poru\* gais, se figurant dès lors que 50 mille Français viendraient facilement à bout de 25 mille Anglais, ignorant l'existence des lignes de Torrès-Védras, ii^imaginant pas tout ce que l'ennemi trouverait de ressources dans la distance, le climat, la

stérilité des lieux, ayant enfin contracté l'habitude qui semblerait ne devoir être que celle de la médiocrité, mais qui grâce à la flatterie devient quelquefois celle du génie lui-même, l'habitude de croire à l'accomplissement de tout ce qu'il désirait. Il répondit à toutes les objections qu'il fallait marcher, et ne pas laisser les Anglais quand on les rencontrerait. Masséna se décida donc à partir, espérant qu'on lui enverrait ce qu'on lui avait promis, et que la fortune et son grand courage ne lui feraient pas défaut. Il avait fixé le 10 septembre pour le passage de la frontière; il ajourna jusqu'au 16, afin d'être mieux préparé, et de laisser passer les chaleurs, qui étaient encore très-fortes à cette époque. Il s'était flatté de pouvoir amasser six mois de vivres à Ciudad-Bodrigo et Alméida, avec des approvisionnements suffisants pour le cas d'une retraite de l'armée; il s'était promis aussi de transporter avec lui vingt jours de subsistances, ce qui, pour cinq mille hommes, supposait un million de rations. En ceci comme dans tout le reste, la réalité se trouva bien au-dessous de l'espérance. Au moment du départ venu, il n'a pu introduire que quatre mois de vivres dans

Sept. 4\$40.

TORRÈS-VÉDRAS. 355

les deux parties; il avait dû renoncer à la formation de magasins sur les derrières de Tannée, et n'était parvenu à réunir que pour seize jours de vivres, même après avoir ruiné tous les moyens de transport du pays, depuis Buiosuaqn'à Sabfflm»q«e. Il est vrai qu'après les Mirchés passés, des réquisitions ordonnées devaient procurer encore 1,200 mille rations de grains, et qu'il laissait à ses agents à Salamanque le soin de s'entendre avec le général Gardanne pour continuer en son absence

l'exécution de ses ordres. De six jours de vivres qu'il avait réunis, le soldat en portait six dans son sac, et dix devaient suivre sur des mulets, des ânes et des boeufs. Au lieu de 4 00 boudies à feu, qui n'auraient représenté que deux pièces par huit hooames, il pouvait à peine en acheter 72, par la nécessité où il se trouvait de porter des munitions de guerre pour toute la campagne. Ses chevaux d'artillerie étaient déjà très-fatigués par les deux sièges auxquels on les avait employés, mais deux mille boeufs les aidaient à traquer le gros matériel. Des troupeaux de moutons enlevés à la contrée suivaient chaque corps d'armée ; en un mot tout était disposé comme pour la traversée du désert. L'armée, malgré l'humeur chagrine de quelques chefs, voyait approcher avec plaisir le moment où elle allait sortir de sa longue inaction, et aborder enfin les Anglais. Les deux corps de Ney et de Reynier étaient formés de soldats éprouvés. Le corps de Junot seul était jeune, mais instruit, et avait déjà reçu la flamme de l'esprit militaire au contact des deux autres. Il était, en outre, débarrassé de tout ce qui était faible et malingre, ayant laissé aux hôpitaux cinq mille

~ hommes sur vingt mille. L'infanterie mal vêtue, mais

bien chaussée et bien armée, mûre d'âge et d'expérience, respirait la confiance. Les dragons, formant la principale force de la cavalerie, étaient noircis au soleil, rompus à l'exercice du cheval, armés de longs sabres de Tolède, qui causaient à chaque atteinte des blessures mortelles. Si jamais la valeur avait pu vaincre la nature des choses, cette armée était digne de le tenter! Masséna, Ney, Junot, Reynier, s'ils avaient été d'accord, n'auraient pas été au-dessous d'une pareille tâche, et, à la tête de pareils soldats,

ils n'étaient pas sans chance de l'accomplir ! i»as.s.,jîP Ses derniers préparatifs achevés, Masséna ébranla

(ieVôrtugar son armée le 16 septembre au matin. Avant de

^ \*^hri"" "" monter à cheval, il expédia encore un aide de camp à l'Empereur, pour lui redire tout ce que nous venons de rapporter des difficultés de l'entreprise, et ix)ur demander instamment de prompts secours en hommes et en matériel, puis il se mit immédiatement en route. L'armée déboucha sur trois colonnes au delà des frontières du Portugal. (Voir la carte n"" 53.) Le corps de Reynier (le 2\*), amené du versant sud de l'Estrella sur le versant nord, devait joindre l'armée à Celorico, et former la gauche. Ney, avec le 6", marchant par la voie directe «ur le même point de Celorico, formait le centre. lunot^ avec le 8\* corps formant la droite, devait passer par Pinhel, et se tenir un peu en arrière, afin de protéger l'énorme convoi de bœufs, de mulets, d'ânes, dont on était suivi , et qui portait ce dont on avait le plus besoin , Difficultés Ju pain et des cartouches.

Ao la march\*. Les premiers pas faits dans ce funeste pays justifi-

## TORRÈS-VÉDRAS.

fièrent tout ce qu'on avait craint. On s'était attendu à le trouver aride, car beaucoup de soldats l'avaient déjà traversé, mais on le trouva de plus dévasté par le fer et le feu. Partout les villages étaient déserts, les moulins hors de service, les meules de grain ou de paille en flammes. Tout ce que la population n'avait pas détruit, les Anglais s'étaient chargés de le détruire eux-mêmes. Il ne se présentait pas un guide dont il fAt possible de se servir. A peine rencontra-t-on quelques vieillards qui n'avaient pu suivre

la population fugitive , et desquels on ne tira pas de grandes informations. On y suppléa avec trois ou quatre officiers portugais attachés à l'armée, et avec quelques hommes du 24<sup>e</sup> portugais, les seuls qui n'eussent pas déserté. On s'éclaira comme on put au moyen de ces guides, sur des chemins à peine propres aux plus mauvais charrois de l'agriculture. Toutefois au milieu de ce désert pierreux, desséché par le ciel , incendié par les hémimes , s'il ne restait ni blé, ni bétail , il restait des pommes de terre, des haricots, des choux de très-bonne qualité, dont le soldat eut grand plaisir à remplir sa soupe.

Le 17, Masséna ralentit un peu la marche du 6<sup>e</sup> corps, qui était le plus alerte, pour donner au 2<sup>e</sup> le temps de rejoindre. Il arrêta le gros de l'armée à Juncaïs, sur la route de Viseu. Junot avait suivi péniblement, et était encore en arrière avec la masse des bagages.

Il s'agissait de savoir quelle route on suivrait dans cette vallée du Mondego, qui porte à l'Océan les eaux du versant septentrional de l'Estrella. Le Mondego, descendu du nord de l'Estrella, irait se

Sept. 1810.

DescTîptittri de la vallée du Mondego.

Obstacles (juVile prvsente k

36« LIVftE XXXIX.

confondre avec le Douro, si une ehatne seeondaire,

â^nt IS40

appelée Sierra de Ctranmta, ne venait rarréler, le ""^\*!^f ^' détourner vers l'ouest, et le contraindre à se jeter déboucher sur daus TOcéau après avoir traversé Coimbre. Ce fleuve

Coimbro.

coule donc entre les eontre-forts de FEstrella et les pentes moins abruptes de la Sierr» de Caramuia, enfermé ainsi: dans une espèce de bassi» arrondi , jusqu'à ce (ju'il en sorte par une ouverture étroite qu -il s'est violemment ouverte un peu avant Coimbre. Que Iliasséna passât à droite, qu'il passât à gauche du IMbndego, pour se rendre à Coimbre, où il devait trouver d'abondantes ressources et la grande route d'Oporto à Lisbonne , il avait de nombreuses difficultés à vaincre. A gauche il devait rencontrer les contre-forts escarpés de t'Estrella, à droite les fortes ondulations de ta Sierra de Caramula, les uns et les autres fttciles à défendre, et dan» taus^ les cas, au fond même de la vallée , à son débouché sur Coimbre, une sorte de goi^ (pie les AnglaÎB ne man\* queraient pas de fermer. Ayant donc les mêmes obstacles à surmonter de l'un comme de l'autre côté, il préféra la rive droite à la rive gauche, parce que sur îes pentes moins abruptes de la Sierra de Caramula il avait chance de trouver plus de culture et plus de ressources pour son armée. Gr tout ce qu'on pouvait recueiMr de vivres en route était une économie faite sur ceux qu'on portait avec soi. PSSir ce motif, arrivé à Celorico, Masséna quitta la rive gauche pour la rive droite du Mondego, et se dirigea sur Yiseu, petite ville de sept à huit mille âmes, ou se tenait un grand mardié de bestiaux ^.

' Le doc de Wellhigtou, dans 8a oorrapoiidaBce » wiuée et en gén^



Le 2<sup>r</sup> et le 6<sup>e</sup> corps arrivèrent le 49 à Viseu, dmit toute la population était en ftiHe, à Texcep<sup>t</sup>ton seulement de quelques impotents, hommes (m femmes 9 qui n'avaient pu s'en aUer« Oioique les Angkûs eussent détruit les faurs, les moulins, les greniers, et mis le feu aux meules de grams, pour<sup>\*</sup> ^mt on recueillit beaucoup de légumes, mémae assez de bétail, et les soldats qui avaient cru ne rien trouver que ce qu'ils apportaient sur leur dos, se mon>trcFent satisfaits et confiants. Quelqnesrûns même eurent TimpriMlenée de jeter sur les routes le biscuit dont leur sac était rempli, se disant qu'ils saur raient bien vivre partout.

La partie de l'armée la plus à plaindre était l'ar-

Sepl. 4810.

Arrivée

de r année à

Viseu.

rai si impartiale, bHmebemicott|^ le naréchal Maaeeiia é^aT4m<sup>\*</sup> adoplé la route de Viseu. Il prétend que c'est la plus «lauvaise que le tnarédial pût choisir, et il n'en donne aucune raison valable. Pui8qu^>n ne parfait point de la Galice , ainsi qu'on Payait Tait sans sneeès dans k oampa<sup>\*</sup>gie précédente , puisqu'on ne descendait pas jusqu'en Estréisadiire, ce (fui eût entraîné un long détour pour gagner l'Alentejo, il ne restait à suivre que la vallée du Mondego située au nord de l'Estrella; et, dans la vallée du Mondego, la rive droite comme pins fertile était évldemnieat préférable, et n'offrait pas plus que la gMiclie des posítioBS &vonbles au génie défensif des Anglais. Il est vrai qu'on aurait pu

passer par le versant sud de l'Estrella , au lieu de passer par le versant nord ; mais ^m y aurait trooré la rsute cle CasteHferaBoo , snr laqn rle Jnaot aiait AhIU périr trois années ai^tann^^nt. Masséna n'avait donc pas une autre route à suivre que celle de Viseu , et on a droit de s'étonner d'une critique qui est souvent répétée dans la correspondance Imprimée dn duc de Wellington, sans l'appui d^ueone bonne niion. On peot dire qu'elle n'est pas digne de la justesse et de la justice ordinaire de ses jugements, et on regrette que l'illustre général britannique n'ait pas été plus équitable envers un riv«I non moins illustre que lui. H est vrai que les dépêches dn noble due étaientetioées à son fiNiTeiie-meBt, dictées pour le moment présent , et que plus taid , jugeant son rival avec l'élévation qui convenait à sa gloire , il rendait une éclatante justice au maréchal Masséna , particulièrement peiur cette campa^M.

Sq)t! 1840.

360 LIVUE XXXIX.

tillerie, et principalomont le corps chargé d'escorter les bagages. Les chemins étaient presque imprati\* cables, et trois jours de marche avaient suffi pour épuiser les chevaux, et mettre dans le plus mau>'ais étal le charonnage de rartillerie. La colonne des convois avait même essuyé une vive alerte. Le colonel Trent, partisan très-hardi, suivi de quelques Anglais et Portugais , avait profité d'un moment où l'escorte était éloignée, pour assaillir la colonne des bagages; mais l'escorte étant revenue sur lui, il avait été obligé de lâcher sa proie. On n'avait perdu que quelques traînards surpris isolément sur la route.

Séjour Masséna que rien ne pressait, et qui, tout en dési-

^^ Iw^ \* ^^^^ joindre les Anglais, aimait mieux les rencontrer dans un pays plus découvert, accorda deux jours à l'armée afin de rallier le S\*' corps, et de faire réparer les charrois de l'artillerie.

Le maréchal Ney, qui n'était pas plus facile pour SCS inférieurs que pour ses supérieurs, s'étant brouillé avec le vieux général Loison, Masséna avait composé à celui-ci une division d'avant-garde avec des troupes légères, et il la faisait marcher en tête de l'armée, à côté de la cavalerie de Mont-

La\ftiii-garde bnm. Il Icur ordonna à tous deux de se porter en jil'^^ux avant, tandis que la masse des troupes se reposerait à Vi-seu , et les chargea de rétablir les ponts détruits par les Anglais sur les deux petites rivières du Dao et du Criz, qui descendent de la Sierra de Caramula dans le Mondego. Montbnm et Tx)ison employèrent le 22 et le 23 à réparer les |X)nls et à traverser les rivières sur lesquelles ces

environs tlo Busnco.

ponts étaient jetés , li\Tant à chaque pas de pe

tits combats d'arrière-garde qui furent tous à leur avantage.

Le 25, le corps de RejTiier à gauche, celui de Ney au centre, passèrent la petite rivière du Criz. Junot à droite quitta Yiseu. Montbrun et Loison se portèrent sur la rivière de Mortao, la dernière à franchir avant d'être au fond de la vallée du Mondego, et trouvèrent les Anglais plus résistants cette fois; mais ils les obligèrent à se replier et à leur abandonner le lit escarpé de cette petite rivière.

Arrivé à cet endroit, on se trouvait au fond du l armée bassin dans lequel coule le Mondego, et dont il ne '^vicm,^^ sort, avons-nous dit, que par une gorge étroite, j^^^^^lj^an^. pour traverser la ville de Coimbre. C'était là évi- gai'^c » p»^"-

, 1 1 1 • 1 • 1 ^^^ position

demment que les Anglais devaient essayer de nous devant combattre, car sur l'une et l'autre rive ils avaient des positions également fortes à nous opposer. Si nous passions le Mondego pour nous porter sur la rive gauche, nous rencontrions un contre-fort détaché de l'Estrella, et qui, sous le nom de Sierra de Murcelha, se dressait devant nous comme un obstacle presque insurmontable. En restant sur la rive droite, nous avions en face la\* Sierra de Caramula, qui, en se recourbant pour fermer le bassin du Mondego, et prenant ici le nom de Sierra d'Alcoba, nous présentait un obstacle moins élevé, mais non moins difficile à vaincre. Deux chemins, presque parallèles, permettaient de franchir cette Sierra d'Alcoba, pour descendre ensuite sur Coimbre et rejoindre la grande route d'Oporto à Lisbonne. Sur l'un x^mme sur l'autre on voyait des postes nombreux

Biisaco.

Sept. 4Mo.

qui les barraient, et au-dessus, sur des sosmiets coi>v^rts de bruyères, d'oliviers, de pins, on distin\* guait des troupes qui semblaient aller de notre c|aii<che à notre droite. I^es paysans disaient qu'au delà il y avait une plaine. Étai^ce un plateaxi couronnmit la chaîne, duquel il fallait descendre ensuite dttis la plaine de Goimbre, ou bien était-ce la plaine de €oimbre elle^néme ? Avait-on devant m Tannée m^ glaise, voulant dispu-

ter le Portugal sur ces hauteurs si bien appropriées à sa manière de combattre, ou seulement deux fortes arrières n'ayant d'autre désir que celui de disputer le passage, pour relarder notre marche et se donner le temps d'évacuer Goimbre ?

Ney D'après ce qu'on avait sous tes yeux, ces deux

^^ ras!^' ^ suppositions étaient également vraisemblables. leyfteiapojMtion, ni^,, Q^ jij^Y gprès s'être communiqué leurs impres-

seraientdavis j r i r

d assaillir sions, furcut du même avis. Quoi que voulussent sur-ieH^hamp, feire Ics Augtats, ils uc paraissaient pas encore bien TenrMas^énâ ^^blis sur le terrain où on les apercevait, et il ^""edanr '^"^^ '^'^ assaillir sur-le-champ, pour les refouler brusquement s'ils étaient en retraite, pour les forcer dans leur position avant qu'ils y fussent soUde\*ment assis , s'ils voulaient combattre. Ney et Reynier avaient raison. Par malheur Masséna v'était pas encore sur le terrain. Il n'arriva que dans ta soirée, soit que la fatigue à laquelle il commençait à être fort sensible eût ralenti sa mardie, soft qu'il eût été occupé de faire avancer la queue de son armée, qui était toute composée à^ charrois très-embarassants. Ses lieutenants n'ayant pas osé en son absence engager une action générale, avaient »t^

la soirér.

TORUÈS-VÉDBAS. 363

tendu sa présence, et kovsqu'il ftrt rendu sur les Kenx,

il restait tout au plus le temps d'exécuter une reconnaissance pour délibérer sur la conduite à tenir le lendemain.

Le général en chef, après avoir reconnu la position de Tennemi, conçut la même opinion que ses subordonnés, et pensa que les Anglais se préparaient à livrer bataille sur ce terrain. Éviter cette bataille » faut éviter

...« .1 « 9, ' , m « . bataille.

était difficile. On s'était porté sur la gauche du Mondega, qu'il aurait fallu, suite de ponts, passer à gué pour aller ensuite gravir la Sierra de Bferrcelha, on y aurait probablement trouvé des Anglais, qui découvrant tous nos mouvements des hauteurs où ils occupaient, n'auraient pas manqué de lessiver. Te, peut-être de se jeter sur nous pendant cette marche de flanc. S'enfoncer dans la gorge même du Mondego, pour la passer en longeant le fleuve, d'aboutir au delà sur Goimbre, était impossible, les bastions en cet endroit serrant tellement le Mondego qu'il n'y avait aucune route praticable, ni à droite ni à gauche. Il ne restait donc que les deux chemins qu'on avait devant soi, traversant directement Tun et Tandre la Sierra d' Alcoba, à moins qu'on ne cherchât à passer sur la droite, vers le point où cette sierra se rattache à celle de Caramula, dont elle est le prolongement. En cet endroit, en effet, on apercevait un abaissement du terrain qui pouvait donner passage à une armée. Mais les gens du pays, sans doute mal questionnés, affirmaient qu'il n'existait de ce côté aucun chemin praticable aux voitures. On n'avait donc pas le choix et il fallait ou emporter la position ou nous faire obstacle, ou nous retirer. Les

Sept. 1810.

Ney n'est point  
d'avis de livrer bataille.  
Reynier est d'avis contraire.  
Hésolution  
de livrer  
bataille ,  
et plan adopté  
pour  
en livrer.

opinions furent cependant partagées. Le maréchal Ney qui tout à l'heure était d'avis de combattre, n'était plus de cet avis maintenant. Il dit qu'il aurait fallu assaillir les Anglais sur-le-champ, et avant qu'ils se fussent établis dans leur position , qu'à présent il était trop tard, qu'il valait mieux rétrograder que de perdre une bataille dans ces goi^es affreuses, sans savoir comment on se retirerait en ayant à sa suite un ennemi victorieux. A ces raisons il ajouta diverses considérations , désormais intempestives, sur une campagne commencée avec des moyens trop peu proportionnés aux difficultés qu'elle présentait.

Masséna repoussa vivement la proposition de se retirer, qu'il était facile au maréchal Ney de faire parce qu'il n'en devait pas porter la responsabilité. Il dit qu'un tel conseil n'était pas digne du maréchal, et soutint qu'il fallait livrer bataille. Reynier, ordinairement circonspect, opinant cette fois au rebours de son caractère , comme Ney au rebours du sien , appuya l'avis de Massé-

na. Il affirma qu'après avoir bien étudié la position, il croyait pouvoir l'enlever. Masséna accueillit cette opinion, et la bataille fut résolue pour le lendemain. Reynier s'étant fait fort d'emporter la position, c'était à lui de l'aborder le premier, et il fut convenu qu'il essaierait de trèsbonne heure de percer par le chemin de gauche, dit de San-Antonio, tandis que Ney essaierait de percer par celui de droite, dit de Moira (celui-ci aboutissait à la chartreuse de Busaco), que Junot qui était arrivé très-tard dans la soirée, resterait en arrière-garde pour protéger la retraite si on n'avait

Sept. 1810.

TORRÈS-VÉDRAS. 365

pas réussi, que Moutbrun avec toute sa cavalerie se tiendrait en bataille au pied des hauteurs, pour sabrer les Anglais s'ils cherchaient à en descendre, et que l'artillerie, qu'il était impossible de mener avec soi à l'assaut de ces ravins, serait placée sur plusieurs mamelons, d'où elle pourrait envoyer des boulets à l'ennemi. Masséna devait se tenir de sa personne entre les deux colonnes d'attaque, pour ordonner les dispositions que les événements de la journée rendraient nécessaires.

Les généraux français ne se trompaient point en Motif» supposant que lord Wellington était décidé à combattre sur ces hauteurs. Le général anglais en effet, quoique très-prudent, ne voulait pas rentrer dans de Busaco. ses lignes en fugitif, et il était bien résolu lorsqu'il rencontrerait l'une de ces positions contre lesquelles l'impétueuse bravoure des Français semblait devoir échouer, de livrer une bataille défensive, qui lui permettrait de se retirer plus tranquillement, qui raf-



fermirait le moral de ses troupes pour le cas où elles auraient à défendre les lignes de Torrès-Védras, qui même, si elle tournait tout à fait à son avantage, le dispenserait de se replier sur Lisbonne. Dans cette pensée, il avait jugé que la Sierra de Murcelha et celle d'Alcoba, qui viennent, avons-nous dit, se joindre sur le bord du Mondego au-dessus de Goimbre, lui offriraient l'une ou l'autre le champ de bataille désiré. Ignorant laquelle des deux les Français essaieraient d'emporter, il avait placé sur la Sierra de Murcelha le corps du général Hill, «lu'il avait récemment appelé à lui , et s'était établi de sa personne avec son corps d'armée principal

Sept. 4840.

Distribution de Tannée an^laİM sur les hmvteufs de Bmtco.

sur celle d\*Alcoba. Ayant a^^rçu de la pofiUkm dominaale qu'il occupait la marche des Français^ ei leur réuffioA sur la rive droite du Mondego, au pied de la Sierra d'Alcoba, il avait attiré à lui dans la journée du 26 le corps du géoéral Hill, lui avait fiiit passer le Mondego et ^:avir la Sierra d'Alcoba, ce qui avait donné lieu à ces mouvements remarqués par les Français a travers les pins et les l>ruyères qui couronnaient les hauteurs.

Le 26 au soir Tarmée anglo-portugaise était àmac à peu pr^ réunie tout entière, au nombre iTeaviron 50 mille hommes , sur le plateau de la Sierra d'Aïcdbai, depuis les sommets qui dominaient à pîcle Mond^o jusqu'à la chartreuse de Busaco. Lord Wellingtoa avait placé à Textrémité môme de la ^erra, contre le Mondego^ Je détachement portugais qui servait avec le général Hill. Ensuite, en tirant sur sa gauche et sur notre droite, venait la division Hill (la 2^), puis la division Leith (la S\*), jcelle-ci fer-

mant en partie le chemin principal de San-Antonio que devait at-  
 taquer le général Eeynier. La division Picton (la 3<sup>e</sup>) achevait de  
 former ce débouché. Puis venait la division Spencer (la 4<sup>e</sup>), qui,  
 occupant une position intermédiaire entre le chemin de San-  
 Antonio et celui de Moira, pouvait accourir vers l'un ou vers  
 Taulre. La Sierra d'Alcoba se détournant ici pour se relier à celle  
 de Caranmla, formait vers la chartreuse de Busaco une ligne  
 courbe, au centre de laquelle aboutissait le chemin de Moira que  
 devait enlever le maréchal Ney. C'était le général Grawiurd qui  
 avec les troupes légères anglaises et le gros des Portugais occu-  
 pait cette dernière po-

#### TAREÈS-VÉDRAS.

sition, de manière que le chemin de Moira conduisait à la  
 chartreuse de Busaco était battu à la fois par les feux du général  
 Spencer et par ceux du général Crawford. Enfin la division Cole  
 (la 4<sup>e</sup>) formait l'aile gauche de l'armée britannique, vers le  
 point où la Sierra d'Alcoba se reliait à celle de Caranmla. Lord  
 Wellington croyant comme le maréchal MaaBéna qu'au delà ne  
 se trouvait point de route praticable, «vint borné sa surveillance  
 de ce côté à l'envoi de quelque cavalerie légère sous le partisan  
 Trent. Au-dessus de la sierra régnait un plateau large de cent ou  
 deux cents toises, fort pierreux mais sur lequel l'ennemi ne man-  
 quait pas pour se déployer. Lord Wellington avait disposé sur ce  
 plateau de fortes réserves d'infanterie et d'artillerie, afin de  
 répondre à l'improviste sur les troupes assez nombreuses pour gravir le  
 sommet de la position. Il était donc encore plus fortement établi  
 à Busaco qu'à Talavera, et il attendait, non pas sans anxiété,  
 mais sans trouble la Journée du 27.

Les Français vus de tous côtés et voyant à peine leurs adversaires, s'inquiétaient peu des formidables embûches dressées sur leurs pas. Ils étaient environ cinquante, comme les Anglais, et se sentant supérieurs à eux en plaine ils croyaient pouvoir trouver dans leur audace une compensation aux difficultés de terrain qu'ils auraient à vaincre\*. Le 27, à la pointe du jour, les corps de Reynier et de Ney étaient formés, l'un en avant de San-Antonio, l'autre en avant de Moira, prêts à gravir la sierra : l'artillerie prenait position sur quelques mamelons en l'absence de l'ennemi : la cavalerie et le 8<sup>e</sup> corps

Se<sup>e</sup>. 4840.

Principales troupes

françaises au pied

de Busaco.

S4>pt. 1840.

Bataille de Bu.saco, livrée le 17 septembre

étaient en bataille dans la plaine, pour recueillir l'armée si elle était repoussée. Masséna avait pris place au centre de la ligne, sur un tertre élevé, où, bien qu'exposé à toute l'artillerie ennemie, il pouvait à peine discerner les deux points d'attaque, tant le pays, qui était pour les Anglais d'une clarté parfaite, était pour nous obscur et difficile.

Dès la pointe du jour, Reynier, conformément à ce qu'il avait promis, entra le premier en action. La division Merle marchait en tête, guidée par le capitaine Charlet qui la veille avait fait au milieu des plus grands périls une soigneuse reconnaissance des

lieux. Elle était suivie par la brigade Foy de la division Heudelet. Un brouillard épais protégeait nos deux colonnes.

Après avoir suivi quelque temps la route de San- Antonio de Cantaro, qui allait et venait en forme de rampes sur le flanc de la montagne, la division Merle se jette à droite de cette route, et s'efforce de gravir la montagne à travers les arbrées et les broussailles qui la couvrent. Les 2<sup>e</sup> léger et 36<sup>e</sup> de ligne, conduits par le général Sarrut, le 4<sup>e</sup> léger par le général Graindorge, s'élèvent péniblement, en s'aidant de tous les gros végétaux dont ces hauteurs sont hérissées, tandis que sur la route continuent de marcher en colonne le 34<sup>e</sup> léger de la division Heudelet, et derrière celui-ci les 17<sup>e</sup> léger et 10<sup>e</sup> de ligne de la même division, formant la brigade Foy. Après une heure d'efforts la division Merle, protégée quelque temps par le brouillard, parvient au sommet, essoufflée, épurée de fatigue. Aussitôt arrivée sur le bord du plateau, elle se jette sur le 8<sup>e</sup> portugais

### TORBÈS-VÉDRAS. 369

qu'elle culbute, et à qui elle enlève son artillerie. 7

Mais la division Picton est là tout entière, appuyée d'un côté par la division Leith, de l'autre par une forte batterie et par la division Spencer qui de la position intermédiaire qu'elle occupe accourt pour se porter au danger. A peine la division Merle essaye-t-elle de se déployer qu'elle est accueillie en flanc par la mitraille de l'artillerie placée à sa droite, et de front par la mousqueterie de la division Picton tirant à quinze pas. Sous ces décharges meurtrières, le général Merle, le colonel Merle du 2<sup>e</sup> léger, le général Graindorge qui marchait à la tête du 4<sup>e</sup> léger, et le colonel de ce même régiment. Des graviers, tombent blessés mortelle-

ment. Un grand nombre d'officiers inférieurs et de soldats sont également atteints. Voyant le succès de ses feux, le général Picton qui se sent appuyé de droite et de gauche, porte en avant les 88\* et 45\* régiments, le 8\* portugais rallié, et charge à la baïonnette nos troupes surprises, haletantes encore de leur pénible escalade, et privées de presque tous leurs chefs. Il les oblige à se replier jusqu'à l'extrémité du plateau. A ce même instant le 3V de la division Heudelet, Attaque précédant la brigade Foy, débouche par la route sur la gauche de la division Merle, et se hâte de la soutenir. Mais, assailli, avant qu'il ait pu se former, par la mitraille et la mousqueterie, privé de son colonel Desmeuniers, il est refoulé jusqu'au débouché de la route. Nos soldats, aussi intelligents que braves, loin de se laisser précipiter du haut en bas de la position, s'arrêtent à la naissance de l'escarpement, et font de tous les points qu'ils peuvent occuper un feu TOJi. XII. 24

Sept 4840.

370 LIVRE XXXIX.

de tirailleurs meurtrier pour l'ennemi. Ils donnent ainsi le temps à la brigade Foy d'arriver. Celle-ci ayant suivi la grande route apparaît enfin sur le plateau, accompagnée du 31\* qu'elle a rallié, et ayant à sa droite et à sa gauche les restes de la division Merle reformés par le général Samit. Mais en ce moment lord Wellington ayant dirigé la division Leith sur sa gauche la division Spencer sur notre droite, avec toutes ses réserves d'artillerie, combat avec plus de quinze mille hommes, parfaitement reposés et établis sur un terrain solide contre sept à huit mille de nos soldats, essoufflés, pouvant à peine se tenir au bord d'un précipice et totalement dépourvus d'artillerie. Après les avoir cri-

blés de mitraille, lord Wellington les fait aborder à la baïonnette par la masse entière de son infanterie« Nos soldats, assaillis ainsi par des feux épouvantables, poussés sur un terrain en pente par de^ forces doubles, sont inévitablement culbutés, et se retirent emportant dans leurs bras, outre les généraux que nous avons déjà nommés, le général Foy blessé gravement. Reynier qui suivait l'attaque, avait encore à sa disposition le reste de la division Heudelet; mais, c(Hnptant déjà Sl,âOO hommes hors de combat, il craignait de se trop afihiblir par sue obstination imprudente, laqueUe d'ailleurs ne pouvait avoir des chances de succès que lorsque le aiaréchal Ney aurait attiré à lui une partie de l'armée britannique. L attaque Pendant ce temps , en ettet , le maréchal Ney était du maréchal entré en ligne^ malheureusement un peu twd. ce

Ney pas plus . , T^ / , ,. ^ ^ • i^ -i

heureuse qm S expliquait par la diatanoe a panooounr, le vur-  
Sept. 4840.

TORUtS-VÉDRAS. m

lage ée Mcm qui hn serviât de point de 4^wrt, étant fdns êkngùé qae eehii de Sa»-Airtonk> d'oi le général Kaymer s'était nns €tt mandie. Les difficultés ^^ ^^ ^^

• r . • 11 A ^^ général

n étaient pas moBis grandes de sockK^ôité, oar^^ws <>- ivelynier. ire droite la «erra fonnant nne ccmii)e ponr rcgoïn\* dre celle de Ctaranuiki, on avait à supporter penir la gra^ ime redoatiMe<x)nvoi^;ence de i&n^ La roate tracée sur la crête d'un oontrenfort venak débooci^r snr le parc de laCSuurtreusedefinsaoo,

qui était «an\* vert d\*abatts et occupé par la masse entière 4es troupes portugaises. La ctivisîon Loison marchait la pmmère, suivie à quelque distance par la division MardMid en colonne serrée. Une troinème division, celle du général Mermet, était tenue en réserve.

Après un combat de tixatlleurs assez vif, dans lequel nous avions l'avantage de Tintelligence mais le désavantage des lieux, le maréchal Ney lance ses troupes sur la position. Loison quitte la route avec ses deux brigades, et cherche à esralader le flanc de la sierra ^ tandis que Msorchand continue à ^ivre la grande route. A ce flanc de la sierra se trouve attaché le village de Sul, bâti le long d'une rampe à mi-côte. Le général Simon s'y précipite auda- deusement à la tête du 26" de ligne et de la légion du Afidi. Il en chasse les Portugais, y pr^id du canon, et en lait un point d'appui pour essayer de s'élever jusqu'au sommet de la montagne. Un peu à droite de la brigade Simon et contre le même escm-pement la brigade Ferrey, composée des 32\* léger, 66\*\* et 82\* de ligne, gravit péniblement la hauteur, sans l'obstacle, mais au^i sans l'appui du village de SttL Les deux J)rigades, à force de constance et

Sept 4840.

d\*opiniâtreté j s'attachant à chaque rocher, à chaque arbre, parviennent cependant sous le feu meurtrier des Portugal jus- qu'au sommet, lorsque tout à coup rartillerie du général Craw- furd les couvre de mitraille presque à bout portant. Au même in- stant le général Crawford fait croiser la baïonnette à la di<vifflon légère et à la brigade portugaise de Golman, et ci^ibute nos régi- ments avant qu'ils aient pu se former et opposer quelque résis- tance. La brigade Simon s\*arrête au village de Sul après avoir

perdu son général , resté blessé dans les mains de l'ennemi. La brigade Ferrey, ne trouvant à se cramponner nulle part, est ramenée au pied de la montagne. Dans ce moment la division Marchand, demeurée sur la route , et parvenue au point où la division Loison s'est détournée pour se porter sur le village de Su], se voit placée au centre d'un demi-cercle de feux partis de toutes les hauteurs. En butte par sa droite a une grêle de balles des troupes portugaises et anglaises du général Crawford, elle hésite, et au lieu de s'élancer au pas de course sur la Chartreuse de Busaco, elle se jette à gauche de la route, et vient s'abriter contre un escarpement presque à pic. Là recevant par-dessus sa tête quelques feux de la division Spencer qui revient de combattre Reynier, et en flanc tous les feux du général Crawford qu'elle a voulu éviter, elle se trouve dans une impasse, et ne peut ni gravir l'escarpement contre lequel elle est blottie, ni reparaître sur la route qu'elle a quittée et où des milliers de projectiles l'attendent. Le moment d'enlever le parc de la Chartreuse par un élan vigoureux est dès lors passé pour cette division.

Sept. 4840.

TORRÈS-VÉDRAS. 373

Le maréchal Ney ayant déjà perdu 80 mille hommes, parmi lesquels plusieurs colonels et généraux, et raisonnant comme le général Reynier, remet à une nouvelle tentative de son voisin l'effort désespéré qui pourrait tout décider.

Malheureusement il était trop tard pour lancer Masséna de nouveau les troupes épuisées de fatigue, et pour essayer d'ébranler un ennemi victorieux, devenu encore plus confiant dans ses forces et dans sa po- Retourner



, , la positiou

sition. Massénaqui, s'il eût commandé une simple qu'il ne peut division, aurait probablement renouvelé l'attaque, de vhe force. et peut-être triomphé de tous les obstacles par son opiniâtreté sans égale, jugea comme général en chef que c'était assez d'avoir déjà perdu dans une tentative infructueuse 4,500 hommes, morts ou blessée, et sans désespérer de déloger les Anglais, résolut de s'y prendre autrement. Il réunit autour de lui ses lieutenants, auxquels il aurait eu plus d'une observation à adresser sur cette journée. Le général Reynier avait tenu parole et fait ce qu'il avait pu; mais le maréchal Ney avait attaqué tard, et certainement ne s'était pas montré aussi audacieux qu'à Élcbingen. Si, en effet, pendant que le général Loison escaladait la hauteur, il eût lancé lui-même la division Marchand sur le parc de la Chartreuse, en la faisant appuyer par sa troisième division qu'il était inutile de laisser en réserve, puisque Junot formait la réserve de toute l'armée, il eût peut-être réussi, et en forçant l'un des deux débouchés il eût aidé Reynier à forcer Fautre. Masséna ne leur adressa aucun reproche, et les écouta avec le sang-froid impérrisable qu'il conservait dans les situations difficiles.

8«pi. 4»Io.

Reynier exposa sa conduite , et elle était irréprochable. Ney déclara qu'il avait agi de son mieux, et réérinkia de nouveau contre une expédition tentée MD» Hioyens suflsants, et contre le tort qu'on avait de ne pas dire la vérité à l'Empereur. Il indiqua clairement que le plus sage serait de rebrousser chemin , et d'attendre entre Alméida et Chidad^Bodrigo de nouveaux renforts. Masséna ne chercha pas à s'exonérer du résultat de la journée en accusant ses lieutenants, ni à exhiler son chagrin en vaines dis-

sertattons sur ce qui aurait pu être fait, genre de plaintes dans lequel les fmes faibles trouvent un soulagement ; il se contenta de repousser avec hauteur toute idée de mardie rétrograde, puis après avoir ordonné à ses lieutenants de rallia leurs troupes au pied de ta {Herra, de relever leurs blessés et de se tenir prêts à marcher, il se reth^ pour arrêter ses résolutions. De pareils moments étaient le triomphe de cette Ame forte. Masséna se dit qu'après tout les Anglais avaient dA essuyer ausa des pertes considérable», et que sans doute ils n'oseraient pas descendre des hauteurs dans la plaine , ou ils rencontreraient outre notre inlhnterie toujours parfaitement résolue, notre cavalerie et notre artillerie auxquelles ils n\*avaient pafr ea afihîre sur le sommet de la sierra; (et il voyait juste, car les Anglais quoique victorieux crugnaient «ne nouvelle attaque, et n'osaient pas quitter leur

Reconnais- positiott). Il so dit ^icoro que certainement il de-  
^Ha^ droite vait y avoir quelque issue, surtout vers la droite,

^^ge^' ^^ ^ croupes abaissées par lesquelles la Sierra d'Ako-  
ba se rattadiait à la Sierra de CarasMila; qu'où avait cru trop lé-  
gèrement les premiers rap-

Sept. fit».

TaREtS-VÉDHAS. 875

^rt» TecneiUô sur les lieux, et qu\*il n'était pas peissîUe qo'à  
droite^ là oè le terram deveno^ plus bcile, les habitants n'eussent  
pas établi des comiJBiinêatkiiis^ Il envoya donc le général  
Montbran et im officier d'i» rare mérite, le colonel Sainte- Croix,  
c<Hirir avec les dra{;oiis vers la droite de- Farttée,. pour em-  
ployer la miit à chercher une cornmunication. Quant a la gauche ,  
il ne songeait pas il y pass^, car il aurait foliu franchn\* le Monde-

go devant les Anglais^ safu savoir si on trouverait des gués, et enporter des positions tout aussi difficiles que celles de ftisaco. Ses résosilioos prises, il attendit patiesment le résultat des mves- tigungen ordoBiiées.

Le général Sfontbran et le colonel Sainte-Croix i^ureuac

nPfVHl V A l\*t.l^

coururent vers les coteaux niains élevés qui ratta- du» ci^emiR ebaient les deux sieiras, s'enfoncèrent dans leurs aJ^d^n^ut sîme^tés avec cette sag>ilé que dévek>|^ Tha- ^^ bitode\* de hi guerre, découvrirent un chemin qui deBusaco n'était ni plus mauvais ni meilleur que tous ceux du Portugal, et qui de plus était praUcable à l'artillerie. Il s'agissait de savoir jusqu'ou il les conduirait. Arrivés presque au so»met de ces coteaux, à vm pcÂnt d'o4 l'on pouvait apercevoir la plaine de CotalH-e et la gnmde route de Lisbonne, ils rencontrèrent un paysan qui leur dit que ce chemin s'étendbit jwque dans la {^ne, et allait rejoindre te f^nde route de Coimbre près d'un lieu nommé Sardaoî. (Vok te oatte n\* 53,) Ils étaient parvenus en ce monent à un village iqppeté Baïalv», qui était mn peu sur le revevs^ de te sierra, et que le briga^tter Treni n'avMt pas soi^ k occuper. Moal-

LIVRB XXXIX-

Sept. 4aiO.

Masséna décampe dans la nuit du S8 pour tourner

la position des Anglais.

Heureuse

marche

de Tannée

française dans la nuit du S8 au S9 septembre.

brun et Sainte-Croix y laissèrent un régiment de dragons avec de l'artillerie, en échelonnèrent trois autres en arrière avec ordre de défendre le village de Boïalva à tout prix, puis descendirent au galop jusqu'à Sardao pour s'assurer que le paysan avait dit vrai, reconnurent Teiiactitude de son rapport, et revinrent en toute hâte apporter à Masséna la nouvelle de leur heureuse découverte.

Masséna la reçut le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le 28 à midi. Les Anglais contenus par la présence de l'armée française, inquiets de ce qu'elle pouvait tenter, n'avaient pas remué, et semblaient presque aussi paralysés que s'ils n'avaient psus été victorieux. Masséna, sans perdre de temps, ordemna à Junot dont le Corps était intact et plus rapproché que les autres de la route de Boïalva, de décamper en silence à la chute du jour, de se porter, guidé par les dragons de Montbrun, sur la route qu'on venait de reconnaître, et d'aller occuper la plaine au delà. Il enjoignit à Ney de suivre Junot, à la colonne des bagages qui était chargée de trois mille blessés mais déchargée des vivres consommés, de suivre Ney, et à Reynier de fermer la marche avec son corps. La moitié des dragons qui n'avaient pas accompagné Montbrun à Boïalva devait former l'extrême arrièregarde.

Dans la soirée du 28 en effet, quand l'obscurité fut complète y on décampa sans bruit. Junot, par la position de son corps, était tout porté sur la route de Boïalva. Il marcha pendant la nuit entière, arriva sans obstacle à Boïalva, où il rencontra les dragons que l'ennemi n'avait pas songé à troubler, et le 29 au

point du jour descendit dans la plaine de Coimbre,

• , ■ • .1 Sept. 1808\*

qui devenait en ce moment une sorte de terre promise , eût-elle été aussi dénuée qu'elle était fertile et riche. Ney eut quelque peine à suivre Junot, car les bagages et les blessés , n'observant pas exactement l'ordre de marche indiqué de peur de rester en arrière, interrompaient à chaque instant l'écoulement des colonnes. Néanmoins dans la journée du 29, le corps de Ney se trouva tout entier au delà de Boialva, et à la fin de cette journée Reynier s'engagea sur la même route, sans être poursuivi par un piquet anglais. Nos dragons purent ramener à petits pas tous les traînards et tous les blessés, dont il n'y eut pas un seul de perdu.

Ce fut dans cette soirée du 29 que le général surprise anglais s'aperçut enfin du mouvement de l'armée française. Il était resté deux jours immobile dans sa position , se demandant ce que faisait son adversaire » » • p » wne

. t 1 . . w . Coimbre,

saire, et ne cherchant pas à le découvrir au moyen et sa retraite de reconnaissances bien dirigées. 11 ne le devina que de cette manière. Lorsque les casques des dragons français remplirent de leur éclat la plaine de Coimbre. Vainqueur le 27 au soir, il était pour ainsi dire vaincu le 29, et tandis qu'on illuminait à Coimbre pour la prétendue victoire de Busaco, il fallut se préparer à fuir cette cité malheureuse, en détruisant tout ce qu'on ne pouvait pas sauver. Lord Wellington s'empressa en effet de décamper, et de traverser Coimbre en toute hâte, forçant les habitants à quitter la ville et à détruire ce qu'ils n'emportaient

pas. Montbrun et Sftinte^Croix poursuivant à outrance les traî-  
nards anglais et portugais en sabrèrent un certain nombre.

378 LIVRB XXXIX.

Telle fut, SoU8 le eommandeneiit d» HHirédml

Masséna, cette presMère rencontre de 1 armée fra»- Quel ju-  
gement ç^jg^ ^yec Tannée anglaise» On a souvent biân^ ee

on peut ^ ^

porter maréchal d^avoûr livré bataille sans ckance suffisante

surlaconduite , , , i. . . . .

de lord de vaincre, et d avoir ainsi compronus inuttlemevt du  
m^haf '\* ^^ ^ boaucoup de ses soltkits, et jusqu'à an Masséna  
dans certain poiîiit OU a eu raison\* Mais on a trop oublié

led journées \* \* ^

des 27, 28 que sans ce combat meurtrier de Busaeo, ips retint  
bre'^ ^^ dans leur position les Angla» intimidés, Masséna n'au-  
rait pas pu exécuter tranquillement le mouve» ment de flanc sur  
Boïalva, au moyen duquel il fil tomber la position de son adver-  
saire. Il eût été mieux sans doute de ne pas attendre, pour  
recon^naître la route de droite, un échec qui obligeait à la trou-  
ver à tout prix, de la rechercher à ravance, car le seul aspect des  
lieux en indiquait Texistence, et, après ravoir trouvée , de faire  
sur Busaco une simple démcstration pour tromper les Anglais,  
pendant que le gros de Tannée aurait défilé surBo'ialva. On au-  
rait pu ainsi occuper lord Wellington san^ grande effusion de  
sang, le devancer dans la plaine de Coimbre,. et Ty rencontrer sur  
un terrain découvert où toutes les chances étaient pour les Fran-

çais. Mais pour être juste il faut se garder de ces jugements fondés sur des circonstances qu'on a omises après l'événement, et que le général dont Gii apprécie la conduite ne connaissait pas, et que pouvait difficilement connaître. Quoiqu'il en soit, si Masséna n'obtint pas le résultat qu'il poursuivait le jour de la bataille, il Tobtis^ le lendemain, et, quant au général anglais, il fut gravement en faute, car établi depuis longtemps sur les lieux, entonné de

Sept. 4»«0.

tous les renseignements du pays, posté sur des hauteurs d'où l'on découvrait la contrée entière, il est surprenant qu'au seul aspect du sol et de la position des villages, il n'ait pas compris que des communications devaient exister entre la vallée du Mondego et la plaine de Goimbre, par la partie abaissée des sierras d'Alcoba et de Caramula\*. Et comme à la guerre on est souvent puni de ses fautes dans la journée même, il perdit en quelques heures le fruit de ses sages dispositions, et fut obligé d'abandonner le Portugal jusqu'à Lisbonne, mais jusqu'à Lisbonne seulement^ ainsi qu'on le verra bientôt par la suite de ce récit\*

Lorsque les Français entrèrent dans Goimbre, ils trouvèrent la plus grande partie de la population coimbre'^ en fuite, et tous les habitants riches embarqués avec ce qu'ils avaient de plus précieux sur des bâtiments dont on coupait les câbles pour descendre par le Mondego jusqu'à la mer. La plupart des maisons avaient été détruites par les Anglais et non par les habitants, qui n'avaient pas la moindre envie de ravager leurs propriétés pour affaiblir les Français. Masséna, désirant leur faire comprendre que c'était dupe à eux de suivre le conseil de lord Wellington,

aurait voulu ne rien détruire, afin de les convaincre qu'en conservant leurs villes ils les conservaient pour eux-mêmes bien plus que pour les Français» IL avait donc ordonné à tous les généraux de respecter les propriétés, mais la discipline était difficile à imposer à des soldats affaiblis, et habitués à voir les Portugais ruiner eux-mêmes leurs propres habitations« Entrant dans des maisons vides ou vains efforts

déjà pillées, trouvant les grains épars, les tonneaux

\* de même enfoncés, ils ne se faisaient aucun scrupule de Masséna d'achever un ravage commencé par les propriétaires empêcher eux-mêmes, OU par leurs alliés. De plus il faut répéter le fait que qu'ils avaient faim , et que beaucoup d'entre eux ayant jeté leur charge de biscuit dans l'espérance eux-mêmes, qu'après quelques jours le pays, ils tâchaient de réaliser cette espérance aux dépens des lieux qu'ils traversaient. Ils auraient pu très-bien vivre à Coimbre, car la ville était trop considérable pour qu'en quelques heures les Anglais fussent parvenus à emporter ou à détruire tout ce qu'elle contenait. Il y avait en effet des subsistances dans les maisons et dans les magasins. Malheureusement le général Junot eut le tort de ne pas s'occuper assez de réprimer les désordres, et les magasins furent inutilement gaspillés. D'autres magasins formés par les Anglais sur le bas Mondego, à Montemor, ne furent pas mieux conservés. On y envoya les dragons de Montbrun; mais le défaut de moyens de transport ne permit pas de les utiliser; on consumma ce qu'on put, et on anéantit le reste.

Masséna, s'apercevant qu'avec des précautions on pourrait trouver des denrées alimentaires en Portugal, et surtout intéresser les Portugais à ne pas les détruire, réprimanda vivement ses lieutenants, particulièrement Junot, et par cette réprimande ne



les disposa pas mieux en faveur du commandant en chef. Il tâcha néanmoins d'arrêter le ravage, de rassurer les habitants, de les ramener dans Coimbre. Il parvint effectivement à en apprivoiser un grand nombre, et à les faire rentrer dans leurs maisons abandonnées. Après avoir remis quelque ordre dans la ville, il

Sept. 4840.

TORRÈS-VÉDRAS. 384

songea à lui confier un dépôt bien précieux, celui de ses blessés ramassés sur le champ de bataille de Busaco. Il en avait environ trois mille transportés sur des mulets et sur des ânes. Il fit disposer un hôpital spacieux, approvisionné de tout ce qui était nécessaire, y plaça une partie des officiers de santé de Tannée, et une garde d'une centaine de marins attachés à l'expédition de Portugal. Cette garde était suffisante pour garantir la sûreté de l'hôpital contre un désordre intérieur, mais point pour défendre la ville elle-même contre une attaque du dehors. Pour parer à un tel danger, il n'aurait pas fallu moins de trois mille hommes. Or Masséna avait déjà perdu plus de quatre mille hommes à Busaco en morts ou blessés, et près d'un millier depuis Âlméida, en hommes tombés malades en route. Il ne lui restait donc guère que 45 mille combattants en arrivant à Coimbre. S'il avait fallu se priver de trois mille encore, et se réduire à 42 mille contre les Anglais qui en s'approchant de Lisbonne allaient s'augmenter d'un tiers au moins, et avec lesquels il se flattait d'avoir bientôt une nouvelle rencontre, c'eût été trop donner au hasard, et il aimait mieux s'en remettre pour ses blessés à la foi des habitants, que s'exposer à perdre une bataille par insuffisance de forces.

Il assembla donc les principaux habitants de Résolution Coimbre, leur recommanda ses blessés, promit de ^MaEi payer les soins qu'on aurait pour eux en ménage- J^^^\\ ments envers le pays, et menaça la ville d'un châti- coimbre, sans ment terrible s'il arrivait quelque malheur aux sol- gomison. dats impotents qu'il confiait à son humanité. Ces dispositions achevées dans le moins de temps possi-

Cet. 4610.

Marche sur Lisbonne.

ble, c'est-à-dire on trois jours , Macœéna conitiiiiiaM rouie sur lisboime. Il avait foimé son Montbnm une nouvelle avant^garde, composée de toute la cavalerie légère et d'une partie des dragon, et laissé à Tarrière^arde le resrte des dragms sous le général Treilfaard. Il iU talonner vivement les Anglais par cette avant-^rde, renforcée de quelque infanterie légère, afin de leur ôter le temps de tout détruire en se retirant. En effet> en quittant Goîmbre pour se porter à Condeixa, on trouva des magasins que les Anglais n'avaient pas détruits et qu'on eut le temps de sauver. Mais Junot eut encore le tort de les laisser gaspiller par ses soldats, ce qui lui attira de nouvelles remontrances du général en chef. On continua la poursuite de T^Miemi par Pombal et Leyria. (Voir la carte n° 53.) Routes En marchant du nord au sud vers lisbonne, le

parTannée '^8 de ccttc chaîne abaissée qui est, avons-nous 'w^iJrtrafr\* dit, le prolongement de l'Estrella, oomme TEstrella Hur Lisbonne, n'est cUe-même que le prolongement du Guadarrama, et qui en s'abaissant toujours va finir •entre la mer et Tembouchure du Tage, on avait trois routes à suivre : la route du

Tage, qu'on gagnait en traversant la chaîne des hauteurs entre Pombal et Thomar, et en longeant ensuite le fleuve d'Abrantes à Santarem, de Santarem à Lisbonne; la route du milieu, tracée près de la crête des hauteurs par Pombal, Leyria, Moliano, Cândios, et descendant aussi sur le bord du Tage par Alcoentre et Alenquer; la route enfin du bord de la mer, qui passait par Alcobaca, Obidos et Twrès-Védras. Arrivé à Pombal, le général anglais se débarrassa du

TORRÊ^VÉDBAS. 383

corps de Hill, lui conte ce qu'il avait de pins enconibrent, et le dirigea sur Thomar, en lui ordonnant de ne pas perdre un instant pour arriver sur le Tage, y embarquer ses plus lourds équipages, et se couvrir de ce fleuve s'il était poursuivi par les Français. Il lui réitéra l'ordre de tout détruire, et plus particulièrement les barques qui auraient pu servir à jeter des ponts sur le Tage. Avec la partie la plus solide de ses troupes, il prit les deux autres routes; les divisions Spencer et Leith marchant sur celle du milieu, les divisions Cîole et Picton sur celle de la mer, les unes et les autres se hâtant le plus possible pour échapper aux vives poursuites de notre avant-garde.

Montbrun, en effet, avec le brave Sainte-Croix, qui avait autant d'esprit que de bravoure, était sur les traces des Anglais, et en savait bien les soirées quelques-uns. Le 6 octobre ils avaient atteint Leyria, serrant l'ennemi de près, pas assez toutefois pour sauver les approvisionnements que renfermait cette ville. L'armée, marchant à une journée de distance, y arriva le lendemain. Masséna, incertain de la direction suivie par les Anglais, car on les apercevait sur les trois routes à la fois, avait adopté la route du milieu,

qui était la plus courte, point la plus mauvaise, et qui, dans le doute, l'éloignait le moins possible de l'ennemi.

Le 8, l'avant-garde, toujours conduite par Sainte- Croix, franchit les hauteurs pour descendre sur le Tage, heurta de nouveau les Anglais, et recueillit à leur suite quelques barils de biscuit et de poudre. Le 9 elle se porta sur Alenquer, y prit une centaine

Cet. 4Bt».

Oci. 4840.

Arrivée de Tannée

devant les lignes de Torrès-

Yédras , et M surprise

à l'aspect de ces lignes , dont l'existence était ignorée.

d'hommes y et en mit hors de combat mu nombre égal. Elle envoya une reconnaissance sur l'importante ville de Santarem, qui est en arrière sur le Tage, et où Ton apprit que le général Hill en était parti l'avant- veille. On disait que tout y était détruit. Le lendemain 10, l'avant-garde entra à Villa-Nova, qu'elle trouva bien fournie de toutes sortes d'approvisionnements, et elle poursuivit jusqu'au pied des hauteurs d'Alhandra les arrière -gardes des généraux Crawford et Hill, qui disparurent derrière des retranchements d'un aspect imposant.

Le lendemain 11 l'armée rejoignit successivement et vint prendre position devant Alhandra et Sobral, en face des ouvrages que l'armée anglaise avait occupés la veille. De quelque côté que la vue se portât on découvrait des hauteurs couronnées de redoutes; on en voyait sur le versant qui vient aboutir au Tage, et,

en passant sur le versant opposé, on en apercevait également jusqu'à la mer. En route, on avait bien entendu dire que les Anglais avaient exécuté des travaux en avant de Lisbonne, mais on ignorait quels étaient ces travaux, et on était loin de supposer qu'ils fussent de force à nous retenir longtemps. Les très-rares habitants qu'on avait arrêtés en arrivant devant Alhandra, Sobral, Torrès-Védras, parlaient d'une première ligne de redoutes armées de plusieurs centaines de pièces de canon , puis d'une seconde encore plus forte, qu'il faudrait emporter si on était venu à bout de la première, et enfin d'une troisième fort resserrée, laquelle couvrait un port d'embarquement où toute la flotte anglaise était constamment prête à recevoir lord Wellington et ses

#### TORRES-VÉDRAS.

soldats. Ce fut pour Tannée, qui arrivait pleine d'ardeur et de confiance , nullement démoralisée par Busaco , convaincue au contraire de sa supériorité sur les Anglais, demandant à grands cris qu'ils s'arrêtassent pour se mesurer avec elle , et leur prodiguant mille épithètes injurieuses quand ils se retiraient, ce fut, disons-nous, pour Tannée une pénible surprise que de voir Tennemi qu'elle poursuivait lui échapper subitement et s'enfermer dans un asile d'un aspect si formidable! Confiante, du reste, en elle-même, dans Masséna, dans la réunion de forces qui ne pouvait manquer de s'opérer devant Lisbonne , elle ne vit dans cet obstacle qu'une difficulté passagère dont elle triompherait bientôt en versant un sang dont elle n'était pas avare. — Nous en viendrons à bout, disaient les soldats, comme nous serions venus à bout de Busaco, si on n'eût pas fait cesser l'attaque. — C'était un admirable esprit que celui de cette armée, si malheureusement sacrifiée à une politique dénuée de toute raison 1 Mais l'obstacle

dont elle parlait si légèrement était plus difficile à vaincre qu'elle ne le supposait.

C'est ici le lieu de faire connaître ces fameuses lignes de Torrès-Védras , dont nous n'avons indiqué plus haut que l'objet, le site, et le nom. Comme il a été déjà dit, c'est vers le mois d'octobre de l'année précédente que lord Wellington avait songé à s'assurer aux extrémités de la Péninsule une position retranchée, autant que possible inexpugnable, dans laquelle il pût résister aux forces accumulées des Français, et attendre la décadence du système impérial, qui, selon lui, était prochaine.

Ton. XII. 25

Cet. 4840.

Description des lignes de Torrès- Védras.

Oc4. 4810.

3S6 LIVftE XXXIX.

Le «tm)ODtoire formé par Textréaiiiié abaissée de rEstrella, s'avanguit entre l'Océan et les eaux épanchées du Tage (appelées la mer de la Paille), lui avaii semblé le site le mieux adapté à son projet, (Voir la carte jbP 53.) D'abord les diverses lignes d'ouvrages par kscpi^les il voulait barrer ce promontoire étant à quelques lieues en avant de Lisbonne, et les routes <{ui les liaient entre elles ne passant point par Ud^onne même j il devait s'y trouver tout à fait indépendant de la population de cette capitale, la plus nombreuse de la Péninsule, la plus agitée, voulant tantôt une chose et tantôt uae autre, et rarement ce que voulait le général anglais\* Lord Wellington, habitué aux mstitutions de son pays, ayant la sagesse rare de les aimer quoiqu'il eût souvent à en

souffrir, haïssait les agitations populaires par lesquelles la liberté commençait à se produire sur le continent. Homme de sens, allant impitoyablement à son but, n'hésitant jamais à immoler à ses {dans les peuples dont il tenait défendre l'indépendance, il n'entendait pas qu'un certain jour on l'obligeât à livrer bataille pour mettre fin aux souffrances d'un blocus, ou qu'un autre jour une populace aveuglée l'empêchât de lever l'ancre, si la sûreté de son armée lui commandait de s'embarquer. Par ces motifs, il avait voulu être indépendant du peuple de Lisbonne, et n'avoir pas même à s'inquiéter de le faire vivre, bien résolu à nourrir d'abord son armée, puis l'armée portugaise dont il tirait grand parti, et enfin, la population de paysans qu'il avait entraînée à sa suite, et qui lui fournissait d'utiles travailleurs. Cette population, qui dépassait

Oel. 481«.

rès-Védras vers l'Océan.

TORRÈS-VÉDRAS. 3«7

La Bataille les deux années «navigable et portuaise» se réunies, qu'il avait entièrement ruinée, et dont les braves et patients lui servaient tour à tour à élever des montagnes ou à les abaisser, était devenue rotte et de ses soins les mieux calculés. Au lieu de la laisser accumulée dans les rues de Lisbonne, exposée à la contagion, la laïme, à la revente, il la tenait en plein air dans ses lignes, car elle était dis-<sup>\*</sup> traitée par le travail, nourrie par la marine anglaise, et occupée à construire tous les jours de nouveaux ouvrages sur les pas des Français. Voici quel était le plan de ces ouvrages.

A neuf ou dix lieues en avant de Lisbonne, entre première Alhandra sur le Tage, et Torrès-Védras vers rO- , ^1 ^ ^ ^ , , océan, il avait songé à créer une première ligne . ^ P " if

. , . Albandra

de retranchements , qui devait couper le promouf- sur le Tage, toire à douze lieues au moins de son extrémité dans ^ iè ^ védra T la mer. Cette première ligne se composait des ou ^ vrages suivant ». Sur le versant du Tage, les hauteurs d'Alhandra, d'un côté tombant à pic dans le fleuve, de l'autre remontant jusque vers Sobral, formaient sur un espace de quatre à cinq lieues des escarpes\* Hantes presque inaccessibles, et baignés dans toute leur étendue par la petite rivière d'Arruda. On avait coupé par des barricades armées de canons la route qui passait entre le pied de ces hauteurs et le Tage, et qui conduisait à Lisbonne par le bord du fleuve. De -ce point en remontant jusqu'à Sobral on avait escarpé de main d ^ bonrme toutes les collines qui n'auraient pas un accès assez difficile. Dans les en ^ foncevements formés par le Kt des ravins et présentant ^ des petits ^ s acces » bles, on avait établi tantôt

Oei. « 810.

Nature

des ouvrages

composAnt

les lignes

de Torrès-

Yédras.



des redoutes, tantôt des abatis qui fermaient tout à fait les passages. Enfin sur les sommets principaux on avait élevé des forts, armés de grosse artillerie^ se flanquant les uns les autres, et commandant au loin les avenues par lesquelles Tennemi aurait pu se présenter.

A Sobral même, qui formait le point de partage entre les deux versants, se trouvait un plateau, et là le terrain offrant moins de relief, on y avait suppléé par une multitude d'ouvrages de la plus grande force, et on avait même construit sur une éminence qu'on appelle le Monte-Agraça une véritable citadelle, dont il n'aurait été possible de triompher que par un siège en régie. Au delà commençait le versant maritime, sur lequel s'étendait une nouvelle chaîne de hauteurs qui se prolongeait jusqu'à la mer, et qui était baignée par le Zizambro. Cette petite rivière dans ses détours passe à Torrès-Védras, d'où les lignes dont il s'agit ont reçu le nom désormais immortel de lignes de Torrès-Védras. Là, comme du côté d'Alhandra, on avait tantôt escarpé à la pioche le flanc des hauteurs, tantôt fermé les gorges par des abatis ou des redoutes, couronné et lié entre eux les sommets par des forts, et surtout rendu presque impraticable le cours du Zizambro, en construisant dans son lit des barrages qui retenaient les eaux, et entretenaient les marécages en toute saison.

Les ouvrages de fortification étaient les uns ouverts à la gorge (c'était le moindre nombre), les autres fermés. Tous avaient glacis en terre, fossé, escarpes en pierre sèche, magasins en bois pour les vivres et les munitions. Il y en avait qui étaient armés

de six bouches à feu ; il y en avait qui en contenaient cinquante, depuis les calibres de 6 et de 8 jusqu'à ceux de 16 et de 24. Ces bouches à feu étaient toutes montées sur affûts de position, de manière à ne pouvoir servir à Tennemi en cas de mouvement rétrograde d'une ligne sur l'autre. On avait vidé le riche arsenal de Lisbonne pour fournir cette artillerie, et employé tous les bœufs du pays pour la mettre en place. Les garnisons étaient permanentes, et quelques-unes s'élevaient jusqu'à mille hommes. Des routes larges et faciles avaient été pratiquées entre ces divers ouvrages, de manière à y conduire les renforts avec une extrême rapidité. Un système de signaux emprunté à la marine (le télégraphe était alors dans son enfance) pouvait en quelques minutes apporter au centre de la ligne la nouvelle précise de ce qui se passait à ses extrémités. A son entrée même, c'est-à-dire vis-à-vis Sobral, se trouvait une sorte de champ de bataille, préparé à l'avance pour que l'armée anglaise pût accourir tout entière vers la partie la plus accessible, et joindre sa force propre aux mille feux des ouvrages environnants. Naturellement on avait placé les Portugais dans les fortifications, et on leur avait adjoint trois mille canonniers, Portugais aussi, longuement formés à la manœuvre du canon, et tirant juste. L'armée anglaise avec ce qu'il y avait de plus disponible, de plus manœuvrier dans l'armée de ligne portugaise, était destinée à occuper les campements principaux, qu'on avait habilement disposés près des points supposés d'attaque. Tout avait été soigneusement préparé pour qu'elle y fût bien abritée, bien nourrie,

Cet. 181«.

•ot. 4S40.

Seconde ei troisième

ligne de retranchements en arrière

et qu'elle pût y partager son temps entre le repos et les manœuvres.

Le général HiJl, qui en se retirant avait suivi le liord du Tage , avait pris position derrière les hauteurs d'Alhandra ; le général Crawford s'était établi avec la division légère, entre Alhandra et le plateau vis-à-vis Sobral. Le général Picton, qui avait suivi la route de la mer, occupait les bords du Zizambro et les hauteurs en arrière, jusqu'à Torrès-Védras. Le général Leith gardait l'entrée même de cet immense camp retranché, et avait pour soutien les divisions Spencer, Cole, Campbell, qui avaient opéré leur retraite par la route du milieu , et devaient se présenter en masse si l'ennemi tentait d'assaillir les lignes par leur partie la moins escarpée.

Lord Wellington ayant demandé au marquis de La Romana de laisser Badajoz, dont la défense importait moins que celle des lignes de Torrès-Védras, et de venir le joindre à Lisbonne, celui-ci lui avait amené environ 8 mille Espagnols , excellents pour le rôle défensif auquel on les destinait. Le général anglais avait donc 30 mille Anglais, 30 et quelques mille Portugais, 8 mille Espagnols, ce qui faisait 70 mille hommes de troupes régulières pour défendre ces positions; il avait en outre beaucoup de milices et une nombreuse population de paysans, qui sans doute coûtait à nourrir, n<sup>e</sup>s travaillait sans cesse à de nouveaux ouvrages.

U tant ajouter qu'à trois ou quatre lieues en arrière se déployait une seconde ligne d'ouvrages, barrant également le promontoire, du Tage à l'Océan, sur une longueur de sept à huit lieues, dominée par

QcC. itIO.

ï Torrès Védras.

TORRÈS-yfibras. 394

les soBomets de Mafra et de Sfonladiktoe, et accessible en TOI seul endroit, le défilé de fiuccellas, dont on avait fint un rrai co-ape\*gorge poir quicon- ^vIh!Ts ^ que voudrait s'y engager. ĖB-fin, derrière cette seconde et formidable ligne, à Textrémité même du promontoire, se trouvait un dernier abri, espèce de réduit qui consistait dans un demi-ceTcle de montagnes escarpées et hérissées de canons, inaborddiilo du eôté de la terre, et ofirant dans sa concavité tournée vers ta mer un mouillage sûr, où toute la flotte anglaise pouvait s'abriter. Ce dernier rédmt, en supposant que les deux premières lignes d'ouvrages eussent été emportées, devait tenir encore plusieurs jours, c'est-à^lire le temps nécessaire pour embarquer les troupes et les soustr»re à la poursuite d'un ennemi victorieux.

Tel était ce système colossal de lignes défensives, digne de la nation qui l'avait c(miçu, et de l'ennemi dont il s'agissait d'arrêter la puiss^mce. Des milliers d'ouvriers y travaillaient depuis plus d'un an, sous la conduite des ingénieurs anglais et sous ta police de deux régiments de ligne portugais. Presque achevé à l'époque de l'entrée des Anglais, il ne le fut tout à (ait que quelques mois après, et il no compta pas mdns de 152 redoutes, et environ 700 bouches à feu en batterie. Il avait fedhi abattre cinquante mille oliviers, qui formaient avec la vigne la principale végétation du pays. On avait assez bien payé les paysans qui avai^it prêté leurs bras, mais fort mat les [uropriétaires dont on avait coupé les

arbres. Les Anglais pensaient que ce n'était rien que de ravager le Portugal , pourvu que l'on parvint

Oct. 1810.

à le disputer aux Français, et leur protection lui était certainement plus dommageable que ne l'eût été notre invasion. Quant à l'indépendance, nous ne lui en aurions pas laissé moins qu'il n'en avait sous lord Wellington,

Ouvrages Les ouvrages que nous venons de décrire étaient à l'autre sur la droite du Tage. Sur la gauche il avait été exé-

cuté quelques travaux, mais de peu d'importance, malgré les vives instances de la Régence portugaise. Ici encore s'était révélée dans sa cruelle simplicité la politique militaire du général britannique. Vers l'embouchure du Tage dans l'Océan, la rive gauche se rapproche de la rive droite, et forme en se rapprochant cette entrée du fleuve, si célèbre dans les récits des voyageurs par son aspect pittoresque, par la multitude et la beauté des palais qui la décorent. De la rive gauche on pouvait bombarder Lisbonne, incendier l'église et le palais de Belem, le palais de Queluz, et tous les édifices de cette capitale , renouveler ainsi de main d'homme les horreurs du tremblement de terre du dernier siècle. Mais ce point si vulnérable éveillait médiocrement la sollicitude de lord Wellington. Qu'on jetât des bombes sur la belle ville de Lisbonne, c'était fâcheux sans doute, mais peu grave, selon lui, pour la défense du précieux promontoire de la rive droite , d'où il pouvait tenir en échec la puissance de Napoléon, et provoquer les nations européennes à un soulèvement général. Or, pour défendre la rive gauche il aurait fallu s'affaiblir considéra-

blement sur la rive droite, ce qu'il ne voulait faire à aucun prix. On lui proposait, il est vrai, de con-

### TORRÈS-VÉDRAS. 393

struire sur cette rive gauche , entre Aldéa-Gallégo et Sétubal, un camp retranché, où l'on attiremit toutes les populations de Talenlejo; mais lord Wellington les regardait comme incapables de le défendre, et il craignait, si le camp, comme il n'en doutait pas, était enlevé, qu'il n'en résultât un ébranlement moral parmi les défenseurs des lignes de Torrès-Védras. Il disait encore avec beaucoup de sens que les Français n'avaient pas assez de forces en Andalousie pour opérer une invasion dans l'Alentejo, que s'ils s'y présentaient ce serait pour venir se joindre vers Abrantès à Tannée du maréchal Masséna , et s'acharner avec celui-ci contre les lignes de Torrès-Védras; que Lisbonne ne courait donc aucun danger sérieux de ce côté; que si elle recevait quelques boulets, il n'y savait que faire, qu'il fallait le laisser tranquille, et libre de s'occuper exclusivement d'une tâche déjà bien assez difficile, celle de défendre la rive droite, de laquelle dépendait le salut du Portugal et de l'Europe, Cependant, pour répondre aux criaileries des habitants de la capitale, il avait consenti à élever quelques ouvrages sur les hauteurs d'Almada, vis-à-vis Lisbonne, bien certain du reste qu'ils seraient pris à la première attaque sérieuse. Mais tous les palais de Lisbonne ne valaient pas à ses yeux une seule des redoutes de Torrès-Védras, et militairement il avait raison.

Lord Wellington ainsi appuyé sur trois lignes de retranchements formidables, qu'il défendait avec 70 mille hommes et une nombreuse population de paysans réfugiés , pouvait considérer avec quelque sécurité la brave armée française qu'il avait devant

Cet. 1810.

Contestation

entre la régence portugaise

et lord Wellington ,

au sujet

des ouvrages

à construire

sur la rive

gauche

du Togo,

Confiance

de lord

Wellington

dans la force

des lignes qui

lui ont servi

de refuge.

Oct. 1810.

39i LiVBE XXXiX.

lui y bien que d'après toutes les probabilités elle dût s'accroître considérablement. Aussi, consulté par son gouverneur sur sa situation, au moment même où il prenait position derrière ces lignes et sur la possibilité de rappeler la flotte de transport qui coûtait à elle seule plus de 75 millions par an à l'Angleterre, il répondit qu'il se regardait comme en parfaite sûreté à Torrès-Védras, que, si on voulait absolument lui enlever la flotte de transport, on était libre de le faire, qu'il ne se croirait pas perdu par suite d'une telle mesure, mais que ce ne serait pas conforme aux règles de la prudence, car à tout moment l'armée française pouvait être renforcée par des troupes venues de la Vieille-Castille, et par d'autres troupes détachées de l'Andalousie; que si un ordre partait de Paris le maréchal Masséna attaquerait, et qu'en présence d'un pareil général et de pareils soldats, il fallait, malgré toutes les probabilités, se garder de répondre du résultat; qu'on ferait donc bien, quelque coûteuse qu'elle fût, de lui laisser la flotte de transport, bien qu'il espérât n'en pas avoir besoin. Il ajoutait enfin, ce qui honore infiniment son intelligence politique, que probablement le maréchal Masséna serait faiblement secouru du côté de la Castille, et aucunement du côté de l'Andalousie. Tel était l'obstacle imprévu devant lequel le général en chef Masséna venait de se trouver arrêté avec son armée. Personne ne se doutait de l'existence de cet obstacle avant de l'avoir aperçu, et même après l'avoir vu, il fallut une reconnaissance de plusieurs jours pour en apprécier toute la force. Dès le 12 octobre le corps de Junot était arrivé sur

TOBRES-VÉDRAS. 395

le plateau de Sobral : le Masséna voulant juger



de la situation et des intentions de l'ennemi, fit attaquer par corps le village de Sobral, qui était en dehors des lignes, et en quelque sorte aux sources des deux petites rivières de Tarruda et du Zizambro. Les Anglais disputèrent ce village avec vigueur, mais uniquement pour le honneur des armes, car il n'était pas dans l'intention des retranchements qu'ils avaient un intérêt absolu à défendre. Les troupes de Junot le leur enlevèrent à la baïonnette, et leur tuèrent environ deux cents hommes. La perte fut à peu près égale de notre côté. Mais à peine étions-nous maîtres de Sobral, qu'en voulant déboucher au delà un feu violent parti de tous les forts nous indiqua la ligne des ouvrages ennemis, leur force et leur liaison\* On ne pouvait plus conserver de doute sur l'existence d'un vaste camp retranché embrassant le promontoire entier de Lisbonne de l'un à l'autre versant, de l'embouchure de l'Arruda dans le Tage, à l'embouchure du Zizambro dans l'Océan.

Masséna avant de rien décider fit prendre à ses troupes une position d'attente- Junot resta à Sobral et sur les coteaux environnants, vis-à-vis les Je maréchal

Masséna

avant-postes des Anglais; Reynier s'établit près du devant Tage à Villa-Nova, Ney en arrière vers Alenquer. (Voir la carte n° 63.) Les Anglais n'étant pas obéis aux portes de Lisbonne comme dans les provinces du nord qu'ils occupaient militairement, et ayant d'ailleurs traversé le pays au pas de course, n'avaient pu ni détruire eux-mêmes, ni faire détruire les ressources de cette province du Portugal, qui

Oct. 4810.

Reconnaissance des lignes opérée par Masséna.

— était Tune des plus riches de tout le royaume. On pouvait donc y subsister quelques semaines , et se donner le temps de réfléchir avant d'arrêter un parti sur la conduite qu'il convenait de tenir. Masséna se mit donc à reconnaître lui-même la position des Anglais sur l'un et l'autre versant, et employa plusieurs jours à opérer cette reconnaissance de ses propres yeux. Le 6, se trouvant sous l'une des batteries ennemies, qu'il observait avec une lunette appuyée sur un petit mur de jardin, les officiers anglais, qui apercevaient distinctement l'illustre maréchal, éprouvèrent à son aspect un sentiment digne des nations civilisées, quand elles sont réduites au malheur de se faire la guerre. Ils pouvaient en faisant feu de toutes leurs pièces, cribler de boulets l'état-major du général en chef, et probablement l'atteindre lui-même. Ils tirèrent un seul coup pour l'avertir du péril , et avec tant de justesse qu'ils renversèrent le mur qui servait d'appui à sa lunette, Masséna comprit le courtois avertissement, salua la batterie, et remontant à cheval se mit hors de portée. Il en savait assez, après tout ce qu'il avait vu, pour n'avoir plus de doutes sur la valeur des vastes ouvrages élevés devant lui. Quelques paysans ramassés dans les environs, quelques individus attirés hors de Lisbonne par les officiers portugais qui suivaient l'armée, affirmèrent unanimement qu'après cette première ligne de re\* tranchements il en existait une seconde, puis une troisième, les trois armées de 700 bouches à feu, gardées par 70 mille hommes au moins de troupes régulières, sans compter les milices et les paysans réfugiés. Ce n'était donc plus un simple camp re-

Oct. 4810.

tranché dont on pouTait brusquer l'attaque avec de l'audace, c'était une suite d'obstacles naturels, dont l'art avait singulièrement augmenté la difficulté, qui étaient liés en outre par des fortifications fermées la plupart à la gorge, impossibles à enlever dans un moment d'élan, et tout aussi difficiles à surprendre, car tandis que les Anglais, grâce aux routes qu'ils avaient construites, aux signaux qu'ils avaient établis, pouvaient se porter en cpielques heures d'un versant à l'autre, et réunir la masse entière de leurs forces sur le point attaqué, les Français rencontraient de leur côté un accident de terrain qui leur interdisait toute manoeuvre de ce genre. En efiet, sur la partie du promontoire qu'ils occupaient, une montagne élevée, appelée le Monte-Junto, dépour>ue de toute route, séparait les deux versants, et ne permettait pas qu'en feignant d'attaquer sur l'un on pût soudainement se transporter sur l'autre. Le versant sur lequel ils se déploieraient, serait forcément celui par lequel ils devraient attaquer, et ils seraient dès lors assurés d'y trouver réunis les 70 mille hommes de Tannée anglaise.

Tout considéré, la position parut inattaquable, impossibilité au moins pour le moment, et le jugement qu'en dVn^ver porta Masséna. prouve que chez lui l'énergie n'ex- l^j^^ cluait pas la prudence. Certes, rien n'aurait mieux védras,

. y , , A moins

convenu a son caractère et a sa situation qu'une do rcnforu

tentative audacieuse, dont l'heureuse issue eût ter- etTune  
atul

miné la guerre , mais il eut le bon sens de com- "«" ^ c ^ binée

prendre que cette tentative ne présentait pas assez ^ ^ ^ ^ ^  
"vcs de chances de réussite pour qu'il dût la faire, tandis que l'in-  
succès, qui était très-probable, l'exposait

Cet. 461 ^.

398 LIVRB XXXIX.

à une perte îaÊiillible. U élar k km d'avoir alws les 50 mille  
hommes avec lesquels il était entré en Porlu ^ L L'attaque de Bu-  
saco lui avait ooAté i ^ SOO morts ou Uessés; la marche lui avait  
valu 2 mille malades ou éclopés« Quelques blesés de Busaeo, lé-  
gèr ^ neut atteints, avaient, il est vrai, rejoint l'armée; les malades  
de la narche devûent être bi ^ iîôt rétablis, au moins en partie, et  
lorsque les uns et les autres seraient rentrés dans les rangs, il  
pouvait compter sur environ 45 mille soldats vraiment en état de  
combattre. C'étaient sans doute des troupes excellentes, capables  
de tout tenter : que pouvaient-elles cependant contre 70 mille en-  
nemis, qui, en plaine, n'auraient certainement pas tenu devant  
elles, mais qui, dans des positkms défensives, valaient les  
meilleures troupes du monde? Pour enlever ces lignes, il aurait  
fiallu avoir dO ou 400 mille hommes, en porter 20 mille sur la  
rive gaucàe du Tage , 70 cm 80 mille sur la droite, attaquernon-  
seulemeot sur les deux rives, man sur les deux versants de la rive  
droite, troubler l'ennen par la simultanéité de ces attaques, l'obli-  
ger an mofns à se diviser ^ prendre, s'il le fallaît, par des sièges  
réguliers quelques-uns des prindpanx ouvrages, escalader les  
autres, feire ainsi ime trouée en ft>rç8>t l'entrée de la ligne à  
coups d'hoBMnes, et, en cas de revers; être assez fort pour ne pas  
craindre le lendemain. Mais si avec 45 mille hommes, avec la

possession d'une seule rive du Tage , Masséna eût attaqué les lignes, et qu'il y eût inutilement sacré 10 mille hommes on morts ou Uessés, ce qui était inévitable, comment aurait-il pu le lendemain, ré-

### TORIÈS-VÉDRAS. 389

(luit à ^ mille Iobmms, se relirer devant im eoneiiiê enhardi par le snooès, le powsuivBiit sans retAcbe au milieu de populations farievses, et à travers un pays déjà ravagé, où il ne trouverait ni un jour de repos, ni un morceau de pain? Probablement il n'aurait pas regagné AlBiéida sans avoir perdu pres^ que toute «on ijmée, et m campagne, qui devait ôtre une oooquâie, serait devenue un vrai désastre. Ajoutons que Masséna obligé de tout porter avec lui, vivres et munitions, avait bien encore assez de mumtioiis pom\* livrer une bataille, mais pas assez pour en Jivrer deux, et, qu'après ce qu'il aurait consommé devant les lignes, il n'aurait probablement pas eu de quoi se défendre dans sa retraite.

Il n'y avait donc poîot à iîésiter, et il fallait renoncer à attaquer immédiatement les lignes de Tori^Yédras» Mais de ce qu'on ne les attaquait pas immédiatement, il n'en résultait pas qu'on ne les attaquaaît pas plus tard, et qu'en attendant on n'aurait rien à faire sur les bords du Tage, entre .ynantès, Santarem et Albandra. D'abord on détenait en restant sur place un premier résultat, c'était de tenir les Anglais bloqués, dans des perplexités continues que leur gouvernement ne tarderait pas à partager; on en obtenait un second, si on tes bloquait longtaDps, c'était de les priver de subâstances, non-seulement pour eux maïs pour l'immense population de Lisbonne, qui, ne recevant plus rien de l'intérieur du pays, ne pourrait vivre que par la mer, et lûentôt à des

prix qui rendraient l'alimentation du peuple portugais impossible. Or, quelque dédaigneux que fut lord Wellington des mouve-

Oa. 4840.

Ce qu'il

ments populaires, il était impossible qu'il résistât à un peuple affamé, demandant ou qu'on le nourrit, ou qu'on laissât entrer les Français; et ce peuple vaincu par la faim ouvrant les portes de Lisbonne du côté de la rive gauche, les lignes de Torrès-Védras devaient bientôt tomber d'elles-mêmes. Il y avait donc bien des chances favorables pour nous devant en restant devant les lignes anglaises. Mais il fallait

les lignes

de Torrès- d'abord y rester longtemps, et en cherchant à affaiblir les lignes de Torrès-Védras

mer les Anglais, ne pas commencer par mourir de faim nous-mêmes. Il était indispensable pour cela d'occuper les deux rives du Tage, afin de fermer à l'ennemi toutes les sources d'approvisionnement, et de se procurer à soi toutes les subsistances de la fertile province de l'Alentejo, ce qui n'était possible que si un fort détachement de l'armée d'Andalousie, après avoir pris Badajoz, se portait, par la rive gauche du Tage, sur Lisbonne. Il fallait donc auparavant s'établir solidement sur le Tage entre Alhandra, Santarem et Abrantès, se procurer les moyens d'y vivre, jeter un pont sur le fleuve afin de manœuvrer sur les deux rives, faire en même temps connaître sa position à Napoléon, pour qu'il envoyât de la Vieille-Castille tous les renforts dont il pourrait dispo-

ser, et pour qu'il ordonnât à l'armée d'Andalousie de se porter sur Lisbonne, attendre ainsi l'effet de ces mesures, et puis, quand les renforts seraient arrivés, tenter avec des forces considérables une attaque furieuse sur les lignes anglaises, si le blocus n'avait pas sutB pour en amener la chute.

Sang-froid Masséua, placé à cinq cents lieues de Paris, à cent

Oct. ISiO.

TORRÈS-VÉDRAS. 104

lieues de Salamanque, dans un pays affreux, au milieu de populations féroces, tellement coupé de ses communications qu41 n'avait pas reçu une seule « ^ constance

î/ HA1.1 . . ^" maréchal

dépêche depuis son départ d Alméida , mcertain de Masséna. ses moyens de vivre , arrêté devant un obstacle .réputé presque insurmontable, au delà duquel il ne pouvait pas aller chercher Tennemi, et d'où l'ennemi pouvait toujours fondre sur lui avec des forces supérieures, Masséna ne se troubla point , imposa à tout le monde la résolution qui était dans son àme , s'appliqua, malgré ses lieutenants qui parlaient encore de se retirer, à persuader à toute l'armée qu'il fallait savoir prendre patience, rester où l'on était, attendre les renforts qui ne tarderaient pas d'arriver, et, loin de considérer les lignes comme invincibles, préparer au contraire son courage à les affronter, dès qu'on aurait le nombre d'hommes et la quantité de muQitions nécessaires pour les assaillir avec chance de succès.

Son premier soin fut de se choisir un champ de bataille, en cas que les Anglais vinssent l'attaquer. Junot à Sobral était toujours

exposé à une irruption de l'ennemi. Masséna lui traga sa ligne de retraite vers des coteaux situés en arrière, ceux d'Aveyras, sur lesquels Ney était déjà établi, où Reynier pouvait se porter rapidement, et où l'armée entière, concentrée en quelques heures, serait en mesure de recevoir les Anglais, et de les accabler s'ils osaient prendre l'offensive. Cela fait, il se mit à la recherche des sub^stances.

La ville la plus importante sur la partie du Tage qu'on occupait, était celle de Santarem. On l'avait

#### iOt LIVRE XXXIX.

trouvée abandonnée et à demi dévastée. Les soUate aâamés avaeivt ajouté aux ravages de l'enncanL Masséna, afin d'arrêter tes dégâts, y envoya Tadaûnistratear en chef de Tamée et le général d'artil^ leie Éblé. Après qi^ques recherohes on pecoasal qn'il restait dans Tintérieur de Santarem des ressources assez considérables, qu'il y en avait dans tes villages environnants, et qu'en les recueillant avec soin, en les distribuant avec ordre, on pourrait nourrir l'immée pendant quelopie lemps. On y établit un hôpital pour deux (m trois mille malades, et on réunit, soit en meubles, soit en linge et literie, de quoi pourvoir cet hôpital de tout ce qui lui était nécessaire. On découvrit encore d'autres denrées dont les Portugais axaient l'tedâtude

Soins à recueillir les vivres

existants de ^6 ftourrir^ telles que lard , poisson salé, hmle,  
sur les bords

duTage, léguoees secs, sucre, café, rhum, vins excellents.



de Santarem à Abimnès.

Au dehors on ramassa un peu de froment, beaucoup de maïs , et dans les îles du Tage -du bétail en assez grande quantité. Les petites tles « nxîronnantes renformaient aussi des vivres, que les Anglais n'avaient eu ni le pouvoir ni le tev^ de laire diqmraitre. Il n'y avait d'entièrement dévasté que les moulins, et encore leur mécanisme firt simple était plutôt disloqué que détruit. On avait parmi les soldats de l'artillerie et dn génie des ouvriers ayant depuis lon^mps négl^ leur métier, mais pr^ à le reprendre pour les besoins de l'année\* Avec leur secours, le général Éblé répara les moalms, et parvint bientôt à moudre les grains qu'on avait trouvés. On fit dès lors des distributions régulières, et Masséna ordonna de former dans chaque corps.

TORRÈS-VÈDRAS. io3

avec les excédants de rapproviskmnement quoti- — —

dioB, un appovisiônBenient de réserve. De Santarem, en remontant vers le Zezère et vers Abrantès^ s'étendait nne riche plaine, celle de Golgao, dans laquelle le corps de Ney s'était déjà répandu, et on l'on avait la certitude de se procurer de grandes ressources. On commença donc à se rassurer sur les subsistances, et, malgré le pain de maïs dont nos soldats n'avaient pas l'habitude, l'abondance de la viande, du poisson salé, du vin, du sucre, du café, des liqueurs, leur rendait la vie snpportable. Ils ne manquaient que de souliers, maïs henreusement on trouva du cuir dans Santarem, et tant bien que mal on répara les chaussures. A peine sur cette rive , peuplée de petites villes et de villages, restait-il qtielques centaines d'habitants. On vivait de font ce qu'ai^aient abandonné les autres.

Masséna aurait voulu que l'administration centrale de l'armée recueillît ces ressources , et les administrât dans l'intérêt commun de Tannée, Mais il y avait <?ontre cette administration un cri général , comme si elle eût été coupable de toutes les privations qu'on endurait. Il falhit donc laisser chaque oorps s'administrer lui-même, soit par son général, soit par son chef d'état-naaaajor. Chacun dès lors s'arrangea du mieux qu'il put, pour vivre suivant les lieux et les circonstances. Mais ce n'étaient pas les subsistafnces qui constituaient la plus grande des difficultés du moment. H fallait avant peu, sort pour Nécessite bloquer lisbonne sur les deux rives, soit pour s'ou- .^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ \ Tir l'Alentejo, soit pour donner la main à l'armée «J ^ e ^ n ^\*\*

io4 LIVRE XXXIX.

(l'Andalousie si elle venait , soit enfin pour prendre

l'importante ville d'Abrantès, passer le Tage au ^ pour souvrir dessus OU au-dessous de cette ville. C'était là l'o-pe-

l'Alentejo, . . ■ , , i . . .

et pour ration capitale qu on devait se proposer, mais qm î!ÎÎ?" ^ tox sans un équipage de pont était inexécutable. Or

du ^ ncuvo P ^\*\* unique ressource on avait trouvé deux barques dans Santarem, l'ennemi ayant détruit ou emmené toutes les autres. Il en fallait cependant beaucoup, car le Tage, inégal comme la Loire en France, comme tous les cours d'eau qui ne prennent pas leur source dans des montagnes neigeuses, et qui, vivant de pluies, sont tour à tour ou desséchés ou torrentueux, le Tage s'élevait ou s'abaissait alternativement de plusieurs pieds, et il ne fallait pas moins d'une centaine de grosses

barques pour en embrasser la largeur. Le Zezère qui vient s'y réunir, et qui nous séparait du gros village de Punhète et (le la ville d'Abrantès, méritait aussi qu'on y établît un pont, surtout afin de s'ouvrir la route de Castel- Branco, l'une de celles par lesquelles on pouvait communiquer avec la frontière d'Espagne. On avait besoin de cent vingt barques pour ces deux ponts.

Le général Montbrun, malgré son savoir-faire, venait de manquer vingt-cinq grosses barques dans une lie, près de Chamusca. Il ne restait donc aucun

BcouK travaux i^oycn de s'cu procurer dans le pays. Le général

cnéraİÉbié ^^^^> vicux général d'artillerie, distingué par une pour rendre haute intelligence autant que par un dévouement et

possible l'éta- • • r t^

bUssement uuc activité saus bomcs, se chargea de constnure

^\e iTge^^ \*l^s barques pourvu qu'on lui donnât des ouvriers-

Il existait des forges dans Santarem, du fer qu'on pouvait retirer des démolitions, et même du bois.

TORRÈS-VÉDRAS. 406

Mais on avait peu d'outils. Le général Éblé, après —

avoir réuni les ouvriers de Tartillerie, fit fabriquer des haches, des scies, des marteaux. Puis il fit démolir des maisons pour avoir des bois, mais ces bois ne pouvaient pas fournir de grosses planches. Ayant découvert une assez belle forêt à quelque distance de Santarem , on y coupa des arbres, qu'on transporta en les fixant par Tune de leurs extrémités sur un avant-train de canon, et en les traînant ainsi jusqu'à la ville. Malheureusement on usait par ce travail fatigant les hommes et les chevaux. On avait de la peine à trouver des ouvriers, parce qu'on ne vivait passablement que dans l'intérieur des corps, ou la maraude était régulièrement organisée. Les soldats travaillant pour tout le monde dans les chantiers, et n'ayant pas le temps d'aller à la maraude, étaient exposés à manquer du nécessaire. Aussi venaient-ils peu volontiers aux chantiers de Santarem, ou s'en échappaient dès qu'ils en avaient l'occasion. Les punir légèrement n'eût servi de rien. Les punir sévèrement dans la position où l'on était, personne n'en avait le cœur. Restait à les payer ; mais on n'avait point d'argent. Masséna fit une collecte parmi les officiers supérieurs et les employés, qui se cotisèrent pour prêt^ 20 ou 25 mille francs à la caisse de l'armée. Grâce à ces efforts les constmctions commencèrent, et on ne désespéra pas de posséder bientôt les moyens de franchir le Tage.

Tandis qu'on se livrait à ces travaux sous la di- Translation rection du général Éblé, Masséna vouhit s'étendre Ziaulre^ jusqu'à Punhète et Abrantès, où l'on se fiattait de ^P"-^^ trouver de grandes ressources. Loison et Montbrun,

en effet, passèrent le Zezèrc k force d'audace et

d'adresse, y jetèrent un pont de chevalets, et amj<sup>ent</sup> par s'établir sur l'autre bord de cette rivière, malgré de .sérieux dangers, car le pont était si &ra- . gile et le Zezère si torrentueux, que la communication pouvait à tout moment être interrompue. Pourtant on finit par consolider les échafauds, et en pénétrant dans Punhète on y découvrit des approvisionnements. Bientôt même on pensa qu'il fallait y transférer rétablissement et les chantiers de Santarem, parce que le pont sur le Tage, dont on avait tant de peine à réunir les matériaux, serait plus facile à jeter vis-à-vis de Punhète, le Tage en cet endroit n'ayant pas encore reçu les eaux du Zezère. On décida donc que les chantiers y seraient transportés. Les barques déjà construites pouvaient remonter par eau, et rien de ce qu'on avait fait ne devait être perdu. Punhète conquis, le général Montbrun poussa des reconnaissances jusqu'aux portes d'Âbrantès. Mais le peuple de cette ville, nombreux et fougueux, soutenu par des troupes de l'armée anglo-portugaise, avait élevé des défenses tout autour de ses murs, et il fallait pour en venir à bout une attaque en règle, exécutée avec du gros calibre. Cette attaque d'ailleurs n'avait pas chance de réussir tant que les assiégés pourraient recevoir par la gaoie du Tage les secours de lord Wellington. On différa donc cette conquête importante jusqu'au jour où l'on serait en mesure d'agir sur les deux rives du Tage. ^J^"«j»^ Lorsque le maréchal Masséna eut aperçu la position des sibiUté de s'établir solidement sur ce fleuve, d'y vi-

anglaises jus— - ' «j

qu<sup>à</sup> raiTi<sup>^</sup> vre, de le franchir<sup>^</sup> et d'attendre ainsi en sûreté les

Ott. 4810.

résolutions ultérieures de Napoléon^ il mit ses soins à rechercher un campement plus sûr, plus tranquiHe,

mieux adapté à ses deux opérations essentielles, qui ^^ renforts,

ccmsistaient, comme on vient de le voir, dans b à prendre

création d^ln équipage de pont et dans la conquête ^^iet

d'Abrantès. ^\*1'3'''

que celle

Obligée en ce moment de toucher par sa tête à ^ ^^'^■"- So-bral, par sa queue à Abrantès, notre armée s\*é\* tait trop étendue, et se trouvait exposée chaque jour à des combats inutiles et meurtriers. D'ailleurs le terrain qu'elle occupait devant les lignes anglaises avait été déjà dévoré, et il était devenu impossible d'y subsister. Masséna songea donc à se repKer à Masséna quelques lieues en arrière, et à s'établir le long du J^f^ ^^ Tage, depuis Santarem jusqu'à Thomar, avec une ^^/^^^\* division à Leyria, pour surveiller le revers de l'Es\* desantaremà

Thomar

trella, et garder la grande route de Coimbre, soit contre un retour oflen^f des Anglais, soit contre les irruptions des insultés espagnols et portugais qui devenaient fort incommodes, car ils avaient envahi Coiipbre depuis le départ de Tannée, et fait prison\* niers, sans toutefois les égoi^er, les blessés que nous avions laissés dans cette ville. La nouvelle position qu'il s'agissait de prendre entre Santarem et Thomar, en nous plaçant à quelques

lieues des Hgnes anglaises, ne nous empêchait nullement de les bloquer rigoureusement, du moins sur la rive droite du Tage, la seule en notre possession, et en même temps nous procurait un établissement plus paisible et plus assuré. Les petits combats de tous les jours qu'une armée inaguerrie peut souhaiter, mais qui fatiguent inutilement une armée éprouvée, nous

408 LIVRE XXXIX.

étaient épargnés; et, quant à une attaque sérieuse,

la seule que nous dussions désirer, elle ne pouvait, à cause de la distance qui allait nous séparer, être tentée sans que Tennemi démasquât ses intentions, ce qui rendait les surprises impossibles. Enfin cette position nous reportait plus près de Punhète où étaient nos chantiers, et d'Abrantès dont il importait de s'emparer.

L'armée En conséquence , le 14 novembre , après un mois

to^^du iT àe séjour devant les lignes anglaises, Masséna ranovembre. mena son armée en arrière, et mit beaucoup d'art dans cette opération. Il fallait en effet dérober le mouvement de Junot aux Anglais, avec lesquels il était tous les jours aux prises, sans quoi ils auraient pu se jeter sur lui en masse , et lui faire essuyer un grave échec. Pour les tromper Masséna répandit partout le bruit qu'il allait attaquer les lignes, ce qui réjouit nos soldats , et inquiéta les Anglais au point de les retenir immobiles dans leurs ouvrages. Puis il ordonna à Junot qui était à Sobral sur le plateau central , et à Rejuier qui était à Villa-Nova sur le Tage, d'expédier d'avance leurs malades, leurs blessés et la partie embarrassante de leur artillerie. A la nuit le maréchal Masséna fit décamper Junot en toute hâte, en retenant sous les armes Rey-

nier qui avait des troupes plus aguerries, et qui occupait d'ailleurs la large route du Tage, sur laquelle la retraite était facile. Au jour Junot se trouvait hors d'atteinte, et Reynier à son tour commençait à décamper, tandis que les Anglais attachés à la garde de leurs retranchements ne songeaient nullement à nous poursuivre.

#### TORRÈS-VÉDRAS. 409

Ney avait déjà gagné Thomar. Junot le suivit en passant par Santarem, et le lendemain RejTiier suivit Junot en prenant la même route. Au moment de son entrée dans Santarem Reynier eut une fausse alerte. Les Anglais s'apercevant enfin de leur méprise s'étaient mis sur nos traces, préoccupés de ridée que nous voulions emporter Abrantès d'assaut, et naturellement très-pres-sés de nous en détourner. Parvenu à Santarem, position dominante sur le Tage, à laquelle on arrive par une route tracée au milieu des marécages du fleuve , et qui peut être tournée parce qu'elle ne se relie pas étroitement à l'Estrella, Rejuier se vit poursuivi par des forces considérables, et craignit un instant d'être enveloppé. Il se troubla et demanda du secours à Masséna, qui, dédaignant trop ses terreurs, ne le secourut que fort tard. L'alerte n'eut pas de suite, et ménie deux régiments anglais qui avaient voulu gagner du terrain sur le flanc de Reynier faillirent être enlevés. La seule conséquence fâcheuse de cette aventure fut que beaucoup de blessés et de malades de l'hôpital de Santarem, émus par les alarmes de Reynier, sortirent précipitamment de leur lit, et que parmi eux quelques-uns moururent dans les rues.

Bientôt on s'assit solidement dans la nouvelle position qu'on était venu prendre. RejTiier s'établit sur les hauteurs de Santarem, où il était couvert par des marécages, des escarpements, des



abatis, par le cours du Rio-Mayor, et relié avec la chaîne principale de l'Estrella par une brigade de Junot cantonnée de Trémas à Alcanhède. Il n'était mal partagé que sous le rapport des vivres, mais pour le dédommager on

Nov.4840.

Nor. 184«.

iiie LIVRE XXXIX.

hii abandonna une portion de la riche plaine de €kl)- .^ao. hmot campa au centre de cette plaine à Torrè»- Novas. Ney plaça son quartier général à Thoisar : il avait une division, celle de Lotson, à Pttnhète, deux à Thomar mén^, et une brigade d'iftfanterie avec toute sa cavalerie à Leyria, sur le revers de TEstrella , de manière à occuper la route de Torrès-Védras à Goimbre. Il pouvait ainsi couvrir tes chantier» de Punhète , menacer Abraatès , et se porter par «n mouvement de gauche à droite sur Leyria, si lofd Wellington essayait de nous tourner.

Avantages Cette position était inexpugnable, et en même p^sition prise temps adaptée aux divers objets qu'on avait en Ma^na. ^^^ > Icsquels Consistaient à préparer le passage du Tage, à prendre Abrantès, à bloquer enfin les lignes anglaises, en attendant l'arrivée des renforts demandés à Napoléon. Le maréchal Ney, habituel\* lement mécontent de ce qu'ordonnait le quartier général, aurait vouhi que Tarmée fût réunie tout entière entre Leyria et Goimbre. Mais s'écarter à ce point de Lisbonne, c'était commencer une sorte de retraite, c'était abandonner les bords du Tage, et renoncer au passage de ce fleuve, ainsi qu'à tout projet sur Abrantès, sans se procurer ni plus de sécurité, ni plus de chances de communiquer avec Alméida. Au contraire en tenant

seulement la cavalerie et une brigade d'infanterie à Leyria, on était sûr de regagner la route de Coimbre et d'Afemêda quand on le voudrait, sans renoncer à aucun des objets essentiels qu'on devait se proposer. D'ailleurs, en ayant des postes sur le Zézère on se trouvait plus près d'Alméida qu'à Leyria même, car wi était em

NoT. 4W#,

TORRÈS-VÉDRAS. 4H

mesure de ^MEomunique^r avec la frontière espagnole par une route mmos infestée par les bandes de Trent, tu qu'elle passait au sud de rEstreita.

L'armée dans cette nouvelle position parut cobtante^ assez satisfaite de sa manière de vivre ^ et pleine de l'espérance de reprendre bientôt sa tâche, lorsque des renforts venus de la Vieille-Castille par la route d'Alméida, ou de l'Andalousie par celle de Badajoz se seraient joints à elle. En attendant, les préparatifs pour passer le Tage et pour attaquer Abrantès occupaient ses bras et son esprit. Masséna s'était hâté d'employer les moyens nécessaires pour faire arriver à Paris la connaissance de sa situation et de ses besoins. S'il n'eût été que devant une armée espagnole, il n'aurait pas eu fort à s'inquiéter, mais ayant affaire à une armée anglaise, commandée par un sage et habile capitaine, placé à une grande distance de sa base d'opération, condamné à vivre de maraude pendant l'hiver qui s'approchait, campé près d'un fleuve dont il n'avait qu'une rive, tandis que son adversaire les possédait toutes deux, comptant en fait de forces un tiers de moins que l'ennemi, n'ayant de munitions que pour une seule bataille, entouré de tous côtés de partisans qui ne laissaient passer

aucun courrier, le moins qui pût lui arriver c'était de manquer le but de la campagne, et de se retirer sans avoir forcé les lignes anglaises, tandis qu'il pouvait à tout moment essuyer un désastre, si à force de vigilance, de fermeté et de discernement dans le choix de ses positions, il ne savait se rendre inattaquable. Il se décida donc à expédier vers Paris un Envoi

44t LIVRE XXXIX.

officier intelligent et brave, en le faisant accompa-

Nov. 4840. .^ , \ , / .

gner par un petit corps de troupes, car ce n'était du général qu'à cette condition où l'on avait chance de rejoindre

Foy h Paris ^ ^ J

pour faire la frontière espagnole. Il désigna pour cette mission

Ta'liéon le général Foy, qu'il avait sous ses ordres depuis Zu-

Iferii'S rich, qui était vif, attachant, doué du talent de bien

et en obtenir exprimer sa pensée, et décoré d'une blessure reçue à

le secours que Paris / •

cette situation Busaco. Il lui confia le soin d'exposer les opérations de l'armée depuis le départ d'Almeida jusqu'à l'établissement à Santarém. Indépendamment des dépêches qu'il lui remit, il le chargea de tout expliquer verbalement à l'Empereur, et de demander dans un délai très-rapproché des munitions, des vivres, des renforts, soit par Almeida, soit par Badajoz, promettant de finir bientôt la guerre contre les Anglais si ces secours ar-

rivaient à temps, et pronostiquant de grands malheurs si on les lui faisait attendre. Grandeur ^^ dcux hommes dc guerre supérieurs que la

de la question destinée vcuit de placer en présence l'un de l'autre

que le mare- r' r

chai Masséna aux extrémités du Portugal, ne pouvaient guère te- Wellington uir une autre conduite que celle qu'ils tenaient en ce d^"ré^udfc\* lûment. L'un ne pouvait pas mieux défendre cette extrémité du Portugal, seule portion qui lui restât du sol de la Péninsule, l'autre ne pouvait pas mieux se préparer à l'attaquer. De ce promontoire extrême allait dépendre le sort des nations européennes, car les Anglais une fois expulsés du Portugal, tout devait tendre en Europe à la paix générale, et au contraire leur situation consolidée en ce pays, Masséna obligé de rebrousser chemin, la fortune de l'Empire commençait à reculer devant la fortune britannique, pour s'abîmer peut-être au milieu d'une catastrophe

TORRÈS-VÈDRAS. 413

prochaine. La question était donc d'une immense —

gravité. Mais elle dépendait moins des deux généraux chargés de la résoudre par les armes, que des ^ «oUition deux gouvernements chargés de leur en fournir les ^^ ^^ question

, ... dépendant

moyens. A ces derniers était reportée la solution de plus des deux cette grande question, qui n'était pas moins que celle

^\*TJi!u^ de l'empire du monde. On va voir quel concours  
^^^n^éraul^"\* ces deux généraux reçurent, l'un d'une patrie  
agitée par les partis, l'autre d'un maître aveuglé par la prospérité.

Quelque sérieux que soient à la guerre les embarras d'un chef  
d'armée, il faut se garder de croire que son adversaire n'ait pas  
aussi les siens. Napoléon, qui avait acquis au plus haut point la  
philosophie de la guerre, comme les hommes qui ont beaucoup  
vécu finissent par acquérir la philosophie de la vie. Napoléon ai-  
mait à dire qu'après une bataille chacun avait son compte ^ et  
que si les généraux étaient bien convaincus de cette vérité, ils ne  
se laisseraient pas si facilement décourager par les apparences,  
ou même par la réalité d'un revers, et qu'en persévérant ils au-  
raient souvent l'occasion de ramener la fortune. Si en effet le ma-  
récchal Masséna se trouvait dans une situation grave, lord Wel-  
lington de son côté n'était pas dans une situation exempte d'em-  
barras. Tandis que le général français considérait comme difficile  
d'emporter les lignes de Torrès- Védras, le général anglais de son  
côté considérait comme très- difficile de les défendre, si les Fran-  
çais tenaient la conduite la plus naturellement indiquée. Ainsi  
lord Wellington avait deux dangers DjAi^ ^uHé^ à courir : c'était  
d'abord que les Français ne réunis- ^^ i« situation

Ses craintes relativement aux projets

444 LIVRE XXXrX.

sest leurs forces vers lisboime pow l'en aocaUer.

Nov.48ia. , . , !..

c était ensuite que le gouvernement bntauiiiique^ de lord divi-  
sé comme devait Vêtre tout gouverneflent libre

Wellington. ^

en présence d'une question si importante; ne le rappelaient du Portugal, ou ne prit des mesures qui rendraient sa persévérance impossible. Ces deux dangers également graves, mais également probables^ se présentaient cependant chacun avec assez de vraisemblance pour inquiéter profondément son âme^ quelque forte qu'elle fût.

Quant à la concentration des forces des Français devant Lisbonne, qui pouvait résulter à la fois de deux causes. L'envoi des troupes réunies dans la Castille sous le général Drouet, et du retour des arabes d'Andalousie vers le Portugal, elle était fort à prévoir, et tellement indiquée, qu'il eût fallu être aveugle pour ne pas la craindre. On parlait beaucoup, -en effet, de l'arrivée des fameuses divisions d'Essling (celles qui des mains du maréchal Oudinot avaient passé aux mains du général Drouet) et de leur influence probable sur le sort de la guerre; on parlait aussi de l'apparition du 5<sup>e</sup> corps sous le commandement du maréchal Mortier, qui s'était porté, comme on l'a vu, de Séville aux Badajoz. Relativement aux divisions d'Essling, récemment entrées sur le sol de la Vieille^Castille, lord Wellington, ordinairement bien renseigné^ pensait qu'elles n'étaient pas aussi nombreuses qu'on le prétendait, qu'elles auraient beaucoup d'occupation dans le nord de la Péninsule, qu'au surplus elles viendraient renforcer Masséna par la rive droite du Tage, et ne lui paraissaient pas un moyen de plus de passer sur la rive gauche. Quoique l'arrivée de

TORRÈS-VÉDRAS. 5

Les deux divisions furent un sujet inquiétant, il y en avait un autre bien plus alarmant à redouter, c'était le reflux des

troupes de TAndalousie vers Lis\* bonne, lesquell^, partiellement ou en masse, pouvaient venir tendre la nudn au maréchal Masséna par la rive gauche du Tage, lui en assurer dès lors les deux rives, et lui procurer les moyens d'atta\* querles lignes de Torrès-Védras avec des fwcesfoi'nûdables. C'était là le principal souci du général anglais, qui craignait par-dessus toutes choses que les Français, négligeant les sièges de Cadix et de BadajoE, ne se portassent en masse sur Lisbonne, pour aider le maréchal Masséna à enlever les lignes de Torrès-Yédras. Aussi pressait-il vivomont la régence espagnole de donner aux Français le plus d'occupation qu'elle pourrait devant Cadix , de couper tous les po&ts de la Guadiana ^a£n qu'ils Irouvassent de ^andes difficultés à franchir cette rivière, et de faire d'Ehas, do Campo-Major, de BadaJ-QZ^ des forteresses tellement importantes, qu'ils n'osassent pas les négliger pour marcher sur Us^ bonne\* Et conune lord Wellington doutait fort que ses conseils fussent exactement suivis, il aurait voulu transformer la belle pro\ ince de l'Aleniejo en un di'>^ serty comme il avait fait de la province de Coimbre, «fin <le mettre les Français, s'ils l'envahissaient, dans l'impossibilité d'y vivre. Mais il le demandait sans l'obtenir de la régence de Portugal , qui n'entendait pas^ pour affamer les Français, s'a&mer ell-cittême, et qui lui disait souvent avec aigreur qu'au lieu de combattre les Français par la famine, moyen également funeste aux deux partis, il ferait bien

Nav.4840.

Nov.4 840.

if6 LIVRE XXXIX.

mieux de les combattre par les armes, et de délivrer le Portugal au lieu de le rainer.

Ces réponses irritaient le général anglais sans ébranler sa sage résolution, qui était toujours de ne pas risquer le sort d'une bataille contre les Français, car il était beaucoup plus sûr de les détruire par la misère que par des actions au moins douteuses s'il prenait l'offensive. Mais ce n'était pas sans peine qu'il persistait dans son plan, quelque bien conçu que ce Grand plan pût paraître. Les vivres coûtaient prodigieusement cher dans Lisbonne, quoique la mer fût ouverte à Lisbonne, yerte et protégée par le pavillon britannique. Le blé ne manquait pas, le poisson salé non plus, mais la viande était devenue fort rare; les légumes frais avaient disparu, et tous les aliments, quels qu'ils fussent, n'étaient accessibles qu'à l'opulence, à ce point qu'au lieu de payer au peuple de Lisbonne ses journées en argent, il avait fallu les lui payer avec des rations. On avait même été obligé de tarifier le prix des logements pour les malheureux qui avaient reflué des provinces dans la capitale. A ces vives souffrances se joignaient des anxiétés incessantes, car à chaque mouvement des Français on annonçait une prochaine attaque, et on en prédisait le succès. Dans l'armée elle-même, malgré sa rigoureuse discipline dans les lignes malgré l'estime qu'elle avait pour son chef, il s'éle-

doTorres- / . « » .

védras. vait plus d'un murmure, même parmi les officiers. Au lieu de marcher et de combattre, ce qui est pour l'homme de guerre la meilleure distraction des souffrances, rester sous voile, exposés sur ce promontoire élevé de Lisbonne à tous les vents de l'Océan et à des pluies continuelles, ne convenait guère



aux soldats de lord WelKngton et aux nombreiUL —

réfugiés couchés à terre au milieu des lignes de Torrès-Védras. Beaucoup d'olïicieps se plaignaient liautement, écrivaient à leurs compatriotes des lettres fâcheuses, et contribiaient à accroître les inquiétudes que l'ctti avait conçues-en Angleterre sur le sort de l'armée britannique.

. A Londres, peu de personnes, même parmi les eramiec» membres du gouvernement, croyaient à la possibi- en A^S^rre lité de se maintenir en Portugal. A tout moment on ^Tiv^ craignait d'apprendre que Tannée s'était embar- ^^^(|uée, et on désirait qu'elle le fît spontanément^ au lieu d'attendre qu'elle y fût contrainte par les Français. Aus^ le ministère, plus vivement attaqué que jamais, ne cessailril de recommander la prudence à lord Wellington, et de la lui recommander jusqu^à l'importuner, jusqu'à lui faire redouter un prochain abandon, ou du moins un très-faible con- <\*ours. Un accident fâcheux arrivé en Angleterre avait tout à coup aggravé la situation du cabinet, et par suite rendu plus difficile encore celle de lord Wellington lui-même. Le roi George III venait ^^ ^^^^ d'éprouver une rechute dans sa santé, et d'être deGeorgeui, une seconde fois atteint d'aliénation mentale. On a aiiénation avait d'abord voulu se faire illusion, se persuader "^^llc' (lue l'atteinte ne serait que passagère, et gagner un J^l^^^^^ mois avant de proposer au pariement les mesures i» régence. que réclamait une telle défaillance de l'autorité royale. Le parlement et le public s'y étaient prêtés volontiers par respect pour George III, par éloigne\* ment pour le prince de Galles, appelé à exercer

l'autorité royale sous le titre de régent. Cependant, Ton. xu. il

Dw. 484011

Eflforts

<hi ministère

pour limiter

les pouvoirs

du régent.

Efforts

de

l'oppositloD

pour faire

déféer

au régent

la plénitude

de l'autorité

royale.

a{ivès- «roir attendu le plus longteiDp& possible, ît anfldt- fi-  
tUu âtadressw enfin aœt pari^nent, et hii de^ BMnder de déféer  
la régence au prinee de Galles. Gdui-ci était Tanî de ioum les  
chefe de Toppoi^tion, et on ne doutait pas alors qu'il ne leur  
oMiiât le pouvok^. Aussi le vieux parti, de M. Pitfr, resté le parti  
ministériel à travers tOMtes les trai^bmations du cabinet britan-

nique, et resté surtout le parti de la guerre y. avait, tout fait pour Iksitar les powvmrs du régent, eL l'opposition , au oentraire, lent fait pour les étendis. Par une sorte deoositradictionrqui se re-noontre souvent dies les partis, c'était Toppo-sition qui professait la doctrine la phismonardique, et le gouvernement celle qui Té-tait le mokisi L'<^ positiion prétendait qu'iLn'y a^^ait pas^ loiàireadre, car use loi^ d'après la constitutioi anghàseysappo-sait l'action des trois pouvoirs, etuotammeotlasaiMy tion royale, qui était impossible ici, puisque I» roi était^ incapable d'aucun acte. En conséquena de ces principes y eUe voulait qu'on se bor-nât à pnéseiK ter une adresse au régent pour (ju'iL se saïstt de l'autorité royale, qui lui re^euét <to j^kia droifrpendant rinca-paeité de son auguste père^ al pour qu'en 1& saiffllssantt il l'exer-çât tout entière, car Taniorité royale ét•it^une, indivisilde, et ne devait,, dans auoun casT, subir d'mBoindrissementv i^on tenait à canarrer intact l'équilibre des pouvoirs. Le ministèw, au contraire, soutenait qu'il fallait un bili, que la saoctkm royale se-rait suppléée par un ordre (far parlement enjoignant aux déposi-taires du sceau royal de sanctionner le bill; que rautcurité du ré-gent devant être temporaire (on l'eqiérail du

TORHfcS-VÊDRAS. 449

noiBs), »e pouvait être aussi entière que si elle —

avait dû être définitive; qu'il serait inconvenant de Imi donner la foculté d'intervertir Tétat de dioses à eepinnt qœ le roi, s'il re-venait à la santé , trouvât kiJDarchedu ^irvemement tellement changée qu'il m put reprendre la politique de son règne. Cette «q^unents^ n était sîngulièrementt9€|)fai8tique, et prouvait que Tiitérét égarait lé ministère dans^ser logique, eomnae l'intérêt avait éclairé rôpositioTr . dans la sienne. Mais la majorité fei-

sant naturelle» L'autorité n'est la loi, on avait d'éré par m Kll la  
régence T'égint''' au prince de Galles, et on la lui avait déférée  
in- ^ \* ^ ® ^.

\* ' de certaines

OQOiqilète, avec interdiction de nommer des pairs, ^mk»»^  
de pn^poser certains Mis y de s'occuper de là garde du roi , de  
choisir les officiers de sa maison. On a'avait pu cependant lui  
ôter la nomination dès mi\* BÛBtres , et on s'attendait à le voir  
appeler au nniristère loitt HoHand, lord Orey, lord Grenville, pa-  
rents ou anciens collègues de M. Fox. Toutefois le régent, quoi-  
qu'il n'aimât point les^ ministres actuels, et en particulier M.  
Perceval, craignait d'opérer enr e« moment un changement trop  
considérable en appelant ses amis de l'opposition, et- de-  
prendre une trop grande responsabilité en passant du système-  
de la guerre à celui de là paix, H voulait savoir, arvant dese déci-  
der; si l'infirmité du roi serait assez longue pour xpi'il! vali^t te  
peine tl'a?pporter une mod8ca\*ion notable k là politique de FÉ-  
tat. H avait à\* cet' effet oonrailé les médecins^, et fait part de ^s  
doutes aux lords HoUànd, Grey et Grenville.

Cette crise dans les affaires intérieures de F An\*-

gleterre avait Iteuen décembre 4^o, à tépoque

Dec. «8\*o.

Taitative»

répétées

de

l'oppoditioii

pour amener

un vote

(lu parlement

en fieur

de la paix.

Raisons

: »ur lesquelles

elle

s'appuie.

même où le maréchal Masséna et lord Wellington étaient en présence l'un de l'autre devant les lignes de Torrès-Védras. C'est ordinairement l'espérance qui redouble l'ardeur et l'activité des partis. L'opposition anglaise y sentant que d'un succès au parlement, ou même d'un demi-succès dépendrait la conduite du prince régent, multipliait ses attaques<sup>^</sup> contre le cabinet, et il faut reconnaître que les événements donnaient une valeur véritable à ses critiques, qu'ils les auraient même rendues complètement vraies si on s'était conduit en France comme on aurait dû le faire.

Indépendamment des inquiétudes incessantes qu'excitait la guerre et des chaînes accablantes qui en résultaient, l'opposition anglaise avait à faire valoir les souffrances d'une crise commerciale des plus graves et des plus étranges. Les mesures de Napoléon, jointes à certaines circonstances, en étaient la cause. Les colonies espagnoles ayant refusé de reconnaître l'autorité de Jo-

seph, et profité de l'occasion pour se déclarer indépendantes, avaient ouvert leurs ports au conunerce britannique. A cette nouvelle les manufacturiers anglais, se conduisant avec l'aveuglement de l'avidité, qui n'est pas moins grand que celui de l'ambition, avaient fabriqué bien au delà de ce que toutes les Amériques auraient pu consommer, et surtout payer. Ils avaient envoyé des masses immenses de marchandises dans les colonies espagnoles, et une partie de ces marchandises était revenue sans avoir pu être vendue. Celle qui avait trouvé des acheteurs avait été payée en denrées colonialesy qui transportées à Londres avaient ajouté

#### TORRÈS-VÉDRAS. iti

à rencombrement du marché. Tandis que ces choses 8C passaient en Amérique , les six à sept cents bâtiments partis de la Tamise pour porter dans la Baltique une portion du trop-plein, ayant été, comme on Ta vu, ramenés pour la plupart en Angleterre, Tavailissement des marchandises coloniales était devenu extrême. De plus, la faculté de déposer leurs denrées à Londres ayant été accordée aux colons espagnols et portugais, même aux colons français dont les possessions avaient été envahies, la masse des marchandises exotiques invendues s'était accrue au point que beaucoup de cai^aisons en sucres , cafés, cotons, tabacs, bois, indigos, ne valaient plus les frais de magasin. Le papier émis sur ces valeurs était sans gage, la plupart du temps protesté, et la Banque qui Tavait dans son portefeuille se trouvait dans le plus sérieux embarras. Le billet de banque avait essuyé une nouvelle dépréciation, et le change anglais, déjà si abaissé, était descendu de 16 ou 17 pour cent de perte à plus de 20, de façon que TAngleterre, obligée cette année de payer à l'étranger plusieurs centaines de millions afin d'entretenir son armée et sa

marine, ne savait plus comment s'y prendre pour exécuter ces paiements. On venait de voter un secours de 5 à 6 millions sterling au commerce et à l'industrie, faible soulagement dans une situation si fâcheuse. Les uns s'en prenaient à l'imprudence des manufacturiers, les autres à la Banque, et presque tous au gouvernement, qui, par son obstination à continuer la guerre, et surtout par ses ordres du conseil, était l'auteur de tous les maux qu'on déplorait.

Dec. 1910.

Bâc. 4(

in LivRi xxxrx.

On coHprend tout ce qu'une oppûsidoB {nrès de saisir le pouvoir, et siacère d'aillenrs daiïs ses critiques, trouvait à dire av milieu de telles circoiisteH ces. Voilà, s'écriaient les lords Grenville, Hûlla&d, Grey, les députés des communes Tieroey, Burdet, Brougham, Huskisson, voilà où nous a conduite une guerre i^rolongée au delà de toute raison. Pour avoir voidu humilier la France on Ta poussée de grandenra en grandeurs à la domination de TEurope, on Ta reiH due souveraine d'une partie de rAllemagne, de Tlte- Ue, 4e TBspagne, tout récemment de la Hollande, et, si on continue, qui sait où s'arrêtera l'extension de sa puissance? Nous percevons, ajoutai^it ces orateurs, â7, millions sterling d'impôts (925 millions de fran(^) et nous en dépensons 56 (1,40^o millions), ee qui exige i 9 millions d'emprunt tous les ans (475 milli(Mi6 de francs). Il est impossible de demander chaque année une telle somme au crédit sans se miner, et en même ten^» on ne peut jouter ni auK tases indirectes, les impôts de consommation ayant atteint leur dernière limite, ni «lux taxes di-

rectes, l'impôt-tax étant devenu d'un poids exorbitant. La masse du papier monnaie sans cesse accrue va bientôt rendre les transactions commerciales impossibles et les services de la guerre et de la marine impraticables au dehors. Il faut donc mettre un terme à cette guerre ruineuse par une paix honorable, et facile à conclure si on le veut. Les victoires dont on se flatte sont le plus dangereux de tous les leurreux, car quoique l'armée britannique se flatterait de sa conduite, elle est dans une situation alarmante pour les bons citoyens. Tandis qu'elle donne à son drapeau

Me. 4M4.

TORRÈS-LE-DKAS. 4t3

litres, en pensant qu'ils méritent, elle a laissé prendre sans ses yeux deux forteresses importantes, Gudad-Rodrigo et Alméida; elle a repoussé Tennemi à Bnsaco, mais pour perdre le lendemain Coimbra et le reste du Portugal ! Balayée maintenant sur une langue de terre où (Aie ! ne vit que le pain apporté par mer, exposée à une attaque des Français, qui seraient bien malavisés s'ils cessaient réunissaient toutes leurs forces pour l'attaquer, elle n'espère que par miracle, et peut à tout instant essuyer un désastre. Que deviendrait l'Angleterre si cette armée, notre unique espoir contre l'invasion, finissait par succomber, ou par signer quelque capitulation qui la constituât prisonnière de guerre? Quels sont les avantages politiques et quelles sont les conquêtes territoriales à mettre en balance avec de pareils dangers?... — Tel était le langage quotidien de l'opposition, et il faut dire que si les Anglais, habitués alors à des impôts écrasants, à un papier-monnaie déprécié, à des emprunts annuels, se résignaient à ces maux en considération du développement inouï



de leur commerce, ils frémissaient en songeant à la situation de leur armée« L'idée de la voir exposée aux coups de Napoléon les fit tressaillir, et sous ce rapport ils sympathisaient complètement avec l'opposition. Chaque jour un vote imprévu pouvait donc amener le prince régent à changer le cabinet, -et à substituer la politique de la paix à la politique de la guerre.

Le ministère recevant le conta<sup>nt</sup> de toutes ces craintes, de toutes ces agitations, ne cessait d'envoyer à Lisbonne les dépêches les plus pénibles pour les critiques

Dec. 4810.

44 LIVRE XXXIX.

lord Wellington. Son frère lui-même, le marquis de Wellesley, atteint de Ténacité générale, se laissait aller à craindre que son frère, par obstination

1 opposition<sup>ne</sup> . , \*

fatigue lord de caractère, par ambition peut-être, ne committait des<sup>es</sup> quelque imprudence, et ne compromettait l'année an-

ohmisme<sup>ne</sup> glaise en restant trop longtemps sur le continent. La correspondance ministérielle avec le général anglais était pleine de ces appréhensions, et pleine aussi de plaintes sur la dépense excessive de cette guerre , dépense qui , indépendamment du sub<sup>side</sup> alloué au gouvernement portugais, n'était pas moindre de 250 millions par an, dont 73 ou 80 pour la flotte de transport. On lui demandait s'il ne lui serait pas possible de suivre l'exemple des généraux français, qui vivaient aux dépens du pays ou ils faisaient la guerre, et s'il ne pourrait pas bientôt se passer

de cette immense flotte de transport, toujours tenue sous voiles, et qui coûtait si cher; on le suppliait de ne point s'obstiner mal à propos, et de se retirer de la Péninsule plutôt que de faire courir un danger sérieux à cette armée britannique, considérée alors comme le bouclier de l'Angleterre contre une invasion, dont la crainte était fort diminuée sans doute, mais dont le vieux matériel de Boulogne, quoiqu'à moitié pourri, était le fantôme toujours inquiétant.

Réponse Ces dépêches inspiraient au chef de l'armée de

l'Union Péninsulaire un dépit qu'il n'osait pas montrer tout en-  
« tant, car il n'avait pas acquis encore assez d'ascen-

inquiétudes . . . , à i i

exprimées par l'autorité pour se permettre les libertés de langage  
aux-

britannique. quelles il se livrait depuis; mais il en laissait voir  
une

**partie, disant qu'il était bien pénible pour  
lui, mal**

TORRÈS-VÉDRAS. 4t5

gré sa longue expérience de cette guerre, malgré deux années  
passées dans la Péninsule à la face des Français, de ne pas inspi-  
rer plus de confiance, et de ne pas voir venir un courrier d'Angle-  
terre, pas un officier, pas un curieux, qui ne lui apportât l'expres-

sion de ces doutes humiliants; que s'il restait sur le sol du Portugal , c'est parce qu'il croyait pouvoir y demeurer sans péril , du moins d'après tous les calculs de la prudence humaine ; que lorsque le danger serait réel, il n'hésiterait pas à se retirer plutôt que de compromettre l'armée britannique et sa propre gloire; que si, malgré cette confiance, il voulait garder la flotte de transport, dont la dépense était si coûteuse, c'est qu'il y aurait vraiment trop de témérité à considérer comme certain ce qui n'était que probable, et à se priver de tout moyen de transport comme s'il n'y avait eu aucune chance d'être expulsé de la Péninsule; qu'il croyait bien entrevoir que Napoléon n'enverrait pas beaucoup plus de forces en Espagne qu'il n'en avait envoyé jusqu'ici, mais qu'enfin ces divisions d'Ëssling dont on parlait tant pouvaient arriver, que l'Andalousie surtout pouvait détacher une force considérable sur Lisbonne; que si par exemple il venait 13 mille Français de Salamanque sous le général Drouet, 25 mille de Cadix et de Badajoz sous le maréchal Mortier, il aurait bientôt 90 mille hommes à combattre sur les deux rives du Tage, qu'au premier ordre du maréchal Masséna ces 90 mille hommes s'élanceraient comme des furieux sur les lignes de Torrès- Védras, qu'on ne pouvait pas se faire une idée, lorsqu'on ne les avait pas vus, de ce dont ils étaient

Dec. 4810

Dec. 4840.

4«6 LIVÉE XXXIX.

- capables, et que ce serait une grande témérité d'y ^ finner qn-  
lils ne viendrèit point àtkoiit deJa ppe^ mière eaceinte;  
maiB\*qiie dans cecafiliKi^Qrtmk la seconde et ht troisièane^ et

<|iie -f^Épe Aia tftipte 4jgDe de les retra»Jira[ioBlB il amnak encore te temps de s'embarquer; que c'éta<sup>h</sup> la réu<sup>nm</sup> deia flotte et de ces retranchements qui rendait aa «6\* curité si .grande, et était à sa toendoile ce caraotère d'imprudence qu'on ise pkisait à ha fÊÛtm trop souvent; que quant à la dépense il lad Ma impossible de la réduire; que nourrir la fneive f«r la guerre, chose si facile avec des Français, était ^ue chimère avec des Anglais; que l'armée fracfr- ^ise n'était pas un ramassis d'hower pris panui ce qu'il y avait de i^re dans le pa^fs, et éonq^tte par une discipline de fer, mais qu'elle -étak pme par la loi sur le gros de lamation, le hon et le manh "VBÊs méeéseasemUe, elle bon r^npottant deluoa coup; qu'elle aUait chercher dea vivi^ioe à irâgt M irente lieues, pois retournait exactemairt «i dra\* peau sansqu'il y manquât presqueunaeciiliomiiMs; que si l'on croyait pouvoir âdre avec des Angbôs^œ que le maréchal Masséna itisait avec dea Fcanfaia^ on s'abusait étrangementait; qu'aprèsquelqc^s jocetb âe maraude accordés smx soldats anglais pour vi«m, il ne reviendrait pas un homme au draprau; quïi fallait d^ailleuTfi qu'on œ demandât si le libre çêi^ d'Angl^re souffirirait qu'on traitât la vie de scé- •<lats m^eenaires conune Napoléon traitait ta vie de ^dats citoyens, appelés par la loi, et dont il pensait une moitié de misère tous les ana, sans (pie les journaux de Parts ra dissent rien à la Mtéon; qa41

tte pouvait avoir des soldate qu'en les jioumBHuit,

eu les payant, eu les tenant exactemottt sous les dmpeaox; que s'il quittait la Péninsule, il donnerait le signal de la aounûssion générale à l'Espagne, peut^éire à TEurc^, que la d^ense qu'on ne voulait paB faire pour soutenir la guerre à LisbonDe, il âoi-drait la faire pour la soutenir entre Dosevres et Loaidres; qu'il

définissait l'Angleterre de l'invasion à Liège bien plus aisément qu'entre Londres et Douvres; qu'il fallait enfin, que l'Angleterre supportât la dépense et l'inquiétude, lorsque lui et son année supportaient quelque chose de bien pire, c'est-à-dire de formidables combats et d'horribles souffrances\*

Telles étaient les difficultés que rencontrait cet homme habile et ferme général de la part d'un pays libre, où la pensée de la guerre et celle de la paix ha-

l'arrête se passe en

constamment opposées l'une à l'autre, avec une force Espagne et en de raisons presque égale, produisaient des tiraillements inévitables dans un ministère qui n'avait pu les éviter

de chef. Il semble que l'illustre adversaire de lord Wellington

T. meurt

Wellington, le maréchal Masséna, n'ayant pu faire braver à son homme de génie à l'étranger, qui n'avait pu de lutte à soutenir que contre l'ennemi et on soutenait malheureusement trop peu, aurait dû trouver toute sorte de secours pour la solution d'une question militaire de laquelle dépendait le sort du monde. C'était le cas, en effet, pour Napoléon instruit de ce qui se passait à Londres et à Vienne, c'était le cas de déployer les vastes ressources de son génie administratif afin de réaliser toutes les craintes du lord Wellington, et tous les desirs de son lieutenant,

118 LIVRE XXXIX.

Masséna! On jugera de ce qu'il fit par le récit contenu au livre suivant.

Voyage Le général Foy, expédié de Santarém pour porter secours au général Foy, demanda de son général en chef, et ré-

de Santarém à pondre de vive voix à toutes les questions de TEm-

ot sa présence, perçut, exécuta la traversée la plus périlleuse, mais l'expédition. À même temps la plus heureuse qui se pût imaginer en Espagne. On lui avait donné quatre cents bons marcheurs et bons tireurs, choisis dans plusieurs régiments, en lui indiquant comme la route la plus sûre la vallée du Zézère, qui passe au sud de l'Estrella, et va, par Sobreira-Formosa, Sarzedas, Belmonte, rejoindre Ciudad-Rodrigo. (Voir la carte n° 53.) Le général Loison, des postes duquel il devait partir, dirigea une forte reconnaissance sur

» Abrantès afin d'en effrayer la garnison et de Tem-

pêcher d'arrêter le détachement du général Foy dès sa première journée. La garnison d'Abrantès épouvantée prit cette petite troupe voyageuse pour l'avant-garde de l'armée française, et en se renfermant dans ses murs lui laissa le passage libre. Le général Foy se hâta de poursuivre sa marche, entre un corps espagnol qui gardait à Villa-Velha les bords du Tage, et les coureurs de Trent et de Silveira qui rôdaient dans les environs. Il ne rencontra qu'une bande de deux cents hommes de la levée en masse portugaise, appelée l'Ordenanza, lui passa sur le corps, en fut quitte pour la perte de quelques hommes blessés ou fatigués, et

après six ou sept jours de hasards et de dangers de tout genre arriva sain et sauf à Ciudad-Rodrigo.

Il y trouva le général Gardanne , que le maréchal

TORRÈS-VÉDRAS. ïï9

Masséna avait laissé sur les derrières, pour nettoyer les routes, pour réunir les hommes sortis des hôpitaux, pour protéger l'arrivée des convois, et qui, assailli de tous les côtés par les bandes, n'avait pu remplir que la moindre partie de sa tâche. Le général Gardanne avait presque autant consommé de vivres qu'il en avait amassé dans les deux places frontières d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo , et sur six mille hommes qu'on espérait tirer des hôpitaux, il en avait réuni à peine deux mille. Le général Foy transmit au général Gardanne l'ordre de partir sur-le-champ par la route que lui-même venait de suivre , lui laissa pour guide un de ses officiers qui avait été du voyage, et lui prescrivit en outre d'emmener sous l'escorte des hommes prêts à rejoindre toutes les munitions qu'il pourrait transporter.

Le général Foy traversa ensuite la Vieille-Castille, désolée par les guérillas dont l'audace s'accroissait chaque jour, trouva les Espagnols pleins de confiance et les Français de découragement en voyant la guerre traîner en longueur malgré les nombreux renforts envoyés cette année, en voyant l'expédition d'Andalousie se réduire à la prise de Séville, celle de Portugal à une marche jusqu'au Tage. Il trouva le général Drouet n'ayant encore réuni qu'une de ses deux divisions à Burgos, et attendant la seconde, enfin le général Dorsenne ayant la plus grande peine avec 15 à 18 mille hommes de la garde à protéger la route de Burgos à Valladolid. Il donna à tout le monde des nouvelles de l'armée de Por-

tugal, dont on ne savait rien, que ce qu'en disaient les Espagnols avec leur jactance ac-

Déc. 1810.

(Mmtomé: il pressa le aénéral Drouet de s'achemi-

ner vers Coimbre et Thomar, et se rendit a Pans , en mettant environ vingt jours pour se transporter des bords du Tage à ceux de la Seine. Il y arriva vers les derniers jours de novembre , et (ut immédiatement présenté à r Empereur.

FIN DU LIVRE TRENTE-NEUVIàlle.

## LIVRE QUARAIvRTIÈME

FUBNTÈS I>'oNORo.

mnfiiiitfOBS d'e«prif âê Napoléon «fcnwwt cb Pararée du géaéril Foy àtFMb. — Aecnail qM ftét à e» général el Imgnefrexp-ficaïmM avec hé. ^ némfloité éhmmomFnû esfo» da «• ou g\* natte homwaii en Bipagne^ et impoosiMmé atteelle d» disposer d^is pactil seoovfs. — Causes récentes do eelto impossyiMAHéw — Denners empéétements. d» r«ipoléott SQf^ imonè de la mer dn Itoië. --Réiin^ des TtUes anséatiqwes, d^ine partietdn Hanorro et dn gnuMWhidK^ d'OMMtoarg. — MééonlMiteinent do l'iM^perônR Alexandso^ en apprenant la dépossesrion de son oncle l^grand^oo dX>idenbo«irg. — AnHen et ménager I^mpe-renr Ale\andh!«, ^fapoléoR insiste d^one nianère menaçante^ poor Int ftdre aéoptisrTses nowreanx règlements en matière de commerce. — H^sistUROt du czas\* ei ses eiipftfcations aînée M.



de CanMneonrt. — I/empereur Alenanique ne déràre pas la goerre  
 » mois s^ attend , et ordome^ quelques opfi âges défensilB sur la  
 Dwin» et le Dnieperi — Napoléon informé\* de oe qui se passe à  
 Sfcint^FétersbouTg se hâte d^rmer loi^nème , pendant que» la  
 Russie engagée en Orient ne peut répondre à sesavmenents  
 perdes àostOHés immédiates; — Pienrière idée d'une grasde  
 guerre an nord. — Immenses préparatMl dO Napoléon. — 1%  
 yontei distraire\* aneone parti» d» ses fMOes pour les eUToyer  
 danr lar PMnside , it se bomo à ondinner an génémnxr Dorsemw  
 et Dreuet, an maréohat Soult de secourir BlMséna. — nitoions de  
 Nappée» sor\* reMoadté de^ ce seaa«M. — mtonr du généal'  
 Boy k l'taméo de. FartugaL — Long séjour de oelte armée sur le  
 T&9S. — Se» industrie. et sa sobriété. — Bieettent esprit das  
 eoUats, découragamsntdesctefB — Farme attitude de filaseéna.  
 — Le gétéral Gartene parti de la fro^ièi« de Castina a^eo n»  
 corps de troupes pour poviardes dépêches ë l'armée de Portugal ,  
 arrive presque juequ^ sas afanlhpoata»^ et r^neusse ehe- ■ dfr-  
 saneeToir communiqué arec eHo» — Legénéral Daauet, dont laa  
 deux divisions composent \» 9» cofpe» traverse la province île  
 Beim aToe led^ision CkNveux , et arrite à Uyria. -- Mede l'arnw^  
 à- l^puriMèn du- 9» eorpe. ^ Son ahattcment qumd telle ap-  
 prend que la secours qiri lui est parrenv se réduit à sept raUe  
 hommes. — - Arrivée du général Boyv ^ conununiaatlan' déamal-  
 tuetlans' dont il est poHaur. <- Réunionzdes généraux à G^gao  
 pour oonféer sur l\*exécutton-des ordres venus dé Paris» et rés-  
 riutkwd» rester sur le Tage en essayant de passer ce fleure pour  
 vivre des reoaouites de l'Alentije. — Bivergenée d'avis sur les  
 moyens de passer le Tage. — Adrairri^les eflbrtt du généra) ÉUf  
 peur créer un équipage de pont — On

se décide à attendre pour tenter le passage que Pamiée d'Andalousie vienne par la rive gauche donner la itiaïn à Parniée de Portugal. — Événements surienus dans le reste de PEspagne pendant le s^onr sur le Tage. — Suite des sièges exécutés par le général Suchet ea Aragon et en Catalogne. — Investissement deTortose à la fin de 1810, et prise de cette place en janvier 1811.— Préparatifs du siège de Tarragone. — Événements en Andalousie. — Éparpillement de Parroée d'Andalousie entre les provinces de Grenade , d'Andalousie et d'Estrémadure. — Embarras du 4\* corps obligé de se partager entre les insurgés de Murcie et les insurgé forts du U^ corps pour comment et préparatifs de ce siège. — O] dure. — Le ouuréchal Soult ne en avec les troupes dont il dispose, hommes. — L'ordre de secourir ft trefaites , il s'y refuse absolument, il entreprend le siège de Badajos trucUon de l'armée espagnole i Reprise et lenteur des travaux d Portugal pendant que l'armée d'Ai extrême du corps de Reynier et i retraite. — Masséna , ne pouvan mouvement rétrograde sur le M<^ ~ Retraite commencée le 4 mar et poursuite des Anglais. — Arrii rêter deux jours pour donner à »

gages le temps de s'écouler. — Urouct. — Craintes du maréchal contestations avec Masséna sur ce Beau combat de Redinha. — Le m Condeixa , ce qui oblige l'armée < Ponte-Murcelha , et de renoncer à dies et contre-marches pendant li de Foz d'Arunce. — Retraite sur mouvement du général Reynier <

ment en Yieille-Castille. — Spectacle que présente l'année au moment de sa rentrée en Espagne. — Obstination de Masséna à recommencer iminédiatement les opérations offensives , et sa résolution de revenir sur le Tage par Alcantara. — Refus d'obéissance du maréchal Ney. — Acte d'autorité du général en chef et

renvoi du maréchal Ne> sur les derrières de l'armée. — Difficultés qui empêchent Masséna d'exécuter son projet de marcher sur le Tage, et qui l'obligent de disperser son armée en Yieille-Castille pour lui procurer quelque repos.

— Affreux dénûment de cette armée. — Vaines promesses du marédial Bessières devenu commandant en dief des provinces du nord. — Avantageuse situation de lord Wellington depuis la retraite des Français, et triomphe du parti de la guerre dans le parlement britannique.

— Lord Wellington laisse une partie de son armée de\ant Alméida et envoie l'autre k Badijoi P^ur en faire lever le siège. — Tardive

#### FUENTES D ONORO.

arrivée de ce seooon, et prise de Badsjoz par le maréchal Soolt. — Celui-ci , après la prise de Badajoz , se porte sur Cadix pour appuyer le maréchal Victor. — Beau combat de Barossa livré aux Anglais par le maréchal Victor. — Le maréchal Soult trouve les Hgoes de Cadix débarrassées des emiemis qui les menaçaient , mais il est bientôt ramené sur Badiyoz par Tapparition des Anglais. ^ A son tour il demande du secours à l'armée de Portugal qu'il n'a pas secourue..

— Les Anglais investissent Badajoz. — Cette malheureuse ville , assiégée et prise par les Français , est de nouveau assiégée par les Anglais. — Projet formé par Masséna dans cet intervalle de temps.

— Quoique fort mal secondé par l'armée d'Andalousie , il médite de loi rendre un grand service en allant se jeter sur les An-

glais qui bloquent Alméida. — Ce projet , retardé par les lenteurs du maréchal Bessières, ne commence à s'exécuter que le 2 mai au lieu du 24 avril. — Par suite de ce retard lord Wellington a le temps de revenir de l'Estrémadure pour se mettre à la tête de son armée. — Bataille de Fuentès d'Oiiro livrée les 3 et 5 mai. — Grande énergie de Masséna dans cette mémorable bataille. — Ne pouvant débloquent Alméida, Masséna le fait sauter. — Héroïque évasion de la garnison d' Alméida. — Masséna rentre en Vieille-Castille. — En Estrémadure, le maréchal Soult ayant voulu venir au secours de Badajoz , livre la bataille d'Albuera , et ne peut réussir à éloigner l'armée anglaise. — Grandes pertes de part et d'autre , et continuation du siège de Badajoc. — Belle défense de la garnison. — Situation difficile des Français en Espagne. — Résumé de leurs opérations en 1810 et en 1811 ; causes qui ont fait échouer leurs efforts dans ces deux campagnes qui devaient décider du sort de l'Espagne et de l'Europe. ^- Fautes de Napoléon et de ses lieutenants. — Injuste disgrâce de Masséna.

Dec. 4810.

Le général Foy, si célèbre depuis comme orateur, joignait à beaucoup de bravoure, à beaucoup d'esprit, une imagination vive, souvent mal réglée, mais brillante , et qui éclatait en traits de feu sur un visage ouvert, attrayant, fortement caractérisé. Napoléon aimait l'esprit, bien qu'il s'en défiât. Le général le charma par sa conversation, et à son tour il l'éblouit, car c'était la première fois qu'il l'admettait familièrement auprès de lui. Les nouvelles arrivées par cette voie étaient les seules qu'on eût reçues de l'armée de Portugal, et jusque-là on avait été réduit à en chercher dans les journaux anglais.

Entrevue de Napoléon

avec le général

Foy.

Le général Foy trouva Napoléon parfaitement con

vaincu de l'importance de la question qui allait se résoudre sur le Tage, car, sur la situation générale il en savait plus que personne, et il était persuadé que battre les Anglais, ou même les tenir longtemps en échec devant Lisbonne, c'était donner les plus grandes chances à la paix européenne. Mais le général Foy le trouva plein encore d'illusion «ir les conditions de la guerre d'Espagne, bien changées depuis l'isolement sur l'immense consommation d'hommes qu'elle exigeait, sur la peine qu'on avait à faire vivre les armées dans la Péninsule, sur la difficulté de battre les Anglais; il le trouva très-in-juste envers Masséna, aimant mieux s'en prendre à «toute l'idée illustre lieutenant de n'avoir pas fait l'impossible qu'à lui-même de l'avoir ordonné. Napoléon

«le la guerre .. x,, i« i./«»a i w/v «n

d'Espagne, avait toujours à la bouche le comte faux de 70 mille Français et de 24 mille Anglais, comme s'il eût été un de ces princes paresseux et ignares, qui jugent des choses d'après le dire de ministres courtisans, et sont trop indolents pour chercher la vérité, ou trop peu intelligents pour la comprendre. Napoléon, qui avait ordonné itérativement de livrer bataille, se plaignait maintenant de ce qu'on eût tenté l'attaque de Busaco; lui qui avait voulu qu'on poussât les Anglais l'épée dans les reins, se plaignait maintenant de ce qu'on ne s'était pas arrêté à Coimbre, et malgré sa prodigieuse sagacité, il avait de la peine à se figurer comment, au lieu de 70 mille Français menant tambour battant

24 mille Anglais, nous étions 45 mille braves soldats vivant par miracle devant 70 mille Anglo-Portugais, bien nourris et

FUENTÈS D'OSORO. «35

presque invincibles derrière des retranchements. Cependant, au fond, la difficulté de te convaincre ne venait pas de la difficulté d'édifier un ^ admirable esprit, mais de rimpos-Bimité de kâ faire admettre des vérités qui contrariaient ses cal\*cnis du moment»

Le général Foy défendit bien son chef, et prouva que dans toutes les occasions les opérations reprochées au maréchal Masséna avaient été commandées par les circonstances. Il soutint qu'une fois arrivé devant Busaco il fallait on se retirait honnêtement en sacrifiant l'honneur des armes ^ on combattre; que si on n'avait pas enlevé la position ^ on avait produit au moins chez les Anglais cette immolable cravache qui avait permis de les tourner; que s' » ^ réter à Coimbra après y avoir paru eût été un aveu d'impuissance tout aussi fâcheux que le refus de combattre à Busaco; que d'ailleurs on ignorait à Coimbra l'existence des lignes de Torres-Yédras, ce qui était beaucoup plus excusable que de les ignorer à Paris, au centre de toutes les informations; qu'être parvenu devant ces lignes, même pour y rester immobile, n'était pas à r ^ retter, puisqu'on y bloquait les Anglais, puisqu'on les faisait virer dans des perplexités continuelles; qu'on devait même obtenir bientôt un résultat décisif, ^ des secours suffisants arrivaient en temps utile par les deux rivières du Tage; qu'en un mot si tout était engagé, rien du moins n'était compromis, pourvu qu'averti par l'expérience, on proportionnât les moyens au grand but qu'on avait en vue.

Qialeureux pour les intérêts de son chef, le gé-

## C. 4 9VV

LIVRB XL\*

Dec. 1840,

Premiers ordres

de Napoléon en laveur de l'armée

de Portugal.

néral Foy se montra , quand il fallut peindre les désolantes réalités de la guerre d'Espagne, aussi vrai que le permettait son désir de plaire , non pas au pouvoir mais au génie. Toutefois il n'était pas nécessaire d'en dire beaucoup à Napoléon pour l'éclairer, et il connut, en quittant le général, une grande partie de la vérité. Ce qu'il fallait faire, il le savait bien , et qui aurait pu le savoir, s'il ne l'avait su?

En effet , quoique la guerre d'Espagne commençât à lui causer autant do fatigues d'esprit qu'elle causait de fatigues de corps à ses soldats, et que par ce motif il délégât trop au major général Berthier le soin d'en suivre les détails, il n'avait cessé, même avant l'arrivée du général Foy, de donner des ordres qui étaient déjà dans le sens des besoins et des désirs du maréchal Masséna. 11 avait recommandé plusieurs fois au général Drouet de hâter son mouvement, de porter sa première division au moins jusqu'à Âlméida , d'y réunir tout ce que Masséna avait laissé sur les derrières, tout ce qui était sorti des hôpitaux, et, avec ces forces, de

balayer les routes, afin de rouvrir les communications avec l'armée de Portugal. 11 avait ordonné aux généraux commandant les provinces du nord, au général Thouvenot, gouverneur de la Biscaye, au général Dorsenne, gouverneur de Burgos, de ne pas retenir la seconde division du général Drouet, et de la diriger immédiatement sur Salamanque. Il avait même, dans la prévision d'une grande perte d'hommes, préparé une division de réserve avec des conscrits tirés des dépôts de l'armée d'Andalousie et de Portugal; il y avait ajouté quelques cavaliers pris dans les dé-

#### FUENTÈS D'ONOI. 437

pots (le la cavalerie d'Espagne, et enfin deux bataillons de gardes nationales, les seuls restant de la grande levée de Walcheren, et attachés depuis à la garde impériale. Ces détachements, formant 10 à 42 mille hommes, avaient été envoyés sous le général CaEarelii en Castille, pour y servir sur les derrières jusqu'à ce qu'ils pussent être versés dans leurs corps respectifs, et pour rendre disponibles en attendant les deux divisions du général Drouet. Napoléon avait, en outre, adressé de vifs reproches au maréchal Soult, pour avoir tiré un faible parti des trois corps composant l'armée d'Andalousie, corps qu'il évaluait à 80 mille hommes, comme il évaluait à 70 mille l'armée de Masséna. Il lui reprochait d'avoir conduit mollement le siège de Cadix, qui n'était défendu, disait-il, que par de la canaille, d'avoir laissé le marquis de La Romana se jeter en Portugal sur les flancs de Masséna, au lieu de le fixer en Estrémadure en l'y attaquant sans cesse; d'avoir permis que le 5<sup>e</sup> corps s'enfermât tristement dans Séville pendant tout l'été, d'être en dé<sup>fa</sup>initive depuis dix mois en Andalousie, sans y avoir rien fait que de prendre Séville, dont il avait trouvé les portes ouvertes. Il lui avait enjoint de détacher



tout de suite 10 mille hommes vers le Tage, afin de donner la main au maréchal Masséna. Enfin il avait censuré tout aussi vivement le commandant de l'armée du centre, c'est-à-dire son frère Joseph, pour s'être confiné dans Madrid avec une vingtaine de mille hommes, et s'être borné à d'insignifiantes courses contre les guérillas, dans une direction du reste assez mal choisie , car ces courses avaient été

Déo. 484 o.

Pée. «814.

IM LIYMC XL.

dângew veis Oienca et TËrs G^ntolaroim, o^rtre !• fwifnnr partisan l'Eflupecnado^ et aoa tck T<k lèè^ ei AteMrtara, oè elles miraient pu étra fort mikra à l'amée de PortugaL Pour iffnyer «s m^ ifiMiy il lui maît dit, coaune an nuiréclMd Soolt^ owuMe au général I^-onet, cpie c'était à SofeeK lea^ efftre Abrantès et Lîd-MHuie, q/m se ééciént as ce iBOflieit le sort Ae la Péainsole, et pioliaUe- QMttt de rSHropel MouTMiu MapoléoiL ay>t doac, qnoMpie de loatj aitre^m deÏÏLn «\*\*» ailiurtioii, et prévu en partie tes dîspoâlîow ^^\*Vi^^ qa'eUe. exigeait. Ma»^ apprenmÉ enia bt vsa^ po\* de Portugal, sîtiûft de Mass^a^ il réMitd; de toat hke coaverg&r son entrevue veis hà ^ tàMt tes toonpos dispoDililes en Yieile4]as- ""TaïF^!^ titte, <pie celles <{o'onanr«Bt eu te^ tort d'engager e» Andalousie^ et il prépara les ordreB tes pins ifomielspnnr tes généraux qm deTaîant conconir à cette léwaion de forces vers te Portugal. Cependant ^ on penvait^ en sacrifiant beanoovqp d'objets secradsâsas à Toèfet pnneipal , accroîtra singulièrement les moyens de Masséna, et te mettre à même de rem\* plir nne partiede sa tâche, n'était-ce pas fe cas de

ftâre an suprême effidrt^ et paissi|tt'on avaii commis la faute de  
s'engager en Espagne^ de s'y aiga\* 9^ tout a fait pour ^i sortir  
pins vite, de détour^ ner encore des bords de TËlbe an dn Rhin  
Tunede ces années qui s'y trouvaient utilement placées sans  
doute, mais de les m détourner poiu\* tes empteuyer plus utilement  
ailleurs^ de marcher avec ^pintre^vingt mille hommes au se-  
cours de libsséna, d'y marcher en personne, d'amener, pmrce  
nmovement irrésistible, Soult, Drouet, Dorsaine, devant

FUENTÈS D'ONORO. 43\$

Torrès-Védras, et de terminer la kitte européenneM

par utt eoap de foudre frap{>é sur Liflboime? S\*ii y avait dan-  
ger k dégarnir le Nord^ ce danger n'èaîl pas di8p«ni a^ec la paix  
générale^ conquise anx extrémités du Portugal ? L'Empire était  
tranquille : Nécessité la Hollande, qu'on avait privée de son in-  
dépcn- un^^I^

ce, était consternée mais soumise; la jenne In\* ""eX^^nT pé-  
ratrice portait dans son sein Thérilier da grand ®^ ^" \*"" em-  
pire, et, quoiqu'il dût en coûter à son époux de la empêchent.  
quitter, on sait Men qu'il était toujours prêt à mettre ses desseins  
au-dessus de ses affecticHis\* Quelle raison pouvait donc einpé-  
cher une résolutâon si in\* diquée, et si dédûve? Malheureuse-  
ment, pendant que se passaient dam la Péninsnle les événements  
que nous avons racontés, Napoléon venait d'en provoquer de fort  
graves au nord, et la situation qn'il s'était créée par son ambition  
exoriitante le tyrans nîsait plus qu'il ne tyrannisait l'Europe\* Ge  
gloîîwx despote, comme il arrive souvent, était esclave, es\* dave  
de ses propres fautes.

On a vu qu'après avoir terminé la campagne de Nouvelles Wagram il avait voulu se rattacher l'Autriche, apai- Napoléon^^ ser l'Allemagne , distribuer tous les territoires qui j^ie't^ lui restai^oit afin de pouvc»r évacuer les pays au t»e l'Europe. 4elà du Rhin, consacrer exclusivement ses soins à la guerre d'Espagne, et contraindre l'Angleterre à la paix par le double moyen du blocus continental et d'un grand échec infligé à l'armée de Iwd Wellington , mais qu'avec ces intentions si pacifiques il avait, pour rendre le blocus contin^ital plus efl&cace, réuni la Hollande à l'Empire , étendu ses occupations militaires sur les côtes de la mer dn Ncvd jusqu'à la

Dec. 4810.

frontière du Holstein, imaginé un vaste système de tarification sur les denrées coloniales , fort hicratif pour lui et ses alliés mais extrêmement vexatoire pour les peuples, et qu'enfin il avait prescrit aux uns, recommandé aux autres, la Russie comprise, remploi de ce système presque intolérable. Déjà, par une conséquence inévitable , cette politique dont la paix était le but , mais dont les occupations militaires, les usurpations de territoire, les confiscations violentes, les exactions ruineuses, étaient le moyen , cette politique avait réveillé toutes les défiances que Napoléon aurait voulu dissiper. En effet, convertir en départements français non -seulement Rome, Florence, le Valais, mais encore Rotterdam, Amsterdam et Groninjçue, n'était pas propre à rassurer ceux qui supposaient à Napoléon le projet de soumettre le continent à sa domination universelle. Napoléon ne s'en était pas tenu là; il avait considéré comme fort gênant de n'avoir dans les villes anséatiques qu'une autorité purement militaire, et il avait pensé qu'étendre le territoire de l'Empire, déjà porté à l'Eras par

la réunion de la Hollande , jusqu'au Weser et à l'Elbe par la réunion de Brème, rîe Hambourg et de Lubeck, serait fort utile; qu'il envelopperait ainsi dans la vaste étendue de ses rivages les mers au sein desquelles s'élève l'Angleterre, et que ce front menaçant de Boulogne, si importun pour elle, se trouverait de la sorte prolongé jusqu'à Lubeck. Quelles difficultés pouvait-il y avoir à l'accomplissement d'un tel dessein? Les villes anséatiques étaient sous sa main; le Hanovre, dont il fallait prendre quelques parties, appartenait à son

FUENTÈS D ONORO. 441

Irère Jérôme, qui n'avait pas rempli les conditions auxquelles il lui avait donné ce royaume, soit en ne payant pas exactement les troupes françaises, soit en ne faisant pas pour les donataires français ce qu'il lui avait promis; les territoires de certains princ\*es allemands, ceux d'Arenberg et de Salm notamment, que cette nouvelle délimitation devait englo>er, étaient autant à sa disposition que ceux d'un sujet français. En laissant à ces princes leurs biens prK'és, en les dédommageant pour le reste avec des dotations constituées en France, la difficulté était lovée à leur égard. Il y avait, il est vrai, le prince d'Oldenbourg, dont le territoire placé entre la Frise et le Hanovre, entre les bouches de TËms et celles <Ju Weser, ne pouvait pas être omis, et qui de plus «tait Tonde de l'empereur de Russie. Faire de ce prince, très-cher à son neveu, un simple sujet de TËmpire français, devait paraître un procédé bien tranchant. Mais par hasard nous avions encore dans nos mains un fragment de ces nombreux États germaniques, récemment distribués par Napoléon, c'était Ërfurt, véritable miette tombée de la table du conquérant. En accordant Ërfurt au duc d'Oldenl)Ourg, Napoléon croyait combler

la mesure des bons procédés envers la Russie. Restait enfin le grandduc de Berg, fils bien jeune encore de Louis, déilommagé par le beau duché de Berg de la couronne de Hollande, qui avait été un moment déposée sur son berceau. On avait besoin d'une partie de ce duché pour compléter les nouvelles démarcations, mais c'était là un arrangement de famille, dont il n'y avait pas à s'inquiéter. La chose me fut une fois arrêtée

Dée. 4810.

Dec. fS4«.

UÎ LIYRC XL.

dans la pensée de Napoléon fut mise à exécution.

Réunion Napoléon avait déjà, comme on Ta iw^ oomvertt

^d^ vuies^ ^ départements français la Toscane, les États to-

""ëudidî^' ^^ ^j '\* Hollande. Par un décret suivi d'un sénK

d Oldenbourg, tus-ooBsulte du 1 3 décembre 1810, il convertît  
en

et de divers . -, , \* •«•«i.« ^

autres trois départements français, dits de 1 Ems sopérienr, territoires ^^ Bouches-du-WeseT, des Bouches^e^rBIbe, te duché d'Oldenbourg, le lerrildre des |»pinees de Salm et d'Arenberg, une portion du Hanovre, tes territoires de Brème, de Hambourg, de Lubeck, et par la même occasion it s'empara du Yaiats, ^i( convertit en département français, sous le tilre de département du Simpkm. Une simple nignificaiiutt fcit adressée aux princes dépossédés, et ipiant au prince d'Oldenbourg, oncle

d'Alexandre, on lui annonça que par considération pour l'empereur de Russie, on lui accordait en dédommagement la ville d'Erfurt. Napoléon était bien tenté de réimposer «nisi les deux principautés de Mecklenbourg, ce qui lui aurait donné une assez grande étendue de côtes sur la Baltique, et aurait placé sous son œil la Poméranie suédoise; pourtant il n'osa point aller jusqu'à. Il se contenta de déclarer aux deux princes de Saxe-Weimar qu'il voulait bien leur laisser leurs États, sous la condition qu'ils lui seraient aussi utiles dans sa lutte contre l'Angleterre que s'ils étaient annexés à l'Empire, c'est-à-dire qu'ils lui fourniraient de» matelots, qu'ils armeraient Rostock et Yarmouth de manière à n'y pas laisser stationner les Anglais, et qu'enfin ils fermentaient leurs côtes au commerce britannique, aussi bien que pourraient le faire les dou-

FUENTES DONORO. 443

mais n'importe quel autre fait de ces conditions —

n'était pas Moïse la réunissant: de leurs États à l'Est pire aurait pu médiatement l'infraction constatée car il n'aurait de ménagements à garder envers par- là, les Anglais n'en gardant aucun dans les maritimes»

Ce n'était pas la Crusse «achant sa haine sous les épaules profites de sa mission, et ayant d'ailleurs de trônes imités autres cagots à dévorer, ce n'étaient pas les puissants princes allemands, les uns défaits et remplacés les derniers

■ ... 1 .. 1 1., empiètement»

par le nouveau roi de Westphalie, les autres liés de «poies». à l'Empire par la crainte ou par la complicité des allemands-

ments territoriaux, ce n'était pas l'Antriche enfin, réduite à concentrer son ambition sur kl eoBservatiun du territoire qui lui restait, (pie ces flMsures pouvaient révolter, bien que tout prince portant une ooimmne d4t trembler à la vue d'une t&lie manière de procéder! mais la Russie, traitée u Russie li légèrement à l'occasion du mariage avec l'Au- ^^^^ triche, Uessée et atermée du refus de signer la ^eJexu«sion conventioB relative à la Pologne, très-exactement françaises

, ^ . .11 • ^'©f\* le Nord ,

avertie de raugmenlation progressive de la garm- est son de Dnntaig, frappée de voir la frontière de ^'tie^"" France dépasser succesâvement la Hollande, le Ha- ^Jf^n^J^ Bovre, le Dane-mark, atteindre la Suède, et s'ap- doidonbourK procher msi de Memel et de Riga, la Bussie vaincue à Austertitx et à Friedland, mais non pas abattue jusqu'à tout souffrir, devait être fortement préoccupée de ces extensions de territoire, et offensée de la façon expéditive avec laquelle on traitait un parent qui hii tenait de près, et pour lequel plus d'une fois elle avait témoigné le plus vif intérêt ^

Dée. 4810.

iU LIVRE XL.

notamment à l'époque des arrangements de l'Aile\* magne en i 803 et en \ 806. Les formes auraient dû au moins corriger un peu ce que ces actes avaient d'inquiétant et de blessant; malheureusement les formes furent presque aussi rudes que les actes eux-mêmes. Déjà Napoléon avait fait demander à Alexandre de ne point recevoir les Américains qui , selon lui , étaient de faux neutres, et d'appliquer aux denrées coloniales le tarif français du

5 août, qui en admettant ces denrées les frappait d'un droit de 50 pour Napoléon, ccut. N'étant pas satisfait des réponses reçues de (le^méM^er Saint-PÉtersbourg, il avait renouvelé ses demandes ies\*droJI^i- ^^^^ ^^ instances presque menaçantes; il avait fait ces actuelle», dire daus uu langage plein d'amertume qu'on avait

se montre ^ . , » . . , , ^ ,

plus exigeant VU aux foires de Lcipzig et de Francfort de grandes ^"r^ijet\*^ quantités de marchandises coloniales, qu'en remon- « onthîS \*^^^ ^ l'origine de ces marchandises on avait trouvé qu'elles étaient venues en Allemagne sur des chariots russes, qu'évidemment elles étaient le produit d'une contrebande tolérée par la Russie en infraction de l'alliance de Tilsit; que de son côté, il était prêt à remplir toutes les conditions de cette alliance, pourvu cependant qu'on les observât à son égard; que parmi ces conditions il tenait principalement à celles qui tendaient à détruire le commerce britannique, que leur observation était indispensable pour amener l'Angleterre à une paix dont tout le monde avait besoin, la Russie aussi bien que les autres États; que pour lui l'alliance avec la Russie était à ce prix, et non-seulement l'alliance, mais la paix elle-même , qu'il était résolu à ne souffrir nulle part de complicité publique ou cachée avec l'Angle-

FIENTES D'ONORO. 445

terre, et qu'il recoiûmencerait la ffuerre avec le conr

. , \* , , Dec. IMO^.

trnent tout entier plutôt que de le permettre, car c'était l'unk-  
jue moyen d'obtenir la paix maritime ^ c'est-à-dire la paix



générale,

A ces reproches qu'il envoyait à Saint-Pétersbourg au lieu des explications qu'il aurait dû adresser pour les dernières usurpations territoriales, Napoléon s'était contenté d'ajouter, en termes du reste assez polis, l'annonce fort brève de la réunion du pays d'Oldenbourg à l'Empire, et du dédommagement d'Erfurt accordé, disait-il, en considération de l'empereur Alexandre.

Tant d'actes inquiétants ou offensants, accompagnés d'un langage si peu fait pour les atténuer, de remontrances avaient dû profondément affecter l'empereur Alexandre, surtout lorsqu'ils venaient à la suite d'un mariage vivement sollicité d'abord, puis dédaigneusement écarté, à la suite du refus juste, mais péremptoire, de tout engagement rassurant à l'égard du rétablissement de la Pologne, et ils prouvaient qu'avec Napoléon la pente qui conduisait du refroidissement à la guerre était rapide. L'empereur ce prince Alexandre n'aurait pas voulu parcourir cette pente aussi vite, et il n'eût pas même demandé mieux que tout de s'y arrêter tout à fait. D'abord il avait beaucoup à différer à

• cause de sa

de raisons pour éviter la guerre, ou pour la retarder lutte avec  
s'il lui était impossible de l'éviter. Bien qu'il eût maîsest

confiance dans ses forces, dans la puissance des

distances, dans le concours que pourraient lui pro-  
queiquesHm»

des sacrifices

curer les haines européennes , il n'avait pas le moins - commerciaux dire désir de braver encore les dangers qu'il avait ^dt\^^ courus à Eylau et à Friedland» De plus, il était

I>éc. 4 84».

U6 LIVIB XL.

FaHÉHr de Ut poH tique d'alliance avec la France, politique qui lui avait valu beaucoup de critiques hostiles, soit chez lui, soit hors de chez lui^ et M lui en coûtait de donner gain de cause à ses contemporains, en revenant si vite de l'alliance à la guerre. Mais s'il devait être réduit à cette extrémité, il devait s'efforcer de ne pas rompre l'entente avant qu'elle eût produit les fruits qu'il s'en était promis, et qu'on pût valablement justifier sa conduite aux yeux des juges sévères qu'elle avait rencontrés. La Finlande était acquise, mais les provinces danubiennes ne l'étaient pas encore et il voulait les avoir en sa possession avant de s'exposer encore une fois aux redoutables chances d'une rupture avec la France. La campagne de 1809 contre la Turquie s'était bien passée, quoique les progrès des généraux russes eussent été assez lents. Après avoir envahi dans les années précédentes la Moldavie et la Valachie , ils avaient cette année franchi le Danube à Hirsbourg et Stettin, enlevé ces deux places, marché sur Rostochouk par leur droite, sur Varna par leur gauche, emporté Bigardjik d'assaut, bombardé Varna « sans résultat, échoué devant Tschinnmla où les Turcs avaient un camp considérable. Mais pris Rostochouk, et gagné aux environs de cette place une victoire importante. Pourtant, quoique se battant avec une maladresse égale à leur bravoure , les Turcs n'avaient pas encore définitivement perdu la

ligne du Danube, et il fallait des succès beaucoup plus décisifs pour leur imposer les grands sacrifices de territoire que la Russie exigeait d'eux. Bile prétendait en effet leur arracher non-seulement la Moldavie, mais la Valachie, en adoptant pour li-

Dec. 18Ja.

FUENTES D'ONORO. 447

mite le lit du vieux Danube qui va de Bafisava à Kuntendjé, lui la souveraineté de la Servie qu'elle tenait à rendre indépendante, une portion de territoire le long du Caucase, et une somme d'argent représentative des frais de la guerre. Pour obtenir de telles concessions de la Porte, <|ui était résolue à obtenir l'intégrité de son empire, il fallait au moins une campagne encore, et des plus heureuses.

Par ces motifs Alexandre ne redoutait pas la guerre avec la France, et surtout, s'il y était réduit, désirait qu'elle fût décisive. Mais il y avait des sacrifices qu'il était décidé à ne point accorder, en les refusant toutefois avec des formes qui pussent rendre ses refus supportables, ou du moins en retarder les conséquences. Ces sacrifices «quels il ne voulait pas se résoudre étaient des sacrifices commerciaux.

Il en avait fait de considérables en déclarant la guerre à l'Angleterre, qui était le principal consommateur des produits naturels de la Russie, et dont l'absence des marchés russes appauvrissait beaucoup l'économie.

\*^\*^ ^ continental.

les grands propriétaires de l'empire. Mais il s'était résigné à cette guerre parce qu'elle était la condition de l'alliance française,

et que cette alliance était la condition des deux grandes conquêtes qu'il poursuivait, la Finlande au nord, les provinces danubiennes au midi. Aller au delà, et après s'être privé de tout commerce avec l'Angleterre, se priver encore du commerce qu'il faisait avec les Américains, était chose à laquelle il désirait se soustraire, afin de ne pas trop irriter ses sujets. Les raisons à donner pour s'en dispenser n'étaient pas des meilleures, car les

Dec. 4840.

Américains étaient presque tous des fraudeurs. Ou ils étaient sortis d'Amérique pendant l'embargo, comme nous l'avons déjà dit, et alors ils étaient des fraudeurs même pour l'autorité américaine; ou ils étaient sortis depuis la levée de l'embargo, et la plupart (on le savait avec certitude) allaient à la Havane, à Ténériffe, à Londres même, acheter des denrées coloniales qui étaient propriété anglaise, se faisaient ensuite convoyer par le pavillon de l'Angleterre, arrivaient ainsi escortés dans les ports russes, y vendaient les sucres, les cafés, les cotons, les indigos, les bois de teinture dont le continent était si avide, dont il n'entrait plus que de très-faibles quantités depuis la police continentale créée par Napoléon, et rapportaient à Londres les grains, les fers, les chanvres, qui composaient le prix de leurs cargaisons. Les Américains n'étaient pas les seuls faux neutres que la Russie voulût recevoir : les Suédois étaient des intermédiaires non moins commodes pour elle, et encore plus effrontés dans la simulation de leur qualité. Bien que Napoléon eût accordé la paix aux Suédois à condition de rompre toute relation commerciale avec l'Angleterre, ils avaient établi à Gothembourg, au fond du Cattégat, un immense entrepôt, ou sous le prétexte de recevoir des neutres, et notamment des Américains, ils recevaient tout simplement les

Anglais eux-mêmes, sans même vérifier la nationalité du pavillon , chargeaient ensuite les marchandises qu'ils en avaient reçues sur leurs propres vaisseaux, et allaient sous leur nom les porter dans les ports russes. 11 est vrai qu'Alexandre, voulant se iH)nfermer dans la stricte observation des

FUENTÈS D'ONORO. 449

(l'allés, avait institué un tribunal des prises pour —

condamner les Américains qui trop évidemment ne venaient pas d'Amérique, ou les Suédois qui apportaient trop notoirement des marchandises anglaises. Il en faisait ainsi saisir et confisquer un certain nombre; mais s'il consentait à gêner et à diminuer son commerce, il n'entendait pas le détruire. Les négociants à la longue barbe pouvaient encore échanger les grains, les bois, les chan\Tes contre des sucres, des cafés, des cotons qu'ils débitaient en Russie, ou que par un vaste roulage, très-profitable aux paysans russes , ils transportaient à Kœnigsberg sur la frontière de la vieille Prusse, à Brody sur la frontière d'Autriche. De ces points le roulage allemand Limite que les portait à Leipzig et à Francfort. Le haut prix au- Alexandre quel le blocus continental avait fait monter ces mar- " ^ j é ^ ^ s J ^ \* " ^ chandises permettait d'en payer le transport quelque ^ ^ c H f i o e s coûteux qu'il fût, et il arrivait qu'une quantité de commerciaux. sucres produite à la Havane, transportée de la Havane en Angleterre et de l'Angleterre en Suède par des vaisseaux anglais, de la Suède en Russie par des vaisseaux américains ou suédois, descendait ensuite de Russie en Allemagne sur des chariots russes ! Quoique ce trafic fût fort peu commode, Alexandre aurait bien consenti à le gêner encore un peu plus, mais jamais à le supprimer. Il y avait un autre intérêt de son commerce dont il était résolu à ne pas faire le sacrifice. Le

change baissait d'une manière alarmante, et on pouvait craindre que les relations au dehors ne devinssent tout à fait impossibles, s'il fallait longtemps encore donner une aussi grande quantité de valeurs russes pour se procurer des vaton. XII. 29

Dec. 4840.

150 UYRE XL.

leurs alleniaBdes, françaises em anglaises, afin de payer à Francfort, à Paris, à Londres, ce qu'on y avait acheté. La première cause de la baisse du change était dans le papier-monnaie. Il arrivait «i efiet an rouble ce qui arrivait à la livre sterling, et il était naturel que les étrangers n'acceptassent le rouble comme la livre sterling qu'au taux réduit du papier. La diminution qui se manifestait dans l'ex\* portation des produits russes par suite de la guerre, était une seconde cause de cette baisse\* L'infériorité dee Russes sous le rapport manufacturier, laquelle les condamnait à pr^idre au dehors tous les dsjets de luxe, était la troisième. On ne pouvait pas faire cesser les deux premières , car il eût foUu substitua l'or et l'aident au papier-monnaie, ou rendre aux exportations de la Russie une facilité que la guerre ne comportait pas. Mais les commerçants russes s'étaient figuré que si l'on prohibait les draps, les soieries, les toiles de coton et autres objets venant de l'étranger, l'industrie russe les produirait, et qu'une des causes de la baisse du change serait dès lors supprimée. Avec le temps, c'était pos^le; y compter dans le moment même, était une de ces errances ditmériques qui sont la consdation ordinaire des mtérés souffirants. Une commissicm de uégodâAts russes, formée aiq)rès du gouvemem^it , avait élevé de telles réclamatcims à ce sujet, qu'Alexandre s'était vu forcé de rendre un ukase qui interdisait tous les produits manufacturés ang^s, plusieurs prodmts

manufacturés allemands, et quelques produits manufacturés français, réputés faire concurrence à l'industrie russe, tels que les draps et les soieries\*

FUENTÈS D'ONORO. 454

Des peines sévères, assez semblables à celles que Na- — ;

poléod avait introduites dans son code de douanes, la confiscation et le brûlement, étaient prononcées dans cet ukase\*

Telle était la manière dont l'empereur Alexandre prétendait s'acquitter des engagements pris à Tilsit. Voyant Napoléon ne point se gêner dans ses combinaisons commerciales, et tantôt interdire absolument par des peines terribles les produits anglais, tantôt en admettre des quantités considérables au prix d'un impôt fort lucratif, le voyant également repousser du sol français les produits des nations amies, telles que les Suisses ou les Italiens, quand ils faisaient concurrence à l'industrie française, il s'était promis de suivre, lui aussi, ses convenances particulières, en se renfermant dans la lettre matérielle des traités fort étroitement entendue. Ces limites posées, il était décidé à s'y défendre doucement dans la forme, opiniâtrement dans le fond, à tâcher de s'y maintenir sans rupture avec la France, en tout cas à ne s'exposer à la guerre qu'après s'être débarrassé des Turcs, mais à l'accepter plutôt qu'à supprimer les restes de son commerce.

Craignant cependant qu'avec un caractère aussi entier que celui de Napoléon les formes même les plus douces ne pussent pas prévenir une brouille, il résolut de prendre quelques précautions militaires, point menaçantes mais efficaces. Il ne voulut rien. Quelques faire de trop rapproché des frontières polonaises, çui

^^ ""récision étaient en quelque sorte des frontières françaises.  
prises

DAr 1© CZHF

Abandonnant par ce motif la ligne du Niémen, il sur ses choi-  
sit sa ligne de défense plus en arrière, c'est-à- ^'\*<^""\*^'^^

Janv. 4841.

(lire sur la Dwina et le Dnieper, fleuves qui , nais\* sant l'un  
près de l'autre , tracent , en courant le premier vers la Baltique, le  
second vers la mer Noire, une longue ligne transversale du nord-  
ouest au sud-est, laquelle est la vraie ligne défensive de la Russie  
à l'intérieur. (Voir la carte n"\* 54.) Devant un adversaire aussi  
impétueux que Napoléon il fallait abandonner du champ, et pla-  
cer au dedans de l'empire le terrain de la résistance. Alexandre  
s'occupant lui-même des détails militaires en compagnie  
d'hommes expérimentés , fit ordonner des travaux de fortifica-  
tion à Riga, à Dunabourg, à Yitepsk, à Smolensk, surtout à Bo-  
bruisk, place assise sur la Bérésina , au milieu des marécages qui  
bordent cette rivière. A ces travaux défensifs, qui, selon lui, ne  
devaient pas être plus provoquants que ceux que Napoléon exé-  
cutait à Dantzig, à Modiin, à Torgau, il joignit quelques mesures  
d'organisation militaire. H était resté en Finlande, depuis la  
guerre avec les Suédois, un certain nombre de régiments appar-  
tenant à des divisions stationnées ordinairement en Uthuanie. Il  
fit revenir ces régiments en lithuanie même, et s'occupa en outre  
de tenir sur le pied de guerre toutes les divisions placées sur les  
frontières de Pologne, et demettées pour la plupart dans les  
mêmes cantonnements depuis la paix de TUsit.



Ces mesures prises, Alexandre eut soin d'adapter son langage à sa politique. Il avait à s'expliquer avec M. de Caulaincourt sur l'admission des neutres dans les ports russes, sur l'extension des frontières françaises jusqu'à Hambourg, sur la prise de possession du pays d'Oldenbourg, sur la formation évê-

FUENTÈS D'ONORO. 453

dente, quoique dissimulée, d'une puissante garnison

à Dantzig, et il résolut de s'exprimer sur tous ces sujets avec douceur, et en même temps avec fermeté, de manière à prouver qu'il était bien informé, qu'il ne recherchait pas la guerre, mais qu'il la ferait si on exigeait de lui certains sacrifices qu'il était décidé à refuser, de manière enfin à ne rien brusquer et à n'amener aucune crise prochaine

Il avait montré quelque froideur à M. de Caulaincourt depuis le mariage manqué et depuis le refus de la convention relative à la Pologne, froideur qui s'adressait au gouvernement français, et qu'avec beaucoup de tact il s'était appliqué à ne pas rendre personnelle à M. de Caulaincourt. Il savait que M. de Caulaincourt, sentant sa position devenir difficile, et désirant rentrer en France pour s'y marier, avait demandé et obtenu son rappel; il ne voulait donc pas renvoyer mécontent un homme qu'il estimait et qu'il aimait; de plus il désirait donner à son langage un caractère amical qui n'était plus dans ses actes. Par ces diverses raisons il affecta de rendre à l'ambassadeur de France toute la faveur dont celui-ci avait joui à Saint-Pétersbourg; il le revit aussi souvent, aussi familièrement qu'autrefois, et multiplia avec lui des entretiens intimes dont voici la substance ordinaire.

Napoléon, disait Alexandre, était visiblement changé à son égard, et d'allié intime à Tilsit, non moins intime à Erfurt, était devenu un de ces amis indifférents, bien près de devenir des ennemis. Il l'apercevait, et s'en affligeait profondément, car il ne souhaitait pas une rupture, et ferait tout pour l'évi-

taiv. 48H.

BaisoBS

que

Tempereur

Alexjjidre

éouueàèsà

coaduito.

454 LIVBE XL.

ter. Indépendamment de ce que la guerre présentait de hasardeux contre un aussi grand capitaine que Napoléon y contre une aussi vaillante armée que l'armée française, elle était pour lui une véritable humiliation, car elle contenait la condamnation du système d'alliance que, depuis trois années, lui et M. de Romanzoff soutenaient seuls dans l'Empire. Ce système d'alliance, il y persistait, et ne dissimulait pas qu'il y trouvait son avantage en obtenant la Finlande et les provinces du Danube, ces dernières toutefois restant à acquérir, peut-être un peu par la faute de la France, qui n'avait pas assez secondé la Russie à Constantinople. Mais si la Russie gagnait à ce système, que n'y gagnait pas la France, qui depuis 1807 avait envahi l'Espagne, arraché à l'Autriche l'Ukraine et une partie de la Gallicie, et qui récemment en-

core venait de convertir en provinces françaises les États romains, la Toscane, le Valais, la Hollande, les villes anséatiques? La Finlande, les provinces danubiennes étaient-elles à comparer à ces vastes royaumes, à ces belles possessions continentales et maritimes? Il pourrait se plaindre de cette manière de maintenir l'équilibre entre les deux empires, et surtout de cette extension de territoire, qui, en portant la France jusqu'à Lubeck, la rendait frontière du Danemark et de la Suède, et presque voisine de la Russie, mais il aimait mieux ne pas le faire, voulant bien convaincre Napoléon qu'il n'avait aucune jalousie contre lui. Pourtant, s'il renonçait à se plaindre de ce dévouement d'égalité dans les avantages que chacun tirait de l'alliance, pouvait-il se taire sur l'occupation de ce

FUENTES D'ONORO. 45ft

duché d'Oldenbourg, de si mince importance pour Napoléon mais si intéressant pour la famille régnante de Russie, et dont on aurait bien pu ne pas s'emparer, puisque, en acquérant si peu, on causait tant de peine à un allié, auquel on devait au moins des égards? L'indemnité d'Erfort, qu'on offrait, n'était-elle pas dérisoire, et ne semblait-elle pas ajouter la raillerie au dommage causé? Et ce dommage, ajoutait Alexandre, il en aurait pris son parti, se réservant d'indemniser lui-même un oncle qui lui était cher, mais le défaut d'égards envers la Russie le touchait profondément, moins pour lui que pour la nation russe, susceptible et fière comme il convenait à sa grandeur. Les ennemis de l'alliance, si nombreux en Europe, avaient bien assez dit que Napoléon traitait le czar comme un jeune homme sans expérience et sans caractère, dont il avait fait un client engoué et soumis, et dont il se souciait si peu qu'il lui occasionnerait tous les

désagréments qu'il plairait a son humeur capricieuse de lui faire essuyer! Fallait-il leur donner si tôt et si complètement raison? L'occupation d'Oldenbourg, disait Alexandre en insistant sur ce sujet, l'avait touché surtout à cause de l'effet produit à la cour et dans le public, effet déplorable, assurait-il, même en mettant de côté tout vain amour-propre. Quant à l'indemnité d'Erft, il ne pouvait l'accepter sans se couvrir de ridicule, et du reste en la refusant il ne demandait rien, car on n'avait rien à lui offrir qui ne fût enlevé à quel- (jue pauvre prince d'Allemagne, fort innocent de tout le mal, et il ne voulait pas qu'on l'accusât de contribuer à l'une de ces dépossessions lentes,

JaàV. 4SU.

## **J«Y.4SH**

qui avaient tant révolté, depuis vingt ans, le sentiment moral de l'Europe. Sans doute il n'avait pas besoin de déclarer que pour le duché d'Oldenbourg il ne ferait point la guerre, mais il voulait bien qu'on sût qu'il était blessé, surtout affligé, et qu'il espérait, sans l'exiger, sans la désigner, une réparation qui satisfît la dignité offensée de la nation russe.

Et tandis qu'il avait tant de raisons de se plaindre, disait encore Alexandre, on venait lui susciter une querelle au sujet des neutres admis dans ses ports, au sujet surtout de l'ukase du 31 décembre. Eh bien, il le déclarait franchement, insister sur un tel point, c'était lui demander la ruine entière du commerce russe, déjà bien réduit par mille entraves, et il ne pouvait y consentir. Tout le monde en Europe ne comprenait pas l'intérêt qu'avaient

les nations maritimes à résister aux prétentions de l'Angleterre, et à s'imposer pour un tel motif de cruelles privations, et il n'était pas étonnant qu'on eût de la peine à le comprendre en Russie. Alexandre seul et quelques sujets éclairés de son empire sentaient cet intérêt, mais la masse ne voyait dans le blocus continental qu'une de ces volontés despotiques de la France, qu'il était bien cruel de subir quand on était si loin d'elle, et, en tout cas, assez puissant pour se faire respecter. A quel titre, d'ailleurs, demandait-on les derniers sacrifices exigés par Napoléon ? Au nom des traités ? La Russie exécutait fidèlement celui de Tilsit. Elle avait promis à Tilsit de se mêler en guerre avec l'Angleterre, dès lors de proscrire son pavillon, et de souscrire aux quatre articles du droit des neutres, et elle l'avait fait. Elle avait dé-

leny. 4844.

FUENTÈS D'ONORO. 457

claré la guerre à l'Angleterre sans un intérêt qui lui fût propre; elle avait fermé tous ses ports au pavillon britannique; elle avait même si soigneusement recherché ce pavillon sous son déguisement américain que dans le cours de cette année plus de cent navires, se qualifiant américains, avaient été saisis, condamnés et confisqués. Ceux qu'on avait admis ne l'avaient été qu'après un sérieux examen de leurs papiers, fait de concert avec le ministre des États-Unis, M. Adam. Napoléon, il est vrai, prétendait que tous les Américains admis avaient touché le sol de l'Angleterre, ou avaient été convoyés par ses vaisseaux, ce qui prouvait une connivence intéressée avec elle, et ce qui était contraire aux décrets de Berlin et de Milan. Mais ces décrets, qu'il avait plu à Napoléon d'ajouter au droit maritime à titre de représailles, et qui déclaraient dénationalisés tous vaisseaux ayant touché en Angle-

terre , ayant subi sa visite ou son convoi, ces décrets, après tout, étaient-ils obligatoires pour la Russie? Napoléon s'était-il concerté avec elle pour les rendre? et suffisait-il qu'il décrêtât quelque chose à Paris pour qu'à l'instant même on fût tenu de s'y soumettre à Saint-Pétersbourg? Parce que les deux empires étaient alliés, cela voulait -il dire qu'ils fussent confondus sous la main du même maître? Beaucoup d'hommes éclairés, même en France, contestaient l'efficacité des nouvelles mesures, et prétendaient qu'on se faisait à soi autant de mal qu'à l'ennemi. N'était-il pas permis de penser ainsi en Russie, et de se conduire suivant ce que l'on pensait? Napoléon lui-même, quel cas faisait-il de

ses propres docrets ? Après les avoir rendus, après avoir voulu les imposer on-seuleiDeDt à la France^ mais à tout le contûient, ne vouait-il pas d\*y man\* quer de la façon la plus étrange ^i adoptant le système des licences, d'après lequel tout navire pouvait aller dans les ports d'Angleterre, et, moyen^ nant certaines conditions , en revenir chargé de produits britanniques? N'avait-il pas foit davantage par le tarif du 6 août, et n'avait-il pas autorisé des intro\* iluctions immenses de produits anglais, moyennant un droit de 50 pour cent? Or, en supposant que les .américains admis dans les ports russes fussent tous Anglais, ce qui n'était pas, la Russie ferait-elle une cliose plus étrange que celle que faisait la France par ses derniers décrets, et s'il était permis à celle-d de > ioler le blocus à condition qu'on exporterait ses vins ou ses soieries, et qu'on lui payerait un impôt énorme, ne pourrait-il pas être permis à celle-là d\*ad\* mettre des produits, anglais peut-être, mais plus probablement américains, afin de débiter ses bois, ses chanvres, ses fers, ses grains? Quand Ja France ne savait pas supporter pour une cause qui était la sienne toutes les privations du blocus, les autres nations, pour une cause qui n'était que très-

accessoirement la leur, seraient-elles donc seules obligées à des sacrifices, à un dévouement, dont on ne leur donnait pas l'exemple ? On ne pouvait exiger une telle soumission que de la part d'esclaves prodiguant leur vie pour défendre un maître qui ne daigne pas même s'exposer à un danger. Or, la Russie n'en était pas là, et entendait n'en être là envers personne. Elle avait pris l'engagement de se mettre en guerre

Jaav. 1<sup>^</sup>44.

FUENTÈS D ONORO. 459

avec l'Angleterre, et cet engagenieni elle Tavait tenu. Elle avait exclu le pavillon britannique, elle continuerait à Texclure, et à le rechercher même sous ses divers déguisements, mais elle n'irait pas au delà, et elle continuerait à reconnaître et à ad\* mettre des neutres. Quant à Tukase du 31 décembre, il n'y avait pas un seul mot à dire pour qui voulait considérer le vrai droit public des nations. Chacun était bien autorisé, sans se mettre en hostilité avec une puissance, à repousser tels ou tels produits venant de chez elle, dans le but de favoriser chez soi la création de produits semblables. Ce n'était ni une hostilité, ni même un signe de mal-\>}illance, car, tout en professant de Tamitié pour im autre peuple , il était bien permis de préférer le sien. Or la Russie croyait que Tachât trop considérable des produits manufacturés étrangers contribuait à la baisse du change chez elle, baisse devenue alar^ mante; elle se croyait propre , elle aussi, à fabriquer des tissus de coton, des draps, des soieries, des glaces, et elle voulait le tenter. Elle en avait certes bien le droit! Ce n'était ni par froideur, ni par humeur contre la France qu'elle excluait telle ou telle marchandise française, c'était pour les fabriquer à son tour; et la preuve, c'est que, par le même acte législatif, elle venait d'in-

terdire tous les produits manufacturés anglais, et plusieurs produits allemands. I^ France elle-même n'avait-elle pas frappé, dans de semblables vues, certaines provenances russes, comme les potasses par exemple? Il n'y a donc pas, répétait Alexandre, un mot de reproche à m'adresser, car je suis rigoureusement fidèle à l'alliance.

Janv. 4844.

J'admets, il est vrai, des Américains dont quelquesuns peuvent être Anglais, malgré ce que je fais pour discerner ces derniers, mais j'ai besoin d'eux, car sans eux une partie de mes sujets mourraient de faim. Je ne manque en cela qu'aux décrets de Berlin et de Milan, qui ne m'obligent pas, auxquels Napoléon est le premier à manquer, témoin ses licences et son tarif de 50 pour cent, et il doit me laisser en paix pour une conduite qu'il tient lui-même, plus que moi, et moins légitimement que moi, car il devrait se considérer du moins comme astreint à respecter ses propres décrets. Du reste, je le déclare franchement, sur ce point je ne puis pas céder; je ne céderai pas, sachez-le bien, et ne me mettez pas inutilement à la torture, car vous me forceriez à la guerre, et je ne la désire pas. Je veux, au contraire, persévérer dans l'alliance. Cette alliance a du bien, elle a du mal pour moi, mais j'y suis entré, j'y veux rester par dignité d'abord, par intérêt ensuite, car un système ne porte ses fruits qu'en y persévérant jusqu'à maturité. J'ai acquis la Finlande, je le reconnais; j'acquerrai la Moldavie et la Valachie si mes généraux me servent bien, et si mon allié ne me dessert pas à Constantinople; je conviens que ce sont de beaux fruits de l'alliance, moins beaux toutefois que l'Espagne, les États romains, la Toscane, la Westphalie, la Hollande, les villes anseatiques. Néanmoins, sans comparer les



avantages, je veux persister dans l'alliance, et en faire sortir la paix avec l'Angleterre, qui consolidera toutes nos acquisitions, et qu'on ne peut en faire sortir que par la persévérance. Quelques barriques de

#### FUENTÈS DONORO. iW

sucres et de café que je prendrais à Londres sans le savoir, ou même en le sachant comme le fait l'empereur Napoléon, ne valent pas un refroidissement, ne sont pas à comparer, comme inconvénients, aux propos que fait tenir déjà, et que fera tenir encore davantage notre mésintelligence. L'espoir de nous désunir causera cent fois plus de satisfaction à l'Angleterre, que ne lui en ferait éprouver l'introduction de tout le sucre, de tout le coton qui encombreront Londres. Restons donc unis, fermement unis, en nous pardonnant les uns aux autres bien des choses inévitables et nécessaires, en nous épargnant surtout des querelles inutiles, qui bientôt seraient ébruitées au grand dommage de l'alliance et de la paix générale. Quant à moi, je sais bien tout ce qui se prépare à Dantzig, je sais tout ce que disent les Polonais, je ne m'en offusque pas; je ne ferai pas un seul pas en avant, et si le canon doit être tiré, je vous le laisserai tirer les premiers. Je prendrai alors Dieu, mon peuple, l'Europe pour juges, et, avec ma nation toute entière, nous mourrons l'épée à la main, plutôt que de subir un joug injuste. Quelque grand que soit le génie de l'empereur Napoléon, quelque vaillants que soient ses soldats, la justice de notre cause, l'énergie du peuple russe, l'immensité des distances, nous assurent des chances dans une guerre qui de notre part ne sera que défensive. Mais laissons là ces tristes pronostics, ajoutait Alexandre en serrant affectueusement la main de M. de Galignani; je vous donne ma parole ^l'honneur que je ne veux pas

la guerre, que je la crains, et qu'elle contrarie toutes mes \iies. Si on

Janv. 4814.

JaiiT. 4814.

m'y oblige cependant , je la ferai énei^ique et désespérée, mais je ne la veux pas, je vous le déclare en souverain, en honnête homme, en ami, qui, à tous ces titres, rougirait de vous tromper. — oueis étaient Chaque fois qu' Alexandre disait ces choses, et les vrais ç^|g jyj arrivait souvent, il les disait avec un ac-

sentiments ^

do l'empereur ccut de vérité fraf^ut, avec uu mélange de grâce, de douceur et de force'; il t(Michait, il embarrassait M. de Caulaincourt, qui ne savait que répondre à tant de raisons, les unes vraies, les autres au moins plausibles.

Quant à moi, en historien sincère, aimant mon pays plus que chose au monde, mais pas jusqu'à lui sacrifier la vérité, je dois le déclarer, après avoir lu tous les documents, Tempereur Alexandre, diaprés mon sentiment, ne voulait pas la guerre. Il la redoutait profondément, et bien qu'il commençât à sV préparer, par défiance du caractère de Napoléon, il aurait tout fait pour l'éviter, car elle était pour lui, outre un grand danger, la condamnation de sa politique personnelle, un aveu qu\*îl s'était trompé en adoptant l'alliance française à Tilsit, la renonciation à la Valachie et à la Moldavie (ainsi que l'événement l'a prouvé), enfin une témérité inutile et sans but. Il n'y avait qu'une considération qui

peut décider Alexandre à la guerre, c'était l'intérêt de son commerce.

\* J'ai reproduit ici avec une exactitude scrupuleuse les citations d'Alexandre contenues en cent dépêches, et je dois dire qu'on est frappé y en les lisant, de la connaissance des affaires que ce prince avait acquise à cette époque. Le plus habile des conseillers d'État français ou russes n'aurait pas mieux exposé les raisons que le czar tirait des traités et de la législation pour soutenir la thèse qu'il avait adoptée, et qui était de son point de vue finement et solidement raisonnée.

FUENTES D ONORO. i«3

Gêner ce commerce a« delà de la limite qu'il s'était

tracée, lui était impossible dans l'état des esprits en Russie. Au point de vue du droit strict il était fondé dans son dire quand il soutenait que les décrets de Berlin et de Milan, au nom desquels on voulait défendre l'admission des Américains qui avaient communiqué avec les Anglais, ne l'obligeaient pas. Au point de vue de l'alliance, et à titre d'amitié, il aurait dû sans doute exclure les Américains convoyés la plupart par les Anglais; mais Napoléon ayant par les licences et par le tarif du 5 août permis l'introduction des denrées coloniales anglaises, nous ne pouvions vraiment pas demander pour notre cause un zèle que nous ne montrions pas nous-mêmes; et il faut ajouter qu'après les procédés dans l'affaire du mariage, après le refus, très-honorable d'ailleurs, de la convention relative à la Pologne, nous n'étions plus fondés à exiger et à espérer un dévouement sans bornes. Il y avait en un mot refroidissement chez l'empereur Alexandre, il n'y avait pas projet de rompre. Cela nous a décidé s'il nous

convenait de passer, ce qui n'est que trop fodie, du refroidissement à la guerre.

Telles étaient les dispositions de la cour de Russie, à la suite des incorporations territoriales qui avaient porté les frontières françaises jusqu'à Lubeck, et des nouvelles exigences que Napoléon avait manifestées relativement à l'exécution du blocus continental. M. de Caulaincourt, avec une parfaite m. de sincérité, avait tout mandé à Paris , et avait exprimé ^^^^ son sentiment personnel, c'est que le czar ne vou- • ^^J^ lait pas la guerre. Il n'avait tu qu'une chose, parce de re«pémir

qu'il rignorait, c'est le commenceineit de prépa-

ratifs militaires que nous avons mentionné, et qm Aïexamire, é fait la suite des défiances conçues par l'empereur

«t les Polonais , \*^ " ^

font connaître Alexandre. Mais ce qu'il n'avait pu découvTir de eittrep?ili' ^ Saint-P(?tersbourg , ce qu'il n'avait pu recueillir au

^"j^ ^pj^ ^jj^ milieu du silence qui régnait autour de lui, les Polonais du grand-duché , ceux de l'armée surtout , l'avaient bientôt aperçu, et publié avec leur vivacité accoutumée. Appelant la guerre de tous leurs vœux, parce qu'ils en attendaient l'entière restauration de leur patrie, placés aux avant-postes sur les frontières de Russie, ils n'avaient pas tardé à savoir, malgré le soin que la police russe mettait à interdire les communications, qu'on remuait de la terre sur la Dwina et le Dnieper, qu'on exécutait des travaux à Bobruisk, à Vitepsk, à Smolensk, à Dunaboui^, même à Riga. Ils avaient appris de plus que quelques troupes revenaient

de Finlande en Lithuanie. De la meilleure foi du monde ils avaient pris ces faits pour les signes infaillibles d'une guerre prochaine, ils les avaient grossis et mandés au général Rapp, gouverneur de Dantzig, lequel en avait donné connaissance à Napoléon, comme c'était son devoir. En peu de semaines toute la Pologne avait retenti du bruit d'une rupture certaine entre la France et la Russie, et mille échos avaient porté ce bruit de Pologne en Allemagne. La France seule, dont tous les échos étaient muets, ne l'avait pas reproduit; mais le commerce, par correspondance, en avait reçu et transmis le retentissement.

Forte Napoléon, en apprenant par M. de Caulaincourt  
que les réponses qu'Alexandre opposait à ses remon\*

FUENTÈS D ONORO.

JaDv. 4841

Réponse aux raisons d\* Alexandre.

trances, et par le général Rapp les faits que les Polonais avaient recueillis, fut fortement ému. Il éprouva et témoigna beaucoup d'humeur contre M- de Cau- produisent

^ ' ^ ^ ^ sur Napoléon

laincourt, disant que celui-ci ne connaissait pas les nouvelles questions traitées par Tempereur de Russie, et qu'il s'était montré bien faible dans les discussions qu'il avait eues avec ce prince. Il ordonna de répliquer sur-le-champ que les Américains étaient tous Anglais, car sans cela les Anglais ne les laisseraient point passer; qu'il ne fallait reconnaître aucun neutre, car il n'y en avait plus; que les licences dont on faisait un argument contre

lui n'avaient pas la moindre importance; que les Anglais ayant besoin de grains, il leur en envoyait quelque peu, et les condamnait à le payer bien cher, en les obligeant à recevoir des vins ou des soieries; que quant à l'introduction plus considérable, il est vrai, des denrées coloniales moyennant le droit de 50 pour cent, c'était une introduction ruineuse pour le commerce anglais; qu'en la permettant on ne faisait que se substituer à la contrebande, qui, avec une prime de 50 pour cent, parvenait toujours, quoi qu'on fit, à introduire des sucres et des cafés; que du reste il consentait à ce mode d'introduction, et même avait pressé l'empereur Alexandre de l'adopter en Russie, car le trésor n'en tirerait grand profit; que la guerre aux produits anglais était le plus sûr moyen d'obtenir la paix maritime; que les combinaisons qu'il proposait étaient les mieux adaptées aux difficultés naturelles de l'entreprise, que ses alliés devaient s'en rapporter à son expérience, et l'imiter s'ils étaient sincères, et que pour lui il ne les recon-

réolutions 4<sup>e</sup> Napoléon

liaitrait pour alliés véritables qu'à cette condition. Mais Napoléon éprouva un tout autre sentiment < une irritation ou le désir d'argumenter, en apprenant les travaux sur la Dwina et le Dnieper, et les fatales mouvements de troupes de Finlande en Lithuanie. 3.1 opportunité ^^^ j^ promptitude ordinaire de son esprit et de son caractère, il vit sur-le-champ dans ces simples prévisions la guerre projetée, déclarée, commencée, et il conçut le désir impétueux de se mettre en mesure. Il avait déjà éprouvé tant de fois, avec l'Angleterre en 1803, avec l'Autriche en 1805 et en 1809, avec la Prusse en 1806, avec la Russie en 1805, qu'un premier refroidissement amenait la défiance, la défiance les pré-

paratife, et les préparatifs la guerre , que tout plein du souvenir de ce rapide endiatnement de conséquences, il ne douta pas un instant que sous un an, ou sous quelques mois, il n'eût la Russie sur les bras. S'il avait su se rendre justice à lui-même, et s'avouer pour combien son caractère entraînait dans cette prompte succession des choses, il aurait pu reconnaître que, même la Russie armant par une défiance bien naturelle, la guerre restait en son pouvoir à lui, avec libre choix de l'avoir ou de ne pas l'avoir, moyennant qu'il sût résister à ses passions, car évidemment la Russie ne la voulait pas, à moins qu'il n'exigeât de cette puissance plus qu'elle n'était disposée à concéder relativement au xxmu-nerce. Or, ce que Napoléon demandait à la Russie n'était pas indispensable au succès de ses desseins, car en continuant à exiger d'elle l'exécution du blocus continental, tel qu'elle le pratiquait actuellement, en l'exigeant même un peu plus ri-

Janv. 4844.

FUENTÈS D ONORO. Wl

goureux, ce qui était possible, en se tenant en paix avec elle, en restant libre dès lors de porter de nouvelles forces dans la Péninsule contre les Anglais, en persévérant dans le système adopté de leur faire éprouver une grande gêne commerciale, et un échec militaire important, il devait aboutir bientôt à la paix maritime, c'est-à-dire générale, et obtenir ainsi la consécration de sa grandeur par le monde entier. Mais habitué à commander en maître , irrité de trouver quelque opposition de la part d'une puissance qu'il avait vaincue, mais point accablée, pensant qu'il fallait lui donner une nouvelle et dernière leçon, se faisant à ce sujet des sophismes à l'égard de ses passions, comme s'en font même les plus grands esprits, se disant qu'il fallait punir de ce

qu'il était assez jeune encore pour écraser toutes les résistances européennes, pour laisser au futur héritier de l'Empire une domination universelle et définitivement acceptée, commençant surtout avec la mobilité d'un caractère ardent à se dégoûter du plan qui consistait à chercher en Espagne la fin de ses longues luttes, et tigué des obstacles qu'il y rencontrait, des lenteurs qui retardaient sans cesse l'accomplissement de ses desseins, s'en prenant de ces lenteurs non à la nature des choses mais à ses lieutenants, subitement enchanté de l'idée de se charger lui-même de la grande solution en négligeant le midi pour aller frapper au nord l'un de ces terribles coups d'épée qu'il savait frapper si juste, si fort et si loin, et d'en finir ainsi en quelques mois au lieu de se traîner encore pendant des années dans les inextricables difficultés de la guerre de la

Janv. 1844.

Péninsule, entraîné, dominé, aveuglé par une foule de pensées qui vinrent l'assaillir à la fois, il vit tout à coup une nouvelle guerre avec la Russie comme une chose écrite dans le livre des destins, comme le terme de ses grands travaux, et il trouva tout arrêtée en lui la résolution de la faire, sans qu'il pût se rendre compte du jour, de l'heure où cette résolution s'était formée.

Otte idée vivement conçue dans son esprit, il en entreprit la réalisation avec une incroyable promptitude. Sans rechercher si le tort était à lui ou à la Russie, si la cause du conflit prévu était en lui ou en elle, s'il ne dépendrait pas de sa volonté seule, de sa volonté mieux éclairée, de le prévenir, il tint pour certain que la Russie lui ferait la guerre dans un temps assez prochain, qu'elle choisirait pour la lui déclarer le moment où victorieuse des Turcs, leur ayant arraché l'abandon des provinces danubiennes,



elle aurait la libre disposition de toutes ses forces, qu'alors elle conclurait la paix avec l'Angleterre, et après avoir obtenu par lui la Finlande, la Moldavie, la Valachie, elle tâcherait d'obtenir par l'Angleterre la Pologne, au grand dommage, à l'éternelle confusion de la France; et de tout cela il tira la conséquence qu'il fallait prendre ses précautions sur-le-champ, et se mettre en mesure avant que la Russie y fût elle-même. Dès ce moment (janvier et février 1811) il commença les préparatifs d'une ' guerre décisive dans les vastes plaines du Nord. Une fois décidé à ne plus garder aucun ménagement avec la Russie, à la soumettre absolument comme la Prusse et l'Autriche, il avait certainement raison

Jauv. 4841.

Premiers

guerre de Russie.

FUENTÈS D'ONORO. 46^

de s'y prendre le plus tôt possible, avant qu'elle fût délivrée de la guerre de Turquie.

La principale difficulté à vaincre dans une grande guerre au Nord, c'était celle des distances. Porter u^'^tr^\*^^ cinq ou six cent mille hommes du Rhin sur le Dnieper, les y porter avec un énorme matériel d'équipages de ponts afin de traverser les principaux fleuves du continent, avec une quantité de vivres extraordinaire non-seulement pour les hommes mais pour les chevaux, afin de subsister dans un pays où les cultures étaient aussi rares que les habitants, et qu'on trouverait probablement dévasté comme Masséna avait trouvé le Portugal; suivre avec ce matériel un peuple au désespoir à travers les plaines sans limites qui

s'étendent jusqu'aux mers polaires, était une difficulté prodigieuse, et que l'art militaire n'avait pas encore surmontée , car lorsque les barbares se jetèrent jadis sur l'empire romain , et les Tartares sur la Chine et l'Inde, on vit la barbarie envahir la civilisation , et vivre de la fertilité de celle-ci; mais la civilisation, quelque habile et quelque courageuse qu'elle sût, a une difficulté bien grave à surmonter si elle veut envahir la barbarie pour la refouler, c'est de porter avec elle tout ce qu'elle ne doit pas trouver sur ses pas.

Quoique les embarras de tout genre qu'il avait eus en 1807 fussent déjà un peu effacés de sa mémoire, Napoléon prévoyant d'après les dévastations de lord Wellington en Portugal les moyens désespérés que ses ennemis ne manqueraient pas d'employer, sentait que les distances seraient le principal obstacle que lui opposeraient les hommes et la nature. Pour

Janv. 480.

Profondes combinaisons de Napoléon pour annuler

autant

que possible

la difficulté

des distances.

47<sup>^</sup> UYRE XL.

en triompher il fallait changer sa base d'opération; il fallait la placer non plus sur le Rhin , mais sur le Rhodan, ou sur la Vistule, et même, si Ton pouvait, sur le Niémen , c'est-à-dire à trois ou quatre cents lieues des frontières de France ; et déjà, dans sa

vaste intelligence, Napoléon avait rapidement arrêté son plan d'opération, car c'est dans ces combinaisons qu'il était extraordinaire et sans égal.

Il avait sur l'Elbe l'importante place de Magdobourg, précieux débris de la couronne du grand Frédéric resté entre ses mains , et à peine donné à son frère Jérôme; il avait sur l'Oder Stettin, Gustrin, Glogau , autres débris de la monarchie prussienne , gardés en gage jusqu'à l'acquittement des contributions de guerre dues par la Prusse ; il avait de plus sur la Vistule la grande place de Dantzig, cité allemande et slave, prussienne et polonaise, constituée en ville libre sous le protectorat de Napoléon, mais libre comme on pouvait l'être sous un tel protecteur, et occupée déjà par une garnison française. Enfin, entre ces différentes places se trouvait le corps du maréchal Davout, pouvant servir de noyau à la plus belle armée\* C'est de tous ces échelons que Napoléon entendait se servir pour faire arriver sans retard, et pourtant sans éclat, un immense matériel de guerre, et avec ce matériel une immense réunion de troupes du Rhin à l'Elbe , de l'Elbe à roder, de l'Oder à la Vistule, de la Vistule au Niémen. Il espérait y réussir en dérobant 'ses premiers mouvements à l'œil de l'ennemi, puis quand il ne pourrait plus les cacher en alléguant de faux prétextes, puis quand les prétextes eux-mêmes ne val-

lanv. 4<sup>11</sup>-

FUENTÈS D'ONORO. 47\*

draient plus rien en ayant le projet d'une négociation annulée, et enfin, au dernier moment, en se portant par une marche rapide de Dantzig à Koenigsberg, de manière à mettre derrière lui, à sauver de la main des Russes les riches campagnes de la Po-

logne et de la vieille Prusse, à s'en apprécier les ressources, et à économiser de la sorte le plus longtemps possible les provisions qu'il aurait réunies, "C'est en se servant ainsi de ces divers échelons que Napoléon voulait porter sa base d'opération à trois ou quatre cents lieues en avant, pour faire que le Rhin fût sur la Yis-tule ou le Niémen, que Strasbourg et Mayence fussent à Thom et à Dantzig, peut-être même à Elbing et à Koenigsberg.

Mais ces mouvements d'hommes et de choses, quelque soin qu'on mit à les cacher, ou du moins à en dissimuler l'intention, frapperaient toujours assez les yeux les moins clairvoyants, pour que la Russie avertie prit aussi ses précautions, et se jetât peut-être la première sur les contrées qu'on voulait occuper avant elle, et cherchât ainsi à rendre plus vaste l'espace ravagé qui nous séparerait d'elle. Dans ce cas, outre le danger de laisser en prise à ses armées les champs les plus fertiles du Nord, il y avait l'inconvénient de rendre la guerre inévitable, car si le grand-duché de Varsovie était envahi par la Russie, l'honneur ne permettait pas de rester en paix. Or, Napoléon, qui regardait une rupture avec cette puissance comme inévitable, ne demandait ce qu'il fallait pendant pas mieux que de la prévenir, car, il faut

à commencer de

le redire, ce n'était plus à son goût pour la guerre bonne heurt qu'il obéissait en s'attaquant tantôt aux uns tantôt préparatif».

Janv. 1841.

m LIVRE XL.

aux autres, mais à sa passion de domination. Et si il avait fait ce calcul qu'en commençant ses préparatifs à l'instant même,

tandis que la Russie occupée en Orient serait obligée d'ajourner ses représailles, il pourrait être tout prêt, tout armé sur la Vistule, quand elle reviendrait des bords du Danube, qu'alors il serait en mesure de soustraire à ses ravages la Pologne et la vieille Prusse, et peut-être réussirait à l'intimider à tel point qu'il obtiendrait d'elle par une négociation armée, la soumission à ses vues qu'il était résolu à conquérir par la guerre , s'il lui était impossible de l'obtenir autrement. Il poussait même les rêves de sa vaste imagination jusqu'à espérer que grâce à ses immenses moyens, grâce à ses nomr breuses populations qu'il croyait faire françaises en les plaçant dans des cadres français, grâce à ses richesses , résultat de son écononde et de ses exactions commerciales, il pourrait à la fois continuer la {guerre au midi et la préparer au nord, poursuivre d'un côté les Anglais jusqu'aux extrémités de la Péninsule , et amasser de l'autre tant de soldats en Pologne , que la Russie effrayée se soumettrait à ses volontés, ou serait foudroyée 1 Fatale prétention de tout embrasser qui devait lui devenir funeste , car, quelque grand qu'il fût, il y avait à craindre que ses deux bras ne pussent pas s'étendre à la fois de Cadix à Moscou, ou que s'ils le pouvaient, ils ne fussent plus assez forts pour porter des coups décisifs , surtout quand il faudrait pour atteindre le Volga traverser des champs couverts de ruines , hérissés de glaces, semés de haines!

Telle fut donc la pensée de Napoléon en com-

FUENTÈS D'ONORO.

mençant sur-le-champ ses préparatifs^ ce fut d'abord , si on devait avoir inévitablement la guerre , de la faire avant que la Russie fût débarrassée de la Turquie, de choisir ensuite pour armer le moment où cette puissance, occupée ailleurs, no pourrait

répondre à un acte menaçant par un acte agressif, de se trouver ainsi sur la Vistule avant elle , et avec de' telles forces qu'on put obtenir même sans guerre le résultat de la guerre.

Dans l'ensemble des mesures à prendre, Dantzig, par sa position sur la Vistule , par son étendue , par ses fortifications, devait être le premier objet de nos soins, car il était appelé à devenir le dépôt aussi vaste que sûr de toutes nos ressources matérielles. Après Dantzig, les places de Thorn et Modlin sur la Vistule, de Stettin, Custrin, Glogau sur l'Oder, de Magdebourg sur l'Elbe , méritaient la plus grande attention. Napoléon avait déjà renforcé la garnison de Dantzig-, il donna tout de suite des ordres pour la porter à 45 mille hommes. Il y augmenta les troupes d'artillerie et du génie qui étaient françaises, y joignit un régiment français de cavalerie légère, et y fit envoyer un nouveau renfort d'infanterie polonaise, laquelle était aussi sûre que la nôtre. Cette infanterie, tirée des places de Thorn, Stettin, Custrin, Glogau, y fut remplacée par des régiments du maréchal Davout, de manière que ces mouvements de troupes, exécutés de proche en proche, fussent moins remarqués. Napoléon demanda à son frère Jérôme, au roi de Wurtemberg, au roi de Bavière , de lui fournir chacun un régiment, afin d'avoir à Dantzig des troupes allemandes

Janv. 1804.

Travaux

ordonnés

par Napoléon

à Dantzig

et dans toutes

les places

du Nord

restées en sa

possession.

Garnison de Dantzig.

Le Jnr. l'Wf.

Equipages de ponts

préparés à Dantzig.

Convois de munitions expédiés par les canaux.

de toute la Confédération. Il compléta à ses frais les approvisionnements des places de Stettin , Custrin ^ Glc^u , Magdebourg. Il exigea du roi de Saxe la reprise des travaux de Thom sur la Vistule, de Modiin au confluent de la Vistule et du Bug, place importante , qui , on doit s'en souvenir, remplaçait Varsovie, capitale trop difficile à défendre. Le roi de Saxe manquant de ressources financières, Napoléon imagina divers moyens de lui en procurer. Il prit d'abord à la solde de la France les deux nouveaux régiments polonais qu'il venait d'acquiescer, puis il lui fit ouvrir un emprunt à Paris, au moyen de la maison Lafitte, qui dut adresser les fonds provenant de cet emprunt au trésor saxon comme si elle les avait reçus du public, tandis qu'en réalité elle les recevait du trésor impérial. Napoléon envoya en outre des canons et cinquante mille fusils à Dresde, sous prétexte d'une liquidation existant entre la Saxe et la France, laquelle se soldait, disait-on, en envois de matériel. Il fit partir le général Haxo, enlevé aux sièges de la Catalogne, pour qu'il traçât le plan de nouvelles

fortifications ^ soit à Dantzig, soit à Thom , les unes et les autres aux frais de la France. Les bois et les fers abondant à Dantzig, Napoléon ordonna d'y préparer plusieurs équipages de ponts, portés sur baquets, c'est-à-dire sur chariots, qui devaient être traînés par plusieurs milliers de chevaux, et servir à franchir tous les fleuves, ou, comme disait Napoléon, à dévorer tous les obstacles. Il achemina par les canaux qui unissent la Westphalie avec le Hanovre, le Hanovre avec le Brandebourg, le Brandebourg avec la Poméranie, un immense

FUENTÈS DOFIBRO.

iU

convoi de bateaux chargés de boulet\*, de bombes , de poudre et de munitions confectionnées. Un détachement français établi sur ces bateaux devait veiller à leur garde, et quelquefois les traîner dans les passages difficiles\* Le général Rapp eut ordre d'acheter, sous prétexte d'approvisionner la garnison de Dantzig, des quantités considérables de blé et d'avoine, et de faire un recensement secret de toutes les céréales qui existaient ordinairement dans cette place , afin de s'en emparer au premier moment. Dantzig étant le grenier du Nord, on pouvait y trouver l'aliment d'une armée de cinq à six cent mille hommes. Sur toutes les choses qui allaient passer par ses mains , le général Rapp , comme le lui écrivait Napoléon, devait agir et couper sa langue.

Outre les points d'appui qu'il avait dans le Nord, tels que Dantzig , Thom , Slettin , Gustrin , Napoléon songeait à se créer au milieu de l'Allemagne un dépôt aussi vaste, aussi sûr que celui de Dantzig, mais placé entre l'Oder et le Rhin, et capable d'arrêter un ennemi qui viendrait par la mer. Il avait déjà dans cette



position, Magd^)Oui|;, place d'une grande force , et à laquelle il y avait peu à foire. Mais Magdebourg était trop haut sur l'Elbe, trop loin de la mer, et n'était pas situé de manière à contenir le Hanovre, le Danemark, la Poméranie. Hamboui^ avait au contraire tous les avantages de situation qui manquaient à Magdebourg. La nombreuse population de cette ville, si elle oP\* fait quelque danger de rébellion , présentait aussi des ressources immenses en matériel de tout genre, et Napoléon pensait avec raison qu'une armée ne

Janv. 4844.

Approvisionnements en blés

secrètement préparés A Dantzig.

Projet

(Ttnn vosto

établissement

de gnerre à

Hambourg.

Janv. 4844.

Création des moyens

de transport.

trouve tout ce dont elle a besoin qu'au milieu des populations accumulées , largement pourvues de ce qu'il leur faut pour manger, se loger, se vêtir, se voiturer. Il avait fait aussi la réflexion que Hambourg étant le principal chef4ieu des trois.nouveaux dé-

partements anseatiques, on y trouverait toujours en douaniers, percepteurs des contribution&, gendarmes, marins, soldats sortant des hôpitaux, bataillons de dépôt, dix ou douze mille Français, qui tous ensemble fourniraient une garnison puissante, moyennant qu'on eût laissé dans la place un fonds permanent de troupes du génie et d'artillerie. Hambourg avait de plus l'avantage de pouvmr donner asile à la flottille des côtes, car elle recevait dans ses eaux de fortes corvettes, et jusqu'à des frètes. Napoléon ordonna donc de grands travaux pour embrasser, sinon dans une enceinte continue, au moins dans une suite d'ouvrages bien liés, cette vaste cité anseatique , qui allait devenir la tête de notre établissement militaire au milieu de l'Allemagne et sur la route de Russie.

Aux nombreux appuis placés sur son chemin. Napoléon devait ajouter des moyens de transport extraordinaires, afin de vaincre cette redoutable difficulté des distances , qui allait être, comme on vient de le dire, la principale dans la guerre qu'il prépa^rait. Il avait déjà beaucoup fait pour cette importante partie des services militaires. En ejfet, dans les guerres du commencement du siècle, les vivres, les munitions, l'artillerie elle-même, étaient confiés à de simples charretiers, ou requis sur les lieux, ou fournis par des compagnies financières, et s'acquit-

FUENTÈS D'ONORO. 177

tant fort mal de leurs devoirs surtout dans les moments de danger. Napoléon avait le premier confié l'artillerie, les munitions dont l'artillerie a la garde et le transport, à des conducteurs soldats, gouvernés comme les autres soldats par la discipline et l'honneur militaires. Il avait fait de même pour les bagages de l'armée, tels que vivres, outils, ambulances, en instituant des ba-

taillons, dits du train, qui conduisaient des caissons numérotée sous les ordres d'officiers et de sous-officiers. Il y avait de ces bataillons en France, en Italie, en Espagne. Ceux qui se trouvaient dans cette dernière contrée, ayant perdu leurs voitures et leurs chevaux, ne comptaient presque plus que des cadres, et dans cet état ne pouvaient rendre dans la Péninsule aucun service. Napoléon, après avoir réuni dans un petit nombre de ces cadres ce qu'il restait d'hommes et de chevaux, dirigea Sur le Rhin les cadres devenus disponibles, en ordonna le recrutement, et, sans dire pour quel motif, prescrivit une nombreuse fabrication de caissons à Plaisance, à Dôle, à Besançon, à Hambourg et à Dantzig. Il ne restait plus à se procurer que les chevaux, qu'il suffirait d'acheter au dernier moment en France, en Suisse, en Italie, où les chevaux de trait abondent. Napoléon avait le projet, indépendamment des vastes magasins placés sur la Vistule et le Niémen, de traîner après lui vingt ou trente jours de vivres pour une armée de quatre cent mille soldats. A aucune époque la guerre n'avait été conçue d'après de telles proportions, et si des causes morales ne venaient déjouer ces prodigieux efforts, la civilisation devait offrir en

Janv. 48H.

JaiiY. 4«U.

Kcssources financières pour payer les préparatifs (le la guerre di\* Russie.

Troupe»

qui doivent composer

l'armée (le Rusvsie.

de l'Elbe.

## M8 LIVRB XL.

1842 le spectacle de la plu8 grande difficulté qui eût jamais été vaincue par tes hommes.

Napoléon, pour faire face à toutes ces dépenses, avait le produit des saisies de denrées coloniales, lesquelles avaient procuré des sommes ccmsidérablés, surtout dans le Nord. Il avait donc Taiigent sur place. Aux soins pour le matériel devaient se joindre les soins pour le personnel de la future ar\* mée de Russie, Pour la première fois depuis long\* temps il avait laissé passer une année, celle de 1 ftl 0, sans lever de conscription. Il est vrai que la classe de 1 81 0 avait été levée en 1 809 , par Thabitude an\* térieurement contractée de prendre chaque classe un an à Tavance. Mais enfin les yeux de la popu\* lation s'étaient reposés toute une année du specta\* cle affligeant des appels, et la conscription de 184 1 restait intacte au commencement de 1811, san^ avoir été appelée avant Tège révolu du service. Napoléon résolut de la lever immédiatement, en réservant pour 1812 celle de 1812, si des prépa\* ratifs il fallait passer à la guerre même. Il ordonna donc au ministre Glarke (duc de Feltre) de vider les cinquièmes bataillons (qui étaient ceux de dépôt) pour verser dans les quatrièmes bataillons les cou\* scrits déjà formés , et faire place dans les cinquièmes à la conscription qui allait être appelée. Il décida que les superbes régiments du corps du maréchal Davout, destinés à être le noyau de la grande ar\* mée, seraient accrus en nombre d'un régiment lé-\* ger, ce qui devait les porter à seize, recevraient immédiatement leur quatrième bataillon (il n'y en avait que trois au corps), et qu'on leur adjoindrait

Janv. 4841.

FIENTES D ONORO. 479

les régiments hollandais récemment incorporés dans l'armée française , ainsi que les tirailleurs du Pô et les tirailleurs corses. Cette belle infanterie avec quatre régiments de cuirassiers, six régiments de cavalerie légère, et 120 bouches k feu, devait présenter un corps de 80 mille hommes , sans égal en Europe , excepté parmi certaines troupes de l'armée (l'Espagne. Napoléon ordonna le recrutement immédiat des cuirassiers, chasseurs, hussards, répandus dans les cantonnements de la Picardie, de la Flandre et de la Lorraine, comprenant plus de vingt régiments, pouvant fournir encore vingt mille cavaliers accomplis, les dignes compagnons de l'infanterie du maréchal Davout. Les rives du Rhin, les côtes de la Manche et de la Hollande contenaient sur le Rhin. les régiments d'infanterie des fameuses divisions Boudet, Molitor, Carra-Saint-Cyr, Legrand, Saint- Hilaire , qui avaient soutenu les combats d'Essling et d'Aspern. En reportant encore des bataillons de dépôt dans les bataillons de guerre les conscrits déjà formés, on pouvait procurer à ces régiments trois beaux bataillons, et plus tard quatre, si la guerre n'avait lieu qu'en 1812. Ils devaient présenter les éléments d'un second corps aussi puissant que le premier, échelonné un peu au delà du Rhin, et appelé à remplacer sur l'Elbe celui du maréchal Davout, lorsque ce dernier s'avancerait sur l'Oder. Restait l'armée d'Italie, appuyée à droite par celle d'Illyrie, en arrière par celle de Naples. Napoléon avait déjà attiré en Lombardie plusieurs régiments du Frioul, et leur avait substitué dans cette province un nombre égal de régiments d'Illyrie. Il avait attiré aussi

«italie

plusieurs régiments de Naples dont Murât pouvait

se passer. Ne craignant pas de se dégarnir vers l'Italie, dans l'état de ses relations avec l'Autriche, il se proposait de former entre Milan et Vérone un beau corps de 15 à 18 régiments d'infanterie, de 10 régiments de cavalerie, auquel viendraient s'ajouter les 30 mille Lombards composant l'armée propre du royaume d'Italie. Il était facile de le recruter avec les hommes déjà instruits dans les dépôts, et qui allaient y être remplacés par la conscription de 1811. On pouvait donc avoir en très-peu de temps au débouché des Alpes un troisième corps, qui au premier signal passerait du Tyrol en Bavière, de la Bavière en Saxe, où il rencontrerait toutes préparées et l'attendant les armées saxonnes et polonaises.

Le projet de Napoléon si la guerre avec la Russie

de rassembler le Surprenait dans l'année même, c'est-à-dire en 1811, ce qu'il ne croyait point, était de porter im-

mediatement sur la Vistule le corps du maréchal Davout, qui était de 80 mille hommes, et dont les

étaient préparées. \*'

avant-postes étaient déjà sur l'Oder, mouvement qui pouvait s'exécuter en un clin d'œil, aussitôt que les Russes inspireraient une inquiétude sérieuse. Ces 80 mille Français devaient trouver 50 mille Saxons et Polonais échelonnés de la Wartha à la Vistule, une garnison de 15 mille hommes à Dantzig, et présenter ainsi à l'ennemi une première masse d'environ 140 mille combattants, très-suffisante pour arrêter les Russes si ceux-ci avaient déployé

une activité peu présumable. Vingt mille cuirassiers et chasseurs, les plus vieux cavaliers de l'Europe, de-

Janv. 4844.

FUENTÈS D'ONORO. 484

vaient suivre sans retard. Le corps formé sur le Rhin, et fort d'au moins soixante mille hommes, serait prêt à peu de jours d'intervalle. Un mois après, l'armée d'Italie, les contingents allemands, la garde impériale , porteraient à plus de trois cent mille hommes les forces de l'Empire contre la Russie. Il est douteux que les Russes, même en sacrifiant la guerre de Turquie, eussent pu, dans cet espace de temps, réunir des moyens aussi étendus.

En supposant donc une surprise peu vraisemblable, c'est-à-dire les hostilités en 4811 , Napoléon devait être plus préparé que les Russes. Mais si, comme tout l'annonçait, la guerre était à la fois inévitable et différée. Napoléon ayant le temps d'appeler la conscription de 1812 à la suite de celle de 1811, était en mesure de se procurer des forces bien plus imposantes encore , car il pouvait porter les régiments du maréchal Davout à cinq bataillons de guerre, ceux du Rhin à quatre , ceux d'Italie à cinq , tous ses régiments de cavalerie à onze cents hommes, et verser enfin le surplus des conscriptions de 1 81 1 et Étendue de 1812 dans une centaine de cadres de bataillons ^®f'^^^^\*

sur lesquelles

tirés d'Espagne , en ayant soin de ne prendre que comptait le cadre, et de laisser en Espagne l'effectif tout entier. Grâce à ces divers moyens il pouvait avoir 300 mille Français et 100 mille alliés sur la Vistule, une réserve de 100 mille Français sur l'Elbe,

135 bataillons de dépôt occupés dans l'intérieur de l'Empire à instruire les recrues et à garder les frontières , sans que par toutes ces mesures les forces consacrées à la Péninsule eussent été sensiblement affaiblies, armement formidable, qui devait faire trembler l'Eu-

Napoléon .

JaBT. 4S44«

Los mesures

tlipomatiques

mises

-en rapport

avec

^ W»s «esures

militaires.

Tentative «orrète «l'alliance

avec log Turcs,

Défiance

rope, enivrer d'un fol orgueil le conquérant possesseur de ces multitudes armées, et peut-être même assurer le triomphe de ses gigantesques prétentions, si le lien qui tenait unie cette immense machine de guerre ne venait à se briser par des accidents physiques toujours à craindre , par des causes uM>rales déjà trop faciles à entrevoir.



Napoléon ne s'en tint pas à ces précautions militaires, il donna à sa diplomatie une direction conforme à ses projets, particulièrement en ce qui concernait la Turquie et l'Autriche.

En Turquie, il avait été fidèle aux engagements pris envers l'empereur Alexandre soit à Tilsit, soit à Erfurt, et n'avait jamais rien fait qui put détourner la Porte d'abandonner à la Russie les provinces danubiennes. Toutefois, par son chaîné d'affaires, Al de Latour-Maubourg, il avait fait dire secrètement aux Turcs qu'il ne les croyait pas en état de disputer longtemps la Moldavie et la Valachie à la Russie, qu'il leur conseillait donc de céder ces provinces, mais rien au delà, et que si la Russie poussait ses prétentions plus loin, il était prêt à appuyer leur résistance. En effet, lorsqu'il avait été question, à propos des limites de la Bessarabie et de la Moldavie, de porter la frontière russe jusqu'au vieux Danube, dont le lit se retrouve de Rassoava à Kustendjé, il avait conseillé aux Turcs de refuser cette concession, et leur avait même offert un traité de garantie, par lequel la frontière du Danube étant une fois stipulée avec les Russes, il s'engageait à défendre l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman en deçà de cette frontière.

Mais en donnant ces conseils et ces témoignages

J«ftV. 1811.

des Turcs envers

FUENTÈS D'ONTORO. 48»

d'intérêt la diplomatie française avait traité les Turcs on ne peut pas plus mal disposés pour elle. Depuis les entrevues de Til-

sit et d'Eifurt, dont les .\nglais avaient communiqué tous les détails à la »» "^^

ciepuis

Porte 9 en les exagérant beaucoup , les Turcs s'é- i«se«trevuc taient considérés comme absolument livrés par la (IèI^.^ France à la Russie, et trahis, suivant eux, dans une amitié qui datait de plusieurs siècles. Ils en étaient arrivés à une telle défiance, qu'ils ne voulaient rien croire de ce que leur disait la légation française, ré\* duite alors à un simple chargé d'affiiires. Ils étaient non-seulement profondément atteints dans l^ir plus pressant intérêt, celui des provinces danubiennes, mais offensés dans leur orgueil, parce que Napoléon, soit négligence, soit première ferveur pour rallidoce russe, a\^it laissé sans réponse la lettre de notifica^ tion par laquelle le sultan Mahmoud, en succédant au malheureux Sélim , lui avait fait part de son avènement au trône. Les Turcs supportaient donc à peine le représentant de la France à Constantinople, ne lui parlaient que pour se plaindre de ce qu'ils appelaient notre trahison, ne Técoutaient que pour lui témoigner une méfiance presque outrageante. Au conseil de céder les provinces danubiennes, ils n'avaient répondu qu'avec indignation, déclarant qu'ils n'abandonneraient jamais un pouce de leur territoire, et à l'offre de les appuyer si on exigeait au delà de la ligne du nouveau Danube, ils avaient ré» pondu avec une indifférence qui prouvait qu'ils ne comptaient dans aucun cas sur notre appui.

Napoléon s'était flatté qu'aux premiers soupçons de notre brouille avec la Russie cette situation chan-

IMV. 48M.

gérât tout à coup, que l'Angleterre, voudrait faire cesser la guerre entre les Turcs et les Russes pour procurer à ces derniers le libre usage de leurs forces, serait amenée elle-même à conseiller au divan l'abandon des provinces danubiennes, qu'à partir de ce moment les Turcs seraient aussi mal disposés pour l'Angleterre qu'ils l'étaient actuellement pour la France, que bientôt même voyant en nous des ennemis des Russes, ils recommenceraient à nous regarder comme des amis, et qu'on réussirait alors Manière ^ '^^^ ^^\*^^ écouter des propositions d'alliance. Il des y prendre ordouua douc à M. de Latour-Maubourg, en lui

pour ramener

les Turcs, recommandant la plus grande réserve envers la légation russe, de ne rien négliger pour se rapprocher des Turcs, de leur avouera demi-mot le refroidissement de la France avec la Russie, de leur faire comprendre que la Russie serait bientôt obligée de porter ses forces ailleurs que sur le Danube, qu'ils devaient donc se garder de conclure une paix désavantageuse avec elle, et au contraire continuer la guerre en contractant avec la France une solide alliance. Il chargea M. de Latour-Maubourg de leur expliquer le passé par leurs propres fautes à eux, par la mort de Sélim, le meilleur ami de la France, qu'ils avaient cruellement égorgé, par la faiblesse, la mobilité avec laquelle ils s'étaient abandonnés à l'Angleterre, ce qui avait forcé la France à s'allier à la Russie. Mais c'était là, devait dire M. de Latour-Maubourg, un passé qu'il fallait oublier, un passé désormais évanoui, et ne pouvant avoir aucune fâcheuse conséquence pour les Turcs s'ils revenaient à la France, s'ils s'unissaient franchement

à elle, car ils sauveraient ainsi les provinces danu- ■

biennes, qu'une paix inopportune avec la Russie menaçait de leur faire perdre.

M. de Latour-Maubourg ne devait dire tout cela que peu à peu, une chose étant amenée par l'autre, et lorsque la brouille de la France avec la Russie arrivait successivement à la connaissance du public, les tendances de la France à s'entendre avec la Porte pourraient être présentées à la Russie comme le résultat de sa conduite à elle-même. M. de Latour-Maubourg avait ordre d'être très-prudent, et de se comporter de manière à pouvoir revenir en arrière, s'il s'opérait un rapprochement imprévu avec le cabinet de Saint-Pétersbourg. On devait l'avertir du moment où les relations avec ce cabinet ne laisseraient plus aucune espérance d'accommodement, et où Ton pourrait agir à visage découvert.

A l'égard de l'Autriche, des ouvertures de la même insinuation nature durent être faites, et avec tout autant de prudence. A Vienne les embarras étaient moindres qu'à Paris pour préparer

... 111 \*<sup>TM</sup>® alliance

Constantinople. Le manège avait rapproché les deux avec elle. cours et les deux peuples; l'accouchement de l'impératrice Marie-Louise qu'on attendait à toute heure, s'il donnait surtout un héritier mâle, rendait le rapprochement encore plus facile et plus complet. Napoléon avait renvoyé M. de Mettemich à Vienne avec la lettre la plus amicale pour son beau-père, et avec la renonciation à l'article le plus important du dernier traité, celui qui limitait à 150 mille hommes l'armée autrichienne. C'était une preuve

de confiance et un signe de retour des plus marqués. Depuis, M. de Schwarzenberg avait fait certaines in-

AU

LIVBB XL-

jtBv. m«.

Langage

prescrit à

l'égard

de la Russie

lorsque les préparatifs

militaires

de la France

et ses menées

diplomatiques

commence\*

raient à être

connus.

uations desquelles on pouvait conclure qu'une alliance serait possible. Napoléon, abandonnant ralliance russe aussi vite qu'il l'avait embrassée à Tilsit, ordonna à M. Otto, dans ses pourparlers avec M. de Mettemich, de paraître ne plus comprendre ce que voulait la Russie, de se montrer ineo^asmodé, fatigué de

Tesprit inconstant, inquiet, andutieux de cette cour; d'exprimer un vif regret au sujet des provinces danubiennes qu'on s'était engagé à livrer aux Russes, d'«gouter que ce serait bien le cas, maintenant qu'un mariage unissait les deux cours de Schoënbrunn et des Tuileries, qu'un héritier semblait devoir naître de ce mariage, de ne plus sacrifier l'orient de l'Europe à des haines heureusement éteintes entre la France et l'Autriche. Ces ouvertures devaient être faites avec mesure, avec lenteur, par des mots dits sans suite, et qu'on rendrait plus significatifs, lorsque les représentants de l'Autriche à Paris et à Vienne auraient témoigné le désir d'en entendre davantage. Un grand secret, de grands ménagements étaient recommandés à M. Otto envers la légation russe à Vienne,

11 était impossible que tant de mouvements mfliaires, que tant de revirements diplomatiques fussent longtemps un secret pour la cour de Russie. Il y avait de plus la levée de la conscription de 4 811 , qui s'exécutant ^i vertu d'un décret du Sénat, était un acte public destiné à être universellement amnu, le jour même où il s'acc<Hnplirait. Napoléon cependant était résolu à dissimuler de ces opérations tout ce qu'il en pourrait cacher, et de n'arriver aux aveux qu'à la dernière extrémité , voulant toujours

être solidement établi sur la Vistule avant que les Rosses eussent pu s'en approcher. En conséquence il régla de la manière suivante le langage cle ses agents à Fégard du cabinet de Saint-Pétersbourg. Selâtivenient à la garnison de Dantzic qui allait être a«gHientée, on devait dire qu'un immense arme\* ment m^^éi dirigé vers le Sund j et portant des troupes (te (MMrqnement y exigeait qu'on ne laissât pas une ville coaime Dmtsig exposée aux entreprises de la Grande-Bretagne, d'ajouter d'ailleurs que les

troupes en marche sur cette ville étaient allemandes, que dès lors il n'y avait pas à en prendre ombrage. On devait expliquer de la même façon les envois de matériel par les canaux allemands qui allaient du Rhin à la Yistule. Quant aux fusils , aux canons expédiés en Saxe, <m devait alléguer que le roi de Saxe ayant quelques sommes k recevoir de la France, et n'ayant pas un matériel proportionné à ses nouveaux États, on le payait en produits des manufactures françaises, réputées alors les premières de l'Europe pour la fabrication des armes< Quant k la conscription, on devait dire que n'en ayant pas levé en 4810, et hi guerre d'Espagne absorbant beau<^ coup d'hommes, on appelait uniquement pour cette guerre une partie de la classe de 4811 . Enfin, \or^ que toutes ces explications seraient épuisées, et auraient fini par ne plus rien valoir, M. de Caulaincourt était autorisé à déclarer qu'en effet il était possible que la France armât à double fin, contre les Espagnols et les Anglais d'une part, et contre les Russes de l'autre; qu'on ne voulait pas sans doute fmre la guerre à ces derniers , mais qu'on était plein

JaiiT. 4814

JaBT. 4844.

ISS LIVRE XL.

de défiance a leur égard; qu'on venait d'apprendre qu'il arrivait des troupes de Finlande en Lithuanie, qu'il se construisait des retranchements sur la Dwina et sur le Dnieper, que par conséquent, si le cabinet de Saint-Pétersbourg voulait connaître la vraie cause des armements de la France, il devait la chercher dans les armements de la Russie; que s'il demandait une explication , on en réclamait une à son tour, et que, s'il fallait parler

franchement, on supposait d'après les préparatifs de la Russie, d'après sa conduite dans la question des neutres, qu'elle avait le projet de terminer bientôt la guerre de Turquie, puis, le prix de l'alliance avec la France étant recueilli, la Finlande, la Moldavie, la Yalachie ayant été ajoutées à l'empire des czars, de conclure la paix avec l'Angleterre, de jouir ainsi de ce qu'elle aurait acquis, en abandonnant l'allié auquel elle en serait redevable; que dans cette hypothèse même, qui n'était pas la pire qu'on pût imaginer, qui n'était pas la trahison, mais l'abandon, car on n'allait pas jusqu'à supposer une déclaration de guerre à la France, il ne fallait pas se faire illusion, le parti de Napoléon était arrêté, et que la paix seule avec l'Angleterre, sans même y ajouter les hostilités contre la France, serait considérée comme une déclaration de guerre, et suivie d'une prise d'armes immédiate.

M. de Gaulaincourt avait donc ordre d'opposer question à question, querelle à querelle, mais toujours sans rien précipiter, car Napoléon voulait gagner du temps, afin de pouvoir s'avancer peu à peu sur Ja Yistule, pendant que la Russie était retenue

FUENTÈS D'ONORO. 189

sur le Danube par le désir et l'espoir de se faire c6-

der les provinces danubiennes.

Telles avaient été les mesures de Napoléon aux La nouvelle premiers signes de mauvais vouloir qui lui étaient de Napoléon à venus du côté de la Russie, et qu'il s'était attirés. .

' de la Russie

par ses propres actes, en la traitant trop légèrement «<sup>i</sup>» permet



\* 1» • j • \* j • 1 j pas d'envoyer

a 1 occasion du projet de manage avec la granqe- une armée duchesse Anne, en refusant de signer la convention ^es^\* " relative à la Pologne (seul point sur lequel il eût raison), en poussant ses occupations de territoire vers la Baltique d'une manière alarmante pour les États du Nord, en traitant enfin le duc d'Oldenbourg avec un étrange oubli de tous les égards dus a un proche parent de l'empereur Alexandre. Quoi qu'il en soit des causes de cette situation, les faits étaient irrémédiables, et Napoléon voulant se mettre promptement en mesure à l'égard de la Russie, ne pouvait plus donner à l'Espagne qu'une attention et des ressources partagées. Quant à sa présence, qui à elle seule eût valu bien des bataillons, il ne fallait plus y penser, et ses armées d'Espagne privées de lui en 1809 par la guerre d'Autriche, en 4810 par le mariage avec Marie- Louise et par les affaires de Hollande, allaient l'être en 1811 par les préparatifs de la guerre de Russie. Quant à une force supplémentaire de 60 ou 80 mille honmaes , venant tout à coup accabler les Anglais à Torrès-Védras, il ne fallait pas y penser davantage dans l'état des choses, puisqu'il s'agissait de préparer rapidement trois corps d'armée entre le a unc- noûveii Rhin et la Vistule. Restait donc l'emploi plus ou ^^«^7^^ moins habile des ressources existant dans la Pénin- «^«^""^«^ ^ ^ ^"

Jtnr. 1841.

suie. Napoléon avait déjà , avec quelques cadres tirés du Piémont et de Naples, organisé une division Tc^s"f IT' ^® réserve pour la Catak^o, afin de hêter les sièges disponibles en dc Tortose et de Tarragone. Il avait avec des coo- \*i^^^ scrits tirés des dépôts , et destinés à recruter les armées d'Andalousie et de Por-

tagal^ oi^nisé une autre division de réserve pour tes provinces de la Castille. Il ne voulait revenir sur aucune de ces mesures, et il espérait avec ces ressources, avec le corps du général Dronet, avec l'armée d'Andiriousie, fournir au maréchal Masséna des renforts suffisants pour le mettre en état de triompher des Anglais. En conséquence, complétant, précisant davantage après avoir entendu le général Foy, les ordres qu'il avait déjà donnés, il prescrivit au général Caffarelli d'accélérer la marche de la division de réserve préparée pour la Castille ; il prescrivit au général Thouvenot qui commandait en Biscaye, au général Dorsenne qui avec la garde était établi à Burgos, au général Kellermann qui s'étendait avec ta division Seras et divers détachements de Valladolid » Léon , de ne retenir aucune des troupes du général ordres Drouet, et de le laisser passer avec ses deux divi-

nu gcn iTal , '■

Drouet. sions sans lui faire perdre un instant. Il avait enjoint à celui-ci de se hâter autant que possible, de réunir entre Ciudad-Rodrigo et Alméida les dragons que Masséna avait laissés sur ses derrières, les soldats sortis des hôpitaux, les vivres et les munitions qu'on avait dû préparer, d'y joindre une partie des noms de ses deux divisions, s'il ne pouvait les mouvoir toutes les deux , de marcher avec ces forces et un grand convoi au secours du maréchal Masséna, de réta-

Jtiiv. 4S4I.

L maréchal Soult.

FUEXTÈS D'ONORO. 494

blir à tout prix les commiinicatioDS avec lui, mais, en les réta-  
blissant , de ne pas perdre les siennes avec Alméida et Ciudad-  
Rodrigo , de rendre en un mot à l'année de Portugal tous les ser-  
vices qui dépendraient de lui, sans se laisser couper de la Vieille-  
Castille; d'en appeler même au général Dorsenne s'il avait besoin  
d'être secouru. Napoléon ordonna en même temps au général  
Dorsenne d'aider le général Drouet, surtout si on avait quelque  
grand engagement avec les Anglais, mais en ne dispersant pas, en  
ne fatiguant pas la garde , qui pouvait dans certaines éventualités  
être appelée à rebrousser chemin vers le Nord.

A ces ordres expédiés en Vieille-Castille, Napoléon en joignit  
d'autres pour l'Andalousie tout aussi positifs. 11 prescrivit au ma-  
réchal Soult d'envoyer ordres sur le Tage le 5<sup>me</sup> corps, commandé  
par le maréchal Mortier, et supposé de 15 ou 20 mille hommes,  
faK\* lût-il pour exécuter ces' instructions affaiblir le 4<sup>me</sup> corps qui  
gardait le royaume de Grenade. Le 5<sup>me</sup> corps devait se pourvoir  
d'uu petit équipage de siège afiti de concourir à l'attaque  
d'Abrantès , passer sur le ventre des piisérables troupes qui sous  
Mendizabal, O'Donnell et autres, formaient une espèce d'ar-  
BBIée d'observation autour de Badajoz, d'Oliveña, d'Eivas,  
el^aller ensuite en toute hâte aider le maréchal Masséna à occu-  
per les deux rives du letge. Napoléon pressa en outre le roi Jo-  
seph de se priver ordres

- " ^ ^ ' . , . . . . , , au roi Joseph,

des troupes qui ne lui seraient pas mdispensables au maréchal  
et de les envoyer sur Alcantara. Il accéléra la for- à ^ am ? rii

malïon de la division de réserve destinée à la Cata-  
G\*n<< \* « w<sup>TM</sup> ^ logoe , afin de renforcer le maréchal Macdonald ,

qui

Janv. 48\*r

Retour Uu général

Foy

en Portugal

avec les

instructions

de Napoléon

pour

le maréchal

Masséna.

derait seconder le général Suchet dans l'exécution des sièges de Tortose et de Tarragone. Il recommanda au général Suchet de hâter ces sièges, afin qu'il pût se porter plus tôt sur Valence , et appuyer le maréchal Soult dans ses opérations vers le Portugal. Enfin Napoléon ordonna à Tamiral Ganteaume de se tenir prêt à embarquer sur ses dix-huit vaisseaux quelques milliers d'hommes qui étaient réunis à Toulon. Par cette espèce de reflue-ment de toutes les forces de la Péninsule vers le Tage, il se flattait de fournir à Masséna un secours matériel et moral tout à la fois, car il faisait dire à tous ceux qui devaient seconder l'armée de Portugal , que rien dans la Péninsule n'égalait en importance ce qui se passait entre Santarem et Lisbonne , que même le sort de l'Europe en dépendait peut-être.

Ces mesures ordonnées, Napoléon, après avoir accordé au général Foy les récompenses que méritaient ses services ( il lui avait conféré le grade de général de division), et un repos qu'exigeait sa blessure , le fit repartir pour le Portugal , afin de remettre au maréchal Masséna des instructions, déjà expédiées du reste par plusieurs officiers. Dans ces instructions , Napoléon annonçait au maréchal Masséna tous les secours qui lui étaient destinés , tous les ordres donnés soit au général Drouet, ^it au maréchal Soult pour qu'ils apportassent sur le Tage le concours de leurs efforts; il lui traçait la manière de se conduire sur le Tage , lui recommandait de s'assurer des deux rives du fleuve, afin de pouvoir manœuvrer sur l'une et sur l'autre, de jeter non pas un pont, mais deux, comme on avait fait sous

Janv. 4811.

FUENTÈS DONORO. 493

Vienne , afin de n'être pas exposé à perdre ses communications; de tout préparer, en un mot, pour sa jonction avec le 5<sup>®</sup> corps , et une fois réuni à Mortier, à Drouet , d'attaquer avec quatre-vingt mille hommes les lignes anglaises, et s'il ne pouvait réussir à les emporter, de rester du moins devant elles, d'y séjourner le plus longtemps possible, d'y épuiser les Anglais, d'affaiblir la population de Lisbonne, de multiplier enfin pour l'ennemi les pertes d'hommes et d'argent, car tant que cette situation durerait, l'anxiété dans laquelle on tenait le gouvernement et le peuple britanniques devait amener tôt ou tard, en y joignant les souffrances commerciales, une révolution dans la politique de l'Angleterre , et dès lors la paix générale , but en ce moment de tous les efforts de la politique française.

Pendant que s'accomplissaient dans le Nord les ^tat événements dont on vient de lire le récit, le ma- ^^^^^ réchal Masséna , passant l'hiver de 1840 à 48H sur pendant

l'hiver DASsé

les bords du Tage , entre Santarem et Punhète , fai\*- sur sant des efforts inouïs pour y nourrir son armée , et pour y préparer le passage du fkuve , n'avait reçu aucune nouvelle de France depuis le départ du général Foy. 11 était donc là depuis à peu près cinq mois, sans communications de son gouvernement , sans secoure sans instructions , et déployant tout^ la force de son caractère pour soutenir le moral de son armée, non pas chez les soldats qui avaient pris gaiement leur étrange position , mais chez les chefs qui étaient mécontents, divisés, les uns humiliés de ne pas commander, les autres dégoûtés d'une campagne où il n'y avait aucun acte d'éclat à

le Tage.

faire, et seulement beaucoiip de patience , beau^

\*"^ coup de résigoatioii à déployer.

Manière Les soldat» s'étaient créé des habitudes singuliè-'^wi^^^^ res, et qui révélaient la souple et énergique nature de notre nation. N'ayant plus de fh)ment, ils s'étaient ^coutumes à vivre de maïs, de légumes, de poison salé , comme s'ils étaient nés dans les latitudes les plus méridionales de l'Europe. Le mouton, le bœ«f, le vin, dont ils ne manquaient pas encore, les dédommageaient de ce régime si nouveau pour eux. Mais c'est au prix des plus grandes fatigues qu'ils parvenaient à se procurer ces aliments, et souvent ils étaient obligés d'aller les chercher à trcHs

ou quatre journées du camp, surtout depuis que les Fourrages cuivroux étaient épuisés. Ils partaient en troupes "^^S^ué"\* sous les ordres de leurs officiers, exploitaient les po\*\*^ fermes, fouillaient les bois, où ils trouvaient parfois

se procurer '. i ^

.les vivres, les paysans retirés avec leur bétail dans des espèces de camps retranchés , leur livraient combat quand ils ne pouvaient agir différemment, puis, après avoir vécu de leur mieux pendant le trajet, rapportaient fidèlement le butin dont l'armée devait \ivre. Il y avait dans cette existence un mélange de bonne et de mauvaise fortune, de combats, d'aventures étranges, qui plaisait à leur imagination audacieuse. Qu'il se commit bien des excès dans cette spoliation continuelle du pays, devenue leur unique moyen de subsistance, personne ne l'oserait nier, et personne non plus ne pourrait s'en étonner. Seulement il est permis d'affirmer, d'après le témoignage du général anglais lui-même , que les Français , toujours humains , traitaient les Portugais leurs ennemis, beaucoup

#### FLENTÈS D'ONORO.

mieux que ne faisaient les Anglais leurs alliés. Le maréchal Masséna avait puMié les ordres du jour les plus énergiques pour réduire aux moindres ravages possibles cette épouvantable manière de nourrir la guerre par la guerre. Mais que pouvait-il lorsque son gouvernement Tavait mis dans une situation où il lui était impossible de faire vivre son armée autrement ? Ce qu'il faut ajouter, c'est que ces soldats, malgré de si longues excursions pour nourrir eux et leurs camarades, revenaient presque tous au camp, et qu'après plusieurs mois d'un pareil genre de vie

il en manquait à peine quelques centaines, exemple lien rare , car il est peu d'armées européennes qui n'eussent fondu en entier par suite de telles épreuves! Il s'était formé cependant quelques troupes de maraudeurs allemands, anglais, français (ceux-ci en petit nombre), ayant pris gîte dans les villages abandonnés, et là, dans l'oubli de toute nationalité, de tout devoir, vivant au sein d'une véritable abondance qu'ils s'étaient procurée par leur coupable industrie. Ce qu'il y a de plus singulier^ c'est que les Français, les moins nombreux dans ces bandes, avaient pourtant fourni le chef qui les commandait. C'était un sous-officier intelligent et pillard, qui s'était mis à leur tête , et avait réussi à obtenir leur obéissance. Les deux généraux en chef, français et anglais, s'étaient accordés, sans se concerter, pour faire la guerre à ces maraudeurs, et les fusillaient sans pitié quand ils parvenaient à les saisir.

Masséna avait voulu qu'avec le produit de la maraude réglementée chaque corps se ménageât une réserve en biscuit de dix à douze jours, afin de pour

JàiiiT. 4H4.

Troupes

de

maraudeurs

formées

entre les doux

armées.

Efforts



du maréchal

Masséna

et de lord

WeHkigton

pour les détruire.

Janv. 4844.

Soins

(le

chaque corps

à se |>ourveir

lui-nn^mc.

voir subsister s'il fallait se concentrer subitement , soit pour attaquer Tennemi , soit pour lui résister. Les corps, mécontents de l'administration générale, à laquelle ils s'en prenaient fort injustement de leurs souffrances, l'avaient exclue de toute participation à leur entretien, et s'étaient en effet créé leurs magasins particuliers avec un véritable égoïsme qui ne songeait qu'à soi. L'œil du commandant en chef ne pouvant ainsi pénétrer dans leurs affaires, il était devenu impossible de i les contraindre à s'ai( de pourvoir les hôpii (lu nécessaire. Certa nier par exemple , p Santarem, obligé , à ( d'avoir beaucoup d'I pouvant envoyer qu réduit fréquemment plaignait vivement d venu, pour égaliser

Difficulté ' ^ ^

pour amener corps viendrait le rc

iiivers^corps Hi^nt de tenir parole

\*sec«irir^ pour s'cu dispcuser, et s'était borné à envoyer quelques quintaux de grains à ses camarades du ST corps. Pourtant diverses trouvailles heureuses dans les environs de Santarem, et dans Santarem même au fond des maisons abandonnées, de hardies descentes dans les îles du Tage , avaient rendu au 2\* corps le pain et la viande qui allaient lui manquer. En un mot, la faim jusqu'ici ne s'était pas encore fait sentir. On était beaucoup plus à plaindre sous le rapport des vêtements. La chaussure et les habits étaient en

FUENTÈS D\*ONORO.

tambeauK\* Même bous ce rapport, Findustrie des soldats ne leur avait pas fait défaut. Ils avaient ré\* paré leurs souliers avec du cuir ramassé çà et là, et ceux qui n'avaient plus de souliers s'étaient c-om\* posé des espèces de sandales, comme celles que les montagnards de tous les pa^s ^ font avec la peau des animaux dont ils se nourrissent. Ils avaient raccommodé leurs vêtements avec du drap de toutes couleurs, et leurs habits, ou déchirés, ou bizarrement rajustés, attestaient leur noble misère sans rien ôter à leur attitude martiale.

Les oficiers seuls étaient dignes de pitié. Rien en effet n'égalait leur dénùment. N'ayant pour se nourrir que ce qu'ils tenaient de ^affection des soldats, ne pouvant comme ceux-ci rajuster leurs habits de leurs propres mains , ou mettre des peaux de bête à leurs pieds, ils étaient réduits, pour les moindres services, à payer des prix énormes aux rares ouvriers restés à Santarem et dans quelques villages voisins. La réparation d'une paire de bottes coûtait jusqu'à cinquante francs, et pour suffire à ces dé^

penses ils n'avaient pas même la ressource de la solde, qui était arriérée de plusieurs mois. Ils souffraient donc à la fois du besoin et de l'humiliation de leur position. Toutefois le sentiment du devoir les soutenait, comme la gaieté et l'esprit d'aventure soutenaient la masse des soldats. Masséna leur ayant persuadé à tous qu'ils étaient sur le Tage pour un grand but, que bientôt ils y seraient secourus par des forces considérables, qu'ils pourraient alors précipiter les Anglais à la mer, qu'en attendant il fallait essayer de franchir le fleuve, soit pour recueillir les

Jcnv. 48«l.

IndusUie desi

Wtre.wic de» officierg.

A» LFTRB XL,

rk^esses de rAlettejo,soît poor préparer lasopéra-

lioDs futures^ ils étaient tout occupés de ce passage imrammée du Tag€ y et ett dissertaient sans mesure. PoiurrailKm dtt p^ge M^^ ^ poBt, ea trouverai t^on les mat^iaux, réus- ^ ^"^^ siraîtron à les employer si om parvenait à les réunir, et en tout cas vaudraii41 la peine do tenter ceéte opération hasardeuse? Serait-il prudent, après l'a\* voir efiectuée, de rester divisés sur les deux rives du TagCi et ne vaudrait-il pas mieux attendre, wême le pont étant jeté , qu'un corps français vtst de rAndalousie donner la main à Tannée de Portugal? telles étaient les questions que tout le monde agitait en sens divers, et avec la hardiesse de raisonnement particulière aux armées françaises, harbituées à discuter sur toutes les résolutions qui n'occupent ailleurs que les états-majors.

Prodigieux La création de l'équipage de pont sans outils, sans du^ ^ér/râi ^ ^' presque sans ouvriers, était le premier prod- Ébié hlème que le général Éblé avait entrepris de réson-

pour créer . ^ , - ... ^ i » .

un équipage dro, avec une persévérance et une fertilité d'espnl \* ^ ' \* ^ "" dignes d'admiration. Il lui avait fallu , ainsi qu'on l'a vu, fabriquer des pioches, des haches, des scies, et, après s'être créé ces outils indispensables, aller abattre des bois dans une forêt voisine du camp , charrier au chantier de grands arbres qu'on fixait par une extrémité sur un avant-train de canon, en laissant l'autre extrémité traîner à terre, les amener ainsi près du Tage en épuisant les chevaux de l'artillerie déjà fatigués, déferlés, mal nourris; les scier en planches, les débiter en courbes, les façonner enfin en barques propres à supporter le tablier d'un pont. Heureusement on avait trouvé quelques scieurs

FUENTÈ D'ONORO. 499

de l'odg parmi les Portugais et avec leur secours on était parvenu à accélérer le sciage des bois\* Un en^pruitt de quelques mille francs fait, comme il a été dit , aux officiers supérieurs et aux employés de l'armée, avait permis de payer ces ouvriers, car on n'avait pu recevoir la somme la plus minime depuis l'entrée en Portni^l, et on n'y avait pas trouvé une pièce d'argent, les hálants ayant eu soin d'emporter avant toute autre chose ce qu'ils possédaient en numéraire\* Quant aux ouvriers tirés de l'armée, on avait eu la plus grande peine à les décider au travail , faute de pouvoir leur fournir un salaire, et ce salaire d'ailleurs ne pouvant leur procurer aucune jouissance dans un pays désert. Le seul moyen de les retenir était de les bien nourrir, et le général Éblé,

quoique Masséna lui eût prêté le secours de son autorité, n'obtenait que très-difficilement des divisions voisines du chantier qu'on nourrit les quelques centaines de soldats qui travaillaient pour tout le monde. ^Paor bonheur l'excellent général Loison, ne se refusant jaaMs au bien de l'armée, quoi qu'il pût kii enoôter, s'était appliqué de son mieux à pourvoir le chantier des vivres nécessaires» Grâce à ces efforts inouïs d'intelligence et de volonté, le général Éblé avançait dans sa tâche; mais un grand inconvénient en résultait, c'était la ruine des chevaux de rartiUerie et des équipages. On n'avait point de grains à leur fournir, et quant au fourrage il se bornait à un peu de vert, car l'hiver on en trmrvait en Portugal. Mais cette nourriture ne leur donnait pas beaucoup de fiKce, et en laissait mourir un grand noeabte. Déjà on avait diminué de plus de cent voitures

J«mr. 4SI 4.

les équipages de l'artillerie, et on allait être obligé

de réduire chaque division à moins de deux pièces de canon par mille hommes, proportion la plus restreinte qui se puisse admettre. Ce mal produisait cependant un avantage, bien triste, il est vrai, celui de rendre inutile une certaine quantité de gai^usses, qu'on avait converties en cartouches pour suppléer à celles que la maraude consommait chaque jour.

Restait une dernière difficulté à vaincre pour achever la réunion des matériaux de l'équipage de pont, c'était de se procurer des cordages et des moyens d'atlache, tels qu'ancres, grappins, etc. Le général Éblé, par un dernier prodige d'industrie, avait réussi à se créer une corderie en employant soit du chanvre, soit de vieilles cordes trouvés à Santarem. Il avait aussi, à défaut

d'ancres, foi^ des grappins pouvant mordre au fond du fleuve, et si l'on parvenait à lancer les barques à l'eau et surtout à les manœuvrer devant l'ennemi, il était à peu près en mesure de les fixer aux deux bords du rivage. L'équipage Mais parviendrait-il à jeter le pont en prince Se'foil ^^ ^^ ennemi ? Question grave qui en ce moment construit, partageait tous les esprits.

reste à stYoïr \* \*-» »

M on pourra Qu avait transporté, comme nous l'avons dit, aux deux rives l'atelier de construction de Santarem sitaé sur le fiu-Tage. jage, à Punhète situé sur le Zezère, et ocaq>é en outre par de solides ponts de chevalets les deux rives du Zezère. (Voir la carte n° 53.) On était là à quelque distance de l'embouchure du Zezère dans le Tage, ayant à gauche et assez près de soi Abrantès, où lord Wellington avait envoyé tout le corps de Hill, et à droite, mais beaucoup plus bas, Santa-

Janv. 4841,

AvaBtages

FUENTÈS D'ONORO. 501

rem , où lord Wellington lui-même avait porté ses avant-postes. Pour jeter le pont il fallait d'abord conduire les bateaux du Zezère dans le Tage, et c'était facile, car il n'y avait qu'à les livrer au courant; mais après les avoir amenés jusqu'au Tage , fallait-il le leur faire remonter, pour essayer de passer près d'Abrantès, ou bien fallait-il le leur faire descendre, ""^^ pour essayer de passer dans les environs de San- JfïTran'Jj^t tarem? Si on faisait remonter les bateaux jusque desantan»

comme points

près d'Abrantès, on avait l'avantage de trouver en de passage. cet endroit le Tage mieux encaissé , et moindre aussi de tout le volume du Zezère qu'il n'avait pas encore recueilli; mais on avait devant soi l'ennemi nombreux et bien établi, et de plus on ne pouvait opérer qu'avec une partie de ses forces, le corps de Reynier devant être laissé dans son camp de Santarem , pour tenir tête au gros de l'armée anglaise si elle sortait de ses lignes avec l'intention d'attaquer les nôtres\* Au contraire voulait-on descendre jusqu'à Santarem , ce qui se pouvait , car il n'était pas absolument impossible de conduire les bateaux jusque-là sans qu'ils fussent détruits, on avait l'avantage d'opérer avec toute l'armée réunie, mais on trouvait le Tage d'une largeur démesurée , et tour à tour se resserrant ou s'étendant, au point de ne savoir où Ton attacherait le pont, et comment on en rendrait les abords praticables. Il y avait donc d'excellentes raisons pour et contre chacune des deux opérations. Près d'Abrantès le ppnt était plus facile à jeter, mais on divisait l'armée; près de Santarem on la concentrait assez pour défendre nos lignes et protéger le passage y mais le fleuve était d'une largeur et d'une

Jattr.1844.

inoonstaice qui ne permettaient guère d\*eii embrasser les bor^ trop étendus. Enfin quelque psurtt qu'on adoptât, méfue après avoir réussi , devââi-on rester divisés sur les deux rives du fleuve, et n'y avait-il pas à craindre, tû on ne laissait sur la gaudie qu'un détacheaient peu nombreux, que ie pont faîblenient défendu ne fât détruit, si au contraire on laissait un corps suffisant, qu'un accident comme celai d'Essling n'exposât ce corps à périr? Telles étaient les chances diverses que les soldats discutaient avec une rare intelligence et un prodigieux sang-froid, car on

m'apercevait pas le moindre ébranlement moral dans l'armée. Chacun d'eux, bien entendu, résolvait la difficulté à sa façon. Même controverse existait dans du l'État-major. Reynier, qui se trouvait mal où il n'y était, et voulait changer de place, soutenait que le

et du général . . . , o . . . » • %

Reynier passagère était à la fois urgent et praticable, s'engagea-tu p2^ge\*^." g©\*il' même, pendant qu'on l'exécuterait, à accabler les Anglais s'il leur prenait envie d'attaquer la position de Santarém. Mais le maréchal Ney, sur lequel pesait la responsabilité du passage, car il était placé en arrière vers le Zézère, et sa position, son énergie, le souvenir d'Elchingen, le déagnaient pour cette opération hardie, le maréchal Ney, sans se refuser à jeter le pont, paraissait douter du succès avec le matériel dont il disposait, et en présence d'un ennemi aussi averti que l'était lord Wellington. Enfin, le passage exécuté, il ne répondait nullement des conséquences que pourrait avoir une rupture du pont« Quant à Junot, variable comme le vent, il argumentait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, était de l'avis du passage avec Reynier, le jugeait.

FUENTES D'OFIORO. 5•^

impossible quand il était auprès de Ney, et ne pou

vait être utile qu'au moment où le feu commencerait. Ces divergences d'avis n'auraient pas présenté de graves inconvénients, sans les expressions amères dont on usait à l'égard du général en chef, comme s'il eût été responsable de l'étrange situation où Ton se trouvait sur le Tage, et s'il n'avait pas été la première victime d'une volonté inflexible, qui prenait (les l'élutions loin des



lieux et des événements, et dans le phis complet oubli de la réalité des choses! On ne cessait, dans chaque quartier général , de tenir Défaut un langage souverainement déplacé contre le mare-sabordLtioii dial Masséna , et de donner un dangereux exemple, ^^^^r^^^ celui de l'indiscipline des espits, la phis funeste de \*^v J^"1" ^ ^ toutes dans les armées, car en détruisant l'unité de àes

fisénéraux

pensée et de volonté , elle rend l'imité d'action îm\* possible. Reynier lui-même, aigri par la souffianci) de ses soldats, se plaignait et commençait à n'avcwr plus la même retenue que par le passé. Junot, suivant son usage, disant comme Ney à TheMnar, comme Reynier à Santarem, et, revenu au quartier général y n'osant plus contredire devant Masséna qu'il aimait, ne s'écartait pas toutefois du respect extérieur qu'il lui devait. Reynier aussi observait jusqu'à un certain point ce respect. Ney, au contraire, avait fait de son quartier général de Tbomar un centre où 6e réunissaient tous les mécontents de l'armée, et où l'on t€»tit publiquement les propos les plus mconvenants. Les membres de l'administratioii^ que la méfiance des soldats avait privés de toute participation à l'entretien des corps, avaient porté à Tho\* mar leur oisiveté médisante, et parmi eux le princi-

Umr. Illl.

pal ordonnateur, parent du marécèal Ne), n'était pas le moins malveillant dans son langage, quoique rappelé à l'activité par la protection deMasséna. Là, toutes les décisions du quartier général étaient censurées amèrement , et les souffrances d'une longue attente étaient imputées non à la politique impériale,

mais au général en chef, qui était certes bien innocent de tous les maux qu'on endurait. Les choses étaient poussées à ce point que Ney, depuis qu'on avait pris la nouvelle position sur le Tage , n'était plus venu visiter Masséna, et restait à Thomar, comme s'il eût été le chef de l'armée, et que Thomar eût été le quartier général. Naturellement on rapportait tous ces détails à Masséna, qui s'en irritait quelquefois, mais retombait presque aussitôt dans sa négligence et ses dédains accoutumés, donnant sous le rapport des mœurs des exemples qui malheureusement n'étaient pas faits pour lui ramener le respect de l'armée, mais sous le rapport de la fermeté et du sang-froid en donnant d'autres que ses lieutenants d'élite auraient dû imiter, et n'imitaient point. Du reste, dans le génie cette triste indiscipline n'était pas descendue des gé-

de Masséna. , . • ■ .n, . ,

néi-aux aux soldats. Ceux-ci, étrangers aux envieuses déclamations de leurs chefs immédiats, confiants dans le caractère, la gloire, la fortune de Masséna, comptant sur les secours prochains de Napoléon, qui l'avait pu les envoyer si loin à la poursuite des Anglais sans leur fournir bientôt le moyen d'achever cette poursuite, s'attendaient encore à exécuter les grandes choses qu'ils s'étaient promises de cette campagne. Seulement, s'ils étaient prêts à se dévouer dans les occasions importantes, ils répugnaient à se

Jmt. 4844.

FUENTÊS D\*ONORO. W^

sacrifier dans celles qui ne l'étaient pas. Le triste état des hôpitaux, où Ton manquait de médicaments, de lits, et presque d'ali-

ments, où les vivres n'arrivaient que par un effort énergique et tous les jours renouvelé de la volonté du général en chef, le triste état. ' des hôpitaux avait fait naître parmi eux TopiniaB qu'un homme malade ou blessé était un homme mort. Aussi, résolu à se faire tuer jusqu'au dernier dans une affaire décisive, les soldats demandaient qu'on leur épai^nât les petits combats dont la né\*^ eessité n'était pas démontrée. Sachant de plus qu'otk manquait de munitions, ils voulaient qu'on réservât leur sang et leurs cartouches pour le moment où l'on déciderait du sort de la Péninsule et de l'Europe dans une grande journée. Ainsi cette armée invariable dans son dévouement et son héroïque, supportant les privations, les souffrances avec une patience et une industrie admirables, n'avait perdu un peu de sa valeur que sous le rapport de la disponibilité de tous les instants : on pouvait toujours lui demander les grandes choses, mais pas toujours les petites!

En {urésence d'une pareille situation on peut ap- combie\* précier l'à-propos, l'utilité, l'exact rapport avec les j^ ^^ j^ ^^, ^ faits des instructions impériales, qui recomman- dePan»

- \* concordaient

daient a Masséna de bien s'assurer le moyen-de ma» peu avec rémt ncBuvrer sur les deux rives du Tage, de jeter sur ce en^pJrtugaî. fleuve non pas un pont, ce qui n'était pas assez sfr,^ mais deux, ainsi qu'on avait fait sur le Danube; de se créer de vastes magasins de vivres et de munitions afin de pouvoir prolonger son séjour sous les miu^ de Lisbonne , de prendre surtout Abrantès, où devaient ^e trouver de grandes ressources, de har-

coler sansceasc les Anglais , de chef>dier à les attirer hors de leurs lignes pour les battre , etc... Savantes leçons sans doute , que Masséna n'avait pu oublier, car il avait contribué à en assurer le succès sur le Danube 7 mais dont celui qui les donnait, tout grand qu'il rât, aurait été fort embarrassé de faire l'application sur le Tage, sans bois, sans fer, sans pain, sans toutes les ressources de la ville de Vienne, sans la fertilité de l'Autriche , sans communication avec la France, sans obéissance à ses vues, sans aucun des moyens enfin qu'il avait eus sous la main pour opérer le prodigieux passage du Danube le jour de la bataille de Wagram! Né sur le trône, héritier de vingt rois, n'ayant jamais fait de la guerre qu'un royal amusement, Napoléon n'aurait pas autrement adapté ses ordres à la réalité 1 Tant l'aveugle fortune aveugle vite , même les hommes de génie , quand ils se prennent à vouloir soumettre, non pas leurs désirs à la nature des choses, mais la nature des choses à leurs désirs!

L'armée comptant toujours sur de prompts et importants secours, était à la recherche des moindres indices, des moindres bruits qui pouvaient révéler l'approche de troupes amies. Une rumeur vague, parvenue aux avant-postes, avait un moment fait espérer l'apparition d'une armée française, et causé une émotion de joie, malheureusement passagère. En effet, une colonne de nos troupes était presque arrivée jusqu'aux avant-postes sur le Zèze , et puis s'en était allée, aussi vite qu'elle était venue. On avait la plus grande peine à s'expliquer ce singulier événement, qui pourtant était bien simple.

J«nv. 18M.

FUENTÈS D'ONORO. »7

Le général Gardanne, à qui le général Foy avait transmis l'ordre de rejoindre l'armée avec la brigade de dragons laissée en arrière, avec les hommes son \* . '1' . ^

^ ' tentative

ris des hôpitaux, avec des convois de vivres et de du général

, . ^ • ■ « • Gardanne

munitions, n'avait pas pu réunir plus de trois on pour commun- quatre cents cavaliers, et de quinze ou seize cents "Ta<sup>il</sup>né<sup>r</sup>^ hommes d'infanterie. Il n'avait pu y ajouter ni un ^Po<sup>u</sup>g»' sac de farine, ni un baril de cartouches, ni une voiture de transport. En effet, depuis le départ de Masséna il avait été dans l'impossibilité, faute de moyens pour protéger les routes, de continuer les magasins de Saïamanque et l'approvisionnement des^ places d'Alméida et de Ciudad'- Rodrigo. Il avait, comme tous les commandants des provinces du Nord, vécu au jour le jour, étendant à peine son action à quelques lieues de lui, et dévorant autant de vivres qu'il parvenait à s'en procurer. Sur l'ordre reçu du général Foy, il s'était mis en marche avec une colonne de deux mille hommes, avait passé au sud de l'Estrella, suivi la vallée du Zézère^ d'après les indications qu'on lui avait données, et poussé sa marche jusqu'à une journée des avant-postes du général Loison, devant Abrantès. Là, tout préoccupé des périls inconnus qui retournaient, ayant entendu dire, et ayant raison de croire que l'armée de Portugal avait autant d'ennemis derrière que devant elle, il avait craint de tomber dans les mains d'un corps nombreux, et ne rencontrant pas les avant-postes français, supposant qu'un corps considérable les avait forcés à se replier, il était revenu

en toute hâte à Alméida, bravant pour retourner plus de dangers qu'il n'en fuyait. Le général Gar<sup>\*^</sup>

J«QT. 4841.

danne était cependant un officier intelligent et brave, mais dans cette guerre d'aventures et de surprises, où Ton s'attendait à tout, on se prenait à craindre autant de dangers qu'on en pouvait imaginer. De retour à Alméida, il y avait trouvé le général Drouet, tant de fois anéanti, et arrivé enfin non pas avec les deux divisions d'Essling, mais avec une seule, celle du général Gonroux. La division Qaparède était encore à une grande distance en arrière. Sous le rapport des hommes ces divisions ne laissaient rien à désirer, car, quoique jeunes, elles avaient fait dans la campagne de 1809 un rapide et rude apprentissage de la guerre. Malheureusement ayant traversé une moitié de la France et de l'Espagne pour venir des côtes de Bretagne en Vieille-Castille, elles étaient d'jà fatiguées et fort diminuées en nombre. C'est tout au plus si la division Gonroux comptait 7 mille hommes en état de servir. La division Claparède, encore en marche, en comptait un millier de plus, de façon que le corps entier ne pouvait pas réunir plus de 45 mille hommes, véritablement présents sous les armes.

Départ Pressé par les instructions réitérées de Napoléon ,

Dro<sup>»^</sup> pour <sup>^^</sup> notamment par les plus récentes, de pénétrer en avant l'armée <sup>^^^</sup>W<sup>^j</sup> de Touverir à tout prix les communications

des deux avec Masséna, de lui rendre enfin tous les services qu'il pourrait, le général Drouet n'avait pas autre

comiix. chose à faire que d'entrer immédiatement en campagne, quoiqu'il n'eût sous la main que la division Gonroux. Quant à la division Claparède, il n'était pas indispensable de l'attendre , car les instructions de Napoléon assignant un double olyet au 9<sup>e</sup> coi|>s,

#### FUENTÈS D'ONORO. 5<sup>69</sup>

celui de secourir Tarmée de Portugal et celui de rétablir les ccMmounications avec elle, de manière à ne plus les laisser interrompre, 4e général Drouet pouvait remplir la première partie de sa mission avec la di\ision Gonroux, et confier à la division Claparède le soin de remplir la seconde. Bien qu'il fût autorisé à demander le concours du général Dorsenne, il n'y songea point, car il l'avait trouvé s'épuisant à courir après les guérillas, s'afiligeant de la dispersion et des fotigues de la jeune garde , et peu disposé par conséquent à en envoyer un détachement jusqu'aux frontières du Portugal. Il lui demanda pour unique service de ne pas retenir la division Claparède, et laissant à celle^i l'ordre de se placer le plus tôt possible à l'entrée de la vallée du Mondego, entre Âlméida et Yiseu , de tonober à outrance sur les détachements de Trent et de Silveyra, et de tenir la route toujours ouverte jusqu'à Coimbre, il se décida à partir lui-même avec la division Gonroux pour s'approcher du Tage. Il s'adjoignit le détachement du général Gardanne, ce qui portait à 9 mille hommes au plus le secours tant annoncé des fameuses divisions d'Ëssling 1 Le général Drouet avait bien à la vérité reçu le commandement de la division Seras, précédemment détachée du corps de Junot, et préposée à la garde du royaume de Léon; mais elle y était si occupée qu'il n'eût pas été sage de l'en retirer. Il se mit donc en route avec ses 9 mille hommes, en suivant la vallée du Mondego.

Si ce n'était pas assez pour secourir efficacement Masséna, c'était plus qu'il n'en fallait assurément pour passer sur le dos de tous les ennemis qu'on pouvait

Janv. 184K

renottrir, bien que la mesure publique eût été élevée

\*\*\*' le nombre à des proportions effrayantes. Le général

Drouet s'amenait avec lui, comme le général O'Donoghue m'argent, ni vivres, ni munitions. L'argent eût été inutilement compromis, sans pouvoir être fort utile (dans les villes désertes qu'occupait l'armée). Des vivres et des munitions, il n'en avait pas, et tout cas il avait encore moins le moyen de les transporter. Il s'était même vu pendant son séjour en Vieille-Castille contraint de vivre sur les approvisionnements des deux places d'Aiméida et de Ciudad-Rodrigo), ce qui était un véritable malheur, ces places pouvant être tardivement prises par l'ennemi. Le général Drouot ayant pris par la vallée du Mondego, suivit la rive gauche et non la rive droite de ce fleuve, afin d'abréger. Il traversa presque sans obstacle la Sierra de Murcella et déboucha sur Leyria, vivant de ce qu'il trouvait sur son chemin, et n'ayant pas de peine à disperser les coureurs qui rôdaient autour de lui. L'armée de Portugal, aux

des nouvelles d'où elle était parvenu le bruit de la tentative du général Gardanne, éprouvait la plus vive impatience de voir arriver une troupe française, fût-ce même une simple colonne de quelques centaines d'hommes. On soupirait après les communications avec la Vieille-Castille et avec la France y autant qu'après un secours. On voulait savoir enfin si on était oublié ou non, si on était destiné ou non à quelque chose



de grumel, de praticable, de simplement intelligible, car on n'avait pas reçu un courrier de Franco depuis le 16 septembre 1840, jour du passage de la frontière de Portugal, et

RUENTÈS O\*ONORO. 5H

OB était à l'été de janvier 1844. Aïfî&î, nialgré la —

ré|RigBaïce pour les cooibats de détail cbacun s'était<sup>41</sup> prêté aux i<sup>us</sup> haordies rec<sup>H</sup>maïssances<sup>^</sup> exécutées avec des coio-  
Qïies de douze ei quinze eenfe hemaes<sup>^</sup> et dans tous les sens, le kmg du Tage jusqu'à ViUa-Velha, le long du Zézère jusqu'à Pédragosa 7 et sur le Mondego jusqu'à Cotmbre. Chaque foê ott avait fait fuir les paysans ainsi que les milices de Trent et de Silreyra, et tout s'était réduit à tuer 4kl inonde <sup>^</sup> à brader des villages<sup>^</sup> à ramener du bétail, quelquefois des grains, consolation précieuse, il est vrai, dans l'état de pénurie dont on était mc<sup>^</sup> naccé, mais qui ne dédommageait pas des nouvelles si împati<sup>^</sup>nment et si vainement attendues. Deptxis quelques jours notamment on avait vu sur la rive gauche du Tage des masses de paysans chassant devant eux leurs troupeaux à travers les plaines de TAlentejo, portant leurs bardes sur des bêtes de sonune<sup>^</sup> et gagnant les environs de Lisbonne, c(»nme à l'armée d'Andalousie avait été sur leurs traces, et on ai avait conclu que Napoléon peut-être avait dcoïnè au maréchal Soult l'ordre de venir joindre l'wmée de Portugal, et que le maréchal l'avait exécuté. La joie dans le camp avait été générale, mais j<sup>^</sup>ivee co«u\*te. \*\*  
«<sup>^</sup>(®)'<sup>^</sup>»

Enfin, après plusieurs jours de cette vive attente, \* i<sup>^</sup>yn» > et

— \* „, ^rir<sup>^</sup> grande joie

une troupe de dragons , commandée par le général Gardanne de rarmée. Gardanne, joignit les avant-postes de Ney entre Espinbat et Thomar. On se reconnut, on s'embrassa avec effusion^ on se raconta d'un côté les perplexités d'une longue et pénible attente de plusieurs mois, de l'autre les hasards menaçants bravés en vain

JtV. 4844.

pour rejoindre rarmée\* Le général Gardanne, qui déplorait plus vivement que personne son expédition du mois précédent, crut racheter ses torts, car on ne songeait guère à lui reprocher, en annonçant des merveilles à ses camarades impatientes d'apprendre ce qu'on allait faire pour eux. Il dit qu'outre sa propre brigade , le général Drouet amenait une forte division , mais <pie ce n'était pas tout, qu'une autre division suivait^ que le 9<sup>e</sup> corps réuni ne serait pas de moins de 25 à 30 mille hommes, que l'abondance l'accompagnerait, car il y avait un trésor à Salamanque, et que, les communications rétablies, les vivres, les munitions, tout arriverait aisément. On sait que d'exagérations, bien excusables assurément, naissent de ces effusions entre militaires qui se revoient après de grands dangers ! A peine cette rencontre avait-elle eu lieu , que la nouvelle de l'apparition du général Drouet se répandit dans toute l'armée, de Thomar à Santander, et y produisit une sorte d'enthousiasme. Comptant sur la prochaine arrivée de trente mille de leurs camarades, les soldats de Masséna se crurent bientôt capables de tout tenter, et se livrèrent aux plus flatteuses espérances. L'hiver si court dans ces régions allait faire place au printemps. Devant soi on avait les lignes de Torrès-Védras, qui ne paraissaient plus insurmontables à une armée de 75 mille Français, à gauche le Tage, qui ne devait plus être un obstacle, et au delà la fertile plaine de l'Alentejo, où

l'on recueillerait en abondance ce que l'on commençait à ne plus trouver dans la plaine do Golgao presque entièrement dévorée.

J«nv. 4dH

FUENTÈS D ONORO. 543

Masséna vit le général Drouet et en reçut une masse de dépêches arriérées qui n'avaient pu lui parvenir encore. Les unes n'avaient plus aucun Jn^iruitiom

et novell^^

rapport à la situation actuelle , et prouvaient seule- apportées ment les illusions dont on se berçait à Paris ; les ^^Dnwe't'^'^' autres, plus, récentes, et écrites depuis la mission du général Foy, contenaient quelques critiques qui avaient survécu aux efforts justificatifs de ce gé\* néral, et dont au reste il n'y avait qu'à sourire, à sourire tristement il est vrai , en voyant les erreurs dans lesquelles Napoléon s'obstinait. Toutefois ces critiques étaient compensées par les plus belles promesses de secours, par l'annonce de la prochaine arrivée du général Drouet, par la communication des ordres adressés au maréchal Soult, par l'approbation la plus complète donnée à l'établissement sur le Tage, celle-ci accompagnée des plus vives instances pour y rester indéfiniment. Quelque peu appropriées que fussent à la circonstance beaucoup des prescriptions venues de Paris, pourtant c'était quelque chose que cette approbation donnée au séjour sur le Tage , et cette volonté fortement exprimée qu'on ne le quittât point. Il y avait de quoi ôter toute anxiété au général en chef sur la con\* duite qu'il avait à tenir, et de quoi inspirer une entière confiance à l'année dans la marche par lui adoptée , puisque c'était celle que Napoléon avait ordonnée de loin , comme la meilleure et la plus

conforme à ses grands desseins. Mais il s'agissait de sa\* voir enfin ce que Napoléon envoyait de moyens pour exécuter sa résolution , par lui si fermement arrêtée , ou de forcer la position des Anglais, ou de les y

## XII

### 54i LIVRE XL.

bloquer jusqu'à ce qu'ils fussent contraints de l'abandonner. Ici malheureBsement tout était déception et sujet de chagrin. Le 9<sup>e</sup> corps, aannoncé comme devant être de dO mille honones., s'élevait à peine à 45 mille. Oe ces 4â mille le gâterai ]>ouet em asneoit 7 soas le général Conroux, sans comptffl' les 2 mille de Oardanne^ réduite à 4 ,500 par im double voyage. Quant aux % mille du général Qapai^de, il les avait laissés à Viseu, c'est-à-dire à soixante iieves on arrière, mSh de maintenir les commœiioations. Et même les 7 mille iionraies de 4a division Conronx, le .général Drooet cuvait dil^ ficilement les laisser 4 -une manière ^rmanenle à ihdaMDT^ car ses instmctiotts lui enjoignant formelleraent de x^oiserver ttonjours ses ^sonmamications avec Ut irantière d'Sspagne, il était forcé de rebrousser diemin pour disparBffl\* de «nouveau F insurrection, qui s'était reformée sur iaes<lerrières, comme Tonde >se reforme derrière un vaEssean qui l'a ûttdue ponr ia tisaverser.

Profond j^ joie était encore tonte vive^dans J'jamée^ 4^fae <ie Masséna Masséna était déjà en |iroie au ckagrin ^ et désabofié <i^rM réd^t wr la ;réalité4les secours qu'on.liii avait t«itipro-mi&. ^^^^ Ite un hoissean de gcatn-, ;pas un Iwcil de -poudra,

par<sup>e</sup>générai<sup>^^</sup> mi «ac d'agent, bien<sup>^</sup>UI y eât des mittions à  
Sitawwmqne<sup>^</sup> let, aan ben de<sup>^</sup> mîUeifaomme&, 9 nulle tout au  
plus<sup>^</sup> dent 7 omllé «Uaient pqpstîr., -et n'étaient venus que  
pour escorter •d'insigmaAante dépêches<sup>^</sup> c'était là<sup>^</sup> au lieu 4'une  
apparition<sup>^</sup>en- Touse qnia<sup>^</sup>vaît rempli l'aitmée d'ame fionsse  
9«&, sne £QTte d'apparition Tunestel MienxoÂt veau cesBt fom  
ne rien recevoir, ni dépêches, ni renforts<sup>^</sup> que de

Drouet.

FUENTÈS D'ONORO. Ô4b

recevoir ce «ecours dérisoire<sup>^</sup> car l'espérance an " —<sup>^</sup>

<sup>^</sup> \* Janv. 1844.

moins serait restée !

MasBéim toutefois était résolu à ne pas laiâSM\* Dominé

partir le général DroueL Le départ de celui-ci après  
msu<sup>^</sup>ctiwis,

un séjour de quelques instante pouvait jeter Far-<sup>^^^</sup>rmet<sup>^</sup>

mée dans le désespoir-, et devait lui ôter certaine- voudrait

1 1 1 n<sup>^</sup> ..Al retournera

ment le moyen de passer le Tage, en lui otant le Aiméida. cou-  
rage de le tenter. Or<sup>^</sup> ne point passer le Tage, c'é- sy o<sup>^</sup>o" e, 4ait  
prendre la résolution de battre en retraite, puis-<sup>^</sup> \*<sup>^</sup> porS<sup>^</sup>.<sup>^^</sup>  
que dans quelques jours il allait devenir impossible de vivre suria  
rive droite, qu'on avait eiilîèîcme>t dévorée. Masséna fit sentir  
tous x<sup>^</sup>es înoonvéfiieBte au général Drouet. Il aurait .pu se bor-  
nera lui donner sous sa reaponsdiilité des ordres formels, car le

général Drouet étent tombé dans 4a qphère d'iactionà de l'aimée dePortugal, se trouvait évidemment sois l'autorité du général en dief de cette armée. IVIais^ moins impérieux qu'il n'était éner- gique, Masséna aima mieux .persuade»\* le général Drouet, et ^licfiér de son lib^e assentiment ce qu'il aurait pu exiger de ^on <)béissdBce« Le général D^ouet ne ou^iatt en tout ceci aucune mauvaise volonté , liien qu'il n'eût pas grande envie de faire par- tie d'uoee armée coH^omifie.; mais, tout plein de ses instmciems et ccaîgnant d'y manquer, il en alléguait le texte, qui malheureu- sement était formeL Ces instructions disaient^ en effet, que, tout en portant secours à l'armée de Portugal , il fallait ne pas se lais- ser couper d'Alméida , et ne pas perdre ses propres communica- tions pour rétablir celles du maréchal Masséna. Or à Thomar, où était arrivé le général Drouet, à Leyria, où on voulait l'établir, il était

Janv. 4811.

aussi coupé de la frontière de la Vieille-Castille que Masséna lui-même. Pourtant il y avait à lui dire que s'il persistait à remplir la partie de ses instructions qui lui recommandait expressément le soin de ses communications, il en violerait une autre bien plus importante , celle qui lui enjoignait de porter secours à Tannée de Portugal; que dans Talternative forcée de violer Tune ou l'autre , il valait mieux observer la plus importante , et la plus conforme à l'esprit de sa mission, qui était d'aider l'armée de Por- tugal, et que, loin d'aider cette armée par son apparition, il l'au- rait compromise au contraire, et peut-être perdue, en se retirant sitôt. C'était bien assez de n'amener que 7 mille hommes après en avoir annoncé 30 ! D'ailleurs il lui restait la division Elaparède, la plus forte des deux, pour veiller à ses communications et accom-

plir la seconde partie de sa tâche. A tous ces arguments, Masséna ajouta le plus décisif, en lui disant qu'il mettait sous sa responsabilité personnelle les événements qui pouvaient arriver, s'il rebroussait chemin immédiatement et livrait l'armée de Portugal à elle-même.

Le général Drouet, qui était un honnête homme, victime d'instructions peu appropriées aux circonstances', n'hésita plus après avoir entendu le gé-

\* Cette célèbre campagne de Portugal a donné Heu naturellement h de rires controvenes. Les écrivains militaires se sont partagés en sens divers. Récemment on habile défenseur dn maréchal Masséna , M. le général Koch, dans un ouvrage remarquable, a reproché au général Drouet, d'ailleurs avec vérité, d'avoir fort accru les embarras de tout genre qui vinrent assaillir le maréchal Masséna pendant cette déplorable campagne. Si le général Koch avait connu la correspoiidance de Napoléon, il aurait vu que le tort n'était pas au généi-al Drouet, mais bien à Napoléon lui-même, qui , tout rempli d'illusions, se figurant que

FUENTÈS D'ONORO. 547

néral en chef, et consentit à demeurer auprès de l'armée de Portugal. Le maréchal lui fit prendre position à Leyria, sur le revers de TEstrella, où il empêchait que Tannée ne fût tournée par la route de la mer, pendant qu'elle était campée sur la route du Tage. L'établissement du général Drouet à Leyria avait un autre avantage, c'était de relever les troupes de Ney, et de permettre leur concentration entre Thomar et Punhète, au point où se faisaient les préparatifs de passage. Bien que le secours, en

le soin des communications pouvait et devait être en Portugal ce qu'il était en Allemagne , lui donnait l'ordre étrange de secourir Masséna sur le Tage , et de conserver en même temps ses communications vers Alméida. Nous citons les propres lettres de Napoléon, lesquelles, sans détruire les allégations du général Koch relativement aux embarras causés à Masséna par le général Drouet , font voir cependant à qui doit remonter le reproche adressé au général Drouet. Ce n'est pas du reste au génie de Napoléon qu'il faut s'en prendre ici , car si quelqu'un au monde était capable de donner des instructions , c'était lui , mais à sa politique , qui le réduisait, pour suffire à toutes ses entreprises, à donner des ordres indignes de lui, indignes de sa haute prévoyance. Voici, au surplus, le texte même des lettres dont il s'agit.

« Au major général.

n Fontainebleau , 3 novembre 1808.

» Je. reçois la lettre du général Drouet du 22 octobre, de Valladolid.

u Les dispositions qu'il fait pour rouvrir les communications avec le » Portugal ne me paraissent pas satisfaisantes. Réitérez-lui l'instruction » d'aller à Alméida , et de réunir des forces considérables, pour pouvoir >' être utile au prince d'Essling et aider à ouvrir ses communications.

» U faudrait qu'il donnât au général Gardanne ou à tout autre général- » une force de 6 mille hommes avec 6 pièces de canon pour rouvrir > la communication, et qu'un autre corps de même force se trouvât à > Alméida pour correspondre avec lui. Enfin il est important que les » communications de l'armée de Portugal soient rétablies, afin que pendant tout le temps que les An-



glais ne se seront pas remarqués, il >^ puisse assurer l'issue des der-  
rières du prince d'Essling.

» Envoyez-lui le JfoMitotcr d'aujourd'hui , où il y a des nou-  
velles de » Portugis venues de Loadres,

J«nv. 4R41.

5<ê LIVBE XL.

y comprenant le détachement du général Gardanne^

\*^'^ \* ne fût que de 9 mille hommes environ, l'armée de Mas-  
séna t'ontant reportée à près de 53 mille. Masséna y

renforcé par \* ^ ' ^

les troupes vit un moyen, non d'attaquer les lignes anglaises,

^Gardanne^ mais de rendre le passage du Tage infiniment  
moins

^ c^e périlleux. En laissant en effet 23 mille hommes sur la

dans la pensée ^y^ droite, et e& se transportant avec 30 mille  
sur

de passer ^ \*

le Tage. k gaudie, il y avait moins d'inquiétude à concevoir  
pour la position des deux fractions de l'année séparées l'une de  
l'autre par un grand fleuve ^ le danger toutefois restant bien  
grave pour toutes les deux si le pont qui devait les unir venait à  
être rompu^ comme celui du Danube à Essling. Néanmoins la

» Aussitôt que les Anglais seront renibarc[ués , il portera son  
quartier\* M général à Ciudad-Rodrigo, mon intention n'étant pas

que le 9<sup>e</sup> corps » s'engage dans le Portugal, à moins que le<sup>e</sup> Anglais ne tiennent n encore, et même le 9<sup>e</sup> corps ne doit Jamais se laisser couper d'Al- » méida, mais il doit manœuvrer entre Al-méida et Coimbre.

» Écrivez au général Drouet qu'il me tarde fort d'avoir des nouvelles. Je » de Portugal ; que cela est important sous tous les points de vue, et » qu'il faut que les communications soient rétablies de manière à avoir » des nouvelles , sinon tous les jours , au moins tous les huit jours.

» Demandez-lui l'état des troupes laissées sur les derrières, de la division Sen», de ce qu'il a laissé le prince d'Essling , cavalerie , infanterie- » rie, artillerie, et l'effectif qu'il est dans l'opération.

« Au général,

le 20 novembre 1810. » Vous trouverez ci-joint l'extrait des dépêches anglaises. Vous ne sortirez pas de l'état-major du général » Drouet pour lui faire connaître qu'au 1<sup>er</sup> novembre il n'y avait pas » encore eu de bataille; que l'armée française se fait sa garnison à Villa » Française et sa droite à Xosnèa-Vétes, et que l'armée anglaise est à » quatre lieues de Lisbonne; que 10 mille hommes de la division » Coimbre et interceptent la route , que le général ne peut pas » en conséquence ; qu'il est donc important qu'il ne soit pas de petits paquets et qu'il rouvre les communications avec le général d'Almeida »

FUENTES D'ONORO. U9

l'effrénité de se partager sur les deux rives étant beaucoup moindre avec le renfort qu'il venait de recevoir. 9 Afesséne se confirma dans la pensée de franchir le Tage ^ car une fois dans l'Alentejo il pouvait vivre trois ou quatre mois de plus aux environs de Santarém, .. remplir les instructions de Napoléon qui lui enjoignaient de persister à bloquer les lignes de Torres-Védras, et attendre ainsi le secours tant annoncé de l'armée d'Andalousie. Si ce secours arrivait y alors les destinées de l'armée de Portugal étaient changées; de la défensive elle pouvait passer à l'offensive^, et terminer sous les murs de Lisbonne la longue guerre qui depuis vingt ans désolait l'Espagne.

» un fort corps; que je compte du reste sur sa prudence pour ne pas » se laisser couper d'Antéioa,

» ne paraissait par les journaux anglais » que la garnison de Coimbre ne » serait laissée surprendre du 10 au 15 octobre et aurait laissé prendre » 1,500 malades qui se trouvaient dans cette place.

» Bédier le redoutait au général Caffarelli , Dorsenne et Reuilly pour » l'exécution des mouvements que j'ai ordonnés précédemment, c'est-à-dire que la garde se réunisse à Burgos; que tout ce qui appartient » au général Dronet lui soit envoyé. Je recommande au général Keller- » d'empêcher pas de retenir la division Connix ^ de lui laisser filer sur Madrid.

« Quand les fusiliers de la garde arrivent-ils à Bayonne? Vous donnez- » l'ordre qu'ils se reposent deux jours à Bayonne. Les détachements qui se trouvent au camp de Marée joladroit le même jour.

» Écrivez au duc de Dalmatie pour lui faire connaître ce que dis»t »» les Anglais de l'armée de Portugal , et lui faire comprendre l'importunité de fiôreune diTersion en ferenrde cette armée. »

Cee letkw, comme on le voit , sont tentes antérieurement d'un mois on deux à la situation que nous décrivons ; mais elles contiennent expressément le principe de toutes les instructions données depuis par le ml- ■Mère deJa.gnttre an'générnl Dvouot, et expliquent brpenlion'attBM\* gnë de ce général, qui , partagé entre le dëûr de secourir Maaaéna et celui de ne pas perdre ses communications , fut pour Parmée de Portugal plus embarrassant qu'utile.

Janr.tMi.

Fév. «114.

L'armée déçue dans

^pérancfs par l'arrivée d'une seule division, demandée

battre

en retraite

ou à passer

Je Tag^.

5to LIVRE XL.

Si Masséna avait pris son parti du désappointement qu'il venait d'éprouver en recevant au lieu d'un corps de 30 mille hommes , expressément chaîné de le secourir, une division de 7 mille h<Mnmes n'ayant que des instructions équivoques, l'armée

ne supporta pas aussi patiemment que lui cette triste déception. De l'enthousiasme elle passa au découragement; elle murmura tout haut, et murmura contre l'Empereur, qui la laissait en une pareille situation, sans vivres, sans munitions, sans secours. A quoi bon, disait-elle, la condamner à se morfondre sur le Tage, si on ne devait pas bientôt lui donner le moyen d'agir ofTensive-ment et efficacement? Le mal cause aux Anglais , si on avait pu les enfermer tout à fait dans Lisbonne, eût été assez grand sans doute pour mériter les plus pénibles sacrifices ; mais les laisser circuler dans tout l' Alentejo , leur permettre de s'y nourrir à l'aise, c'était les embarrasser médiocrement, et en réalité n'em-  
 barrasser que nousmêmes : ils \ivaient bien, et nous vivions mal, et bientôt, si cette situation se prolongeait, eux continuant à très-  
 bien vivre , et nous fort mal , nous finirions par succomber d'ina-  
 nition. L'armée en vint à éprouver, coaune toutes les troupes en-  
 voyées en Espagne, le sentiment qu'on la sacrifiait sans pitié ,  
 sans chance de gloire, à la tâche ingrate de créer des royautes de  
 famille. Il n'eût pas même fallu beaucoup de nouvelles causes  
 d'irritation pour produire des mouvements insubordonnés. A la  
 vérité devant l'ennemi cette disposition eût disparu à l'instant  
 même, pour laisser place à l'honneur militaire et au plus noble  
 courage : les faits le prouvèrent bientôt.

Fév. 1814.

FUENTfIS D'ONORO. 5Î4

Dan8 le corps de Reynier la souffrance étant arri\* vée au  
 comble , on n'entendait que ce cri : Passons le Tage^ ou partons!  
 — En effet, le général Éblé avait achevé son étonnante création ,  
 et il avait une centaine de grosses barques, avec des cordages et  
 des grappins d'une certaine solidité, pour jeter le pont si impa-

tiemment attendu. Il avait de plus assuré notre établissement sur les deux rives du Zezère, en y consolidant le pont de chevalets, et en y joignant un pont de bateaux, sans rien détourner de ce qui était nécessaire au grand pont sur le Tage. Les moyens matériels, quoique bien difficiles à réunir, ne constituaient donc plus la difficulté principale. La double question militaire d'un passage de vive force en présence d'un ennemi bien averti, et du partage de l'armée sur les deux rives d'un grand fleuve, était la véritable question à examiner et à résoudre.

Tout le monde était occupé à la discuter, lors- Tandis q[u]arri-  
va enfin le général Foy avec un nouveau dé- ^^^^ tachment  
d'environ 2 mille hommes, avec les in- ^^"^^ instructions verbales  
de Napoléon, et les inspirations arrive puisées dans ses nom-  
breux entretiens. Le général Foy, parvenu à Ciudad-Rodrigo à la  
fin de janvier, avait attendu plusieurs jours avant qu'on pût for-  
mer en recrues, en malades, en blessés sortis des hôpitaux, une  
escorte suffisante pour protéger sa marche et apporter un petit  
renfort à l'armée; et, pendant qu'on la formait, il avait profité de  
Toccasion d'un aide de camp qui se rendait à Séville, pour écrire  
au maréchal Soult les lettres les plus pressante&sur la nécessité  
de joindre tout ou partie

à r armée.

de rwmée d'Andaloasie à Tarmée de Portusal. Le

général Foy aTait servi sons le maréchal Soult, et Lettres  
écrites avaît qaelqne raison de croire à sa bienvetUance le général  
Foy pouT lui. S'inspiiailt doDC des entretien» àe Napo» " ^it. \*  
léoE, il lui exposa la situation de TEurope, celle en particulier de  
l'Angleterre, et Tespérance qui n'était plus douteuse d'amener la

politique britannique de la guerre à la paix , si on Catisait éprouver à loré Wellington un grave échec. Il ne lui présenta ps» ces vues comme lui appartenant en propre^ mms comme étant l'opinion même de Neqpoléon^ et s'autorisa de ce qu'il avait entendu pour aifinaer que \m volonté formelle de celui-ci était que l'armée d'Andaloi»»^ macchât sur le Tage^ en laissant de côté toute autre opératioB. En terminant il ajouta le» considérations suivantes :

« Je vous conjiiu\*e ^monsieur le maréchal^ au ncnn » d'un sentiment sacré pour tous les cœurs français^ >x du sauiment qui nous enflamme tovs poinr les A intérêts et la gloire de notre auguste mahre ^ de » présenter le plue t6t possible im corps de tronpeft » sur la rive gauche du Tage^ vis-à-vi» l'eariMu\* » duire du Zezère. Une marche^ un détachement » de ee cèlé> ne peut pas compromettre l'armée à >v vos ordres, tt y a à peine quatre journées de Ba\* » dajoz à Brito ^ village situé en fiace de Punhête. » Les Anglais sont peu nombreux à la rive gmu^e » du Tage> ils ne peuvent rien oser dans cette partie n sans comprMiettre la süüneté de leurs formidabfe» » retranchement& devant Lisbonne y qui ne sont » qu'à huit lieues du pont de Rio^yor. Le sort du rf Portugal et l'accomplissement des volonlé» de^

FUENTES D'ONORO. 5t3

» l-Empereur, monsieur le maréchii, sont entre les

Fév 4811

y> mains de Votre Excellence. Siûvaiit les détearmi^ » nations que vous prendrez^ Farmée de M. le » prince d'Ëssllng passera le Tage , fera la loi ans » Anglais sur les deux rives du fleuve^ les fa-

tiguera, » les rongera , les entretiendra dans leur pénible et » ruineuse inaction , formera ^itre eux^ et tos sièges » une barrière propce à accélérer la reddition des n places, ou bien cette armée, numquant un passage j> derena nécessaire,, sera forcée de s'éloigner du » Tage et des Anglais pour trouver de quoi manger, » et par là même donnera gain de cause à nos éter- » nels ennemis, dans une lutte où jusqu'à ce jour les » dianees ont été en notre faveur. Le jwys entre » le Mondego et le Tage étant mangé et dévasté e»\* » dèrefij^nty il ne peut plus être question pour Tar- Dmée de Portugal de faire un pas rétrograde de n cinq ou six lieues. La faim la relancera jusque A. dans les provinces du nord. Les conséquences » d'une pfioreille retraite sont incalculahles^ Il vous IX appartâait , monsieur le maréchal , d'être à la fois » le sauveur d'une grande armée et le principal in^ » strument des Gonceptiotts de noire glorieux saa<\* » verain. Le jour où les troupes sous vos ordres » sairont paru sur les bords du Tage, et facilité le » passage de ce grand fleuve , vous sevez le véri\* )» table conquérant du Portugal. » —

G^ lettres écrites , et sa colonne formée,, le général Foy s'était ma en route le 27 janvier,, et étsit parvenu au quartier général le 5 février. Senarrivée ^gu^Vamé^' produisit sur l'araiée une assez vive sensation , parce par larrivée

. ^ ^ . 1 du général

que tout plein des impres^oce reçues a Pans oass Foy.

Les (Hsoours

du }ii'i>i\*ral Foy • ontribiieit u réparer le mauvais «'tfet produit «laris l'armée



l>ar

la faihlo^se

tli'î» deriuors

>e4'ours.

SCS entretiens avec TËmpereur^ il apportait la conviction que Tannée de Portugal était l'instrument de grands desseins, que ses longs sacrifices ne seraient pas un dévouement inutile , que des secours proportionnés à l'importance de sa mission allaient lui être envoyés, et qu'il ne fallait qu'un peu de patience pour qu'elle fût en mesure d'accomplir sa tâche glorieuse. Ses discours, tenus devant tous les généraux, répétés par ceux-ci à beaucoup d'officiers, établirent l'opinion qu'on n'était pas sacrifié à un but insignifiant; qu'il fallait pour atteindre ce but d'abord rester où l'on se trouvait, et ensuite opérer le passage du Tage. (> fut un grand bien pour le moral de l'armée, et qui compensa en partie le fâcheux effet produit par la faiblesse des derniers secours. Par malheur l'arrivée du général Foy ajouta aux embarras du général Drouet, car un paquet de dépêches, qui lui fut remis en cette occasion, contenait l'instruction plus formelle que jamais de secourir Masséna, mais en ayant bien soin de ne pas se laisser couper d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo. Or, en demeurant auprès de l'armée de Portugal, le général Drouet était aussi coupé que Masséna lui-même. Ce fut une nouvelle persuasion à opérer, de nouveaux efforts à faire auprès du général. Toutefois le moment étant venu enfin de passer le Tage, l'imminence de cette opération était pour le général Drouet un argument auquel il ne résista pas. Il consentit à rester encore à Leyria , sur les derrières et le flanc <le l'armée de Portugal.

Cette armée se trouvait, avec le dernier renfort amené par le général Foy, portée à <sup>^</sup>me force totale

bigitized by VjOOQ IC

Fév. 48M.

(lu Tngo.

FUENTÈS D ONORO. 5Î5

de 55 mille hommes. Masséna était disposé k tenter le passage y mais beaucoup d'objections s'étant élevées à ce sujet, il voulut conférer avec ses lieute- <sup>^</sup> <sup>^</sup> <sup>^</sup>mim

•<sup>^</sup> <sup>^</sup> des généraux

nants, et les mettre d'accord sur une opération qui \* Goigao n'avait chance de réussir que par leur concours dé- ide<sup>^</sup>a" sli\*' voué et sans réserve. D'ailleurs la présence du général Foy, dépositaire des volontés formelles de l'Empereur, ne pouvait qu'être d'un utile effet sur les généraux réunis. Il se décida donc à les convocpier, mais , ne voulant point recourir à l'appareil d'un conseil de guerre, il fit réunir dans un déjeuner, donné par le général Loison à Golgao, la plupart des chefs de l'armée dont l'avis était bon à recueillir.

Cette réunion, qui sous une forme amicale devait avoir toute l'importance d'un conseil de guerre , eut lieu en efifet le 17 février à Golgao. Le maréchal Masséna comme général en chef, le maréchal Ney, les généraux Reynier et Junot comme chefs des trois corps d'armée, le général Fririon comme chef de l'état-major, les généraux Éblé et Lazowski en qualité de commandants de l'artillerie et du génie, enfin les généraux Foy, Loison et Solignac à

divers titres, se trouvèrent assis à la même table. Une fois le repas terminé, Masséna dit à ses lieutenants qu'il saisissait volontiers l'occasion qui les réunissait autour de lui, pour avoir leur avis sur la conduite à tenir, car il était urgent de prendre un parti, l'armée ne pouvant plus vivre où elle était, les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie mourant chaque jour de fatigue et d'inanition ; la nécessité de changer de place devenant dès lors pressante, et le choix

FÉY.1844.

s'offrant entre une retraite sur le Mondego -mi il restait quelques Tessorces, -et un passage du Tage qui permettrait de vivre dans l'Alentejo sans s'élever de l'infamie, et qui, bien que fût difficile, fort dangereux, était devenu praticable grâce au zèle et à l'habileté du général Éblé. En conséquence leur avis, ajouta Masséna, il fallait qu'avant de le donner ils connussent les intentions de l'empereur, recueillies de sa propre bouche par le général Eoy lui-même, qui était présent et pouvait les faire connaître. Masséna invita alors le général Foy à ce qu'il avait entendu dans « les divers sentiments avec l'Empereur.

Le général Foy prit la parole et répéta ce qu'il nous avait dit tant de fois, de la grande utilité de s'intéresser à l'Anglais dans la Liabomie jusqu'à l'Empereur. Ce qu'il lui proposait de se retirer ou par la force, de la nécessité, pour atteindre ce but, de passer le Tage, afin de se nourrir dans l'Alentejo et de doter la « min an » corpa, il ne pouvait manquer d'arriver sous peu de jours à la suite des ordres formels partis de Paris; enfin de la persuasion positive où était l'Empereur, il obtiendrait un immense résultat.

tat politique en (diaaaaEnt les An^oift du Portugal^ et qu'on lesj-  
nèfierait^âBai a une paix prochaine. Le général Foy parl«ât de ce  
qu'il a^ait entendu dans ses c(Hifi6renoes .ayiae l'Empereur, ^i  
parlant avec la chaleur qui lui était naturelle^ remplit tous ceux  
qui l'écoutaient de la pensée impériale et du désir de s'y confedr-  
mer« Restaient à discuter les moyens d'exécution pour opérer le  
passage du Tage.

Péir.4M4.

FUENTES DONORO. MTT

JMflflfléna posa alors les quasiîcNifi suivantes : f allaii-il pas-  
ser le Tage? Sur quel point lallaH-il le passer, et au moyen de  
quelle apéralion? ^ on apercevait des difficultés trop^grandes à  
lirandûr ce fleuve en présence des Anglais, ou ce fleuve feanchi à  
demearer divisé .sm: ses deux rives «vec \m pcDt d'ime solidité  
équivoque., ne serait-il pas plus sage , dans rimpossibiiiité de  
!\dvre ^lus lengtemps o& Ton se taroui^raît, d'e&écuter un mou-  
vementrétrograde ûe peu d'ïflaportance, de se retirer par exraiple  
sur le Mondego , dont la vallée n'jtavait pas été dévastée , et qui  
o&ait pour prtacîpal établissement la ville de Gaimbre, d'où l'on  
jpourrait tenir les Anglais en échec, et recevoir de France les re-  
cours dont on avait besoin ?

A peine ces diverses questions étaient^lles posées, Emprwww  
qu'avec un zèle de parole auquel il aurait fallu que les généraux à  
les aetes répondissent davantage, on se jeta .sur la a\*iu^^"en'^ns  
dernière question, comme si elle se fût présentée la i gm^ateur  
première, et la seule, comme si c'eût été un crime de  
etasepronon.

1 1 1 1 • 1 • HAI' , cer pour une

la soulever, et on la proclama indigne d'être discutée, prolongation parce qu'elle était tout à fait contraire aux volontés de l'Empereur. Le maréchal Ney., qui voyait des difficultés à rester, à s'en aller, à passer le Tage, à ne pas passer, déclara ne vouloir à aucun prix de la retraite sur le Mondego, <cause opposée d'abord à l'Empereur, et puis comme remplie de graves inconvénients, car, selon lui, on trouverait toutes les routes détruites, et le pays de Coimbra aussi dévasté que celui de Santarém, car l'artillerie et la cavalerie achèveraient de perdre leurs chevaux dans le trajet, l'équipage de pont

fé\ 4644.

518 LIVRE XL.

construit à grands frais serait sacrifié, et bien que l'on rétrogradât de la moitié du chemin seulement, on se donnerait aux yeux de l'ennemi l'apparence d'une armée définitivement en retraite, et on compromettrait ainsi l'honneur des armes. Après l'allocution du maréchal Ney, chacun renchérit sur son opinion, et appuya avec une extrême chaleur la pensée de l'Empereur, rapportée par le général Foy, comme si l'Empereur eût été présent, et on brûla devant l'image du dieu absent tout l'encens qu'on eût brûlé devant le dieu lui-même.

L'idée de la retraite sur le Mondego écartée, res-

de rester «ir, , ^ .n

le Tage était celle de passer le Tage, quelque pénible que l'opération pût être, et il semble par ce qui précède qu'il eût dû s'attacher à en découvrir les facilités

vivre «ur iJtés plutôt que les difficultés. Il n'en fut rien cependant, car le zèle pour l'exécution des volontés de l'Empereur une fois bien prouvé, restaient les dangers de l'opération proposée, que tout le monde sentait vivement. On partit d'abord de l'idée de choisir Punhête pour point de passage, les chantiers s'y trouvant établis, deux ponts ayant été jetés sur le Zezère, et l'armée étant ainsi rapprochée d' Abrantès, qu'elle était en mesure d'investir et de prendre. Avec de fortes têtes de pont sur le Zezère et sur le Tage, avec une division tout entière laissée pour les garder et pour conserver la possession de la rive droite, on pouvait avec le gros de l'armée occuper la plaine de l'Alentejo, y vivre, et y tendre la main au 5<sup>e</sup> corps. Junot appuyait fort ce projet, lorsque le général Loison qui connaissait mieux que lui le confluent du Zezère dans le Tage, puisqu'il y était

Fév. 1841.

FUENTÈS D'ONORO. 519

campé, fit sentir les dangers du plan proposé. On aurait, disait-il, à garder ces têtes de pont d'un côté contre le gros de l'armée britannique sortie de ses lignes, et de l'autre contre la garnison d'Abrantos, «venue par l'adjonction du corps de Hill une véritable armée. L'Alentejo, quoique très-fertile, devait être épuisé dans le voisinage du Tage par les fourrages qu'on y avait faits pour nourrir les troupes anglaises; il faudrait donc s'éloigner afin de trouver des vivres, et alors que deviendrait la division laissée sur la droite du Tage? No courrait^lle pas les plus Diverses

, ^ .- ^ \_\_, ^ . . 1, . . manières

grands pénis? N'était-ce pas le cas d'examiner tout de pasr^or  
«le suite la question de savoir si on passerait entiè- ctdengarcJer

les deux rives.

rement dans l'Alentejo, en repliant l'équipage de pont sur la gauche du Tage, en cherchant quelque poste afin de le mettre à l'abri, et de s'en servir (piais on en aurait besoin?

L'idée de faire de la plaine de l'Alentejo le siège principal de l'armée fut à l'instant repoussée par Junot, et elle présentait en effet de grands inconvénients, car il était plus difficile encore à un simple poste qu'à une division de se maintenir sur la rive droite du fleuve, et d'y assurer la conservation de l'équipage de pont. Il fallait donc regarder le matériel de passage comme définitivement sacrifié dans ce système, la rive droite comme perdue, et l'armée comme échangeant son rôle d'armée de Portugal contre celui d'armée d'Andalousie, chargée de prendre Lisbonne par la rive gauche du Tage. Sans doute les formidables lignes de Torrès-Védras n'existaient point sur la rive gauche (voir la carte n<sup>o</sup> 53), mais (de ce côté Lisbonne était protégée par le fleuve,

Totf. XII. 34

Digitized by VjOOQ IC

Uf. 4a44.

630 JLIVRB XL.

{nissqu'elle est située sur la rive droite j le fleuve devant cette ville était large de plus d'une lieue (il y prend le nom de mer de la Paille), et quand il se resserrait de nouveau vis-à-vis de Lisbonne même, il offrait encore un bras de mille mètres au moins ^ au delà duquel on pouvait bien jeter quelques bombes, mais sans beaucoup de résultat, sans beaucoup de chances d'émouvoir lord Wellington dans ses lignes. Bien évidemment tout projet

d'attaque fondé «ur une seule rive était faux en principe, car sur l'autre il y avait l'obstacle des lignes de Torès-Védras sur l'autre l'obstacle du Tage, et la seule idée admissible était d'occuper les deux rives à la fois, pour en faire la base d'une double attaque et d'un investissement complet\*

Mais les difficultés du partage de l'armée sur les deux rives , avec un pont incertain au-dessus des «forces qui ne permettaient pas d'avoir de chaque côté un corps suffisant, se reproduisaient sans cesse. On fut ainsi conduit à examiner l'idée de passer plus bas, c'est-à-dire près de Santarem, où l'on était pour ainsi dire invincible, à entendre du moins le général Reynier, qui connaissait bien cette position, puisqu'il l'occupait depuis cinq mois. Celui-ci affirmait en effet que quiconque attaquerait de front la position de Santarem serait culbuté au pied des hauteurs, et que quiconque voudrait la tourner en passant le Rio-Mayor qui la relie à la chaîne de l'Es- (relia, serait enveloppé et pris. En admettant même fondée cette double assertion , et en franchissant le Tage près de Santarem, on pouvait laisser Reynier flanqué par Drouet sur la droite du fleuve, se porter

FÉT. ««.

FUENTÈS D'ONORO. 531

ensuite sur la gauche avec tout le reste de l'armée, et alors s'approchant les uns des autres , ayant le moyen de s'identifier mutuellement pendant le passage , et y le passage «répété , ayant sur la rive droite la force de la position de Santarem et sur la rive gauche la force de la réunion des deux tiers de l'armée il était permis de se regarder comme à peu près en sûreté. Au choix de ce point U y avait donc tous les avantages, sauf une difficulté, que



déjà nous avons fait connaître , et qui malheureusement était capitale , c'était Tépanchement du fleuve devant Santafrem, et surtout les incessantes Tariations de sa largeur suivant la crue ou la baisse des eaux. Toutefois, en sacrifiant quelque chose de l'avantage attadbé à la proximité de Santarem y on pouvait tnmver d'assez grandes facilités dans l'existence d'une lie, «itnée à l'embouchure de l'Alviela, petite rivière qui se jette dans le Tage sous la protection des bautours de Boavista. Cette lie étant plaoée au delà de la prinoipale largeur du fleuve, comme la Lobau partapper t au Danube, il ne restait pins, quand on y était ^rvenu^ quHm faible bras à franchir. En l'occupait pendant la miit avec les forces nécessaires^ il était facile d'y attacher le pont^ qui aboutirait aini k im point ifixe , invariable, aisé à défendre, et ^dès lors on ne pouvait plus considérer le bras restant que comme une espèce de fossé, siur lequel il suffirait d'avoir un pont-levis.

Il n'y avait à cette manière d'opérer qu'une seule Possibilité objection, laquelle par malheur parut au général ^^ Éblé beaucoup plus grave qu'elle n'était réellement. \*« Tage L'équipage de pont était à Punhète^ le transporter méconnue

par terre jusqu'à l'embouchure de l'Alviela eût

Fév 1844. J T

exigé des forces de traction qui manquaient , car tous ^^A ^^  
 ^^^ l's chevaux étaient épuisés , et aurait exigé en outre un temps qui suffisait pour dévoiler notre projet à l'ennemi : le descendre par eau«sur le Tage, demandait plus d'une nuit, et obligeait de passer en suivan t les sinuosités du fleuve, le long de la

rive ennemie, sous le feu tellement rapproché des Anglais, que l'équipage de pont courait danger d'être détruit.

La grande autorité du général Éblé, qui avait accompli une sorte de merveille en créant cet équipage de pont, et dont l'opinion fut appuyée par Masséna, entraîna tous les^avis, et, sans s'en douter, on tourna le dos à la fortune, en négligeant l'Ile qui aurait pu être une seconde Lobau. Pourquoi Napoléon, dont le coup d'oeil supérieur avait su si bien trouver le moyen de franchir le Danube devant deux cent mille Autrichiens, pourquoi n'était-il pas là, au lieu d'être à Paris, occupé à préparer la funeste expédition de Russie ! . . .

Quoi qu'il en soit, dès que la possibilité de passer à Santarem était écartée , on ne savait plus à quel plan s'arrêter, le passage près d'Abrantès ayant déjà été repoussé par les raisons qui ont été données. On divaguait donc, lorsque le général Foy, tout plein de l'idée que les ordres impériaux seraient fidèlement exécutés, et que le maréchal Soult ne résisterait pas à la chaleur persuasive de ses lottres, dit que d'après toutes les probabilités le 5' corps devait, sous huit ou dix jours, paraître sur la gauche du Tage, qu'alors toutes les difficultés tomberaient d'elles-mêmes , car les Anglais à la vue du 5\* corps

#### FUENTÈS D ONORO.

ne resteraient pas vis-à-vis Punhète, que la rive gauche serait ainsi nettoyée, et qu'on passerait le Tage en cet endroit comme en pleine paix. D'ailleurs, ajouta-t-il, après l'adjonction du 5\* corps, on n'aurait plus à s'inquiéter de la division de l'armée sur les deux rives du fleuve , on pourrait même , le fleuve franchi, descendre le pont jusqu'à l'embouchure de l'Alviela, et se donner

ainsi l'avantage de la concentration des forces près de Santarem. Il était probable de plus qu'on prendrait Âbrantes, et qu'on y trouverait de quoi rendre le pont solide, indépendamment de ce que d'Abrantès même ne partiraient plus des moyens de le détruire.

L'arrivée du 5<sup>e</sup> corps, d'après ce qui avait été dit, paraissait si vraisemblable , que tout le monde se rendit aux raisons du général Foy ; et si, en effet, le 5<sup>e</sup> corps devait venir de Badajoz, il n'y avait pas à hésiter, il fallait l'attendre , dût-on l'attendre dix jours et même vingt. Le maréchal Ney, resté longtemps silencieux, appuya fort cet avis. Tous les assistants s'y rangèrent avec entraînement, car cette solution les tirait d'embarras, excepté toutefois Reynier, qui affirmait ne pouvoir pas vivre plus de cinq à six jours où il était , sans manger en entier sa réserve. Quand on est fort intéressé à une éventualité, tour à tour on y croit trop, ou trop peu. Reynier dit que l'on comptait sur l'arrivée du 5<sup>e</sup> corps, qu'il voulait bien y compter aussi , mais qu'il la trouvait beaucoup moins certaine qu'on ne le prétendait; que les ordres avaient pu être retardés en route, que les ordres parvenus il faudrait tout disposer pour leur exécution, que le maréchal Soult avant de ve-

Fév. 4844.

Le passage du Tage reà»

\ à l'arrivée prochaine et généralement

espérée du 5<sup>e</sup> corps,

sous

le maréchal

Smilt.

Pér. 461 4>.

Ou convient de fournir

(les secours en vivres

au général Reynier pour

lui donner le temps

d'attendre.

mr voudrait peuiréire prendre Badajoz, que  ette arrivée tant annoncée pourrait donc ne pa& se r  a^\* User aussitôt qu'on l'es-  
p  rait , que dans Tintervalle ses soldats mourraient de faim^ que  
dans T  tai de détresse où ils étaient, il ne répondait pas long-  
temps de leur obéissance , que quelques jours plus tôt oa plus  
tard on serait forcé de prendre un parti, et alors avec bien phis  
d'embarras^ puisqu'on aucait dévoré une portion de la r  ser>e  
de vivres, et perdue une moitié en phi» des chevaux de l'artillerie  
et de la cavalerie, que mieux valait hasarder une tenta-^ tive sur-  
le-champ, n'importe laquelle f que l'on pou^ vait au besoin em-  
ployer toute l'armée au passage,, car à lui seul il se chargeait de  
garder le camp de Santarem jusqu'aux sources du Bio-^tfayor.

La dutleuc de Reynier provoqua des répliques fort vives, et on  
allait se disputer au lieu de prendre une résolution, lorsque Maa-  
séna interrompit la conférence;. Il voyait bien qn'oa mclinait g  -  
néralement    ajourner r  p  ration jusqu'à l'arrivée du S^ corps^  
arrivée que du reste <m espérait de bonne foi,, et il annonça  
qu'on attendrait en effet quelques joues. Il fiit convenu, pour  
apaiser Reynier, que diacua l'aiderait à vivre , et qu'on, lui per-

mettrait de fouiller les îles du Tage^ ou il y avait de grandes ressources, et on l'on n'avait pas voulu se montrer de peur d'y attirer l'ennemi, et de compromettre quelques-uns des bateaux si laborieusement construits. Ces choses^ arrêtées, on se sépara dans l'espoir de voir toutes les difficultés bientôt résolues par l'apparition du 3^ corps, et dans l'opinion qu'il fallait attendre, opinion que tout le monde partageait, à\*

Fév. 1841.

FUENTÈS DOSORO. 535

Texteption de Reynier dont nous venons d'exposer les motifs, à l'exception de Masséna dont l'esprit simple, positif et d'une infaillible justesse, ne se berçait jamais de vaines illusions. Masséna joignait à son grand coup d'œil sur le champ de bataille, un ^M^Séna jugement fin et sûr, développé par les traverses de ^ ^Jj^ la vie militaire, où les hommes ne sont pas autres i««\*Faitow qu'ailleurs, et il ne se flattait nullement que le maréchal Soult vint à son secours. Il connaissait assez ^\*^o^ge7"\* l'Espagne et les horreurs pour n'en rien croire. Aussi penchait-il à se retirer tout de suite sur le ]^ndego, car il ne prévoyait pas un secours du côté du midi, et l'arrivée du général Drouet lui avait appris à n'en pas attendre du côté du nord. La position de Coim\*bre, moins gênante il est vrai pour les Anglais^, moins offensive envers eux, dès lors moins importante^ santé, mais située dans un pays neuf encore, près de la frontière d'Espagne, à portée des ressources qu'on en pouvait tirer, à portée au moins de la division Qaparède, lui semblait la position qu'il eût été sensé de prendre immédiatement, avant la conclusion du besoin, avant la perte d'un plus grand nombre des chevaux de l'artillerie et du train. Mais la flatterie, même à distance, envers l'Empereur, ayant

empêché qu'on fît à cet avis seulement l'bonh neur de l'examiner, il en coûtait au maréchal Ma»» séna de l'adopter malgré l'opinion de tous le» génô^\* raux de Tarmée; d'ailleurs un tel avis reposant snr l'invraisemblance des secours annoncés, quelqn'uo eût44I cru le maréchal, sauf Reynier que la him écl»» raie, quelqu'un l'eût41 cru, s'il avait dit que l-SMinée d'Ândafomie ne paraîtrait som^ Abrmtè», ni oom

Fév. <8H.

Confiance»

de Tannée

dans la prochaine apparition du maréchal Soult à la tête du 5\* corps.

Evénomenls de f Aragon et

de

I Andalousie

pendant

la longue

attente

de l'année

de Portugal.

dix jours, ni sous vingt? et ne Teût-on pas blâmo universellement de quitter le Tage avant une nécessité démontrée ?

Chacun, après cette conférence de Golgao, rentra dans ses quartiers , attendant à défaut du secours qui n<sup>^</sup>était pas venu de la Vieille-Castille, celui qui devait arriver d'Andalousie. De fortes détonations entendues de temps en temps du côté de Badajoz, distant d'une vingtaine de lieues, faisaient supposer que le maréchal Soult assiégeait cette place, et que le siège terminé il marcherait sur le Tage. Chaque jour on appliquait l'oreille à terre pour saisir plus distinctement ces signes de voisinage donnés par les Français, et selon que les vents les apportaient ou les détournaient , on était joyeux ou triste dans cette armée de Portugal si cruellement négligée, quoiqu'en elle résidassent les destinées de la guerre et de l'Empire!

Pour juger de la probabilité des secours tant promis et si impatiemment attendus, il faut se reporter ailleurs, et savoir ce qui se passait en Andalousie, et même en Aragon, provinces dont les opérations se liaient les unes avec les autres. On a vu dans le livre précédent que l'habile direction imprimée par le général Suchet au siège de Lerida, lui avait valu la mission d'assiéger successivement Mequinenza, Tortose, Tarragone, que par ce motif une partie de la Catalogne avait été adjointe à son commandement, et que ces sièges terminés le général devait descendre sur Valence. Le maréchal Macdonald, commandant de la Catalogne, devait combiner ses mouvements de manière à seconder ceux du commandant de l'A-

Fév. 48ir

de Moquinou;/i.

ragon. Le général Suchet administrant toujours avec le même soin sa province et son armée, avait réussi à maintenir celle-ci à

28 mille combattants sur 40 mille hommes d'effectif. Dans ce nombre 12 mille gardaient les principaux postes, et 16 mille exécutaient les opérations actives. Donnant autant d'attention au matériel qu'au personnel de son armée, le général Suchet avait su réunir de puissants moyens d'attaque, et pris en quelques jours Mequinenza, place très-petite, mais d'un abord difficile, et très-importante parce qu'elle domine une partie du cours de l'Èbre. Il lui restait à prendre Tortose et Tarragone, les deux places les plus fortes de la Catalogne de l'Aragon, peut-être même de l'Espagne, si l'on en excepte Cadix. Tortose est située sur le bas Èbre, presque à son embouchure, et commande, outre le débouché de ce fleuve vers la mer, la communication directe entre la Catalogne et Valence. Tarragone, située plus au nord, entre Tortose et Barcelone, sur le rivage de la mer, au centre d'un pays fertile, entourée d'ouvrages formidables, défendue à la fois par les Espagnols du côté de terre, par les Anglais du côté de la mer, avait la double importance de sa force et de sa position, et était au nord-est de la Péninsule ce que Cadix était au midi, et Lisbonne au sud-ouest. C'est de Tarragone comme d'un centre que l'insurrection espagnole de la Catalogne, de l'Aragon, de Valence, sous les ordres du général Blake, et plus récemment sous ceux du général O'Donnell, rayonnait dans tous les sens, pour pénétrer par Lerida en Aragon, quand Lerida n'était pas pris, pour menacer Barcelone par la route d'Ordal,

Fér. ISM.

53t LIVRE XL.

pour déboucher par Tortose et le bas Èbre sur Valence. Mais il fallait isoler Tarragone avant d'essayer de la prendre, et c'est



dans cette vue que le général Suchet, après s'être emparé de Lérida qui la liait avec l'Âragon^ voulait se rendre maître de Tortôse-qui la liait avec Valence.

C'est à quoi le général Suchet venait d'employer la fin de 1840 et les premiers jours de 1844. La .grande difficulté que le général Suchet avait à vaincre pour assiéger Tortose, consistait dans le trans\* port d'un matériel d'artillerie considérable; ma» heureusement la prise de la petite place de Mequînenza avait fourni j outre beaucoup d'objets utiles à un siège, la possession des gorges à travers lesquelles l'Èbre coule vers la mer. L'habile général Yâdée, avec ce qu'il y avait de meilleur à Lerida età Mequiaenza^ avait composé un vaste parc d'artillerie; il y avait joint les outils et les munitions nécessaires, et le tout,, embarqué sur une vingtaine de groses barcpies^ avait attendu au pied de Mequinenza les crues d'ea pour descendre jusques à Tortosc Mais oomam ees crues pouvaient ne pas avoir lieu avaant l'hiver,, le général Suchet avait entrepris de construire une route de terre, qui, traversant les montagnes de la basse Catalogne , venait déboucher par le chemin le plus court sur le bas Èbre. Les soldats travaillant au milieu des chaleurs et des piquères des mou8ti<> ques avaient cruellement à souffrir, là comme dans toutes les parties de l'Espagne; mais bien ncoirns^ bien payés, ils avaient patiemment supporté Imn i^CHIiftances,, et vaillamment exécuté les tcavaux dont ils étaient chargés. Pendant qu'on s'ocoipait de

#### FUENTÈS D ONORO.

cette route, le général Suchet avait investi Tortoso sur les deux rives de TÈbre , en portant la division Habert sur la gauche, la division Levai sur la droite du fleuve, et tour à tour rejeté O'Donnell sur Tarragone, et ramené Caro avec les Valenciens sur Va-

lence. Enfin pour que le maréchal Macdonald,<sup>^</sup> chargé de prendre position près de lui et de le seconder, n'eût aucune peine à vivre, il lui avait abandonné une portion des magasins formés par sa prévoyance.

Ces opérations préliminaires n'avaient pas exigé moins de plusieurs mois, et enfin Tautonne étant venu, les crues d'eau ayant empêché d'amener sous Tortose les parties du matériel impossibles à transporter par terre, le général Suchet ouvrit la tranchée devant cette place du 19 au 20 décembre\* (Voir la carte n° 32.)

La {dâce de Tortose, située sur la gauche de l'Èbre, pas très-loin de son embouchure, mais assez loin cependant pour que la marine anglaise ne pût lui prêter secours, était construite au pied des contre-forts détachés de l'Alba, partie au bord du fleuve, partie sur l'ex-trémité des hauteurs, de manière que son enceinte longeant alternativement la plaine ou gravissant les collines, suivait toutes les sinuosités du sol. Elle était régulièrement fortifiée, pourvue d'une enceinte bastionnée, d'un château, et de plusieurs ouvrages avancés\* La portion qui bordait l'Èbre avait pour défense le fleuve même, et au delà une tête de pont très<sup>^</sup>soUde-ment construite. La place comptait H mille hommes de garnison, un bon gouverneur et des approvisionnement consklérables.

FÉT. I8H.

Siège de Tortose.

Description de Tortose.

Le ffénéral Haxo, appelé à Dantzig, avait été

Fév. 48H. ' ^ , il . ...

remplacé par le général Rognat^ espnt bizarre mais Choix du point énergique, et officier d'un haut mérite. Le point d'attaque j'gattaque avait été choisi au sud, entre les montagnes et le fleuve, dans un terrain plat, devant les bastions Saint-Pierre et Saint-Jean, à cause de la facilité des travaux dans cette partie du terrain. Notre attaque principale, s'appuyant par la gauche à l'Èbre, devait être précédée par une attaque secondaire, celle de la tête de pont. A droite elle était exposée aux feux d'un fort extérieur, construit sur les hauteurs, et nommé fort d'Orléans, en mémoire du duc d'Orléans qui prit la place en 1708 par ce côté. On avait donc aussi ouvert la tranchée devant ce fort, pour en détourner les feux, et le prendre en temps et lieu, lorsque le moment des assauts serait venu.

La tranchée ouverte hardiment, très-près de l'enceinte, avait été poussée avec vigueur, et de manière à perdre peu de temps en travaux d'approche. Effectivement en quelques jours on était parvenu au pied des ouvrages, et très-près du chemin couvert. La garnison multipliait ses sorties, dans l'intention de ralentir nos travaux, et le 28 décembre notamment, elle en avait exécuté une considérable, non par les fronts attaqués, ceux du sud, mais jjar ceux de l'est, afin de surprendre nos tranchées en Grande sortie l^s toumaut. Trois mille hommes vigoureusement la garnison, co^duits avaient brusquement assailli nos travailleurs, tué plusieurs oflSciers du génie, et commencé à mettre le désordre dans nos tranchées, lorsque les généraux Habert et Abbé, accourant avec les ré-

Fév. 1841.

FUENTÈS DONORO. M\

serves des 44% 1 1 6^ de ligne et 5® léger, les avaient arrêtés court, et ramenés dans la place la baïonnette dans les reins, après leur avoir pris ou tué 400 hommes. Dans cette action vigoureuse, un officier, destiné à parcourir une grande carrière , le capitaine Bugeaud, à la tête des grenadiers du 1 1 6®, avait été vu poussant les Espagnols jusqu'au pied des murs, avec une intrépidité admirée de toute l'armée. Malgré cette énergique sortie, l'ouverture du feu n'avait pas été différée d'un jour, et le lendemain 29 décembre , après quelques réparations indispensables à nos ouvrages, quarante-cinq bouches à feu de gros calibre , partagées en dix batteries , avaient vomé sur la place une grêle d'obus, de bombes et de boulets, et partout démantelé les murailles attaquées. Le 30, deux grandes brèches, l'une à droite, au fort élevé d'Orléans, l'autre à gauche , au bastion Saint-Pierre , avaient commencé à se former, et promettaient sous deux jours un libre accès au courage de nos soldats. Après avoir employé la journée du 31 à perfectionner les approches, le 1<sup>er</sup> janvier on avait repris le feu, et rendu les brèches tout à fait praticables. Les braves soldats de l'armée d'Aragon, devenus très-habiles et très-hardis dans cette guerre de sièges, réclamaient l'assaut à grands cris, lorsque le drapeau blanc arboré sur la place avait annoncé l'intention de capituler. Mais le gouverneur ayant demandé que la Reddition garnison pût se retirer librement à Tarragone , le général Suchet avait refusé, et recommencé le feu, c(uant tout à coup le drapeau blanc avait paru une seconde fois sur les murailles. Des informations ve-

de Tortose.

fév. 4M4.

Ut LIVRE XX.

mes de l'intérieur de Tortose apprenait que cette hésitation tenait au refus de la garnison de « se rendre prisonnière et d'obéir au goavernement » Alors le général Suchet s'était présenté aux portes du château et y était entré avec quelques officiers, avait menacé le gouverneur de livrer la garnison au fil de l'épée, si on ne lui remettait le château, s'en était fait livrer les portes, et avait obtenu le 2 février que la ville se rendit, et que 9,400 prisonniers défilaient devant lui en déposant leurs armes.

Ce beau siège, commandé avec encore plus de vigueur que celui de Lerida, avait coûté à l'armée d'Anigou dix-sept jours, dont (renseigné par les documents, et cinq à six cents hommes. Le général en chef, le général d'artillerie Valée, y avait été déployé autant d'habileté que d'énergie.

Le siège de Tarragone devait être également difficile, autrement dit, et tout annonçait que l'armée serait retenue en Catalogne une partie de l'année 1811. Il était par conséquent inévitable que l'armée d'Andalousie ne put recevoir un secours par le rochain.

Opérations Pendant ce même temps, de juin 1810 à janvier 1811, l'armée d'Andalousie n'avait pas été moins occupée que celle d'Aragon.

Réunion La junte centrale, réfugiée dans Cadix après la

chute de Séville, s'était démise, comme on l'a vu, en faveur d'une régence royale et des cortes. Les cortes s'étaient réunies à Cadix, avec beaucoup de solennité, le 24 septembre 1810, et après avoir assisté à une grande cérémonie religieuse, cette célèbre as-

semblée avait commencé par proclamer que la bouverameté nationale résidait dans les certes^ que la myauté était maintenue dans k maison de JB(HuriMm^ qu'en attendant la délivranee\*de Ferdinand VII cette Résoiucions

. de cette

roymité serait suppléée par la régence récemment assemblée. mstituée , et que les cortès exerceraient le pou;roir législatif dans la plus grande étendue. Après avoir rendu ces décrets, l'assemblée de Cadix avait exigé que la régence vin\* les accepter et leor prêter serment. L'évêque d'Orense ayant voulu éluder ce serment, avait été obligé de se soumettre à k suite d'une sceme assez ridicule pour lid , et ces préliminaires ■ t^minés, l'assemblée «était mise à cliBcuter des lois, dans le but d'opérer la réforme de la monarchie espagnole. La régence, et dans k régence lo général €afttaâos en particulier, concertment avec le général Blake, avec les autres commandants d'armées, avec Henri Wellesley, frère de lord Wellington, les €|>érations militaires.

Cadix et l'Ile de Léon étaient abondamment pour- Forces vus de troupes et de toutes sortes de ressources, \*^ên\*ro'î|Srier surtout de celles qu'on peut se procurer par mer. ^^^ Lord Wellington y avait d'abord envoyé 5 mille hommes, dont il avait été autorisé à retirer 3 mille depuis l'entrée en campagne du maréchal Masséna. Aux 2 mille qui étaient restés, il s'en était bientôt joint 3 mille, venus de Sicile, par k kute de Mu- • xat, qui, après avoir fait tous les préparatife d'une expédition ocmte cette lie , avait ensuite publié qu'il y renonçait. Outre 7 mille hommes de troupes

anglaises, Cadix renfermait encore 17 ou 18 mille soldats, débris de toutes les années régulières de

Pév. 1811.

.>14 LIVRE XL.

TEspagne. Les blés, les viandes salées apportés d'Amérique, les vins tirés de tous les côtés abondaient dans la place, à un prix fort élevé toutefois. On n'y était privé que de viande fraîche et de fourrages, mais cette privation était peu de chose au milieu de Texaltation qui animait les habitants, l'armée et les cortès. Il n'y manquait que l'union, et l'union même y renaissait dans les dangers extrêmes.

Kurn-s A cette force réunie dans Cadix se joignait à

'\* dans l'armée droite (à droite pour les Espagnols), dans la proie l'armée, vince de Murcie , un rassemblement d'une vingtaine de mille hommes, composé des troupes qui s'étaient retirées des défilés de la Sierra-Morena vers Grenade, et des insurgés de Murcie aidés souvent par les Valenciens. Au centre, entre Grenade et Séville, se trouvaient, outre les montagnards très-féroces de Ronda, les contrebandiers des environs de Gibraltar, oisifs en ce moment et fort habiles dans le métier de guérillas. Enfin à gauche, à l'embouchure de la Guadiana, s'agitaient dans le comté dit de Niebla, d'autres contrebandiers fort actifs, et, plus haut sur la Guadiana, entre Badajoz, Olivença, Elvas, Campo-Mayor, Albuquerque, se tenait l'armée de La Romana, forte de 27 à 28 mille hommes, dont 7 à 8 mille avaient joint lord Wellington sous le marquis de La Romana lui-même.

uurpian ^'^^^ ^'^^^ ^^^ divcFs rassemblements, favorisés ' »io rfw ^ par les lieux et la saison , que les généraux CastafLos opérations, et Blakc avait réussi à paralyser entièrement les trois corps qui formaient l'armée d'Andalousie. Leur plan consistait à profiter de la présence des troupes anglaises et espagnoles réunies à Cadix et à Gibral-

#### FUENTÈS DONORO.

tar^ pour faire des sorties fréquentes sur le froat et les ailes du 1 " corps, et contrarier autant que possible le maréchal Victor dans les préparatifs du siège de Cadix, pour soutenir par d'autres sorties, tant de Cadix que de Gibraltar, les montagnards de la Ronda, et tourmenter de toutes les façons le général Sébastiani du côté de Grenade et de Malaga, pour exécuter enfin des descentes continuelles aux bouches de la Guadiana, y donner la main aux insultés du comté de Niebla, et courir sans relâche entre les cinq places (rOlivença, d'Elvas, de Badajoz, de Campo-Mayor, d'Âlbuquerque, de manière à ne pas laisser un mo\* ment de repos au 5^ corps et au maréchal Ak)rtier qui le commandait. Être battu n'était rien, pourvu qu'on ne fût jamais soumis, qu'on ne restât pas un jour immobile, qu'on ne laissât pas un instant de re\* pos aux Français. Une fois l'amour-propre de gagner des batailles mis de côté par les Espagnols, cette guerre de partisans, appuyée sur Valence, Murcie, Gibraltar, Cadix, la mer, la Guadiana, et les cinq places de l'Ëstrémadure, devait leur être aussi avan\* tageuse que celle qu'ils faisaient au nord; et en efiTet toute cette année 1810, en réalisant leurs espérances, avait démontré la faute des Français de s'être portés en Andalousie avant d'avoir pacifié le nord de l'Espagne et expulsé les Anglais du Portugal.



Le général Sébastiani, occupé alternativement dans la Ronda ou dans les Apulxaras^ avait été obligé une fois de se porter en masse sur Blako, qu'il avait battu à Baza, une autre fois de livrer a Fuencirola un combat aux Anglais, qu'il avait contraints de se rembarquer. Réuni enfin à un détache^

Fév.4844.

Forte

occupation

donnée

aux trois corps

français.

Embarras

du général

Sébastieni à

Grenade.

FUr. 4844.

hU LIVRE XL.

meBt du 5\* corps sorti de Séville, il s'était vu forcé

de brûler les principaux villages de la Ronda, sans

j étoofTer Tinsurrection , bien qu'il fût parvenu à re«

jeter dans Gil)raltar les troupes qui fomentaient sans

eesse les troubles de ces montagnes.

Pénibles La Campagne du i\*\* corps avait été moins foti-  
du^rê^hai gante, moins coûteuse en hommes, parce qu'il n'a-  
ou7\*ré\* wer ^\* P®^ ^" autant à se déplacer, mais elle n'avait  
le siège pas été moins laborieuse à cause des travaux d'in-  
de Cadix. , , , ait i •

vestftsementqui constituaient sa tache. Le maréchal Victor, secondé par l'habile général d'artillerie Sénarmont , celui qui avait montré à Friedland ,à Uclès tant de hardiesse et de présence d'esprit, avait embrassé dans une suite de redoutes parfaitement placées, et très4)ien adaptées à leur objet, tout l'espace qui s'étendait de Puerto-Santa-Maria à Puerto- Real, de Poerlo-Real à Santi-Petri. (Voir la carte n\* 52.) Il les avait armées de 250 bouches à feu du plus gros calibre, toutes fondues à Séville. Il ax-nii enlevé de vive force à l'ennemi le Trocadero et le fort de Matagorda , qui, formant une pointe avancée dans la rade , pouvait couviir Cadix de projectiles. H avait fait fondre k Séville un mortier d\*tm wmh vel échantillon qui lançait des bombes à 2,400 toises, portée bien suffisante pour incendier la malheureuse ville de Cadix. On en préparait un grand nombre de ce genre à Séville, afin de les placer au fort de Matagorda. Le maréchal Victor avait recueilli, radoubé, ou même construit cent cinquante chaloupes canonnières armées de gros canons, avec des bateaux de transport pour dix mille hommes, et les a^it fait conduire, en côtoyant le rivage, des

FUENTÈS D'ONORO. W

bouches du Guadaíquivir à remouchure du Guadalquivir. Mais pour les amener de ce point dans la rade intérieure de Cadix ou Ton en avait besoin^ il aurait fallu doubler la pointe de Matagorda si près des feux ennemis 9 qu'il y aurait eu danger pour cette précieuse flottille. Afin d'éluder cette difficulté^ le maréchal les avait fait poser sur des rouleaux, et traîner par terre de Puerto-Sanla-Maria à Puerto^ Arenal. Les travaux préalables étaient donc fort avan^ €és« Toutefois, il manquait encore des laetelote pour Bftanttaivrer la flottille , le bataillon des marins de la garde n'étant pas assez nombreux ; il manquait des jcanonniers pour servir cette immense artillerie, et une masse de projectiles et de munitions proporr tionnée à l'usage extraordinaire qu'on en devait foire. Il aurait fallu enfin un renfort d'iniaiterie, car le maréchal Victor, qui , sur un effectif de plus de ^o mille hommes, avait réussi à mettre en ligne jua- ^'à 21 ou 22 mille combattants, en avait à peine 45 mille d'actuellement disponibles\*

Il ne cessait de dire que si on lui procurait cinq ou six cents marins de plus , un millier de canonniers, 4es poudres et des projectiles en quantité suffisante, et un renfort de quelques mille honunes d'infanterie, il passerait le canal de Santi-Petri sur sa flot^ tille, enlèverait à la baïonnette l'Ile de Léon, puis cheminerait par Ti^thme sur la place de Cadix , taadis que le fort de Matagorda lancerait sur elle une masse formidable de feyx. Il ajoutait eacore qu'une flotte française paraissant pour quelques jours devant Cadix, où il n'y avait que huit vaisseaux an^ glais, cette ville se rendrait sur-le-champ. Cadix en

Fév. 4841:

Secours

demandé par

le maréchal

Victor pour

triompher

de

la résistance

de Cadix..

Pév. 4844.

Peu

d'empressement du maréchal

Soult à seconder le maréchal Victor dans l'exécution (lu siège  
(le Cadix.

f^tx>rieuse campagne

(lu maréchal Mortier en

Estrémadure.

notre pouvoir, cette flotte n'avait plus rien à crain\* dre de Teu-  
nemi, et serait là aussi sûrement qu'à Toulon. Quel résultat en ef-  
fet n'eussent pas obtenu les dix4iuit vaisseaux de l'amiral Gan-  
teume, se présentant avec 1 S» ou 15 mille hommes de débar-  
quement, et un grand chargement de munitions! lis auraient pro-  
bablement changé la face des choses dans la Péninsule j car Cadix  
pris, on aurait pu envoyer immédiatement trente mille hommes  
sur Lisbonne , ce qui eût rendu presque certaine la chute des

lignes de Torrès-Védras! Après avoir tant de fois remis au hasard le sort des flotterà françaises , quelle plus heureuse occasion d'en risquer une, eûtelle dû périr! Jamais la grandeur du but n'aurait mieux justifié la grandeur du sacrifice.

Non-seulement le maréchal Victor ne recevait point le secours naval qu'il avait souvent demandé, mais le maréchal Soult ne le secondait d'aucune manière. Ces deux chefs militaires vivaient fort mal ensemble. Le maréchal Victor était persuadé que le siège de Cadix , parce qu'il devait être son ouvrage et son triomphe , n'avait pas la faveur du maréchal Soult ; et il est vrai que ce dernier, loin de lui donner des renforts, lui enlevait fréquemment des détachements pour les envoyer soit dans les montagnes de Ronda, soit dans le comté de Niebla, et que de tous les objets, celui dont il paraissait le moins occupé, c'était Cadix.

Le modeste maréchal Mortier, qui nulle part n'était un obstacle, et partout savait se rendre utile en se contentant du second rang, n'avait pas eu une existence moins laborieuse que le général Sé-

Pév. 4814.

FUENTÈS D'ONORO. 549

bastiani à Grenade, et le maréchal Victor devant Cadix. Obligé de courir avec le 5<sup>e</sup> corps tantôt à Badajoz contre les troupes de La Romana , tantôt dans le comté de Niebla contre les insurgés de cette contrée et les détachements sortis de Cadix , tantôt jusqu'à Jaen pour y aider le général Sébastiani, il avait eu à opérer à des distances de soixante lieues, et ses troupes étaient épuisées de fatigue. Il avait remporté des succès sans doute, car il avait pris ou tué 2 mille hommes à Mendizabal vers Llerena , et dé-

truit à Fuente de Cantos la cavalerie portugaise. Mais rentré à Séville vers la fin de l'année 1810, il ne comptait pas, sur un effectif de 24 mille hommes, plus de 8 mille hommes capables de marcher.

Les trois corps composant l'armée d'Andalousie Grande n'auraient pas réuni 40 mille hommes, bien qu'en desm)UcoT>8 réalité ils en comptassent 80 mille. Il est vrai que l'hiver venu la portion disponible avait considérablement augmenté, grâce à la fin des chaleurs, au repos et à la sortie des hôpitaux. Napoléon avait fort sévèrement blâmé les opérations du maréchal Soult, qui dirigeait les trois corps comme général en chef, et lui avait reproché tout ensemble le défaut de vigueur et le défaut de combinaison dans l'emploi de ses troupes. Il est certain qu'après avoir commis la faute de disperser ses forces en Espagne par l'invasion prématurée de l'Andalousie, on commettait la même faute en Andalousie en poursuivant tous les objets à la fois. Vouloir en même temps menacer Valence et Murde, occuper Jaen, Grenade, Malaga, soumettre Ronda, fermer Gibraltar, garder Séville, assiéger Cadix, Badajoz, Elvas, Campo-Mayor, c'é-

tait s'exposer à ruiner complètement l'année sans

Tév 4811.

atteindre un seul de tous ces buts. Bien que dès l'origine le mieux eût été, comme nous Tavons dit, de

«nconvénient ^ ' »

résultant faire avant toute autre chose une campagne décisive et si coûteuse, mais, pourtant en prenant le parti

À vouloir d'exécuter la campagne d'Andalousie concurremment avec celle de Portugal, il fallait alors porter toutes ses forces sur Cadix, et se borner à tenir de simples postes à Cordoue et à Séville, pour jalonsner la route de Madrid. Cadix occupé, toute l'Andalousie eût été bientôt soumise, et on aurait pu avoir une force disponible pour l'employer partout où Ton aurait voulu , à Grenade ou à Abrantès. En différant l'occupation de Grenade par le 1<sup>er</sup> corps on n'aurait pas rendu le général Blake beaucoup plus redoutable , puisque ce qu'on avait le plus à désirer c'était de voir les Espagnols se présenter à nous en corps d'armée, qu'avec quelques mille hommes on battait et mettait en fuite pour longtemps. On aurait même pu ne pas envoyer le 5<sup>e</sup> devant Badajoz, et laisser venir La Romana tout près de Séville, pour avoir l'avantage de lui livrer une grande bataille sans se déplacer. On aurait eu ainsi toutes ses forces rassemblées devant Cadix, et prêtes à marcher sur tous les points où un grand intérêt l'aurait exigé, sans compter qu'on aurait réuni sous les drapeaux un quart de plus de l'effectif , on s'épargnant des courses mortelles pour combattre des guérillas qu'on dispersait sans les détruire. En Espagne , il fallait d'abord poursuivre les grands buts, et des grands passer aux moindres. Faute d'en agir ainsi, l'armée d'Andalousie épuisée de fatigue, ruinée par les ma-

#### FUENTJFE D'ONORO. W

ladies, s'étendant il est vrai de Carthagène à Badajoz^ pouvant dire l'Andalousie soumise, mais ne pouvant pas empêcher les guérillas de la désoler, n'avait pris ni Cadix, ni Badajoz, était incapable de prêter assistance à qui que ce fût, et était réduite au contraire à réclamer pour elle-même des renforts considérables. Le maréchal Soult venait en effet de terminer l'année

en demandant à Napoléon le secours de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, d'un millier de marins, d'un millier d'artilleurs, et d'une flotte. Avec ces moyens, il promettait d'avoir bientôt pris Cadix et conquis tout le midi de la Péninsule depuis Carthagène jusqu'à Ayamonte<sup>^</sup>

Il est facile de comprendre comment après des demandes pareilles le maréchal Soult dut accueillir l'ordre arrivé de Paris d'envoyer une partie de ses forces sur le Tage. Cet ordre lui avait été adressé plusieurs fois, sous des formes différentes, et toujours plus embarrassantes. D'abord on lui avait enjoint de faire tout ce qu'il pourrait pour talonner La Romana, et l'empêcher de nuire au maréchal Masséna; puis on lui avait prescrit d'opérer une diversion sur la Guadiana avec un détachement de dix mille hommes; enfin on venait de lui ordonner d'une manière formelle d'envoyer le 5<sup>e</sup> corps tout entier avec un équipage de siège sur Abrantès, tout objet, excepté le siège de Cadix, devant être sacrifié à cet objet suprême. Lorsque ce dernier ordre surpris, d'un coup et, nous pouvons le dire, consterné. On lui prescri-

' \* ■ \* "tan ^imiÊWÊn

vait, effectivement, une chose, qui, sans être ab- dans ta «tu»-

tioB d4î<sup>^</sup>

solument impossible, était extrêmement difficile , très-inconvenant

Fév. 4811.

Tordre de secourir le maréchal Masséna sur

le Tage.



Le maréchal

Soult

se décide h

différer

même périlleuse , tout cela pour servir un voisin qu'à tort il regardait comme un rival, car la renommée de ces deux maréchaux n'était pas égale , et pour faire réussir l'œuvre d'autrui aux dépens de la sienne : c'était beaucoup attendre et beaucoup exiger du cœur humain 1

Quant à la difficulté, elle est frappante d'après le seul exposé des faits. Le général Sébastiani tenait à peine Grenade ; le maréchal Victor avait tout au plus de quoi garder ses redoutes; le maréchal Mortier, réduit à 8 mille hommes à la fin de l'été, disposant peut-être de 10 on 12 mille à la fin de l'automne , était, si non indispensable, au moins très-utile pour couvrir les derrières du maréchal Victor, occuper Seville, manœuvrer entre Séville et Badajoz. Et comment, sans l'exposer de véritables dangers, vouloir qu'il se lançât dans l'Alentejo, en laissant cinq places sur ses derrières, Badajoz, Olivença, Évras, Campo-Mayor, Albuquerque, en ayant à ses trousses 15 à 18 mille hommes des troupes de La Romana, en étant exposé à rencontrer les Anglais, sans savoir si Masséna aurait tout disposé pour lui tendre la main vers Abrantes? Ces objections étaient fortes, et auraient rempli d'une juste anxiété le général qui aurait eu la meilleure volonté du monde d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Quelle puissance ne devaient-elles pas avoir sur un général auquel on demandait d'abandonner sa conquête, pour aller assurer celle d'autrui?

Le maréchal Soult considérant comme incontestable l'impossibilité de ce qu'on exigeait de lui, se crut dispensé d'obéir immédiatement, et différa

#### FUENTÈS D'ONORO.

rexécutk)n des ordres impériaux, en disant que ces ordres seraient la perte de l'Andalousie , probablement la perte du ô"" corps lui-même, qui succomberait avant d'arriver au Tage, entre les Anglais qui l'attendraient, les Espagnols qui le poursuivraient, les Français qui ne pourraient pas étendre la main jusqu'à lui; que par ces divers motifs il croyait devoir différer l'exécution de prescriptions aussi funestes, et qu'il implorait l'envoi d'un officier pour venir examiner et constater l'exactitude de ses assertions. Néanmoins il ajoutait que voulant rendre service au maréchal Masséna, il allait se porter avec le 5\* corps tout entier, et quelques détachements des deux autres, sur la Guadiana, afin d'entreprendre le siège de Badajoz, d'Olivença, d'Elvas, et que vraisemblablement ce serait là une diversion infiniment utile à l'armée de Portugal.

Cette dernière assertion ne pouvait pas être prise au sérieux. Exécuter en effet la conquête de Badajoz dans l'espace de deux ou trois mois, et à une dis-» tance de vingt- cinq lieues du maréchal Masséna,. quand celui-ci avait besoin qu'on l'aidât tout de suite à passer le Tage , était un secours dérisoire. La seule raison plausible que put faire valoir le maréchal Soult consistait dans la difficulté de ce qu'on lui demandait. Était-il possible, ne l'était-il pas, de venir au secours de l'armée de Portugal? Telle était la question qu'il fallait s'adresser. C'était chose impraticable assurément dans le système d'occupation qu'on avait adopté en Andalousie,

car étant déjà faible, et trop faible sur tous les points, on allait perdre les postes qu'on dégarnirait, sans donner

Fév. 4844.

TexénitioTi

des ordres

qu'il a reçus.

et entreprend

le siège de Badajoz ,

sous

le prétexte

de londre

ainsi un grand

service

à l'armée

de Portugal.

A quelles conditions le maréchal

au 5\* coq)6 une force suffisante pour s'avance en

sécurité sur ie Tage« Or ce système, Napoléon, sans

i^c^àiî^ i'«pprouver, l'avait en quelque sorte confirmé en le  
leTage. laissant pratiquer pendant une année : ooDunent le chan-  
ger tout à coup, sans son ordre fonnel, en M\*\* sant des sacrifices

de territoire qui seraient aux yeux de Tennemi de fâcheux mouvements rétrogrades? Et pourtant il n'y avait pas de milieu : si on voulait tenter quelque chose de possible, il fallait sur-le-champ retirer le 1<sup>er</sup> corps de Grenade, le porter à Séville, en laisser une moitié dans cette capitale pour parer aux accidents imprévus sur les derrières du maréchal Victor, puis avec le reste rejoindre le maréchal Mortier, tomber sur tout ce qu'il y avait d'Espagnols entre les cinq places de l'Éstrémadure, marcher en toute hâte sur Abrantès avec une vingtaine de mille hommes, courir la chance d'y trouver les Anglais peut-être en très-grande force sur la rive gauche du Tage, mais remédier à ce danger en arrivant bien Masséna qu'on arrivait, de façon qu'il fût prêt à jeter son pont, et à mettre le pied sur la rive gauche au moment même où l'on y paraîtrait.. Avec ces précautions, avec de grands sacrifices, avec beaucoup d'audace et de dévouement, cette opération était praticable. À de moindres conditions, sans renoncer à Grenade, sans placer un corps intermédiaire qui pût au besoin soutenir le maréchal Victor sans renforcer beaucoup le 5<sup>e</sup> corps chargé de marcher sur le Tage, la chose était impossible, et le maréchal Soult était autorisé à la refuser. Si on voulait qu'il obéisse, il aurait fallu lui tracer d'avance les sacrifices qu'il aurait à faire, les lui imposer, le laisser-

Fév. 4811.

FUENTES D'ONORO. 3W

ser dès lors sans raison fautive ou vraie de dissuader, et commettre enfin, non pas d'une manière vague, mais précise et absolue, comme on fait lorsqu'on songe sérieusement à ce qu'on ordonne, et qu'on ordonne avec la volonté d'être obéi. Malheureux, dit-il, se plaisant dans ses illusions, distrait par

d'autres objets, croyant sérieusement sinon à l'existence de 80 mille hommes, du moins à celle de 60 mille en Andalousie, Napoléon ne pensait pas qu'il y avait difficulté à l'exécution de ses volontés, et se bornait à prescrire au maréchal Soult de marcher sur Abrantès, dût-on, disait-il, s'en faire un peu plus faible du côté de Grenade. C'était le seul sacrifice qu'il prévoyait et autorisait. Avec de telles conditions il devait être désobéi, et il le fut de la façon la plus grave et la plus fâcheuse pour l'ensemble des événements.

Le maréchal Soult rêvait depuis longtemps d'expulser lui-même le siège de Badajoz, siège beaucoup plus important que celui de Cadix, mais destiné à le rendre

\* à maturer.

être son ouvrage, tandis que celui de Cadix devait être attribué spécialement au maréchal Victor, et il l'avait déjà proposé à Napoléon bien avant qu'on lui eût enjoint de marcher sur le Tage. En recevant ce dernier ordre il imagina, comme manière de s'y conformer, de se transporter tout de suite sur la Goslunda, pour entreprendre outre la conquête de Badajoz, celle du double rang de places que le Portugal et l'Espagne avaient jadis construites en Estrémadure, et qui, tournées autrefois les unes contre les autres, l'étaient aujourd'hui exclusivement contre nous. Il partit donc immédiatement pour l'Estrémadure avec

le 5<sup>e</sup> corps, en laissant le maréchal Victor réduit à

Fév. 1812. . . 4 . . . r.

lui-même, mais en recommandant au général Se-

bastiani, s'il venait de Gibraltar ou d'ailleurs quelque force ennemie sur les derrières de Cadix , de s'y porter sur-le-champ. Il se mit en route au commencement de janvier 1814 avec la division Girard, et se fit suivre de la division Gazan, qui devait marcher plus lentement afin d'escorter l'équipage de siège. Il n'y avait pas moins de quarante lieues de route détestable de Séville à Badajoz, et, avec les guérillas qui infestaient même les pays soumis, la précaution de laisser la division Gazan en arrière était fort nécessaire.

siège et prise Le 4 janvier on arriva devant Olivença qu'on enleva sans retard. Cette place, construite sur la rive gauche de la Guadiana, destinée à servir aux Espagnols contre les Portugais, avait appartenu depuis deux siècles tantôt aux uns, tantôt aux autres, et depuis 1801 elle était la propriété des Espagnols. Elle comptait 5 mille âmes de population, une garnison de 4 mille hommes , et un faible gouverneur. Assez régulièrement fortifiée, et enfermée dans une enceinte de neuf fronts, elle aurait pu opposer une certaine résistance , si le gouverneur avait pris ses précautions d'avance et avait eu soin d'armer les ouvrages extérieurs. Mais il n'y avait pas une seule demi-lune armée, et les chemins couverts n'étaient ni palissades ni occupés. Il aurait donc été possible à la rigueur de se porter sur-le-champ au pied des murs et de tenter une escalade. Mais les escarpes en maçonnerie étant assez élevées, la tentative aurait pu être inutilement sanglante. On se contenta d'en-

#### FUENTÈS D'ONORO.

lever une lunette qui n'était pas armée, et de commencer les travaux d'approche fort près de l'enceinte. Les officiers et les soldats du génie , bien secondés par l'infanterie, dirigèrent ces tra-

vaux avec une grande hardiesse et une extrême rapidité, et les eussent exécutés encore plus vite si les outils n'avaient manqué. Dans certains nooements l'infanterie du maréchal Mortier, excitée par la présence de son noble chef, remua la terre avec la pointe de ses baïonnettes. Heureusement il survint une compagnie du génie avec un chargement d'outils, et en dix jours la batterie de brèche put ouvrir le feu et renverser un large pan de muraille. A l'aspect de nos colonnes prêtes à monter à l'assaut, la population, qui avait montré d'abord beaucoup d'ardeur, se troubla. La garnison et son chef ne cherchèrent pas à la raffermir, et le 23 janvier la place ouvrant ses portes, nous livra quelques magasins, un peu d'artillerie, et 4 mille prisonniers. Si on avait conduit aussi vite et aussi bien le siège de Badajoz, on aurait été en mesure de tenir bientôt la singulière promesse de secourir le maréchal Masséna après la concpiète des places.

Le maréchal Soult séjourna devant OKvença les 23, 24 et 25 janvier, et partit le 26 pour Badajoz. C'était la seconde place située sur la gauche de la Guadiana, du côté espagnol, et, il faut le dire, la seule importante. Celle-ci prise, il n'y avait aucun compte \*à tenir des trois autres, Ëlvas, Campo-Mayor, Albucpierque. Le maréchal Soult y arriva avec la seule division Girard , et avec celles des troupes du génie qui étaient déjà rendues au 5\* corps. La division

Fév. 484f.

Arrivée

du maréchal

Soult

4evaBi

BaxUjoz, et investissement de cette place.

Description

de

Badajoz.

Armée de secours

étaMie M rnnp

Gazan^ comme nous venons de le dire, était encore en arrière occnpée à escorter le grand parc. Le S7 on investit Badajoz, et la cavalerie balaya les Ironpes ennemies répandues dans les environs. On oom\* mença Sur\*le«^hamp la reconnaissance de la place. Badajoz, capitale de FEstrémadure espagnole, peuplée de 46 oo 47 mille habitants, est sîtoée la ganche de la Guadiana, près du conAual d\ petite rivière qu'on appelle le Rivillas. (Voûr la < K^ 52.) Protégée le long de la Goadtana par le fleuve et un mur à redans, elle est défendue du côté de la campagne par neuf fronts régulièrement construits, et formant un demi-cerde qui appuie au Tage ses deux extrémités. A Tune de ces extrémités, celle qui est tournée vers le nord-est, s'élève un château fort, bâti sur un escarpement qui domine à la fois le Rivillas et la Gnadiwa au point où ils se réunissent. Les neuf fronts composant l'enceinte sont protégés par une suite de demi-lunes avec ch^nin couvert et glacis, par plusieurs lunettes, et surtout par un ouvrage avancé qu'on appelle le fort de Pârdaleras. La place est liée à la rive droite de la Guadiana par un pont en pierre, très-ancien et très-solide , et par une forte tête de pont. Sur cette même rive, à peu près vis-à-vis du château de Badajoz, se trouve le fort de



Saint-Giristoval , servant d'appui à un camp retranché établi sur les hauteurs de Santa-Engracia. La rivière de la Gevora se jetant dans la Guadiana, baigne et protège ce camp de Santa-Engracia. A l'époque dont il s'agit, l'armée espagnole de La Romana, occupée à courir entre les différentes places de l'Estrémadure, avait l'habitude

FUENTÈS D'ONORO. B5§

de « loger dans ce camp. Kpersée par les combats

qu'elle avait soutenus contre le 5<sup>e</sup> corps , mais dispersée comme les armées espagnoles, qui se reformedesanaient le lendemain de leurs défaites, elle se trouvait dans les environs de Badajoz, et attendait pour s'y porter d'être rejointe par le détachement qui avait été envoyé à Lisbonne. On l'avait redemandé à lord Wellington, qui n'avait pu refuser de le rendre, et qui l'avait laissé partir pour l'Estrémadure. Ce détachement de 7 à 8 mille hommes, un peu réduit par la saison et les maladies, arriva à Badajoz sans le général La Romana , qui venait de mourir à Lisbonne d'une maladie aiguë. L'armée entière, commandée par le général Mendizabal, pouvait, après avoir laissé dans Badajoz, c'est-à-dire à la gauche de la Guadiana, une garnison de 9 à 40 mille hommes, présenter sur l'autre rive, au camp retranché de Santa-Engracia, un corps d'environ 12 mille hommes, avec un pont en pierre pour communiquer, de manière que, dans certains moments, il était possible que les assiégeants eussent une vingtaine de mille hommes sur les bras.

La place, outre sa forte garnison, avait un excellent gouverneur, le général Menacho , des vivres et des approvisionnements pour six mois, et des ouvrages en parfait état de défense. Aux 20

mille Espagnols répandus sur les deux rives de la Guadiana et pouvant communiquer librement de l'une à l'autre^ l'armée française avait à opposer 9 à 10 mille hommes, en attendant l'arrivée de la division Gazan, qui devait la porter à 15 ou 16 mille. Il faut ajouter qu'elle ne possédait aucun moyen de passage d'une

Fév. 4 841.

Choix

rive à l'autre, si ce n'est un bac qui transportait quelques hommes à la fois.

Heureusement la qualité des soldats compensait largement cette infériorité numérique, et c'est avec un. moindre nombre de troupes que le général Suchet avait pris des places infiniment plus fortes en quinze à vingt jours. Si le maréchal Soult prenait Badajoz en un pareil espace de temps, il pouvait être du 4 5 au 1 8 février en route pour Âbrantès , moment ou venaient de se tenir les conférences de Golgao, et où il était fort opportun de déboucher sur la gauche du Tage.

La sanglante expérience que nous avons faite des il'atiriie' propriétés de Badajoz , qui en deux ans fut pris et repris par les Français et les Anglais, nous a enseigné que vers le sud-ouest, devant un front saillant, peu flanqué, situé sur le côté opposé au château, et assez près de la Guadiana, se trouvait un point d'attaque avantageux pour l'assiégeant, qui, abordant la place par une partie proéminente de son périmètre, n'avait pas à essayer les feux de flancs de l'assiégé. Il est probable qu'en attaquant résolument Badajoz de ce côté , qui se présente le premier en venant d'Olivença, on aurait pu réussir assez promptement à s'en emparer, ce qui aurait permis d'arriver en temps utile sur le

Tage. Mais à peine rendu devant Badajoz, de peur apparemment de se tromper, on l'attaqua par tous les côtés à la fois, par tous ceux au moins qui regardaient la campagne, et que ne bordait pas le Tage. On dirigea une attaque à notre gauche, en s'appuyant à la Guadiana, vers le front qu'il aurait fallu aborder exclu-

#### FUENTÈS D'ONHO.

sivemni, une au centre, en face du fort de Pardaleras, enfin une à droite, au delà du Rivillas, d'où Ton pouvait envoyer quelques projectiles de peu d'effet sur le château et dans l'intérieur de la place. C'eût été bien si on avait eu beaucoup de troupes, beaucoup d'artillerie et de munitions, car on eût divisé la défense, en divisant l'attaque. Mais ayant peu d'artillerie et de munitions, et tout au plus 9 mille hommes d'infanterie, du moins jusqu'à l'arrivée de la division Gazan , c'était s'exposer, qu'on le voulût ou non , à rester quarante jours devant Badajoz au lieu de vingt.

On entreprit donc trois attaques assez décousues, et qui étaient tellement distantes les unes des autres, surtout à cause du Rivillas à traverser, qu'il fallait parcourir une lieue et demie pour communiquer de celle de droite à celle de gauche. La tranchée fut ouverte le 28 janvier, à 1 ,000 mètres de l'enceinte vers la droite, à 500 vers le centre, et conduite avec une extrême lenteur, soit parce que l'on manquait de travailleurs, soit parce qu'on ne tenait pas à précipiter le résultat du siège. La tranchée ne fut pas plutôt ouverte qu'on se mit à construire quelques batteries, comme si on avait voulu commencer le feu presque aussitôt que les travaux d'approche. On remuait la terre au bruit d'une faible et lente canonnade , qui n'avait d'autre effet que de consommer inutilement des munitions. Il faut ajouter que les pluies continuelles de la sai-

son ralentissaient encore les cheminement, et rendaient le sort des troupes vraiment digne de pitié , car tous les chevaux ayant été employés à amener la grosse artillerie-

Tolf. XU. 36

Fév. 4844.

Premiers travaux

d'approche autour

de Badajoz.

J>év.1844«

5€S LITBE XL.

4erie^ on n'avait pu aller forarafirer an ioài, et oa nanqvait de pain. Pendant plusieurs jours les soldats ne forent nourris ^avec de la viande ^ ce <|ui produisit parmi eux plus d'usé aaiâadie. Am lieu de quelques «entaîues 4e travailleurs dont on aurait •eu besoin, on «a avait à peine 4M par attaque^ iMKiyelle preuve qu'il eût bien mieux valu concentrer sur uue seule le peu de moyens dont an disposait.

Les premiers jours de travml Au^nt dcmc peu iructueux, à cause du mauvais temps, de Tabsence de la division Gazan , et du défaut d'empressement^it à accélérer le siège. Le gouveraenr Menacho, \t)uiant de wn côté employer sa nombreuae garnison à ralentir nos travaux par de vives sorties, résdut de les anritiplier, et de les exécuter avec de fortes cosottie lonnes. Le 34 janvier il en dirigea une vers notre io 'maison, attaque du centre, en avant du ftirt de Pardaleras, avec qoalire bataillons, deux pièces de canon et deux escadrons de cavalerie. Les Espagnols s'avancèrent si

promptement et si résolument que nos travailleurs, ayant en à peine le temps de se réunir et de saisir leurs armes, furent ramenés en arrière. Mais le général Girard étant accouru avec trois compagnies de sapeurs, et un bataillon du 88<sup>e</sup> les airétabrascement, puis les reconduisit la baïonnette dans les reins jusqu'au chemin couvert de la place. Pendant ce t&BÊÊfs la cavalerie espagnole ayant filé au galop le long de la Guadiana, puis s'étant rabattue sur notre attaque de gancfae, avait surpris nos travailleurs, et sabré quelques-uns de nos olOâders du génie, qui tenaient à honneur de ne pas évac<sup>er</sup> leurs tran-

#### FUENTÈS D'OSORO. UZ

chées. Le ctief de balailloB dm génie Cazin a\ ait été

tué à coups de sabre. Le capitaine Vainsot de la même arme avait reçu onze blessures. Cette ca<v aiorie fut ramenée à son tour et assez maltrmtée. Nous perdîmes dans cette sortie une soixantaine d'hommes, et Tennemi une centaine. &e reste, nos travaux étaient trop éloignés et tr<<sup>er</sup> pea avancés pour on souffrir beaucoup.

Les jours suivants les pluies, les ouragans furent si violents, que tout travail devint impossible. Le ruisseau du Rivillas débordé nous emporta des hommes et des chevaux. Heureusement la division Arrivée Gazan arriva enfin avec environ 6 mille fantassins, \*\*^ ^Sm»'!\*"" du gros canon, et des outils. On pouvait dès lors compter sur un peu plus de 4 2 mille hommes d'infanterie, sur 4,200 hommes du génie et d'artillerie, et sur 2,500 cavaliers, faisant en tout environ 16 mille combattants. Disposant d'une infanterie i)imcuUt:i plus nombreuse, on a[^porta un peu plus

d'activité ""^ajL^e'^" dans les travaux. On leur donna vers la droite la ^ toute» celles

que présente

forme d'une longue ligne de contrevallation, phrt6t ic ^w^o.  
«pour se couvrir contre les Espagnols du dedans et du dehors que pour entreprendre de ce côté une attaque sérieuse. Au centre on tendit à s'approcher du fort de Pardaleras, qu'on avait l'intention d'enlever afin d'en faire la base de l'attaque principale, et à gauche on enveloppa d'une ligne circulaire un manelon dit le Cerro del viento^ sur lequel s'appuyait l'extrémité de notre ligne. Quelques jours s'écoulèrent à débarrasser nos tranchées de la boue ^y apportait la pluie, et à repousser les sorties de l'ennemi; pendant ces huit jours on avança peu et on

se borna à jeter quelques bombes sur la place pour

Fév.4844. . V\* 1 { \*.

inquiéter la population.

Arrivée Le 6 février on apprit l'apparition de l'armée de

espagnols secours, revenue en partie de Lisbonne , ainsi qu'il ^i?^ a été dit plus haut. En réunissant ce qui arrivait de Badajoz. j^g ligues anglaises à ce qui tenait ordinairement la campagne en dehors de Badajoz, l'ennemi pouvait présenter en troupes actives environ 10 mille hommes d'infanterie, et 2 mille de cavalerie. Ils se mirent et les autres vinrent prendre position sur la droite de la Guadiana , au camp de Santa-Engracia , établi derrière la Gévora contre le fort de Saint-Christo- Aal. Se trouvant en communication avec la place par le pont de pierre de Badajoz, ils pouvaient, joints à la garnison , former une force de 21 mille hommes prêts à

se jeter en masse sur Tannée française. En manœuvrant bien et en débouchant vivement sur un seul point , il n'était pas impossible qu'ils arrêtaient le siège, et peut-être même le fissent lever. Il est vrai qu'il leur était difficile de pousser aucune opération à fond, n'ayant point, quoique braves, le talent de tenir en rase campagne.

Grande Lc premier emploi qu'ils firent de leurs forces

Le 7 février, l'ennemi tenta de tenter le 7 février une grande sortie. Après avoir exécuté une fausse démonstration sur notre

par les

Français, gauche, ils débouchèrent sur notre droite, en passant le Rivillas sous la protection des feux du château. Marchant avec vigueur en une masse compacte de 7 à 8 mille hommes, ils parvinrent jusqu'à nos lignes. Nos détachements accourus sur ce point n'étaient pas assez forts pour résister, soit à leur nombre, soit à leur élan. Comme dans presque toutes les sorties,

Fév. 18H.

FUENTES D'ONORO. 565

ils tinrent la campagne un instant et bouleversèrent quelques ouvrages de peu de valeur, surtout vers notre attaque de droite, qui n'ayant pas été entreprise sérieusement n'offrait rien de bien important à détruire. Mais le maréchal Mortier les arrêta bientôt par le déploiement de plusieurs bataillons qu'il leur présenta de front , et puis profitant de ce qu'ils s'étaient fort avancés, il jeta sur leur flanc deux bataillons, un du 88<sup>e</sup>, un du 64<sup>e</sup> tirés de l'attaque du centre et portés rapidement au delà du Rivillas. Poussés en tête, menacés en flanc, les Espagnols après un premier mo-

ment d'impétuosité se replièrent d'abord avec ordre, puis avec confusion, et laissèrent dans nos mains 700 hommes morts ou blessés. Malheureusement la tentation trop ordinaire de les poursuivre jusque sous les feux de la place nous coûta une centaine de morts et environ 300 blessés.

Le maréchal Soult conçut alors le projet d'aller les chercher dans le camp de Santa-Engracia, et de leur soustraire la possibilité de renouveler de semblables opérations contrerarmées en détruisant l'armée de secours, pensée < \* « secourue,

' \* mais après

fort sage, car la famille recevait de la présence de avoir pris

.. \ Z 1 - w . V . w le fort de Par-

cette armée une force morale et matérielle considérable.

able. Mais il fallait réunir les moyens de passer la Guadiana, ce qui n'était pas facile, vu l'abondance des eaux, et en attendant, il voulut faire un pas vers l'enceinte en enlevant le fort de Pardaleras. Cet ouvrage consistait en un bastion flanqué de deux demi-bastions, et fermé à la gorge par une simple palissade. Il était possible par une surprise de l'enlever, et dès lors d'en faire le point d'appui d'un chemin-

Fév. 18M.

i % \$ LIYRS XL.

nent prescrire direct vers le point de renouveau qu'il avait le projet d'attaquer. Le chef de bataillon Lamatey officier du génie distingué, disposa deux colonnes de deux cents hommes chacune y composées avec des détachements des 21<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> léger,



des 10<sup>^</sup> et 103\* de ligne, précédées par des sapeurs du génie , et commandées par deux braves officiers, le chef de bataillon Guérin et le capitaine du génie Attaque Costc. Conformément au plan arrêté , ces deux coeipnsedufort [^^^gg sortirent le 4 i février à sept heures du soir par daieras. ^Je nos tranchés,. au milieu d'une obscurité pn>foule , s'avancèrent directemeiât sur le saillant du fort de Pardaieras, se séparèrent ensuite pour passer, l'une à droite , l'autre à gauche , en suivant la erête des glacis, 9&a d'assaillir l'ouvrage par la gorge. La colonne de droite, quoique égarée dans Tobscurité, trouva le moyen de descendre dans le fossé de la courtine, aperçut une poterne entr'ouverte, et s'y porta vivement. Le capitaine Coste i|ui la conduisait se jeta sur un officier espagnol accouru: pour fermer la poterne, le frappa de son épée, entra audacieusement suivi de ses soldats, et parvint dans l'ouvrage sm moment où la colonne de gauche ayant réussi à le tourner, abattait à coups dé hache les palissades qui en fermaient la gorge. Les deux colonnes se joignirent aux cris de vive l'Empereur, se précipitèrent ensuite à la baïonnette sur les Espagnols, en tuèrent quelques-uns, en prirent UA' plus grand nombre, et mirent les autres^ en foile vers la place. Elles se hâtèrent de commencer

\* Le même qui a publié un excellent ouTrage sur les sièges soutenus par le» Espagnols^ les Français dans Bad^gor.

FUENTÈS D'ONORO.

FÉT. I84f.

lin épauLesieiit tomné du cailé de Tenceiole, pour se couvrir des £eiix qui dès ce jour devaient être tous dirigés sur Touvrage doot nous étions devenus les ms^res.

Cet acte hardi procurait à notre attaque du ceuh tre^ la seule série%tse, un appui solide^ et propre à en accélérer le succès.

Toutefois le maréchal Soult songeait plutôt à se débarrasser de l'armée espagnole, campée au delà de la Guadiana, qu'à rendre plus rapides les opé^ rations du siège. La diOkuIté n'était ^mais de battre une armée espagnole en rase campagne. Mai» ici il fallait franchir la Guadiana fort grossie pae les eaux 9, aborder ensuite le camp de Santa -Engracia, en traversant à gué la Gevora sous le feu ennemi, sans cependant compromettre le siège, dont les ouvrages ne seraient plus gardés que par fort peu de troupes» Heureusement les Ëi^pagnols, malgré les sages conseils de lord Wellington, n'avaient ni élevé une palissade autour de leur camp, ni remué^uft cube de terre; de plus ils se gardai^it mal,, et, avec du secret et de la promptitude, il suffisait de 7 à 8 mille honuoes pour les surprendre et ks cuUniter. Il devait en rester autant à la garde de nos trsttéhées, et c'était assez pour les protéger, l'ennemi n'élaAt pas prévenu de ce qui le menaçait.

L'opératioft projetée par le maréchal Soult fiât Ptosoge auBsi bien exécutée que bien conçue. Le 48 février,. ig^Gt^u»» il était parvenu à se {Hrecurer par les soins du gé^ ^\*"7 nie un moyen de passage sur la Guadiana, snfi- l'année

... , «. \*. A «Il espagnole.

sa&t pour 6 mille hommes, d mfonlerie et % nulle

Fév. 4844.

BaUillc

de la Gevora

et dispersion

de l'armée

espagnole

d'Estréma-

diire.

(le cavalerie. On franchit la Guadiana dans la nuit du 18 au 19, avec des troupes d'élite prises dans les deux divisions Girard et Gazan. Les maréchaux Soult et Mortier marchaient à la tête de leurs soldats. A la pointe du jour du 19 on se trouvait sur l'autre rive de la Guadiana, ayant à droite dans la plaine la cavalerie composée des dragons de Latour-Maubourg et de deux régiments de chasseurs, au centre et à la gauche l'infanterie rangée en colonnes par bataillons. Comme on avait passé la Guadiana au-dessus de Badajoz, il fallait descendre la rive droite de cette rivière pour arriver près de Saint-Christoval et des hauteurs de Santa-Engracia, sur lesquelles était établi le camp espagnol. Un brouillard épais favorisait la marche de notre petite armée.

Bientôt on parvint au bord de la Gevora, avant que les Espagnols eussent songé à nous la disputer. La cavalerie la franchit un peu au loin sur notre droite, et culbuta en un clin d'œil la cavalerie espagnole qui couvrait le camp du côté de la plaine. Notre infanterie, conduite par le maréchal Mortier, entra dans la Gevora, la traversa en ayant de Teau jusqu'à mi-corps, et arriva ensuite dans le plus bel ordre au pied de l'escarpement de Santa-Engracia, au moment où le brouillard se dissipait.

Le général en chef, avant d'ordonner l'attaque, poussa d'abord sur notre gauche deux bataillons, pour les interposer

entre le fort de Saint-Christoval et les Espagnols, et empêcher ceux-ci de se réfugier dans la place. En même temps il prescrivit à la cavalerie d'opérer un mouvement de conversion par notre droite, afin de détordre par ce côté, qui était

#### FUENTÈS D'ONORO. 569

en pente douce, le camp ennemi. Puis il donna le signal de l'attaque.

Nos soldats, qui craignaient peu les troupes espagnoles, abordèrent hardiment la hauteur de Santa- Ëngracia, sous un feu plongeant des plus vifs, et non sans faire des pertes. Mais en peu d'instants ils arrivèrent au sommet de l'escarpement, pendant que les deux bataillons envoyés à gauche interceptaient le chemin du fort de SaintrChristoval , et que la cavalerie lancée à droite dans la plaine gagnait les derrières de l'ennemi. Les Espagnols se voyant menacés de front par notre infanterie, de flanc et en queue par notre cavalerie, se formèrent en deux carrés assez gros et assez fermes dans leur attitude. Mais assaillis bientôt par notre infanterie et nos dragons, ils furent rompus, et perdirent ce que perdent des carrés lorsqu'on est parvenu à les rompre. On leur tua ou blessa près de 2 mille hommes. On en prit 3 mille avec toute l'artillerie, et un grand nombre de drapeaux. Des i 2 mille hommes qu'ils avaient en bataille, les Espagnols en sauvèrent tout au plus 5 mille, lesquels s'enfuirent dans toutes les directions.

Quoique ce ne fût point une difficulté pour nos troupes de battre douze mille hommes avec huit, quand elles avaient affaire aux Espagnols sans les Anglais, c'était une opération infiniment méritoire que celle qui venait d'être exécutée, à cause de la posi-

tion de l'ennemi, couverte par les hauteurs de Santa-Engracia et par le lit de la Gevora, à cause de la Guadiana qu'il fallait franchir pour aller livrer bataille au delà, à cause du siège enfin dont il fallait continuer de garder les travaux tout en

Fév. 1841.

tVv. 48H.

## I.a hitaille (le la Gevora aurait roiidu

allant combattre «Heurs. O\* scNut kmtes ces difficultés que le général en chef avait heareusement sonBODiées en agissant avec secret, pron^titode et vigoenr.

Le maréchal Soult profita de sa victoire po«r m^ vestir la place sur la droite de la GoadiaBa, et bt possible un priver de toute communication avec le dehorsw S'il

mouvement '■

sur le Taijzp . ptU voulu ett pTofiter powr accélérer ta reddition de le^areeilii Badajoz, il aurait certainement termkié ce siège

"^lënf emen?" " »> ^" ^ ^ ^ " »^«'» ^ ^ «'^ï\*\* '^ ^ «^" ^ P^^» d'OUveOÇa

de' B 1 1 ^I. et de Itedajoz prises avec les garnisons qu'elles contenaient, toutes les armées espagnoles de TËstréinadure étant dispersées, il pouvait s'avancer saM grand péril sur le Tage , et avec beaucoup de cka»ces de donner une immense împirision

aux événement». Restait, il est vrai , le danger d'agrandir du double la distance qui le séparait du maréchal Vietor. Mais en prenant sur lui d'évacuer Grenade, ou du moins de n'y laisser que très-peu de monde, et de porter le plus gros du 4<sup>e</sup> corps vers Bomla, entre Grenade et Cadix , de manière que dans une circonstance pressante le 4<sup>e</sup> corps et le 1<sup>er</sup> pussent se réunir rapidement, le danger de son mouvement sur Abrantes eût été fort diminué. Eût tout cas l'effet naturel d'un grand succès sur le Tage eût compensé les inconvénients de son absence , tandis qu'en laissant le maréchal Masséna seul , condamné à se retirer, il s'exposait à une cruelle punition ^ celle d'avoir bientôt sur les bras les Anglais débarrassés du maréchal Masséna. A tout prendre, après le succès qu'il venait d'obtenir, et en considérant l'air, il y avait encore moins de périls dans une hé-

FUENTES » ONORO. 571

prudente générosité, car dans une prudente réserve .

Où en jugera du reste par les résultats.

Le maréchal Souh, délivré des Espagnols, reprit sentimentalement et lentement les travaux du siège de d'Alméida. Pendant ce temps lord Wellington et Mas-<sup>se</sup>na attendaient avec des sentiments bien divers Wellington résolvait des opérations autour de cette place. Les Français ayant des troupes en Estrémadure, eu ayant<sup>elles</sup> aussi en Castille, car la division Claparède était arrivée à Viseu, lord Wellington avait de la peine à comprendre comment ils ne se réunissaient pas en masse sur les deux rives du Tage-, à la hauteur d'Almeida. Il s'y attendait et le redoutait par-dessus tout. Pour ce cas il regardait sa situation comme difficile, car il pouvait

avoir 75 mille combattants sur tes bras y si la division Claparède et te 5"\* corps se joignaient au maréchal Masséna, et avec Ténacité de ce dernier il avait beaucoup à craindre , mémo derrière les lignes de Torrès-Védras. Il semble donc que tout aurait dû engager les Français à se réunir, et lord Wellington ^ jugeant qu'on ferait contre lui ce qu'il était si raisonnable de faire ^ ne cessait de presser les Portugais de ravager l'Alentejo, et d'enfermer dans Lisbonne ce qu'on pourrait transporter. Mais il ne réussissait guère à les persuader, les Portugais, quoique fort animés contre les Français, ne voulant pas, pour empêcher qu'on leur prît leur Ué ou leur bétail , commencer par le détruire eux-mêmes. Loin de songer à livrer bataille au maréchal Soult, ^ celui-ci quittait l'Andalousie pour venir au secours de l'armée de Portugal , il avait ordonné au maréchal Beresford qui commandait à

Abrantes, de défendre les affluents du Tage qui tra-

Fév 4814. «-^ T

versent l'Alentejo , de les défendre assez pour retarder l'arrivée des Français, point assez pour perdre une bataille, et lui avait surtout recommandé de rentrer entier dans les lignes de Torrès-Védras, devenues son objet unique, et effectivement le plus important. La route se serait ainsi trouvée ouverte devant le maréchal Soult, et il n'aurait couru d'autre danger que celui de s'éloigner de Séville, et de priver ses lieutenants de son appui quelques jours de plus. Tout était donc préparé sur son chemin pour qu'il pût accomplir facilement une grande chose. Il est vrai qu'il l'ignorait, et que le fantôme de l'armée anglaise se dressait devant lui à l'idée de marcher sur Abrantes.

iiiiiii Ce fantôme, Masséna ne le craignait guère, et s'il ' Masluna'' «ôvait eu que cette aruée à rencontrer en rase camli's o "il^I'tL^ pagne, pourvu qu'on lui eût procuré des munitions, •lu mam liai il Taurait vite assaillie, bien que d'ailleurs il l'estimât

Soult niitour ,••■.,..11 • 1 i. •

.)> Badaj.)z. comme elle le méritait. Mais il luttait contre la faim, le défaut de munitions, le dégoût croissant de l'armée, et surtout contre la résistance de ses lieutenants, qui prenait dans certains moments la forme d'un désespoir presque factieux. Si lors de l'arrivée du général Foy on avait courbé la tête devant l'ordre impérial de demeurer sur le Tage , on était bientôt revenu , sous l'influence de la tristesse et de la faim , au désir ardent de quitter une terre où l'on se voyait condamné à mourir de l>esoin, sans avoir rien de grand à exécuter. Lorsque l'on comptait sur le général Drouet d'un côté , sur le maréchal Soult de l'autre , on avait entrevu un graml but , et les moyens de

FUENTÈS D'ONORO.

l'atteindre. Le général Drouet n'ayant amené que .7 mille hommes, on avait senti une première atteinte de découragement, mais restait le maréchal Soult. On comptait sur lui; de temps en temps de vives canonnades du côté de Badajoz laissaient arriver de longs échos jusqu'à Punhète, et faisaient tressaillir les cœurs. Mais depuis quelques jours on ne les entendait plus, sans doute par un pur accident atmosphérique, et on en concluait que le maréchal Soult était rentré en Andalousie. On se regardait donc comme tout à fait délaissés, comme désormais impuissants contre les lignes de Torrès-Védras, et conune destinés à mourir de faim sur une plage déserte, sans but sérieux ni même utile à



atteindre. Le maréchal Ney, il est \Tai, avait fait dans les derniers jours une précieuse trouvaille, c'était celle de 400 bœufs, 2,000 moutons, 4,000 quintaux de maïs. Il en avait pris une portion pour son corps , et avait donné le surplus à ses collègues. Mais le 2<sup>e</sup> corps, celui de Reynier, était réduit à la dernière extrémité, et il n'aurait pas pu subsister, sans une découverte que lui aussi avait faite récemment. C'était dans cette Ile placée à l'embouchure de l'Alviela et sous les hauteurs de Boavista, dont nous avons dit qu'on aurait pu se servir comme d'une seconde Lobau. En effet, sur ses vives instances, Masséna avait consenti à lui abandonner quelques-uns des bateaux de l'équipage de pont, afin de fouiller cette île, qui semblait contenir d'assez grandes ressources. Le capitaine Parmentier s'était li\Té au courant du Zezère d'abord, puis à celui du Tage, et, parti de Punhète à la chute du jour, était parvenu le lendemain matin

Fév. 4 841.

Vuv expédition du général Reynier dans l'ilo située près de l'Alviela.

afin d'y chercher des vivres , prouve qu'on aurait pu y passer U' Toge.

F<sup>^</sup>v. tlll.

574 LIVBB XL.

dans l'He dont il s'agit, sans autre accident que de nombrenx conps de fusil de la rive gauche , nombreux mais de peu d'effet. On avait trouvé dans cette tle, si bien située, des grains, du bétail, dont Reynier avait grand besoin, et la triste conviction qu'on aurait pu en profiter pour passer le Tage. fenuemi y étant accouru

en force, il n'était plus temps d'en tirer parti, et il fallait renoncer à franchir le Tage dans un endroit où l'opération aurait été praticable et sûre. C'était jusqu'ici la principale et presque la seule faute qu'on eût à reprocher à Masséna, faute que l'opinion du général Éblé excuse mais n'efface point, et que Napoléon n'aurait pu commettre, parce que son esprit propre à tout, aux fonctions de l'ingénieur comme à celles du général en chef, et de plus infatigable, ne se reposait que lorsqu'il avait découvert la solution cherchée. Or il est rare, quelle que soit la situation, que cette solution n'existe pas, à la guerre comme ailleurs. Seulement il faut l'esprit qui la trouve, et de plus l'ardeur de caractère qui ne s'arrête qu'après l'avoir trouvée. Le général Reynier put donc vivre quelques jours de plus, mais à la fin de février il déclara qu'il allait entreprendre une réserve de biscuit. Plusieurs fois les chefs de toutes les corps avaient parlé de recourir à cette ressource (le secours extrême, mais c'était de leur part une menace désespérée) pour tenter de ébranler le général en chef, et à laquelle il n'était pas laissé prendre. Cette fois il lui était impossible de douter de la réalité des besoins, et il pouvait s'assurer par ses propres yeux, par ses propres oreilles, de la passion de s'en aller qui s'était entièrement emparée de cette armée, privée de tout

#### FUENTES D'HONOR. 570

secours, de toute nouvelle, et abandonnée pendant près de six mois à une extrémité du continent. Depuis surtout que l'armée d'être renforcée par le maréchal Soult s'était évanoui, on ne pouvait plus la retenir, et on devait même craindre des mouvements d'indocilité sous l'influence de chefs qui avaient le tort de ne pas mettre un frein à leur langue. Masséna n'avait jamais cru à

Tarrivée du marédial Soult, et il n'avait cessé de le dire secrètement à un officier de sa confiance. S'il avait attendu, c'était pour rendre évidente à tous la nécessité de «e retirer^ et pour épuiser les dernières chances de la fortune. Le mois de mars étant venu , la présence du maréchal SouU n'étant plus à espérer, le passage du Tage n'oflfrant plus de chance de succès, puisque la seule chance venait d'être perdue faute d'y avoir cru, l'impossibilité de vivre résultant de l'impossibilité de se transporter au delà du Tage, la précieuse réserve de quinze jours de biscuit, seule ressource de l'armée en cas de retraite , allant être dévorée si on attendait davantage, Masséna prit le parti d'exécuter enfin le mouvement rétrograde sur le Mondego, qu'il avait toujours regardé comme le plus sage, et qu'il eût exécuté dès les conférences de Gotgao, s'il n'avait fallu alors obtempérer à l'ordre formel de Napoléon de rester sur le Tage jusqu'à la dernière extrémité. Pourtant il s'agissait de savoir si une fois le mouvement de retraite commencé, on pourrait s'arrêter à mi-chemin, et si on ne serait pas entraîné jusqu'à la frontière d'Espagne, Mais quoi qu'il pût advenir d'un premier mouvement rétrograde, il fallait partir, puisque la famine arrivait à grands pas

Mnrft IftII.

se décide A

se retirer

du Tage sur

le Moadego.

Mars 1811.

Mouveiiiont

habilement

conçu sur

Leyria , pour

empêcher

l'ennemi

de devancfr

Tannée • à Coimbre.

rendait ce mouvement nécessaire. U fallait quitter Santarem comme on ou\Te les portes d'une place à sa dernière ration. Mas-séna donna ses ordres de manière à être en pleine retraite du 4 au 6 mars. Son plan fut conçu avec une prudence et une hardiesse qui décelaient un véritable général en chef, auquel la fortune contraire n'avait rien ôté de son san^froid et de son intelligence.

Il était indispensable avant de commencer la retraite de Tarmée, de la faire précéder du départ des malades, des blessés et des gros bagages, et co n'était pas trop de deux jours d'avance, si on ne\* voulait pas les trouver accumulés sur son chemin , et peut-être se voir réduit à leur passer sur le corps pour échapper aux atteintes de l'ennemi. Pourtant ces mouvements anticipés pouvaient avoir aussi l'inconvénient de donner l'éveil aux Anglais, et de les attirer trop tôt à notre suite. Sur la route du Tagc\* que nous occupions en force, s'ils voulaient nous talonner de trop près, il y avait moyen de les contenir, en s'arrêtant pour leur montrer nos baïonnettes. Mais sur la route de la mer qui longe le revers do l'Estrella, il était à craindre qu'avertis de notre retraite

ils ne se portassent rapidement à Leyria, Ponibal, Condeixa, et qu'ils ne nous prévinssent ainsi sur Goimbre et sur le Mondego. Dans ce cas, il fallait renoncer à s'établir à Goimbre, peut-être même à suivre la vallée du Mondego, et se résoudre à une retraite courte, mais épouvantable, par la vallée du Zezère, qui est au sud de l'Estrella. On pouvait parer à tous ces inconvénients en occupant Le\Tia en force, par un mouvement bien combiné, et opén\*

FUENTÈS D'ONORO. 577

en temps utile, ni trop tard ni trop tôt. Masséna le conçut, et il le fit exécuter avec une rare précision.

H décida que les malades et les gros bagages partiraient le 4 mars, en annonçant que cette évacuation avait lieu pour faciliter la concentration de l'armée sur Punhête, point sur lequel on avait toujours supposé que les Français passeraient le Tage. A la faveur de ce bruit, Tennemi, sans même y croire entièrement, devait être retenu dans une incertitude assez grande pour n'oser faire aucun mouvement prononcé. Le 5 au soir, la nuit venue, toute l'armée avait ordre de s'ébranler. Ney, qui n'avait qu'un court espace à franchir pour se porter sur le revers des hauteurs, en passant de Thomar à Leyria par Ourem, devait se rendre à Leyria avec les deux divisions Mermet et Marchand, et avec la cavalerie de Montbrun mise à sa disposition pour cette circonstance. (Voir la carte n° 53.) Trouvant à Leyria Drouet avec la division Conroux, mise également à sa disposition, il ne pouvait pas avoir moins de 18 ou 19 mille hommes d'infanterie, de 3 à 4 mille hommes de cavalerie, formant en tout 25 à 23 mille combattants de la première valeur, et tous les Anglais et les Portugais vinssent-ils sur lui, avec ces forces et son caractère il était certain qu'il les arrêterait. Sa troisième division, celle de Loison, devait

rester à Punhète pour laisser subsister l'idée du passage. Tandis que Ney franchirait ainsi les hauteurs de Thomar à Leyria , et irait se mettre en travers de la route de la mer, les routes du Tage devenant libres, Reynier et Junot avaient ordre de

TOM. XIU 37

Ifare 4841.

Utft 1S4I.

y!9 LIVRE XL.

décamper le même jour, à la même heure, Reynier pour suivre la route qui borde le Tage, de Santarem à Thomar, Junot pour suivre celle qui passe à mî-côte, par Trêmes, Torrès-Novas, Chao de Maçans. Ce dernier devait traverser la ligne des hauteurs vers Ourem, défiler derrière Ney, le devancer à Pombal avec la cavalerie légère, rétablir le pont de Goimbre sur le Mondego, et occuper cette ville, tandis que Reynier ne franchissant les hauteurs qu'à Ëspinhhal , était chargé de descendre par Miranda de Corvo sur le Mondego, et d'occuper Ponte de Murcelha, qui est la clef de la rive gauche de ce fleuve. Quand ils auraient l'un et l'autre exécuté leur mouvement, et laissé les routes libres, Loison après avoir détruit l'équipage de pont, devait quitter Punhète , rejoindre Ney à Leyria par la route de Thomar, et former avec lui l'arrière-garde. Il était peu probable que les Anglais réussissent jamais à entamer une arrière-garde composée de pareilles troupes, et commandée par Loison et Ney.

Masséna eut encore bien des difficultés avec ses lieutenants, notamment avec les généraux Montbrun et Drouet, qui éprouvaient la plus grande répugnance à se trouver sous les ordres du

maréchal Ney. Drouet surtout, minutieux, difficile sous des apparences tranquilles, au lieu d'être rendu plus accommodant par la liberté qu'il recouvrait de regagner la frontière d'Espagne, voulait au contraire partir tout de suite, sans être d'aucune utilité à la retraite. Il désobéit même dans plusieurs détails, ce que Masséna eut tort de supporter; pourtant il consentit à marcher quelques jours avec le maréchal Ney, et à

#### FUENTÈS D'OSORO. 8W

seconder la retraite par sa présence, au moins dans les premiers instants.

Le 1<sup>er</sup> au soir, les malades et les blessés, sauf l'armée quelques mourants impossibles à transporter et con\* ^"îsraite fiés à la loyauté anglaise, le grand parc d'artillerie, '« 4 mmrd. les gros bagages se mirent en mouvement, en ré\* pendant la nouvelle d'un prochain passage du Tage. La partie la plus précieuse de ce fardeau, c'est-à-dire la masse des blessés, était portée sur des ânes. On avait, faute de chevaux, réduit l'artillerie à la moindre proportion possible, et on n'avait laissé dans chaque corps que les pièces les plus mobiles, et en quantité indispensable pour combattre. Les gar\* gousses devenues inutiles avaient été par l'industrie du général Éblé converties en cartouches. L'armée quitta ce séjour avec une satisfaction qu'empoisonnait cependant la renonciation forcée à de grands desseins. Masséna au moment de décamper expédia de nouveau le général Foy, pour aller exposer à Paris les motifs qui l'obligeaient à se retirer sur le Mondego, et l'urgente nécessité de lui envoyer im\* immédiatement des secours, si on voulait reprendre l'offensive, ou du moins conserver l'ascendant des armes.

Les malades, les blessés et les gros bagages ayant pris une avance de vingt-quatre heures, l'armée s'ébranla le 5 mars à la chute du jour. Reynier, qui était à Santarem, placé très-près de l'ennemi, fit bonne contenance toute la journée. Le soir il détruisit les ponts du Rio-Mayor, et puis se dirigea en silence sur la route de Golega. Junot, qui avait sur le cours supérieur du Rio-Mayor de gros détachements,

- en agit de même, et prit Torrès-Novas pour suivre

La route la plus rapprochée de la chaîne des hauteurs, celle de Torrès-Novas, Chao de Maçans et Ourem. Cet excellent homme, malheureusement moins sensé que brave, avait, dans un combat récent d'avant-postes, reçu au front une blessure qui devait plus tard lui être funeste, et toujours dévoué quoiqu'il fut peu docile, il voulait rester à cheval pendant la retraite. Masséna, pour lui en épargner la fatigue, était venu se mettre personnellement à la tête du 8<sup>e</sup> corps. Ney de son côté s'était porté sur Ourem et Leiria, pour barrer la grande route de Coimbra sur le versant maritime, et laisser libres Thomar, Chao de Maçans, Ourem, aux corps qui allaient cheminer sur le versant du Tage. Les dispositions de Masséna s'accomplirent avec une grande précision, nul ne faisant de faute dans

l'exécution de l'exécution d'un mouvement qui plaisait à tous. Le 6 mars que l'armée entière se trouva en pleine marche, sans

être atteinte par les Anglais. Le 7 elle était en ligne

de bataille, à cheval sur les deux versants, et sans soupçon. 7 r



vaut combattre sur l'un ou sur l'autre. Reynier était à Thomar, Junot à Ourem, Ney à Leyria. Loison resté à Punhête attendait la fin du jour pour livrer aux flanunes cet équipage de pont, merveilleux et inutile ouvrage de l'industrie du général Éblé. Le soir après avoir tout brûlé il partit pour Thomar en emportant quelques chargements d'outils, et ayant à son extrême arrière-garde le bataillon des marins, qui escortait les blessés ou malades attardés dans leur marche. Le 8 toute l'armée se trouva hors d'atteinte, Reynier à droite gravissant la gorge allongée

àlan48H.

FUENTÈS D'ONORO. 581

qui par Thomar, Gabaços et Espinhal , va descendre sur le Mondego, Junot au centre venant franchir la chaîne des hauteurs à Ourem , et passant derrière Ney pour aller avec la cavalerie légère occuper Gjimbre et rétablir les ponts du Mondego, Ney enfin ayant ralenti le pas pour laisser écouler tout ce qui devait le précéder, et s'apprêtant à former une arrièregarde invincible avec les trois divisions Marchand, Mermet, Loison, avec la cavalerie de Montbrun, avec l'infanterie de Drouet.

Ce ne fut que le 6 au matin que lord Wellington L<sup>r</sup> fut exactement informé de la retraite de notre ar-<sup>r</sup>f<sup>""</sup>8ton

8 étant enfin

mée. Il la prévoyait d'après les mouvements déjà «pe»<sup>^</sup>"

, , , , , . "<sup>^</sup> . de la retraite

aperçus le 4, et d'après certains renseignements qui des Français, lui avaient été transmis; mais il était resté dans Tin- drcons-

pec-^ certitude, et avec sa prudence ordinaire il n'avait rien voulu hasarder avant d'être bien assuré de ce qu'allaient tenter les Français. C'était déjà un si grand succès pour lui que leur retraite, qu'il avait parfaitement raison de ne pas compromettre ce succès par un mouvement précipité qui l'eût exposé à quelque grave échec. Il résolut donc de les suivre pas à pas, en les serrant de près, et en se préparant à profiter de la première foute qu'ils commettraient dans cette marche rétrograde. En même temps, comme il avait reçu la nouvelle que Badajoz était réduit à la dernière extrémité, il adressa au commandant de cette place un message pour lui annoncer de prompts secours, et le presser instamment de tenir quelques jours de plus. D'Abrantès il détacha le maréchal Bérésford avec les troupes du général Hill, pour joindre les effets aux paroles, et

tion.

5«r LITRE XL.

sauver une place qui était la clef de l'Alentejo. Ces

dispositions terminées, il se mit en route, cou\*chant tous les soirs à une portée de canon de nos arrière-gardes. Il avait conçu du maréchal Masséna, OBéme diaprés cette campagne si blâmée depuis, une estime profonde, et il était décidé, tout en le suivant de près, à se conduire avec la plus extrême circonspection.

L'armée Le 9 mars notre corps d'arrière-garde, le 6", était

"lmbîj. à Pombal, entre Leyria et Coimbre, sous le maréchal Ney, à qui la présence de Tennemi rendait ses éminentes qualités. Loison n'avait pas encore rejoint; il était partagé entre les deux versants, vers Anciado, liant Ney qui était au nord de l'Es-

trolla avec Reynier qui était au sud et gravissait la chaîne entre Venda-Nova et Espinhal , pour déboucher dans la vallée du Afondego. Junot avait gagné un jour d'avance, afin d'aller occuper Coimbre et le Mondego. Masséna qui voulait lui en donner le temps résolut de séjourner le 9 et le 10 à Pombal, la position offrant quelques ressources, et était de dé\* fense assez facile. Outre l'avantage de donner du temps à Junot, ce séjour avait celui de laisser défi\* 1er les nombreux convois de blessés, de munitions et de biscuit.

Ney établit donc les deux divisions Marchand et Mermet en avant de Pombal, en face de l'armée anglaise, qui s'arrêta aussi, et augmenta bientôt en nombre par l'accumulation de forces qu'un jour de retard suffisait pour amener, comme des eaux qui s'élèvent rapidement devant le premier obstacle qui les empêche de s'écouler.

#### FUENTÈS D'ONORO.

En YoyaBt les Français ne pas reprendre leur ■

marche accoutumée , et rester en position toute la journée du 9, même celle du 40, lord Wellington conjectura qu'au lieu de se retirer tranquillement ils voulaient se dédommager de leur retraite par une bataille. Le caractère entreprenant des soldats et des chefs autorisait une pareille conjecture. Préoccupé, sinon intimidé par une telle chance , le général anglais envoya contre-ordre à une partie des troupes de Béresford destinées à secourir Badajoz, et amena à lui, par la grande route de Coimbre, la masse principale de ses forces. Il ne laissa que des détachements à la suite de Loison et de Reynier, sur l'autre versant de TEstrellá

Ney découvrant de Pombal, où il était, la concentration de l'armée anglaise, en avertit Masséna dès le 10 au soir, et demanda qu'on lui permit de se décamper, ou qu'on le renforçât suffisamment pour Pombal. Quoi qu'il pût tenir tête à l'ennemi. Quoique sur le terrain il fût le plus hardi et le plus habile des manœuvriers, il n'avait pas dans le conseil la tranquillité un peu dédaigneuse que Masséna devait à la trempe de son caractère et à sa vaste expérience. Masséna se rendit à la hâte au quartier général de Ney, s'efforça de le rassurer, l'engagea à tenir devant Pombal, à n'en partir que le lendemain dans la journée, à bien disputer après la position de Pombal celle de Redinba, où il devait se trouver le lendemain, de façon à donner tout le temps nécessaire à l'occupation de Goimbre et du Mondego par les troupes de Junot. Masséna dit à Ney que les Anglais, circumspect et lents comme ils étaient, ne viendraient pas à bout

Mt»1844.

Le général Drouet devient

l'occasion de nouvelles

difficultés.

L'année

trop peu

concentrée à

Pombal.

de quinze mille hommes commandés par lui, sur un terrain aussi propre à sa défense que l'étaient les petites vallées qu'on al-

lait traverser successivement jusqu'à Coimbre, et qui toutes formaient des affluents du Mondego. Ney, qui avait vu de près la masse des Anglais, ne se laissa pas aussi facilement convaincre que Masséna l'aurait voulu , mais promit de tenir le plus longtemps possible. Par surcroît d'embarras, le général Drouet, chargé d'appuyer Ney, était repris du désir de s'en aller, et il annonçait son départ immédiat, ce qui devait réduire Ney à deux divisions. Drouet, appelé devant Ney et Masséna , se défendit comme font les gens de mauvaise volonté, avec embarras et entêtement. Masséna, capable de la plus grande énergie quand il était poussé à bout, mais seulement alors, commit la faute de ne pas commander impérieusement, car, bien que Drouet ne fût qu'auxiliaire , il ne pouvait y avoir en présence de l'ennemi deux généraux en chef, et Masséna ayant seul en Portugal cette qualité, n'avait qu'à donner des ordres formels, sans s'épuiser à persuader un froid entêté qui ne voulait rien entendre. Ney, ne pouvant se défendre d'une certaine sympathie pour ceux qui étaient pressés de quitter le Portugal, n'appuya guère Masséna, et on se sépara sans s'être assez clairement expliqués. Drouet promit de se retirer lentement, mais il ne dit pas le moment de son départ. Ney promit de bien disputer Pombal , mais ne dit pas combien de temps. Masséna était ici dans son tort, et parce qu'il ne commandait pas avec assez de vigueur, et parce qu'il ne songeait pas à profiter de cette position de Pombal

FUENTÈS D'ONORO. 580

pour infliger une rude leçon aux Anglais. La position de Pombal, effectivement, eût été bonne pour leur tenir tête, et leur faire payer cher la gloire qu'ils avaient de nous voir battre en retraite\* Pour cela il aurait fallu rassembler beaucoup de forces à son ar-

rière^garde, et malheureusement Masséna n'avait pas été assez occupé de ce soin. Que faisait en effet Loison sur le flanc de Ney, à cheval sur les deux versants? Que faisait surtout Junot, envoyé tout entier sur Coimbre à la recherche des gués du Mondego? On pouvait dire, à la vérité, que Loison était nécessaire pour lier les troupes qui marchaient au sud de TEstrella avec celles qui marchaient au nord, pour lier Reynier avec Ney. Mais en admettant que Loison pût être utile où il était, bien qu'il fût tout à fait invrai\* semblable que les Anglais, circonspects et mauvais marcheurs, songeassent à se jeter entre Ney et Reynier, pourquoi employer tout le corps de Junot à occuper Coimbre et à passer le Mondego, besogne à laquelle Montbrun avec une partie de sa cavalerie et deux ou trois bataillons de troupes légères aurait suffi, besogne surtout qui aurait été bien plus naturellement dévolue à Drouet, si pressé de se retirer, et de regagner Alméida? C'est dans cet art de distribuer ses forces, loin ou près de l'ennemi, que Napoléon était sans égal, et qu'aucun de ses lieutenants ne pouvait le remplacer, car c'est celle qui exige le plus d'étendue et de profondeur d'esprit. Masséna, i\ £aiu( le reconnaître, donna prise ici à la mauvaise volonté de ses lieutenants, en les appuyant mal les uns par les autres, et en leur fournissant un prétexte plausible de se retirer plus tôt qu'il ne l'au-

Mars4814.

M4rs48M.

de Ponibal.

rait fallu. Ney et Janot rénnis, ayant Lmson sar leur flanc pour les lier à Reynier, ayant Drouet sur leurs derrières pour occuper Goimbre, auraient été en mesure de donner à lord Wellington un

rude choc, et de le punir de ses trop grandes prétentions. Combat  
Le lendemain 41 de très-grand matin, Ney placé

à Pombal sur la rive droite de la petite rivière de l'Arunça, vit les Anglais la descendre par la rive gauche afin de la passer au\*dessous de Pombal, et a cette vue il ordonna brusquement la retraite sans vouloir entendre le chef de Tétat-major Fririon qui essayait de le retenir. Cependant celui-ci ayant insisté , et Ney s'apercevant qu'on pouvait jeter un grand désordre parmi les Anglais en leur reprenant Pombal , y lança un bataillon du 69\*, un du 2\* et un du 6\* léager. Ces troupes conduites par le général Fririon , rentrèrent impétueusement dans Pombal , refoulèrent les Anglais jusqu'au pont de TARunça, en précipitèrent quelques-uns dans la rivière, mirent le feu au bourg, où les blessés anglais périrent dans les flammes, et retardèrent ainsi de quelques heures la marche de l'armée britannique.

Après ce coup de vigueur, Ney reprit tranquillement sa retraite, et descendit la rive droite de TARunça à la face des Anglais qui en occupaient la rive gauche. La route suivant la vallée pendant une lieue jusqu'à Yenda da Cruz, quittait ensuite le bord de la rivière , perçait la berge gauche couverte de bois, et allait en parcourant un terrain tour a tour accidenté ou uni , descendre dans la vallée de la Soure, à un village nommé Redinha. Le maréchal Ney s'arrêta le soir à Yenda da Gmz^ au point où la

IfanISU.

FUENTÈS D'ONORO. 587

route quittait la vallée de l'Aninça pour pénétrer dans celle de la Soure.

Masséna, averti de l'engagement de Ney à Pombal, lui fit dire qu'il allait rapprocher le général Loison j ramener en outre une des divisions de Junot (dispositions bonnes, quoique tardives), et tenter de nouveaux efforts pour retenir le général Drouet, mab qu'il le conjurait, en se repliant le lendemain sur Redinha, de se retirer lentement, car on avait peu de chemin à faire pour se trouver au bord du Mondego, et il ne fallait pas s'y laisser serrer do trop près, si on voulait le passer tranquillement, et avoir le temps de s'y établir.

Le lendeuMiin 12, Ney décampa avant le jour. Retraite pour n'avoir pas l'ennemi à ses trousses dans les maréchal niv défilés qu'il avait à franchir. surRedinha.

Il s'engagea ainsi dans un pays accidenté où l'on Beau combat marchait tantôt en plaine, tantôt sur des collines. Pré- Redinha cédé à une assez grande distance par la division Marchand, Ney avait directement sous la main la division Mermet, forte de 6 mille fantassins admirables, ceux d'Elchtngen, d'iéna, de Friedland, n'ayant jamais servi qu'avec lui, le devinant d'un regard, prêts à se précipiter partout à un signe de son épée. Il avait en outre quatorze pièces d'artillerie , deux régiments de dragons, les 6\* et 1 1% et le 3\* de hussards. Avec ces 7 à 8 mille hommes il se retirait lentement, suivi par 25 mille Anglais formés en trois colonnes, l'une à droite composée des troupes du général Picton et' des Portugais du général Pack, l'autre au centre composée des troupes du général Cole, la troisième à gauche, de l'infanterie légère du

Marf48U.

5Sa LIVRE XL.



général Erskine. La cavalerie du général Slade, celle des Portugais et les tirailleurs liaient ces trois colonnes entre elles. Ney, comme un lion poursuivi par des chasseurs, tenait les yeux fixés sur ses assaillants pour se jeter sur le plus téméraire. Quand l'une de ces colonnes le serrait de trop près, il la couvrait de mitraille, ou la chargeait à la baïonnette, ou bien enfin lançait sur elle ses dragons, employant chaque arme selon le terrain avec un art admirable et une vigueur irrésistible. Masséna, accouru sur les lieux, ne pouvait s'empêcher d'admirer tant d'aisance, de dextérité et d'énergie. Lorsque les Anglais arrêtés court poussaient leurs ailes en avant, pour forcer les Français à se retirer en les débordant, ce qu'ils faisaient toujours un peu gauchement, n'étant ni adroits, ni agiles, Ney se rabattait sur la colonne qui avait ou la témérité de le déborder, et à son tour la prenant en flanc la renvoyait cruellement maltraitée à son corps de bataille. 11 avait employé ainsi une moitié du jour à parcourir tout au plus deux lieues, et préparait aux Anglais, au bord même de la Soure , une dernière et chaude réception qui devait terminer dignement la journée. Masséna, le voyant si bien disposé, lui témoigna sa vive satisfaction, lui dit qu'il comptait sur lui, le pressa de ne pas abandonner les hau(<?urs qui précédaient Redinha, et le conjura de garder du terrain le plus qu'il pourrait, afin d'en avoir davantage à disputer le lendemain, puis il le quitta pour aller s'occuper du reste de l'armée.

Ney en ce moment était arrivé sur la chaîne des hauteurs qui longent la Soure, et au pied desquelles

#### FUENTÈS D'ONORO. 5S9

se trouve , au bord même de la rivière, le village de Redinha. Il était donc adossé au lit de la Soure et à Redinha , et avait devant

lui une petite plaine arrondie, au milieu de laquelle cheminaient pesamment les Anglais, cherchant, comme ils avaient fait toute la matinée, à déborder nos ailes soit à droite, soit à gauche. La position était avantageuse à défendre, puisque de tous côtés elle entourait et dominait le petit bassin au fond duquel on apercevait l'ennemi. Elle offrait même l'occasion d'un grand succès, car on pouvait, en repoussant les Anglais, les refouler pêle-mêle dans le défilé qu'on avait traversé le matin avec eux, et les précipiter ensuite dans la vallée de Tarunça. Ney, avec les 12 mille fantassins et les 12 cents chevaux dont il disposait, était presque certain d'obtenir ce succès, mais il était retenu par plus d'une raison de prudence. En effet il était adossé à un terrain dangereux, d'où il risquait d'être jeté dans la Soure, et poursuivi aussi dans un affreux défilé, celui qui va de Redinha à Condeixa. S'il avait eu la division Loison en réserve, et qu'il eût pu la placer sur l'autre rive de la Soure pour le recueillir en cas d'échec, il aurait été en mesure de livrer une vraie bataille avec les divisions Marchand et Mermet, et il l'aurait certainement gagnée. N'ayant pas cette réserve, il n'osa rien hasarder.

Délivré de la présence de Masséna, qui probablement eût voulu engager le combat à fond, il fit défiler devant lui la division Marchand, ordonna à cette division de descendre au bord de la Soure, de traverser la rivière par le pont de Redinha, puis de remonter sur l'autre bord, et d'y prendre position,

Mars 1 SI 4.

Mars 48H.

B9d LIVRE XL.

ce qui lui permettait de se réfugier auprès d'elle s'il était trop vivement poussé. Avec la seule division Menuet y avec ses trois régiments de cavalerie et quelques bouches à feu, il résolut de tenir plusieurs heures en avant de Redinha, comme pour montrer ce qu'il était possible de faire avec sept mille hommes contre vingt-cinq mille, en manœuvrant sur un terrain propre à la défensive.

Posé fièrement sur les hauteurs qu'il voulait disputer, il avait ses quatre régiments d'infanterie déployés sur deux rangs, son artillerie un peu en avant, de nombreux pelotons de tirailleurs dispersés à droite et à gauche sur tous les accidents de terrain, et ses trois régiments de cavalerie en arrière au centre, prêts à charger à travers les intervalles de l'infanterie au premier moment favorable. Derrière sa gauche un chemin descendait sur Redinha, et formait sa ligne de retraite sur laquelle il avait l'œil ouvert. Derrière sa droite il avait reconnu un gué, par lequel sa cavalerie pouvait traverser la Soure et se dérober quand il en serait temps. Après s'être ainsi bien assuré ses moyens de retraite, il ne craignait pas de s'engager, étant toujours sûr de se replier à propos.

Les Anglais, déployés dans la plaine, continuaient leur manœuvre de la journée, et cherchaient à déborder nos flancs. Les généraux Picton et Pack essayaient de gravir les hauteurs à notre gauche pour disputer à Ney la retraite sur Redinha, pendant que les généraux Cole et Spencer s'avançaient en masse profonde au centre, et que l'infanterie légère d'Erskine tâchait de franchir la rivière sur notre droite

aux gués choisis d'avance pour notre cavalerie. Mais Ney employant toutes ses armes avec la même présence d'esprit^ commença par cribler de bouletales troupes de Piéton , et leur emportant des files entières, les obligea à un mouvement oblique pour se dérober à ses coups. Parvenues toutefois à gravir les hauteurs après beaucoup de pertes , elles s'avan\*\* valent presque de plain-pied sur le flanc de Ney, et on étaient à portée de fusil j lorsque celui-ci réunis^ sant six bouches à feu les couvrit de mitraille à bout portant, puis dirigea sur elles un bataillon du 27\*, un du 59% et tous ses tirailleurs ralliés et formés en un troisième bataillon. Ces tatns petites colonnes abor^ dèrent les Anglais de Picton à la baïonnette, les chargèrent vigoureusement, et les précipitèrent au pied (les hauteurs, après en avoir tué ou blessé une assez grande quantité. En quelques instants la déroute sur c^ point fut complète. Lord Wellington alors porta son centre en avant pour rallier et recueillir sa droite, et attaquer de front la position des Français. Ney laissant avancer cette masse , lui présenta le 25\* léger et le 50\* de ligne , avec son artillerie dans les intervalles des bataillons, et fit appuyer ces deux régiments par le 6\* de dragons et le 3\* de hussards. Après avoir accueilli les Anglais d'abord par les feux de son artillerie, puis par ceux de son infanterie, il les fit charger à la baïonnette , et pousser vivement sur la pente du terrain. Il lança ensuite sur eux le 3\* de hussards, qui rompit leur première ligne et sabra un bon nombre de leurs fantassins. La confusion en cet instant devint extrême dans toute la masse anglaise; et si Ney, ayant gardé la division Aiarchand

MarsISH.

auprès do lui, avait pu engager davaDtage la division Mermet, la déroule serait devenue générale et irrévocable. Pourtant Ney

ne voulant pas compromettre ses troupes, les ramena, les remit en bataille, et demeura en position encore plus d'une heure , continuant à envoyer aux Anglais des boulets qui faisaient dans leurs rangs de profondes trouées.

Il était quatre heures de l'après-midi. Lord Wellington^ piqué au vif en se voyant ainsi retenu, maltraité par une poignée d'hommes, réunit toute son armée, la forma sur quatre lignes, et s'avança avec la détermination manifeste de forcer la position à tout prix. C'était pour le maréchal Ney le moment «le se retirer, car n'ayant pas ses réserves, et voulant non pas conserver le terrain, mais le disputer, il lui était permis de l'abandonner sans regret. Il exécuta sa retraite avec l'aplomb et la vigueur qui avaient caractérisé toute cette belle journée. Tandis que les Anglais s'avançaient lentement, mais résolument, chaque régiment d'infanterie française défilait successivement devant eux en exécutant des feux de bataillon, puis se reployait à gauche pour descendre sur la Soure par le chemin de Redinha. Les quatre régiments de la division Mermet ayant salué ainsi (le leurs feux l'armée anglaise , se retirèrent par la gauche sans être même poursuivis, escortant leur artillerie qui les avait devancés, pendant que notre cavalerie, défilant par la droite, descendait paisiblement sur la Soure pour la passer à gué. Toutes les troupes de Ney vinrent s'établir de l'autre côté de la Soure , derrière la division Marchand , qui s'y trouvait en position. Les Anglais parvenus alors sur les

FUENTÈS D\*ONORO. 593

hauteurs que nous leur avions abandonnées, se hà^

Mars I S4 4

tèrent de descendre sur le bord de la rivière pour essayer de la franchir. Mais ils aperçurent la division Marchand postée sur l'autre rive , et couverte par une nuée de tirailleurs qui ne permettaient pas d'approcher. L'artillerie de cette division incendia le pauvre bourg do Redinha, et le rendit inhabitable. Les Anglais durent donc s'arrêter sur la Soure, Résuiuu après une laborieuse journée qui ne leur avait pas ^^J!^J|^J® coûté moins de 1,800 morts ou blessés, ce qui était de Redinha, considérable pour eux, tandis qu'elle nous en avait à peine coûté 200. L'armée française, sous la main du plus habile de ses manœuvriers, avait montré dans cette occasion tous les genres de perfection auxquels elle arrive, quand elle joint l'éducation à la nature, c'est-à-dire la vigueur, l'adresse, l'aplomb, l'art do se ployer et de se déployer sous le feu comme sur un champ d'exercice, la facilité de passer de la défensive à l'offensive, et de celle-ci à celle-là, avec une prestesse et une solidité que rien n'égalait, il faut le dire , dans aucune armée de l'Europe, et que les Anglais ne purent s'empêcher d'admirer. SiNey dans cette journée avait été aussi hardi comme général en chef qu'il l'avait été comme manœuvrier, il aurait certainement ramené l'armée anglaise bien loin en arrière. Mais dominé par des raisons de prudence qui avaient leur mérite , il se borna à un combat d'arrière-garde, quand il aurait pu livrer et gagner une grande bataille. Quant à Masséna, son tort fut de s'être éloigné, et surtout de n'avoir pas eu là une division de plus. L'armée britannique aurait probablement essuyé une sanglante défaite,

■vtlft4«.

ei payé eber i'bcHmeur de nous avoir fait évacuer iea bords du Tagje.

Nécessité Quoi qu'il en soit les Anglais, après cette journée, n'avaient de suffisants motifs d'être satisfaits, ni de se replier, afin d'effectuer un défilé qui de Redinha conduisait à Gonjuot le temps de la nuit, et aboutissait à des hauteurs de facile défense. Mais, après lesquelles on tombait directement sur rhabrre Mondego et sur Goimbre. C'était le dernier échelon à parcourir sur la grande route de Lisbonne à Goimbre et il fallait s'y maintenir vigoureusement, pour donner à la nuit le temps d'établir des ponts sur le Mondego et d'occuper Goimbre, qui est sur l'autre rive de ce fleuve. Si on ne disputait pas suffisamment ce dernier point, on était jeté dans le Mondego, ou forcé de le remonter par la rive gauche, à travers une contrée d'Alcobaça, en abandonnant le projet d'établissement à Goimbre, projet moyen entre le séjour prolongé à Santarém et la retraite complète jusqu'aux frontières d'Espagne. Si en effet on ne tenait pas assez devant Gondeixa pour donner à la nuit le temps dont il avait besoin, et qu'on fût obligé pour échapper à la poursuite des Anglais de remonter le long de la rive gauche du Mondego (voir la carte n° 53), on n'avait d'autre ressource que la position de la Sierra de Murcelha, qui ferme le bassin supérieur du Mondego sur la rive gauche, comme celle d'Alcobaça le ferme sur la rive droite. Mais cette position n'était pas longtemps tenable, car les Anglais, maîtres du cours inférieur du Mondego, pouvaient la prendre à revers en remontant la rive droite de ce fleuve, et en venant se placer

#### FUENTES D'ONORO.

derrière la Sierra de Murcelha. 11 n'y avait donc pas à choisir, il fallait ou s'emparer du cours du Mondego, le passer, entrer

dans Goimbre, s'y établir, vivre des ressources de cette ville éi de celles qu'on recueillerait dans les environs , ou se retirer sur-le-champ à Alméida et Cîudad- Rodrigo, en avouant Tinsuccès complet de la campagne. Il était cependant possible d'éviter encore cette triste extrémité, car Montbnin, que Junot avait chargé de prendre les devants avec sa cavalerie, ayant trouvé une arche du pont de Coimbre coupée, avait découvert un peu au-dessous un endroit où le fleove goéable en certaines saisons pouvait éire franchi sur un simple pont de chevalets. Le général Yalazé s'était prociuré sur les lieux mêmes les matériaux de ces chevalets, mais il lui fallait trente-six heures pour achever le pont, et alors l'établissement à Coimbre ne faisait plus dé doute , car il y avait à peine dans cette ville quelques coureurs de Trent pour nous en disputer l'entrée. En défendant Ponte de Murcelha à gauche , Busaco à droite, et en ayant son centre à Coimbre, il était facile de vivre quelque temps dans cette position^ d'où l'on tenait encore les Anglais en échec, et d'oà Ton pouvait partir avec avantage pour reprendre tons les projets de la campagne.

Le 42 au soir, après le superbe c(Hnbat de Redinha, Masséna revint auprès de Ney, le félicita de cette journée, lui témoigna, du reste avec beaucoup de réserve, quelques regrets de ce qu'il n'avait pas voulu conserver la position en avant de la Soure, le supplia de résister en avant de Condeixa , ce qui

lfan48H,

Instance»

de Masséii»

pour engaïïpr le maréchal



Ney' à disputer Condeixa le plus longtemps possible

Mar«

était fort praticable, grâce à l'avantage des lieux,

et grâce aussi à l'ascendant que le 6<sup>e</sup> corps venait d'acquiescer sur les Anglais. Masséna lui répéta que si on ne défendait pas Condeixa^ on était on jeté dans le Mondego, ou forcé de le remonter précipitamment en abandonnant le projet d'établissement à Coimbre. Par malheur le maréchal Ney, qui paraissait médiocrement touché des raisons du général en chef, promit de faire de son mieux, sans répondre du succès. Il semblait surtout inquiet des démonstrations des Anglais sur sa gauche, démonstrations qui, si elles avaient été sérieuses, auraient pu le séparer de Loison et de Reynier, c'est-à-dire du gros de l'armée. Pour parer à tout danger de ce côté, Masséna avait placé Loison en intermédiaire sur des hauteurs qui couraient entre la vallée de la Soure, où opérait le maréchal Ney, et celle de la Ceyra, où Reynier était descendu après avoir franchi la chaîne de l'Estrella vers Espinhal. Masséna venait en outre de détacher la division Clausel du corps de Junot, et l'avait portée au soutien de Loison, de façon que Ney avait à sa gauche deux divisions pour le lier à Reynier. Masséna aurait dû encore porter la seconde division de Junot au soutien de Ney, en ne laissant qu'un bataillon ou deux à Montbrun afin de terminer l'ouvrage des ponts. Il aurait même dû, si Drouet avait été plus obéissant, l'obliger à demeurer derrière Ney pour lui servir d'appui, et enfin y rester lui-même pour contraindre tout le monde à se conduire selon ses vues. Malheureusement il n'en fit rien, et croyant Ney assez garanti vers sa gauche par la division Clausel ajoutée à celle de Loison, le

crovant assez retenu par ses instances et ses ordres,

., " . - ^ . , > / Mar8<8H

il partit le 13 au matin pour se rendre auprès de Loison, et, de la position qu'occupait celui-ci, juger les vrais projets de Tennemi\*

A peine était-il parti que Ney, resté seul et libre de ses actions devant les Anglais, se mit à observer leurs moindres mouvements avec une étrange défiance de la situation, laquelle pourtant n'avait rien d'alarmant. Les Anglais, fort éprouvés par le combat de la veille, s'avançaient lentement, ce qui, loin de rassurer le maréchal Ney, ne fit que lui inspirer plus d'inquiétude, en le disposant à croire que peut-être ils exécutaient quelque chose ailleurs. Un mouvement du général Piéton sur sa gauche, qui tendait à le déborder, lui persuada sur-le-champ que toutes ses craintes étaient près de se réaliser, et qu'il allait être séparé du gros de l'armée, peut-être même enveloppé. Ce héros au cœur infaillible, à la raison Fâcheuse quelquefois flottante, inébranlable sur un terrain duquel il pouvait embrasser de ses yeux, moins sûr de lui-même sur un terrain plus vaste qu'il ne pouvait d'où résulter embrasser qu'avec son esprit, ressentit ici une sorte de trouble, et craignant toujours d'être coupé, sans doute aussi trop pressé de quitter cette terre de Portugal qui lui était devenue odieuse, dit quelques instants les hauteurs de Condé, puis se hâta de les quitter en défilant par sa gauche à travers une gorge étroite qui, par un trajet de trois ou quatre lieues, conduisait sur Miranda de Corvo, et devait le réunir à Loison, à Clausel, à Reynier.

En adoptant une résolution aussi grave, il aurait dû pourtant en référer au général en chef, qui

n'aurait pas dû, car ayant reçu l'ordre formel de

tenir, dès lors étant exonéré de la responsabilité générale, il n'aurait d'autre devoir à remplir que celui de se défendre à Gonaïves même. Or jusqu'à ce moment<sup>^</sup> loin d'être réduit à l'impuissance de conserver ce poste important, il n'y était pas même attaqué sérieusement. C'était donc prendre beaucoup trop sur soi, et, pour éviter un malheur douteux, même imaginaire, comme on le sut bientôt, exposer l'armée à un malheur certain\*. Quoi qu'il en soit, le maréchal Ney s'engagea dans le défilé dont il vient d'être parlé, mais sentant qu'il exposait Mont-Louis, (le meurtri au bord du Mondego, à être coupé et pris, il lui fit savoir ce qui arrivait, et lui envoya l'ordre de se retirer immédiatement avec sa cavalerie, en remontant au galop les bords du Mondego, par un mouvement parallèle à celui qu'il allait exécuter lui-même avec l'infanterie du 6<sup>e</sup> corps.

Pendant ce temps Masséna s'était porté à Fuente-Guberta, où Loison appuyé par<sup>^^</sup> Ussé formait la liaison de Ney avec Reynier, et était prêt à faire tourner en 4<sup>e</sup> Léronte toute tentative des Anglais pour s'interposer entre les deux masses principales de l'armée française. Du point élevé où il se trouvait, Masséna pouvait apercevoir les mouvements du général Picton, et en apprécier la portée. Or, d'après ce qu'il voyait, il n'eut aucune inquiétude. Aussi lors-

qu'il éprouve

le maréchal qu'on vint lui annoncer au milieu du jour que Ney

^" ont ' ^ ^ ^ ^ ^ évacué Gondeixa, et avait ainsi pris sur lui de

r^iS^ ^ on décider du destin de la campagne , il lut d'abord fort

à cause irrité , et en exprima tout haut son extrême nécon-

la gravité tentement an chef d'état-major Fririon, qui, par

FUENTÈS D'ONORO.

jm

son zèle, son application à rapprocher les divers chefs de Tan-  
née , réparait, autant qu'il était en lui, les fautes commises de  
toute part. Masséna était même tellement exaspéré qu'il songea  
un iMtaït à faire un éclat , et à retirer au maréchal Ney son cobimandement. Mais si près de l'ennemi, ayant besoin du concours  
de tous les courages, Junot n'étant pas remis de sa blessure, il  
sentit l'inconvénient de se priver du premier de ses lieutenants,  
et il s'en tint à la froide expression de son mécontentement, en  
ordonnant sèchement au maréchal Ney de s'arrêter au sortir du  
défilé dans lequel il était engagé , car il ne suffisait pas d'avoir  
sauvé le 6\* corps d'un danger imaginaire, il fallait encore sauver  
Montbrun et les gros bagages d'un danger réel , en leur domiaïit  
la possibilité d'opérer un mouvement semblable à celui que ve-  
nait d'exécuter le 6\* corps. Du reste Masséna, qu'un instinct sAr  
avertissait presque toujours de ce qu'il pouvait attendre des ho-  
moMs, avait pressenti ce qui allait lui arriver, et dans cette prévis-  
sion il avait dirigé d'avance uae partie des coBvrâi sur la route de  
Miranda de Gorvo. Néanmoins, bica qu'acheminés depuis la  
veille dans cette direction, ces convois avaient besoin de

beaucoup de temps pour gagner la tête de l'armée. La retraite précipitée du maréchal Ney mit Masséna lui-même, qui avait sous la main les divisions Loison et Clausel, dans un certain péril, car découvert par sa droite il aurait pu, si les Anglais avaient été plus lestes, être séparé du G<sup>g</sup> corps. Mais il battit promptement en retraite, et marcha toute la nuit avec les deux divisions qui l'accompagnaient, par un fort beau clair de lune»

Mars 184 1«

des circonstances.

Il déboucha le matin entre Casal-Novo et Miranda de Corvo, derrière le maréchal Ney, sans avoir éprouvé d'accident.

Réunion Le maréchal Ney au sortir du défilé qui de Con-

LaNNoTo. deखा conduisait dans la direction de Miranda de Corvo, devait s'arrêter d'abord au village de Casal- Novo. La commençait un terrain plus ouvert, mais inégal, semé de mamelons, allant aboutir à Miranda de Cono, puis de Miranda de Cono à Foz d'Anince sur la Ceyra. C'est sur ce terrain que Ney devait rallier successivement les divisions Loison et Clausel, les corps du Junot, de Reynier et de Drouet. Il s'arrêta à Casal-Novo le soir, se promettant, maintenant qu'il avait rejoint l'armée et qu'il était assuré de sortir du Portugal, de disputer chaque pouce de terrain, et de faire perdre toute la journée aux Anglais, afin de donner aux détachements demeurés en arrière le temps de rejoindre.

Le lendemain 14, malgré un brouillard épais qui permettait à peine de discerner les objets à la plus petite distance, il commença de manœuvrer devant les Anglais avec une précision, une dextérité, un aplomb, qui firent l'admiration générale. Presque toute

l'armée anglaise le suivait à travers cette espèce de plaine tourmentée qu'arrosent la Deuça , la Ceyra, afluenls du Mondego. Ney avait rangé ses troupes en plusieurs échelons, habilement disposés sur tous les accidents de terrain propres à la défensive. Une arrière-garde sous le général Ferrey, formait le premier échelon à Casal-Novo; la division Mermet formait le second un peu au delà , et la division Marchand le troisième , sur un relief de terrain

FUEKTÈS D'ONORO. m près do Chao de Ldmas. Enfin la division Loison ,

Mars 1<sup>er</sup>

les divisions Clausel et Solignac du corps de Junot formaient un dernier échelon près de Miranda de Corvo. Bientôt on vit les deux années se suivre lentement. Tune ne cédant le terrain que pied à pied, après une résistance bien calculée de chacun de ses échelons, l'autre s'avancant difficilement sous des feux meurtriers, et contre des positions où elle était obligée de poursuivre l'ennemi , sans jamais réussir à l'atteindre.

Le général Erskine avec les troupes légères ayant Beiie marck' voulu déboucher sur Casal-Novo, l'arrière-garde du de^!^Jà2S^o général Ferrey lui disputa le village à la faveur de ^Miranda quelques enclos, d'où nos tirailleurs tuaient les Anglais à coup sûr, sans pouvoir être atteints eux-mêmes. Il fallut aux troupes du général Erskine deux ou trois heures de cette fusillade si désavantageuse avant d'enlever les enclos. Lorsque les Français s'en retirèrent, et que les Anglais voulurent les poursuivre , le colonel Laferrière avec le 3<sup>e</sup> de hussards fondit sur eux au galop et sabra les plus téméraires. Les Anglais marchèrent pourtant en avant, et

au moment de joindre l'arrière-garde du général Ferrey, ils la virent disparaître derrière la division Mermet, qui les arrêta tout court par son attitude et ses feux, et à son tour alla se retirer derrière la division Marchand , établie sur les hauteurs de Chao de Lamas. Celle-ci était là tout entière, fraîche, impatiente de combattre, car elle ne s'était pas mesurée avec l'enijemi depuis le commencement de la retraite, et elle était de plus très-avantageusement postée. Chaque effort des Anglais pour l'entamer fut vain. Puis à un

M«nl844.

signai (le Ney elle se retira elle aussi, et yini se mettre en ligne avec tes divisioiift Mermet et Loison, avec 1^ divistons Clausel et Solignac du 8\* corps, mr les hauteurs de Miranda deCorvo, où lee Anglais for^tf réduits à la suivre, perdant du nKmdé à chaque pas, et ne gagnant que le terrain qu'on leur cédait voiontairement. Le jour finissait, et ite farent eontraiite de s'arrêter devant Farmée française rénaie en maase sur une position à peu près inabordable. €eUe-ci alla cou cher le 14 au soir sur les bords de la Geyra, qu'elle franchit , sauf deux divisions que le flMffécbal Ney laissa à Foz d'Ârunce. Les deux armées bivoaa\* quèrent Tune à côté de l'autre.

Cette journée du H si bien employée par Ney^ beaucoup mieux, il fiait le dire, cpie ceUe du 43, donna à tous les amvds le temps de regagner la lête de l'armée , et à Beynier celui de àébooétitft entre Miranda de Gorvo et Foz d' Arunce sur la Geyra. Monthrun de son côté , averti par Ney, avail ea ia possibilité de se retirer, et aveât rejoint à toutes jaai\* l)es le gros de l'armée en remontant le Mond^go.

Rien n'était compromis car le plan si sage du général en chef de s'établir sur le Mondego, à la hauteur de Coimbre. Tous les corps de l'armée étaient réunis avec leur matériel, après une perte d'hommes inférieure des trois quarts au moins à celle qu'avaient essuyée les Anglais, et après avoir parcouru la plus difficile partie du chemin qu'ils avaient à faire. Masséna, arrivé sur la Ceyra dans la soirée du 14, était parvenu au pied de la Sierra de Murcelha et voulait la franchir le lendemain pour aller prendre position à Ponte-Murcelha sur la petite rivière

Mars 4844.

FUENTES B'ONOUO. 6«3

de Talva. Le général Drouot, obéissant seulement quand il fallait se mettre en tête de la retraite, s'était porté à Ponte-Murcelha, où il rétablissait les ponts de Talva pour lui et pour l'année suivante dont au reste il était heureux qu'il pût s'acquitter, car Reynier était si occupé de fourrager qu'on n'en pouvait presque rien obtenir, la moitié de ses soldats étant toujours en maraude.

Le 15 au matin on se trouvait, Drouot à gauche sur la basse Ceyra, Ney au centre vers Foz d'Arunce, Reynier à droite sur la liante Ceyra. Les Anglais, si maltraités à Redinha, à Casal-Novo, ne montraient pas grande impatience de nous joindre. Ils semblaient nous escorter plutôt que nous poursuivre. Le grand caractère de Masséna, secondé par les talents de Ney, leur ôtait toute espérance de nous faire subir un échec, ou de nous faire partir une heure plus tôt que nous ne voulions.

Ney, trop confiant cette fois, n'avait pas voulu se hâter de traverser la Ceyra, et il avait permis à deux divisions d'Anmce. de ses divisions de passer la nuit en deçà de cette rivière, côte à



côte avec les Anglais. Masséna l'avait pourtant averti du péril auquel il s'exposait , mais il n'avait tenu compte de cet avis, ne croyant frivole que les Anglais eussent la hardiesse de se mesurer avec lui. Il se trompait, comme on va le voir. Lord Wellington, qui malgré sa circonspection était résolu à ne pas négliger les occasions de nous entamer, si nous avions le tort de les lui offrir, s'aperçut qu'une portion considérable du 6<sup>e</sup> corps était restée en deçà de la Ceyra, et il s'empressa dès le matin du 46 d'envelopper avec des forces imposantes le terrain do-

Mars 1811.

miné de toutes parts au fond duquel avaient bivouaqué les divisions Mermet et Marchand- Les troupes surprises par cette attaque imprévue coururent aux armes et la division Mermet vint occuper les hauteurs qui entouraient le terrain où Ton avait passé la nuit et afin de contenir l'ennemi tandis que le maréchal Ney dirigerait la retraite de la division Marchand par Tétroit défilé du pont de la Ceyra. Malheureusement la cavalerie légère sous le général Lamotte, obligée pour fourrager de s'établir dans un champ au bord même de la Ce\Ta, n'avait pu faire la garde en avant de l'infanterie, ni se rallier à temps pour se porter sur les hauteurs où la division Mermet était venue prendre position. Le général Lamotte se mit donc en bataille en avant du pont , afin de laisser écouler l'infanterie qui se retirait, et de charger l'ennemi s'il se présentait jusqu'aux approches de la rivière. Pendant ce temps le maréchal Ney, à cheval dans les rangs de la division Marchand, commença de la faire défiler sur le pont, puis, la voyant se retirer tranquillement, revint auprès de la division Mermet qui contenait les Anglais sur les hauteurs, afin de ramener celle-ci et de lui faire passer le pont à son tour. Dans ce moment une batterie me-

nacée par les Anglais se renversa sur un régiment de la division Mermet qui se reployait, et y produisit une sorte de trouble. Les soldats de ce régiment apercevant la cavalerie en bataille devant le pont, crurent qu'elle allait le traverser, craignirent de le voir obstrué par elle, et s'y précipitèrent pour n'être pas devancés. Bientôt ce ne fut qu'un torrent de fuyards en désordre, qui s'étoufiaient sur

#### FUENTÈS D'ONORO. €05

le pont , et le trouvant encombré par les plus pressés, se jetaient dans la rivière pour essayer de la franchir à gué. Ney voulut en vain les retenir, et ne put jamais faire entendre sa voix. Après quelques instants de ce tumulte , il finit cependant par rallier un bataillon du 27<sup>e</sup> et quelques compagnies de voltigeurs, remonta avec cette poignée d'hommes sur les hauteurs où le général Mermet, à la tête de sa seconde brigade , soutenait un combat acharné contre les Anglais, devenus à chaque instant plus pressants. La présence de ce faible renfort et du maréchal Ney ranima l'ardeur des troupes; on chargea les Anglais, on les repoussa, et on les obligea de s'éloigner, après leur avoir fait essuyer quelques pertes. Dans cet intervalle le tumulte avait fini par s'apaiser autour du pont. Les fuyards voyant les hauteurs bien occupées derrière eux , s'étaient rassurés, et avaient défilé avec plus de calme. La seconde brigade de Mermet, après avoir disputé les hauteurs tout le temps nécessaire , en descendit à son tour, passa le pont avec ordre, et vint se réunir sur l'autre rive au reste du 6<sup>e</sup> corps. Dans le premier moment , le maréchal Ney crut avoir quelques centaines de noyés parmi ceux qui s'étaient jetés dans la rivière dans l'espoir de la traverser à gué. Heureusement le nombre des hommes perdus fut peu considérable. A peine cent cinquante sol-

dat firent-ils défaut à l'appel dans les rangs des deux divisions, et la plupart encore avaient été tués ou blessés dans le combat livré par la seconde brigade du général Mermet contre les Anglais. Le maréchal Ney ne voulant pas s'en prendre à lui-même, s'en prit au général La-

Mars 48

liti « 44.

L'année

s'arrête sur

Alva.

Wêio Uej comomad<sup>ut</sup> de la cavalerie légère ^ < { t\* il renvoya sur les derrières de l'armée, qu'en ce genre eût bien peu de torts à se reprocher dans cette désagréable échauffourée.

Du reste, cet accident était de médiocre importance. L'armée prit position derrière la Ceyra sans être inquiétée, car la résistance du général Mermet en avant de Foz d' Arnance avait de nouveau prouvé à lord Wellington que cette armée, toujours si grande dans les périls, n'était pas facile à ébranler. Les ponts de Talva, par lesquels on devait passer après avoir franchi la Sierra de Mureña, n'étant pas rétablis, on séjourna le 46 entre la Ceyra et Talva. Le 47 on se porta sur Talva. Le caractère de Masséna, comme il est aisé de le concevoir, souffrit cruellement d'être réduit à une pareille retraite, par la hauteur de son maître qui lui avait assigné une tâche impossible, par celle de ses lieutenants qui n'avaient contribué dans tous ses plans, par celle de ses voisins qui ne pouvaient pas secourir, par celle des circonstances enfin qui avaient pour ainsi dire conspiré contre lui;

et il aurait voulu donner à son mouvement le caractère d'une manœuvre plutôt que celui d'une retraite. C'est par ce motif qu'il avait projeté un éiaUissement sur le Mondego, à la hauteur de Coïmbre, co qui n'était qu'une position prise un peu en arrière de celle de Santare^ , mais point un abandoa du Portugal. Privé de cette ressource par la promptitude du maréchal Ney à quitter le poste de CondeixaJI aurait désiré au moins s'arrêter sur TALva, qui 1(^9^ là Sierra de Murcelha, correspondante, avonsnioas

## FUENTÈS D'OSORO. W7

dît, à la Séenra d'Alooba. Mais cette position était peu

«ftre, pimqii'eiie pouvait être toaraée si les Anglats renKm-taieQt la rive droite du Moadego^ et do plus eile n'éta pas assec offeasive pour compenser i'toeomyéaiemi d'être k pfaisteurs jours d'Alméida et de Ciiidad-Rodrigo, où étaient réunies les ressources de l'armée, et d^exiger pour vivre des moyems de transport qui n'existaient point. C'était donc plutôt une consolation pour son noble orgueil , qu'une manoeurre dont le succès inipe-Hiât beaoeoup. En tout cas, ses lieutenants n\*étaient pas juges de cette question , et dès qu'il roulait s'établir sur l'Alva, leur devoir était de concourir à son dessein. Ils ne le servirent pas plus sur l'Alva qu'ils ne l'avaient servi sur le Uondego.

Le 48 on était snr l'Alva^ dont les ponts étaient entièrrasent rétablis. Junok se trouvait à droite (droite en regardant l'ennemi) près de l'embouchure de TALva dans le Moudego; Ney au centre derrière Fonte-Murcelha, Reynier à g»iclie vers les montagnes et snr les flancs de l'Estrella, où l'Alva prend sa sounee; Drooet enfin , que les ordres de Masséna ne retenaient plus, sur le chemin d'Alméida. Masséna avait expressément recommandé à Ney de

bien défendre la position de Ponte-Murcelha, ce qu'il avait prononcé, et ce qu'il était résolu à faire pour réparer le désagrément essuyé à Foz d'Arunce.

Mais cette fois, tant la fatalité semblait poursuivre les faux vœux de l'armée de Portugal, la désobéissance devait venir du soldat le plus obéissant des lieutenants de Masséna, de celui au moins qui jusqu'ici s'était montré le moins » abandonner indocile, du général Reynier. Le maréchal Ney éta-

Ilarsl844.

Il se trouvait sur Talva, dans la position de Ponte-Murcelha, cherchait à s'assurer par des reconnaissances si ses ailes étaient bien gardées, et s'il ne courait pas risque d'être de nouveau surpris par l'ennemi. A sa droite il avait trouvé les postes de Junot étroitement liés avec les siens. Mais à sa gauche il ne rencontra point ceux de Reynier, précisément dans la partie où la Sierra de Murcelha, faiblement rattachée à celle de l'Estrella, pouvait être franchie. Ney, inquiet en se voyant presque abandonné sur sa gauche, s'en plaignit vivement à Masséna. Celui-ci envoya des officiers sur des officiers pour s'enquérir de Reynier, qu'on découvrit très-loin de la Sierra de Murcelha, c'est-à-dire sur la Sierra de Moita, autre rameau détaché de l'Estrella, et placé fort en arrière de la position actuelle de l'armée. Rejuer n'ayant jamais eu à remplir pendant la retraite le rôle d'arrière-garde qui était échu au maréchal Ney, avait pris durant ces quinze jours l'habitude de se répandre au loin pour vivre, et de disperser ses troupes dans les villages, au lieu de les tenir réunies et prêtes à combattre. Il avait donc choisi le campement le plus commode, le plus étendu, et ne s'était nullement inquiété de garder la gauche du 6<sup>e</sup> corps. Il faut ajouter, pour expliquer cette conduite, que Reynier avait fini par conce-

voir aussi quelque humeur contre le général en chef. Militaire instruit, fort possédé du goût d'écrire sur les événements auxquels il assistait, il avait rédigé une sorte de procès-verbal de la conférence de Golgao, dans laquelle il avait joué un rôle. Son récit, inexact en plusieurs points, avait déplu à ses collègues, et

51as-

FUENTÈS D'ONORO. 609

séna avait été obligé de lui en adresser quelques

reproches. C'est par suite de ces reproches, et de \*\* l'exemple des autres chefs de corps, qu'il avait commencé à s'écarter peu à peu des égards et de la subordination dus au vieux maréchal sous lequel il avait l'honneur de servir. Loin d'obéir à l'ordre de venir se placer à la gauche de l'armée, il répondit par un plan d'attaque contre la droite des Anglais, qui, suivant lui, devait avoir de grandes conséquences. Ce n'était pas là ce qu'on lui demandait, et il aurait fallu d'abord se lier à Ney pour le couvrir; mais tandis que Reynier dissertait sur les opérations qu'on aurait pu entreprendre, Ney, tout à fait découvert, et voyant distinctement les Anglais s'avancer au delà de l'Alva sur sa gauche, fut contraint, par des raisons de prudence très-fondées, d'abandonner Ponte de Murcelha, et de faire ainsi échouer de nouveau, mais involontairement, les projets de Masséna. La position de l'Alva n'était dès lors plus tenable, et du reste elle n'était regrettable que pour Masséna, dont elle eût consolé l'orgueil. Il n'y avait donc plus qu'à rejoindre la frontière d'Espagne, de laquelle on était fort rapproché en ce moment.

Les Anglais de leur côté commençant à manquer de vivres, par la difficulté de les transporter aussi loin de la mer, et désespérant

d'ailleurs d'entamer une armée qui défendait si vigoureusement ses derrières, sentaient la nécessité de s'arrêter quelques jours. Les Portugais, qui étaient toujours servis après les Anglais, et que très-souvent on se dispensait de nourrir en célébrant leur sobriété, mouraient de faim , et se plaignaient hautement. Une halte de trois Retraite

MârelSH.

guerrier. Il l'endurait avec une humeur qui approchait de l'insubordination. Il s'en prenait à tout le monde de tant de souffrances inutilement subies; il s'en prenait à ses supérieurs immédiats, au général en chef, à l'Empereur lui-même. Masséna, qui au début de la campagne lui imposait tant par sa gloire, avait malheureusement perdu tout prestige par la faute des chefs de corps, qui ne l'avaient pas assez ménagé dans leurs discours, et malheureusement aussi par sa propre faute. Vieux, fatigué, ayant bien droit au repos, n'en ayant guère goûté depuis vingt ans, ii avait eu la faiblesse de chercher un soulagement à ses longs travaux dans quelques plaisirs peu conformes à son âge, et dont surtout il ne faut pas rendre témoins les hommes qu'on est chargé de commander. Il s'était fait suivre par une femme , qui ne l'avait pas quitté pendant la campagne, et dont les soldats avaient dû souvent escorter la voiture au milieu de chemins difficiles et périlleux. Dans la victoire, les soldats rient des travers de leurs chefs; dans la mauvaise fortune, ils leur en font des crimes. Encouragés par le langage inconvenant de plusieurs généraux, les soldats de l'armée de Portugal en étaient venus d'une grande considération pour la vaste carrière de Masséna, à une liberté de propos dégradante pour eux et pour lui. Masséna sentait ce dé-

faut de respect et en était vivement tou- Masséna, ché. Pourtant, loiu d'être ébranlé ou déconcerté

pour corriger •^ - > j,u • \*

reflet moral dans uuc positiou OU pcu d hommes auraient su se

\*\*^ ^ dïïir' défendre de l'être, il songeait par de nouveaux tra-

loKhre'^ ^ en ^'^^ ^ out lui seul voulait cucorc, à donner une

tiespchdant autre siguificatiou au mouvement rétrograde qu'il lfar\$4SH.

FUENTÈS D'ONORO. 613

venait d'exécuter. Ainsi , à peine rentré sur la frontière, il se proposait d'accorder trois ou quatre jours de repos à l'armée, de renvoyer dans les places ^«rieiage d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo les édoppés, les Aicantura. blessés, les malades, de prendre les quelques efiTets d'habillement qui existaient dans les magasins, de faire acquitter la solde arriérée dont les fonds avaient été retenus à Salamanque , de se procurer quelques chevaux de rechange, et puis, par Guarda et Belmonte, de franchir la Sierra de Gàta, qui relie, avonsnous dit, TËstrella au Guadarrama, de descendre sur le Tage par Alcantara , en suivant la route que Reynicr avait suivie pour le joindre au mois de juillet précédent, et de recommencer ainsi sur-le-champ la campagne de Portugal d'après d'autres données. Il lui restait encore, en défalquant les troupes du général Drouet^ 40 mille hommes d'une incomparable valeur, parmi lesquels il n'y avait plus un seul soldat accessible à la fa-



tigue ou à la crainte, et avec une pareille force, donnant désormais la main à l'armée noyée d'Andalousie, il se flattait de pénétrer en Portugal par une voie nouvelle. Mais espérer un second effort de cette nature après le mauvais résultat du premier, c'était trop présumer, même des soldats, au moins des chefs. Quant aux soldats, avec des souliers, des vivres, quelques jours de repos, on pouvait tout en attendre encore, mais les chefs, désunis, découragés, mécontents d'eux-mêmes et des autres, ne voulant pas devoir à la constance les succès qu'ils n'avaient pas dus au bonheur, ils étaient pour le moment incapables de seconder les projets du maréchal. Aussi dès que ces projets furent indiqués par

Marshall.

Clark

que présente

le projet de marcher sur le Tage

par Alcantara.

les ordres émanés du quartier général ils devinrent l'objet de violentes critiques, et d'un soulèvement d'esprit presque universel.

Il est vrai qu'ils étaient critiquables. Les rapports de rapports. Sans dire, comme les Itâteniens de Masséna s'empres- sèrent de le répandre jusque dans les rangs des soldats, que si on qu'au milieu les peuples deवाद-Rodrigo et d'Inda, les Anglais, trouvaient la Ykille-Castille ouverte, ils se hâteraient d'y pénétrer et couperaient de leur base d'opération toutes les armées françaises laissant en l'opération peu rentable de la part d'un général aussi prudent que lord Wellington, et du reste peu à cra-

nidre, car le maréchal Masséna par un pro<sup>^^</sup> retour en arrière l'aurait bientôt forcé de rep<sup>wfltf</sup> •\* frontière; sans aUégoer ces raisons pen sérieBses, i fallait se dennnder si en se portant sur le Tage on pourrait y vivre, si , en admettant qu'on p4t y nvi«, on y atteindrait le but assigné à l'armée dePorMr qui était de prendre Lisbomie et d'en chasser te ^ glais? Or une cruelle expérience venait à'^^f^^ qiltô sans la possessioD des deux riv^ du ^^ ne pouvait pas attaquer Lisbonne avec succès\* i en afet^ an opérait par U gaue^ du fl^»^^- \* devait ne pas avoir la droite, à iöM& V^^^ d' Alcantara on ne desceodit en se t^i^t ^ sur les deux rives\* Pour cela il aurait faUuuû!»' page de pont, qu'<m n'avait point, et en fto^ les mouvaasents par des routes latérales auA^^^ qui n'existaient pas. La possesâm deadeux ^^^^^ tait donc pas probable. De plus, avec quai^^ '^^^ hommes^ him qu'exceltente , on n'avait p^

FUENTÈS D'ONORO.

Manl84t.

lie forces poor agir offensîveiiiiDt. On aurait toujours eu besoin de la coopération de Tannée d'AndakMK :âej qu'on n'était pas beaucoup plus fondé à espérer quand on irait la chercher, que lorsqu'cm l'avait attendue à Abrantès. Si véritablement elle n'avait pas pu s'éloigner de l'Andalousie à cause des embarras qui l'y retenaient y elle ne le pourrait pas davantage quand on descendrait vers elle ; si , au contraire , elle ne l'avait pas voulu, on ne lui inspirerait pas plus <le dévouement de près que de loin. 11 n'était doue pas à présuma que dans cette nouvelle invasion du Portugal on atteignit le but plus que dans la précéilente. Tout ce qu'on pouvait, c'était de donner en» •core une fois la preuve de l'invincible opiniâtreté du vieux défenseur de Gènes. Cinquante

mille hommes <ie renfort, des vivres, des chevaux, un équipage  
ile pont, une autorité (^ie, un temps de repos, voilà ce qui eût été  
nécessaire pour recommencer ^vec chance de réussir la cam-  
pagne do Portugal, toutes choses que ne procurait poïst la résotu-  
tion de marcher sur Alcantara.

L'esprit rempli de ee projet qui le consolait de ses chagrins,  
Masséna en arrivant sur la frontière de la Vieille-€a8tille dirigea  
ses trois corps vers la Sierra lie Gâta , et leur assigna des c^ttton-  
nements calculés d'après la marche qu'ils auraiMit à exécuter  
prochainemenU II assigna au corps de Reynier comme lien <le  
repos Belmonte qui est aux sources du Zezire sur le revers sud de  
l'Estrella, au corps de Junot, Guarda

' \* ^ ' att projet

qui est aux scmrce du Mondego, et au corps de d^unenouveik  
Ney, Celoricoqui est un terrain pierreux, fort aride, oOénsive. fort  
pauvre, séparant les eaux de la Goa de celles

RéflisUnce

des lieutenants de Masséna

M«rs48ll.

du Mondego. Les instrucikms de Masséna, en ordonnant de se  
débarrasser des blessés, des malades, des bagages inutiles, d'ac-  
corder un peu de repos aux troupes, de faire venir les objets  
d'équipement nécessaires et les fonds de la solde, laissaient pres-  
sentir ses desseins ultérieurs. Il demandait notamment à Rey-  
nier, qui avait vécu plusieurs mois en Estrémadure, de le rensei-  
gner sur les ressources de ce pays. Bientôt le projet do Masséna  
ne fut plus un secret. Sa divulgation ne plut guère dans le corps

<le Reynier, qui n'avait pas eu lieu d'être satisfait de son séjour en Estrémadure, et qui s'attendait d'ailleurs à trouver le pays totalement épuisé. Elle ne put pas davantage dans celui de Junot, qui ne connaissait pas l'Estrémadure, mais qui n'avait pas envie de recommencer de sitôt une campagne aussi rude et aussi peu fructueuse. Dans le corps de Ney ce fut Wen pis encore\* Ce corps venait de supporter toutes les fatigues et tous les dangers de la retraite, ce qui du reste était juste, puisque pendant le séjour à Santarem il avait toujours été loin de l'ennemi et entièrement préservé de la disette. Mais il venait de souffrir beaucoup, ayant été obligé de garder ses rangs pendant la retraite, et ayant été ainsi privé de la liberté de fourrager. De plus, on lui avait donné pour lieu de repos un désert rocailleux, où ne se trouvaient ni pain, ni viande, ni légumes, où pour toute récréation il n'avait que la vue d'un ennemi bien nourri^ de c(mtinueUe&alertes d'arrière-garde, et des pluies torrentielles. Lui annoncer qu'après trois ou quatre jours d'immobilité et de famine dans ce lieu maudit, il serait réputé

#### FI EMÈS D'OÏORO. 617

reposé , et défilerait en vue de la Vieille-Castille pour descendre en Estrémadure , où il avait séjourné un instant à Tépoque de la bataille de Talavera, sans y rencontrer Tabondance bien que le pays fût viei^e alors 9 c'était le réduire au désespoir. Les généraux de division au nom de leurs troupes se hâtèrent d'élever la voix auprès du maréchal Ney, qui n'avait pas besoin d'être excité; ils le pressèrent de faire connaître leur détresse au général en chef, de lui montrer l'impossibilité de rester seulement qua\* rante-huit heures dans le lieu où on les avait placés^ l'impossibilité également de se remettre en marche sans avoir

reçu des vêtements, des souliers, de l'argent, des chevaux. Or, comme les vêtements, les souliers, l'argent, étaient à Salamanque, et les chevaux on ne sait où, il était peu vraisemblable que trois ou quatre jours, même dix, suffissent au ravitaillement de l'armée. Le maréchal Ney surtout était révolté de l'idée de faire une nouvelle campagne SoU3 l'autorité du maréchal Masséna. Enouragé par les plaintes qui s'élevaient autour de lui, par la popularité dont il jouissait dans son corps d'armée, il céda à un mouvement d'indocilité qui rappelait certains temps de la révolution, et qui, sous Napoléon, n'était concevable qu'en Espagne, au milieu de l'anarchie militaire naissant des privations, des revers et des distances. Le maréchal écrivit donc au général en chef une lettre dans laquelle, énumérant les sonfiârances inouïes de son corps d'armée, l'impossibilité où il était de vivre à Celorico, la nécessité de le laisser revenir sur la Goa, les inconvénients d'une nouvelle campagne sur le Tage, il réclamait

MarsISII.

Le maréchal Ney se fait l'interprète

CÎO3 chefs

de corps

auprès

dtg géftérai

en chef.

«t refuse

## Uÿŕ£ XL

d'obéir

à Tordre

de marcher

sur

le Tage.

formelieiBent la prodoeikm des ordres de FEmpereiir, et déclaratt que ^ ces ordres, comfie U le crayail, n'exifitaient pas, il se yerraît forcé de désobéir. Ce\* taii la un acte fort extraordinaire, et qui pro«ve a quel point le joug des kMs est néeeseaire en tout teiBps pour contenir les militaires dans la ligna dki devoir. Le maréchal Ney avait d'excellentes raisons pour improuver le mouvement sur le Tage , t»en que Amms sa dépêche il ne donnât pas les meilleures; cette im\* pixdMition il pouvait rexpriw oonfidentiellement au général en chef, si ce dernier lui demandât son avis, ou même sa»s qu'il )e demandât, mais exiger la communication des ordres de TEmpeur était une prétention des plus étranges, car il suffisait que le marédial Masséna fât général en chef pour qu'on dât lui obéir, qu'il eât ou non des instructions de l'Empereur, qu'il y suppléât, ou qu'il les modifiât à son grê« Loi seul en élaît juge, et n'avait à s'en expà^ quer qu'avec l'Bmpereur, sans avoir de compte à randbeanx officiers placés sovs son autorité.

Le maréchal Masséna était persuadé que TnidociUté de ses Mentenants, et parfois la tiédeur de Irar zèle, l'avaient empêché à Bnsao d'emporter la portion de l'ennemi, à Punbête de passer le

Tage, à Gondeixa de s'CTiparer de la li^iie du Skmd^o, à Ponte 'Mureelba ^ifin de s'arrêter sur la ligne de l'Alva. Il en était exm^péré, et s'il n'avait pa& éclaté pins tôt, c'était pour ne pas causer dans l'armée nn ébranlement qui eât été dangerrax pen^hmi la re« traite. Mais, tiré de son laisser aller habituel par te dernier acte du maréchal Ney, il {Mrit instantanément suppir- ter its la résolution de lui arracher son épée en présence de

LeanéclMI

FUENTtS D'ONORO. «19

tcnte rawnée. Il adressa à ce maréchal une dépêche

Ifara IftI I

dans laquelle s'étonnant de la lettre qu'il en avait reçue, et ne daignant pas répondre à la prétention de «^«'stances connaître les instructions de TEmpereur, il lui réité- naDts , retire raît ses ordres antérieurs, relatifs à un mouvement Ney son comsur le Tage, et lui demandait s'il persistait dans son °^^^"^^\* refus d'obéir. Le maréchal Ney, apercevant trop tard, d'après cette interpellation péremptoire, à quoi il s'était exposé , aurait voulu revenir sur une démarche irréfléchie, mais, se voyant mis à une sorte de défi devant son état-major, la pire espèce des cours, il ne l'osa pas, et insista, en termes qui quoique plus convenables étaient encore inadmissibles, pour obtenir la coBumunication des ordres de l'Empereur.

Devant cette persistance, >bsséna ne différa plus. H enjoignit au maréchal Ney de quitter sur-le-champ le 6\* corps et de se rendre dans l'intérieur de l'Espagne pour y attendre ce que l'Empereur statuerait à son égard; il ordonna au général Loison,

comme au plus ancien des divisionnaires du 6<sup>e</sup> corps, d'en^ prendre le commandement, et défendit , sous la menace des peines attachées à la révolte, d'obéir au maréchal Ney. Los complaisants qui en &ittant l'illustre maréchal l'av^ent entraîné à une insubordination regrettable, sentant leur misérable coterie brisée par l'énergie du général en chef, auraient voulu maintenant décider le maréchal à céder. Mais la fierté de celui-ci, déplorablement engagée, ne le permettait guère. Une occasion de revenir s'offrirait, il est vrai. Les Anglais ayant reçu leurs convois de vivres, s'étaient de nouveau mis en route, et, après avoir abandonné quelques jours les traces de l'armée

Mar^l844.

française, venaient de reparaître avec rinfeniion apparente de les suivre. La présence de rennemi fournissait un prétexte d'honneur de ne pas quitter le commandement du 6<sup>e</sup> corps. Le maréchal Ney, protestant contre Tordre qui le frappait, écrivit au maréchal Masséna qu'à l'approche des Anglais il croyait devoir ne pas s'éloigner de l'armée. Néanmoins Le maréchal moi<sup>us</sup> Masséna, devenu inflexible, réitéra l'ordre et abandonne au général Loison de prendre le commandement du

^^^d^ZT O<sup>e</sup> corps. Le maréchal Ney, cette fois, faisant suc-



(lu 6c corps céder à un moment d'erreur une louable soumission^

quitta le 6<sup>e</sup> corps où il laissait d'universels regrets,

n'aurait aucune disposition à la révolte.

Ce sacrifice douloureux ayant été fait à la discipline , on put remarquer chez les troupes moins d'indocilité de langage , mais pas plus de goût pour renouveler sur le Tage des tentatives qu'on regardait comme funestes à l'armée , et inutiles aux desseins de l'Empereur. On était résigné sans doute à obéir, mais avec une véritable haine contre ceux qui exigeraient une telle obéissance. Quoique Masséna, dur pour les autres comme pour lui-même, tint peu de compte , et même trop peu de ce qu'on appelait la souffrance, il avait pourtant consenti à rapprocher le 6<sup>e</sup> corps des places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo, afin de puiser dans leurs approvisionnements de quoi fournir la ration qui manquait aux soldats. On commença donc à vivre aux dépens de ces places.

Triste état Malheureusement le dénuement du pays dans lequel on arrivait, égalait celui des troupes qui venaient s'y refaire. Le général Gardanne, chaîné de

FUENXÈS D'OSORO. 611

veiller sur les derrières de l'armée de Portugal et de

réunir des approvisionnements, n'avait pas eu l'autorité suffisante pour s'en procurer. Le général Drouety commandant du 9<sup>e</sup> corps (c'était le titre donné aux anciennes divisions d'Essling), n'avait eu que le temps de paraître , puisqu'il était immédiatement entré en Portugal, et n'avait fait que consommer le peu qu'on avait recueilli. A la vérité, quelques-uns des marchés passés

à l'époque du départ de l'armée, en septembre dernier, s'étaient exécutés, mais à Salamanque, et une partie des grains achetés ou requis se trouvaient sur des charrettes abandonnées, le long des routes de Salamanque à Ciudad- Rodrigo. Le surplus avait servi à nourrir les divisions Conroux et Claparèdo. A peine restait-il dans les places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo un faible approvisionnement de siège pour des garnisons de médiocre force, et cet approvisionnement ne pouvait manquer d'être bientôt dévoré par le 6<sup>e</sup> corps. Une nouvelle mesure que Napoléon venait de prendre avait encore aggravé, en le compliquant, ce triste état de choses. Il avait nommé le maréchal Bessièrcs (duc d'Istrie) commandant de tout le nord de l'Espagne. Voici quels avaient été ses motifs.

Frappé de l'inconvénient d'avoir des comman- Nouvelles  
liants différents à Burgos, à Valladolid, à Léon, à ""rl^r Sala-  
manque, mécontent en particulier du général <^ia prince Keller-  
mann, dont il blâmait l'administration, et dont Beesicres, il ne  
goûtait pas les critiques trop hardies , Napoléon com^dant avait  
voulu réunir toutes les troupes dispersées dans ^^dul^ord^^\*  
le nord de l'Espagne sous la main d'un seul com- ^^ l'Espagno.  
mandant en chef, qui devait avoir sous ses ordres les

IUn48l4.

Fromesscs

nombreuses

du maréchal

Bessièrcs à

Maââcna.

provinces de Castille, de Burgos, de Valladolid et de Zamora et de Léon. Il avait choisi pour cette occasion élevée le maréchal Bessières, parce que ce général avait déjà servi dans le régiment de la Péninsule, où il avait remporté la brillante victoire de Rio-Seco, et parce qu'il était en outre à la tête de la garde impériale. Le plus gros corps de troupes dans cette région étant celui de la jeune garde, qui était fort de 47 mille hommes environ et résidait à Barges, Napoléon n'avait pas cru pouvoir mieux faire que d'y renvoyer le commandant supérieur de sa garde. Le duc d'Angoulême était déjà installé à Burgos au moment où l'armée de Portugal rentrait en Vieille-Castille. Masséna lui avait écrit pour lui annoncer sa venue, ses besoins, ses projets, son court séjour dans le nord de la Péninsule, et lui demander des secours immédiats en vivres, en munitions et en chevaux. Le maréchal Bessières était un fort brave homme » un excellent officier de cavalerie, originaire de Gascogne, promettant beaucoup, ne tenant pas ce qu'il promettait, s'agitant volontiers, du reste probe, spirituel, et profitant d'un dévouement connu à Napoléon pour lui dire souvent des vérités utiles. Il n'avait pas manqué, comme tous ceux qui reçoivent un commandement en Espagne, de peindre au vrai l'état déplorable des choses, le grand nombre des guérillas, l'extrême souffrance des peuples, l'ancienne haine profonde pour nous, les misères de l'année, et surtout cette circonstance singulière de voitures de blé abandonnées, faute de chevaux, sur la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo. Naturellement il avait accompagné ces vives peintures de rengaine

Ji«r6l844.

FUENTES D'ONORO. 6«3

ment un peu présomptueux de reu^tre bientôt Tordre dans ^e chaos. Quoiqu'il témoignai pour Ma»eéna beaHooiip de déférence et d'admirati(m, il avait adressé à Psarîs des rapports peu avantageux sur ce qui venait de ae passer en Portugal, se basant sur le plus fronpeur des témoignages , celui d'une armée mécontente; et tandis qu'il écrivait de U sorte à Paris 9 il avait prodigué personnellement k Masséna les asaitrances du plus complet dévouement, et lui avait (mi espérer des secours , qu'au surplus il lui aurait fournis volontiers , s'il avait eu le talent de se les procurer. Provisoirement il avait commencé par prendre à Saïamanque une partie des sommes qui s'y étaient accumulées pour la solde de l'armée, et pffiT les employa en marchés de blé d'un succès douteux, de manière que la dispersion des fonds avait devancé le service annoncé , et qu'au lieu de vivres il n'avait envoyé à l'armée de Portugal que des çromesses fort chaleureuses.

Après quelques jours d'attente sur la frontière de te maréchar la Vieille-Castille , Masséna ne voyant rien arriver, ne ^ym recevant en même temps de Reyniea- et de plusieurs despSSLses autres de se» lieutenants des détails peu rassurants J\*" maréchal sur les ressources qu'on pouvait se promettre en Es-reconnaissant

., , ^ ! • • 1 ... l'impossibilité

trémadure, voyant dimmuer les approvisionnements de se procurer de Ciudad-Rodrigo et d'Ahnéida avec une telle ra- ^^^V^^, ' pidité qu'il y avait danger à s'éloigner de ces pla- p^^ m<wices, qui ne pourraient pas vivre au delà de trois ou oùensif, quatre semaines si on les laissait bloquer par l'en- "^^^ue""^ neaû, voyant sa cavalerie et son artillerie sans che- ^'^J^^^^

vaux, et les esprits toujours plus exaspérés contre la pensée d'une nouvelle campagne sur le Tage,

Mars 1841.

en LIVRE XL-

Masséna renonça enfin au projet qui depuis la perte successive des lignes du Mondego et de l'Alva , était devenu le seul adoucissement à ses chûns. Dès ce moment il n'y avait plus moyen de dissimuler cette douloureuse retraite, ni de lui doimer uneauto^ signification en se portant sur Alcantara; il fallait avouer qu'après une marche hardie sur Lisbonne , après un séjour opiniâtre de six mois sur le Tage, on avait Hé obligé, comme les deux armées qui s'étaient antérieurement avancées en Portugal , d'évacuer cette contrée si peu favorable aux armes françaises.

Le maréchal Masséna fit partir sur-le-champ pour Paris un officier de confiance afin d'exposer à Napoléon les événements de la retraite, les causes qui avaient empêché son établissement sur le Mondego, celles qui empêchaient sa nouvelle marche sur ie Tage , et les scènes regrettables qui s'étaient passées entre lui et le maréchal Ney. Cet officier devait demander des secours, des ordres, tout ce qu'il fallait enfin pour recommencer immédiatement la campagne. On n'eût pas dit que cet illustre vétéran, accablé de fatigue, abreuvé d'amertumes, eût éprouvé le moindre dégoût, tant il conservait de fermeté et derésolution, 11 réclamait non du repos, mais des moyens d'agir. Il n'avait pas encore alors reçu de réponse à la mission du général Foy , qui avait été chargé d'expliquer le mouvement du Tage sur le Mond^o. Cantonnement En même temps il fit rentrer l'armée en Vieillede Portugal

CastiUc. Il la distribua entre Âlméida, Ciudad-ito- AhncTdaTciu-  
^"g^î Salamau^uc, Zamora, dans des cantonnedad-^rigo ments  
où elle pût se refaire, et ensuite il se rendit satamanque. de sa  
persouuc à Salamanque pour essayer d'impri-

mer par sa présence quelque activité à radminis-

tration de l'armée. Il espérait, en se rapprochant, obtenir  
quelque chose de la remuante activité du maréchal Bessières , qui  
ne cessait de se proclamer son lieutenant très-affectionné et très-  
soumis.

Pendant la retraite dont on vient de lire le récit , Évéoemenu le  
maréchal Soult avait continué et achevé le siège ^" p^ndant^^  
de Badajoz, conduit d'abord avec une grande len- J\*?^!^ teur,  
et^ans les derniers jours avec une remarquable eétérité. Le fort  
de Pardaleras avait été pris le 1 1 février, et en ayant acquis dès  
cette époque ce point d'appui si rapproché de l'enceinte, on  
n'était pas encore parvenu dans les premiers jours de mars au  
bord du fossé, où, d'après toutes les règles de l'art, et vu la force  
de la place et de la garnison, oa aurait dû être en six ou huit  
jours. Il est vrai que \à bataille de la Gevora avait été livrée dans  
l'intervalle; mais, d'après le journal du siège, elle n'avait détourné  
les troupes que pendant trois jours, et encore n'avait-elle fait que  
ralentir les travaux sans les suspendre. Si le temps avait été em-  
ployé devant suite du si\* ge Badajoz comme il l'avait été dans les  
autres sièges ^ exécutés en Espagne , si à partir de la prise du fort  
de Pardaleras la place eût été emportée en douze bu quinze jours,  
l'armée d'Andalousie aurait pu être libre du 23 au 26 février, et le  
secours demandé par le maréchal Masséna , ordonné par Napo-  
léon , aurait pu arriver en temps utile, puisque le maréchal Mas-  
séna ne quitta les bords du Tage que le 7 mars ^ . Res-

\* Dans son ouvrage sur les divers sièges de Badajoz , le général Lamare exprime l'opinion suivante :

« Parmi les beaux faits des assiégeants , nous ne laissons pas échapper de

Tome XII. 10

## MV84M

616 LIVRE XL.

« Tout d'abord, à la vérité, le danger de s'éloigner de l'Andalousie pour s'enfoncer en Portugal, danger cent fois moindre cependant que celui auquel on allait se voir exposé, lorsque les Anglais, débarrassés du maréchal Masséna, pourraient se jeter en masse sur le maréchal Soult. Quoi qu'il en soit, le 3 ou le 4 mars on tombait à peine au bord du fossé. En y arrivant on vit de nouvelles batteries que les assiégés élevaient des tranchées

vers \*

de l'Andalousie vers l'intérieur des bastions, de manière à  
être de Portugal, . . . ». », a,

« brusque qu'un bastion pris, on aurait été arrêté par un re-

« péril pour le tranchement en arrière. A cette vue (» se hâta de

« » à », changer la direction de la batterie de brèche, et de

la faire porter sur la courtine (la courtine est le mur

qui relie les bastions entre eux), en sorte que Tas-

» trou?er aussi des fautes, et la franchise avec la^oeUe noos  
altowlea » exposer justifiera les éloges que nous Tenons de leur  
donner.

» Noos n^ons cependant pas le dessein d'catrer dans m exao-  
MBilé- » taillé de toutes celles gai oat étécommisfs , car, pawy  
parveair, il » laudrait suivre les attaques jour par jour, et rédiger  
pour ainsi ^are » une nouvelTe relation; nous nous bornerons  
donc à signaler celles qui » Bias paraissent les plus graves.

» Yoid en peu de mots leur expoae : D'abovd la canse priacifa-  
leipiâa » autant prolongé la durée du siège vient de ce que le pre-  
mier point » d^attaque des assiégeants , orïni du centre , fvt nal  
choisi. Le généFal » Léry auiaHdé pi wJÉcr de Tavintage que M  
nlfraît la position «nanAe » du bastion dont le revêtement, vu en  
partie de la campagne, n'hait » protégé alors que par un simple  
chemin couvert, diriger rapidement » aar ce bastton une vigonr-  
cuse attaque et cheariner en capitale jna- » qn'anx ^acis, de ma-  
nière à canronner le chemin oovrart tm naaiM ée » huit jours.  
Pendant cette opération, une seconde attaque aiunit été »  
conduite également vers Pardaleras , pour éteindre les feux de ce  
fort » et Penlevar ée vive force.

» Dans cette hypothèse , les règles du métier lui faisaient une  
lot d^m- »vrir la première parallèle à don aoi» mètres des  
fnints(l,Sf 2,3) et » du fort Pardaleras , en appuyant fortement,  
par de hoMM » la guicfae de la pnrallèM la Gvadiana , et la dnite  
an CataBaon.



## FUENTtS D'ONORO. 6t7

«aut doDné on «e trouvât dans rinlérieur même de la I plaça.  
A meaore cpi'on approchait de Tenoeinte, les

I feux.de Tennemi, plus concentrés sur le même point,  
I plus faciles à diriger, étaient d'ime violence extrême,  
bouleversaient les têtes de sapes, renversaient les  
épaulements dans les trandiées, et tuaient ou Mes\* I «aient de  
50 à 60 hommes par jour. Mms les non-

I velles reçues de divers côtés faisaient une loi de  
I surmonter tous les obstades« Les unes venues d'An»  
I dalousie apprenaient que le marédial Victor se trou»  
vait daas le plus grand péril , qu'une armée fSormée I en avant  
de Gibraltar avec des troupes malaises et

^ espagnoles tirées de Sicile, de Gibraltar, de Cadix,  
^ marchait sur ce maréchal, qui n'avait pas plus de  
^ 7 à 8 mille hommes à leur oj^poser; que le gêné-

» Ob eoBçoit qpe et plan d^attai|iie eM été préférable à erini  
qtd M » adopté, et qu\*on aurait vraisemblablement épargné  
beaucoup de temps » et de pertes, en hommes et en ninnitions de  
guerre, si Ton eût su pro- » fiter des avantages qu^il présentait.

» Bien que la défense des Espagnols ait été courageuse , que la  
rigueur » de la Mfson , les plaies continuelles, les inondations qui  
submergeaient » Mt frifhéfi, le mnnfue 4e vivrea, les sorties mal-

tipléet , Parrivée » de Meiktebal , la bsinille de U Oerom, et le petit DMobie de tnwW » leurs, aient esntrarié et retaidé les opérations du siège, nonsderons «cepeiriant dire qn\*\*Hrtre les làutasco—Mises dans UdirecMsn des ntlà. » qMs,SMCdelapartdt génie, soit de la psftde rartUMs, to siège de ' M Bad2JoxaétémenéaTeclenteur,et4|nel\*annéeapeidttanniMasliwt

» Jours àtmaâ. eette plaee; temps précieux fui aurait peut-être permis » au duc de Daiwatie d^ppred^r des mes daTige,«tde sÉiangerla »  
sériedesmalheuci^StthraitlaretnitederarméedePortnsy.»

(Melatim des SU^es ei Défitues de Bmdé^i, d^Otti^mça et de Campo-Mayer, m itll el 1811 , par les troupes fnnçalses de narmée 4n MUI es Espa^M , ssM les oïdms ée M. le maiédMl dne de Ua-laMlie, par le génénlLaniara. Paris, isr7. Pages S2 et sa.)

L'opinion de Napoléon est diflérente, quoique dans le Même seas, et il croyait qu^on aurait pa s^emparer de Dndi^ dès le HMis de janvier. Il «st vrai que c'était en prenant les opérations de pins kaut, et «n sh|h

Jiaf64844.

MarslS44.

6» LIYltE XL.

rai Sébastiani, au lieu de se tenir toujours à portée de secourir le maréchal Victor, avait au contraire dirigé ses principales forces vers le royaume de Murcie, qu'il y avait donc grand danger de voir le siège de Cadix levé, et Tinmiense matériel réuni pour ce siège détruit. Les autres nouvelles apportées des environs de Lisbonne annonçaient que les Anglais faisaient un mouvement vers

les places de l'Estrémadure, que déjà un millier d'homme avaient pami devant El vas, et qu'une année anglaise, probablement celle de lord Wellington lui-même, s'avancait pour interrompre le siège de Badajoz^ ce qui, d'accord avec d'autres bruits, donnait lieu de croire que le maréchal Masséna avait enfin été ccmtraint de se retirer du Tage sur le Mondego ou sur la

posant que le mârédial Soult serait parti beaucoup plus tôt de Sé^ille pour se porter en Estrémadure.

Voici la lettre qu'il écrivait à ce sujet :

« Au major général.

« Paris, 5 février 1811.

» ÉcrîTes au duc distrie pour lui anaonoer, en lui earoTinl le

•• Mcniteur, qu'ii trouvera là les dernières nouvelles que nous avons du M Portugal, qui paraissent être du 13 ; que tout parait prendre une ooa- » leur avantageuse ; que si Badijoz a été pris dans le courant de janvier, n le duc de Dalmatie a pu se porter sur le Tage, et fodUter la constmc- » tkm du pont au prince d'Essling.

1» Il devient donc très-important de faire les dispositions que j'ai or- » domées ain que le général Dronet, avec ses deux divisions, puisse » être tout entier à la disposition du prince d'£ssliag.

» Écrivez en même temps au duc de Dalmatie pour lui foire connaître » la situation du duc distrie , et pour lui réitérer Tordre de favoriser le » prince d^Esslittg dans son passage du Tage; que f espère que Badi^ M aura été pris dans le courant de janvier, et

que la jonction avec le » prince d'Essling sur le Tage aura ou lieu avant le 20 janvier ; que si M cela est nécessaire, il peut retirer des troupes du 4<sup>e</sup> corps ; qu'enfin M tout est sur le Tage. »

Coa. On était donc menacé de la prochaine défaite —

du maréchal Victor, de la levée du siège de Cadix , et peut-être même de l'apparition de l'armée anglaise, qui n'ayant plus affaire au maréchal Masséna allait tourner ses forces contre le maréchal Soult réduit à 15 ou 46 mille hommes sous les murs de Badajoz. C'était une première punition de la faute qu'on avait commise en ne réunissant pas le 4<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> corps sous Cadix, et en ne brusquant pas le siège de Badajoz pour courir avec le 5<sup>e</sup> sur Abrantès. Que la faute fût imputable à l'état-major général de Paris qui avait mal coordonné l'ensemble des mouvements, ou à l'état-major d'Andalousie qui avait mal exécuté les ordres de Paris, les conséquences, comme il arrive toujours à la guerre , où la justice du résultat est si prompte, les conséquences se faisaient déjà cruellement sentir.

A la réception de ces nouvelles, le maréchal Soult contestations se transporta dans les tranchées accompagné du maréchal Mortier et des principaux officiers du génie et de l'établissement de l'artillerie. Il leur déclara à tous qu'il voulait être de la batterie en quarante-huit heures dans Badajoz. On annonçait que la batterie de brèche serait prête le lendemain, et qu'en quelques heures elle aurait renversé la courtine de manière à rendre l'assaut possible. Mais le général de l'artillerie contredisant, suivant la coutume, celui du génie, prétendit que la batterie de brèche serait exposée à rencontrer le sommet de la contrescarpe, que dès lors elle ne plongerait pas assez pour atteindre le

pied du mur qu'il s'agissait d'abattre, et que la brèche pourrait bien n'être pas praticable. Il aurait fallu deux jours pour arriver

par un boyau à la contrescarpe, afin d'en démolir

le sommet. Une vive discussion s'engagea k ce sujet

^^^ entre le génie et rartillerie, et le marédial Soult la

^^ trancha en décidant qu'on irait abattre à la main

contestations. , \_ \_ \_ » \*\*\* .

le sommet du mur de la contrescarpe\* Les officiera du génie soutinrent qu'il serait imposable d'exécuter un pareil ouvrage à découvert, sons les feux de la place; mais le maréchal , aiguillon- né par les nooyelles reçues, n\*admit pas les objections, et décida que le soir même un détachement de soldats du génie, se cou- vrant de la nujt à défout d'autre chose^ irait abattre une portion du mur afin que la bouche des canons pût plonger davantage dans le fossé. A sacrifier ainsi la vie des hommes poiou\* aller plus vite, il eût mieux valu le foire huit jours pluft tôt. On se sépara pour procéder à l'exécutioB de l'ordre donné. Uni officier du gé- nie, le capitaine Gillet, mit à exécuter cet ordre l'orgueil que de vaillants militaires mettent quelquefois à foire ressortir au prix de leur sang les erreurs de leurs chefs. A minuit il alla avec vingt- cinq sapeurs du génie se placer à découvert sur la contrescarpe, et en attaquer la crête à coups de pioche. Au premier bruit du fer sur Uk pierre, l'ennemi, qui était aux écoutes, fit pleuvoir une grêle de balles sur les braves gens qui se dévouaient ainsi à la dis- cipline militaire. Eq quelques instants seite sapeurs sur vuigt^cinq furent tués ou blessés, les autres dispersés. Le capi-

taine Gillet rentra seul, justement fier d'avoir primé au péril de sa vie combien son arme avait eu raison dans cette controverse.

La brèche Immédiatement après on ouvrit le feu de la bat-

FUENTÈS D'ONORO.

terie de brèche, et la démonstration fut complète. Quoi qu'en eût dit l'Artillerie, les canons portaient assez bas pour démolir le mur, et bientôt ils en firent descendre les débris dans le fossé. Malgré un feu terrible de la place, les officiers de l'Artillerie, rivalisant de bravoure avec ceux du génie, continuèrent leur œuvre de démolition, et le 40 la brèche fut déclarée praticable. Le maréchal Soult, qui venait de recevoir de l'Andalousie et du Portugal des nouvelles plus inquiétantes encore, ne voulut pas perdre un instant, et fit sommer le gouverneur qui avait succédé au brave Menacho, tué pendant le siège. Ce gouverneur sentait le danger de la résistance, mais cherchait à parlementer, parce qu'il était informé de l'approche de l'armée britannique. Le maréchal Soult, n'entendant pas se laisser abuser, ordonna l'assaut pour quatre heures de l'après-midi. Les colonnes d'attaque furent disposées dans les tranchées, et elles étaient prêtes à s'élancer sur la brèche quand on vit flotter le drapeau blanc, signe de la reddition de la place.

Ne se flattant pas de résister à la vigueur de nos soldats, les Espagnols avaient consenti à se rendre, l'en qu'ils comptassent sur de prompts secours. Nos troupes entrèrent le lendemain 11 mars dans Badajoz, ayant les deux maréchaux Soult et Mortier en tête. On fit 7,800 prisonniers, on trouva dans les magasins beaucoup d'artillerie et de poudre, et, ce qui eût été quelques jours auparavant fort précieux pour l'armée, deux équipages de pont.

Cette conquête avait coûté 42 jours de tranchée ouverte, temps bien considérable si on le compare à la durée

Mars 1812

étant praticable, on prépare

la reddition de Badajoz.

63 « LIY » E XL,

des sièges de Ciudad-Rodrigo, de Lérida, de Tor-

tesse 9 et même à celle du siège de Tarragone qui eut lieu bientôt après.

Après le retour du maréchal Soult eut-il consacré deux

du maréchal . . , \* . ^

seulement quelques jours au sommet de faire réparer, armer, approvisionner Andalousie ^^^ Badajoz, afin de tenir tête aux Français, qu'il songea à se reporter vers Cadix, ayant les plus grandes inquiétudes sur ce qui se passait de ce côté. Il laissa au maréchal Mortier environ 7,500 hommes d'infanterie, 600 de cavalerie, quelques centaines d'artillerie et du génie, le tout ne s'élevait pas à plus de 9 mille hommes, avec la mission de mettre Badajoz en complet état de défense, et de garder la frontière d'Éstrémadure le mieux qu'il pourrait, sauf à se jeter dans les places espagnoles et portugaises qu'on venait de conquérir, s'il n'avait pas d'autre ressource. Entré dans Badajoz le 11, le maréchal Soult en partit le 13 pour Séville, avec 7 mille hommes à peu près, afin d'aller au secours du maréchal Victor, qui avait eu, disait-on, un combat des plus rudes à soutenir contre les Anglais. Voici en effet ce qui s'était passé dans les environs de Cadix.

Craignant toujours la concentration de nos forces sur le Tage , les Anglais avaient résolu de se d(Hiner tant de mouvement entre Murcie, Grenade, Gibraltar et Cadix, que les Français retenus en Andalousie n'osassent pas en sortir, même eussent-ils pris Badajoz. Le plan était fort bien conçu, et des fautes multipliées de notre part leur en avaient singulièrement facilité l'exécution. Murât à Naples, après avoir tout préparé pour une descente en Sicile, ne trouvant pas ses moyens suffisants, avait

Mart4844.

FUENTÈS D'ONORO. «33

ajourné l'expédition projetée , ce qui était tout simple; mais il avait eu le tort, au lieu de tenir son armée toujours rassemblée près du détroit de Rfessine , de la disperser, et de revenir de sa personne à Naples, en annonçant l'abandon du projet de descente, tort que Napoléon avait sévèrement blâmé, et qui avait laissé aux Anglais la liberté de détacher 4 à 5 mille hommes de leurs meilleures troupes pour les envoyer à Gibraltar. Ces troupes, jointes Événemenu à quelques autres qui étaient déjà à Gibraltar, à ^J^^j, une partie de la garnison de Cadix, s'étaient réunies au camp de Saint-Roch, au nombre de 8 à 9 mille Anglais et de i 2 mille Espagnols, ce qui composait une armée de SO mille hommes environ. S'il n'y avait eu dans ce rassemblement que des Espagnols, si peu redoutables en rase campagne, quoique si braves dans la défense des places, le danger n'eût pas été grand , mais la présence de 8 à 9 miire Anglais rendait la nouvelle armée imposante, et il ne fallait pas moins que la jonction du général Sébastiani avec le maréchal Victor pour lui tenir tête. Par malheur, d'après le plan des Anglo-Espagnols, ' le général Blake s'était montré fort remuant à Murcie, et y avait attiré le général



Sébastien, qui, se laissant prendre au piège, s'y était dirigé, et n'avait envoyé qu'une faible colonne de quelques centaines d'hommes à Tarifa, une autre de 12 ou 15 cents à Ronda. Ces colonnes isolées, privées de direction, ne pouvaient être d'aucun secours au maréchal Victor. (Voir la carte n° 43.)

L'armée anglo-espagnole sortie de Gibraltar de- Arméesortie  
vait feindre une marche vers Medina-Sidonia, comme de\* cad».

MMlt4«.

S3A LIVAE XL.

si elle avait voulu pénétrer dans l'intérieur de l'Andalousie, puis se rabattre brusquement sur l'île de Léon, et tomber sur les derrières du maréchal Victor, tandis que la garnison restée dans Cadix Taltaquerail de front, et tâcherait d'élever tous les petits camps qui formaient la ligne d'investissement. La flotte devait en même temps tenter des débarquements dans la rade, pour s'emparer des redoutes élevées par le maréchal Victor le long de la mer.

Ce plan avait été parfaitement suivi, et sans l'énergie du maréchal Victor il aurait pu amener des conséquences extrêmement malheureuses pour nous. Obligé de garder ses principales redoutes, d'échelonné quelques troupes entre Cadix et Séville, affaibli par les maladies de l'été, le maréchal Victor n'avait pas plus de 8 mille hommes disponibles. Il ne laissa dans les divers postes de la ligne d'investissement que le moins de monde possible, dirigea 2,500 hommes de la division Villatte vers Saint-Pétri pour refouler dans l'île de Léon la garnison de Cadix qui faisait mine d'en sortir, et avec 5 mille hommes des divisions Leval et Ruffin qui lui restaient, avec 500 chevaux, il marcha par sa

gauche/ dans la direction de Gibraltar, à la rencontre de l'armée  
^memie dont il ignorait la force\*

Pendant ce temps les AngkEspagnols, après avoir fait une démonstration vers Caja-Vie^ sur la route de Medina-Sidonia , s'étaient rabattus sur le rivage de la mer, et s'étaient portés par Conil et la tour de Barrossa vers Santi-Petri , on ils espéraient donner la main à la garnison de l'Ile de Léon, pour tcHuber ^dsuite sur les Français enfermés dans leurs

lfm4S44.

FUENTÈ8 lyONORO. 635

lignes. Mais les comlnnaisois du maréchal Victw avaiéat déjoué tous leurs calculs.

Le 3 mars 9 le général Yillatte ayœat surpris les combat Espagnols qui venaient de jeter un pont sur Textré- ^ ^" ^»»«mité du canal de Santi-Petri, et qui avaient déjà passé le canal, les rejeta dans File de Léon avec perte d'une centaine de morts , d'une centaine de noyés 9 et d'environ 400 prisonniers. U prit ensuite position près du canal , attendant l'apparitiott de l'armée anglaise, à la recherche de laquelle était allé le maréchal Victor. Le 4, en effet, on avait su qu'elle cheminait le long de là mer, et le 5 on l'avait vue paraître sur des hauteurs sablonneuses, ayant la mer à dos, la gauche vers Santi-Petri, la droite vers la tour de Barrossa. Si les Français avaient disposé en ce moment de forces suffisantes, cette armée dit été enlevée en entier, car attaquée de front par le maréchal Victor et acculée par lui à la mer, n'ayant d'autre issue que le passage du canal gardé par le général Villatte, elle n'aurait eu aucun moyen de retraite, et se serait vue réduite à capituler. Quatre ou cinq mille hommes du général Sébastiani arri-

vant dans ces circonstances auraient produit d'immenses résultats : la reddition de Cadix aurait pu s'ensuivre immédiatement.

Le maréchal Victor, le 5 au matin, n'hésita pas à prendre l'offensive avec les 5 mille hommes qu'il avait sous ses ordres. Laisant à sa droite le général Villatte, qui en occupant les bords du canal attirait à lui une partie des forces ennemies, il se dirigea vivement sur les hauteurs sablonneuses qu'occupaient les Anglo-Espagnols. Par malheur notre artil-

lerie.

lerie, mal attelée, et se traînant à peine dans ces sables marécageux, ne put pas rendre tous les services qu'on aurait dû attendre d'elle; quant à l'infanterie, formée en deux colonnes sous les généraux Levaillant et Ruffin, elle attaqua avec impétuosité les lignes anglaises, après avoir essuyé à bout portant des feux meurtriers. Elle renversa la première ligne sur la seconde, mais elle s'arrêta voyant trois lignes encore à enfoncer, car les Anglo-Espagnols négligeant le général Villatte étaient venus se masser les uns derrière les autres, et présentaient quatre lignes rangées parallèlement. Il n'y avait pas chance de battre 20 mille hommes avec 5, surtout lorsque dans les 20 mille il y avait 9 mille Anglais. D'ailleurs si l'ennemi avait eu environ 2 mille hommes blessés ou morts, nous en avions près de 1,200, et nous courions un grand danger en nous acharnant à continuer ce combat. Le maréchal Victor prit donc position un peu en arrière, attendant le général Villatte qu'il avait ramené à lui, et prêt, malgré tous les périls, à renouveler la lutte, si l'armée débarquée voulait quitter le bord de la mer pour pénétrer dans l'intérieur de l'Andalousie.

Intimidés Les ennemis, demeurés deux jours immobiles, du'^lwS ï'^osaient pas recommencer le rude combat qu'ils Victor, avaient eu à soutenir, et ils craignaient en outre

les Anglais ' ^

rentrent dans s'il arrivait des rcuforts au maréchal Victor, d'être et(^dix. précipités dans la mer. Ils finirent donc par battre en retraite , renonçant à faire lever le siège de Cadix. Nous avions perdu dans cet étrange événement cinq pièces d'artillerie embourbées au milieu des sables , et privées de leurs chevaux tués à coups de fu-

sil. Du reste ) Tenneini ne les avait point emmenées. La flotte anglaise avait enlevé deux de nos redoutes, gardées chacune par une vingtaine d'hommes; mais deux jours plus tard nous les avions réoccupées.

Quand le maréchal Soult fut de retour en Andalousie il trouva tout réparé, le siège de Cadix maintenu, mais un triomphe des plus décisifs manqué, faute d'avoir su réunir à temps le général Sébastiani au maréchal Victor. Ainsi par une série de foutes, dans laquelle le maréchal Masséna avait certainement la moindre part, bien qu'on fût disposé à jeter sur lui tous les revers de cette campagne , on avait failli prendre, mais on n'avait pas pris Lisbonne et Cadix, et, loin d'avoir expulsé les Anglais de la Péninsule, on les laissait maîtres du Portugal, et en mesure de nous disputer même l'Andalousie.

Le maréchal Soult, en effet, malgré la conquête de Badâgoz, malgré l'énergie déployée dans le combat dé Barrossa, se trouvait dans la position la plus critique. Après les combats qu'il avait livrés, le maréchal Victor avait à peine de quoi maintenir le blocus

de Cadix ; le maréchal Mortier^ laissé à Badâyo<sup>z</sup> avec quelques mille hommes, était réduit à la nécessité de s'y enfermer, ou de s'en éloigner; Badajoz, récemment assiégé et occupé par les Français, allait être immédiatement assiégé par les Anglais, et probablement réoccupé par eux s'il n'était secouru par une armée capable de tenir la campagne; enfin le maréchal Soult n'avait sous la main que 7 ou 8 mille hommes amenés de l'Ëstrémadure, ot arrivés vers Cadix lorsqu'on n'avait plus besoin d'eux : où prendre de quoi élever ce faible corps

Kars49H.

Situation

critique

du maréchal

Soult depuis

la retraite

de rarmce

de Portugal .

aux proportiôM d'une armée, afin de relowiKr es

Estrémadure, et de recueillir le détachemeiU en maréchal Mortier, qui probablement devait être réduit à quelques débris après avoir fourni la garnison de Badajos? C'était dans le i' corps évidemment qu'il aurait falhi dierd^r quelques renfinls; mais comment ce corps oMigé de garder Grenade, d'observer Murcie, d'aider Victor, aurait-il pu encore offrir au maréchal Soult les éléments d'mie armée active assez forte pour sauver Badajoz?

Ses demandes Dévofé d'inquiétudes , le maréchal Sovlt ae liila tamrSüirid d'écrire au roi Joseph qu'il avait peu ménagé, an qu'à Paris, marécha] Ihfosséna qu'il avait peu secouru , poor demfimler à tous de bons oflices et des secours ! U écrivit à Paris pour qu'on lui restituât les bataillons de marche retenus p«r les armées du centre et du nord, pour qu'on lui envoyât un renfort de 45 mille fantassms et de mille canonniers, pour «pi'on ordonnât enfin à l'armée de Portugal, à laquelle tt n'avait pas voulu se réunir, de venir le rejoindre en Esirémadure.

Telle était donc la situation des afihires d'Bspikgne, après tant de troupes envoyées à la suite de ta paix de Vienne , après tant d'espérances conçues par Napoléon à Schoenbrunn même, après dix-hait mois d'efforts de tout genre! Masséna qui devait jeter les Anglais à la mer, était ramené des lignes de Tonrès- Védras en Vieille-Castille, avec une armée épuisée, déchirée par la discorde, afitmée, n'ayant m sonliers, ni chevaux, ni matériel\* Le marédial Soolt parti avec 80 mille hommes pour r Andalousie, après n'avoir rencontré aucune difficulté ni à Grenade, ni

## FUENTÈS I>'oNOR

à Cordoiiie, ai à Séville, après avohr eu quatorze ou quinze mois pour s'emparer de Cadix, était assiégé pItttÀi qu'assiégeant (teva&t cette place, avait pris Badajoz, mais n'avait pas de quoi aller au secours de cette conquête, que les Anglais menaçaient de bn enlever^

C'était le général Foy qui portait encore la plupart de ces nouvelles à Napoléon. Il fut personnellement bien accueilli parce

qu'il avait su plaire, mais fort mal écouté quand il essaya de présenter la défense de son général en chef« Napoléon , qui n'aurait dû s'en prendre de tons ces mécomptes qu'à lui-même, directeur suprême des événements, s'en prenait sans pitié à son illustre lieutenant, qu'il aurait dû consoler au lieu de l'accabler comme aurait pu faire un public avenue , ne jugeant que sur le résultat , et ne tenant aucun compte des circonstances. Pourquoi, répétait-il dans chacun de ces entretiens, pourquoi livrer bataille à Busaco ? pourquoi, au lieu de s'arrêter à Clon^e, marcher sur Lisbonne? pourquoi rester si longtemps sur le Tage sans y rien faire, sans chercher à attirer à soi l'armée anglaise , afin de la battre en rase campagne ? pourquoi quitter le Tage quand le comte Myrécchal Soult allait être en mesure de marcher sur Abrantes? pourquoi rétrograder si vite et si loin? pourquoi, du moins, ne pas s'arrêter sur le Mondego?... — Nous avons déjà rapporté la plupart de ces reproches, et montré quelle en était la valeur. Si Masséna avait livré bataille à Busaco, c'est parce que Napoléon n'avait cessé de lui répéter qu'il fallait se jeter sur les Anglais à la première occasion, et ne fin\$ les marchander. S'il ne s'était pas arrêté à

itii.

Second voyage du général Foy à Paris ) et ses entretiens avec Napoléon.

Sévérité

de Napoléon

envers

Injustice des reproches

adressés .

à Masséna par Napoléon.

Man48H.

Oimbre, c'est parce que Napoléon lui avait enjoint de les poursuivre jusqu'à la mer, c'est parce qu'on ignorait qu'il existât des lignés formidables à Terres- Védras, ce que Napoléon, placé au centre des informations de toute l'Europe , aurait dû savoir, et ce que Masséna en Espagne , pouvant à peine s'éclairer à trois ou quatre lieues de lui, était bien excusable d'ignorer. Si, arrivé sur le Tage, Masséna s'était décidé à y séjourner, c'est qu'il avait espéré y recevoir le général Drouet avec 15 ou 20 mille hommes, le maréchal Soult avec 20 ou 25 mille I C'est qu'il avait espéré avec ce double renfort passer le Tage , et attaquer Lisbonne sur les deux rives 1 S'il y était demeuré plusieurs mois, c'est que Napoléon lui avait prescrit d'y rester le plus longtemps possible I s'il n'y avait rien fait, c'est qu'entre le Tage qu'on ne pouvait pas franchir, les lignes anglaises qu'on ne pouvait pas forcer, il n'était pas facile de trouver quelque chose d'utile ou de grand à faire, et qu'attirer hors de son formidable asile un général aussi avisé que lord Wellington était plus aisé à dire dans le salon des Tuileries, qu'aisé à exécuter devant Torrès-Védras; c'est aussi que Masséna n'avait de cartouches que pour une bataille, c'est que les soldats, tout braves qu'ils étaient, ne voulaient pas qu'on prodiguât leur vie dans des combats journaliers dcmt ils sentaient fort bien l'inutilité I Si Masséna s'était retiré s'ilât (après six mois toutefois), c'est qu'il n'y avait plus moyen de vivre sur le Tage ; c'est que le secours de Drouet s'était réduit à 7 mille hommes, tous les jours prêts à s'en aller, et celui du maréchal Soult à une canonnade contre Badajoz, qu'on avait entendue un

FIENTES D'ONORO. OU



moment, puis aussitôt cessé d'entendre! Si le mouvement sur le Mondego s'était converti en une retraite définitive dans la Vieille-Cas tille, c'est que les lieutenants de Masséna s'étaient presque coalisés pour la rendre inévitable !

Sans doute Masséna avait eu le tort de ne pas assez bien apprécier les moyens de passer le Tage à l'embouchure de l'Alviela, mais le général Éblé lui-même s'y était trompé, et Napoléon à Essling s'était bien trompé aussi sur les moyens de passer le Danube! Il est encore vrai que dans la retraite Masséna, faute de toujours distribuer ses troupes avec une entente parfaite, avait manqué une ou deux occasions de maltraiter cruellement les Anglais, Ces reproches étaient fondés, et Napoléon du reste ignorait qu'ils le fussent, les faits ne lui étant pas encore exactement connus, mais quel est le général, même le plus vanté, qui n'en ait mérité de pareils? Très-probablement Napoléon ne se serait pas mépris sur les avantages de l'île située à l'embouchure de l'Alviela, et eût réussi à franchir le Tage en cet endroit; à Redinha il aurait eu vingt mille hommes de plus sous la main , et il eût accablé les Anglais. Mais Masséna n'était pas Napoléon, voilà ce qu'on pouvait dire ici , et apparemment en envoyant Masséna en Portugal , Napoléon n'avait pas cru s'y envoyer luimême! et, en tout cas, pourquoi n'y était-il pas allé, lorsque tant de gens , et Masséna tout le premier, lui disaient que lui seul était capable de mener à bonne fin la guerre d'Espagne? Il n'était donc ni juste, ni généreux, ni politique d'accabler Masséna, surtout lorsque la cause de tout le mal était uniquement

MarsISU,

IUr»48H.

dans les îUnsioDs au milieu desquelles on se comphâsait à Pa-riSy et qui faisaient que lorsque l'on comptait sur 70 mille hommes pour l'entrée en campagne il y en avait 50 mille; que les moyens de transport, les vivres toujours promis, toujours annoncés, se réduisaient à rien; que le général Drouet, envoyé comme un grand secours, devenait un danger; que le passage du Tage, recommandé comme la manoBorre décisive, était presque impossible, même après le prodige d'un équipage de pont tiré du néant; que l'arrivée du maréchal Soult avec 20 mille hommes, ordonnée pour le courant de janvier, se réduisait » mars à 7 ou 8 mille ne dépassant pas Badajoz, et obligés, après s'être montrés un instant^ de regagner Séville en toute hâte !

Sans tenir aucun compte de ces vérités , Napoléon fût encore plus sévère que la première fois pour le maréchal Masséna, et le général Foy, intimidé, le défendit moins bien. Après de nouveaux et acfflibreux entretiens avec le général , et d'autres offic^rs récemment arrivés. Napoléon donna les ordres suivants à ses généraux ccmimandant en Espagne.

Reconnaissant l'impossibilité de faire servir \e maréchal Ney sous le maréchal Masséna, il rappela le premi^y dont il prévoyait qu'il aurait bientôt à employer ailleurs l'énei^e et les talents. Il le remplaça par le maréchal Marmont, duc de Raguse, commettant encore la faute de placer des maréchaux sous d'autres maréchaux. Le maréchal Marmont, il est vrai, ancien officier de l'armée d'Italie, plein de déférence pour Masséna, spirituel, doux, fadle à vivre, quoique doué d'un courage brillant, pouvait

FUENTÈS D'ONORO. 6i3

être pour le général en chef de Tarmée de Portugal

un lieutenant soumis, et au besoin un remplaçant ^ utile. Napoléon lui ordonna de partir afin de s'occu\* Nouvelles per sans retard de la reconstitution du 6\* corps, tâche de N^ié^ dont il était fort capable, étant très-entendu dans ""^ ^énénox

^ ^ ^^ commandant

Torganisation des troupes. Il attacha tout à fait le gé- «" Espagne. néral Dr(met à Tarmée de Portugal, et ordonna au maréchal Bessièrès de fournir à cette armée des chevaux, des mulets, des vivres, des munitions, de la mettre, en un mot, en mesure d'exéciiter la première pensée de Masséna, qui était de descendre sur le Xage par Plasencia et Alcantara. Ne sachant pas encore s'il serait possible de faire une nouvelle campagne en Portugal, Napoléon considérait Tarmée de Masséna comme celle qui , Tœil constamment attaché sur lord Wellington, le suivrait dans tous ses mouvements, lui tiendrait tête en Castille s'il restait sur le Mcoidego, en Êstrénuidure s'il descendait sur le Tage, et lui livrerait bataille à la première occasion , tandis que Tannée d'Andalousie renforcée achèverait le siège de Cadii^. & dans l'intervalle le général Sudiet ayant conquis Tarragone pouvait marcher sur Valence et y entrer, on aurait alors le moyen, Valence et Cadix pris, de se reporter sur Lisbonne avec une grande partie de Tannée d'Andalousie, et avec toute l'armée de Portugal. Quoiqu'on eût échoué dans le plan Masséna de 4810, on avait cependant occupé toutes les pla- desu^lfiuer ces de la frontière du Portugal, Gudad-Rodrigo et ^enJ^ ^^ ^n ^ Alméida au ncwrđ, Badajoz et Olivença au midi; et de suivre tous si , à travers cette ligne de forteresses , les Anglais mouvement», essayaient de pénétrer en Espagne par la Castille ou tm© , ^8oh fn TEstrémadure, Masséna renforcé, ravitaillé, devait Estrémadure

Mars 4 811.

leur présenter la bataille , était fort capable de Ja gagner, et pouvait en un jour changer la face des choses, car une seule défaite mettait les Anglais dans un péril extrême ! Or, tout injuste que Napoléon se montrât envers cet illustre maréchal, il savait bien que c'était encore le seul auquel on put s'en rapporter pour une grande opération de guerre, surtout depuis que Kléber était mort et Moreau exilé!

Mais tandis qu'avec une inépuisable fertilité d'esprit , et malheureusement aussi avec une égale abondance d'illusions. Napoléon recomposait tous ses plans, il avait prévu, même avant l'arrivée des courriers d'Andalousie, les embarras dans lesquels Le maréchal Le maréchal Soult allait se trouver. 11 n'était pas !^tV-trhâ[et probable, en effet, que l'armée du maréchal Masir^uisse ^^^^ P^^ avant un mois se porter sur le Tage, et, défendre ^n attendant, tout faisait présager que les Anglais

la frontière . . ^r. \ i "O"\*»\*-

dj lEstréma- se dirigeraient en masse vers 1 Estrémadure pour reprendre Badajoz, ou du moins enverraient de ce côté un gros détachement auquel le maréchal Soult serait dans l'impossibilité de résister. Anssf iVapoléon ordonnant cette fois avec une vigueur qu'il ne montrait presque plus quand il s'agissait de VEsçagne, tant il en était fatigué, et tant il craignait de donner à cette distance des ordres absolus , prescrivit à l'armée du centre et à l'armée du nord d'expédier sur-le-champ des renforts vers l'Andalousie. Il ordonna au général Belliard, dirigeant sous Joseph les mouvements de l'armée du centre, de restituer au maréchal

Soult tous les détachements qui lui appartenaient; il prescrivit également au maréchal Bessières^ commandant l'année du  
dure.

FUENTÈS D ONORO. 645

nord, de faire partir tous les bataillons appartenant

aux 4', 1\*' et 5\* corps, lesquels, comme on le sait, composaient l'armée d'Andalousie. Il avait déjà acheminé vers la Castille une division de réserve qui était formée de bataillons de marche destinés à recruter les armées d'Andalousie et de Portugal; il recommanda à Bessières de ne la point retenir, lui faisant remarquer qu'il pouvait s'affaiblir sans danger, puisqu'il était couvert vers la Vieille-Castille par la rentrée dans cette province de l'armée de Masséna. Il enjoignit au major général Berthier de rédiger ces ordres dans la forme la plus absolue, ajoutant que les chefs militaires chargés de les exécuter seraient considérés comme en état de désobéissance grave, et punis comme tels, s'ils ne les exécutaient pas immédiatement et complètement. Il estimait que ces mesures procureraient au maréchal Soult un secours prochain de douze à quinze mille hommes, ce qui lui permettrait de réparer les pertes essuyées par le 1" corps, de renforcer aussi le 5\*", d'opposer quelque résistance aux Anglais sur la frontière d'Estrémadure , et d'attendre que Masséna pût se porter à la suite de lord Wellington , si celui-ci avait quitté le nord pour le midi du Portugal,

Ces ordres émis à la fin de mars , ne pouvaient guère recevoir leur exécution qu'à la fin d'avril , ou au commencement de mai , et il était à craindre qu'avant cette époque il ne se passât de sérieux événements, ou sur la frontière de la Vieille-Castille, ou sur

celle de l'Estrémadure- Lord Wellington, en Nouvelle effet, après avoir eu de graves difficultés, soit avec \*^^Jj?^ le gouvernement portugais, soit avec le gouverne- weiungtpn

— ; ment britannique, tant qu'il était resté acculé aux

lignes de Torrès-Védras, lord Wellington était dedepui\* qu'il a p^jg \ ^ retraite du maréchal Masséna dans une po-

réussi \* '

h conserver sîtiou bieu différente. Les Portugais et les Anglais (te'iô^^ avaient été obligés de reconnaître que lui seul avait e^^owTgé «^ raison contre tous, que lui seul avait bien comics Français à prfs le gcurc dc gucrTC qu'il convenait d'opposer Espagne, aux Français en Espagne, et que dans les lignes de Torrès-Védras il avait créé Tunique obstacle devant lequel la fortune de Napoléon pût être contrainte de s'arrêter. Son rôle, déjà bien considérable, s'était tout à coup fort agrandi aux yeux de ses auxiliaires et de ses compatriotes. Tandis que Masséna, qui avait été sous tous les rapports son digne adversaire, ne rencontrait qu'injustice, blâme, dégoût, lord Wellington , fort contrarié un instant dans ses plans, obtenait la justice que le succès commande, que les pays libres font attendre parfois, mais qu'ils accordent tôt ou tard, parce que la contradiction les éclaire , tandis que le plus souvent elle irrite sans les éclairer les souverains habitués à jouir d'une autorité absolue. Lord Wellington, bien qu'il n'eût encore remporté aucune victoire décisive, bien qu'il n'eût obtenu d'autre avantage que d'amener les Français à s'éloigner de ses lignes, avait vu l'opposition tout entière, par l'organe de lord Grey, rendre loyalement hommage à ses combinaisons , et déclarer qu'il avait démenti toutes les craintes, dépassé toutes les

espérances, et changé complètement la face des choses par sa persistance à tenir dans les Jf parti lignes de Torrès-Védras. A partir de ce moment la déftMtivanent Situation des deux partis de la guerre et de la paix

Avril 4 84 4.

FUENTÈS D oSoRO. «rr

était devenue tout autre dans le parlement Imtannique, et au lieu de se trouver à force presque égale, celui de la guerre avait repris un ascendant ^\*\*^î?" irrésistible, et définitivement conquis le pouvoir, le pariement Sans doute la souffrance commerciale était toujours ^^<i^' grande, la gêne financière toujours embarrassante; mais Tanxiété qui tenait les esprits dans un éveil continuel était dissipée, et on ne craignait plus de voir Tarmée anglaise ou jetée à la mer, ou détraite. Le prince de Galles qui avait voulu appeler un nouveau ministère, et qui avait attendu pour cela que la maladie de son père fût réputée durable, n\*y pensait plus maintenant, quoique les médecins eussent déclaré incurable Tinfirmité de Georges III. Habitué peu à peu aux anciens ministres que d^abord il n'aimait pas, dispensé de ménagements envers l'opposition qui ne le ménageait plus, confirmé dans son penchant à maintenir Tétat présent des choses par les succès du parti de la guerre, il ne songeait désormais qu'à soutenir M. de Perceval et ses collègues, aussi bien qu'aurait pu le faire Georges IIL La chance si belle qui s'était offerte à Napoléon était évanouie, et lord Wellington , couvert d'hommages, voyait tomber tous les obstacles qui avaient un moment fermé devant lui le chemin de la fortune\* Avec son armée principale il avait accompagné les pas du maréchal Masséna jusqu'à la frontière de la Vieille-Castille, et avait envoyé le maréchal Beresford avec les

troupes du général Hill tenir tête à l'armée d'Andalousie. Il se proposait, tandis que j<sup>^</sup> le gros de ses forces resterait en vue des places <sup>^</sup>•"JJ<sup>^</sup>SL d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo, d'aller avec le derinacUon

AvrU48l1.

forcée

de r armée

de Portugal

poor aller

reprendre Ba-

dajoz, pendant

qu'une partie

de ses forces

est laissée en

observation

devant

Alméida

et Ciudad-

Rodrigo.

Nullité des services rendus par le maréchal Bessières à l'année de Portugal.



reste reconquérir Badajoz<sup>^</sup> et rétablir en Estréma\* dure les choses dans leur premier état. Les secours reçus de Sicile et d'Angleterre lui permettaient de suffire, à cette double tâche , sans s'exposer à aucun péril, du moins pour quelque temps. L'extrême pénurie de la Vieille-Castille, l'obligation où l'armée de Masséna s'était trouvée de se diviser pour vi\Te, lui donnaient l'espérance d'investir Alméida sans obstacle , et de reprendre seulement par famine celle place, dont les approvisionnements étaient épuisés. Dans cette confiance, lord Wellington avait cru pouvoir s'éloigner lui-même pour quelques semaines, et s'était rendu devant Badajoz, afin d'imprimer sa propre direction aux opérations qu'on allait entreprendre de ce côté.

Les vues du général anglais ne répondaient que d'une manière trop exacte à la situation des choses, soit en Estrémadure, soit en Castille. On se souvient que Masséna, pressé de remettre son armée en état d'agir, s'était transporté de sa personne à Salamanque. Malheureusement à Salamanque il n'était plus chez lui comme l'année dernière, il était chez un hôte très-démonstratif, ainsi que nous l'avons dit, très-fécond en promesses, s'agitant beaucoup, agissant peu, point malveillant, mais cherchant à se faire valoir aux dépens d'autrui, et au milieu de tous les mouvements qu'il se donnait ne produisant pas grand'chose. Voici en effet à quoi se réduisait le résultat des promesses du maréchal Bessièrès, depuis qu'il était commandant des provinces du nord. Sur les sommes dues à l'armée de Portugal il y avait trois millions d'arrivés à Salamanque. Au lieu de les faire

ATrn48f1.

FUENTÈS D<sup>^</sup>ONORO. 649

compter à cette armée infortunée, dont les officiers avaient si grand besoin d'argent, le maréchal Bessières lui avait envoyé un million, en avait pris un autre pour payer des approvisionnements, et avait gardé le troisième par devers lui, afin de pourvoir, disait-il, aux cas imprécis, s'engageant à le rembourser prochainement, sur les fonds qu'on devait recevoir de Burgos et de Rayonne. Encore s'il avait tenu ce qu'il annonçait pour prix de cet emprunt forcé, le mal n'aurait pas été sans compensation. Mais voici ce qu'avait produit le million dépensé. Le maréchal Bessières avait promis 18 mille fanègues de blé, dont, à l'entendre, 10 mille déjà rendues à Salamanque, 6 mille en route sur Ciudad-Rodrigo, et 2 mille prêtes à être livrées. Il promettait en même temps des moyens de transport pour ces approvisionnements, et en outre du biscuit fabriqué, des mulets, des chevaux, et enfin dès que les Anglais se montreraient, un secours immédiat de 8 à 10 mille hommes, tant en infanterie qu'en cavalerie. Mais au lieu de 10 mille fanègues de blé réunies à Salamanque, il y en avait 6 mille, et pas une seule en route sur Ciudad-Rodrigo; on n'avait pas entendu parler de celles qui étaient à livrer; il n'y avait ni biscuit, ni transports, ni chevaux, ni mulets. Quant au secours en hommes, le secours en Portugal. matériel autorisait à en douter. En attendant, Masséna avait été obligé de laisser disperser son armée du sommet de la Sierra de Gâta jusqu'à Benavente, près des Asturies, afin qu'elle pût vivre. Craignant l'apparition des Anglais, il n'aurait pas voulu que Revnier s'étendît si loin vers le royaume de Léon, ni

ATnl4t44.

Impatience qu'éprouve

Masséna de profiter de son absence

de lord Wellington pou<sup>TM</sup> jeter sur rarâiée

anglaise.

que le 6<sup>''</sup>\* s'approchât tant des sommets de la Sierra de Gâta. Mais il avait été désobéi par Reynîer, qui, profondément attristé par les souffrances de ses soldatSy avait ajouté à Tinsubordination des paroles peu œnvenables. Quoiqu'il eûtordonné au général Droœt de ne pas quitter les environs d'Alméida et de Ciodad-RodrigOy aûn d'empêcher ces places d'être bloquées et privées de leurs moyens de ravitaillement, ce général avait rétrogradé jusqu'à Salamanque, ea se disant violenté par le besoin de ses troupes, allégation malheureusement vraie. Que faire contre des lieutenants aigris, et appuyant leur désobéissance sur la misère de leurs soldats affamés? Fallailil les briser à la face de l'armée pour avoir voulu lia procurer du pain? Telle était la guerre d'Espagne, jugée et dirigée de Paris , où l'on connaissait à peine ces circonstances, et où l'on affectait même de les ignorer, pour ordonner plus à l'aise des mouvements la plupart du temps impossibles.

Cependant deux puissantes raisons inspiraient à Masséna le désir de concentrer l'armée, c'étail d'empêcher l'investissement d'ÂUnéida et de Qudad-Rodrigo, dont il fallait nécessairement remplacer les vivres, et de frapper sur l'armée anglaise, privée de son général en chef et d'une partie de son effectif, un coup terrible, qui relevât les armes de la France dans la Péninsule. Il venait d'apprendre ea effet que lord Wellington s'était rendu à Badajoz; il supposait les détachements envoyés en Estrémadure considérables, et il voulait faire repentir le général britannique d'avoir trop légèrement jugé l'année de Portugal, en n'hésitant pas à s'éloigner.

Dès que cette espérance avait lui à Tesprit de Mas-

Avril 4 84 4.

séna, il était devenu soudainement un autre homme ; il avait tout employé, les ordres absolus là où il avait le droit de commander, les prières là où il ne pouvait que demander, afin d'obtenir ce qui était indispensable à son armée pour qu'elle se mit en mouvement. Il aurait voulu pouvoir emmener avec lui au moins trois mille cavaliers, une trentaine de bouches à feu, douze ou quinze jours de biscuit, et un convoi pour Alméida, qui n'avait plus que quinze jours de vivres. Il suffisait effectivement de laisser les Anglais deux ou trois semaines sous les murs de cette place pour qu'elle fût contrainte de se rendre. Il est vrai que Napoléon avait donné l'autorisation de la faire sauter, mais la détruire en présence de l'ennemi répugnait à la fierté du défenseur de Gènes , et d'ailleurs cette opération elle-même exigeait du temps. Masséna écrivit donc à ses lieutenants et au maréchal Bessières, leur exposa les nobles motifs qui l'animaient, et les supplia de le mettre en mesure de marcher vers le 20 avril. Reynier, Junot, Drouet, Loison, réclamèrent unanimement quelques jours de plus, car leurs chevaux n'étaient pas refaits, et il leur était impossible de se procurer tout de suite la petite quantité de biscuit dont on avait indispensablement besoin. Le maréchal Bessières, au lieu d'alléguer franchement la difficulté d'exécuter ce qu'on lui demandait , répondit par de nouvelles promesses qu'il n'était pas sûr de tenir, et prodigua à Masséna , avec ces promesses, les assurances du dévouement le plus absolu.

Pourtant le danger des places, d' Alméida sur- Masséna

Avril 18H.

ne comptant

plus sur les promesses du maréchal Bessières, et ne voulant pas laisser passer

l'occasion, concentre son armée pour surprendre les Anglais et ravitailler Alméida.

État

de Tannée

de Portugal

au moment

de la reprise

des

opérations,

en mai 48H.

tour, citait grand ; Toccasion, si fugitive à la guerre, allait sY^chapper. Mass(^na commençant à ne plus se fier aux paroles de Bessières, et ne tenant plus compte des résistances de ses lieutenants, donna enfin des ordres de concentration. Grâce à Texcellent général Thiébault, gouverneur de Salamanque, cpil, bien que placé sous l'autorité de Bessières, profitait de la présence de Masséna pour obéir exclusivement à ce dernier, grâce aussi aux fonds pris sur la solde, on s'était procuré quelques quintaux de grains et de viande salée pour refaire l'approvisionnement d' Alméida, quelques quintaux de biscuit pour nourrir l'armée pen-

dant le trajet , et après avoir réuni ce faible secours, Masséna avait résolu de l'introduire dans la place investie, en passant sur le corps de l'armée britannique. L'idée de livrer une grande bataille , qui intimide tant de généraux même distingués, l'enflammait, car c'était dans les crises graves que son coup d'œil supérieur, son caractère inébranlable se montraient avec éclat. Ses lieutenants, vaincus par ses ordres absolus, finirent par se concentrer peu à peu derrière l'Agüeda, qu'on devait passer au pont de Ciudad-Rodrigo, pour s'acheminer ensuite sur Alméida , située comme on sait à quelques lieues de Ciudad-Rodrigo. (Voir la carte n° 53.)

Les soldats, quoique à peine reposés, étaient enflammés d'ardeur à l'idée d'une rencontre décisive avec les Anglais. Débarassés des hommes faibles ou fatigués, ils n'étaient guère que 40 mille combattants, sur lesquels tout au plus 2 mille cavaliers, sans pareils il est vrai. Ils traînaient avec eux

#### FUENTÈS D'ONORO. 653

une quarantaine de bouches à feu, quantité bien faible, et au-dessous de moitié des proportions les plus ordinaires. Réduite à ce nombre, cette armée était néanmoins capable de tous les efforts d'héroïsme. Malheureusement, à l'exception de Montbrun et de Fournier qui commandaient la cavalerie, les généraux ne partageaient pas l'ardeur de leurs soldats. Loison, toujours brave, était déconcerté par le peu de confiance que le 6<sup>e</sup> corps avait en lui. Le 6<sup>e</sup> comme on doit s'en souvenir, était le corps du maréchal Ney, et il n'était pas consolé du départ du maréchal. Junot n'était pas rétabli de sa blessure. Reynier, qui n'était pas remis encore des fatigues et des agitations de la campagne, n'avait pas l'âme montée à la hauteur d'un grand événement; et Drouet,

enfin, si peu utile jusqu'ici, venait d'apprendre qu'il allait quitter l'armée de Portugal. Napoléon, en effet, tous les jours plus inquiet pour l'armée d'Andalousie, avait ordonné que le 9<sup>e</sup> corps passât sur-le-champ le Guadarrama et le Tage , afin de se rendre sur la Guadiana , ignorant en ce moment que pour le porter plus tôt contre les Anglais, il allait précisément éloigner ce corps du champ de bataille où il pouvait contribuer à les détruire. Cependant, tout en pressant Masséna de le faire partir le plus vite possible , il avait accordé à celui-ci la faculté de fixer l'instant du départ. Masséna ordonna donc à Drouet de le suivre, ce que celui-ci, qui était homme d'honneur, n'aurait eu garde de refuser à la veille d'une action importante. Mais il n'était pas plus que les autres dans la disposition où il faut être pour tenter un effort suprême. De

Avril 1841.

Avril 4 Mi.

Marche

de l'armée

800 Ciudad-

Rodrigo.

Sur

une nouvelle

promesse

de secours

de la part

du mari^hal

Bessières,

Masséna

remet de quar

tre à cinq

jours

le mouvement

projeté.

plttts, pour beaucoup d'officiers de grade élevé, qui avaient compté sur un congé après quinze mcMs de la plus difficile campagne, la nouvelle d'une grande bataille était une surprise, qui, sans alarmer leur courage, trompait leurs espérances de repos. Les hommes habitués au danger le bravent toutes les f(Ms qu'il le faut, mais à condition qu'il ne soit pas «orli de leur pensée, et qu'ils y aient à Tavance disposé leur âme.

Masséna ccmptant sur lui-même et sur ses admirables soldats, faisant ployer cette fois toutes les volontés sous la sienne, s'achemina vers Ciudad- Rodrigo avec tout an plus 34 mille honunes sor 40 mille, parce qu'il crut devoir laisser la division CSausel (l'une des deux divisioo» de Junoi) sur la route de Salamanque, afin de garder ses comamnlications. Il devait recevoir par cette route des vivres, des munitions et des renforts. Au moicut de partir il adressa quelques paroles amères au maréchal Bessières, pour lui dire que puisqu'on le laissait aller seul à l'ennemi, presque sans paôï, sans canons, sans chevaux, il n'en marchieTaii pas moins en avant, chargeant ceux qui le secondaient si mal de



toute la responsabilité des conséquences devant la France et devant l'Empereur. En réponse il reçut une nouvelle lettre du maréchal Be^ières, celle-là si précise, qu'il ne crut pas devoir négliger le secours qu'elle lui annonçait, secours bien faible en nombre, mais bien prédeux en qualité. C'éta^it i ,500 cavaliers, dont 800 de la garde sous le général Lepic, et 700 de cavalerie légère sous le général Wathîer, une batterie de 6 bouches à feu par-

FUENTÈS D ONORO. 656

faitement attelée, et 30 attelages d'artillerie. Un tel — :

Irai 4 84 4 •

secours, dans l'état où se trouvait l'armée, pouvait décider du sort d'une bataille, et malgré la crainte de laisser Alméida en péril , et de manquer l'occasion que lui offi^it l'absence de lord Wellington, Masséna prit le parti de remettre au 4^ mai son mouvement, qui avait été résolu pour le 26 avril.

Il s'était déjà rendu à Gudad4k>drigo, sur la ligne Retour de TAguéda; il y employa son temps à passer la re- ^liJ^ n à vue de ses soldats, noircis au soleil, amaigris par \*^ •" la misère, mais rompus à la fatigue et au danger, pleins d'oT^eil et de confiance. La vue de pareils hommes lui faisait espérer un prompt et brillant succès, lorsqu'une nouvelle, facile à prévoir, vint diminuer ses espérances sans toutefois les détruire. Lord Wellington, à qui des préparatifs trop ébruités avaient donné l'éveil, venait enfin de retourner à son armée. Bien que ce fût un grand renfort pour elle que la présence d'un semblable chef, Masséna, qui sur le champ de bataille n'avait personne à crain\* dre, n'attacha pas à ce retour plus d'importance qu'il ne convenait; il vit bien que Tannée anglaise devait être avertie, concentrée, et probablement

renforcée, car le général en chef n'avait pas dû arriver tout seul, mais il ne s'arrêta point à ces considérations, et marcha en avant avec le sentiment de sa supériorité personnelle et de celle de ses soldats. Il allait le quitter Ciudad-Rodrigo sans même attendre le maréchal Bessières, qu'on ne voyait point venir, et qu'il n'était pas surpris de trouver encore une fois inexact à remplir ses promesses, lorsqu'on davantage lui signala enfin l'apparition de ce maréchal à la tête de la brigade,

— d'un brillant chef-major, comme on en avait alors

dans la garde impériale. Le maréchal Bessières se présenta lorsque dans les bras de Masséna, et celui-ci le reçut

ce dernier

arriva avec cordialité, car il le savait léger, mais brave et très pointu. Pourtant le duc d'Istrie semblait n'attendre personne avec lui, et Masséna lui demanda si c'était son épée seule qu'il apportait. Bessières le rassura en lui annonçant que les 1,500 chevaux, la batterie de 6 pièces de la garde, et les 30 attelages seraient rendus au camp dans la soirée. Effectivement ils étaient sur la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo.

La certitude de ce secours, surtout en cavalerie, fit rayonner tous les visages de satisfaction. On résolut d'attendre jusqu'au lendemain. De ce qu'avait promis le maréchal Bessières en fait de vivres il était aussi arrivé quelque chose : c'était un millier de fanègues de blé, dont on se dépêcha de faire du pain. Les troupes, sans être dans l'abondance, eurent de quoi apaiser leur faim ; mais il ne fallait pas qu'on les retint longtemps dans les mêmes

positions, car elles auraient été obligées de manger le convoi préparé pour Alméida, et dont l'introduction était l'objet de la nouvelle campagne. 11 ne fallait pas moins ménager leurs munitions de guerre que leurs munitions de bouche, car elles avaient tout au plus en cartou\* ches et gargousses de quoi livrer une bataille. Le 1<sup>er</sup> mai, Le reufort du duc d'Istrie étant arrivé dans la soirée, on employa la nuit à répartir les attelages destinés à l'artillerie , et on se disposa à se mettre en route le 2 mai au matin. L'armée défila par le pont de Ciudad-Rodrigo sur l'Aguéda, et ^ distribua

1 armée «émet

en mouvement

sur

Alméida.

lfai48H.

FUENTÈS D'ONORO. 667

de la manière suivante. Reynier avec le 2<sup>e</sup> corps prit la droite; le S<sup>'''</sup> sous Junot, réduit à la division Solignac, le O'^ sous le général Drouet, composé des divisions Conroux et Claparède, occupèrent le centre; le 6<sup>e</sup> sous Loison^ réuni à la cavalerie de l'armée, prit la gauche. Aux dragons , hussards et chasseurs, qui obéissaient à Montbrun, s'étaient joints environ 700 chevaux de cavalerie légère, que cx)mmandait le général Wathier, et que le maréchal Bessièrès avait amenés. Montbrun commandait ainsi 2,400 chevaux, dont 1 ,000 dragons et 1 ,400 hussards et chasseurs. Huit cents beaux cavaliers de la garde , formant le surplus de la cavalerie amenée par Bessièrès, escortaient le convoi qu'on devait introduire dans Âlméida, et qui consistait en 1 20,000 ra-

tions de biscuit, 1 00 quintaux de farine, 80 quintaux de légumes, 80 quintaux de viande salée, 100,000 rations d'eau-de-vie. L'armée, avec le renfort qu'elle avait i-eçu, comptait environ 36,000 hommes présents sous les armes.

En traversant l' Aguéda on trouva les avant-postes Amvée anglais en deçà et au delà d'une petite rivière, qui ^^^^y^i^ s'appelle l'Azava, et derrière laquelle ils se retirèrent un petit cours rent après avoir eu quelques hommes sabrés ou appelle pris par notre cavalerie. Leur position véritable était un peu plus loin, sur un autre gros ruisseau, le Dos-Casas, assez profondément encaissé, et offrant l'un de ces obstacles de terrain que les Anglais aimaient fort à défendre. Ce ruisseau, dans son cours de quelques lieues seulement, allait se jeter dans l'Aguéda, après avoir passé devant le fort de la Conception , à moitié détruit par nos mains l'année

TOM. IU. ii

le Dos-Ca;as.

Mai4M4.

Force

et position

de l'armée

anglaise

à Fuentès

d'Ofioro.

précédente. Cest derrière ce rossean que Tannée eMMBUcé-flait vamgée ma nooAsfe d'envîroB 42ii 43 «aiehoiMics, doi^ 27 à

Emilie Am<sup>^</sup>aïs, 12 miUe Porti]§ai&, 2 à 3 <mtlle Espagnols, ooiH<<;i bous le parlisane don JaiiaA. Lord Weltingloa, parti d'EKas te 25 avril, arriv<sup>é</sup> le 28 à son camp , avait pris I>- BiÔine tontefises dispoeiftions. Itoigé derrière leDo&- OèrnSy il avait placé au loin sur «a droite y tets le village de Pozo Velho , aux sources nêmes du Dos- Casas, rhrinle éclairèn<sup>r</sup> don Julian, pour être averti deftfBMmveiDeuts<sup>^</sup>qne les Traaçais pourraient faire de oe t<sup>^</sup>bié. 4Phis pi<sup>^</sup> n<sup>^</sup>ers im» cenik-e, éaiis «me partie plus encaîeBée du Dos-Casas, au village de Fuenlès d<sup>^</sup>ftoro, il avait établi sa divi«o& légère sous le gé- BéraKkawftird , avec une pert- kii des troupes portogmes,\*<sup>^</sup> unpeu eu arrière trois fontes étvi- sions d'iii- £BHiterie, ta l"\* sous le général Spencer, ta 3\*" sous le général "Picton, la 7\* sous le gén<sup>é</sup>i<sup>^</sup>l Hornskm. Ce point<sup>^</sup>de Fuentès d\*OSoro était impoi<sup>^</sup>ant, car il co»vrait la principale communication des Ai<sup>^</sup>lms avec le IVirtugal , c'est-à-dire le pont ée Casiefton smr la giiasse rivière de la Coa. Privés de œ pcmt<sup>^</sup>ilne tour en <sup>^</sup>serait resté qu'un au<sup>^</sup>eesous d'Alméida , bri infldfiant pour «ne urinée en retraite, surtout posT une armée vivement poursuivie\* Ce motif expêque paunfueiird Wellington avait<sup>^</sup>amassé autant de forces ei<sup>^</sup> avant et en arrière de Fuen- tèsd'Oofnxu A sa gMKdie, près d' Alaméda, à un point ou le Dos<Iasas étnk d'une profondeur qui le rendait difficile à Ikan- cUr<sup>^</sup> il .avait tédk<sup>e</sup>kmué 'la & dîvisiou, -sans le g<sup>é</sup>némH Camp- betl , plus 4oin «otu<sup>^</sup>oce <et fonmant orodiet en«mèni i<sup>^</sup>ersJe- Xort de taCkMoepliûn, da SI"

## FUENTÈS D ONORO. Mt

le général Duntop, puis enfin le reste dee Pwtagiis, afin de lier le fort de la Conception avec Alméida. Ainsi avec sa droite renfor- cée il emivraî<sup>^</sup> à Fuentèft d'OAoro la<sup>^</sup>incipale communication de

son ^armée snr la Coa, ^t avec sa gauche allongée il «e Hatt au r fort de la Conception et à la place d'Alméidâ.<iOiBiBê

I d'une extrémité à l'autre de ce diamp de boitille

il n'y avait guère que trois lieues et demie, il pou\* L vait, si Masséna au lieu de se porter directeaî^iC

f contre Fuentès d'Ofioro, défilait devant hii poor

[ descendre sur le fort de la Conception et Bar Al-

I méida, il pouvait , disons-nous, passer le Do&Oaeas

, et se jeter dans le flanc des Français. Il est Vïai «fM

I de tels mouvements , très-praticabtes avec Tarmée

j française, ne l'étaient guère avec Tannée britanni-

, que. Mais sans avoir de si grandes prétentions^ et

sans franchir le Dos^sas, il hii était âcîle de se ra«\* battre de sa droite sur sa ganche, pour se cencen\* trer autom- du fort de la Conception , qui n'était que partiellement détruit , et qui présentait encore vm solide appui pour un jour de bataille. Cette pwî-tiou de Fuentès d'Oôoron'ofifrait qu'un «iconvénient, c'était d'avoir par derrière un ruisseau assez semblable à celui qu'elle avait par devant; ce ruisseau était le Tiirones , et pouvait être ou un danger, ou un i&ouvol appui , suivant qu'on aurait le temps de s'y replier en bon ordre, ou qu'on y serait jeté en confusion. Telle était la position derrière laquelle lord Weklington , avec son ordinaire prudence et son art à choisir les sites défensifs , avait résolu d'attendre le« Français. Quoique très-circonspect, nos insuccès commençaient à le rendre plus hardi, et cette lois

Mm4B4A.

i4SII.

il se hasardait à accepter une rencontre qu'à la rigueur il aurait pu éviter. Ainsi il n'en était déjà plus au temps où il ne voulait livrer que les batailles inévitables.

Poftition Masséna après être resté la nuit du 2 au 3 mai

divere !^rps \*\*^ P^\*\* ^^ avaut de T Azava , prit position le 3 au madeiarmie tjn gy^ le Dos-Casas, en face des Anglais. Reynier française. ' o j

à droite vint border le Dos-Casas , \is-à-vis d'Alaméda; Solignac avec la seule division du 8<sup>ème</sup> corps présente au camp , Drouel avec le 9<sup>ème</sup> se placèrent au centre, entre Alaméda et Fuentès d'Ofioro, us peu en arrière du Dos-Casas. Loison avec le 6<sup>ème</sup>, Montbrun avec la cavalerie se postèrent en face même de Fuentès d'Ofioro.

Plan Après avoir reconnu remplacement qu'occupait

p^rVauâqûe l'^Huemi, Masséua arrêta ses idées. Il avait le choix \*\*!i (SîTro^\* entre deux plans : défilé par sa droite, en exécutant une marche de flanc devant lord Wellington, descendre le cours du Dos-Casas jusqu'au fort de la Conception, et là percer sur Alméida, ou bien attSKiuer brusquement par sa gauche la droite des Anglais établie à Fuentès d'Oftoro, la couper de Castelbon et de la Coa^ la refouler sur leur centre et leur gauche jusqu'à Alméida , puis enfin les précipiter tous ensemble sur la basse Coa, où leur retraite aurait pu devenir très pénible , et où ils auraient même pu essayer un désastre. Le premier plan avait

l'avantage de conduire à Alméida, probablement sans bataille, grâce à la prudence de lord Wellington; mais éviter la bataille n'était pas un avantage que recherchât Masséna, et de plus il y avait à suivre cette direction le danger d'une marche de flanc devant l'ennemi, sans compter

FIENTES D'ONORO. 661

la chance de trouver dans le fort de la Conception un : —

Mai 4 81 4 ,

obstacle peut-être fort difficile à surmonter. Masséna préféra de beaucoup le second plan. En attaquant brusquement la droite des Anglais à Fuentes d'Onoro, en la refoulant sur leur centre et leur gauche, en la jetant ainsi sur la basse Ck)a , il les battait dans une direction bien choisie , et qui rendait leur retraite très-problématique; de plus le ravitaillement d'Alméida s'ensuivait comme la conséquence facile, et du reste la moins importante de la bataille gagnée , car après une victoire il était vraisemblable que les Anglais seraient d'un trait ramenés jusqu'à Coimbre, ou même jusqu'à Lisbonne, et que notre armée trouverait dans les magasins formés sur leurs derrières des moyens de les poursuivre qu'elle n'avait pas eus pour venir les attaquer.

Par toutes ces raisons Masséna prit sur-le-champ Baume son parti, et le 3 au milieu du jour ordonna au donoro, général Ferrey, qui commandait la 3<sup>e</sup> division du 5<sup>e</sup> corps, d'attaquer Fuentes d'Onoro, tandis qu'à la droite Reynier replierait les Anglais sur Alameda, et que Solignac et Drouet, placés en observation au centre, lieraient entre elles les deux parties de l'armée.



Le 3 , en effet, vers une heure de l'après-midi, le Première général Ferrey, précédé de la cavalerie légère du ^du aTmaL^^ général Fournier, s'avança par la grande route sur Fuentès d'Onoro. Le général Fournier avec les 7\*, 3\* et 80<sup>e</sup> de chasseurs chargea la cavalerie des Anglais ainsi que leur infanterie légère, et les rejeta brusquement l'une et l'autre sur le village de Fuentès d'Ofiuro, après leur avoir tué ou pris une cen-

BMI«4#.

Mt LIVRE XL.

iHiie d'hooMaed. Les avaBi-posies étanl ainsi balevés ^ le ^néral Ferrey avec sa division d'infanterie ^environ 3 mille hommes aborda Fuentès d'Onoro. Ce petit village de la Yieille-CastiUe, devenu si célèl>re, se trouvait partie en deçà daDos^Casas, partie Mfc delà 9 sur le penchant d\*une hauteur. Il était entouré d'enclos d'une défense facile , et rempli de tiraîUeurs. Le colonel anglais Williams occupait Fuentès d'Onoro avec quatre bataillons de troupes légères, ai le 2\* bataillon du 83<sup>e</sup>\* britannique. Outre les clètiices naturelles qui rendaient le village peu accessible, les Anglais avaient barré la principale avenue.

Le général Ferrey attaqua Fuentès d'Ofiuro avec +^oo hommes, et laissa en réserNe sa seconde bri-

Attaques gadc d'à peu près 1 ,800. Au signal donné il sawr'v^lès vança au pas de charge sur la partie du village qui

doîiuro éjñît ^Q avant du Dos-Casas, enleva à la baïonnette toutes les barrières élevées dans la principale avenue, et malgré une fusillade partant de tous les foints, rejeta les Anglais au delà duDos-Casas, et les suivit sur la rive gauche de ce ruisseau. Le co-

lonel Williams y fut blessé. Lord Wellington attiré par la fusillade avait conduit du renfort sur ce point. Il joignit aux cinq bataillons du colonel Williams le 71<sup>e</sup> britannique, et mmena les Français jusqu'au bord du Do»Clasas. On se disputa vivement le cours du ruisseau , mais de notre côté on ne put le dépasser ^ car 4,200 hommes se battaient avec le désavantage du lieu contre 4 ou 5 mille.

C'était assurément une faute avec les forces dont on disposait de se borner à tâter cette position., au lieu de Taborder franchement avec (oute une divi-

### FUENTÈS B'ONORO. «€3

ston , même avec (eux, et de Tenlever avant qii9 reanemi en eàl apfMris riailiportance. A CHMf heuRes de l'après-fliidii Mas-séna ordonna une second»\* gitah que plus sérieuse^ exécutée fMor txMite la diivisioQ Ferrey y et une brigade de kr divisiont Marehandw C'était une nouvelle fouie. L'ennemi étant cette fois mieux averti, il aurait felhi attaquer Fuentès d\*o\*floro avec lea trois divisions du 6<sup>e</sup> corps condinlte» par le brave Loison , car en ce moment ii y avait en» Gore beaucoup de chances d'emporter cette positioB en y employant des moyens suffisants..

Le général Ferrey amena son artillerie , en ac« câbla le village, puis y jeta, quinze cents homines du 26<sup>e</sup> et du 66<sup>e</sup> lesquels sur-moniMit tous les obstacles,, conquirent la partie basse de Fuentè» d'Oâovo, rive droite comme rive gauehe du ruisseau^ et s'avancèrent jusqu'au pied de la hau^ teur. Entraînés par leur ar-deur ils essayèrent de la gravir.. S'élevant d'enclos ea endos, de maisons en maisons-, ils parvinrent presque jusqu'au som<» met, mais arrivés là ils essayèrent des feux terribles d'artillerie et

de mousqueterie , et reconnurent l'insuffisance de leur nombre pour une telle entreprise. Lord Wellington, qui avait eu le temps de porter sur ce point une nouvelle division les poussa pied à pied, et finit par les ramener au bas de la hauteur. Il allait même les tourner par leur droite, et les forcer de se replier en désordre sur la Ugaie d'Idos Gasas ,. lorsque le général Ferrey, ralliait les troupes qui s'étaient engagées le matin, puis la légion hanovrienne et un régiment de la division Mar»- Gband,,marchia sur les Anglais baïonnette baissée ^

MBiMH,

Mai 1844.

La journée

du 3 8'auclève

par une

possession

partagée

(le Fuentès

d'Oàoro,

les Français

dans le bas,

les Anglais

dans le haut

du village.

Masséna après avoir

reconnu la position de l'ennemi

et les obligea de regagner la position de laquelle ils étaient descendus. On coucha dans ce village inondé de sang, couvert de ruines, les Anglais restant maîtres de la partie haute, les Français de la partie basse et des deux rives du Dos-Casas. Six ou sept cents hommes du côté des Anglais étaient morts ou blessés dans les avenues et les enclos de Fuentes d'Onoro, et à peu près autant de notre côté. C'était bien du sang répandu pour apprendre à lord Wellington toute l'importance du poste que nous voulions lui enlever. Devant Alaméda, c'est-à-dire à la droite de Fuentes d'Onoro par rapport à nous, Reynier avait fait peu de chose; il s'était borné à prendre ce village, que les Anglais ne voulaient pas sérieusement défendre parce qu'il était situé à la droite du Dos-Casas, et il les avait décidés à se retirer sur la rive gauche, qui, sur ce point, était extrêmement escarpée. Lord Wellington y avait envoyé ses troupes légères, qu'il avait remplacées à Fuentes d'Oñoro par toutes ses divisions de droite.

Si Masséna n'avait pas cette clairvoyance supérieure et prompte qui chez les modernes semble n'avoir appartenu qu'à Napoléon, il s'éclairait du moins sur le champ de bataille, où la plupart des généraux perdent ordinairement ce qu'ils ont de clairvoyance, et loin de se décourager par la difficulté, il s'opiniâttrait au contraire, et trouvait des forces morales là où les autres sentent s'évanouir les leurs. Après avoir passé la journée sur le champ de bataille de Fuentes d'Onoro, il s'était aperçu qu'en remontant vers sa gauche, et vers la droite des Anglais, le lit du Dos-Casas devenait moins pro-

## FUENTÈS D'ONORO.

fond , et qu'une sorte de plaine légèrement ondulée formait en cet endroit la seule séparation entre nous et l'ennemi. Il supposa donc que par ce côté on pourrait facilement aborder, même tourner les Anglais, et, renversant leur droite sur leur centre, leur centre sur leur gauche, réaliser sa pensée première, et toujours juste , de les rejeter sur la basse Coa , en leur enlevant la route qui conduisait au pont de Castelbon. Le lendemain 4 mai, il parcourut tout le front des Anglais, découvrit de nouveaux préparatifs de défense sur la partie haute de Fuentes d'Onoro, se confirma dans la résolution de chercher plus à gauche le vrai point d'attaque, envoya Montbrun en reconnaissance vers Pozo Velho, et acquit la conviction que c'était effectivement vers notre gauche, là où le terrain légèrement raviné par le Dos-Casas présentait une plaine presque continue, qu'il fallait assaillir les Anglais et les vaincre.

En conséquence le 4 mai au soir, quand l'obscurité fut assez grande pour cacher nos manœuvres, il fit exécuter à toute l'armée un mouvement de droite à gauche, de Fuentes d'Onoro à Pozo Velho. Il laissa Reynier devant Alameda avec mission d'y occuper les Anglais par une attaque plus ou moins vive, selon les événements. Il laissa le général Ferrey dans la partie basse de Fuentes d'Onoro , en lui adjoignant le 9<sup>e</sup> corps tout entier pour l'aider à prendre ce village, lorsque le progrès fait vers Pozo Velho rendrait l'opération praticable. Il porta les divisions Marchand et Mermet du 6<sup>e</sup> corps, toute la cavalerie, et la division Solignac du 8<sup>e</sup> corps (environ 17 mille hommes sur 36 mille) devant le terrain

Mai 48.

dans la journée du 4 y

chaTige son

plan d'attaque

et prend

le parti

de se porter

sur la droite

de l'armée

anglaise.

Changement de position

des

divers corps

de l'arméis

française.

Mai 4141.

## **L1V&£ XL**

oureri de Pon^ Velho , avec ordre de finîre à ki hauteur de ce vil-  
lage on mouvenimt de conversioD, de se ployer auiov de la  
droile des Anglais, de la refouler sur leur centre en prenani

d'abord Poao Vellio, puis Fuentès d'Oñoro, qu'on devait assaillir à revers pendant que Ferrey Taborderait de front, et de continuer ce mouvement jusqu'au complet refoulement de l'armée britannique vers la basse Coa\*. Ce plan était excellent et si l'exécution répondait à la conception, une victoire éclatante devait s'ensuivre.. Il n'y avait à redire qu'aux instructions données à Drouet et à Reynier. Il eût fallu non pas attaquer accessoirement Fuentès d'Oñoro mais Alainéda pendant le mouvement de notre gauche mais les avoir laquer vigoureusement, pour que les Anglais attirés partout à la fois ne pussent pas accourir en masse au secours de leur droite si dangereusement menacée. Journée Le lendemain 3 mai les troupes françaises avaient.

achevé leur mouvement de très-grand matin» Reynier était devant Alaméda, étendant sa gauche vers Fuentès d'Oñoro. Ferrey était dans la partie basse de Fuentès d'Oñoro, et Drouet derrière lui avec le 9<sup>e</sup> corps, prêt à marcher à son soutien.. Les divisions Mermet et Marchand du 6<sup>e</sup> corps et toute l'infanterie caennaise moins celle de la garde laissée un peu en arrière, étaient à la hauteur de Pozo Velho. La division Solignac du 5<sup>e</sup> corps leur servait de réserve. L'armée, pleine de confiance et d'ardeur, croyait marcher à une victoire.

Lord Wellington, qui lui aussi s'éclairait au feu, et ne s'y troublait pas, avait entrevu quelque chose de la manœuvre de Mas-séna, car malheureusement

du 5 mai.

FUENTÈS D'ONORO. «7

il avait eu toute la journée du 4 pour deviner nos mouvements et pour y adapter les siens. S'étant rassuré sur Alaméda,

il en avait éloigné la division légère qu'il y avait portée un moment, et l'avait de nouveau acheminée vers Fuentès<sup>^</sup> d'Ofioro<sup>\*</sup>. Il avait kissé Piéton avec la 3<sup>\*\*</sup> division sur les hauteurs de Fuentès d'Onoro, et Spencer un peu en arrière avec la 1<sup>™</sup>; il avait envoyé vers Pozo Velho, où ne se trouvaient d'abord que les Espagnols de don Juilian, la brigade portugaise A<sup>^</sup>worth, deux bataillons an<sup>\*</sup> glais, une partie de sa cavalerie <sup>^</sup> et la 7<sup>\*</sup> division du général Houston tout entière. Enfin il avait reporté plus à sa droite encore don Julian , et l'avait posté à Nave de Avel pour s'éclairer plus au loin. Bien que ce fussent là d'assez grandes précautions prises en laveur de sa droite, ce n'était pas assez pour résister aux 1.7 mille hommes que Masséna venait de diriger contre elle.

Le 5 aut matin, le mouvement de l'armée fran<sup>\*</sup>çaise commença dès l'aurore. Loison s'ébranla pour marcher vers Pozo Velho, les divisions Marchand et Mermet en tête, la division Solignac en réserve. Il avait à sa gauche Montbrun avec 1,000 dragons et 1 ,400 hussards et chasseurs. Montbrun voulut d'abord balayer les Espagnols de don Julian, et lança contre eux sa cavalerie légère. Le général Fournier prenant Nave de Avel par la gauche , le général Watbier le prenant par la droite, chassèrent les Espagnols, en sabrèrent une centaine, et les rejetèrent au delà du Turones. Après avoir exécuté ce mouvement allongé, la cavalerie légère vint se réunir à Montbrun , et se ranger sur les ailes

Mai 4844.

668 LIVRB XL.

de la réserve de dragons. Pendant ce temps , Mar-

<sup>^</sup>.'.\*<sup>^</sup>.\*' chand se ployant par sa gauche vers le >illage de Pozo Velho, y dirigea la brigade Maucune. Ce village, entouré d'un pe-



tit bois, était gardé par les Portugais et par une partie de la division Houston. Les soldats de Maucune abordèrent vigoureusement les Anglais, les chassèrent du bois, les poussèrent sur le village, où ils entrèrent baïonnette baissée. Ils y firent environ 200 prisonniers, et y blessèrent ou tuèrent une centaine d'hommes. Les Portugais s'enfuirent en désordre; les Anglais allèrent rejoindre la division Houston, qui se retirait lentement, couverte par deux régiments de cavalerie, un hanovrien, un anglais, appuyant sa droite au ruisseau du Turones, et sa gauche à la division légère de Crawford qui accourait à son secours. La brigade Maucune, poursuivant les Anglais au delà du village, trouva en sortant la cavalerie de Montbrun qui s'avancait au grand trot après son expédition de Nave de Avel. A l'aspect de la ligne anglaise, que pro- Beïes tégeaient deux régiments de cavalerie, Mootbnm (leTa^caïXrie bouillaut d'ardcur n'hésite pas à entrer en acïon y française sms et dirige la compagnie d'élite de ses dragons sur la Montbrun. cavalcrie ennemie. Cette poignée d'hommes commandée par le capitaine Brunel s'élance bravement sur les escadrons anglais, et les culbute sur l'infanterie de la division Houston. Cette chaîne, exécutée sous les yeux des soldats de Montbrun et de Maucune, excite dans. les troupes une sorte d'enthousiasme, et elles demandent à marcher, croyant déjà tenir la victoire. Montbnm veut alors charger l'infanterie anglaise, qui se trouve sur un terrain fa-

FUENTÈS D'ONORO. 669

Yorable aux manœuvres de la cavalerie, mais qui est couverte par huit bouches à feu. Il fait demander quelques pièces à la batterie de la garde , mais celle-ci ne peut recevoir d'ordre que du maréchal BessièreSy étiquette des troupes d'élite déjà bien fu\*

nesté à Wagram. Ne pouvant les obtenir, Montbrun s'adresse à Masséna, qui, averti de cette difficulté, se hâte de lui envoyer quatre pièces de canon. Malheureusement il s'est écoulé une demi-heure pendant laquelle les troupes françaises ont eu le temps de se dépitier, et les troupes légères de Crawford celui d'arriver. Enfin Montbrun, pourvu de l'artillerie dont il a besoin, s'avance sur la division Houston, ayant en tête un escadron du 5<sup>e</sup> de hussards déployé pour cacher ses canons, les dragons au centre, un escadron du H<sup>e</sup> de chasseurs à droite, un du 12<sup>e</sup> à gauche. Il marche ainsi se faisant précéder par une centaine de tirailleurs de la brigade Wathier, afin de provoquer le centre de la ligne anglaise. En effet, le 51<sup>e</sup> d'infanterie anglaise s'ébranle pour se porter en avant. Montbrun démasque alors ses pièces et le couvre de mitraille, puis envoie sur lui les chasseurs qui étaient sur nos ailes. Les deux escadrons lancés au galop rompent le 51<sup>e</sup> anglais, et sabrent ses fantassins désunis. L'élan est donné, on marche sur la division Houston, et, en continuant de la pousser devant soi, on la sépare de son artillerie qu'on est près de lui enlever, lorsqu'en approchant du ravin du Turones on essuie presque à bout portant le feu d'une ligne de tirailleurs postés dans quelques enclos. Ce feu imprévu et bien dirigé arrête nos cavaliers, et la division Houston, après avoir perdu

Mai IBM.

67d LIVRE XL.

Mai18tr

du monde y réussit à m retirer derrière le Turones,

où elle retrouve don Julian. Au même mstarat elle eot

remplacée sur le terrain par la diyi^oii légère o«rw-  
 fard qui s'est avancée en to«rte iiate.  
 <:ominoiice- Masséua voyant la droite anglaise entamée, et ea  
 .le'w^èa p«rti« déjà rejetée au delà du Turones, ordcmne wm  
 , •^\*» général Loison de faire avancer les divisions Maria  
 droite ^

los Anglais, cbaud et Mermety ipom que dâxNichant de Pmd  
 prob^biiité Velho, elles secondent Tefibit de la caivriene,  
 \*XiL'vl\"^ et se portent aux empiions de Fuenlèa dX>fiOT»,  
 qu'elles doivent prendre à revers. Ce mouvement continué avec  
 vigueur, la droite des Anglais deit être renversée sur leur centre ,  
 ainsi que Ta résehi Masséna. En même temps il profite de Télan  
 extraordinaire des cavaliers de Montbrun, pour les jeter  
 Sur<]rawfurd, qui à Taspect de notre cavalerie s'est formé en  
 trois carrés, avec de rarlHlerie -dcms les intervalles de dhacun  
 des trois.

Montbrun ordonne au général Fournier de ftâre attaquer le  
 carré qu'il aperçoit à notre gauche par l'un de ses régiments lé-  
 gers, de fondre en peroome avec les deux auftres sur le carré du  
 centre, cpïi est le plus considérable. 11 ordonne au général Wa-  
 thîer de charger celui qui est à notre droite. Lni-même il suit avec  
 ses dragons le mouvemeiït de la cavalerie légère, prêt à l'appuyer  
 lorsqu'il en sera temps.

Cette masse de cavalerie conduite avec une précision et une vi-  
 gueur admirables, s'avance sons une horrible mitraille, que vomit  
 Tartillerie placée entre les carrés anglais. Arrivés à portée de l'en-

nemi, les hussards et les chasseurs partent au trot, puis chargent au galop. En un clin d'œil le carré de gendarmes

FUENTES B^OSORO.

est enfoncé. Fournier pénètre lui-même dans le carré avec ses deux régiments. Quant à nos hommes de l'infanterie anglaise « ils rendent, et le colonel Hill remet son épée. Le carré de droite, protégé par un pli du terrain, échappe seul à ce désastre, et ne peut être entamé par le général Walker. En ce moment de nouvelles décharges de mitraille pleuvent sur nos cavaliers. Le général Fournier, dont le cheval est tué, tombe à la vue de « ces soldats, ce qui produit quelque émotion parmi eux. Les Anglais en profitent; une partie de ceux qui s'étaient rendus s'enfuient, et recommencent le feu; les autres, cependant, au nombre de quatre ou cinq cents, restent prisonniers. Montbrun, apercevant les ravages de la «mitraille, et voyant venir «sur lui toute la cavalerie anglaise, fait replier ses chevaux^ légers, de crainte de n'avoir pas assez de monde pour les soutenir. Il demande à grands cris la cavalerie de la garde, et en outre l'appui de l'infanterie. Témoin de ce spectacle, Masséna a déjà envoyé un officier pour faire avancer les 800 cavaliers de la garde : même réponse qu'à Wagram!... la cavalerie comme l'artillerie de la garde ne peut agir que sur l'ordre du maréchal Bessières, qu'il faut aller chercher on ne sait où, sur ce vaste champ de bataille. La garde demeure donc immobile. L'infanterie, mal dirigée par Loison, a donné trop à droite, comme si son unique but était de prendre à revers les flancs de l'ennemi, et si elle ne devait pas « se heurter aussi par sa gauche à Montbrun, afin d'embrasser dans son mouvement toute la ligne de l'ennemi. Elle pénètre dans les bois qui entourent Fuentes d'Onoro; elle s'y en-»

Mai 4841.

Les carrés

anglais enfoncés par

la cavalerie de Mosthiun.

La garde ne voulant obéir qu'au maréchal Bessières, et le 6<sup>e</sup> corps s'étant trompé dans la direction à suivre, laissent Sont-brun sans appui.

1U14844.

674 LIVIB XL.

fonce, en chasse les Anglais, arrive au bord d'un ravin qui la sépare de Fuentès d'Oik>ro, et se met à tirailler inutilement contre les troupes de Picton, tandis que Ferrey renouvelle son attaque de Tavant-veille.

Profitant Cependant les heures s'écoulaient. Atontbnin, resté

^rdTJar ^aus Tappui de la garde, sans celui de Tîniaiiterie,

\*"a'^^S^it\*e\*" n'a pu renouveler son attaque contre Tinfanterie an-

des Anglais se glaïsc, qui a profité de ce répit pour se reformer et se

reformé. ....

remettre en ligne. Spencer avec la première division, ralliant les Portugais, est venu se placer à côté de Crawford, et présente un front imposant, appuyé par une nombreuse artillerie et par toute la cavalerie anglaise. Par sa gauche il se lie à Picton, qui défend toujours Fuentes d'Onoro, et par sa droite à la division Houston qui est de l'autre côté du Turones.

A cet aspect Montbrun, après avoir longtemps supporté les boulets et la mitraille, abrite ses cavaliers derrière un repli du terrain, et attend ainsi la reprise de la bataille pour renouveler ses exploits du matin. Si dans ce moment Reynier, qui n'a qu'une division devant lui, celle de Campbell, attaquait fortement Alameda, si Ferrey franchement secondé par Drouet avec tout le 9<sup>e</sup> corps, pouvait arracher Fuentes d'Onoro à la division Picton, déjà fort réduite en nombre, la bataille serait gagnée, bien que le mouvement de la gauche des Français contre la droite des Anglais ait été ralenti. Mais Reynier croyant avoir devant lui des masses ennemies qu'il n'a pas, regardant la tâche de gagner la bataille comme réservée à d'autres, se livre à d'insupportables

#### FUENTES D'ONORO.

tirilleries. Ferrey attaque avec violence Fuentes d'Onoro et secondé par deux régiments de la division Ctaparède enlève les hauteurs au-dessus du village, mais, faute d'être soutenu par le reste du 9<sup>e</sup> corps, est obligé de les abandonner. Loison, plein de bonne volonté, mais égaré dans sa marche, et ayant tendu à droite au lieu de tendre à gauche, est inutilement arrêté par un ravin qui le sépare de Fuentes d'Onoro.

C'est ainsi que s'écoule une bonne partie de la journée, et que les brillants succès de la cavalerie et de la brigade Maucune de-

meurent sans résultat. Mais l'invincible obstination de Masséna est là pour tout réparer. Ck)urant de Montbm̄n à Loison , il a reconnu la faute commise. 11 ordonne à Loison d'appuyer à gauche, vers Montbm̄n; il fait avancer Solignac entre Loison et Montbm̄n, et se propose d'attaquer à fond la droite anglaise, composée des divisions Spencer et Crawford, des Portugais et de la cavalerie. Bien que cette ligne soit formidable, il ne désespère pas de l'enfoncer avec les divisions Marchand, Mermet et Solignac, avec l'héroïque cavalerie de Montbm̄n, surtout l'ordre étant donné à Dronet de tenter un effort désespéré sur Fuentes d'Oñoro , et à Reynier d'attaquer Alameda sérieusement. L'ardeur de Masséna est partagée par les troupes toujours confiantes dans la victoire, et voulant à tout prix en finir avec cette armée anglaise, qui, depuis si longtemps, tantôt derrière les rochers de Busaco, tantôt derrière les redoutes de Torres- Vedras, a réussi à déjouer leurs efforts.

C'est dans ces occasions que le jugement sûr,

TOM. XII. 13

MaH814.

Mas&éoa^

réparant

les fautes

commises,

prépare

contre

la droite  
des Anglais  
une nouvelle  
attaque  
qui doit être  
décisive.

— : Topinière caractère de Masséna déploient toute leur

puissance. Montbrun, Loison, Marchand, Mermet ne au moment demandent qu'à le seconder. Mais au moment de la ^ ^ u ?  
\* ^ renouveler l'attaque , et de décider la victoire par te ^ ^ ^ rai  
^ i ^ ™ dernier coup de vigueur, le général Éblé vient Éblé vient  
annuler avec douleur qu'il reste très-peu de car-

annoncer que \* \* .

les munitions touchées, Bessières n'en ayant point apporté , et  
ses manquent . ^ ^ ^ ^ attelages n'ayant servi qu'à conduire sur le  
champ de bataille quelques bouches à feu de plus. On espère  
qu'en réunissant tout ce qu'il y a encore de cartouches chaque  
soldat en aura à peine traité. Or ce n'est pas assez pour un com-  
bat qui sera déses\* péré de la part des Anglais, surtout si, la jour-  
née n'étant pas décisive, il faut continuer à combattre, ou pour se  
retirer, ou pour suivre l'ennemi. Devant cette difficulté détermi-  
nante pour tout autre, Masséna ne se décourage pas; il se ré-  
signe à attendre jusqu'au lendemain matin, comptant que les An-  
glais n'auront pas changé de position, et certain qu'ils n'auront  
pas pu se renforcer, car Picton avec la 3<sup>e</sup> division est indispen-  
sable à Fuentes d'Onoro, Campbell avec la 6<sup>e</sup> à Alameda , Dunlop



avec la 5<sup>e</sup> au fort de Nécessité la Conception. Il n'aura le lendemain matin devant

de se procurer . ^ - i . ^ i « ^ . - .

des munitions Im que Crawford, Spencer et les Portugais, et il est de reproûdre résolu à leur porter un de ces coups terribles, comme

la bataille, j'en porta jadis à Rivoli, à Zurich; à Caldiero ' . 11 consent donc à ces quelques heures de repos qui lui pro- Le maréchal courait des munitions. En conséquence^ il ordonne

^^ d'envoyer en toute hâte les attelages de Bessières à l'équipement Ciudad-Rodrigo pour aller chercher des cartouches ses attelages , et des vivres, et de distribuer aux troupes une pmrtte

on remet au lendemain • Caldiero en 1805\*

du convoi destiné à Almeida. Mais Bessières alléguant

la triste raison de l'épuisement de ses attelages, qui

ont épuisé sans relâche depuis plusieurs jours, qui po««\*  
^hier

, A » 1 . 1 chercher

ne pourront pas traîner le fardeau dont on les charge - à terre munition» géra, résiste à Masséna jusqu'à l'empressement. La fortune du vieux guerrier semblait avoir un peu fléchi depuis la retraite du Portugal ; on ne lui aurait pas résisté il y a six mois, on lui tient tête aujourd'hui ! Que faire ? Masséna doit^l encore briser l'épée de Bessières, après avoir brisé celle de Ney? H y a

des difficultés devant lesquelles les plus grands caractères sont obligés de plier. Masséna , pour prévenir de nouveaux éclats, consent à remettre mi lendemain matin l'envoi de ses caissons à Ciudad- Rodrigo, et couche sur le champ de bataille avec ses troupes, bivouaquant à portée de fusil des Anglais, et mangeant les vivres qu'on avait préparés pour Alméida.

Telle fut cette bataille de Fuentes d'Oñoro, que caractère tant d'obstacles, de contrariétés imprévues, d'actes <sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>Fi<sup>^</sup>iuès<sup>^</sup> de mauvaise volonté, rendirent indécise, et que la <sup>^</sup>onoro;

<sup>^</sup> ' \* ce qu'elle

bravoure des troupes, les habiles dispositions de <sup>^</sup>auraitpuéte, Masséna, si elles avaient été secondées, auraient <sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>FX<sup>^</sup> convertie en une victoire éclatante, décisive pour l'Espagne, et probablement pour l'Europe. Le lendemain 6, Masséna, toujours résolu à recommencer la lutte, employa sa journée à parcourir le champ de bataille, tandis qu'on allait lui chercher des munitions à Ciudad-Rodrigo. En ce moment la position des deux armées était singulière. D'Alméida en remontant jusqu'à Fuentes d'Oñoro les corps de Reynier et de Drouet formaient une ligne continue,

Il8ci484«.

opposée de front à l'armée anglaise le long du Tk<sup>^</sup>- Gasas. A Fuentes d'Oñoro notre ligne s'était ployée, et, formant un angle presque droit, tenait bloquée au delà du Dos-Casas l'aile droite des Anglais repliée sur leur centre. Lord Wellington avait accumulé sur ce dernier point ses meilleures troupes, et avait suppléé à la force des lieux par celle de Tart. Bien que ses soldats fussent très<sup>^</sup>atigués, il les avait occupés toute la nuit à élever des retranchements. Il a<sup>^</sup><sup>^</sup><sup>^</sup>t fait barricader la partie haute de Fuentes

d'Onoro- Enlre Fuentès d'Ofiuro et Villa Formosa, \iliage situé sur le ravin du Turones, il avait remplacé les obstacles naturels qui n'existaient pas par des levées de terre, par des abatis, et par une immense quantité d'artillerie. Enfin il avait à Villa Formosa , comme à Fuentès d'Oiiuro, multiplié les barricades, les canons, les défenses de tout genre. Derrière cette ligne transversale, qui allait du Dos-Casas au Turones, et qui était tout au plus de trois quarts de lieue, il avait quatre divisions, les 7\*, 1\*\* et 3% ia division légère et les Portugais, et une innombrable artillerie. Masséna vit avec douleur que le temps consacré à faire reposer les attelages de B^sîères était beaucoup plus utilement employé par l'ennemi, et que la ligne artificielle créée pendant la nuit allait devenir aussi formidable que celle que la nature avait créée sur le front de Fuentès d'Ouoro à Alaméda, en creusant le lit profond du Dos- Casas. Pourtant il était bien déterminé à recommencer le combat , se fiant sur le zèle des troupes, liais les généraux Fri- rion, Lazowski, Éblé, qui étaient dévoués à lui autant qu'à l'hon- neur des ar-

#### FUENTÈS D'ONORO. 677

mes, lui révélèrent de tristes vérités qu'il cherchait — ;

en vain à se dissimuler, et lui répétèrent que beau\* coup d'offi- ciers, les uns fatigués, les autres appelés à servir dans des armées différentes, ou prêts à prendre leur congé, n'étaient pas assez ré- solus à faire leur devoir pour qu'on pût tenter avec sûreté une at- taque désespérée. Reynier, qui avait tant de savoir et de courage véritable , ne valait plus rien dès que l'inquiétude l'avait saisi, et il croyait en ce moment avoir l'armée anglaise tout entière sur les bras. Drouet à la veille de partir pour l'armée d'Andalousie croyait avoir largement payé sa dette à l'armée de Portugal en en-

gageant deux régiments sous le brave général Gérard. Bessièrès était indéfinissable, et se conduisait devant Masséna comme les ambitieux devant une fortune qui fléchit. On dissuada donc le général en chef, en faisant agir sur lui la seule influence qui puisse vaincre un grand caractère, le conseil de céder donné par des amis éclairés , dévoués et unanimes.

Destiné à n'emporter de cette campagne que des nassénâ chagrins, Masséna se décida pour l'un des deux <sup>^^^</sup>tl-e<sup>^</sup> partis entre lesquels Napoléon lui avait laissé le enretraiee

, . . ,... 1 . . . <sup>^^</sup> faisant

choix, celui qui lui plaisait le moins, et qui consis- sauter tait à faire sauter la place d'Aiméida au lieu de la <sup>^\*'''^'^</sup> ravitailler. Au surplus, le convoi qu'on devait y transporter était à moitié consommé par ceux qui étaient chaînés de l'introduire, et ils avaient besoin d'en dévorer le reste pour se retirer. Il n'y avait donc plus qu'à détruire Alméida, où tout était préparé pour l'entière destruction des ouvrages. Il suffisait d'un ordre, mais il fallait porter cet ordre à travers

LIVBE XL.

Brenier

pour faire

sauter

Alméida.

l'amée anglaise. MasBéna demanda des haimnes de bonne volonté; il s'en présenta toois dont l'histoire Ordressecrets <sup>^^</sup>j conserver les noms, ce forent Zfmbooiy capo\*

envoyés ^ ' \*

au général rai au 76\* de ligne, Noël Lami j soldat cantinier de la division Fenrey, et André Tillet, chasseur an 6\* léger. Ils port^nent chacun Tordre au général ft^ner de faire sauter la place , et puis de s'ouvrir un passage à travers la ligne des postes anglais jusqu'au pont de Baii)a del Puerco sur l'Âguéda. (Voir la carte n"" 53.) Le S\* corps, formant l'extrême droite de Tannée française , devait être en avant de ce pont pour recueillir la garnison fugitive. Il était enjoint au général Brenier de tirer cent coups de canon du plus gros calibre, pour annoncer qu'il avait reçu Tordre du général en chef.

Le lendemain 7, Masséna ne pouvant se décider i quitter le champ de bataille, et toujours méditant d'y recommencer l'attaque si l'occasion s'en offrait, resta en position devant les Anglais. Craxci, terrifiés par le formidable combat qu'ils avaient soutenu , par celui qu'ils prévoyaient , se ietÈaient immobiles derrière leurs retranchements; et Masséna courant à cheval devant ces retranchements , comme un lion devant des clôtures qu'il ne peut franchir, Masséna semblait le vainqueur. Le 7 au soir on entendit les cent coups de canon qui attestaient la transmission de Tordre envoyé à Alméida. Des trois messagers, André Tiliet, le seul parti sans déguisement, avec son uniforme et son sabre , était arrivé auprès du général Brenier et avait pu r^nplir sa mission.

Le 8, Masséna, pour donner au général Brenier

FUENTÈS D'ONORO.

le ten^ de consommer la destruction d'Alméida, affecta de ser-rer les lignes anglaises de plus près , et reporta la division Soli-

gnac derrière le corps de Drouet, comme s'il allait exécuter une attaque sur le centre de Tennemi. Le 9 il resta encore en position j simulant toujours un mouvement offensif, et les Anglais se tenant soigneusement dans leurs lignes y accumulant les moyens de défense, et ne se doutant nullement du calcul du général français.

Le 40 enfin l'armée, d'après l'exemple de quelques-uns de ses chefs, commençant à murmurer de ce qu'on la retenait inutilement devant l'ennemi (elle ignorait l'intention du maréchal), et tout annonçant d'ailleurs que le général Brenier avait eu le temps de terminer ses dispositions, Masséna consentit à la retraite sur l'Aguéda. L'armée faisant volte-face, Drouet à droite se dirigea sur Espeja, les 8<sup>me</sup> et 6<sup>e</sup> corps au centre marchèrent directement sur Gki<sup>ad</sup>-Rodrigo, Reynier vers la gauche se rabattit sur le pont de Barba del Puerco, où il devait recueillir la garnison d'Alméida si elle réussissait à se faire jour, Montbrun enfin couvrit la retraite avec sa cavalerie. Les Anglais ne nous suivirent qu'avec une extrême circonspection, toute leur attention restant fixée sur le gros de l'armée, et nullement sur Alméida qu'ils croyaient définitivement abandonnée à ses propres forces, et condamnée à une prompt reddition. Le général Campbell seul, chargé d'observer Reynier, le suivit de loin, et sans veiller au pont de Barba del Puerco.

A minuit, l'armée entendit pendant sa marche une sourde explosion, et apprit ainsi que la place

Mai 1841

Monmoignon

de 1<sup>er</sup> mai 1841

Explosion

qui apprend

d'Alméida avait été détruite. Reyaier laissa le géoé-  
rai Heudelet en avant du pont de Barba del Puerto

^^d'ATéi^ pour recueillir la garnison. On l'attendit le lende-  
main avec une vive anxiété, car elle avait huit ou neuf lieues à  
parcourir pour gagner TAguéda , et c'était dans la journée du 4 1  
qu'elle devait rejoindre. Son histoire mérite d'être connue, car  
elle présente une des aventures les plus extraordinaires de nos  
longues guerres. Évêsiioii Le général Brenier avait depuis long-  
temps miné

(teU^rniMn ^ principaux ouvrages de la place, et n'attendait d  
Àiméida. q^'xxu Ordre pour y mettre le feu. L'ordre lui étant par-  
venu le 7 au soir, il fit jeter toutes les cartouches dans les puits ,  
scier les afflâts , tirer à boulet sur la bouche des pièces pour les  
mettre hors de service, et enfin charger les fourneaux de mine. Le  
4 0 au soir tous ses préparatifs étant achevés , il assembla sa pe-  
tite garnison, qui était d'environ 1 ,500 hommes, lui annonça  
qu'on allait abandonner la place, et se sauver en perçant à travers  
les masses ennemies. Cette nouvelle plut fort à la témérité de nos  
soldats, qui s'ennuyaient de tenir garnison dans un pays lointain  
et hostile , sous la menace continuelle de mourir de faim ou de  
devenir prisonniers de guerre, et tous se préparèrent à opérer des  
prodiges. A dix heures du soir on prit les armes. Le général Bre-  
nier laissa le chef de bataillon du génie Morlet en arrière avec  
200 sapeurs pour mettre le feu aux mines, et le rejoindre par un  
sentier détourné. On sortit de la place par la partie la moins ob-

servée, celle qui oonduisait aux bords de l'Aguéda. On parcourut plus de deux lieues sans apercevoir l'ennemi , puis on

#### FUENTÈS D ONORO. eSI

rencontra les avant-postes de la division Campbell et de la brigade portagaise Pack, et on leur passa sur le corps. Le général Brenier avait eu Tingônieuse idée de se faire suivre par un convoi y au pillage duquel les Portugais s'acharnèrent en nous laissant passer. Pourtant le général Pack nous suivit avec la cavalerie anglaise du général Cotton. Au jour on arriva à Villa de Cuervos, pas loin de Barba del Puerco, et on rallia le brave Moriet et ses sapeurs, qui après avoir mis le feu aux mines étaient parvenus aussi à forcer la ligne des postes ennemis. En approchant de Barba del Puerco, Pack d'un côté se mit à tirailler contre notre brave garnison fugitive, et ColUm de l'autre à la charger à coups de sabre. Elle fit fece à toutes ces attaques, et atteignit enfin l'entrée d'un défilé qui était pratiqué entre les profondes excavations d'une carrière de pierre. Là elle réusût à se sauver, en se jetant dans les brts des troupes du général Heudelet accourues à sa rencontre. Par malheur la colonne avait di\ s'allonger pour traverser le défilé, et sa queue était restée en prise aux cavaliers du général Cotton. Deux ou trois cents honunes furent coupés , mais se jetèrent sur les côtés pour gagner par d'autres chemins les bords de l'Aguéda. Quelques-uns tombèrent dans un précipice et y entraînèrent les Portugais acharnés à les poursuivre. Quelques autres restés en arrière furent ramassés par les Anglais. Ainsi, sauf deux cents hommes au plus, cette héroïque garnison se sauva en trompant le calcul des Anglais, et en leur livrant une place détruite. On dit que lord Wellington , en apprenant ce bit extraordiniûre, s'écria



llrâl g44.

Ml

Ifai 4S44.

Retour

de Tannée

aux environs

de Salamanque.

que Tacte da général Br<sup>^</sup>er valait une victwe. (te eoDçoit cette exagération inspirée par le dépit, car il était souverainement désagréable et même humiliant de laisser détruire <sup>^</sup> sous s<sup>^</sup> yeux et presque dans ses HiaÎBs, une place qu'on était près de reooih vrer, et dont la possession eût annulé la valeorde Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington, avec une injutlke peu digne de lui, s'en prit au général CampheU<sup>^</sup>qd n'avait pas été plus coupable que le reste de rarmée, pas plus que le général en cbef lui-même , car personne dans le camp britannique n'avait préim que telle serait l'issue de cette courte campagne, et pour l'excuse de tout le monde il fout ajouter qu'<sup>^</sup>e éiât difficile à prévoir.

Masséna continuant sa retraite , laissa dans Ciudad-Rodrigo le reste du convoi destiné à Alméidâr plus quelques grains ramassés pendant le mouvement de l'arm<sup>^</sup>ée, assura ainsi à cette {daoeq-natm mois de vivres, renouvela et renforça sa garnison, rentra enfin à Salamanque , pour y donner du repos à l'armée, et pour la réorganiser. Avec son aWin\*\* tion ordinaire, et en conformité de ses iortroctioDS, il voulait ne pas perdre les Anglais de vue, et descendre sur le Tage avec eux s'ils faisaient miaede se diriger

sur Badajoz. Pour le moment, bien que très-peu secondé par ses lieutenants, il avait atieiat s(m but, qui était de sauver les places de la frontière espagnole en les ravitaillant ou en les détniistfitf de retenir et de contenir l'armée anglaise, (te J'^®" pécher d'envoyer la plus grande partie de ses fort»^ en Estrémadm^e, et, tout en l'attirant dus le ht^t Beira, de lui ôter le désir de pénétrer en is^f^\*

### FUENTÈS D'ONORO. §83

Ce bat si compliqué, le maréchal Masséna Tayait en

effet atteint, car Ciudad\*Rodrigo qui nous sniSisait était approvisionné pour quatre mois, Ahnéida qui nous était inutile ne rentrait aux mains de Tennemi que démantelé, et les deux journées de Fuaitès d'Oftoro avaient causé aux Anglais une telle impression , qu'ils ne songeaient guère , du moins tant que le défenseur de Gènes et d'Essling était présent, à pénétrer en Yieille-Castille. Quant à la bataille de ^^

prîncîp&l

Fuentès d'Oftoro elle-même, acte principal de cette decette courte dernière période, ce qu'on en peut dire, c'est que e^m^t, si Masséna avait vu trop tard le côté faible de la p^^obtenu position de l'ennemi, s'il avait perdu la journée du » S^T^JL 3 mai en attaques inutiles sur Fuentès d'Ofk>ro, nenestpas celle du 4 en reconnaissances tardives, il avait enfin discerné le vrai point d'attaque , chose que tant de gteéraux n'aperçoivent ni au commencement ni à la fin des batailles, c'est que le 5 il avait agi avec une justesse de vues et une vigueur de caractère admirables, et que si dans cette troisième journée Rey\* mier avait été plus entreprenant devant Alaméda , si Drouet eût voulu emporter Fuentès

d'Oôoro en y employant tout son corps d'armée, si Loison eût marché plus vite et plus directement au véritable but de ses mouvements, si les misères de l'étiquette n'avaient retenu la garde impériale , les Anglais auraient essuyé un sanglant désastre! Il faut ajouter que malgré toutes ces faiblesses, malgré tous ces mauvais vouloirs, ^ le maréchal Bessières n'eût pas apporté au dernier instant de nouveaux obstacles au succès, si Masséna eût obtenu pour le lendemain 6 à la pointe du jour les munitions dont il avait be\*

— ; soin, il pouvait encore, surmontant par sa constance

la constance anglaise, détruire la fortune de lord Wellington, devant l'opiel devait succomber plus tard la fortune de Napoléon !

Mfsséna rentra donc à Salamanque pour attendre le jugement qu'<Hi porterait à Paris de ses opérations. Il ne lui manquait plus après toutes les bassesses dont il avait été témoin que d'encourir la disgrâce de son maître. Il n'en savait rien , mais il n'était pas loin d'y compter. L'amertume de son cœur et sa connaissance des hommes ne le disposaient pas à espérer beaucoup de jifêce.

Événements Dans ce momcut, le compagnon d'armes auquel

qui se passent •■ •\* j j j •

en Andalousie u Venait de rendre un grand service sans en avoir-

que^T^Siré- "^^ aucun, qu'il avait délivré de la présence de  
chaiMasséna lord Wellington, et de celle d'une ou deux divi-  
la bataille stous anglaises, le maréchal Soult était beaucoup

de Fuentès . , ^ -n • . i • »

d'Onoro. moins heureux encore, et recueillait le pnx des foutes commises par tout le monde dans les funestes campagnes de 1840 et de 1841. Lord Wellington , à peine la retraite du maréc^l Masséaa commencée, avait d'abord envoyé le corps de HîU vers l'Èstrémadure , et puis y avait ajouté divers détachements dans l'intention de secourir la place de Badajoz, ou de la reprendre par un nouveau siège, si les Français l'avaient prise. L'ensemble des forces réunies de ce côté se composait de deux divisions anglaises d'infanterie, de plusieurs régiments de cavalerie également anglais, de plusieurs brigades portugaises, et enfin de troupes espagnoles, les unes échappées de la Gevora, les autres sorties de Cadix. On pouvait évaluer cette armée à trente

#### FUENTÈS D ONORO.

mille hommes environ, dont 1S à 13 mille Anglais, 6 mille Portugais de ligne , et 1 1 à 1 2 mille Espagnols. Elle avait passé la Guadiana à Jurumenha, avait arraché la place d\*Olivença aux Français qui venaient de la conquérir, mais qui n'avaient pas eu le temps de la mettre en état de défense, et qui s'en étaient retirés en soutenant des combats d'arrière-garde désespérés, pour regagner Badajoz. Une division anglaise avait investi Badajoz, où le général Philippon s'était enfermé avec des vivres , des munitions, une garnison dévouée de 3 mille hommes, et la résolution de ne rendre la place que lorsque l'ennemi y serait entré de vive force. Le reste de l'armée anglo-portugaise et espagnole, après avoir battu la campagne pour en chasser les Français, avait pris position sur l'Albuera afin de couvrir le siège. Le 5\* corps, dont le maréchal Mortier, rap-pelé en France, avait laissé le commandement au général Latour-IMbubôni^, s'était posté un peu en ar-

rière, attendant avec impatience un secours de Séville , car resté tout au plus à 8 ou 9 mille hommes après le départ du maréchal Soult, il se réduisait presque à rien depuis qu'il avait fourni une garnison à Badajoz.

Tels étaient les événements qui s'étaient passés en Andalousie pendant que le maréchal Masséna livrait la bataille de Fuentes d'Oaoro et faisait sauter Alméida. Le maréchal Soult ayant trouvé la sécurité rétablie devant Cadix par la vigueur avec laquelle le maréchal Victor avait repoussé les Anglais, et par le retour d'une partie du 4<sup>e</sup> corps dans la province de Séville^ avait prêté l'oreille aux cris de détresse

Mai 1844.

Armée anglo-espagnole envoyée

en

Estrémadure

pour

reprendre

Badajoz,

Triste état du 5<sup>e</sup> corps réduit à quelques mille hommes après

avoir mis

une garnison

dans

Badajoz.

Le maréchal Soult retourne  
en Estrémadure pour recueillir  
le 5<sup>e</sup> corps et combattre  
les Anglais.

' de la garnison de Badajoz, qui se défendait avec le

plus rare courage ^ et s'était décidé à revenir vers elle. Après avoir donné quelques soins aux afflirœ de son armée, attiré à lui une partie du 4<sup>e</sup> corps, mis le maréchal Victor non pas en état de prendre Cadix, mais de conserver ses lignes si on venait les attaquer, et fait connaître de nouveau taBt à Madrid qu'à Paris le besoin qu'il avait d'être fNromptement secouru, il était parti le 10 mai avec 11 ou 12 mille hommes pour se réunir aux restes du 5<sup>e</sup> corps sur la route de Séville à Badajoz. Il s'était mis en route à l'instant même où, comme on vient de le voir, le maréchal Mas-séua rentrait à Salamanque.

Après avoir rallié le 5<sup>e</sup> corps qui l'attendait sous les ordres du général Latour-Maubouï^, le marédial Soult se trouva à la tête d'en\iron 17 mille hommes de troupes excellentes, parftdtemait disposées, et dans lesquelles il y avait 2,500 hommes de la meilleure cavalerie. Il arriva le 15 mai à Santa-Martfaa en vue de l'armée anglaise, qui s'était postée à quelques lieues en avant de Badajoz sur les coteaux qui bordent l'Albuera. Quoique les Anglo-Espagnols comptassent trente et quelques mille hommes et qu'il n'en comptât que 17 mille, le maréchal Soult n'hésita pas à les attaquer, »r c'était le seul moyen de sauver Badajoz, et de s'épargner l'humiliation de voir tomber sous ses yeux cette place qui était son unique conquête.

Situation Le maréchal Beresford commandait l'armée cornan-  
gUi^eM^ binée, comprenant la division anglaise Stuart, les dri-  
AuüüJÎ. ^^ brigades portugaises du général Hamilton, et les  
troupes détournées du siège de Badajoz. Ces der-

ItofSII.

FUENTfcS D'ONORO. 687

nières se composaient de la division anglaise Gole, et des  
troupes espagnoles venues de Cadix sous les généraux Blake et-  
Castafios. Dix-sept mille Français de choix pouvaient bien tenir  
tête à 30 mille ennemis parmi lesquels il n'y avait que 1 2 à 1 3  
mille Anglais.

L'armée anglo-espagnole était établie derrière le petit ruisseau  
de l'Albuera, très-facile à franchir. Elle avait sa gauche au village  
d'Albuera, son centre, formé surtout d'Anglais et de Portugais ,  
sur des mamelons peu élevés, et sa droite, comprenant tous les  
Espagnols, sur le prolongement de ces mai»^ loDs, mais un peu  
sur leurs revers, de manière à être à peine aperçue. Les troupes  
tirées du siège de Badajoz passant actuellement derrière la ligne  
an\* glaiae, venaient lui servir de prolongement e t d'appuL

Le marédial Soult prit le parti d'attaquer les An^^ Bauüie  
glais le lendemain 16 mai au matin. Il plaça de\* ^^uvrée ^\* vant  
le village d'Albuera qui formait sa droite et la \*« \*• °^gauche de  
l'ennemi, le 16\* léger, avec une batterie de gros calibre, pour ca-  
nonner fortement ce village et y feindre une attaque sérieuse.  
Mais c^est par sa gauche et contre la droite de l'ennemi qu'il était  
décidé à tenter son principal effort. Il résolut de porter deux divi-  
sions d'infanterie, les divisions Girard et Gazan, au delà du ruis-  
seau de l'Albuera, de leur confier la tâche d'enlever rapidement

les mamelons sur le revers desquels on commençait à découvrir la droite des Anglais, de faire ensuite tourner ces mamelons par sa cavalerie postée à son extrême gauche sous le général Latour-Maubourg, de soutenir ce mouvement avec une réserve d'infanterie sous le général Werlé, et quand on aurait ainsi culbuté

la droite des Anglais, d'emporter d'assaut le village d'Albuera, qui était rap{Aii de leur gauche et que notre artillerie aurait d'avance mis en ruines, et rendu presque impossible à défendre.

Le maréchal Soult espérait que les Anglais, attaqués surtout par leur droite qui couvrait leur communication avec Badajoz, seraient plus faciles à alarmer et à battre, et que battus dans cette direction leur revers pourrait avoir de plus grandes conséquences.

Dès le matin du 16 le maréchal mit ses troupes en action. Malheureusement il ne vint pas faire exécuter lui-même ses dispositions sur le terrain, et il retint trop longtemps auprès de lui le général Gazan, qui, tout en commandant une division, remplissait les fonctions de chef d'état-major, et était l'un des officiers d'infanterie les plus fermes et les plus expérimentés de l'armée. Il y eut donc peu d'ensemble et de précision dans les mouvements. Le détachement qui devait à notre droite inquiéter et contenir le village d'Albuera se mit de bonne heure en position le long du ruisseau, et commença un feu destructeur pour le village, et pour les Anglais eux-mêmes. Les deux divisions Girard et Gazan, formant une masse de huit mille hommes d'infanterie, entrèrent aussi en action de bonne heure, s'avancèrent en colonnes serrées, et passèrent le ruisseau, qui n'était pas un obstacle pour elles, tandis que la cavalerie du général Latour-Maubourg, opérant un mouvement allongé sur leur gauche, menaçait la droite de l'en-



mi\* Par malheur, en l'absence des chefs, un certain défaut d'entente dans les moûve-

FLENTÈS D'ONORO. «S9

ments amena une heure d'iniin<^ilité au delà du ruisseau , et laissa aux Anglais le temps de porter le gros de leurs forces vers le lieu du péril. Enfin, le signal de Tattaque étant donné, la division Girard gravit rapidement les mamelons, suivie de la division Gazan, qui, au lieu d'être disposée un peu en arrière de manière à pouvoir se déployer, était trop serrée contre celle qui la précédait. La division Girard arrivait à peine sur la hauteur qu'elle trouva Tennemi y arrivant en même temps qu'elle. Elle essuya de la part des Anglais et des Espagnols un feu si meurtrier que dans le 40^ de ligne, qui formait son extrême gauche, 300 hommes furent atteints avec les trois chefs de bataillon, dont l'un fut depuis le général Voirol. Néanmoins cette brave division continua de se porter vigoureusement en avant, et renversa la première ligne, composée d'Espagnols et d'Anglais. Une charge vigoureuse de notre cavalerie déployée à la gauche de notre infanterie acheva de culbuter cette première ligne. On y recueillit un millier de prisonniers et plusieurs drapeaux. Mais au même instant le maréchal Beresford avait porté vers sa droite tout le reste de la division Stuart, et de plus la division Cole. Ces troupes s'avançaient les unes déployées et en ligne , les autres formant potence afin de prendre nos troupes en flanc. La division Girard se trouva ainsi accueillie de front et de côté par les feux justes et bien nourris des Anglais. En quelques minutes presque tous les officiers furent tués ou blessés. Il eût fallu se déployer pour répondre à des feux par des feux, mais les deux divi<» sions françaises trop rapprochées étaient dans l'im\* TOM. xn. ii

Mai 48M.

lia «844.

•tO LIVHE XL.

pOBSÎbiiité de mamenivrer, et elles furent obligées de as replier pour ne pa& essayer une fusillade aussi destructive qu'inutile. Le général Gazaa était sur- Tenu^ le maréchal Soult également, et ils essayèrent Tun et l'autre de rallier les troupes, mais il était trop tard, et il fallut revenir en deçà du ruisseau. Far bonheur ta cavalerie Lalour-Mauboui^, acooo\* Faut avec ensemble,, et se déployant de la manière k plus menaçanée sur le &mc doit des Aillais, les arrâta court. De son côté, le générai Ruty ayant habilement di^ftosé son artillerie sur des mamelons qui faisaient face à ceux, qu'occupait l'armée eniieaûe, couvrit celle-ci d» projectiles, qu'elle endura froidement et langten^>s sons oser nous poursuivre. Fâcheux Les alliés perdirent par las boulets de notre artilde ^la^'hataiio teric prescque autant de monde que i^ous en avioas lAi^era. P^du par Ieur feu de mousqueterie , et virent le terrain presque autant couvert de lei^rs morts que des nôtres. On se sépara donc après un seul choc, nais des plus sanglants, les Anglo-E^gnols ayant près de â mille hommes hors de combat;, et nous en» viraii 4 mille. Ainsi, depuis la; bataille de Vimiràro, une sorte\* de fatalité rendait la bravoure héroufie de nos troupes, leur habileté manoeuvrtère, impiib- Caractère santos coutre le froid courage des Anglais. Ceux-ci letVauufes F^Mient position sur un terrain bien choisi , se bor- ^î^ah^mT ^^ ^^ » y ^^ ^^ \*^^ fermeté , sans exécuter d'autre mouvement que de porter sur le point menacé les forces que nos attaques décousues lai^aieiîi d^xv nîbles; et nous, les abordant avec une vîgu^ir i>>

coiffable, mais sans ensemble, surtout sans suite, nous nous retirions sans bien, mais sans

FUENTES D'ONORO. 691 .

autre résultat que de» pertes d'hommes Considéra\*

blés, et une sorte de dépit chez nos soldats qui pouvait bien finir par se changer en découragement. Les batailles de Ymeiro, de Talavera, de Fuentes d'Oñoro d'Albuera, n'avaient pas présenté d'autres vicissitudes. A Fuentes d'Oñoro toutefois les Français auraient été bien attaqués quoique tard, mais le génie du général ne fabait pas défaut, c'était la bonne volonté des lieutenants qui avait failli. Il n'y avait que deux combats celui de Rolica, livré par le général Delaborde, celui de Redinfaa par le maréchal Ney, ou, sachant laisser aux Anglais le désavantage de l'offensive, on les avait rudement traités. Dans toutes les autres occasions, le défaut de calcul et de suite avait rendu inutiles le courage, l'intelligence et l'expérience de nos troupes. La fortune ne nous donnerait-elle pas un jour où le mérite de nos soldats, secondé par les habiles calculs du général en chef, nous vaudrait enfin la victoire si impatiemment attendue, et si chèrement achetée? C'était là ce qui faisait tant désirer que Napoléon vînt en personne commander l'armée française contre les Anglais. Qui pouvait prévoir alors dans quelle occasion il les rencontrerait ? Les esprits clairvoyants, tout en commençant à concevoir de tristes pressentiments, ne préoyaient pas que ce se fît dans un jour funeste, où tout son génie ne pourrait pas suppléer à nos ressources entièrement détruites I

Le maréchal Scwilt privé de 4 mille hommes sur le maréchal 47, ne devait pas songer à se mesurer une seconde\* pendant qu'il

fois avec les Anglais. Il ramassa ses blessés, et alla \* quelque

## **distance**

prendre position à quelque distance en amère, de de BadAjoz

Mai 1814.

«le manière à

soutMiir par

sa présence

lecourafte

de la garnison.

Résumé

des

événemcnU

d'Espagne ,

et triste

résultat des

campagnes

de

48IOetl844,

sur lesquelles

on avait d'abord fondé

tant d'espérances.

manière à rester toujours une espérance pour la garnison de Badajoz. Il écrivit sur-le-champ à Madrid, à Salamanque, à Paris, pour faire connaître ses embarras au roi Joseph, au maréchal Masséna, à Napoléon. Cependant bien qu'il n'eût pas débloqué la garnison de Badajoz, il lui avait procuré un ou deux jours de répit, il lui avait donné la preuve qu'on songeait à elle, et la confiance qu'elle serait secourue à temps si elle se défendait bien. La mauvaise direction des attaques commencées par les Anglais contre Badajoz ajoutait aux espérances fondées qu'inspiraient le courage de la garnison, la fermeté et habileté de ses chefs.

Telle était la situation des affaires d'Espagne au mois de mai 1811, à la suite des grands efforts tentés par Napoléon le lendemain de la paix de Vienne. En Portugal, le maréchal Masséna, après la conquête des places frontières, après une pointe jusqu'à Lisbonne, après six mois passés devant les lignes de Torrès-Védras, avait été obligé de battre en retraite, et pour ne pas laisser prendre sous ses yeux les deux places qui étaient le seul trophée de cette campagne, venait de livrer à Fuentes d'Oñoro une bataille sanglante et indécise, qui avait suffi tout juste pour arrêter les Anglais, que d'abord on s'était flatté de chasser du Portugal. De 70 mille hommes qu'il aurait dû avoir, et qu'il n'avait pas eus, de 55 mille qu'il avait possédés véritablement, il était réduit à 30 mille soldats, épuisés, irrités, et ayant besoin d'une organisation entièrement nouvelle.

Au midi de l'Espagne, le maréchal Soult, après

avoir envahi rAndalousie, occupé Gordoue, Gre- nade^ Séville, presque sans coup férir, était depuis quinze mois devant Cadix, où il n'avait fait autre chose que d'élever quelques batteries autour de la rade, avait conquis, il est vrai, la place de Badajoz en Èstrémadure, mais, OHume le maréchal Masséna, était contraint à livrer une bataille sanglante pour sauver cette unique conquête, qu'il courait le danger de voir enlever sous ses yeux. De 80 mille hommes, il était réduit par les chaleurs, par des marches incessantes, à 36 mille hommes au plus, aussi fatigués que ceux de l'armée de Portugal, mais moins en désordre parce qu'ils faisaient la guerre dans un pays riche où ils avaient essuyé moins de privations, parce qu'ils avaient reçu aussi de moins mauvais exemples de la part de leurs chefe immédiats. L'armée du centre, sous Joseph, très-peu nombreuse, n'avait rien exécuté de considérable, et avait suffi tout juste à maintenir les communications avec l'Andalousie, à disperser vers Guadalaxara les bandes de l'Empecinado, et à tenir en état de tranquillité la province de Tolède. L'armée du nord n'avait cessé d'être tourmentée par les guérillas des deux Castilles. Le général Bonnet avait combattu avec une infatigable activité, avec une rare énergie les montagnards des Asturies, et avait vu souvent toutes ses communications interrompues tant avec les Castilles qu'avec la Qiscaye. Le général Reille perdait son temps et ses forces à courir après Mina dans la Navarre, et ne parvenait pas même à protéger les convois. Une seule province offrait des apparences de soumission, d'ordre, de repos,

Mm 4811.

Éi 4«H.

Malheureux

état

de la cour

de Madrid ,

et voyage

de Joseph à

Paris.

\$n LIVRE XL.

c'était l'Aragon, où la longue résistance de Sara\* gosse Bemblaît avoir épuisé la haine des habitants, et où la sagesse du général Suchet avait ramené les cœurs fatigués par un grand désastre. Ce général, ■mitre chez lui pour ainsi dire , dans une province fermée on ne passait pas les armées pour se rendre en Espagne, avait pu régulariser l'administration, ménager le pays, et satisfaire aux besoins de ses soldats. Ayant à vaincre non les Anglais, mais les Espagnols, dans le genre de guerre, il est vrai, qu'ils savaient le mieux faire, celui des sièges, il avait occupé sa conquête pas à pas, et après s'être emparé de Lerida, de Mequinene, de Tortose, il se disposait à attaquer Tarragone, la plus difficile à conquérir des places d'Espagne : mais toutes ses mesures étaient si bien prises, qu'on était fondé à compter sur le succès. Cependant, même dans cette région, un incident fâcheux venait démentir quelque amertume à la satisfaction qu'on éprouvait, c'était la surprise de Figuières, qu'un commis aux vivres Espagnol de naissance, avait livrée à l'ennemi. La division de réserve destinée

à la Catalogne avait été envoyée sur-le-champ devant Figuières pour essayer de reprendre cette forteresse.

Au triste tableau que présentent les événements militaires il faut en ajouter\* un autre non moins affligeant, c'est celui de la cour de Madrid. Joseph, enfermé dans sa capitale, n'ayant d'autorité que sur l'armée du centre composée seulement d'une dizaine de mille hommes valides, traité méprisamment par les commandants d'armée, surtout par le maréchal Soult qu'il accusait, a tort ou a raison ^

#### FUENTES D'ONORO. 695

«le jour plus noire ingratitude, Joseph, réduit à une sorte d'indigence fâcheuse de finances, n'ayant pas même la consolation de pouvoir rendre ses vassaux heureux, car il n'avait plus rien à leur donner, désolé par les rapports qu'il recevait de ses deux ministres envoyés à Paris, entendant jusqu'à Madrid même l'écho des railleries de son frère, qui trop sévère pour ses faiblesses, ne lui tenait pas assez compte de ses qualités réelles, Joseph, livré à un sombre désespoir, songeait quelquefois à abdiquer comme son frère Louis, et flottant tour à tour «entre le dégoût de régner de la sorte, et la crainte aussi de ne plus régner, avait demandé à se rendre à Paris, sous le prétexte des vœux de l'impératrice» Napoléon, despote inflexible mais frère affectionné, y avait consenti, en lui destinant un rôle honorable pendant le séjour qu'il devait faire dans la capitale de la France, celui de parrain de l'héritier de l'Empire, attendu en ce moment avec une entière confiance dans la fortune. Joseph était parti en avril, presque aussi affligé que si l'empereur l'eût pour toujours chassé de sa capitale. Voilà où en était au mois de mai 1808 l'œuvre de Napoléon en Espagne : c'était bien la peine de bouleverser l'Europe pour y



étendre son antomté par la main esclave et tourmentée de «es frères I

PourquH donc ces deux campagnes de 48l# «t de 1 81 1 , des-  
quelles on s'était tant promis , avaient elles si peu répondu aux  
espérances qu'on avait conçues ? Il est presque inutile de le dire  
après le sinoère exposé des faits que nous venons de présenter, et  
tout le DKmde le comprend sans que nous ayons rien

Mai 1841.

Mai 4841.

à ajouter à notre récit; pourtant nous résumerons ici les ré-  
flexions que ce récit ins{nre , afin de rendre la lumière plus vive  
en la concentrant!

caunoH La faute de vouloir dominer, asservir, transfor-

eéiiérales et , , , - ^ .

partkiiiières mcr le moude en quelques années, une fois  
comm i^iheure Hiisc, Napoléou y avait ajouté toutes les fautes  
on Espagne, jécoulant dc la première; il y avait ajouté le goût de  
tout faire à la fois en Espagne , comme il vonbdt tout faire à la  
fois en Europe, puis, ce qui soit ordinairement les entrefurises  
exorbitantes , le besoin de se faire illusion, de se tromper lui-  
même pour s\* excuser ou s'étourdir, puis après les illusions, les  
ordres vagues, sans accord avec les faits, pui» enfin des négli-  
gences, presque des distractions, trahissant le génie épuisé de fo-  
tigue, qui succombe sous les efforts d'une ambition dérégulée. Ain-  
si aprè:> la faute de vouloir asservir une nation comme la nation  
espagnole, que cependant on aurait pu dompter si on y avait em-  
ployé le temps et les forces nécessaires, après cette faute, il aurait

fallu au moins que l'exécution ne ressemblât pas à la conception, et qu'on ne voulût pas soumettre tout à la fois, le Nord et le Midi, Valence, l'Andalousie et le Portugal! En 1810, avec les forces dont la paix de Vienne permettait de disposer, il aurait fallu d'abord courir aux Anglais, tourner contre eux toutes les armées de la Péninsule, et les poursuivre en Portugal jusqu'à ce qu'on les eût précipités à la mer. Mais l'espoir d'enlever l'Andalousie, tandis qu'on allait envahir le Portugal, et de conquérir ainsi tout le Midi d'un seul coup, fut cause qu'on dispersa de Grenade à Badajoz 80 mille hommes, les meilleurs

FLENTÈS DONORO. 97

que la France possédât, et que l'armée de Portugal, privée des secours sur lesquels elle avait compté, ne put accomplir sa tâche. Bientôt à cette disjonction de ressources se joignirent les illusions, car le premier besoin qu'on éprouve après les fautes, c'est de ne pas se les avouer, et aux illusions s'ajouta inévitablement le défaut d'à-propos dans des ordres donnés de trop loin et en dehors de la réalité des choses. Certes avec sa profonde expérience, avec son pénétrant génie, Napoléon savait bien l'effroyable déchet que subissent les armées par suite des marches, des fatigues, des combats, des chaleurs de l'été, des froids de l'hiver, il le savait parce qu'il en avait été témoin sous des climats moins dévorants cependant que ceux de l'Espagne, et néanmoins il ne voulait pas admettre que les 80 mille hommes du maréchal Soult fussent réduits à 36 mille; il ne voulait pas admettre qu'au lieu de 70 mille hommes, Masséna n'en eût que 50 mille d'abord, puis 45, puis 30. Il le croyait quelquefois, puis cessait de le croire, et soit par besoin de se tromper, soit pour s'autoriser à exiger davantage de ses lieutenants, il prenait pour bases de ses plans des nombres

qu'il savait ou qu'il soupçonnait être foux d'un quart ou d'un tiers, et il n'en ordonnait pas moins comme si les moyens qu'il supposait avaient véritablement existé I Et encore s'il eût ordonné avec son énergie ordinaire, peut-être l'exigence même injuste de ses ordres eût quelquefois vaincu certains obstacles , ceux par exemple qui venaient de la mauvaise volonté, de la faiblesse ou de l'extrême pmdence. Ainsi, s'il avait prescrit for-

lfai48H.

loeUement au général I>rouet de nanciwr avec ses deux divi-  
sioDS au secovrs de Tannée de Portaïf^, s'il avait prescrit an ma-  
réchal SouU de tout sacrî^ fier, même TABdaloisie^ pour secoa-  
rir cette année sur laquelle reposait le destin de TËspagiie et de  
TEurope, peut-être le grand bat de la guerre, celui d'expulser les  
Anglais de la Péninsule, eàl été at^ teint. Mais avec les doutes  
qu'il avait conservés mr la réalité des forces qu'il attribuait à ses  
génénmx, à la distance on il était d'eux, Napoléon n'oaait pas  
donner des ordres absolus, sachant que peul-être il commanderait  
des désastres en ordonnant de loin ce qui sur les lieux serait  
reconnu impossible. Il re\* commandait alors à Drouet de secoarir  
Masséoa, mais sans perdre ses communications; il : dait au ma-  
réchal Soult de secourir Masséna, ' sans le lui imposer sous peine  
de désobéissance, i l'autoriser surtout aux sacrifices qui aurai^it  
reada ce secours possible, et alors il laissait à la manvaise volonté  
on à la timidité le moyen d'élndar desaidreB trop peu formels,  
donnés à travers le vague des distances et dn temps écoulé; car  
ces ordres, ffUMiil ils arrivaient à cinq cents lieues, et à deux  
mois de leur date , portaient le plus souvent avec e«x la dis\*  
pense de leur exécution. C'est ainsi <pie ce génie si net , si précis  
, si vaste, se complaisait fan-mèmedanB des incertitudes qui lui

étaient potutsAt anlipaUnques, qui ruinaient ses afTairas, et dont il sortait par des emporteinenis contre ses génévMK, ^pse bien des fois ao fcmd de son âme il savait iart innocents de ce qa'ii leor reprochait.

Maintenant, qu'aux fautes du makre se joignisacnt

FUENTÈS D'ONORO. «§»

souvent 4es fautes des lieutenants^ ^ pest s'en étonnar, qui aurait le droit de «'en piamdre? Akm Masséaa manqua de suite , de tenoe dans le eom\* mand^ nent, comnût une Cacnte à Busaoo qu'il aumt pu tourner, une faute sur le Tage qu'A anraii pu franchir; ainsi eneore il n'aperçut pas assez tôt à Fuentès d'Onoro le Trai point d'attacpie; ainsi fe marédial Noy fit manquer l'établis-seneat sur le Mondego, après avoir oontriimé à fedre abandonner oehii de Santarem; ainsi Dronet fut méticuleiix et plus nuisible qu'utile; ainsi le maréchal Soult ne sut pas dégarnir Grenade au profit de l'Estrémadure ^ et fiit compagnon d'armes peu dévoué en ne vou« lant pas braver un péril pour aller au secours du maréchal Masséna : mais quel miracle que des luimmes même distingués, même bons citoyens, même courageux, fussent quelque-fois ou insou\* ciants, ou inattentifs, ou désunis, ou jaloux 1 Nbip(^ léoB^ dans son âme si grande, n'avait-il pas vu se produire ces choses, la jalousie, la rancune, la colère, l'ébranlement, l'erreur 1 et comment pouvai^il trouver étonnant que toutes ces misères du co^ur et de l'esprit se rencontrassent chee d'autres? Bien av^igle, bien imprévoyant, bien sévère, est celui qui ne sait pas deviner ces faiblesses, et baser même «a conduite sur leur certitude. Une politique est ;pigée kM!squ'elle ne peut suppmier les iàutes de ses agents sans périr\*

Si donc la grande question européenne, qu'il était souverainement imprudent d'avoir transportée en Espagne, mais qu'il était possible d'y résoudre, ne fut pas résolue en 1810 et 1811,

Mai 4<sup>44</sup> 1

— : d'immenses moyens, il faut en accuser non pas le

général, mais la politique de Napoléon, qui engendra les fautes militaires de ses agents et les siennes. Après avoir manqué cette solution en Espagne, il voulut la chercher au Nord (ce qui sera le sujet de nos récits dans les Volumes suivants), et on verra quelle solution Napoléon y trouva. Mais comme à toutes ses fautes le général ajoute souvent celle de ne pas vouloir les reconnaître, et de les rejeter sur autrui, Napoléon s'en prit à Masséna, et le rappela, en frappant d'une sorte de disgrâce ce vieux compagnon d'armes, qui lui avait rendu tant de services, qui devait lui faire faire un jour, et qui dans cette campagne, quoique malheureuse, avait déployé de rares qualités de caractère et d'esprit, et n'avait succombé que devant la force des choses, soulevée contre l'entreprise dont il s'était fait l'instrument trop passif.

Injuste Le vieux guerrier rentra en France l'âme navrée,

de sa gloire obscurcie, et voyant les lâches flatteurs de sa prospérité s'éloigner de lui, pour aller répéter partout qu'il était usé, privé d'énergie, incapable désormais de commander. Napoléon, juge infallible quand il voulait être juste, au lieu de le frapper, aurait dû le regarder avec attendrissement, et dans sa destinée lire la sienne, car Masséna était la première victime de la fortune, et il devait lui, être la seconde, avec cette différence que Masséna n'avait pas mérité son sort, et que Napoléon allait bientôt mériter le sien. En effet, ces desseins gigantesques

qui devaient attirer sur leur auteur une si terrible punition de la fortune, Mas-

FUENTÈS D'ONORO. 704

séna n'en était que Tinstrument, et Tinstrument improbateur, Napoléon , au contraire , en était Fauteur véritable, qui, sans les approuver tout à fait, s'y laissait entraîner par une complaisance fatale pour ses propres passions. Cependant ajoutons que Masséna aussi avait mérité une partie de ce châtiment, non pour quelques fautes légères, mais pour avoir consenti à exécuter ce que son bon sens lui faisait désapprouver. Mais tel est l'ordinaire inconvénient du pouvoir illimité et non contredit : par rhabitude de la soumission il supprime jusqu'à la pensée de la résistance , même chez les esprits les plus éclairés et les plus fermes.

## LITRE TRENTE-HUITIÈME

Situation de l'Empire après le mariage qui unit les cours de France et d'Autriche. — Napoléon veut profiter de U paix pour apaiser les esprits en Europe , et pour terminer en même temps la guen\*e aTec TEspagne et avec PAngleterre. — Il se hâte de distribuer à ses alliés les territoires qui lui restent entre le Rhin et la Vistule, afin d'évacuer prochainement l'Allemagne. — Répartition des armées

. françaises en Illyrie, en Italie, en Westphalie, en Hollande, en Normandie, en Bretagne, dans le triple intérêt du blocus continental, de la guerre d'Espagne, et de l'économie. — Difficultés financières. — Napoléon veut faire supporter à l'Espagne une par-

tie de» dépenses dont elle est l'occasion. — Le projet de Napoléon est de forcer les Anglais à la paix par un grand revers dans la Péninsule et par le blocus continental. ^ État de la question maritime, et rôle difficile des Américains entre l'Angleterre et la France. — Loi américaine de Vembargo, et arrestation de tous les navigateurs de l'Union dans les ports de l'Empire. — Mesures de Napoléon pour fermer à l'Angleterre les rivages du continent. — Ses exigences à l'égard de la Hollande, des villes hanséatiques, du Danemark, de la Suède, de la Russie. — Résistance de la Hollande. — Tout en se livrant à ces divers travaux, Napoléon s'occupe de mettre fin aux querelles religieuses. — Faute de quelques cardinaux à l'occasion de son mariage, et rigueurs qui en sont la suite. — Situation du clergé et du pape. — Efforts pour créer une administration provisoire des églises, et résistance du clergé à cette administration. — Caractère et conduite du cardinal Fesch, du cardinal Maury, et de M<sup>r</sup> Du voisin et

#### 704 TABLE DES MATIÈRES

Épilogue. — Établissement que Napoléon destine à la papauté au bout de l'empire d'Occident. — Envoi de deux cardinaux à Savone pour négocier avec Pie VIII, et, en cas de trop grandes difficultés, projet d'un concile. — Suite de« affaires avec la Hollande. — Napoléon veut que la Hollande ferme tout accès au commerce britannique, et qu'elle lui prête plus efficacement le secours de ses forces navales.

— Le roi Louis se refuse à tous les moyens qui pourraient assurer ce double résultat. — Ce prince songe un moment à se mettre en révolte contre son frère, et à se jeter dans les bras des Anglais. — Mieux conseillé, il y renonce, et se rend à Paris pour négocier. — Vaines tentatives d'accommodement. — Napoléon

n'espérait plus rien ni de la Hollande ni de son frère, est disposé à la réunir à l'Empire, et s'en explique franchement. — Cependant arrêté par le chagrin de son frère, il imagine un plan de négociation secrète avec le cabinet britannique, consistant à proposer à ce dernier de respecter l'indépendance de la Hollande s'il consent à traiter de la paix.

— M. Fouché intervient dans ces diverses affaires, et indique M. de Laboulière comme l'intermédiaire le plus propre à remplir une mission à Londres. — Voyage de M. de Labouchère en Angleterre. — Le cabinet britannique ne veut point agiter l'opinion publique par l'ouverture d'une négociation qui ne serait pas sérieuse, et renvoie M. de Labouchère avec la déclaration formelle que toute proposition équivoque restera sans réponse

abandonnée, est reprise secrètement par Napoléon. — Le roi Louis se retire, et signe un traité en vertu duquel le Batavia septentrional jusqu'au 54<sup>e</sup> parallèle ses côtes par nos troupes, abandonne la partie française, et s'engage à réunir le 1<sup>er</sup> juillet. — Retour du roi Louis en Hollande avec l'impératrice en Flandre, etc.

— Grands travaux d'Anvers. — Napoléon la négociation avec l'Angleterre a été refusée par M. Fouché. — Disgrâce et déchéance du roi Louis après son retour chercher à calmer les Hollandais, il libère des sentiments les plus exagérés la livraison des cargaisons américaines, françaises, à l'occupation de la flotte au Texel. — Fâcheux incident d'un Français par le peuple d'Amsterdam. • au maréchal Oudinot d'entrer à Amsterdam Le roi Louis, après avoir fait de vains efforts des troupes françaises dans sa capitale,

veur de son fils, et place ce jeune prince sous la régence de la reine Hortense. — A cette nouvelle Napoléon décrète la réunion



de la Hollande à l'Empire, et convertit ce royaume en sept départements français. — Ses efforts pour rétablir les finances et la marine de ce pays. — Vaste développement du système continental à la suite

DU DOrZième VOLUME. 785

(le la réiwn de la Hollande. — KouYeau régime ioMpaé peur la circulatkm des denrées coloniales , et permissioB de les faire eirenler accordée k tous les détenteurs moyennant un droit de 50 pour 100. — Perquisitions ordonnées pour les soumettre à ce droit. — Inritation aux États du continent d^adbérer au nouTeau système. — Tous y adhèrent y excepté la Russie. — Immenses saisies en Espagne, en Italie , en Suisse , en Alit-magne. — Terreur inspirée à tous les correspondants de PAngleterrei — Rétablissement des relations avec TAmérique à condition que celle-ci interrompra ses relations avec TAngleterre. ^ Situation du commerce général à cette époque. — Elticacilé et péril des mesui\*es conçues par NapoléoA. l à 199

## LIVRE TRENTE-NEUVIÈME

TORRÈS-VÉDRAS.

Vicissitudes de la gnerre d'Espagne pendant la fin de Pamiée 1809. ~ Retnûte des Anglais après la bataille de Talavera et leur longue inaction en Estrémadure. — Déconsidération de la junte centrale et réunion des cortès espagnoles résolue pour le commencement de 1810.

— ÉYénements dans la Catalogne et TArag^Mi. — Habiles manœuvres du général Saint-Cyr en Catalogne pour couvrir le siège de Girone.

— Longue et héroïque défense de cette place par les Espagnols. — Disgrâce du général Saint-Cyr et son remplacement par le maréchal Augereau. — Conduite du général Sucliet en Aragon depuis la prise de îaragosse. — Combats d'Alcanilz , de Maria , de Belchite. — Occupation définitive de PAragon et habile administration du général Sucliet dans cette province. — Développement inquiétant des bandes de guérillas dans toute TEspagne , et particulièrement dans le nord.

— Au lieu de s'en tenir à ce genre de guerre , les Espagnols veulent recommencer les grandes opérations , malgré le conseil des Anglais , et s'avancent sur Madrid. — Rataille d'Ocana livrée le 19 novembre, et dispersion de la dernière armée espagnole. — Épouvante et désordre à Séville. — Projet de la junte de se retirer à Cadix. — Commencements de l'année 1810. — Plans des Français pour cette campagne. — Emploi des nombreux renforts envoyés par Napoléon. — Situation de Joseph à Madrid. — Su cour. — Son système politique

. et militaire opposé à celui de Napoléon. — Joseph veut profiter de la victoire d'Ocana pour envaiiir l'Andalousie , dans l'espérance de trouver de grandes ressources dans cette province. — Malgré sa détermination de réunir toutes ses forces contre les Anglais, Napoléon consent à l'expédition d'Andalousie , dans la pensée de reporter ensuite ses troupes de l'Andalousie vers le Portugal. — Marche de Joseph sur la Sierra-Morena. — Entrée à Baylen, Cordotie, Séville, Grenade et Malaga. — La faute de ne

s'être pas porté tout de suite sur Cadix permet à la junte et aux troupes espagnoles de s'y reth\*er.

— Commencement du siège de Cadix. — Le 1«' corps est destiné à

## 706 TABLB DES MATIÈRES

ce siège ; \t 5\* corps est envoyé en Estrémadure , le 4« à Grenade. — Fâcheuse dissémination des troupes françaises. — Pendant l'expédition d^ Andalousie , Napoléon convertit les provinces de TÈbre en gouvernements militaires, avec Tarrière-pensée de les réunir à TEpire. — Désespoir de Joseph , et envoi à Paris de deux de ses ministres pour réclamer contre la réuni«>n projetée. — Après de longs retards, on commence enfin les opérations de la campagne de 18 10.

— Tandis que le général Suchet assiège les places de PAragon , et que le maréchal Soult assiège Cadix et Badajoz , le maréchal Masséna doit prendre Ciudad -Rodrigo et Alméida, et marcher ensuite sur Lisbonne à la tête de 80 mille hommes. — Siège de Lerida. — Le maréchal Masséna , ayant accepté malgré lui le commandement de Par^ mée de Portugal , arrive de sa personne à Salamanque en mai 1810.

— Triste état dans lequel il trouve les troupes destinées à agir ca Portugal. — Mauvais esprit de ses lieutenants. — L^armée , qui devait être de 80 mille hommes , se réduit tout au plus à 50 mille an moment de rentrée en campagne. — Efforts du maréchal Masséna pour suppléer à tout ce qui lui manque. — Siège et prise de Ciudad-Rodriso et d^ Alméida en juillet 1810. — Après la conquête de ces deux forteresses , le maréchal Masséna se prépare à envahir le Portugal par la vallée du Mondego. — Difficultés

qu'il rencontre pour se procurer des vivres, des munitions, des moyens de transport. — Passage de la frontière le 15 septembre. — Sir Arthur Wellesley devenu lord Wellington. — Ses vues politiques et militaires sur la Péninsule. — Choix d'une position inexpugnable en avant de Lisbonne, pour résister à toutes les forces que Napoléon peut envoyer en Espagne. — Lord Wellington se prépare à s'y retirer en détruisant toutes les ressources du pays sur les pas des Français. — Retraite de l'armée anglaise sur Coimbre. — Le maréchal Masséna poursuit les Français dans la vallée du Mondego. — Difficultés de sa marche. — Les Anglais s'arrêtent sur la Sierra d'Alcoba. — Bataille de Bussaco livrée le 27 septembre. — Les Français n'ayant pu forcer la position de Bussaco préfèrent à la tourner. — Retraite précipitée des Anglais sur Lisbonne. — Poursuite énergique de la part des Français. — Les Anglais entrent dans les lignes de Torres-Védras les 9 et 10 octobre. — Description de ces lignes fameuses. — Le maréchal Masséna après en avoir fait une exacte reconnaissance désespère de les forcer. — Il se décide à les bloquer jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. — En attendant il prend une solide position sur le Tage, entre Santarém et Abrantès, et s'applique à construire un équipage de pont afin de manœuvrer sur les deux rives du fleuve, et de vivre aux dépens de la riche province d'Alentejo. — Envoi du général Foy à Paris pour faire connaître à Napoléon les événements de la campagne, et pour solliciter à la fois des instructions et des secours. — État de l'année anglaise dans les lignes de Torres-Védras. — Démêlés de lord Wellington avec le gouvernement portugais; ses difficultés avec le cabinet britannique. — État des esprits en Angleterre. — Inquiétudes conçues sur le sort de l'armée anglaise, et tendances à la paix, surtout

depuis les souffrances du blocus continental. — Avènement du prince

## **DU DOUZIEME VOLUME**

de Galles à la régence. — Disposition de ce prince à l'égard des partis qui divisent le parlement. — Le plus léger incident peut faire pencher la balance en faveur de l'opposition, et amener la paix. — Voyage du général Foy à travers la Péninsule. — Son arrivée à Paris, et sa présentation à l'Empereur. 200 à 430

## **LIVRE QUARANTIÈME**

FUENTÈS d'OSORO.

Dispositions d'esprit de Napoléon au moment de l'arrivée du général Foy à Paris. — Accueil qu'il fait à ce général et longues explications avec lui. — Nécessité d'un nouvel envoi de 60 ou 80 mille hommes en Espagne, et impossibilité actuelle de disposer d'un pareil secours. — Causes récentes de cette impossibilité. — Derniers empiétements de Napoléon sur le littoral de la mer du Nord. — Réunion à l'Empire des villes hanséatiques, d'une partie du Hanovre et du grand-duché d'Oldenbourg. — Mécontentement de l'empereur Alexandre en apprenant la dépossession de son oncle le grand-duc d'Oldenbourg. — Au lieu de ménager l'empereur Alexandre, Napoléon insiste d'une manière menaçante pour lui faire adopter ses nouveaux règlements en matière de commerce. — Résistance du czar et ses explications avec M. de

Caulaincourt. — L'empereur Alexandre ne désire pas la guerre , mais s'y attend , et ordonne quelques ouvrages défensifs sur la Dwina et le Dnieper. — Napoléon informé de ce qui se passe à Saint-Pétersbourg se hâte d'armer lui-même, pendant que la Russie engagée en Orient ne peut répondre à ses «armements pjar des hostilités immédiates. — Première idée d'une grande guerre au nord. — Immenses préparatifs de Napoléon. — Ne voulant distraire aucune par» tie de ses forces pour les envoyer dans la Péninsule , il se borne à ordonner aux généraux Dorsenne et Drouet , au maréchal Soult de secourir Masséna. — Illusions de Napoléon sur l'efficacité de ce secours. — Retour du général Foy à l'armée de Portugal. — Long séjour de cette armée sur le Tage. — Son industrie et sa sobriété. — Excellent esprit des soldats, découragement des clief s. — Ferme attitude de Masséna. — Le général Gardanne parti de la frontière de Castille avec un corps de troupes pour porter des dépêches à l'armée de Portugal , arrive presque jusqu'à ses avant-postes , et rebrousse chemin sans avoir communiqué avec elle. — Le général Drouet , dont les deux divisions composent le 9« corps, traverse la province de fieira avec la division Conroux , et arrive à Leyria. — Joie de l'armée à l'apparition du 9« corps. — Son abattement quand elle apprend que le secours qui lui est parvenu se réduit à sept mille hommes. — Arrivée du général Foy, et communication des instructions dont il est porteur. — Réunion des généraux à Golgao pour conférer sur l'exécution des ordres venus de Paris, et résolution de rester sur le Tage en essayant de passer ce fleuve pour vivre des ressources de l'Alen-

lejo. — OhrergeAoe d'ivw §ur 1«s moyens de passer le Tage. — Admirahlet efforts du général Éblé pour créer nii équipage de pont. — Oa se décide à attendre pour tenter le passage que Pan-née d'Andaloas e Tienne par la ri^ gauche donner la main k Tan-née de Portugal. — Événements survenus dans le reste de TES-pagne pendant le s^oar sur le Tage. — Suite des sièges exécutés par le général Suchet en Aragon et en Catalogne. — Investisse-ment de Tortose à la fin de 1810, et prise de celte place en janyier 1811. ^Préparatifs du siège de Tarragone. -» Événements en An-dalousie. — Éparpillement de l'arméf d'Andalousie entre les pro-vinces de Grenade , d'Andalousie et d'Estrémadure. — Embarras du 4« corps obligé de se partager entre les insurgés de Murcie et les insurgés des montagnes de Ronda. — Efforts dm i»' oarps powr oomweneer le «iége de Cadix. — DifBcnlté^ et préparatifs de ce siège. — Opérations du y corps en Estrénadnre. — ht Maré-dial Sonlt ne croyant pas pouvoir sullire à sa tAcbe avec les troupes dont U dispose, demande un aeemiTS de 15 mille ha-nunes. — L^atdre de secourir Mnaéns lui étant arrivé sor ces es-titttait«B, il s\*y refuse absolument. — Au lieu de marcher sur le Tage, il entraprend le siègede Badajoi. — Bataille de la Oevora. — Destmction de Taraiée espagnole venne an «ecours de Badi^oc. — Reprise et lenter des travaux du siège. — Détresse de f\*amée de Pnringil pendant que l'armée d'Andalonaie assiège Bada^oz. — Misère eiJiénie du «orps de Reynier et indispensaMe néœseité de battre en Mtoaiie. — Masséna, ne panvant phis s'y reAiser, se décide à un jnnuvement rétra^rade sur le Mondego , afin de sV-tabfir à Cointl»re.

— Aetnatte uaniineneée le 4 mars 1811. — BèHe marche de fi-nièe et poursuite des Anglait. — Arrivé à Pomhal, Masaéna vent s'y arléter deuK janrs pour dennerà ses malades, à ses Meseés, à

ses bagies le tenqw de s'écjsuler. — Ficbeux ditférend aviec le génèFal Drouet. — Craintes dn maréchal Ney pov «an corps d'amée , cA ^es nontectitiang avec Masséna sur ce sujet. — Sa retraite sur Bedinha. — Beau combat de Bedinha. — Le maréchal Ney évacue prééipitanmient

.OondeiKa, ce qui oblige l^armée entière à se repofter sur la route de Paute-Murcelia , et de renoncer à i\*étaabliseoment à Coinbre. — Marches et oantwi niagcbes pendant la journée de Casal-Kovo. — Afliaïre de Foc d^Arunce. — Retraite sur fat sierra de Mnroelha. — Vm &ux manvemont dn général Beynier oblige l'année k rentrer dèfinithrement en Vieille-CastiUe. — Spectacle que présente Parmée au woinent de sa rentrée en E^Migne. — Obs^nation de Masséna è recwii- Kiencer innuédiatemeat les opérations offensives, et sa réselotion de revenir sur le Tage par Alcantara. — Refus d'obéissanee du maréchal JSey. — Acte d^Mrtorité du général en chef et renvoi du maré<4ial Ne} sur les derrières de l'armée. — Dillicuft^ qui empêchent Masséna d'eiéentersan praietde marcher sur le Tage, et qui l'oMigent de disperser son armée en VieiUe<!astille pour lui procurer quelque repos.

— Affmm dénÉment de cette armée. — Vaines promesses du maréchal fiessières devenu commandant en chef des provinces du nord. — A^aatagense situai isn de lord Wellington depuis la reirûte des Fnaçais, et triomphedu parti de la guerre dans le parlement bdtanniqiie.



## DO DOUZIÈME VOLUME

— Lord Wellington laisse une partie de son armée devant Alméida et envoie l'autre à Badajoz P<sup>^</sup>f<sup>^</sup> f&<sup>^</sup> 1<sup>^</sup> <sup>^</sup> <sup>^</sup> siège. — Tardive arrivée de ce secours, et prise de Badajoz par le maréchal Soult. — Celui-ci y après la prise de Badajoz , se porte sur Cadix pour appuyer le maréchal Victor. — Beau combat de Barossa livré aux Anglais par le maréchal Victor. — Le maréchal Soult trouve les lignes de Cadix débarrassées des ennemis qui les menaçaient, mais il est bientôt ramené sur Badajoz par l'apparition des Anglais. — A son tour il demande du secours à l'armée du Portugal qu'il n'a pas secourue.

— Les Anglais investissent Badajoz. — Cette malheureuse ville, assiégée et prise par les Français, est de nouveau assiégée par les Anglais. — Projet formé par Masséna dans cet intervalle de temps.

— Quoique fort mal secondé par l'armée d'Andalousie , il médite de lui rendre un grand service en allant se jeter sur les Anglais qui bloquent Alméida. — Ce projet , retardé par les lenteurs du maréchal Bessières, ne commence à s'exécuter que le 2 mai au lieu du 24 avril. — Par suite de ce retard lord Wellington a le temps de revenir de l'Estrémadure pour se mettre à la tête de son armée. — Bataille de Fuentes d'Onoro livrée les 3 et 5 mai. — Grande énergie de Masséna dans cette mémorable bataille. — Ne pouvant débloquer Alméida, Masséna le fait sauter. — Héroïque évasion de la garnison d'Alméida. — Masséna rentre en Vieille-Castille. — En Estrémadure , le maréchal Soult ayant voulu venir au secours de Badajoz , livre la bataille d'Albuera , et ne peut réussir à éloigner l'armée anglaise. — Grandes pertes de part et

d'autre , et continuation du siège de Badigoz. — Belle défense de la garnison. — Situation difficile des Français en Espagne. — Résumé de leurs opérations en 1810 et en ISU ; causes qui ont fait échouer leurs efforts dans ces deux campagnes qui devaient décider du sort de l'Espagne et de l'Europe.

— Fautes de Napoléon et de ses lieutenants. — Injuste disgrâce de Masséna. 4SI à 701

## Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/histoireduconsu71thiegoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.